

Un paradigme perdu : la linguistique marriste

Cahiers de l'ILSL N° 20, 2005

L'édition des actes de ce colloque a été rendue possible grâce à l'aide financière des organismes suivants :

- *Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne*
- *Institut de linguistique et des sciences du langage*
- *Fondation du 450e anniversaire de l'Université de Lausanne*
- *Académie suisse des sciences humaines*
- *Fonds national de la recherche scientifique (Suisse)*
- *Fonds national de la recherche scientifique (Suisse)*
(programme SCOPES)

**Ont déjà paru dans cette série :
Cahiers de l'ILSL**

- Lectures de l'image (1992, n°1)
Langue, littérature et altérité (1992, n° 2)
Relations inter- et intraprédictives (1992, n° 3)
Travaux d'étudiants (1993, n° 4)
L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
[épuisé]
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Mélanges en hommage à M.Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Pratiques et représentations linguistiques au Niger
(2004, n° 15)
Langue de l'hôpital, pratiques communicatives et pratiques de soins
(2004, n° 16)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)

Les cahiers de l'ILSL peuvent être commandés à l'adresse suivante

ILSL, Faculté des Lettres, BFSH2
CH-1015 LAUSANNE
renseignements :
<http://www.unil.ch/ling/ilsl/pub.html>

Un paradigme perdu : la linguistique marriste

Institut de linguistique et des
sciences du langage

numéro édité par Patrick SERIOT

Illustration de couverture : Levon Bašindžagjan (1933)

Cahiers de l'ILSL, n° 20, 2005



Les Cahiers de l'ILSL sont une publication de
l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
de l'Université de Lausanne (Suisse)

Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des Lettres
BFSH2
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne, Suisse

Présentation

Patrick Sériot, Ekaterina Velmezova

«Il faudra bien publier un jour tout ou partie des textes de N. Marr, que peu de gens ont lus et dont tout le monde parle par ouï-dire, généralement à partir de la polémique ouverte dans les colonnes de la *Pravda* en 1950». (L.-J. Calvet : «Sous les pavés de Marx, la plage de Freud», in *Marxisme et linguistique*, Paris : Payot, 1977, p. 10)

La réputation de N. Marr (1864-1934) en tant que linguiste est, il faut bien le dire, *calamiteuse*. On ne compte plus les livres et articles consacrés à démontrer que Marr était fou, aventuriste, arriviste, professionnellement incompétent, etc. Quant à la linguistique marriste dans son ensemble, elle n'a pas bonne presse. Il est de bon ton de la traiter de haut. S'occuper de Marr à l'heure actuelle suscite même des commentaires désobligeants de la part de ceux qui pensent que lire et étudier un texte implique nécessairement d'adhérer au système de valeurs qui le sous-tend.

Pourtant, Marr de son vivant déplaçait les foules. Linguistes et, encore plus, non-linguistes s'enthousiasmaient pour ses étranges théories. Mais étaient-elles si étranges?

Il nous a semblé qu'il était temps d'étudier enfin l'histoire des sciences et des idées en Russie et URSS dans la sérénité, et non plus dans le bruit et la fureur, en lisant attentivement les textes premiers. D'où le projet d'organiser un colloque qui réunirait, pour la première fois, des spécialistes de l'histoire et de l'épistémologie de la linguistique russe et soviétique, dans un lieu «neutre», propice à une réexamen apaisé de cet étonnant épisode des sciences du langage.

Les sondages que nous avons effectués en Russie auprès de personnes bien informées ont montré, en effet, que là-bas les passions ne s'étaient pas tues, et qu'il était «prématuré», comme on nous l'a répété, de faire se dérouler en Russie même une réunion où le nom de Marr serait prononcé du matin au soir.

Nous nous sommes donc réunis du 1er au 3 juillet 2004 au centre de conférences de Crêt-Bérard (Suisse), dont la beauté et l'harmonie ont rendu possible des discussions fertiles et des approches nouvelles de ce «paradigme perdu».

Marr n'est pas facile à lire. Son style est particulièrement indigeste, à mi-chemin entre la Kabale et Mallarmé. On a essayé d'en donner un échantillon dans le texte traduit en annexe «Sur l'origine du langage» (1925). On a choisi ce texte parce que, tout en étant relativement court, il présente la plupart des traits caractéristiques du style de Marr : un contenu qui ne correspond que d'assez loin au titre de l'article, ainsi que des problèmes insolubles, par exemple : les Japhétides sont-ils un peuple ou un stade, ou les deux à la fois?, etc. La seconde annexe, l'article nécrologique sur Marr écrit par R. Jakobson, frappe par son ton serein et modéré.

Il n'est pas facile non plus de traduire Marr. Son style donne lieu à des interprétations divergentes. De plus, de nombreux problèmes terminologiques se posent. Pour n'en indiquer qu'un : l'opposition que fait le russe entre *jazyk* et *reč'* ne correspond en rien à la triade du français *langage / langue / parole*. Il faut interpréter Marr pour pouvoir le traduire et même pour pouvoir le lire tout court (ainsi, plusieurs auteurs de ce recueil ont lu les *mêmes* textes de Marr, mais chacun de façon différente). Est-ce l'une des raisons pour lesquelles Marr n'a pas presque pas été traduit en langues étrangères? Quoi qu'il en soit, cela ne facilite pas la tâche des chercheurs occidentaux qui désirent aborder son œuvre.

Et pourtant, il faut étudier Marr. Comme le rappelle l'un des auteurs de ce recueil, K. Abdulaev, «on ne connaît pas encore suffisamment les travaux de Marr».

D'abord, parce que une grande partie des travaux de Marr reste toujours dans les archives, non-publiée, Ainsi, selon le registre des archives de Marr à Saint-Petersbourg, nous étions *les premières personnes* à consulter et à lire certains de ses nombreux travaux.

La situation n'est guère meilleure avec ce qui a été publié. Jusqu'à nos jours, les 5 volumes des *Œuvres choisies* de Marr (1933-1937) sont l'édition la plus complète de ses travaux. Or, ils sont difficiles à utiliser : les index des noms et des notions ne renvoient pas toujours aux bonnes pages ; certains noms propres et notions de première importance n'y sont pas indiqués du tout. Ainsi, pour bien comprendre l'héritage marriste, il faut commencer par *lire*, ligne après ligne, *tous les 5 volumes*. Or cette pratique est loin d'être courante. La plupart des chercheurs ne lisent que certains articles de Marr, sans se donner la peine de lire tout (il faut reconnaître que Marr lui-même, par ses phrases embrouillées et interminables, ne fait rien pour faciliter la tâche). Les extraits des travaux de Marr réédités récemment à Moscou – comme, par exemple, *Jafetidologija* (2002) – ne sont pas non plus commodes à l'usage : ce recueil ne contient aucun index.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les travaux *sur* Marr ne sont pas mieux lotis. On oublie les rares bonnes études sur Marr qui existaient déjà à l'époque soviétique. Ainsi, un article très éclairant d'un élève de Marr, V.I. Abaev (1900-2001), datant de 1960 est peu utilisé encore aujourd'hui (dans notre recueil, ce texte n'est mentionné qu'une seule fois et dans un contexte négatif pour Marr). Pourtant, Abaev était le premier, à notre connaissance, à proposer une explication du caractère

populaire du marrisme dans les années 1920-1930, sans tout rapporter à un filtre politique. Selon lui, en effet, l'une des raisons du succès fulgurant du marrisme dans les années 1920-1930 consistait dans sa capacité de *sentir et de poser les problèmes actuels de la science du langage*. Certains de ces problèmes restent toujours d'actualité (cf. par exemple l'article de M. Zelikov sur l'actualité de la thèse marriste sur le basque qui serait une «survivance des langues de l'Eurasie antique» ou celui de P. Sériot sur la glottogénèse). C'est ce rapport à l'«air du lieu» soviétique, sur le fond général de l'«air du temps» européen, que nous avons tenté d'explorer ici.

La plupart des auteurs du recueil insistent sur le fait que la doctrine de Marr, malgré toutes ses déclarations de rupture radicale, s'inscrivait en fait dans les courants linguistiques et philosophiques de son époque : T. Nikolaeva sur les «quatre éléments primaires», E. Velmezova sur les «lois du sens diffus», et l'influence des théories de H. Spencer ; E. Simonato sur l'alphabet analytique abkhaze élaboré par Marr ; O. Leščak et Ju. Sitko sur les fondements gnoséologiques et philosophiques du marrisme ; R. Triomphe qui présente Marr comme «un vivant produit d'une époque particulière, qui a agi et réagi en fonction de son origine [...] et d'une expérience ethnologique et linguistique corroborée par la révolution bolchévique». En analysant les rapports entre la paléontologie linguistique marriste et la paléontologie linguistique des Allemands au XIXème siècle, S. Tchougounnikov montre que l'une et l'autre exploitent divers aspects du même modèle de départ : un modèle «dialectique» issu de l'idéalisme allemand. La version marriste rentre dans le vaste paradigme des lectures russes de Hegel. Sous ce rapport, l'article d'E. Chown présente le motif répétitif du *syncrétisme* chez Marr. De même, C. Brandist montre qu'il est impossible de lire Marr sans faire référence à un courant dominant à l'époque dans les sciences du langage en Russie et en URSS : la *Völkerpsychologie*.

Deux auteurs, S. Kuznecov et S. Moret, consacrent leur étude aux relations complexes de la *Nouvelle théorie* avec le mouvement espérantiste. Enfin, la linguistique marriste est étudiée dans ses rapports étroits avec les sciences connexes, qui en expliquent certaines particularités. Ainsi en va-t-il de l'ethnologie (F. Bertrand) et de l'archéologie (E. Choissnel).

Plusieurs articles reviennent sur la critique de Marr par Staline en 1950, pour retenir les côtés positifs et rationnels du marrisme. Ainsi, M. Lähtenmäki montre que cette critique a eu des conséquences négatives, et pas seulement pour l'étude de l'héritage marriste. Dans les années 1920-1930, écrit-il, «il y eut des tentatives fructueuses [...] pour conceptualiser la relation "langue et société" (comme, par exemple, la conception qu'avait Vološinov du caractère de classe de la langue)». Or, après l'intervention stalinienne, «le bébé a été jeté avec l'eau du bain» et certains problèmes socio-linguistiques ont été oubliés pour des années, voire des décennies entières. De même, comme le souligne A. Duličenko, il nous faut lire et relire Marr, car les violentes critiques de la *Nouvelle théorie* dans les années 1950 ont fait oublier la partie rationnelle que contiennent

ses travaux, et qui pourrait contribuer à l'évolution de la pensée linguistique au XXIème siècle, c'est la thèse que soutient T. Gamkrelidze sur le parallélisme entre les idées de Marr et certaines théories de la biologie moléculaire aux XXème et XXIème siècles.

J. Friedrich pose le problème des *traces* de Marr dans les écrits d'autres théoriciens, pour pouvoir donner à certaines idées de Marr la place qui leur revient non par la «promotion» politique qu'elles ont reçue, mais par leur intérêt théorique. C'est aux «traces» de Marr, en France cette fois-ci dans les années 1960-1970, qu'est consacré l'article de F. Gadet, au sujet de la réception (tardive) des conceptions marristes (en particulier, celles concernant les relations entre langue et société, langue et classes sociales), qui a joué un rôle déterminant dans l'émergence de la sociolinguistique française. C'est également l'enjeu du travail de P. Sériot sur les origines de la pensée de Marr chez les philosophes anti-cartésiens du XVIIIème siècle, dans une perspective de recherche sur l'origine du langage, fort éloignée de Marx et Engels.

Enfin, le problème de la résurgence actuelle du marrisme est posé dans ce recueil. En proposant de «revenir sur l'héritage de Marr», V. Alpatov oppose la Science et le renouveau d'intérêt pour les idées marristes à l'heure actuelle : le retour du marrisme est alors considéré dans son article comme un symptôme de la *crise* des sciences humaines. Quant à M. Slodzian, en distinguant le post-marrisme et le néo-marrisme, elle envisage la réapparition actuelle du marrisme sous la forme du néo-positivisme.

Même si les sujets des articles rassemblés dans ce recueil sont très divers, même si l'attitude de leurs auteurs à l'égard de l'héritage marriste varie, une chose réunit les participants de ce volume. Tous ont consacré leur temps à lire Marr, à *lire les lignes*, et non *entre les lignes*. Faut-il répéter qu'une attitude d'épistémologie comparée est un méta-discours, dont l'objet n'est pas la promotion d'un ensemble théorique, mais bien les conditions de production et d'interprétation de textes qui ont, à une certaine époque et en un certain lieu, fonctionné comme discours scientifique ?

Nous espérons avoir montré ainsi la contribution que l'histoire de la linguistique peut apporter au progrès des connaissances en linguistique.

Marr et l'Azerbaïdjan

Kamal ABDULAEV
Université slave de Bakou

Résumé. La théorie japhétique de N. Marr, malgré son originalité et ses aspects fantaisistes, est étroitement liée à l'ambiance intellectuelle du début de XXème siècle.

En dépit d'importantes différences entre les conceptions de Marr et celle de Saussure, on peut trouver entre elles de nombreux points communs, en particulier l'esprit du sociologisme qui régnait dans la science de l'époque.

C'est en Azerbaïdjan que la théorie japhétique rencontra sa première réception approbative sur une grande échelle. En 1927 Marr fit à Bakou une série de conférences sur sa théorie, dont la version publiée constitue jusqu'à présent le seul exposé systématique de la japhétidologie. Peu de temps après se déroula dans la presse une discussion, connue sous le nom de «Discussion de Bakou sur la japhétidologie et le marxisme».

En mai 1930 cette discussion fut animée au centre japhétidologique par d'éminents linguistes tels que l'ouralo-altaïste A. Siefeldt-Simunjagi, des professeurs tels que S. Vasil'ev et B. Čobanzade.

Dans sa théorie des archétypes, Marr utilisait des exemples tirés de l'azéri. Par exemple, dans le nom de la main en azéri : *əl*, il relie le langage cinématique aux représentations sur la langue comme instrument de production, et montre le lien entre ces représentations et l'archétype.

Mots-clés : Azerbaïdjan; archétype; Bakou; discussion de Bakou; langue comme instrument de production; théorie japhétique; japhétidologie et marxisme.

Nikolaj Jakovlevič Marr est l'une des figures les plus énigmatiques de la linguistique du XX^{ème} siècle. Malgré toutes les étiquettes qu'on lui a accolées¹, que ce soit pour faire entrer sa théorie dans le lit de Procruste de la linguistique marxiste, ou pour affirmer l'aspect non scientifique de ses positions, il n'a jamais cessé d'attirer l'attention des linguistes qui s'interrogent sur leur discipline. S'il n'est pas question d'adopter sans réserve sa théorie linguistique ou ses interprétations de tel ou tel fait concret, il nous semble nécessaire de noter que la personne de Marr continue d'agiter les esprits, que sa théorie attire l'attention sur les questions qu'elle a soulevées et donne encore matière à réflexion. N'est-ce pas un témoignage de la vitalité des conceptions linguistiques de Marr?

Si l'on s'intéresse à l'héritage de Marr, il faut préciser que Marr et le marrisme ne sont pas équivalents. La théorie japhétique telle qu'elle est exposée par ses disciples n'est pas la même chose que la conception de Marr dans les termes qu'il a utilisés lui-même. Il est donc d'un intérêt d'autant plus grand d'étudier les textes écrits directement par Marr. Comme l'ont fait remarquer de nombreux observateurs, il n'a fait, au cours de sa vie, qu'un seul cours de japhétidologie. V.A. Mixankova écrit ainsi :

«La série de conférences prononcées à Bakou et publiées ensuite sous le titre de 'Théorie japhétique' est à l'heure actuelle le seul exposé des fondements de la Nouvelle théorie du langage fait par Marr lui-même.» (Mixankova, 1949, p. 392)

Marr a eu de nombreux liens avec l'Azerbaïdjan. Ce n'est pas fortuit si c'est précisément à l'Université de Bakou qu'il a décidé de faire cette unique série de conférences. Bakou était considéré comme le centre de la japhétidologie. C'est à Bakou que la théorie japhétique, née à Léninegrad, reçut une première consécration publique. C'est encore à Bakou qu'a été publié le premier manuel de théorie japhétique. C'est là qu'est apparue la première organisation liée à la japhétidologie : le *Cercle japhétidologue*. Lors d'une intervention à une séance conjointe du Département de langue, littérature et art de l'Institut scientifique d'Azerbaïdjan (AzGNII), du Cercle japhétidologue, et de l'Association de recherche scientifique marxiste le 2 mai 1930, Marr s'est adressé à son auditoire en ces termes :

«Camarades, je salue le public azerbaïdjanais, je remercie l'Institut scientifique d'Azerbaïdjan, qui a fait preuve jusqu'à présent d'une fermeté sans pareille dans le soutien à la japhétidologie». (Marr, 1932, p. 3)

¹ On peut rapporter deux jugements, l'un émanant d'un homme politique, l'autre d'un grand linguiste. J. Staline, critiquant la définition de la langue par Marr comme instrument de production, écrit que si la langue était effectivement un instrument de production, les bavards seraient les hommes les plus riches de la planète. Quant à N. Troubetzkoy, dans une de ses lettres à Jakobson, il admet qu'il ne peut pas faire le compte-rendu d'un travail de Marr, qui est plus du ressort de la psychiatrie que de celui de la linguistique (6 novembre 1924).

Marr vint pour la première fois à Bakou en 1924, sur invitation de la Société d'étude et de propagande de l'Azerbaïdjan. Il fit à une séance de la Société un exposé sur les cultures des peuples méditerranéens et la déesse Ištar. Marr y émit l'hypothèse que le mot *Ištar* pouvait être la clé étymologique permettant de déchiffrer le sens du mot *Azerbaïdjan*. Cet exposé fut plus tard inséré dans le 3^e volume des *Œuvres choisies* de Marr (p. 307-350).

En 1926, Marr fut invité au premier congrès des turkologues soviétiques. Il ne put participer aux travaux du congrès, devant partir à ce moment-là en mission scientifique à l'étranger, mais, sur la proposition d'Abdulla Džabbarov, exprimant le souhait de toute la délégation azerbaïdjanaise, Marr fut élu président d'honneur du congrès, avec cinq autres membres².

En 1927, sur décision de la Faculté d'orientalistique de l'Université de Bakou (le Doyen était à cette époque B.V. Čobanzade), Marr fut invité à faire un cycle de conférences intitulé «Cours général sur la théorie du langage». C'était sa deuxième visite à l'Université. Il fit parvenir à l'avance le programme du cours, qui consistait en 51 points. Ce programme fut publié sous forme de brochure, puis inclus dans les *Œuvres choisies* (t. 2, p. 5-11). Les 51 points concernaient la linguistique générale et la théorie japhétique. L'idée essentielle est que la théorie japhétique est applicable à toutes les langues. L'auteur accorde une attention particulière à l'origine du langage, à la phonétique prélangagière, ainsi qu'aux fameux quatre archétypes. Il aborde également la sémiotique, les stades sémantiques, l'origine des nids sémantiques, la relation entre la théorie japhétique et la linguistique indo-européenne.

Dans sa leçon d'ouverture, Marr rend hommage à l'Université d'Azerbaïdjan, qui adhère à la Nouvelle théorie du langage, et qui l'a invité à prononcer un cycle de conférences. Il exprime ses condoléances aux collègues azerbaïdjanaïses pour le décès prématuré de V.B. Tomaševskij, professeur à l'Université de Bakou, ancien recteur de l'Université de Lénin-grad, qui a frayé la voie à la Nouvelle théorie du langage dans le milieu universitaire azerbaïdjanaïse (*Œuvres choisies*, t. 2, p. 12).

Continuant son exposé, Marr dit :

«C'est la deuxième fois que je suis amené à parler dans votre ville. Il y a trois ans que je me suis adressé à vous, en 1924, et il me semble que c'était hier. C'est par l'intermédiaire de mon disciple, I. Meščaninov, que j'ai tissé des liens avec le monde scientifique d'Azerbaïdjan. Il y a trois ans, en parlant d'Ištar, j'avais noté que ce terme préhistorique relie la Mésopotamie avec l'Azerbaïdjan, les Tchouvaches de la Volga, ainsi que les Etrusques» (*ib.*, p. 17).

Marr aborde ensuite la théorie indo-européaniste, pour montrer que la notion de protolangue ne repose sur aucun fondement réel. Les langues

² *Stenografičeskij otčet...*, 1926, p. 8.

indo-européennes forment bien une famille particulière, mais cette communauté linguistique ne recouvre aucune communauté ethnique.

Pour conclure, Marr déclare ceci :

«Est-ce un hasard si je viens parler pour la deuxième fois dans votre université? Je ne sais pas. Seule l'attitude du public universitaire envers notre cause commune peut donner une réponse. De quelle cause s'agit-il? Celle sans laquelle il est impossible d'avancer d'un pas. Elle consiste à comprendre l'essence du moyen de communication utilisé par les hommes. Et tout particulièrement, sans connaître la langue maternelle de l'Azerbaïdjan et son essence, sans avoir une représentation claire et scientifiquement fondée du langage humain, sans comprendre le langage comme une valeur sociale, on ne peut faire aucune avancée dans ce domaine.»

Le 18 octobre 1929 c'est au tour d'I. Meščaninov, le plus proche disciple de Marr, de faire un exposé à Bakou, intitulé «La japhétidologie et le marxisme». A la suite de cet exposé se déclencha une discussion, entrée dans l'histoire sous le nom de «Discussion de Bakou sur la japhétidologie et le marxisme». La discussion prend un tour aigu, y participent non seulement des linguistes, mais également des philosophes et des historiens. Elle porte sur la question de savoir si les principes fondateurs de la théorie japhétique sont en accord avec le marxisme ou bien n'entretiennent qu'une ressemblance formelle, superficielle, avec sa terminologie. Des scientifiques de renom tels que l'ouralo-altaïste A.R. Siefeldt-Simumjagi, le philosophe S.F. Vasil'ev, ou le linguiste B. Čobanzade y prennent une part active. Marr décide d'intervenir directement dans la discussion et se rend à Bakou. Le 2 mai 1930 il fait la conférence mentionnée plus haut, au cours de laquelle il tente d'apporter des éclaircissements sur certains points controversés de la théorie japhétique, il précise l'exposé de Meščaninov, entre en polémique avec des philosophes au sujet de l'adéquation de la japhétidologie aux thèses marxistes. La théorie japhétique est soumise à une critique sévère de la part de B. Čobanzade, doyen de la Faculté d'orientaliste et professeur de langue et littérature turkes. Par la suite, Čobanzade eut à payer très cher pour cette critique. On le catalogua comme «adversaire de la théorie japhétique du camarade Marr». L'association des écrivains prolétariens d'Azerbaïdjan organisa une grande réunion au cours de laquelle fut soumise à une critique acérée l'activité littéraire, scientifique et politique de Čobanzade. L'accusation était sévère : «Sa méthodologie est en contradiction avec la théorie japhétique du camarade Marr». Čobanzade ne put se justifier. Bientôt il fut arrêté et fusillé. Notons que fut également fusillé Siefeldt-Simumjagi, qui avait présidé en 1930 la séance élargie du Département de langue, littérature et art de l'Institut scientifique d'Azerbaïdjan (AzGNII), du Cercle japhétidologue, et de l'Association de recherche scientifique marxiste, lors de laquelle Marr avait fait son exposé.

Au fur et à mesure que le régime totalitaire prenait de l'ampleur, de nombreux opposants à la théorie japhétique furent anéantis. Il faut rappeler que ce n'est pas seulement en Azerbaïdjan que fut éliminé un grand

linguiste de l'envergure de Čobanzade. E.D. Polivanov fut aussi une victime du mar-risme. Mais il convient de se souvenir également quelle fut l'attitude envers Marr et le marrisme après la mort de Marr. Il est clair que s'il avait vécu plus longtemps, il aurait été également victime des «répressions». On ne peut que constater une fois de plus qu'il est non seulement indû d'assimiler Marr au marrisme, mais qu'il est également inexact de voir en Marr la cause unique de la situation socio-politique qui a entouré la Nouvelle théorie linguistique.

De tout ce qui précède une conclusion s'impose. On ne connaît pas encore suffisamment les travaux de Marr. A l'heure actuelle apparaissent de nouvelles possibilités d'étudier l'immense héritage scientifique de Marr de façon objective et dépourvue de préjugés, *sine ira*. Les linguistes et les historiens ont la tâche de rassembler et de systématiser l'œuvre de ce grand et original savant. L'étude du matériau azerbaïdjanais, à notre avis, peut permettre d'éclairer de nombreux aspects du corpus marriste.

© Kamal Abdulaev

(traduit du russe par Patrick Sériot)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- MARR Nikolaj Jakovlevič, 1932 : *K bakinskoj diskussii o jafetidologii i marksizme*, Baku. [A propos de la discussion de Bakou sur la japhétidologie et le marxisme]
- MIXANKOVA V.A., 1949 : *Nikolaj Jakovlevič Marr : očerk ego žizni i naučnoj dejatel'nosti*, Moskva : Izd. AN SSSR. [N.Ja. Marr : esquisse de sa vie et son activité scientifique]
- *Stenografičeskij otčet pervogo vsesojuznogo tjurkologičeskogo s"ezda*, Baku, 1926. [Compte-rendu sténographique du premier congrès soviétique de turkologie]

Que peut apporter l'héritage de Marr?

Vladimir ALPATOV

Institut d'études orientales, Moscou

Résumé : Il semblait établi depuis longtemps que N. Marr, malgré ses mérites en tant que caucasologue, ne peut présenter d'intérêt en tant qu'auteur de la «Nouvelle théorie du langage», dont toutes les thèses essentielles sont soit improuvables, soit infirmées par les faits. Pourtant dans les années 1920-1930 cette théorie jouissait d'une forte popularité, et on observe un intérêt envers elle jusqu'à notre époque, intérêt qui s'est même accru ces dernières années. Dans l'entre-deux-guerres, cela s'expliquait par la conjoncture générale de l'époque, et principalement en URSS : on essayait de rompre avec le passé dans tous les domaines, y compris dans la science. Dans le domaine scientifique, les idées de Marr étaient en quelque sorte analogues au mouvement avant-gardiste dans l'art. Mais maintenant, le renouveau d'intérêt pour les idées de Marr a partie liée avec la crise des sciences humaines, qu'on observe dans de nombreux pays, au moment où est remis en question tout le paradigme scientifique des Temps modernes. En Russie, cette tendance s'accompagne du discrédit rencontré par le marxisme, ce qui renforce encore la méfiance envers le savoir en sciences humaines en général. Dans les époques de calme, les idées de Marr sont purement et simplement rejetées par la communauté scientifique, alors qu'en période de crise elle peuvent de nouveau susciter de l'intérêt.

Mots-clés : Avant-gardisme ; crise scientifique ; critique de la linguistique traditionnelle ; Marr ; modernisme ; «Nouvelle théorie du langage».

Il y a encore peu de temps, la réponse à la question posée dans le titre de cet article ne faisait guère de doute. En URSS, puis en Russie, depuis que s'étaient tues les discussions du début des années 1950, on avait adopté le point de vue général qui avait toujours dominé en Occident. On considérait que Nikolaj Marr était un grand savant dans le domaine de la caucasologie, qui, par la suite, en proposant sa «Nouvelle théorie du langage», avait transgressé les limites de la science. C'est ce point de vue qu'on trouve représenté dans les encyclopédies et les ouvrages de référence. Ainsi, dans le *Dictionnaire encyclopédique de linguistique* publié en 1990 en URSS, A. Leont'ev écrivait :

Dans la période initiale de son activité scientifique, Marr a beaucoup apporté pour le développement de la philologie arménienne et géorgienne. [...] Il a étudié avec succès les langues caucasiennes (les langues kartvéliennes, l'abkhaze, etc.). [...] Ses spéculations remontant à cette époque [après 1924, V.A.] ne peuvent être soumises à une vérification objective fondée sur une méthode scientifique rigoureuse, et sont infirmées par le matériau linguistique lui-même. (Leont'ev, 1990, p. 335)

Dans l'*Encyclopedia of Language and Linguistics* de 1994, V. du Feu, dans l'article sur Marr, écrit à peu près la même chose.¹ Dans la même encyclopédie, la «Nouvelle théorie du langage» est traitée par le linguistique russe V. Ivanov dans l'article «Pseudolinguistique», où l'attitude de l'auteur envers son sujet se laisse voir dans le titre même de l'article (les travaux de Marr concernant le Caucase ne sont pas cités).²

D'épisodiques tentatives pour réinterpréter les jugements sur Marr eurent lieu en URSS dans les années 1950-1980, mais elle furent essentiellement le fait de disciples directs de ce dernier (R. Gel'gardt, I. Megrelidze).³ Mais à la fin des années 1980 commença dans notre pays une violente campagne de critique de Staline et du stalinisme, et tout le monde, y compris ceux qui ne savaient rien de la théorie marriste (ils formaient la majorité), se souvint que Staline avait critiqué Marr. Et naturellement, on vit paraître des publications prenant sa défense et qui le considéraient comme une victime innocente du tyran.⁴ Or ces auteurs étaient des historiens, des philosophes, des écrivains, et non des linguistes; on trouve dans ce genre de publications d'importantes erreurs factuelles (certains auteurs ignoraient même qu'au moment de l'intervention de Staline, Marr était décédé depuis plus de quinze ans). A la fin de cette période, dans un esprit opposé aux articles précédemment cités, parurent simultanément deux ouvrages consacrés à Marr et à l'intervention de Staline, écrits par des lin-

¹ Du Feu, 1994, p. 2388.

² Ivanov, 1994, p. 3390.

³ Gel'gardt, 1966; Megrelidze, 1965.

⁴ Cf., par exemple, les articles écrits dans la revue *Oktjabr'* par N. Loškareva (1988, N° 3), M. Kapustin (1988, N° 5) et dans la revue *Voprosy istorii* (T. Krasovickaja, 1988, N° 9).

guistes professionnels.⁵ Les auteurs, tenant des positions opposées par ailleurs, étaient en plein accord sur leur appréciation de Marr, et en proposaient, avec quelques rectifications, l'image habituelle.

A partir du début des années 1990, ce thème cessa d'être abordé en Russie : les polémistes passèrent de la critique de Staline à celle de Lénine et du «totalitarisme» en général, et les linguistes ne pensèrent pas nécessaire de changer leur avis sur le marrisme. Il en fut de même en Occident, où l'on n'observa pas non plus de révision de cette appréciation générale.

Pourtant ces derniers temps la situation semble se modifier. D'une part, on voit apparaître en Russie des accusations dirigées contre Staline, dans lesquelles est soulignée l'importance scientifique des travaux de Marr. A ce titre le volumineux article de l'historien B. Ilizarov, paru dans trois numéros de la revue *Novaja i novejšaja istorija*, attire particulièrement l'attention.⁶ D'autre part, ce qui est encore plus notable, l'intérêt pour Marr et ses théories s'accroît également dans le milieu des linguistes, surtout parmi les jeunes. Lors du colloque consacré à «La langue russe dans le monde contemporain» qui s'est déroulé à l'Université de Moscou (MGU) en mars 2004, on a vu circuler des prospectus annonçant la création à Saint-Petersbourg d'une «Société N. Marr». Un mois plus tôt, à la Faculté des lettres du MGU s'était déroulée une discussion au cours de laquelle des étudiants prenant parti pour les théories marristes s'étaient opposés à des linguistes de la génération précédente (y compris l'auteur de cet article). On consacre à Marr une attention plus soutenue dans d'autres pays, ce dont témoigne le colloque de Lausanne en juillet 2004. Bien qu'aucun des intervenants n'ait appelé à une restauration en bonne et due forme de la «Nouvelle théorie du langage», la plupart d'entre eux y ont trouvé des idées intéressantes.

De quoi s'agit-il au juste? Il faut revenir sur l'héritage de Marr, lequel, en dépit de nombreux pronostics, n'est pas passé au rang, du moins pas complètement, de curiosité scientifique, et qui continue d'attirer l'attention. Je dois dire avant tout que je ne renie aucune des thèses de mon livre, dont la première édition date de 1991, et qui fut écrit en 1988.

Tout historien de la science ne peut manquer d'être frappé par le contraste entre la forte personnalité de Marr et la totale absurdité de la plupart de ses affirmations. C'est cette personnalité qui attirait les gens, depuis des auditeurs jeunes et naïfs jusqu'à ses collègues académiciens.

Anatolij Bernštam est un jeune ouvrier de la ville de Kerč, âgé de seize ans. Il assiste à une conférence de Marr, qui passe par sa ville, et toute sa vie, après le discours enflammé de l'académicien, en est bouleversée : il passe en externe les examens de fin d'études secondaires et part à Léninegrad pour étudier auprès de Marr. Par la suite, il devint un archéologue célèbre. Mais même Olga Frejdenberg, plus expérimentée et scientifiquement mieux préparée, écrivit après sa première conversation avec

⁵ Gorbanevskij, 1991; Alpatov, 1991.

⁶ Ilizarov, 2003.

Marr : «ma vie est illuminée!»⁷ Et l'un des premiers élèves de Marr, l'académicien I. Orbeli, dans les années 1950 parlait encore de la pléiade de brillants orientalistes léningradois :

Vous savez quels hommes il y avait à la Faculté... Mais, croyez-moi, il y avait un seul vrai génie, et c'était Marr. (Juzbašjan, 1986, p. 45)

Marr était considéré comme un génie par beaucoup, il est vrai, plutôt de son vivant qu'après sa mort. En général, plus on était proche de lui, plus on était enthousiaste. A l'étranger, presque personne n'avait semblable vénération pour Marr, même chez les linguistes d'obédience marxiste, et même à Moscou, où Marr ne faisait que de rares apparitions, ses idées rencontraient moins de passion qu'à Léninegrad, où il résidait. La lecture de ses travaux, écrits de façon obscure, ne prédisposait pas à l'enthousiasme pour ses idées, alors que le contact direct avec cette personnalité si brillante, au contraire, suscitait un véritable engouement.

Et pourtant, il était difficile de prendre au sérieux une grande partie de ce qu'écrivait Marr, surtout dans la dernière décennie de sa vie. Il écrivait, par exemple, que l'allemand n'était autre que la langue svane de Géorgie, transformée par un saut révolutionnaire,⁸ que le russe était par beaucoup d'aspects plus proche du géorgien que des autres langues slaves.⁹ Il reliait les mots allemands *Hund* ('chien') et *Hundert* ('cent') par un «passage sémantique» : *chien — chien en tant que totem — ensemble des hommes relevant du même totem — ensemble de gens — beaucoup — cent*.¹⁰ Parlons de sa façon d'expliquer l'histoire de la langue française, laquelle, pour les partisans de l'hypothèse stadialiste d'évolution des langues, avait toujours constitué une exception à la règle générale qui veut que les langues passent du simple au complexe, puisque la morphologie du français est beaucoup plus simple que la morphologie latine. Marr, lui, n'y voyait aucune exception, car il déclara que le français est un hybride latino-gaulois, dans lequel la simplicité morphologique est un héritage gaulois, c'est-à-dire japhétique. La français n'avait pas *simplifié* la morphologie latine, puisqu'il n'avait pas encore atteint le stade auquel se trouvait le latin.¹¹

Tous ces exemples, et bien d'autres semblables qu'on pourrait présenter ici, sont effectivement «infirmés par le matériau linguistique lui-même», comme l'a fait justement remarquer l'auteur, récemment décédé, de l'article du *Dictionnaire linguistique encyclopédique*.¹² Mais on trouve

⁷ Frejdenberg, 1988, p. 183.

⁸ Marr, *I.R.*, t. 2, p. 100.

⁹ *Ib.*, p. 455.

¹⁰ *Ib.*, p. 391.

¹¹ *Ib.*, t. 3, p. 9.

¹² Leont'ev, 1990.

aussi chez Marr beaucoup de choses, qui, comme il est dit dans ce même article, «ne peuvent être soumises à une vérification objective». En dépit du caractère fantastique des idées de Marr, même un de ses critiques les plus méthodiques a reconnu que personne ne peut infirmer son hypothèse de la multiplicité originelle des langues.¹³ On peut en dire autant des idées de Marr sur le «langage cinétique» (gestuel) et la «révolution dans la langue», qui a remplacé ce langage cinétique par le langage sonore, ainsi que sur l'évolution des langues des «cris diffus» aux phonèmes, et même les fameux quatre éléments. La science moderne ne peut ni prouver, ni renverser ces hypothèses.

Mis à part ces deux types d'affirmation chez Marr, il faut encore différencier la partie positive et la partie critique de son œuvre. Tous les exemples que l'on vient de citer ressortissent à la partie positive, qui, si l'on parle des derniers travaux de Marr, peut se ramener presque entièrement à des positions soit invérifiables, soit réfutées. Mais il faut prendre en compte également la partie critique, qui est une remise en cause des positions de base de la linguistique historico-comparative. Cette partie critique occupait une place importante dans les travaux de Marr bien avant la mise au point de la «Nouvelle théorie», elle est seulement devenue de plus en plus agressive au fil des années. Il est certes inutile de réfuter les affirmations de Marr dans ses derniers travaux sur le caractère «impérialiste» ou «raciste» de la grammaire comparée. Mais même les critiques de Marr reconnaissaient que ses arguments dans la polémique contre les néo-grammairiens n'étaient pas dénués de raison.¹⁴

Marr voyait bien la faiblesse de la conception de l'arbre généalogique formulée par August Schleicher, conception sur laquelle reposait, à cette époque comme maintenant, la méthode comparative. Selon cette conception, les langues ne peuvent que diverger, et non converger. Or l'idée du croisement des langues était très populaire à l'époque où Marr commença sa carrière scientifique. Elle fut mainte fois développée par un grand linguiste comme J. Baudouin de Courtenay (1845-1929),¹⁵ qui avait donné à l'un de ses articles le titre polémique de «Sur le caractère mélangé de toutes les langues».¹⁶ Notons à ce sujet que, intéressé par le thème de l'hybridation des langues, Baudouin de Courtenay avait émis des jugements très positifs sur les travaux de Marr écrits avant la proclamation de la «Nouvelle théorie».¹⁷

Jusque dans ses derniers travaux, Marr affirmait «A l'heure actuelle, il n'existe pas de langue qui ne soit pas mélangée».¹⁸ Ou encore : «Même

¹³ Serebrennikov, 1983, p. 265-266.

¹⁴ Thomas, 1957, p. 265-266.

¹⁵ Baudouin de Courtenay, 1963, t.1, p. 131-132; t. 2, p. 7, 187-343.

¹⁶ *Ib.*, t. 1, p. 366-367.

¹⁷ *Ib.*, t. 2, p. 17.

¹⁸ *Ib.*, p. 65.

les langues que l'on appelle nouvelles ne sont pas de simples rejetons des langues anciennes ; dans l'apparition de nouvelles langues, un rôle immense a été joué par les langues sans écriture, rôle qui n'a pas été pris en compte jusqu'ici». ¹⁹ Marr disait qu'il avait renversé à 180° la grammaire comparée, en remplaçant le principe de divergence des langue par celui de convergence. ²⁰ C'est ainsi qu'étaient tirées jusqu'à l'absurde les idées de Bau-doin de Courtenay et des autres critiques de la conception de l'arbre généalogique. Cette façon de faire était propre à Marr lorsqu'il prenait appui sur les idées de ses prédécesseurs. C'est cette même poussée à l'absurde qui fut la sienne dans le domaine des stades langagiers.

Marr mettait en évidence de nombreux problèmes d'histoire du langage et des langues qui ne trouvaient aucune solution satisfaisante dans le cadre de la grammaire comparée : l'origine du langage, la structure de la langue primitive, les causes du changement linguistique, la sémantique historique. L'incapacité de la science traditionnelle du XIX^{ème} siècle à répondre à ces questions avait été notée bien avant Marr. C'est essentiellement pour cette raison qu'au début du XX^{ème} siècle se profilait une crise théorique, qui stimula la recherche de nouvelles voies pour la science du langage. Marr écrivait également que le caractère sophistiqué de la méthode comparative empêchait de sortir de son propre cadre; il est à noter son opinion que les indo-européanistes, qui étaient allés trop loin, «auraient du mal à revenir en arrière sans mettre en miettes leurs idoles dorées» ²¹.

Le marrisme fut une des tentatives pour sortir de cette crise. Mais Marr était-il préparé au rôle de fondateur d'une nouvelle théorie de l'évolution historique des mots? A cette question il convient de répondre par la négative, et cela pour deux raisons.

En premier lieu, Marr n'avait pas une formation scientifique suffisante pour cela, et il faut dire qu'il n'y était pour rien. A l'Université de Saint-Pétersbourg la faculté d'orientalisme, où il avait fait ses études, offrait des cours de nombreuses langues orientales, essentiellement des langues anciennes, mais ne proposait aucun enseignement de linguistique. Le cursus universitaire qu'avait suivi Marr, publié en 1935, ²² le démontre parfaitement. C'est en amateur que Marr avait appris la méthode comparative, et il ne l'avait jamais assimilée entièrement. C'est ce qui lui permit par la suite de «briser les idoles dorées» et de construire des hypothèses audacieuses, mais l'empêchait de travailler de façon sérieuse sur son matériau.

En second lieu, quelque paradoxal que cela puisse paraître, il faut bien reconnaître que Marr, malgré son brillant talent, n'avait pas un tempérament de scientifique. Dans le monde de la science il fut plus un prophète qu'un chercheur.

¹⁹ *Ib.*, t. 2, p. 188-189.

²⁰ *Ib.*, t. 1, p. 185-186.

²¹ *Ib.*, t. 4, p. 144.

²² *Problemy ...*, 1935.

Cela se manifesta chez lui dès les années où il restait encore cantonné dans les études caucasiennes. Au début des années 50, ces penchants de Marr furent notées avec beaucoup de justesse par B. Gornung, un linguiste oublié de nos jours : «En premier venait la conclusion, et ensuite seulement l'étude du matériau, avec une idée préconçue, toute prête. Marr resta toute sa vie fidèle à ce principe, qu'il avait élaboré dans sa jeunesse». ²³ Ainsi, dès le début, Marr soutint l'idée de la communauté originelle du géorgien et de l'arménien, idée depuis longtemps mise à mal par la grammaire comparée. Pour la confirmer, il proposa les hypothèses les plus diverses (c'est à propos de cette question qu'il lança sa thèse sur le caractère de classe de la langue), il ne put jamais en trouver la preuve, mais il ne put non plus l'abandonner.

L'un des travaux de Marr qu'on considère habituellement comme relevant du domaine de la science est sa grammaire du géorgien ancien, publiée en 1925, mais écrite avant la proclamation de la «Nouvelle Théorie». ²⁴ L. Ermolaeva s'est penchée sur cette grammaire il y a quelques années. Et elle y a trouvé des faits truqués. Par exemple, si dans une phrase d'un manuscrit un mot contredisait l'interprétation choisie, l'auteur de la grammaire le gommait et faisait comme s'il ne s'y trouvait pas. ²⁵ Un savant ne peut se comporter de la sorte. Or Marr choisissait toujours entre une conception *a priori* et les faits en faveur de sa conception. Par exemple, à l'époque où il cherchait activement des langues japhétiques (première moitié des années 1920), il déterminait l'appartenance d'une langue au groupe japhétique avant même d'entreprendre de l'étudier, et ensuite il faisait entrer les faits de cette langue dans son schéma *a priori*.

C'est V. Abaev, proche disciple de Marr, qui a donné la meilleure description de la façon d'écrire de Marr : chez ce dernier «la synthèse dominait nettement sur l'analyse, les généralisations sur les faits; [...] doué d'une activité débordante, Marr ne savait pas s'arrêter». ²⁶ Et l'auteur d'un récent article sur Marr fait remarquer : «La lecture des travaux de Marr donne à penser qu'il ne saisissait probablement pas la différence entre le travail scientifique et poétique. Tel le poète, il ne considérait pas utile de soumettre ses intuitions à l'analyse des faits et à une argumentation logique». ²⁷ Parmi les poètes contemporains de Marr, on pense avant tout à Khlebnikov. Et l'on peut relever cette remarque d'un récent compte-rendu : «la japhétidologie est plus proche du théâtre de Meyerhold et de la poésie de Khlebnikov que de la linguistique académique». ²⁸

²³ Gornung, 1952, p. 160.

²⁴ Marr, 1925.

²⁵ Ermolaeva, 2002, p. 125.

²⁶ Abaev, 1960, p. 98-99.

²⁷ Vasil'kov, 2001, p. 416.

²⁸ Amelin, 2003.

Des personnages comme Marr peuvent être des prophètes, des fondateurs de dogmes religieux, de grands révolutionnaires, mais pas des savants. Mais que pouvait faire un jeune homme talentueux et fort ambitieux venu de sa lointaine ville de Kutais en Géorgie à Saint-Petersbourg, à l'époque du sombre règne d'Alexandre III? Bien des types de carrière lui étaient fermés à cause de sa basse extraction. Il évoque avec ironie, dans ses souvenirs, ses rêves de jeunesse et ceux d'un ami d'alors, rappelant que son ami était devenu directeur de banque, et lui académicien.²⁹ Devenir académicien semble l'avoir plus intéressé que devenir directeur de banque. Mais la science en a-t-elle tiré quelque profit?

Dans l'immense legs de Marr, qui n'a jamais été publié intégralement, on ne peut parler sérieusement que de deux orientations diamétralement opposées : les faits concrets qu'il a introduits dans la science et les hypothèses et conjectures qu'il a faites à propos des problèmes les plus généraux. On ne trouvera pas chez lui un quelconque «juste milieu», consistant à faire des généralisations à partir de faits, à construire et fonder une théorie, et, vraisemblablement, on ne pouvait en trouver.

En ce qui concerne les faits de nature scientifique, Marr, certes, a fait un apport incontestable, essentiellement dans la période initiale de son activité scientifique. Il suffit de rappeler ses découvertes d'anciens manuscrits géorgiens et arméniens dans les bibliothèques de monastères, les résultats des fouilles menées sous sa direction, surtout à Ani, la capitale médiévale de l'Arménie. Pourtant, dans l'ensemble, il s'agit de résultats qu'aurait pu obtenir un dilettante opiniâtre et assidu, pensons aux découvertes archéologiques de Heinrich Schliemann. Si l'on aborde le terrain linguistique, on peut citer, sans doute, sa grammaire du laze, une langue qui à l'époque n'avait jamais été étudiée.³⁰ L'un des rares spécialistes de cette langue, Wolfgang Feurstein (Allemagne), m'a dit en 2004 qu'il avait ce livre en grande estime et qu'il s'apprêtait à le traduire en allemand. Il s'agit sans doute du meilleur travail linguistique de Marr, ce que reconnaissait son adversaire E. Polivanov.³¹

Mais même ces hautes réalisations perdent de leur valeur à cause des faits arrangés, et parfois truqués, ce dont il a déjà été question. Il est rare que les caucasologues, surtout en Russie, utilisent sérieusement ses travaux, à l'exception de la grammaire du laze.

Quant aux hypothèses et conjectures, on peut effectivement trouver chez Marr bien des choses intéressantes. L'exposé qu'a fait T. Gamkrelidze, lors du colloque, sur les quatre éléments comme anticipation de la structure du code génétique, en est un bon exemple. Voici un autre exemple auquel j'ai été personnellement confronté. En février 1995 se déroulait à

²⁹ Marr : *I.R.*, t. 1, p. 8.

³⁰ Marr, 1910.

³¹ Polivanov, 1991, p. 511.

l'Université de Moscou un colloque international sur «La linguistique à la fin du XXème siècle». Lors de la discussion d'une des interventions se déclencha spontanément un débat sur la «révolution visuelle» qui se déroulait en ce siècle dans la transmission de l'information. Lorsque je rappelai que, pour Marr, «la nouvelle pensée³² ne se laisse que difficilement couler dans la parole sonore [et] se prépare à la formation» d'un moyen qualitativement nouveau de transmission,³³ les participants s'accordèrent à dire que Marr avait pressenti la «révolution visuelle». Quant aux investigateurs actuels de l'origine du langage, ils peuvent, sans avoir jamais lu Marr, redécouvrir ses thèses, telles que le caractère premier du «langage cinétique». Voici, finalement, un exemple plus concret. En 1917, alors que Marr n'avait pas encore remis en question la notion de parenté des langues, I. Meščaninov, son futur assistant, puis continuateur, lui demanda de le conseiller sur la meilleure façon d'étudier la langue urartéenne, qui l'intéressait. Marr lui recommanda de la comparer aux langues du Daghestan.³⁴ A l'heure actuelle, les comparatistes sont arrivés à la conclusion que, effectivement, ces langues sont lointainement apparentées. Si l'on lit attentivement les travaux de Marr (ce qui n'a rien d'une tâche facile), on y trouvera beaucoup d'hypothèses et conjectures intéressantes.

Mais tout cela ne sont, justement, qu'hypothèses et conjectures. Marr était doué d'une intuition peu ordinaire, il pouvait discerner les contours flous de tel ou tel phénomène. Il comprenait assez bien ce que pouvait et ne pouvait pas faire la science de son époque, et il attirait l'attention sur les problèmes non encore résolus (il faut lui reconnaître ce mérite). Et pourtant, privé de tout centre d'inhibition, il ne pouvait plus s'arrêter et recommençait ses spéculations sans cesse, poussant à l'absurde des idées raisonnables à la base, comme celle du croisement des langues. Là où il s'aventurait dans des domaines étayés par les faits, l'absurdité touchait à son comble. Ainsi, en français la perte (totale) de la déclinaison latine et (partielle) de la conjugaison est confirmée par l'analyse des documents de diverses époques qui nous sont parvenus, et ne peut être mise en doute. Ici l'héritage de Marr ne présente aucune utilité. Mais il s'intéressait surtout aux périodes de l'histoire des langues qui n'étaient éclairées par aucun fait précis. L'un des critiques de Marr, K. Alaverdov, écrivait dès 1931 :

La japhétidologie souffre d'un défaut organique : une presbytie [non naturelle]. Elle braque ses regards soit dans la pénombre paléontologique du passé, soit dans les lointains fascinants de l'avenir. (Alaverdov, 1931, p. 54)

³² Je noterai la ressemblance, qui m'avait déjà frappé lorsque je préparais mon livre sur Marr, entre le lexique propre à Marr et celui de M. Gorbatchev, qui, bien évidemment, ne l'avait pas lu : *nouvelle pensée, perestrojka, lutte contre la stagnation*.

³³ Marr : *I.R.*, t. 3, p. 111-112.

³⁴ Meščaninov, 1934, p. 33.

Pour étudier cette «pénombre» et ces «lointains», la science ne disposait, pas plus que maintenant, ni de matériau factuel, ni de méthode. Dans ce cas, toute hypothèse est bonne, mais on ne doit pas la déclarer confortée par des théories, ce que faisait constamment Marr. Il peut y avoir, dans cette hypothèse, un noyau rationnel, elle peut soulever l'enthousiasme et ouvrir des horizons nouveaux, mais la science contemporaine peut plutôt retrouver quelque chose dont il avait eu la prémonition que développer ses hypothèses. Il y a en elles trop de fantaisies et de contradictions.

Or ni l'enthousiasme massif pour le marrisme en URSS dans les années 1920-1940, ni les essais limités, à l'heure actuelle, de retour à Marr, ne peuvent s'expliquer par ses hypothèses prises en elles-mêmes. Comme je l'expliquais dans mon livre de 1991, l'attraction exercée par la «Nouvelle théorie» était celle non d'une théorie scientifique, mais d'un mythe. Il s'agit bien d'une situation, au premier regard, paradoxale : à l'époque où l'on valorisait le présent et le futur, où l'on n'aimait pas «fouiller le passé», c'est une théorie tournée vers la préhistoire qui a joui d'un succès de masse.

En fait, il s'agit moins de ce dont il parlait que de sa méthode. Le mythe de Marr s'est formé à l'intersection de deux grands mythes qui s'étaient emparés des esprits (sans lien direct entre eux et largement en contradiction l'un avec l'autre) : le mythe de la toute puissance de la science et celui de la nécessité pour la nouvelle société de tout reconstruire à neuf. Dans l'Union Soviétique des années 1920, non seulement l'ancien système social, mais encore toute l'ancienne culture étaient discrédités. Beaucoup de gens voulaient construire une nouvelle culture qui n'aurait pas de points d'appui sur l'ancienne. Dans le domaine artistique, une expression adéquate de cette vision du monde fut l'avant-gardisme, c'est pourquoi la comparaison entre Marr et Meyerhold me semble juste (est-ce un hasard si le fils de Marr, Jurij Marr, était non seulement un orientaliste, mais encore un poète futuriste?) Il n'en va pas de même pour la science, où semblable entreprise était freinée non seulement par les traditions constituées, mais encore par tout le système de pensée scientifique, par tout l'ensemble de démarches admises par la science. C'est pourquoi l'avant-gardisme scientifique ne put pas se réaliser dans le domaine des sciences de la nature, où son absurdité était trop évidente, y compris et surtout dans la pratique. Dans les sciences humaines également, il était freiné ne serait-ce que par le développement du marxisme, révolutionnaire dans ses conclusions, mais qui conservait les principes de la pensée scientifique européenne des Temps modernes : partir des faits, s'efforcer de prouver ses affirmations, etc. Marx et Engels n'avaient jamais parlé de créer une «nouvelle science» à partir de zéro, et ils s'appuyaient sur les idées de leurs prédécesseurs. Mais l'«esprit du temps» tentait de se frayer un chemin aussi dans la science. Marr, leader charismatique, par ses traits de caractère plus un prophète qu'un savant académique, s'avéra la personne idéale pour le rôle de créateur d'une «science d'avant-garde».

Même si Marr, depuis la fin des années 1920, se désignait lui-même comme marxiste, sa «Nouvelle théorie», créée indépendamment du marxisme, en était en fait fort éloignée (Staline n'eut aucun mal à le démontrer). Lorsqu'il était à l'étranger, Marr pouvait affirmer : «Les marxistes considèrent mes travaux comme marxistes, tant mieux pour le marxisme».³⁵ Mais dans les domaines du savoir «que la main des fondateurs, Marx et Engels, n'avait que faiblement ou pas du tout touchés»,³⁶ il était plus facile d'affirmer ses idées en utilisant le marxisme comme couverture. Dans la «Nouvelle théorie» on trouve encore d'autres traits en accord avec la conjoncture des années 1920 : le fait de considérer tous les phénomènes «sur une échelle mondiale», en ignorant les cadres nationaux, le fait d'être en sympathie avec les cultures des «peuples opprimés» et de lutter contre l'eurocentrisme, de poser la question de la langue dans la société communiste du futur, etc.

Après le «Thermidor stalinien»,³⁷ la situation dans le pays changea radicalement. On n'attendait plus la révolution mondiale, l'URSS, de centre du prolétariat mondial se transforma en un Etat puissant, dans lequel on reconstituait pour l'essentiel les institutions et les traditions de la Russie tsariste. Marr, déjà mort, fut encore pendant un certain temps, par inertie, considéré comme un «grand savant» et présenté officiellement comme tel, mais ses idées entraient en contradiction avec la nouvelle conjoncture. Il est possible que Staline ait pris connaissance de la théorie marriste par hasard,³⁸ mais la critique qu'il en fit n'a rien de fortuit dans son essence. A cette époque, Staline s'était déjà débarrassé de l'avant-gardisme dans la littérature et l'art, en enjoignant de suivre les canons artistiques de Léon Tolstoï et du peintre Repin. Pour ce qui est de la science, Marr, en tant que proche de l'esprit avant-gardiste, était une cible commode. En remplacement de sa doctrine, il fut prescrit de revenir aux traditions de la linguistique russe d'avant la Révolution.

Dans ce cas précis, les intérêts du chef correspondaient aux intérêts de la majorité des linguistes, c'est pour cette raison que son intervention de 1950 fut reçue dans le milieu scientifique de façon positive, indépendamment de l'attitude que chaque linguiste pouvait avoir personnellement envers Staline. Après cela, pendant plus d'un demi-siècle la façon de considérer Marr parmi les linguistes professionnels ne subit aucune modification. Ses théories ne résistent à aucune critique fondée sur les critères admis

³⁵ Unbegaun, 1954, p. 117.

³⁶ Vološinov, 1995, p. 218; trad. fr. 1977, p. 19.

³⁷ L'expression est de L. Trotsky (*N. du T.*)

³⁸ Depuis le début des années 1920, Marr était en mauvais termes avec les scientifiques géorgiens, parmi lesquels beaucoup étaient en opposition ouverte à ses théories. L'un d'eux, Arnold Čikobava, s'adressa à Staline avec l'appui du Premier secrétaire du Parti communiste géorgien de l'époque, K. Čarkviani, et, sans doute, de Lavrentij Beria. Sur les circonstances qui ont entouré la préparation des travaux de Staline en linguistique, cf. les articles de B. Ilizarov déjà mentionnés.

dans la science. Les linguistes soviétiques, puis russes, qu'ils soient «traditionnalistes» ou générativistes, communistes ou dissidents, s'appuyaient sur un certain nombre de règles générales de la science des Temps modernes (savoir si tel ou tel savant observait réellement ces règles est, bien sûr, un autre problème) et sur l'idée de la véracité des faits et des généralisations accumulées par la science du langage de ces derniers siècles. La science étrangère avait toujours eu les mêmes principes, ce qui explique que les théories marristes n'y aient jamais été en honneur.

Or, que se passe-t-il actuellement? La conjoncture qui avait favorisé la popularité des idées de Marr s'est effacée il y a plus d'un demi-siècle. Marr est mort depuis longtemps, ses derniers disciples sont décédés il y a quelques années, le charme de sa personnalité s'est effacé. Mais ses idées ne sont pas mortes, et attirent encore certains.

Cette attirance peut avoir des causes fort éloignées de la science, parfois totalement contradictoires. D'un côté, l'intérêt pour Marr peut être suscité par la haine envers son principal critique. Mais, de l'autre, il peut aussi venir de ses idées de gauche. Lors de la discussion à l'université de Moscou dont il a été question plus haut, un des étudiants a parlé du caractère «anti-bourgeois» de la doctrine marriste comme un de ses aspects positifs. En Europe également, dans la mesure où je peux en juger, Marr est plus populaire chez les gens de gauche que chez ceux de droite.

Mais il y a encore d'autres raisons, en partie liées à celles déjà mentionnées. Le même étudiant a dit que Marr est précieux non seulement par son esprit anti-bourgeois, mais encore par sa lutte contre la science positiviste «bourgeoise». Il ne fait pas de doute que le marrisme fut l'une des nombreuses tentatives de l'époque pour trouver une alternative au positivisme, marqué par l'empirisme et le «culte du fait».³⁹ Mais Marr est allé beaucoup plus loin que la plupart des adversaires du positivisme, en ce qu'il s'était séparé de toute la tradition scientifique. C'est sans doute cela qui peut actuellement susciter le plus d'attirance, y compris chez les non-linguistes.

Ces dernières décennies, d'abord en Occident, surtout en Europe, et maintenant aussi en Russie, on parle beaucoup de la crise non seulement de certaines branches des sciences humaines (en particulier le structuralisme), mais encore des sciences humaines dans leur ensemble. Ce qu'on appelle la science post-moderne met en doute les principes fondamentaux de la science des Temps modernes. Et, en ce sens, Marr, quelles que soient les considérations dont il est parti, apparaît comme un précurseur de l'approche post-moderniste de la langue et d'autres phénomènes.

En Russie, un autre facteur vient encore s'y ajouter. Le discrédit du marxisme-léninisme dans la société et le rapide changement d'orientation de nombreux chercheurs en sciences humaines ont abouti à une méfiance généralisée envers la connaissance scientifique, en particulier, précisément, dans le domaine des sciences humaines. Il y a à cela plusieurs issues : de-

³⁹ Vološinov, 1995, p. 2.

puis l'engouement pour l'astrologie et l'occultisme (qu'on observe aussi à l'étranger) jusqu'à l'intérêt pour des constructions pseudo-scientifiques qui remettent en cause complètement les résultats obtenus par la science. Les livres du groupe de mathématiciens dirigé par A. Fomenko sont ainsi devenus des best-sellers en Russie : à partir d'un réexamen de la chronologie habituelle, c'est toute l'histoire mondiale jusqu'au XVI^e siècle qui est reconstruite. Derrière l'utilisation apparente de méthodes scientifiques traditionnelles (dont la popularité est soutenue par le moindre discrédit des méthodes mathématiques et des sciences de la nature dans la conscience de masse), on voit apparaître dans leur travaux la construction typiquement post-moderne d'une «réalité virtuelle». Ces élucubrations sont faciles à renverser du point de vue de la science «normale» (ce qu'a fait A. Zaliznjak de façon brillante⁴⁰), mais leur popularité est renforcée par la déception qu'a suscitée cette même science «normale». Les écrits de Marr (quelles que soient les intuitions géniales qui pouvaient s'y trouver) étaient également une construction de «réalité virtuelle». L'intérêt pour le marrisme n'a pas encore en Russie un caractère de masse, probablement à cause de ses préoccupations pour un passé trop éloigné de nous, mais il y a déjà des adeptes. Pour ce que je peux connaître du laboratoire pétersbourgeois d'études marristes, c'est bien ainsi qu'il se présente.

A des époques scientifiques de calme, la «Nouvelle théorie» de Marr est normalement rejetée par la communauté scientifique (ce qui n'exclut pas la possibilité d'utiliser certaines de ses thèses). Mais dans des époques de crise, elle peut attirer des gens déçus par les normes habituellement admises dans cette communauté. A l'heure actuelle, il semble que nous pouvons observer une nouvelle période de crise, et il est trop tôt pour dire comment elle va finir.

© Vladimir Alpatov

(traduit du russe par Patrick Sériot)

⁴⁰ Zaliznjak, 2000.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAEV Vasilij, 1960 : «N.Ja. Marr (1864-1934). K 25-letiju so dnja smerti», *Voprosy jazykoznanija*, N° 1. [N. Marr (1864-1934). Pour le 25ème anniversaire de sa mort]
- ALAVERDOV Konstantin, 1931 : *Revoljucija i jazyk*, Moskva : Socèk-giz. [La révolution et la langue]
- ALPATOV Vladimir, 1991 : *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm*, Moskva : Nauka. [Histoire d'un mythe. Marr et le marrisme]
- AMELIN Grigorij, 2003 : «Compte-rendu de *Jafetidologija*, Moskva : Kučkovo pole, 2002», dans *Nezavisimaja gazeta — Ex libris*, 20/02/2003.
- BAUDOUIN DE COURTENAY Jan, 1963 : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, Moskva : Izd. AN SSSR, t. 1 et 2. [Travaux choisis de linguistique générale]
- DU FEU Veronica, 1994 : «Marr», in *Encyclopedia of Language and Linguistics*, R. Asher (ed.), Oxford - New York - Seoul - Tokyo : Pergamon Press, vol. 5.
- ERMOLAEVA Ljubov', 2002 : «Nekotorye vidy anafory v drevnegruzinskom kak jazyke rannenominativnogo stroja», *Kavkazovedenie*, N° 2. [De quelques formes d'anaphore en géorgien ancien comme langue à structure nominative précoce]
- FREJDENBERG Ol'ga, 1988 : «Vospominanija o N. Ja. Marre», in *Vostok-Zapad*, Moskva : Nauka. [Souvenirs sur N. Marr]
- GEL'GARDT Robert, 1966 : *Izbrannye stat'i*, Kalinin : Moskovskij rabočij. [Articles choisis]
- GORBANEVSKIJ Mixail, 1991 : *V načale bylo slovo*, Moskva : Izdatel'stvo universiteta družby narodov. [Au commencement était le Verbe]
- GORNUNG Boris, 1952 : «O kritike N. Ja. Marrom osnov sravnitel'no-istoričeskogo jazykoznanija», in Vinogradov V. & Serebrennikov B., t. 2, p. 157-171. [Sur la critique des fondements de la linguistique historico-comparative par N. Marr]
- ILIZAROV Boris, 2003 : «Početnyj akademik I.V. Stalin protiv akademika N.Ja. Marra. K istorii diskussii po voprosam jazykoznanija v 1950 g.», *Novaja i novejsaja istorija*, N° 3, 4. [L'académicien d'honneur J. Staline contre l'académicien N. Marr. Pour une histoire de la discussion sur les problèmes de la linguistique en 1950]
- —, 2004 : id., N° 5.
- JUZBAŠJAN K., 1986 : *Akademik I.A. Orbeli*, Moskva : Nauka. [L'académicien I. Orbeli]

- IVANOV Vjačeslav, 1994 : «Pseudolinguistics», in *Encyclopedia of Language and Linguistics*, R. Asher (ed.), Oxford - New York - Seoul - Tokyo : Pergamon Press, vol. 6.
- LEONT'EV Aleksej, 1990 : «Novoe učenie o jazyke», in *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*, Moskva : Sovetskaja ènciklopedija. [La Nouvelle théorie du langage]
- MARR Nikolaj : *I.R. (Izbrannye raboty)*, Moskva-Leningrad : Social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo. [Travaux choisis], t. 1 à 5, 1933-1937.
- , 1910 : *Grammatika čanskogo (lazskogo) jazyka s xrestomatiej i slovarem. Materialy po jafetičeskomu jazykoznaniju*, 2, Sankt-Peterburg. [Grammaire du čan (laze), avec une chrestomatie et un lexique]
- , 1925 : *Grammatika drevneliteraturnogo gruzinskogo jazyka*, Leningrad : Izd. Akademii nauk. [Grammaire du géorgien littéraire ancien]
- MEGRELIDZE Konstantin, 1965 : «100 let so dnja roždenija N.Ja. Marra», *Izvestija AN SSSR, Serija literatury i jazyka*, N° 5. [Pour le 100 ème anniversaire de N. Marr]
- MEŠČANINOV Ivan, 1934 : *Problema klassifikacii jazykov v svete novogo učenija o jazyke. Reč' v godovom sobranii Akademii nauk SSSR*, Leningrad. [Le problème de la classification des langues à la lumière de la Nouvelle théorie du langage. Discours prononcé à l'assemblée annuelle de l'Académie des sciences de l'URSS]
- POLIVANOV Evgenij, 1991 : *Izbrannye trudy po vostočnomu i obščemu jazykoznaniju*, Moskva : Nauka. [Travaux choisis de linguistique orientale et générale]
- *Problemy istorii dokapitalističeskix obščestv*, Leningrad, 1935, N° 3-4, p. 143-151. [Problèmes d'histoire des sociétés précapitalistes]
- SEREBRENNIKOV Boris, 1983 : *O materialističeskom podxode k javlenijam jazyka*, Moskva : Nauka. [Sur l'approche matérialiste des phénomènes du langage]
- THOMAS Lawrence, 1957 : *The Linguistic Theories of N. Ya. Marr*, Berkeley - Los Angeles : University of California Press.
- UNBEGAUN Boris, 1954 : «Some Recent Studies on the History of the Russian Language», *Oxford Slavonic Papers*, v. 5.
- VASIL'KOV Jaroslav, 2001 : «Tragedija akademika Marra», *Xristianskij Vostok, Novaja serija*, t. 2 (VIII), Sankt Peterburg - Moskva. [La tragédie de l'académicien Marr]
- VINOGRADOV Viktor & SEREBRENNIKOV Boris, 1952 : *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii. Sbornik statej*, Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 2 vol. [Contre la vulgarisation et la perversion du marxisme en linguistique. Recueil d'articles]
- VOLOŠINOV Valentin, 1995 : *Marksizm i filosofija jazyka*, in VOLOŠINOV Valentin : *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*,

Sankt-Peterburg : Acta-Press. [Le marxisme et la philosophie du langage; traduction française par Marina Yaguello, publiée sous le nom de M. Bakhtine, Paris : Editions de Minuit, 1977]

- ZALIZNJAK Andrej, 2000 : *Istorija i antiistorija. Kritika 'novoj xronologii' akademika A.T. Fomenko*, Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury. [Histoire et anti-histoire. Critique de la 'nouvelle chronologie' de l'académicien A. Fomenko]



N. Marr et sa mère, en 1870

N. Marr et le marrisme pour l'ethnographie soviétique des années 1920-1930

Frédéric BERTRAND

Université Victor Segalen Bordeaux 2

Résumé. Partant d'un *a priori*, aussi favorable qu'opportun, pour «ces spécialistes des peuples sans droits», en partageant même certaines de leurs méthodes (pratique du terrain, connaissance de la langue du groupe étudié, valorisation d'une ethnologie «indigène»), N. Marr s'est engagé à plusieurs reprises en faveur de la légitimation de l'ethnographie soviétique, non sans quelques contradictions, durant la période des années 1920-1930, aussi bien au niveau institutionnel, méthodologique, théorique que personnel.

Pour Marr, l'attrait de l'ethnographie va de pair avec une vision stratégique de la période et de ses potentialités. En se faisant le promoteur d'une inversion des rapports de force au détriment de «l'académisme», Marr n'en a pas moins permis aux ethnographes de conserver un légitime, mais marginal, recours à «l'exotique», à mesure que la japhétidologie se déplaçait des frontières strictes du Caucase japhétique pour inclure, via l'étude des langues des peuples de Sibérie, les langues amérindiennes et sud-africaines.

Ayant enfermé Marr dans son rôle de «fou du langage», on a longtemps négligé ses réactions aux attaques lancées par certains de ses «disciples» (Aptekar', Bykovskij) à l'encontre de l'ethnographie. On ne peut que souhaiter une relecture attentive des enjeux propres à cette période et une déconstruction rigoureuse de l'influence de Marr, personnalité extrêmement complexe dont le traitement historique nous livre quelques-unes des clés du régime d'historicité au travers duquel la société soviétique des années 1920-1930 s'est donnée à voir et à penser.

Mots-clés : N. Marr ; marrisme ; ethnographie soviétique ; années 1920-1930 ; diffusionnisme ; japhétidologie ; êtnos.

Les attaches de N.Ja. Marr avec l'archéologie et la linguistique sont connues depuis longtemps¹. Depuis une dizaine d'années, on commence à se faire une idée de plus en plus précise des conséquences de la montée en puissance du marrisme pour l'ethnographie soviétique des années 1930². En revanche, on connaît moins bien la place que Marr concédait à l'ethnographie dans son projet scientifique ainsi que l'accueil que les ethnographes lui ont accordé. C'est donc précisément ces deux derniers points que je me propose d'évoquer dans ce texte.

Jusqu'à la fin des années 1920, la pérennisation des objets et des méthodes de l'ethnographie soviétique ne semble susciter que très peu d'intérêt de la part des responsables politiques concernés. Pire, du point de vue marxiste, l'ethnographie, trop peu évolutionniste, offre peu de perspectives en matière de conceptualisation et d'élaboration d'amples stratigraphies historiques. Ainsi, tout entière absorbée par la société primitive et la prégnance de la préhistoire, *l'histoire de la culture* marxiste se tourne-t-elle plus naturellement vers l'archéologie que vers l'ethnographie. Ce n'est que lorsque Marr commence à lier entre elles, dans le but de voir s'épanouir son projet de japhétidologie, l'archéologie (culture matérielle-objet), la linguistique (langue-pensée) et l'ethnographie (société primitive / survivance) qu'une prometteuse prétention à la fois encyclopédique et universaliste semble se dessiner.

C'est sans nul doute l'intérêt, somme toute ambigu, de l'ethnographie pour les «petits» peuples qui l'a rendue sympathique aux yeux de Marr. Il s'est toujours lui-même considéré comme le défenseur des victimes de la science des «grandes» Nations. C'est d'ailleurs ainsi qu'il expliquait en 1930, le déficit de légitimité institutionnelle et sociale de l'ethnographie pré-soviétique³. Quoi qu'il en soit, pour Marr, la japhétidologie doit être comprise comme la synthèse entre l'archéologie et l'ethnologie :

Mais la japhétidologie ne s'arrête pas là, car l'étude des langues vivantes non écrites entraîne derrière elle, pour la mise au point des normes requises du discours sonore, une sortie au-delà des limites des phénomènes langagiers, vers le domaine de l'ethnographie, et vers une prise en compte idéologique des survivances matérielles et langagières présentes dans le mode de vie, du passé vivant, dans le domaine de la culture matérielle archaïque et du discours mythologique, c'est à dire, en gros, vers l'histoire de la culture matérielle.⁴

Il est également indéniable que Marr est un connaisseur et un lecteur d'ethnologie. Un indice manifeste de l'intérêt de Marr pour la littérature ethnologique se trouve être son avant-propos à la traduction russe (1930) de l'ouvrage de L. Lévy-Bruhl (1857-1939) *La mentalité primitive*. Ce

¹ Alpatov, 1991; Formozov, 1993; Klein, 1993.

² Slezkin, 1993. Šnirelman, 1993

³ Marr, 1932, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

faisant, Marr confirme l'importance qu'il accordait à l'entreprise, très contestée, de «normalisation de l'altérité» de Lévy-Bruhl, sans en partager cependant l'engouement pour le facteur psychologique. Dans son texte, Marr fait part de son regret de n'avoir pu, lors de son entretien avec Lévy-Bruhl, le convaincre de la validité de la japhétidologie⁵. Ce sera donc la tâche de son disciple français, Basile Nikitine, qui va relier la japhétidologie à la phénoménologie Lévy-Bruhl, en établissant un rapport entre mentalité prélogique de Lévy-Bruhl et mentalité totémique chez Marr⁶.

Fort de cette intimité avec l'ethnographie, Marr croise régulièrement quelques-uns de ses domaines de recherches avec les siens, et va même jusqu'à reprendre la méthodologie de cette «science de plein air», et plus particulièrement l'enquête de terrain, dans la valorisation de son projet. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de constater que Basile Nikitine a tout particulièrement insisté sur les conditions d'apprentissage sur place de la langue basque en 1922 dans la présentation des travaux de Marr qu'il fait en 1936 dans la revue *Ethnographie*⁷.

Marr s'est tout particulièrement imprégné des conclusions de l'école diffusionniste. Ses propres convictions concernant le développement monogéniste de l'humanité l'ont très certainement entraîné à s'intéresser aux hypothèses du courant hyperdiffusionniste. Ensemble théorique disparate très en vogue dans l'anthropologie mondiale jusqu'au milieu du XXème siècle, censé s'opposer à l'évolutionnisme, le diffusionnisme proposait de démontrer l'historicité des peuples prétendument sans histoire par l'étude de leur diffusion dans l'espace. Son attention se porte en tout premier lieu vers les processus de migration, d'emprunt, d'imitation et d'acculturation. Pour la majorité des ethnographes soviétiques des années 20-30, la question de l'accréditation de la théorie diffusionniste était d'autant plus cruciale qu'elle était en passe de devenir, sous l'impulsion notamment de Pëtr.F. Preobraženskij (1894-1941), le socle théorique d'élaboration de l'ethnologie «marxiste». L'approche diffusionniste implique la possibilité de recueillir suffisamment de données sur un territoire suffisamment vaste pour pouvoir rendre crédible la notion même de diffusion culturelle. Cela a donc entraîné tous ses partisans à aborder l'épineuse question de l'avenir des études régionalistes et de l'organisation du travail de recherche. A cet égard, la plupart des responsables de projets ont refusé de se départir du principe ancien de division du travail selon lequel les ethnographes des régions collectent et ceux des centres théorisent.

Voilà peut-être deux éléments permettant d'éclairer les raisons du détachement opportun de Marr à l'encontre d'une approche à laquelle il fait référence dès 1916⁸. Si, dans ses premiers travaux soviétiques, Marr n'apparaît ni tout à fait évolutionniste ni encore moins totalement diffusion-

⁵ Lévy-Bruhl, 1930, p. xv.

⁶ Nikitine, 1938, p. 92.

⁷ Nikitine, 1936.

⁸ Marr, 1916.

niste, il n'en exprime pas moins ses convictions monogénistes et un intérêt marqué pour les phénomènes d'acculturation. Il est cependant facilement vérifiable que ce sont ses exégètes qui ont fait de son œuvre un modèle d'anti-diffusionnisme. Ainsi, dans son ouvrage *Le Caucase japhétique et le troisième élément ethnique dans la constitution de la culture méditerranéenne* (1920), il lui semblait par ailleurs aller de soi que l'obligation d'emprunt technologique n'avait de sens que parce que c'était «ses» Japhétides qui propageaient la métallurgie en Méditerranée. Il est, par ailleurs, troublant de constater que le détachement qui s'amorce à partir du début des années 1930 intervient au moment même où les quelques tentatives de promotion de la japhétidologie en France, en Allemagne et en Autriche procèdent d'un rapprochement avec les principes fondateurs du diffusionnisme.

Intéressons-nous à présent à la manière dont les ethnographes soviétiques ont été réceptifs au projet de Marr. Avant tout, il me semble nécessaire de rappeler que la création par Marr de l'Académie d'Histoire de la Culture Matérielle (G.A.I.M.K.⁹) dont certaines des activités rejoignaient celles de la Commission d'amélioration des conditions de vie des scientifiques (K.U.B.U), c'est-à-dire assurant à ses membres logement, ration alimentaire et salaire, a rendu l'homme sympathique auprès de nombre de grands noms des sciences soviétiques. Untel lui devait son appartement, un autre d'avoir pu obtenir son transfert vers une autre institution¹⁰. Marr disposait ainsi d'un capital de sympathie qui le mettait relativement à l'abri de toute critique directe concernant ses activités professionnelles.

Cependant, au début des années 1920, le moins que l'on puisse dire, c'est que Marr ne semble rien pouvoir offrir de très original aux ethnographes. Ainsi, l'historien spécialiste de la société primitive V. Nikol'skij (1894-1953) va jusqu'à le qualifier en 1923 de «fondateur de la linguistique comparée japhétique»¹¹. Cette remarque n'a sans doute pas dû laisser indifférent Marr qui pourfendait en toute occasion le principe même de l'approche comparée... Pour ce qui est de l'aura du domaine japhétique au sein même des recherches ethnographiques, là encore il ne semble pas qu'il y ait eu ruée sur l'apport théorique de Marr. Comme nous le fait savoir en 1926 L. Šternberg (1861-1927) dans son compte-rendu du Congrès d'Etudes Régionalistes de Batoumi, c'est l'étude même du Caucase qui

⁹ Instituée en 1919, elle se compose de trois sections : ethnographie, archéologie et histoire de l'art. Dirigée dès sa création par Marr, la G.A.I.M.K sera intégrée à l'Académie des Sciences de l'URSS en 1937. De la fin des années 1920 à celle des années 1930, la G.A.I.M.K s'affirmera, tout d'abord, en tant que censeur des sciences sociales soviétiques, puis comme promoteur de la pratique stalinienne de l'ethnographie qui conduira cette dernière à n'être officiellement plus qu'une discipline figée dans l'étude des sociétés traditionnelles et la quête des origines, et ravalée au rang de science auxiliaire de l'Histoire. La G.A.I.M.K abritait également une Commission d'élaboration de la carte des religions et du mode de vie d'URSS. Cf. Xronika, 1931, p. 169.

¹⁰ D'jakonov, 1988, p. 179.

¹¹ Nikol'skij, 1923, p. 347.

semble bien déficitaire¹². C'est également ce qui est confirmé dans les colonnes de la revue¹³ de l'Association d'Etudes Régionalistes d'Archéologie, d'Histoire et d'Ethnographie du Nord Caucase.

A mesure que Marr entraînera sa théorie japhétique de plus en plus loin de la zone géographique et culturelle ésotérique du Caucase, les possibilités d'alliances iront en s'accroissant. Le désenclavement du domaine de recherche et d'application de la théorie japhétique s'accompagnant d'une très spectaculaire institutionnalisation se devait d'assurer la pérennité de cette dernière. Cependant, malgré les prises de positions de Marr sur le terrain de l'étude des langues finno-ougriennes, turques, paléosibériennes, asiatiques voire même africaines, en matière d'ethnographie, la japhétidologie va devenir un ensemble théorique incontournable qui n'en finira pas d'être inusité. Au mieux, elle pénètre les programmes d'enseignement. Mais là encore, avec un inégal entrain, notamment dans les institutions léningradoises. Au-delà d'une émulation perceptible dans les discours et autre mise en scène à destination des autorités, il reste difficile d'évaluer le degré réel d'adhésion des ethnographes au modèle théorique de Marr¹⁴. Rares sont les cas où la japhétidologie sert de trame à l'enquête et à l'analyse ethnographique. Dans son *Kurs ètnologii* publié en 1929, P. Preobraženskij (1894-1941) accorde peu de place et d'intérêt à la théorie japhétique. Il n'y a que chez les fers de lance de la «marxisation» comme S. Bykovskij (1896-1936) ou N. Matorin¹⁵ (1898-1936) que l'on trouve quelques tentatives d'application directe.

Il revient à l'historien de la linguistique soviétique, V. Alpatov¹⁶ de s'être interrogé sur la façon dont Marr avait procédé pour populariser son projet scientifique auprès de chercheurs reconnus et influents, mais non-

¹² Šternberg, 1926, p. 79.

¹³ On peut entre autre y lire que : «Il est indispensable de remarquer que ce sont les travaux d'études ethnographiques de la région qui sont les plus faiblement représentés parmi les matériaux caractérisant l'activité de l'Association pour l'année 1926-1927. Ce phénomène, caractéristique même des années précédentes, se fonde d'une façon générale sur la quasi absence à Rostov sur le Don d'ethnographes spécialistes qui pourraient se charger de travaux ethnographiques et y attirer des ethnographes locaux (provinciaux). D'une façon ou d'une autre, le développement des travaux ethnographiques, par tous les moyens disponibles, doit être l'objet d'une attention particulière de l'Association dans le plan de ses activités pour l'année académique 1927-1928» (Zapiski S.K.O.A.I.E, 1928, p. 94-95).

¹⁴ Un autre témoignage, celui de l'archéologue V. Filonenko, qui relate ses impressions après l'intervention de N. Marr à la conférence des archéologues de Kerč en 1926, illustre parfaitement ce décalage entre position dominante et degré d'adhésion : «L'intervention essentielle était celle de N.Ja 'La langue scythe'. Ecouter et comprendre N.Ja sans en avoir l'habitude n'est pas chose aisée. Sur son 'cheval japhétique', il galope tel un tourbillon d'est en ouest et d'ouest en est, jetant tout autour de lui le 'troisième élément', 'la culture matérielle', 'les problèmes'. Tous sont sur la défensive, sont embarrassés, craignant d'être écrasés.» Dolinina, 1994, p. 209.

¹⁵ Ainsi, ce dernier a-t-il publié en 1931 un ouvrage intitulé *Ženskoe božestvo v pravoslavnom kul'te, Pjatnica Bogorodica, Očerok po sravnitel'noj mifologii* dans le but affiché de «mettre en lumière la genèse et la paléontologie du culte de la vierge, en appliquant aux matériaux relatifs à la croyance religieuse, la théorie japhétique.» (Zelenin, 1932, p. 252).

¹⁶ Alpatov, 1991, p. 54.

spécialistes des langues caucasiennes¹⁷. Parmi ces personnalités, on retrouve notamment l'ethnographe L. Šternberg. Pour ce dernier, le projet marriste semblait pouvoir offrir à l'ethnographie une possibilité de se libérer du joug de la linguistique classique, et de son pendant dans les études orientales, qui la maintenait dans un rôle de science auxiliaire. Nul doute que l'enthousiasme débordant de Marr a su convaincre Šternberg de se rallier à la cause de la japhétidologie.

Ainsi sait-on que Šternberg a fait une allocution dont il ne reste apparemment pas de traces écrites, en 1925 à l'Institut Japhétique sur le thème de *Jafetičeskaja problema pri svete ètnografii* (La question japhétique à la lumière de l'ethnographie), sur la base de l'analyse du culte des jumeaux. C'est le même texte qu'il relira quelques mois plus tard à l'occasion du Congrès d'Etudes Régionalistes qui s'est déroulé à Batoumi. Tout au long du compte-rendu de son intervention, les références explicites ou implicites ne laissent aucun doute sur la sympathie et le travail de persuasion réalisé par l'auteur au profit de Marr. Ainsi, Šternberg, alors qu'il n'est, en aucun cas, à même de comprendre quoi que ce soit à ce qui se dit autour de lui, pêche par excès de conviction par là même où il défend avec tant de force son propre projet de légitimation : la connaissance de la langue. En effet, Šternberg estime, alors qu'il fait son tout premier séjour en Géorgie, que l'on peut y entendre «des discussions provenant du plus profond du passé du mode de vie clanique»¹⁸. A l'inverse de Šternberg, V. Bogoraz également présent à Batoumi, semble pour sa part avoir toujours exprimé une certaine méfiance à l'égard de la théorie japhétique de Marr¹⁹.

Voyons à présent comment Marr a abordé la question de l'ethnogenèse dans son projet. Dès le début des années 1920, les questions liées à l'ethnogenie le préoccupaient, bien avant qu'elles soient officiellement planifiées en 1932 en qualité de domaine de recherche à part entière de l'ethnographie soviétique. Il affirmait que tous les peuples de la terre étaient issus d'une même matrice. Relayée par la japhétidologie, cette quête de l'origine des peuples aboutit à représenter les sociétés comme le résultat de croisements successifs, les conduisant à suivre une même évolution économique et sociale, en passant par les mêmes stades. Par ailleurs, ces grou-

¹⁷ Lors de mon entretien le 10/08/1997 avec l'anthropologue L.P. Potapov (1907-2000), ce dernier m'a raconté la réaction de N.Ja. Marr lorsqu'il lui a présenté son ouvrage *Istorii Ojratii* publié en 1933. Marr le feuilleta, y voit la présence d'une terminologie linguistique consacrée aux langues altaïques. Cela lui suffit pour s'enthousiasmer de la réussite de l'introduction de la japhétidologie en ethnographie alors même que l'ouvrage de Potapov n'en fait pas même mention...

¹⁸ Šternberg, 1926, p. 75.

¹⁹ Voir l'ouvrage de Gagen-Torn (1975, p. 217-219) où elle retrace à ce propos une discussion entre Bogoraz et Šternberg. Cependant, dans ses mémoires, le sinologue V.M. Alekseev rappelle quant à lui que c'est Marr en personne qui s'est battu pour que Bogoraz, que ses détracteurs appelaient «de journaliste des Nouvelles du Soir», puisse enseigner à l'Université de Pétrograd (Alekseev, 1982, p. 40).

pes sociaux s'agrandissent à mesure qu'ils intègrent d'autres groupes et qu'ils passent de stade en stade.

Jusqu'au début des années 1930, les positions classiques de la *stadial'nost'* (théorie de l'évolution stadiale) affirment que, la langue étant une superstructure, l'apparition de toute nouvelle langue est fonction du bouleversement des formations économiques et sociales. C'est ainsi que Marr expliquait que les langues japhétiques avaient donné naissance aux langues indo-européennes lors de la découverte puis de l'expansion de la métallurgie. De la même façon son disciple, S. Bykovskij use de la même logique pour appréhender l'évolution des sociétés qui, passant de petits groupes totémiques à une organisation clanique, seraient devenues des tribus. Les tribus conduisant aux peuples, ces derniers, via la Révolution socialiste mondiale, accèdent au niveau le plus abouti que représente la Société communiste internationale²⁰. À partir de 1932, la notion d'autochtonisme s'ajoute à celle de *stadial'nost'*. Ainsi, dans la représentation linéaire de l'évolution par stades des sociétés, les marristes rejettent au second plan l'incidence, voire l'existence même des déplacements de populations et des migrations. La primauté est accordée à l'idée d'un développement autonome, qui se fait de manière constante et ininterrompue, passant de stade en stade, jusqu'à la société de classe, par le biais de l'intégration des groupes voisins²¹. Les marristes voient alors dans l'utilisation de la notion et du terme même de migration, un refus du substrat initial, une négation de la filiation culturelle. Quant à Marr lui-même, on sait l'étrange ambiguïté qu'il entretenait avec les référents ethniques et biologiques. En effet, son refus ancien de tout déterminisme biologique tend à s'estomper quand la biologie et plus particulièrement la génétique semble en mesure de confirmer les hypothèses de la japhétidologie comme dans le cas de la création de l'ethnobotanique²² sur la base d'interprétations des travaux de N. Vavilov (1887-1943). Quant à la notion d'*ètnos*, Marr fait part de son désarroi à l'occasion de la 1^{ère} Conférence des Historiens-Marxistes réunis à Moscou du 28 décembre au 4 janvier 1928 :

«Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas encore trouvé les notions nécessaires. Il ne faut pas tout le temps mettre entre parenthèses le nouveau sens du terme employé. J'ai besoin d'un groupe social défini qui ne soit ni la tribu, ni un groupe issu du hasard. Je comprends qu'il ne faut pas le nommer classe dans le sens actuel, mais je ne peux pas l'appeler groupe ethnique. Autrement c'est la confusion. Seuls les marxistes peuvent résoudre ce problème».²³

Avec l'amorce de la dynamique des études régionalistes, Marr démontre qu'il a parfaitement intégré la nature des rapports de force en pré-

²⁰ Šnirelman, 1993, p. 55.

²¹ Šnirelman, 1993, p. 53 et Formozov, 1993, p. 74.

²² Kovalevskij, 1928.

²³ Marr, 1934, p. 174.

sence. Sous le couvert du bouleversement des rapports entre centre et périphérie, c'est en définitive l'accession des ethnographes soviétiques au proche et au lointain qui va se jouer. Une des figures de rhétorique qu'affectionne et qu'utilise régulièrement Marr est celle de la connivence autour de leur lutte contre les académiciens de cabinet. Ainsi, lors de sa participation en 1926 au Congrès des Archéologues d'URSS à Kerč, Marr s'efforce-t-il, entre autre chose, de mettre à mal la légitimité de la tradition académique de l'étude des sociétés exotiques, en faisant des régions périphériques des grands centres de recherches, des zones martyres²⁴. En plus de se positionner comme le porte-parole de ceux que les institutions centrales ont privés de leur droit de parole, Marr s'engage dans la promotion d'un point de vue indigène. Mais, une fois de plus, Marr s'enferme dans une logique explicitement contradictoire, puisque, au nom de la rupture révolutionnaire avec les pratiques anciennes dont il est lui-même issu, il affirme que «la scientificité de l'activité académique est garantie par l'entrée au sein du Bureau d'Etudes Régionales de chercheurs locaux expérimentés et hautement qualifiés, ayant la possibilité de développer cette vivante activité sans rupture avec l'excellent héritage scientifique passé»²⁵.

Il convient d'ajouter à cela que, depuis l'association faite par Boukharine²⁶, entre ethnographie exotique et colonialisme, l'orientation exotique de l'ethnographie ne peut plus apparaître comme un élément porteur de la légitimation. Cependant, dans son insatiable soif de compilation de données, Marr a su se faire un allié précieux de la tradition exotique en ethnographie. En effet, outre quelques allusions à la nécessité de porter un autre regard sur les cultures du continent américain²⁷, c'est bien sous l'impulsion de Marr que les études africaines ont trouvé à s'institutionnaliser en tant que source auxiliaire de son projet scientifique. Cependant, à l'exception près de l'ethnologue Ju.P. Averkova qui a séjourné un an et demi aux Etats-Unis auprès de l'anthropologue Franz Boas, aucun ethnographe ne pourra se rendre en Afrique et ce champ se structurera dans un strict respect de la tradition académique du regard éloigné.

Depuis 1920, Marr affirme la parenté japhétique des langues sémitiques et chamitiques, c'est-à-dire africaines²⁸ et pour cela cherche des maté-

²⁴ Marr, 1933, p. 232-234.

²⁵ Marr, 1925, p. 10.

²⁶ En effet, ce dernier estime alors que l'ethnographie «s'est développée en lien avec la politique coloniale, les aspirations de la classe dirigeante à résoudre les problèmes de la mise au travail des sauvages au profit de la 'bourgeoisie culturelle'» (Ozerov, 1929, p. 8).

²⁷ «Je suis loin d'affirmer que la nature japhétique de la langue basque ne peut être d'un vif intérêt que pour les personnes qui s'intéressent à la question de l'ethnologie et de la civilisation méditerranéenne. La question japhétique, c'est la question préhistorique de toute l'Europe, de toute l'Asie et de l'Afrique, j'ose même affirmer que c'est une question qu'on ne peut négliger si l'on s'intéresse sérieusement aux origines de l'homme américain et surtout des langues autochtones d'Amérique.» («Origine japhétique de la langue basque». *Sbornik Jazyk i Literatura*, T.I, Izd ILJAZV, L, 1926, p. 255 - Version rallongée de «O jafetičeskom proisxoždenii baskskogo jazyka», I.A.N, 1920, pp.131-142).

²⁸ Marr, 1920, p. 44.

riaux et des alliés afin de l'aider à prouver l'unité culturelle et linguistique originelle de cet espace qui s'étendait du Caucase aux Pyrénées, en passant par l'Asie mineure et l'Afrique du nord et qui a été divisé par l'intrusion des Indo-Européens. Marr, qui a séjourné par trois fois en Afrique, dont une fois en Algérie²⁹, choisira par ailleurs un jeune ethnologue africaniste D.A. Ol'derogge (1903-1987) comme collaborateur. Il faut cependant attendre 1927 pour que Marr publie un article intitulé *Hottentots - Méditerranéens*³⁰ dans lequel il affirme qu'il y a bien des Japhétides en Afrique. Ce sont les célèbres Hottentots et leur langue nama. Par la suite, le positionnement institutionnel se fera plus net avec la création en avril 1930 du cabinet des langues coloniales auprès de l'Institut Japhétique qui précède la constitution en 1931 d'une «brigade d'études des langues des pays coloniaux et semi-coloniaux de l'époque impérialiste». C'est I.L. Snegirëv (1907-1946) qui en est chargé et qui, outre l'étude des langues sud-africaines accordera une véritable place à l'approche ethnographique.

L'intérêt et le soutien de Marr à l'égard de l'ethnographie se sont également manifestés dans des contextes beaucoup plus cruciaux. En effet, à plusieurs reprises en 1929 et 1932, à l'issue d'importantes réunions internes, Marr a donné de la voix pour s'opposer à différents projets visant à saper la base institutionnelle de la science «à l'ancienne» en URSS. Il s'est ainsi opposé à Kujbyšev qui voulait purement et simplement dissoudre l'Académie des Sciences après le camouflet subi par les candidats communistes lors des élections³¹. Par la suite, il a mis toute son influence dans la lutte pour le maintien de la Commission d'Etude de la composition ethnique de la Population de Russie et des Pays Limitrophes (K.I.P.S), puis finalement pour sa fusion au sein de l'Institut d'Etude des Peuples d'URSS (I.P.I.N). De même, Marr écrit-il en juin 1932 à Bolotnikov, arabisant et responsable des recueils de la revue *Vostok*, pour lui faire part de ses réflexions sur la question de l'autonomie de l'ethnographie et de l'archéologie au sein du système de classification des sciences soviétiques. Il se disait alors «de plus en plus convaincu que l'ethnologie (ethnographie) et l'archéologie ne peuvent être qualifiées de sciences auxiliaires»³². En juillet de la même année, Marr écrivait en ces termes à son disciple

²⁹ Alpatov, 1991, p. 24.

³⁰ L'attrait de N.Ja. Marr pour les langues et les peuples «mystérieux» ainsi que pour la problématique du «chaînon manquant» tient essentiellement au fait que son projet scientifique vise à faire des Japhétides la réponse à toutes les énigmes scientifiques de son époque sur l'histoire du développement de la culture humaine.

C'est donc ainsi qu'il n'a pu laisser de côté les Hottentots que l'on prenait à cette époque pour de véritables fossiles vivants. Le terme Hottentot pouvait parfois comprendre plusieurs groupes culturels différents dont notamment les Bushmen (San). Parmi l'innombrable littérature anglo-saxonne consacrée à la question de la représentation des Bushmen, voir notamment Gordon, 1997 et Skotnes, 1996.

³¹ Je tiens ces informations d'entretiens réalisés le 9 août 1997 avec M.V. Ban'kovskaja et le 20 août 1997 avec Ja.V. Vasil'kov.

³² Archives PFA. RAN, F 800, Op 2, delo 45, p 42 (recto-verso).

F.V. Kiparisov (1886-1936), à l'occasion de la publication d'un article à propos de la réunion des archéologues et des ethnographes de Russie :

l'archéologie et l'ethnologie ne peuvent être divisées, sinon vous n'obtiendrez ni matériaux archéologiques, ni matériaux ethnographiques, ni pour quelque construction théorique que ce soit, ni pour quelque véritable histoire unique par delà toutes leurs diversités ; cependant il ne faut pas réunir l'ethnographie et l'archéologie de façon mécanique, proprement mécanique, leur réunion doit être dialectique et cela ne peut s'obtenir, ne peut être obtenu que par leur destitution et par leur remplacement par l'histoire de la culture matérielle. Il y a ici suffisamment de mes propres malentendus pour ne pas encore compliquer cette pénible affaire par un nouveau courant de 'forces en mouvement', de source plus douteuse, renforcé par le contenu, dirons-nous, d'une superbe organisation.³³

Au vu de ces quelques éléments, il me semble souhaitable d'envisager une relecture attentive et nuancée des enjeux propres à cette période et une déconstruction rigoureuse de la figure de Marr, personnalité extrêmement complexe dont le traitement historique nous livre quelques-unes des clés du régime d'historicité au travers duquel l'ethnographie et la société soviétique des années 1920-1930 ont pensé les autres et se sont données à penser. Il n'en reste pas moins délicat de saisir la fonction de disqualification et de stigmatisation du discours marriste. La position officiellement dominante de la théorie japhétique en ethnographie ne doit cependant pas nous empêcher de nous interroger sur le degré réel d'adhésion, les stratégies de défense et les actes d'allégeance qu'elle suscitait alors auprès des ethnographes. Et cela d'autant plus que l'on se sent plutôt fasciné par les contradictions et les ambivalences qui font de la japhétidologie, un assemblage hétéroclite de concepts, de pratiques, voire même de théories dites incompatibles, tel le diffusionnisme. Il convient de comprendre enfin que la japhétidologie a autant cherché à instrumentaliser les sciences sociales soviétiques qu'elle l'a été, pour partie par ces mêmes sciences sociales et par le pouvoir stalinien.

© Frédéric Bertrand

³³ Archives PFA. RAN, F 800, Opis 2, delo 45, p 12.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEKSEEV V., 1982 : *Nauka o Vostoke*, Moskva. [La science orientaliste]
- ALPATOV Vladimir, 1991 : *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm*, Moskva : Nauka. [L'histoire d'un mythe : Marr et le marrisme]
- D'JAKONOV I., 1988 : «Po povodu vospominanij O.M. Frejdenberg o N.Ja. Marre», *Vostok-Zapad. Issledovanija. Perevody. Publikacii*, Moskva : Nauka. [A propos des souvenirs de O.M. Frejdenberg sur N.Ja. Marr]
- DOLININA A., 1994 : *Nevol'nik dolga*, SPb : Centr « Peterburgskoe Vostokovedenie ». [Prisonnier du devoir]
- FORMOZOV A., 1993 : «Arxeologija i ideologija (20-30)», *Voprosy Filosofii*, n° 2, p. 70-82. [Archéologie et idéologie (années 20-30)]
- GAGEN-TORN N., 1975 : *Lev Jakovlevič Šternberg*, Moskva : Nauka.
- GORDON Robert, 1997 : *Picturing Bushmen. The Denver African Expedition of 1925*, Athens : Ohio University Press.
- KLEIN L., 1993 : *Fenomen sovetskoj arxeologii*, Sankt-Peterburg : FARN. [Le phénomène de l'archéologie soviétique]
- KOVALEVSKIJ G., 1928 : «Človečeskie plemena i rastitel'nye kul'tury», *Človek*, n° 2-4, p. 34-46. [Les tribus humaines et les cultures agraires]
- LEVY-BRUHL Lucien, 1930 : *Pervobytnoe myšlenie*, Moskva : Ateist. [La mentalité primitive]
- MARR Nikolaj, 1916 : *K istorii peredviženija jafetičeskix narodov s juga na sever Kavkaza*, *Izvestija Imperatorskoj Akademii Nauk*, p. 1379-1408. [Pour une histoire de la migration des peuples japhétiques du Sud au Nord du Caucase]
- 1920 : «Jafetičeskij Kavkaz i tretij etničeskij element v sozidanii sredizemnomorskoj kul'tury», *Materialy po jafetičeskomu jazykoznaniju*, XI, Leipzig. [Le Caucase japhétique et le troisième élément ethnique dans la formation de la culture méditerranéenne]
- 1925 : «Kraevedčeskaja rabota», *Naučnij Rabotnik*, n° 1, p. 10-18. [Le travail en études régionales]
- 1932 : *K bakinskoj diskussii o jafetidologii i marksizme*, Bakou. [La discussion de Bakou sur la japhétidologie et le marxisme]
- 1933 : «Značenie i rol' izučenija nacmen'sinstva v kraevedenii» in N.Ja. Marr, *Izbrannye Trudy*, t. 1, M.-L., GAIMK, p. 232-234. [La signification et le rôle de l'étude des minorités nationales pour les études régionales]

- 1934 : «K voprosu ob istoričeskom processe v osveščennii jafetičeskoj teorii» in N.Ja. Marr, *Izbrannye Raboty*, t. 3, M.-L., GAIMK, p. 152-179. [De la question du procès historique à la lumière de la théorie japhétique]
- NIKITINE B., 1936 : «L'origine du langage (la théorie japhétique du Prof. N.Y.Marr et son application)», *L'Ethnographie*, n° 32, p. 43-65.
- , 1938 : «L'évolution stadiale du langage», *L'Ethnographie*, n° 33-34, p. 81-100.
- NIKOL'SKIJ V., 1923 : «Kompleksnyj metod v doistorii», *Vestnik Socialističeskoj Akademii*, n° 4, p. 309-349. [La méthode complexe en préhistoire]
- OZEROV P., 1929 : *Kraevedenie i nacional'nosti SSSR*, Leningrad [Les études régionales et les nationalités d'URSS]
- SKOTNES Pippa (ed.), 1996 : *Miscast. Negotiating the Presence of the Bushmen*, Cape Town, University of Cape Town Press.
- SLEZKINE Yu, 1991 : «The fall of soviet ethnography (1928-1938)», *Current Anthropology*, vol. 32, 34, p. 476-484.
- SLEZKIN Ju, 1993 : «Sovetskaja etnografija v nokdaune : 1928-1938», *Etnografičeskoe Obozrenie*, n° 2, p. 113-125 (traduction de Slezkine, 1991).
- ŠNIRELMAN V., 1993 : «Zloklučenija odnoj nauki : etnogenetičeskie issledovanija i stalinskaja nacional'naja politika», *Etnografičeskoe Obozrenie*, n° 3, 52-68. [Les mésaventures d'une science : les études ethnogénétiques et la politique nationale stalinienne]
- ŠTERNBERG L., 1926 : «Na kraevedčeskom s'ezde v Batume», *Naučnij rabotnik*, n° 1, p. 74-81. [Au congrès des études régionalistes de Batoumi]
- «Xronika», 1931, *Sovetskaja Etnografija*, n° 1-2, p. 155-188. [Chronique]
- ZELENIN D., 1932 : «Obzor sovetskoj etnografičeskoj literatury za 15 let», *Sovetskaja Etnografija*, n° 5-6, p. 234-267. [Examen de la production ethnographique soviétique de ces quinze dernières années]

Le marrisme et l'héritage de la *Völkerpsychologie* dans la linguistique soviétique¹

Craig BRANDIST
Université de Sheffield

Résumé : La «Nouvelle théorie du langage» était un ensemble intellectuel éclectique, dans lequel plusieurs thèmes dominants de la philologie russe du XIX^e siècle était greffés sur des formules marxistes de surface. Cet article fait remonter les principes du marrisme à la *Völkerpsychologie* allemande de Steinthal et Lazarus, qui considérait la langue et le mythe comme l'expression de «l'âme du peuple». La *Völkerpsychologie* dominait la philologie russe pré-révolutionnaire, mais fut obligée de battre en retraite dans la période qui suivit immédiatement la Révolution. En son lieu et place, c'est une théorie du langage à la fois sociologique et proto-pragmatique qui fut progressivement mise en place. Marr essaya de marier les deux courants en remplaçant la catégorie de *nation* (*narod*, *Volk*) par celle de *classe*, ce faisant, il réhabilitait le courant précédent. Les successeurs de Marr prolongèrent cette tentative. Après le rejet des idées marristes en 1950, cette façon d'envisager les choses se perpétua, à ceci près que la centralité de la classe fut à nouveau remplacée par celle de nation.

Mots-clés : Aperception ; classe ; étymologie ; folklore ; idéalisme ; mythe ; nation ; philologie ; positivisme ; psychologie des peuples ; psychologie sociale ; romantisme ; stade.

¹ Cet article est une partie du projet *The Development of Sociological Linguistics in the USSR 1917-1938* du Centre Bakhtin et du Département d'Etudes Russes et Slaves de l'Université de Sheffield. Ce projet est financé par le *Arts and Humanities Research Council*.

Comme dans le reste de l'Europe, la linguistique russe du XIX^{ème} siècle fut dominée par une forme de psychologie collective connue sous le nom de *Völkerpsychologie*. Selon cette dernière, la langue n'est qu'un des nombreux phénomènes collectifs qui expriment la psychologie du peuplement (*Volk*).² La langue était considérée comme un aspect du *Volksgeist*, cet «esprit objectif» d'un groupe d'individus, cette «activité psychophysique» qui émane de leur vie commune et devient le contenu, la norme et l'organe de leur activité subjective par la suite. La relation entre l'activité psychologique individuelle et les productions culturelles résultant de cette dernière était présentée comme un processus dialectique, mais les formes de l'interaction sociale qui permet l'apparition de ces productions étaient généralement négligées, ou leur étude considérée comme marginale, voire superflue. Trouvant son origine dans le Romantisme allemand, dans la «psychologie des facultés de l'âme» et dans l'idéalisme philosophique, la *Völkerpsychologie* cherchait à découvrir les mécanismes par lesquels une conscience nationale collective apparaît à partir de processus émanant d'une conscience individuelle, tout en constituant une forme qualitativement différente de cette dernière. Au début du XX^{ème} siècle, plusieurs facteurs historiques portèrent un coup sérieux à cette théorie. Avec le développement considérable de la psychologie expérimentale, qui empiétait directement sur les recherches en linguistique, en sociologie et en philosophie, on vit apparaître une résistance de ces disciplines face à la suprématie de la psychologie. La vague révolutionnaire qui balaya l'Europe à la veille de la Première guerre mondiale fragilisa également l'opposition binaire simpliste entre l'*individuel* et la *nation*, sur laquelle reposait la *Völkerpsychologie*. Comme on pouvait s'y attendre, c'est en Russie que ce rejet fut le plus clairement exprimé et que la réfutation sociologique de la *Völkerpsychologie* fut considérée à partir de l'étude du langage. Or, les idées émanant de la *Völkerpsychologie* firent un retour spectaculaire dans la linguistique soviétique des années 1930-1940, même si elles étaient transformées radicalement, et dialectiquement, en une partie d'une théorie qui fut considérée pendant vingt ans comme «le marxisme en linguistique» : le marrisme. Cet article étudie l'apparition et la nature de la théorie marriste à la lumière de l'histoire de la pensée linguistique en Russie. Il suggère que, malgré les excès idéologiques et administratifs bien connus associés à la domination du marrisme en Russie à cette époque, il put y avoir des raisons intellectuelles et historiques plus profondes que celles qu'on admet généralement, qui permirent à de nombreux linguistes soviétiques de talent de produire des travaux de valeur et originaux dans le cadre du marrisme.

² Le terme *Völkerpsychologie* est généralement rendu en russe par *psixologija narodov*, la psychologie des nations (ou des peuples, puisque le mot russe *narod* signifie le peuplement, en opposition à *nacija*, l'Etat-nation). Il existe deux autres traductions : celle de Veselovskij, *demopsixologija* (démopsychologie), et celle de Gustav Špet (1989 [1927]), *etničeskaja psixologija*, psychologie ethnique. Les traductions anglaises ne posent pas moins de problèmes, avec la traduction habituelle mais assez inappropriée de *folk psychology*, et l'autre, un peu meilleure, de *cultural psychology* encore peu répandue. Dans cet article, nous retiendrons le terme allemand original.

STEINTHAL ET LAZARUS

Pendant presque tout le XIX^{ème} siècle, la linguistique russe resta avant tout subsumée sous la philologie générale, l'histoire ethnographique et culturelle fournissant l'orientation essentielle de la recherche. Inspirés par le succès des savants romantiques allemands comme les frères Grimm, les philologues russes combinaient leurs recherches sur le folklore et la littérature orale avec une réflexion théorique sur le mythe, en adoptant le principe central de la *Völkerpsychologie* : l'activité commune d'individus donne naissance à des formes culturelles objectives qui, à leur tour, produisent des sujets psychologiques individuels qui s'engagent dans l'activité commune. Selon le paradigme de la *Völkerpsychologie*, développé par Moritz Lazarus (1824-1903) et Heymann Steinthal (1823-1899), le «siège» de la psychologie collective est la *Volksseele* (l'âme du peuple), qui assimile de nouveaux matériaux psychologiques à l'intérieur du système plus large que constitue le *Volksgeist* (l'esprit du peuple), au moyen d'un processus qu'ils ont puisé dans l'œuvre de Johann Herbart (1776-1841), nommé *aperception*. Dans leur théorie, comme dans toute la pensée romantique, on donne au mythe une place particulièrement importante, puisqu'il constitue la «forme verbale qui est l'aperception de la nature et de l'homme, l'image de la contemplation à un certain stade du développement de la *Volksseele*».³ Il était donc logique de considérer l'étude du mythe et l'étude du langage comme complémentaires. Steinthal tenait beaucoup à combiner la psychologie de Herbart, selon laquelle le sujet est un «bouquet de représentations, un ensemble d'aperceptions», avec les idées de Wilhelm von Humboldt (1768-1835), qui considérait que les langues constituaient des *Weltbilden*, des images du monde. Dans la version nouvelle de Steinthal, les langues facilitent la *Weltschöpfung*, la création du monde par le langage, et la *Sprachform* transcendante de Humboldt devient le «moyen de sémantisation original et propre aux langues naturelles».⁴ Steinthal s'efforçait de classer les langues et les mythes selon leurs structures et de mettre ces dernières en corrélation avec différents degrés de civilisation. Les phénomènes lexicaux étaient considérés comme ayant une «forme interne» étymologique qui agissait comme moyen d'aperception, facilitant les connexions entre les anciennes et les nouvelles impressions, et entre différentes images. En assimilant continuellement de nouvelles perceptions et en prêtant assistance à leur transformation, le mot prépare la transition d'un degré de développement vers un autre, plus élevé.

Bien que Steinthal ait tenté de transposer l'idéalisme linguistique de Humboldt dans le cadre de la psychologie empirique, le schéma qui résultait de son entreprise suivait de très près le développement du *Geist* (maintenant *Seele*) qu'on trouve chez Hegel, dans une ascension de la sensation vers le concept, via l'image, mais il le faisait selon une psychologie qui

³ Štejntal' & Lacarus, 1864, p. 35.

⁴ Formigari, 1993, pp. 184-185.

présente l'ontogénèse et la phylogénèse comme deux processus analogues. La manifestation linguistique de cette ascension part de l'onomatopée, qui est directement connectée à la sensation, à travers l'image-mot qui est liée à la perception, pour finalement atteindre le mot conceptuel. Le tout premier stade constitue une réaction involontaire face à un aspect unique d'un événement extérieur, mais puisque de telles articulations ont une qualité onomatopéique, elles acquièrent une validité objective. Le deuxième stade articule une réponse face à une situation globale, saisissant des objets dans une circonstance particulière. On pourrait donner l'exemple d'un enfant qui combinerait deux mots, par exemple 'papa-chapeau', en réponse au fait que son père ôte son chapeau.⁵ L'activité de généralisation n'atteint sa forme articulée complète que lorsque l'aspect étymologique du mot a été à tel point affaibli que le sens nouvellement acquis peut entrer en conflit avec la signification originelle, qui peut même être effacée.

POTEBNJA ET VESELOVSKIJ

Les principes de la *Völkerpsychologie*, tout particulièrement la notion centrale que le langage est avant tout une «activité psycho-physique», un «continuum linguistique», se déployant dans le temps et l'espace à travers l'activité linguistique de la totalité des individus formant la société»,⁶ ces principes trouvèrent une audience toute prête parmi les philologues russes du XIX^{ème} siècle. On peut effectivement affirmer que, excepté en Allemagne, ce courant ne fut nulle part plus influent qu'en Russie. Les deux personnages qui, en Russie, jouèrent un rôle fondamental dans la réception de la *Völkerpsychologie* et de la pensée philologique qui en découlent sont Aleksandr Potebnja (1835-1891) et Aleksandr Veselovskij (1838-1906). Potebnja, dès son important ouvrage de 1862 *Pensée et langage*,⁷ fait référence de façon enthousiaste au livre de Steinthal de 1858 sur l'origine du langage,⁸ dans lequel ce dernier montre que les lois à la fois de la psychologie individuelle et de la *Völkerpsychologie* gouvernent les relations entre la pensée et le langage. Potebnja et Veselovskij assistèrent aux cours que donnait Steinthal à Berlin dans les années 1862-1863, publièrent dans la revue *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, l'organe du mouvement de la *Völkerpsychologie*,⁹ et appliquèrent les principes de cette nouvelle discipline dans leurs propres travaux.¹⁰ Une indication supplémentaire de l'impact de ces idées est le fait que la traduction russe du manifeste de la *Völkerpsychologie* de Lazarus et Steinthal de 1860 parut

⁵ Kacnel'son, 2001 [1985], p. 788.

⁶ Amirova *et al.*, 1975, p. 373.

⁷ Potebnja, 1993 [1862].

⁸ Steinthal, 1858.

⁹ Toporkov, 1997, pp. 338-339.

¹⁰ Cf. surtout Veselovskij, 1959 ; Potebnja, 1993 [1895] ; Žirmunskij, 1939, pp. 10-12 ; Berezin, 1976, pp. 9-39.

dans la plus prestigieuse revue russe de philologie, les *Filologičeskie zapiski*, quatre ans seulement après la parution de l'original allemand.¹¹

La réception de ces idées ne fut cependant pas dénuée de critiques, et aussi bien Potebnja que Veselovskij résistèrent à une subordination totale de la philologie à la psychologie. Alors que Steinthal ne s'intéressait qu'aux formes grammaticales et littéraires dans la mesure où elles manifestaient une psycho-logique, les philologues russes témoignaient d'un profond intérêt pour les détails des mutations historiques de telles formes et pour les modes de pensée qui y étaient cachés. Des deux, Veselovskij fut celui qui demeura le plus près de l'approche de Steinthal, en étudiant «l'évolution de la conscience poétique et de ses formes» à partir d'un «point de vue historico-psychologique». ¹² Avec ce programme à l'esprit, il étudia intensivement les classiques de l'ethnographie bourgeoise, tels que les deux volumes de la *Primitive Culture* de E. Tylor (1871), collectant une énorme quantité de matériaux factuels d'une façon très différente de celle de Steinthal, même s'il étudiait ces matériaux dans une perspective propre à la *Völkerpsychologie*. Veselovskij était ainsi déchiré entre une recherche positiviste des faits et un récit idéaliste et psychologique de l'évolution culturelle, qui l'amenait à examiner au cas par cas le développement historique des genres littéraires émanant d'une unité primordiale syncrétique dans les mythes de la société primitive.

La lutte pour l'autonomie de la philologie est plus claire dans l'œuvre de Potebnja, qui se démarquait de Steinthal en donnant la priorité aux matériaux grammaticaux plutôt que lexicaux, à partir de l'argument que ce n'est que dans une phrase qu'un mot réalise ses fonctions lexicales et formelles. C'est ce qui l'amène à distinguer entre la sémantique et le sens des formes grammaticales en considérant que la première est en relation avec les catégories de la pensée qui sont extra-linguistiques ou logiques, alors que le sens des formes grammaticales remplit généralement des fonctions internes à la langue (*reč'*). Le linguiste devrait s'occuper des catégories linguistiques internes et des processus aperceptifs par lesquels des représentations pré-linguistiques sont transformées en éléments de pensée discursive. C'est ce qui conduit Potebnja vers une étude historique des formes grammaticales et de leur fonctionnement, dans laquelle il décrit une transition historique générale à partir de ce qu'il appelle le stade «nominal» vers le stade «verbal» dans l'évolution de la proposition. Le premier de ces stades est en relation avec la perception du monde en tant que substance, alors que le second est lié à la perception du monde comme «processus et expression d'une énergie». ¹³ Même si Potebnja distingue dans le psychologisme de Steinthal des catégories internes et des catégories extra-linguistiques, il conserve l'aspect général de la *Völkerpsychologie* en retraçant le progrès psychologique d'un peuple (*narod*) de la sensation vers l'abstraction, tel qu'il est inscrit dans le développement stadial de sa lan-

¹¹ Štejntal' & Lacarus, 1864.

¹² Cité dans Žirmunskij, 1939, p. 11.

¹³ Berezin, 1979, pp. 205-208.

gue. En conformité avec les grands récits du nationalisme romantique, la réalisation de formes de pensée abstraites était aussi liée avec l'émergence des langues nationales, en tant que forme englobante transcendant les dialectes locaux.

BAUDOUIN DE COURTENAY ET ŠAXMATOV

La tentative de Potebnja de distinguer entre les objets d'étude de la psychologie et ceux de la linguistique fut développée par la suite par l'Ecole linguistique de Moscou à la fin du XIX^{ème} siècle. Aleksej Šaxmatov affirmait que la psychologie étudiait les lois de la pensée individuelle, alors que la syntaxe étudiait les normes de l'expression verbale de la pensée ; là où la psychologie s'occupe de la pensée individuelle et fait des généralisations à partir d'observations de la vie psychique des individus, la syntaxe s'occupe des normes élaborées dans un système particulier, et qui sont obligatoires pour tous les locuteurs qui veulent être écoutés et compris. Le fonctionnement du langage en société est désormais déterminé par l'interaction entre les lois psychologiques et linguistiques, le domaine du «social» étant limité aux facteurs qui sont communs à tous les individus concernés.¹⁴ Ici, nous pouvons voir clairement les traits principaux de la *Völkerpsychologie*. Comme l'a noté Grigorij Vinokur,¹⁵ lorsque Šaxmatov parle de la langue d'une société, d'un peuple, etc., il s'agit «uniquement de la combinaison de langues d'individus qui s'engagent dans certaines relations grâce à l'unité de leur origine commune». Šaxmatov louait continuellement le travail de Wilhelm Wundt, le principal représentant de la seconde génération des *Völkerpsychologen*, pour avoir révélé «les processus psychologiques qui donnèrent naissance au langage et à son développement ultérieur», mais lui reprochait de ne pas avoir prêté assez attention à l'histoire concrète des langues des «peuples cultivés», telle qu'on la trouve dans leurs «monuments» culturels, et d'avoir fondé ses observations sur les langues des peuples «primitifs». ¹⁶ La recherche devait se déplacer vers la formation des langues nationales à partir des dialectes régionaux, et dans l'œuvre de Šaxmatov cela impliquait l'étude du développement et de la propagation de la koïné urbaine qui allait devenir la langue russe. Šaxmatov affirmait que cela était dû au développement des villes, du commerce et à la formation d'une classe dirigeante stable.¹⁷ Mais toute cette analyse proto-sociologique restait néanmoins confinée dans le cadre de l'étude de la formation de la langue nationale, en tant que partie de la formation d'une psychologie nationale.

¹⁴ Bezlepkin, 2002, p. 125.

¹⁵ Vinokur, 1925, p. 14.

¹⁶ Cité dans Berezin, 1976, p. 166.

¹⁷ Desnickaja, 1981, pp. 80-81.

Si Šaxmatov et Potebnja se ressemblent dans leur tentative de conserver l'autonomie de la linguistique en faisant éclater un des aspects de la *Völkerpsychologie* entre ce qui est proprement linguistique et ce qui est psychologique, Baudouin de Courtenay se rapproche de Veselovskij en acceptant le paradigme de la *Völkerpsychologie* dans sa totalité. Pour être plus précis, Baudouin cherchait à établir l'autonomie de la linguistique vis-à-vis, à la fois, du positivisme et de la philologie générale, et il était par là assez différent de Veselovskij. Comme Baudouin le dit dans son célèbre article encyclopédique de 1903 consacré à la linguistique :

Le caractère originellement métaphysique de cette branche de la science a reculé de plus en plus devant le traitement psychologique du langage (Steinthal, Lazarus, etc.), qui recueille aujourd'hui de plus en plus d'adeptes et qui va devenir, graduellement, en accord avec la base psychique du langage humain, le seul courant de la linguistique. (cité par Koerner, 1973, p. 145, note 8)

On a déjà beaucoup écrit sur le psychologisme de Baudouin, et je ne voudrais pas le répéter ici, mais il est utile de remarquer que son psychologisme ne l'a pas empêché de développer des réflexions sociologiques extrêmement précieuses sur le langage, et que la conception humboldtienne du langage en tant que vision du monde était appliquée par lui à une stratification sociale dans un sens qui était assez remarquable pour l'époque. Cependant, comme dans le cas de Šaxmatov, le sociologisme naissant était subordonné à la *Völkerpsychologie*. Vers la fin de son article consacré au langage et aux langues dans l'édition de 1904 de l'encyclopédie *Brokgauz i Efron*, il le disait explicitement :

La langue existe et change non pas suivant son gré, non pas par un quelconque caprice, mais selon des lois permanentes – il ne s'agit pas de «lois phonétiques», car de telles lois n'existent ni ne peuvent exister dans le langage –, mais de lois psychiques et sociologiques, étant entendu que nous identifions la sociologie avec la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*). (Baudouin, 1963 [1904], p. 94)

LE REJET DE LA VÖLKERPSYCHOLOGIE

Au début du XX^{ème} siècle, la *Völkerpsychologie* fut l'objet d'attaques soutenues de la part de trois disciplines qui étaient obligées de rechercher une autonomie institutionnelle et financière face aux avancées rapides de la psychologie expérimentale. La crise culmina avec le travail de Wundt, qui tentait fermement d'imposer l'hégémonie de sa propre *Völkerpsychologie* sur la philosophie, les sciences sociales et la linguistique. A la différence de Steinthal, Wundt intervenait directement dans les débats à l'intérieur de ces disciplines, notamment en linguistique, plaidant en faveur de sa propre définition psychologique de la phrase. En ce qui concerne la philosophie, ses interventions furent surtout des attaques contre le psychologisme, au

nom de la logique objective à partir, surtout, de la phénoménologie de Husserl et de l'idéalisme objectif des Néo-Kantiens. Emile Durkheim prit la tête de la contre-attaque en sociologie, distinguant rigoureusement entre ce qu'il appelait les représentations individuelles et les représentations collectives, mais d'anciens étudiants de Wundt répliquèrent également, tels les précurseurs de l'interactionnisme social, Georg Simmel et George Herbert Mead, pour qui la principale faiblesse de la *Völkerpsychologie* résidait dans son incapacité à aborder les questions d'interaction sociale. L'activité psychologique individuelle et ses productions culturelles étaient décrites comme un processus dialectique abstrait, mais les formes d'interaction qui donnaient naissance à ces productions n'étaient jamais étudiées de façon adéquate et se trouvaient, dès lors, gênées par la notion de *Volksseele*. Une critique identique émana de l'intersection de la psychologie et de la linguistique, notamment dans l'œuvre d'Anton Marty et de Karl Bühler, qui replacèrent la *Volksseele* avec «les autres» de telle sorte que l'interaction sociale devint le «siège» des phénomènes linguistiques.¹⁸ Cela servit également de pont vers la linguistique intersubjective de Michel Bréal (1832-1915), pour qui le destinataire est l'orientation centrale, et, à partir de là, vers Meillet, qui adopta l'orientation sociologique de Bréal et qui, grâce à ses contacts avec Durkheim, lui donna «un caractère théorique plus formel».¹⁹

Ces débats furent suivis de près par les jeunes instituts de recherche soviétiques, et un grand nombre de travaux publiés à cette époque montre l'influence de tous ces personnages. Même si les idées de Wundt continuèrent à être influentes jusqu'au milieu des années 1920, allant même jusqu'à trouver une réception positive dans des textes marxistes tels que le *Matérialisme historique* de Nikolaj Boukharine (1921), le mouvement contre la *Völkerpsychologie* était néanmoins manifeste, et lorsque, en 1924, l'ancien étudiant de Wundt, Georgij Čelpanov, fut remplacé à la tête de l'Institut de Psychologie de Moscou par Nikolaj Kornilov, qui amorça le mouvement en vue d'une réforme marxiste de la psychologie, l'influence de Wundt fut mortellement atteinte. Les tendances «objectivistes» comme la phénoménologie et la *Gestaltstheorie*, qui incluaient l'œuvre de Bühler, étaient considérées comme partageant des caractéristiques avec le projet de psychologie marxiste, tandis que les tendances «subjectivistes» comme la *Völkerpsychologie* étaient rejetées. Le résultat peut être vu, notamment, dans les travaux de Vygotskij et de Vološinov, qui, chacun, ont repris les réflexions de Bühler et des autres penseurs déjà mentionnés. La théorie durkheimienne, souvent par l'intermédiaire de son élève Meillet, s'infiltra également dans les travaux des linguistes de cette époque, et même des élèves de Baudouin, tels Polivanov et Jakubinskij, passèrent résolument de la dominante psychologique à la sociologie, même si tous les deux maintenaient une conception néo-baudouinienne du langage comme fonction de la

¹⁸ Nerlich & Clark, 1998, p. 189.

¹⁹ Mounin, 1972, p. 62.

pensée individuelle. L'étude sociologique de ces fonctions aboutit finalement à la formation d'un «Laboratoire du discours public» au sein de l'ILJaZV²⁰ de Leningrad, où les traits caractéristiques, génériques ou autres, du discours public faisaient l'objet d'une recherche approfondie.

LE MARRISME

La théorie du langage de Marr est caractérisée par son éclectisme, mais il est vrai que Marr fait partie d'une génération de savants qui avait baigné dans le paradigme de la *Völkerpsychologie*. Marr se fit d'abord connaître dans l'archéologie du tournant des XIX^e et XX^e siècles, qui était dominée par l'ethnogénèse, une tentative d'enregistrer systématiquement l'émergence des principales caractéristiques d'une nation²¹. Bien que l'impérialisme russe motivât à cette époque de nombreux travaux dans ce domaine, la *Völkerpsychologie* fut aussi particulièrement influente, et les principes pluralistes soutenus par Steinthal et Lazarus²² furent sans aucun doute à l'origine du propre nationalisme géorgien romantique et anti-colonialiste de Marr.

Les principales sources philosophiques de Marr concernant le langage sont bien connues, mais le principe qui les unit toutes a rarement été mis en lumière. C'est chez Ludwig Noiré que Marr a puisé son idée que l'origine du langage et de la pensée est inséparable du besoin de l'homme à communiquer pendant son activité de travail en commun. Il ne s'agit là que d'une variante spécifique du principe de la *Völkerpsychologie*, selon lequel l'activité commune d'individus permet l'apparition de formes culturelles objectives qui, à leur tour, produisent des sujets psychologiques individuels s'engageant dans une activité en commun. Marr refusait explicitement la possibilité que le langage pût surgir à partir d'onomatopées ou d'interjections, au profit d'une idée initialement développée par Lazarus Geiger (1829-1870) mais soutenue par Noiré, et affirmant que «les plus anciens mots-racines, au moins aussi loin que l'on puisse remonter, expriment un acte humain, un geste humain» et que «cet acte doit probablement avoir été celui qui était *le plus intéressant* pour l'homme, celui dont il *eut connaissance en premier*, celui qui retint le plus fortement son *attention*, et celui qui *faisait écho de façon sympathique dans son cœur*». ²³ Cette «théorie du geste» fut par la suite développée par Wundt, le principal représen-

²⁰ ILJAZV : Institut (sravnitel'noj istorii) literatury i jazykov Zapada i Vostoka [Institut (d'histoire comparée) de la littérature et des langues d'Occident et d'Orient]. [Note des traducteurs]

²¹ Shnirelman, 1996. Il faut noter que Steinthal et Lazarus songèrent initialement à appeler leur approche «ethnologie mentale» (Kalmar, 1987, p. 674).

²² Kalmar, 1987.

²³ Noiré, 1917, pp. 7-8, souligné par l'auteur. Dans son étude, par ailleurs remarquable, des théories linguistiques de Marr, Thomas (1957, p. 113) affirmait de façon erronée que la théorie du geste était absente de l'œuvre de Noiré.

tant de la deuxième génération des *Völkerpsychologen*, qui, comme Noiré, rejetait la théorie onomatopéique «réflexe» de Steinthal quant à l'origine du langage et affirmait que la première forme de langage était un langage de gestes.²⁴ Même si Marr ne mentionne pas explicitement Wundt, la théorie du geste était étroitement liée aux travaux de ce dernier, spécialement en Russie. Le long commentaire fait par Dmitrij Kudrjavskij sur la théorie du langage de Wundt²⁵ fut publié en Russie quatre ans seulement après la parution en allemand du principal travail de Wundt sur le langage, montrant une fois encore l'appétit intellectuel de la Russie de cette époque pour la *Völkerpsychologie*.

La théorie de Wundt se fraya une voie également dans une autre source confirmée des théories de Marr : l'œuvre de Lucien Lévy-Bruhl sur la société et la mentalité primitives. Dans le cas peu probable où Marr n'ait pas connu directement l'œuvre de Wundt, il l'a très certainement rencontrée dans les travaux de Lévy-Bruhl. Wundt fut l'une des plus importantes sources de Durkheim et des idées de Lévy-Bruhl concernant la conscience primitive, qui joua par la suite un rôle si important dans la théorie marriste. Pour Wundt, les processus psychologiques sont à la base de tous les mythes, dans lesquels «on retrouve la tendance universelle de faire fusionner une perception de sens avec des réponses affectives subjectives d'un type imaginatif, qui anime, voire même personnifie, la nature. Alors que cette sorte de perception domine les peuples primitifs, elle est sous contrôle parmi les peuples civilisés grâce à la théorie de la réflexion critique, mais continue à exister».²⁶ Privée de sa base psychologique, la même idée demeure intacte dans les travaux de Durkheim sur la religion primitive et de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive. On la retrouve également dans les travaux de Cassirer sur le langage et le mythe²⁷, travaux dont Marr a fait explicitement l'éloge²⁸ et que son collègue Izrail' Frank-Kameneckij tenta de récupérer pour la cause du marrisme²⁹.

Veselovskij ajouta, à la combinaison de la philosophie, de la psychologie et de l'anthropologie, sa théorie du syncrétisme primordial de la poésie avec ses éléments indifférenciés (danse, chant, mot, magie) qui se développent en des formes littéraires à travers une série d'étapes. Cela est discuté par Veselovskij en lien avec le récit, de telle sorte que les faisceaux sémantiques syncrétiques deviennent les motifs qui comprennent «les plus

²⁴ Steinthal avait soutenu que les sons linguistiques réflexes pré- ou proto-linguistiques étaient involontaires et liés à certains états mentaux en vertu des mécanismes de l'aperception, Wundt, de son côté, affirmait que l'aperception était un acte volontaire. Avec le développement du langage, cet acte est devenu un « geste vocal ».

²⁵ Kudrjavskij, 1904.

²⁶ Jahoda, 1992, p. 181

²⁷ Cassirer, 1946 [1925] ; 1955 [1923] ; 1955 [1925]. Il faut signaler que Cassirer a fait une synthèse dans laquelle il présente de manière favorable les idées de Geiger et de Noiré (Cassirer, 1955 [1923], pp. 286-287), ainsi que celles de Wundt à propos des gestes (Cassirer, 1955 [1923], pp. 180-186).

²⁸ Thomas, 1957, p. 114.

²⁹ Frank-Kameneckij, 1929.

simples unités narratives, les images qui répondent aux différents besoins psychiques de l'esprit primitif et des observations quotidiennes». Ce sont les équivalents artistiques des mots onomatopéiques de Steinthal et, comme ces unités primitives, leurs sens changent et se combinent avec de nouveaux motifs, déployant de nouvelles évaluations et généralisations.³⁰ Comme dans toute la *Völkerpsychologie*, les conditions de vie communes et les processus psychologiques qui leur correspondent expliquent les images de base de la culture, et nous avons vu que dans l'œuvre de Šaxmatov, par exemple, c'est ce qui sert à expliquer le développement d'une langue commune. Nous avons là l'origine des idées de Marr à propos des faisceaux sémantiques diffus et peut-être même des éléments primaires du langage.

Ce qui relie ces théories entre elles est le fait qu'elles sont construites sur le substrat de la *Völkerpsychologie*. Cependant, Marr renverse les termes du parallélisme présumé entre les états psychologiques, qualifiés désormais d'idéologiques, et les formes linguistiques, et renonce à la primauté de la nation. Les formes linguistiques ne peuvent plus être expliquées en référence à la psychologie, à l'idéologie, c'est maintenant l'inverse, les deux dérivant des formes communes de vie. Une fois que la primauté du langage fut établie et que la classe remplaça la nation en tant que prototype de toute la psychologie d'un groupe (idéologie), l'affirmation marriste que «chaque langue ne peut être qu'une langue de classe, et que, par conséquent, chaque pensée ne peut être qu'une pensée de classe»³¹ en est la conséquence directe. Le vernis marxiste dont Marr enduisait sa théorie ne pouvait, en fin de compte, cacher la structure idéaliste à laquelle elle était liée.

En regard du développement des approches sociologiques du langage en Russie après la Révolution, les travaux de Marr représentent une régression vers le paradigme initial de la *Völkerpsychologie* et ils souffrent des mêmes défauts. Un des derniers élèves de Marr, Solomon Kacnel'son, a dressé un bon catalogue des problèmes que pose la théorie marriste :

Marr ignorait totalement le côté fonctionnel du langage et cela donna à toute sa théorie une tendance unilatéralement génétique. Mais même dans le cadre de l'étude génétique du langage, il s'occupait essentiellement de la paléontologie du langage, faisant abstraction de l'histoire concrète des époques les plus récentes. Ce que Marr comprenait sous le terme de sémantique était loin de toujours correspondre à la signification que l'on donne habituellement à ce terme, puisqu'il mélangeait fréquemment la sémantique de la langue avec l'idéologie. (Kacnel'son, 2001 [1985], p. 807)

Comme nous l'avons vu, ce sont là les mêmes critiques qui ont été faites, d'une façon ou d'une autre, à Steinthal et à Wundt par des chercheurs tels que Potebnja, Šaxmatov, Marty, Bühler et Meillet. Mais,

³⁰ Šišmarev, 1937, pp. 336-337.

³¹ Alpatov, 2004, p. 40.

comme le dit plus loin Kacnel'son, dans le cas de Marr, «tous ces défauts [...] s'effacent [...] devant son défaut principal : ce qui était présenté dans sa théorie comme une méthode d'analyse des faits langagiers était plutôt une parodie d'analyse scientifique. Déconnectées du terrain réel des faits, les positions de Marr, présentées comme les résultats d'une recherche, étaient plutôt de curieuses suppositions, des anticipations, des hypothèses».³² Malgré plusieurs études retraçant l'influence de penseurs individuels sur certains aspects de l'œuvre de Marr, ce dernier défaut manifeste a entravé l'étude du principe général sous-tendant son œuvre, même si cela est important pour comprendre la nature du travail ultérieur accompli par des linguistes de talent qui travaillèrent dans le paradigme marriste sans pour autant partager ce trait caractéristique du travail de Marr.

APRES MARR

Le marrisme représente une régression historique de la réflexion sur le langage, mais, comme avec toutes les régressions historiques, il n'y a pas de retour à la position initiale. Il s'agit plutôt d'une descente en spirale combinant des éléments des deux systèmes à partir desquels et vers lesquels les idées avaient passé. Les formes du marrisme, son objectivisme et son sociologisme en particulier, témoignent d'une continuité avec le nouveau paradigme, mais ce que l'on peut considérer comme le «contenu» de la synthèse témoigne d'une continuité avec l'ancien paradigme : le parallélisme psychologique, l'incapacité à rendre compte de l'interaction sociale et la même façon d'hypostasier les formes de pensée. Bien que subordonnées au nouveau «contenu», les formes ont acquis une importance considérable dans la mesure où le parallélisme psychologique devenait maintenant un parallélisme socio-idéologique, et, de même que la *Völkerpsychologie* avait considéré les états psycho-linguistiques comme le produit d'une origine partagée et d'une expérience collective plutôt que comme des relations sociales, de même les états idéologico-linguistiques étaient considérés comme le produit d'une origine partagée plutôt que comme le principe marxiste de la classe sociale et de l'idéologie apparaissant à partir de l'interaction dialectique des groupes sociaux. Les classes sociales, comme les nations dans la *Völkerpsychologie*, devaient être considérées comme des sujets collectifs dont l'activité cognitive supérieure opère par le biais du langage. Le croisement des langues signale simultanément la reproduction d'états mentaux similaires et la formation de sujets collectifs à un niveau supérieur, dans un mouvement vers un sujet absolu qu'Hegel n'aurait pas renié, mais que les théoriciens de la *Völkerpsychologie*, avec leur nationalisme romantique et les principes linguistiques de l'indo-européanisme, n'avaient jamais vraiment envisagé.

³² *Ibid.*, p. 807.

Les formes ultérieures du marrisme reprirent les révisions faites par Potebnja de la typologie de Steinthal, en déplaçant le centre d'attention du lexique, qui avait été la base du travail linguistique de Steinthal et de Marr, vers les formes grammaticales. Une année après la mort de Marr, la principale revue marriste, *Jazyk i myšlenie*, publia un article de Fedot Filin (1908-1982) faisant l'éloge de Potebnja pour sa «courageuse position historique et ses larges recherches théoriques, qui sont d'un grand intérêt pour nous qui travaillons à résoudre les problèmes concrets du développement du langage (*reč'*) et des membres de la proposition dans la langue russe». ³³ Plusieurs autres appréciations faites par des marristes influents s'ensuivirent, et quand en 1947 Viktor Vinogradov critiqua la progression stadiale de l'histoire de la proposition de Potebnja pour sa parenté avec les idées de Steinthal, Kacnel'son prit rapidement la défense de Potebnja, soulignant les révisions introduites par ce dernier. ³⁴ Comme le fait remarquer A. Kuznecov, ³⁵ ce qui, dans l'œuvre de Potebnja, attirait Kacnel'son, c'était «la tentative de trouver des formes changeantes de l'expression linguistique pour discerner le cours du développement d'une pensée abstraite et pour révéler la formation graduelle de ses normes contemporaines». Sans renoncer aux caractéristiques principales du marrisme, des linguistes tels que Meščaninov et Kacnel'son cherchèrent à établir un espace autonome pour la recherche linguistique en invoquant les principes de Potebnja afin de desserrer les liens entre la philologie et la psychologie.

Aussi intéressante et valable fût-elle, la recherche concernant les aspects pragmatiques du langage resta marginale dans la linguistique soviétique. Cette recherche avait commencé à fleurir dans les années 1920, dans les travaux de Jakubinskij sur le dialogue et de Vološinov sur la parole dans la vie quotidienne. La forme la plus avancée de cette recherche fut obtenue par les travaux du Laboratoire du Discours Public au sein de l'ILJaZV où «les questions des procédés de la dialectique de la parole [*rečevoj*]]» ³⁶ avaient une place prépondérante. Cette marginalisation était relativement conforme à la mise à l'écart de l'interaction sociale par la *Völkerpsychologie*. A en juger par les lettres de recommandation dans lesquelles Marr soutient Vladimir Kreps, l'ancien chef du laboratoire, Marr considérait un tel travail comme de la «linguistique appliquée [*prikladnaja*]]», qui doit être dirigée vers la «base linguistique du phénomène» telle qu'elle est comprise par la «Nouvelle théorie du langage, spécialement la paléontologie du langage [*reči*]]». Marr recommanda dès lors Kreps en 1929 pour des études post-grade, ³⁷ afin qu'il acquît une connaissance approfondie de la «Nouvelle théorie». L'héritage de la *Völkerpsychologie* présent dans cette dernière était une base théorique particulièrement inadaptée pour le type de pragmatique sur lequel Kreps travaillait. C'est pour-

³³ Filin, 1935, p. 160.

³⁴ Kacnel'son, 1948.

³⁵ Kuznecov, 2002, p. 199.

³⁶ CGALI f. 288, op. 1, d. 39, l. 3b.

³⁷ RGALI f. 2889, op. 1, d. 218, l. 3.

quoi, même si Kreps était devenu un spécialiste des principes du marrisme, — en 1934 Marr lui donna son soutien pour une promotion au titre de Professeur —, ses publications et ses activités restèrent orientées vers les aspects pratiques du discours public. Manifestement, Marr trouva cela approprié, puisque, dans une seconde lettre, il parla de Kreps comme de la «personne la plus compétente que je connaisse dans ce domaine» et écrivit que, «contrairement à l'excuse d'un 'théoricien' de ces questions comme Danilov, [Kreps] comprend que la recherche dans sa spécialité ne doit pas planer dans les hauteurs théoriques».³⁸ Il y eut pourtant quelques recherches théoriques de valeur qui sortirent du Laboratoire du Discours Public, comme le livre de Viktor Gofman de 1931, *Slovo oratora* [*La parole de l'orateur*], qui développait de façon considérable le travail de Jakubinskij sur le monologue et le dialogue et discutait la façon dont les formes monologiques de la rhétorique étaient dialogisées par les orateurs du prolétariat, qui refusaient la distinction entre «langage écrit et langage parlé, discours public et discours privé, langage de la science et langage de la propagande politique».³⁹ Ces travaux sont intéressants, tant du point de vue historique que philosophique, et mériteraient plus d'attention qu'ils n'en ont eu jusqu'à présent, mais ils sont largement dénués de toute analyse linguistique approfondie et ne doivent pratiquement rien au marrisme.

Avec la consolidation du marrisme, de telles préoccupations furent déplacées vers les études littéraires, l'essai de Bakhtine sur le discours dans le roman étant l'exemple le mieux connu. Cependant, elles furent aussi reléguées dans des domaines strictement choisis de linguistique appliquée, dans des instituts de formation des cadres qui reçurent le nom trompeur d'instituts de la propagande politique. Un de ces instituts fut l'*Institut agitacii im. Volodarskogo* de Léninegrad, où le directeur, Kreps, transféra le Laboratoire du discours public de l'ILJaZV en 1931. Désormais isolée de la théorie linguistique, l'étude de l'interaction sociale dans le langage demeura sévèrement limitée, et les éléments de la *Völkerpsychologie* présents dans le marrisme purent se consolider une fois encore. Les aspects fondamentaux de la *Völkerpsychologie* continuèrent de dominer la linguistique soviétique, et même la répudiation du marrisme par Staline en 1950 ne les délogea point. Staline restaura la position centrale du *Volk* et ce dernier l'occupe toujours actuellement dans de nombreuses théories linguistiques d'Europe orientale, où persistent souvent de gênantes idées néo-humboldtiennes.

© Craig Brandist

(Traduit de l'anglais par Sébastien Moret et Patrick Sériot)

³⁸ RGALI f. 2889, op. 1, d. 218, l. 11.

³⁹ Gofman, 1931, p. 228.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 2004 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm*, 2^{ème} édition, Moskva : URSS. [Histoire d'un mythe : Marr et le marrisme]
- AMIROVA T., OL'XOVIKOV B. & ROŽDESTVENSKIJ Ju., 1975 : *Očerki po istorii lingvistiki*, Moskva : Vostočnaja literatura. [Etudes d'histoire de la linguistique]
- BAUDOUIN DE COURTENAY Jan, 1904 : «Jazyk i jazyki», in *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, Moskva : Izd. Ak. nauk SSSR, t. 2, 1963, p. 67-95. [Le langage et les langues]
- BEREZIN Fedor, 1976 : *Russkoe jazykoznanie konca XIX-načala XX v.*, Moskva : Nauka. [La linguistique russe de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècles]
- , 1979 : «The History of General and Comparative Linguistics in 19th century Russia», *Historiographia Linguistica*, VI (2), pp. 199-230.
- BEZLEPKIN Nikolaj, 2002 : *Filosofija jazyka v Rossii*, Sankt-Peterburg : Iskustvo. [La philosophie du langage en Russie]
- CASSIRER Ernst, 1946 [1925] : *Language and Myth*, New-York : Dover.
- , 1955 [1923] : *The Philosophy of Symbolic Forms, Volume 1 : Language*, New Haven & London : Yale University Press.
- , 1955 [1925] : *The Philosophy of Symbolic Forms, Volume 2 : Mythical Thought*, New Haven & London : Yale University Press.
- DESNICKAJA Agnja, 1981 : «O tradicijax sociologizma v russkom jazykoznanii», in R. Avanesov et al. (éds.) : *Teorija jazyka, metody ego issledovanija i prepodavanija*, Leningrad : Nauka, p. 79-87. [La tradition du sociologisme dans la linguistique russe]
- FILIN Fedot, 1935 : «Metodologija lingvističeskix issledovanij A.A. Potebni», *Jazyk i myšlenie*, III-IV, pp. 121-160. [La méthodologie des recherches linguistiques d'A. A. Potebnja]
- FORMIGARI Lia, 1993 : *Signs, Science and Politics : Philosophies of Language in Europe 1700-1830*, Amsterdam : John Benjamins.
- FRANK-KAMENECKIJ Izrail, 1929 : «Pervobytnoe myšlenie v svete jafetičeskoj teorii i filosofii», *Jazyk i literatura*, III, pp. 70-155. [La pensée primitive à la lumière de la théorie japhétique et de la philosophie]
- GOFMAN Viktor, 1931 : *Slovo oratora (ritorika i politika)*, Leningrad : Izd. Pisatelej v Leningrade. [La parole de l'orateur (rhétorique et politique)]

- , 1936 : *Jazyk literatury : očerki i ètjudy*, Leningrad : Xudožestvenna-ja literatura. [La langue de la littérature : essais et études]
- JAHODA Gustav, 1992 : *Crossroads between Culture and Mind : Continuities and Change in Theories of Human Nature*, New-York [etc.] : Harvester Wheatsheaf.
- KALMAR Ivan, 1987 : «The Völkerpsychologie of Lazarus and Steintal and the Modern Concept of Culture», *Journal of the History of Ideas*, 48 (4), pp. 671-690.
- KACNEL'SON Solomon, 1948 : «K voprosu o stadial'nosti v učenii Potebni», *Izvestija akademii nauk SSSR, otdelenie literatury i jazyka*, VII, 1, pp. 83-95. [La question de la stadialité dans la théorie de Potebnja]
- 2001 [1985] : «Istorija tipologičeskix učenii» in *Kategorii jazyka i myšlenija : iz naučnogo nasledija*, Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury. [Histoire des études typologiques]
- KORNER Konrad, 1973 : *Ferdinand de Saussure : Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*, Braunschweig : Vieweg.
- KUDRJAVSKIJ Dmitrij, 1904 : *Psixologija i jazykoznanie (po povodu novejšix rabot Vundta i Del'brjuka)*, Sankt-Petersburg : Akademija Nauk. [Psychologie et linguistique (à propos des récents travaux de Wundt et de Delbrück)]
- KUZNECOV A., 2002 : «Solomon Davidovič Kacnel'son» in F. M. Berezin *et al.* (Eds), *Otečestvennye lingvisty XX veka*, volume 1, Moskva : RAN, pp. 197-216.
- LAZARUS Moritz & STEINTHAL Heymann, 1860 : «Einleitende Gedanken über Völkerpsychologie, als Einladung zu einer Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft», *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, 1, pp. 1-73.
- MOUNIN Georges, 1972 : *La linguistique du XXème siècle*, Paris : P.U.F.
- NERLICH Brigitte & CLARK D., 1998 : «The Linguistic Repudiation of Wundt», *History of Psychology*, 1(3), p. 179-204.
- NOIRE Ludwig, 1917 : *The Origin and Philosophy of Language*, Chicago : Open Court.
- POTEBNJA Aleksandr, 1993 [1862] : *Mysl' i jazyk*, Kiev : Sinto. [La pensée et la langue]
- , 1993 [1895] : «Jazyk i narodnost'», appendice à *Mysl' i jazyk*, Kiev : Sinto, pp. 158-185. [La langue et le caractère national]
- SHNIRELMAN V., 1996 : «The Faces of Nationalist Archaeology in Russia», in M. Diaz-Andreu & T. Champion (Eds), *Nationalism and Archaeology in Europe*, London : UCL Press, pp. 218-242.
- STEINTHAL Heymann, 1858 : *Der Ursprung der Sprache im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens : Eine Darstellung, Kritik und Fortentwicklung der vorzüglichsten Ansichten*, Berlin : F. Dümmler.

- STEINTHAL Heymann, 1871 : *Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*, Berlin : Dummler.
- ŠIŠMAREV Vladimir, 1937 : «N. Ja. Marr i A. N. Veselovskij», *Jazyk i myšlenie*, VIII, pp. 321-343. [Marr et Veselovskij]
- ŠTEJNTAL' X. (Steinthal Heymann) & LACARUS, M. (Lazarus Moritz), 1864 : «Mysli o narodnoj psixologii», *Filologičeskie zapiski*, 1, pp. 90-105 et 3, pp. 248-273. [Réflexions sur la psychologie des peuples]
- THOMAS Lawrence, 1957 : *The Linguistic Theories of N. Ia. Marr*, Berkeley & Los Angeles : University of California Press.
- TOPORKOV Andrej, 1997 : *Teorija mifa v ruskoj filologičeskoj nauke XIX veka*, Moskva : Indrik. [La théorie du mythe dans la science philologique russe au XIX^{ème} siècle]
- VESELOVSKIJ Aleksandr, 1959 : «Neizdannaja glava iz Istoričeskoj poëtiki A.N. Veselovskogo», *Russkaja literatura*, 3, pp. 89-123. [Un chapitre inédit de la *Poétique historique* de A. N. Veselovskij]
- VINOKUR Grigorij, 1925 : *Kul'tura jazyka : očerk lingvističeskoj texnologii*, Moskva : Rabotnik Prosveščeniya. [La culture de la langue : essai de technologie linguistique]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1939 : «Istoričeskaja poëtika A. N. Veselovskogo i ee istočniki», *Zapiski leningradskogo gosudarstvennogo universiteta*, 46, pp. 3-19. [La poétique historique de Veselovskij et ses sources]

Archives

- Central'nyj Gosudarstvennyj Arxiv literatury i iskusstv (CGALI), St-Pétersbourg : Fonds 288, ILJaZV.
- Rossijskij Gosudarstvennyj arxiv literatury i iskusstv (RGALI), Moscou : Fonds 2889, Vladimir Mixajlovič Kreps.

Le parcours de N. Marr, de l'archéologie arménienne à la linguistique «japhétique»

Emmanuel CHOISNEL
Paris

Résumé : Cette communication tente de retracer l'itinéraire intellectuel qui a conduit N. Marr à formuler, dès le début des années 1910, sa théorie linguistique dite «japhétique». Notre analyse s'appuie essentiellement, d'une part sur l'analyse des résultats publiés par Marr des fouilles archéologiques qu'il a menées, sous le régime tsariste, en Arménie, et plus généralement en Transcaucasie : fouilles des ruines de la ville arménienne médiévale d'Ani, du temple païen de Garni (Arménie), du site ourartéen situé au bord du lac de Van, et de la découverte des *vichaps*, statues de pierre géantes sculptées trouvées en Arménie. Cet article resitue également, au préalable, le milieu de recherches académiques et universitaires à Saint-Pétersbourg au sein duquel Marr a mené sa carrière d'archéologue et de philologue avant la Révolution d'octobre 1917.

Mots-clés : Ani, archéologie, Arménie, Géorgie, linguistique

«La philologie est une science de luxe. Voilà la conclusion. Un nommé Mar [sic], fils d'un Anglais et d'une Géorgienne et censeur arménien à Saint-Pétersbourg, vient de publier une critique du livre de Thomson sur le dialecte de Tiflis et un travail personnel. Je ne sais ce que vaut la critique dont j'ai vu un résumé seulement : ça ne paraît pas fort du tout. Mais le travail personnel est vraiment extraordinaire. Une étymologie à la Ménage (Gilles Ménage, 1613-1692, érudit et écrivain français raillé par Molière sous le nom de Vadius). Je suis tombé de très haut en lisant cela. Et il est à l'université de Pétersbourg ! ...»¹.

(lettre d'Antoine Meillet à l'une de ses cousines, postée de Tiflis, en date du 25 mai 1891)

INTRODUCTION

Nicolas Marr a jeté les bases de sa théorie linguistique «japhétique» quatre ans avant le déclenchement de la Révolution d'octobre 1917, alors que les fouilles archéologiques des ruines de la ville arménienne médiévale d'Ani constituaient l'essentiel de son travail en archéologie. D'où lui sont venus les éléments à la base de cette théorie linguistique ?

La présente communication tente de répondre à cette question, en s'efforçant de se limiter à la présentation de la théorie originelle de Marr, formulée, nous le verrons, dès 1910/1911, et non de ses développements ultérieurs.

LES ANNEES DE FORMATION

De ses années de formation, on peut retenir que Marr fit la preuve, dès ses années de lycée, de ses talents de polyglotte, maîtrisant dès cette époque, outre le géorgien (sa langue maternelle), sept langues (le russe, l'allemand, le français, l'anglais, le latin, le grec ancien et le turc). Il fut un helléniste et latiniste brillant. Poursuivant, à partir de 1884, ses études à l'Université de Saint-Pétersbourg, dans la section orientaliste, il se spécialisa dans l'étude de l'arménien, du géorgien et de l'iranien, et marqua de l'intérêt, dès cette époque, pour l'étude du Caucase. Il entreprit alors l'étude de la littérature arménienne, à travers les œuvres de Eghishé, de Yeznik Kolbatsi, de Lazare Parbetsi, et de Mékhitar Goch². Il acheva ses études à l'Université de Saint-Pétersbourg par l'obtention de son diplôme de «magistère» en 1888.

Remarqué à l'Université de Saint-Pétersbourg, il y est nommé assistant (*privat docent*), et commença à y enseigner. Mais il y entra bien vite en conflit avec un des professeurs de cette Université, A. A. Cagareli, un spé-

¹ Meillet, 1987, p. 60.

² Muradjan, 1983.

cialiste des études géorgiennes. Cela obligea Marr à quitter temporairement le domaine de la philologie géorgienne, et à passer aux études arméniennes, ce qui devint désormais son principal centre d'intérêt³. Marr se rendit, en 1890, en Arménie, à la bibliothèque d'Etchmiadzine, pour y étudier les manuscrits anciens arméniens, ainsi qu'à Sevan⁴.

MARR ET LE CERCLE DES ORIENTALISTES RUSSES DE SAINT-PETERSBOURG

Il est indispensable, pour comprendre le parcours du jeune universitaire qu'était alors Marr, au début des années 1890, de présenter les figures marquantes du milieu des orientalistes russes de l'époque (V. Radlov, V. Rosen, K. Saleman, V. Žukovskij, S. Ol'denburg, V. Bartol'd [Barthold]...) à Saint-Pétersbourg.

Viktor Romanovič Rosen (1849-1908), célèbre arabisant russe, académicien, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, se spécialisa dans l'étude de l'Orient chrétien. Fondateur des études arabes en Russie, il inventoria et rédigea des descriptions des manuscrits arabes détenus par les bibliothèques russes (Musée asiatique, Institut des Langues orientales du Ministère des Affaires étrangères). Ami d'Ignace Goldziher, qu'il avait rencontré à l'Université de Leipzig⁵, il eut notamment pour élèves Valentin Žukovskij, Sergej Ol'denburg et... N. Marr, dont il fut le directeur de thèse.

V. Radlov (1837-1918), turcologue et linguiste, devenu académicien, fut l'un de ceux qui, selon Bartol'd, contribuèrent le plus à l'étude de la langue des habitants de l'Altaï (Sud de la Sibérie). Sa contribution majeure fut l'expédition qu'il organisa en Mongolie, en 1891, au cours de laquelle il réalisa des estampages des inscriptions repérées, deux ans plus tôt, sur des monuments situés sur les rives du fleuve Orkhon, et qui s'avérèrent être des inscriptions paléoturques, datant des années 730 de notre ère, à l'époque des Turcs Ouïgours, gravées sur la pierre avec, selon Jean-Paul Roux, des caractères «sans doute dérivés de l'araméen par un intermédiaire parthe»⁶. Il fut directeur du musée d'Anthropologie et d'Ethnographie⁷.

Karl Salemann (1849-1916), académicien, fut directeur du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg à partir de l'année 1890, et ce, jusqu'à sa mort en 1916. Il avait publié l'année précédente, en allemand à Berlin, une grammaire du persan moderne, en collaboration avec Valentin Žukovskij⁸.

³ Alpatov, 1991, p. 7.

⁴ Muradjan, 1983; Marr, 1892.

⁵ Simon, 1986, p. 215, et note page 429.

⁶ Roux, 2000, p. 121.

⁷ *Catalogue...*, 1994, p. 293.

⁸ Salemann & Schukovsky, 1889.

Valentin Žukovskij (1858-1918), célèbre iranisant russe, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, devenu le beau-frère de Nicolas Marr, élève de Viktor Rosen, a séjourné trois ans en Perse, en préparation de sa thèse, pour y étudier les dialectes, les croyances et la littérature populaire, notamment des nomades Bakhtiars. Il fut envoyé à l'été 1890 par la Commission archéologique Impériale russe en pays turkmène, nouvellement conquis, pour y faire des fouilles archéologiques de surface sur le site de l'ancienne ville de Merv (actuel Turkménistan)⁹. Il fut également un des pionniers dans l'étude des premiers soufis persans du Khorassan, et il fut l'un des premiers à étudier les «quatrains» du poète persan Omar Khayyam, avançant l'idée que certains de ces quatrains, qualifiés par lui d'«erratiques», n'étaient pas authentiques¹⁰. Il fut, de 1892 à 1902, secrétaire de la Faculté des Langues orientales de Saint-Petersbourg, puis doyen de cette même Faculté de 1902 à 1911. Il fut également, à partir de 1906, directeur de la Section d'Etudes des Langues Orientales auprès du Département asiatique au Ministère des Affaires étrangères (Service des traductions asiatiques).

Sergej Ol'denburg (1863-1934), devenu académicien, est connu pour être un spécialiste russe du sanskrit, de l'Inde (sa littérature populaire) et du Tibet, et avoir été un historien de l'art bouddhique. Il créa, en 1897, la collection *Bibliotheca Buddhica*. Il conduisit une expédition russe au Turkestan chinois en 1909-1910, sous l'égide du Comité russe pour l'étude de l'Asie centrale et orientale. Il succéda à Karl Salemann à la direction du Musée asiatique de Saint-Petersbourg, après le décès de ce dernier en 1916.

Vasilij Bartol'd (1869-1930), éminent spécialiste et historien de l'Asie centrale et de l'Iran, est surtout connu en Europe par la publication de sa thèse, soutenue en 1900, sur le *Turkestan jusqu'à l'invasion mongole*, dont une traduction anglaise, révisée par l'auteur, est parue, en 1928, à Londres¹¹. Son œuvre est immense. Il est notamment l'auteur d'une histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie, dont le titre principal est *La découverte de l'Asie*, paru en traduction française en 1947, chez Payot¹². Cet ouvrage a constitué d'ailleurs une source d'informations de premier plan pour le présent exposé. Bartol'd, ayant épousé une des sœurs de Valentin Žukovskij, dont l'autre sœur avait épousé N. Marr, était donc son beau-frère.

Marr soutint, en 1899, une thèse sur les fables de Vardan, thèse dans laquelle, selon sa biographe soviétique Mixankova, il souligna la lutte entre les classes féodales et la nouvelle classe bourgeoise commerçante, telle que décrite dans ces fables¹³. Il devint, en 1900, directeur de la chaire de philologie en arménien et en géorgien à l'Université de Saint-Petersbourg. Il obtint en 1901 le titre de docteur en philologie, et fut nommé professeur de

⁹ Žukovskij, 1894.

¹⁰ Choissnel, 2003.

¹¹ Barthold, 1928.

¹² Barthold, 1947.

¹³ Mixankova, 1948, citée par Samuelian, 1984, p. 203 - 217.

langue et de littérature arméniennes. Il créa la série *Textes et recherches de philologie arménienne et géorgienne*, dont 13 tomes parurent, de 1900 à 1915.

Après le décès de Victor Rosen en 1908, Marr lui succéda à son poste à l'Université de Saint-Pétersbourg, sa candidature à ce poste ayant été poussée par un groupe d'académiciens en vue (Radlov, Saleman, Ol'denburg, Kokovcov...). Il entra donc à l'Académie de Saint-Pétersbourg en 1909, et devint, le 7 mars de cette année, professeur-adjoint de la division historico-philologique de l'Académie des Sciences¹⁴. En 1912, il entra à l'Académie Impériale des Sciences, d'abord comme membre extraordinaire (le 14 janvier), puis comme membre ordinaire (le 1^{er} juillet).

LES DIFFERENTES FOUILLES ARCHEOLOGIQUES REALISEES PAR MARR EN TRANSCAUCASIE

On peut recenser quatre domaines différents qui ont fait l'objet de fouilles de la part de Marr : les ruines de la ville arménienne médiévale d'Ani (ruines actuellement situées sur la frontière entre la Turquie et la République d'Arménie, côté Turquie), le temple païen de Garni (Arménie), la recherche des *vichaps*, et le site ourartéen de Van (actuelle Turquie de l'Est).

Les fouilles des ruines d'Ani se sont déroulées en deux temps : d'abord deux campagnes de fouilles d'été, avec des moyens réduits, en 1892 et 1893, suivies d'une interruption de dix ans, puis des fouilles de 1904 à 1917 avec, surtout à partir de 1908, des moyens plus conséquents¹⁵.

Marr s'explique, au chapitre VI de son livre sur Ani, sur les raisons du choix d'Ani comme lieu de fouilles, «à l'initiative et avec le soutien de l'Académie des Sciences (de Russie)»¹⁶. Il cite, comme précurseur de ses propres fouilles en Transcaucasie, l'archéologue français Jacques de Morgan qui, dans le rapport de sa mission scientifique au Caucase, paru en 1889, décrit les résultats de fouilles pratiquées dans les nécropoles païennes de Transcaucasie¹⁷. Mais Marr ajoute aussitôt : «...il paraissait inconvenant de laisser partir la richesse archéologique caucasienne entre les mains d'étrangers». Et la Commission archéologique russe chargea Marr d'explorer les antiquités de l'Arménie russe *in situ*.

Marr identifia également, en 1909/1910, à l'Est de la ville d'Erevan (Arménie), les ruines du temple païen de Garni, datant du 1^{er} siècle après J.-C., temple qui avait été détruit par un tremblement de terre en 1679 (ce temple fut reconstruit avec les matériaux d'origine au cours des années 1966-1975).

¹⁴ Alpatov, 1991, p. 8.

¹⁵ Kevorkian, 2001.

¹⁶ Marr, 2001, p. 37 - 38.

¹⁷ Morgan, 1889.

La découverte des *vichaps* («dragons» en arménien), d'antiques statues de pierre géantes qu'on trouve en Arménie et dans le Caucase, date de 1909. Marr et son collègue J. Smirnov les ont trouvées en juillet 1909 en Arménie, aux abords de l'ancienne route menant du village de Garni au lac Sevan, en passant par les monts Gheghame¹⁸.

Marr présente les *vichaps* ainsi : «Ce sont des poissons géants sacrés, sculptés dans la pierre, d'une longueur de trois à quatre mètres, divinités aquatiques, dites *vichaps*, qu'évoquent sans cesse, comme des réminiscences, les légendes des peuples du Caucase, et surtout celles des Arméniens, depuis des millénaires. Dans ces récits, ces animaux dégénèrent peu à peu en serpents monstrueux, sans que pour autant se perde l'image de gardiens des eaux qu'on a d'eux»¹⁹. Et Marr n'hésite pas à qualifier ces *vichaps*, d'«œuvres sculpturales, exceptionnelles par leur ancienneté et leur exécution, des premiers habitants d'Arménie, purs Japhétides»²⁰.

Voici le mot lancé.

Pour Marr, nous allons le voir, l'adjectif «japhétique» va s'appliquer à la fois à une langue, à un peuple, à une zone géographique... et à sa théorie linguistique. La première mention de ce terme dans une publication de Marr semble dater de l'année 1909²¹.

Profitant, en 1916, de l'avancée des troupes russes sur le flanc Est de l'Empire ottoman, Marr se rendit en mission sur le site de Toprakkale près du lac de Van, dans la région du Vaspourakan, pour y diriger et poursuivre les fouilles déjà entamées sur place, au cours de l'hiver 1911-1912, par son élève Hovsep A. Orbeli, qui venait de terminer ses études à l'Université de Saint-Petersbourg. Il y étudia sur place, avec Orbeli, les inscriptions cunéiformes ourartéennes²². Marr va d'ailleurs, nous allons le voir, rapprocher peuple japhétique et peuple ourartéen.

LES CAMPAGNES DE FOUILLES DE MARR A ANI (1892-1893 ET 1904-1917)

Les ruines de la ville d'Ani, une ancienne capitale de l'Arménie médiévale, se situent dans la province de Chirak, sur la rive droite de la rivière Akhourian (Arpa Tchaï), au confluent avec la rivière d'Ani, sur un éperon rocheux triangulaire, situé à une altitude de 1500 mètres, aux parois rocheuses verticales impenables.

Avant de réaliser ses fouilles, Marr s'était rendu, en 1890, à la bibliothèque d'Etchmiadzine, muni d'efficaces recommandations, pour y consulter des manuscrits arméniens anciens, et notamment des recueils de contes et de mythologies. Il se rendit également au monastère situé au bord

¹⁸ Marr & Smimov, 1931, p. 61-62.

¹⁹ Marr, 2001, p. 39 - 40.

²⁰ *Ib.*, p. 39.

²¹ Marr, 1909.

²² Piotrovsky, 1970, p. 22.

du lac Sevan, et au monastère de Goeje. Il en profita également pour faire des repérages dans les environs... en prévision d'une prochaine campagne de fouilles²³.

La source principale décrivant ces fouilles archéologiques de Marr est son livre sur Ani, paru en 1935 à titre posthume. Il est constitué, selon Thomas Samuelian, essentiellement de notes de cours de Marr, datant de 1910-1912, sur Ani²⁴. Une preuve indirecte en est que la description des campagnes de fouilles de Marr dans cet ouvrage ne va pas au-delà de la douzième expédition archéologique, celle de 1913.

Il convient, avant de décrire ces fouilles, de rappeler les principaux jalons de l'histoire médiévale de la ville d'Ani. Cette ville s'est successivement trouvée sous la domination, d'abord des princes Bagratides arméniens (953-1045), puis des Byzantins (1045-1064), des Turcs seldjoukides (1064-1070), des Kurdes Cheddadides (1070-1162), puis à nouveau des Seldjoukides (1162-1191), des princes arméno-géorgiens Zakarides (1191-1225), et des Mongols à partir de l'an 1225.

Plus anciennement, il y avait, selon J. Khatchatrian, très probablement sur le site d'Ani une «citadelle cyclopéenne», qui est datée, par Toramanian et Marr, soit du milieu du deuxième millénaire avant J.-C., soit du VIII^e-VII^e siècle avant J.-C. Quoi qu'il en soit, les matériaux recueillis sur le site prouvent que ce promontoire était habité depuis le milieu du deuxième millénaire avant notre ère. La forteresse d'Ani aurait été construite aux II^e-I^{er} siècles avant J.-C. La famille princière arménienne des Kamsarakan en prit possession ultérieurement²⁵.

Dès l'été 1892, le jeune assistant Marr de l'Université de Saint-Petersbourg est chargé, avec une équipe réduite, de réaliser, durant un mois, les premiers sondages archéologiques sur le site d'Ani, pour le compte de la Commission archéologique de l'Académie impériale des Sciences²⁶.

Les fouilles de 1892-1893 concernèrent l'église du Saint-Sauveur, l'église de Bakhtaghéki, et les ruines de la première enceinte de la ville (dite «muraille d'Achot») édifiée en l'an 964, ainsi que celle des deux églises, l'église de Horom Tikin, et celle de la Sainte-Mère-de-Dieu. Il y a une légende, rapportée par Vladimir Alpatov, selon laquelle en 1892, à l'époque de sa première expédition archéologique en Arménie, Marr avait pu comprendre, grâce à sa connaissance du géorgien, le parler de paysans arméniens, ce dont n'avaient pas été capables les moines savants arméniens qui l'accompagnaient²⁷. L'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg interrompit ensuite le financement de ces fouilles pendant plus de dix ans, jusqu'en 1904.

²³ Marr, 1892.

²⁴ Samuelian, 1984, p. 207, note 10.

²⁵ Khatchatrian, 1996-1997.

²⁶ Marr, 1894.

²⁷ Alpatov, 1991, p. 17.

Les fouilles russes reprirent officiellement à partir de l'été 1904, sur la base de campagnes annuelles de trois mois, de début juin à fin août²⁸. Dans la préface à son livre sur Ani, paru en 1935, Marr indique que les idées qu'il développe dans ce livre «se sont esquissées dès 1903, après avoir pris naissance lors des fouilles de 1892 et 1893»²⁹. Au cours de ces fouilles de l'été 1904 (troisième expédition) l'attention se porta sur la fouille de la rue principale d'Ani et de ses abords, allant de la porte principale d'entrée dans la ville jusqu'à la citadelle. Dans son livre sur Ani, Marr indique que «les fouilles de 1904 sont d'une importance exceptionnelle. Elles soulèvent le problème des demeures de la population pauvre et visiblement privée du droit de propriété, car ni les artisans, ni les commerçants ni les hôteliers ne sont au nombre des propriétaires : ils font seulement partie des locataires»³⁰.

Les fouilles de 1905 et de 1906 furent consacrées à l'Eglise Saint-Grégoire de Gaguik.

Les fouilles de 1907 et 1908 portèrent sur la citadelle. Cette citadelle est appelée traditionnellement la citadelle des Kamsarakan, une maison princière arménienne apparentée à la maison royale des Archakouni (Arsacides), branche arménienne de la dynastie des Parthes arsacides d'Iran. A l'intérieur de cette citadelle s'élevait le palais royal. Marr exhuma notamment les fondations de l'enceinte de la citadelle, une muraille la protégeant au nord, laquelle possédait des tours et des fortifications. Cette enceinte, précise Kévorkian, est construite «en blocs de pierre restés sur le site depuis l'époque ourartéenne»³¹.

La huitième expédition, en 1909, fut dédiée principalement aux fouilles de l'église des Saints-Apôtres. Marr exhuma également, ce même été, un bâtiment de plan tétrapode. Selon Marr, cité par Kévorkian, «nous aurions dans ce bâtiment ancien et énigmatique, à quatre colonnes, les vestiges d'un *dahma* avant sa transformation en église. Ce *dahma* ou *naos* aurait existé non seulement avant l'apparition du christianisme, parallèlement à l'inhumation locale de la religion populaire *japhétique*, mais plus tard, parallèlement au culte chrétien. L'édifice aurait peut-être servi d'ossuaire»³². Un *dahma* est, d'après Kévorkian, une construction de tradition iranienne à vocation funéraire³³. Les deux bâtiments précités se situent dans la moitié nord de la ville.

Les fouilles de l'été 1910 concernèrent le déblaiement de l'enceinte principale de la ville, dite «muraille de Smbat». Les fouilles des abords de l'artère principale, entamées à l'été 1904, furent reprises, avec davantage de moyens. Marr disposait en effet, depuis les fouilles de l'été 1908, d'une

²⁸ Kevorkian, 2001, p. 42.

²⁹ Marr, 1934, cité par Mouradian, 2001, p. 7.

³⁰ Marr, 2001, p. 101.

³¹ Kevorkian, 2001, p. 44.

³² *Ib.*, p. 48.

³³ *Ib.*, note 36, p. 61.

centaine de terrassiers. C'est au cours de cette campagne de l'été 1910 qu'un premier plan général de la ville fut ébauché par Marr et H. Orbeli.

Un des bijoux d'Ani, encore visible aujourd'hui, fut également déblayé au cours de ces fouilles. Il s'agit d'un édifice assez tardif, l'église Saint-Grégoire de Tigrane Honents, du nom d'un riche citoyen d'Ani, édifiée en l'an 1215. Cette église «chalcédonienne orthodoxe, de type arméno-géorgien», pour reprendre l'expression de Marr, a pour décoration intérieure des fresques peintes, de style géorgien, représentant des scènes de la vie de Grégoire l'Illuminateur³⁴. L'une de ces scènes a la particularité de représenter Grégoire comme l'Illuminateur, non seulement des Arméniens, mais aussi des Abkhazes, des Géorgiens et des Alains³⁵.

Les fouilles de 1911 permirent d'achever le déblaiement de l'artère principale d'Ani. Les fouilles de 1912 se concentrèrent sur des travaux de restauration, et celles de 1913 concernèrent les alentours de l'église du Saint-Sauveur.

Les fouilles des années 1914 à 1917 ont été recensées par R. Kévorkian³⁶. Le relevé systématique des principaux édifices d'Ani fut entamé. La partie souterraine, troglodyte, d'Ani fut explorée par N. Tokarskij et D. Kipčidze.

En 1916, tandis que Marr était parti faire des fouilles sur le site ouartéen de Topprakkale, près du lac de Van, les plans des églises précédemment déblayées furent systématiquement relevés, et celles-ci photographiées. Ces travaux de relevés et de prises de vue photographiques furent poursuivis en 1917. Selon le photographe de l'expédition, Aram Vruyr, cité par Kévorkian, Marr songeait à commencer, dès l'année suivante, les travaux de restauration de la cathédrale d'Ani³⁷. Le sort de la guerre et la révolution d'Octobre en ont décidé autrement.

Enfin, s'agissant d'Ani, Marr s'est également posé la question de savoir si le site d'Ani a été, ou non, un site occupé par la dynastie arménienne arsacide (*archakouni*, cf. *infra*). Il ne put conclure, indiquant comme préalable à une réponse à cette question la nécessité de procéder à des fouilles archéologiques plus approfondies sur des strates plus anciennes enfouies. Il indique simplement ceci, à la fin du court chapitre VIII, intitulé «L'Arménie durant la période persane», de son livre sur Ani : «Ni à Ani, ni dans ses alentours, on n'a pu retrouver de documents datant de l'époque arsacide. A Ani même, on n'a découvert aucune monnaie arsacide et très rarement dans ses environs»³⁸.

³⁴ Marr, 2001, p. 152.

³⁵ *Ib.*, p. 152-153; Marr, 1904-1905, p. 203.

³⁶ Kevorkian, 2001, p. 52.

³⁷ *Ib.*, p. 52 ; Marr, 2001, p. 199.

³⁸ Marr, 2001, chapitre VIII, p. 46.

BILAN DES FOUILLES DE MARR A ANI

Les travaux de Marr furent en partie publiés sous formes d'articles, mais il n'y eut pas, à l'époque, de publication complète des résultats de ces fouilles. Marr donna semble-t-il, de 1910 à 1912, des cours sur ses fouilles archéologiques de la ville d'Ani. En fait, le drame personnel de Marr est que tous les matériaux (notes manuscrites et imprimées, photographies, dessins...), qu'il avait réunis au cours de la quinzaine d'années de fouilles sur le site d'Ani (1892-1893, puis 1904-1917) disparurent, au printemps 1918, entre Arnavir et Bakou, dans un wagon entier de matériel destiné à être rassemblé à l'Institut d'Histoire et d'Archéologie du Caucase à Tiflis³⁹. Dans les notes de son cours sur Ani datant de 1912/1913, et qui firent la matière du livre paru sous son nom peu après sa mort, Marr écrivait : «Les monuments architecturaux, surgissant dans différents environnements de classe au sein de la nation arménienne, laissent apparaître moins de traits communs entre eux que des monuments surgissant dans les mêmes conditions sociales de peuples différents, tels les Géorgiens et les Arméniens»⁴⁰.

Au sujet de ces fouilles des ruines de la ville d'Ani, Bartol'd écrivit ceci :

«L'étude des ruines de la ville d'Ani... contribua beaucoup à la compréhension du passé aussi bien de l'Arménie que de la Géorgie... Mais ce sont seulement les fouilles du professeur Marr... qui expliquèrent le véritable caractère de l'histoire de la ville en liaison avec la marche générale de l'histoire politique et culturelle de l'Asie antérieure »⁴¹.

Marr profita de son passage à Paris, au début de l'année 1921, pour y écrire, de mémoire, un article sur ses fouilles à Ani, lequel fut publié dans un des premiers numéros de la *Revue des Etudes arméniennes* nouvellement fondée⁴². Dans cet article, Marr évoque notamment les «restes de la culture de [la] population pré-indoeuropéenne» d'Ani et de ses alentours. «Ce sont, écrit-il, des tombes, dolmens avec des inventaires d'objets d'époque de bronze et de fer et aussi des cavernes», témoins de «l'époque de construction des cavernes les plus anciennes du Caucase».

³⁹ Marr, 1934, cité par Mouradian, 2001, p. 8.

⁴⁰ Cité par Samuelian, 1984, p. 210.

⁴¹ Barthold, 1947, p. 327 ; Barthold, 1913a.

⁴² Marr, 1921.

UNE AUTRE PISTE SUR L'ORIGINE DE LA THEORIE JAPHETIQUE : L'ETUDE DES YEZIDES AU KURDISTAN ET L'ORIGINE DES KURDES

Marr fut amené, en 1910-1911, à formuler des hypothèses hardies sur l'origine des Kurdes, à partir de la seule analyse du mot *celebi*, existant dans la langue turque, mot qu'il rapprocha du mot *yézidi*.

Les Yézides (*Yézidi*) sont une secte d'origine kurde, présente sur l'ensemble du massif du Kurdistan et de ses contreforts, ainsi qu'en Arménie. Elle aurait été fondée par un cheikh soufi du nom de Cheikh Adi ben Mussafir, né en Syrie à la fin du XI^{ème} siècle. Son tombeau, situé au nord de Mossoul, près de Lalech, dans les montagnes du Hakkiari, est un lieu de pèlerinage pour les Yézides. Leur livre sacré, intitulé le *Livre noir* est écrit en kurde ancien. L'origine de la religion des Yézides est incertaine. On les appelle les «Adorateurs du diable». Mais l'orientaliste allemand Théodore Menzel estime qu'il faut plutôt les appeler «adorateurs des anges».

Marr estimait que les Kurdes sont des autochtones des régions montagneuses de l'Asie mineure, et que, selon lui, c'est là que s'était formée la langue kurde. Cette thèse de l'origine autochtone des Kurdes différait en cela de celle de Vladimir Minorskij, élève de Valentin Žukovskij et ancien élève de l'Institut Lazarev des Langues orientales à Moscou, lequel estimait très probable que «la nation kurde [se soit] formée de l'amalgame [de] deux tribus congénères des Mardoï et des Kyrriori qui parlaient des dialectes médiques très rapprochés», et que ces tribus iraniennes ont migré vers l'Ouest au VII^{ème} siècle avant J.-C., à l'époque de l'effondrement de l'Empire assyrien⁴³.

Marr a abordé cette question de l'origine des Kurdes dans une étude, publiée en 1910-1911, du mot *celebi* («tchelebi»), existant dans la langue turque⁴⁴. Ce mot a été employé par l'ordre des derviches Mevlevi, pour désigner leur grand Maître, «celebi-efendi». Le petit fils du célèbre soufi Djâlal-od-Din Rûmî prit le nom d'«Amir Arif Tchelebi». Le mot *celebi*, estime Bartol'd, doit probablement provenir du mot *calab*, et signifiant «Dieu»⁴⁵.

Selon Marr, cité par Basile Nikitine, le mot *tchelebi* est apparu chez les Turcs seldjouks au début du XIV^{ème} siècle. Il s'agit, selon Barthold, plus précisément du mot *calab*, employé par des poètes turcs d'Asie mineure. Marr pense que ce mot *celebi* fut emprunté par les Turcs seldjouks aux Kurdes, lorsque les Seldjoukides apparurent au Kurdistan au milieu du XI^{ème} siècle de notre ère. Quant à Louis Massignon, il estime, dans sa préface au livre de Nikitine sur les Kurdes, que les Turcs seldjouks s'allièrent aux montagnards kurdes pour la conquête de l'Anatolie au

⁴³ Nikitine, 1975, p. 241 - 244.

⁴⁴ Marr, 1911.

⁴⁵ Barthold, 1913b.

XI^{ème} siècle⁴⁶. Les Kurdes avaient reçu, selon Nikitine, ce mot de l'araméen *tslem-tsalmâ*, signifiant «image, idole».

Marr poursuit sa démonstration ainsi : «Si, en effet, le mot *tcheleb*, 'Dieu', est d'origine japhétique, plus exactement japhétique méridionale, et si son dérivé *tchelebi* signifie non seulement 'divin', mais aussi bien-né, noble, seigneur, maître de maison, ainsi que musicien (chanteur), poète et puis lettré, instruit, cultivé, comme aussi noble, honnête, poli, élégant et, enfin, petit maître, il est clair, sans recours à des preuves, que nous avons dans ce mot la survivance d'une bonne partie de l'histoire du peuple qui le créa...»⁴⁷.

Pour Marr, les Yézidis, en tant qu'adorateurs du dieu *Tcheleb*, pouvaient se donner le nom de *Tchelebi*. Pour lui, le mot *yezidi* est de toute évidence la forme kurde en *i* dérivant du mot *yezid* qui est une forme archaïque du perse *ized*, signifiant «Dieu». Et ce terme iranien finit par évincer, selon Marr, le terme japhétique *tchelebi*⁴⁸.

De plus, pour Marr, le mot *yezidi* était originellement le nom du clan qui se considérait comme descendant de Yézid, fournissant des cheikhs, chefs de cette communauté religieuse. Ce clan privilégié aurait jadis porté le nom de *Tchelebi*, et non celui de *Yézidi*, ce qui fournirait la clé de la signification de «prince, gentilhomme, noble» qu'exprime, entre autres, ce mot⁴⁹.

Et Marr de conclure ainsi : «De toute apparence ce mot [*tchelebi*] contient *in nuce* l'histoire du peuple kurde, mais en l'absence de sources écrites directes on est obligé malgré soi de reconstituer cette histoire 'paléontologiquement' au moyen d'études des fragments pétrifiés et des survivances dans les phénomènes purement populaires linguistiques et religieux, de l'antiquité qui s'y reflète, y vit encore»⁵⁰. Ainsi, pour Marr, les mots *tchelebi* et *yezidi* sont-ils synonymes.

UN PEUPLEMENT JAPHETIQUE EN ARMENIE ET EN GEORGIE ?

Cette théorie du peuplement japhétique originel de l'Arménie et de la Géorgie est évoquée par Marr dans son livre sur Ani⁵¹, aux chapitres II («Ani et le Caucase»), et VII («Ani dans la Haute Antiquité»).

Pour Marr, «toute la région du Caucase, y compris l'Arménie, était déjà cultivée dès l'époque assyro-babylonienne. L'Arménie possédait une écriture locale propre à sa langue depuis plusieurs siècles avant notre ère».

Parmi les découvertes archéologiques faites par Marr, qu'il met en avant à l'appui de sa thèse, il mentionne une inscription en écriture cuné-

⁴⁶ Massignon, 1975, p. I.

⁴⁷ Cité par Nikitine, 1975, p. 229.

⁴⁸ *Ib.*, p. 238.

⁴⁹ *Ib.*, p. 239.

⁵⁰ *Ib.*, p. 240 - 241.

⁵¹ Marr, 2001, p. 23 et 40.

forme relevée sur un rocher près de la ville arménienne d'Alexandropol (auj. Gümri).

Marr écrit : «D'après une nouvelle lecture phonétique selon la linguistique japhétique (*sic* !), l'inscription se traduit ainsi : 'Au grandissime dieu Khaldi [le roi] Arguichti dit : J'ai conquis le pays [de la tribu] Erakh, j'[y] ai pris la ville d'Irdaniouni au pays d'Ichki-goy (Ichki-gul) intérieur'». Et Marr commente cette inscription ainsi : «Ce 'pays intérieur' s'enfonce dans la profondeur des tribus japhétiques du Nord, dans l'ancienne région de Kars du district d'Alexandropol et continue plus loin au Nord, à l'intérieur de la Géorgie historique, où fait ensuite campagne le roi Roussa, fils d'Arguichti (comme l'indique l'inscription cunéiforme découverte dans le district d'Akhalkalak, près du lac de Tchaldyr)».

Dans un rapport sur les *vichaps*, ces poissons en pierre découverts par J. Smirnov et Nicolas Marr en 1909/1910, rapport dont la rédaction doit dater de la fin de l'année 1910 (republié par Marr en 1931 en traduction française à Léninegrad), Marr présente les hypothèses qu'il a faites, quant à la «période japhétique» de «l'histoire réelle de l'Arménie».

Sa réflexion à l'époque, indique-t-il, est focalisée sur l'étude du système d'approvisionnement en eau de la ville d'Ani. Son expédition de l'été 1910 en Arménie dans les monts Gheghame, là où se trouvent les poissons de pierre géants, lui a permis de retrouver les traces d'un bassin de retenue. Il indique que, à «l'époque des rois ourartéens de culture japhétique... les souverains ourartéens étaient connus comme constructeurs de canaux et d'aqueducs», et que «l'œuvre des rois arméniens Arsacides s'est bornée à utiliser ou peut-être à relever le système hydraulique conservé depuis l'époque (ourartéenne)»⁵².

Marr considère que «la première période de l'histoire de l'Arménie, période japhétique, est représentée dans les matériaux de notre expédition par des poissons de pierre énigmatiques»⁵³. Et il estime que l'«on peut supposer que les têtes de tel ou tel animal, d'un buffle ou d'un bœuf ou d'autres encore, seraient un totem. Ce totem indiquerait la tribu qui aurait élevé le monument avec son symbole...»⁵⁴.

Concernant l'histoire ultérieure de l'Arménie, Marr suggère que le nom de la puissante famille princière arménienne Kamsarakan remonte au mot Kamsar, en iranien Kavsar, «à tête de bœuf», et «tiendrait son origine d'une tribu ayant le bœuf pour totem»⁵⁵.

Marr envisage la suite de l'histoire de l'Arménie de la façon suivante.

Au moment de l'immigration de tribus aryennes, la population de l'Arménie se serait scindée en deux « courants » bien distincts, un «courant populaire», de langue et de croyances japhétiques, et un «courant dynastique», parlant des langues étrangères (le perse, le grec...) et ayant adopté

⁵² Marr & Smirnov, 1931, p. 86.

⁵³ *Ib.*, p. 89.

⁵⁴ *Ib.*, p. 95.

⁵⁵ *Ib.*, p. 96.

des traditions étrangères (mazdéisme oriental, culture hellénique occidentale)⁵⁶. Marr cite l'historien arménien du Vème siècle de notre ère, Moïse de Khorène, qui aurait «entendu lui-même les rapsodes (ou les *vipassanes*) arméniens raconter dans leurs chants le combat de Vahagn contre les *vichaps*»⁵⁷.

Les Arméniens, poursuit Marr, «donnèrent à Vahagn, dieu arien, l'épithète de 'vainqueur de *vichaps*'»⁵⁸. J. Smirnov, co-découvreur des *vichaps* arméniens des monts Gheghame, indique, dans un rapport lu en 1909-1910 à la Société archéologique de Moscou (et également traduit et publié en français par Marr en 1931), que «la lutte victorieuse de l'iranien Vahagn contre les *vichaps* serait le symbole de la lutte des nouvelles croyances iraniennes favorisées dans les hautes classes de l'Arménie contre les anciennes croyances pré-iraniennes conservées dans le bas-peuple»⁵⁹.

Voilà, résumées, ce que l'on peut estimer avoir été les hypothèses formulées par Marr quant au peuplement japhétique originel de l'Arménie, à partir de sa découverte avec J. Smirnov, en 1909-1910, des poissons-«*vichaps*». Patrick Sériot note pour sa part, citant I. Meščaninov, que «Marr [a] fait, entre 1911 et 1919, de nombreux travaux destinés à mettre en doute la 'pureté de l'arménien comme langue indo-européenne'»⁶⁰.

Dans la préface à son livre de 1931 sur les *vichaps*, Marr indique que l'archéologue arménien A. Kalantar a également trouvé des *vichaps* ailleurs en Arménie, sur le mont Aragatz. Mais ces *vichaps* «avec image d'homme», sont, de ce fait, jugés plus tardifs par Marr. Il mentionne également, dans ce même ouvrage de 1931, qu'une expédition, dirigée par L. Melikset-Bekov, de l'Université Communiste de Transcaucasie, a également découvert en 1927 des *vichaps* sur le territoire de la Géorgie, sur le plateau Thoparavan, là encore, non loin d'un grand réservoir d'eau, le lac Thoparavan⁶¹.

COMMENT S'INSERE LA THEORIE «JAPHETIQUE» DANS L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE DE MARR ?

C'est une question qu'il faut se poser. Tenter de l'analyser et d'y répondre de façon exhaustive dépasserait le cadre de cette communication.

L'examen des différentes publications de Marr, dont notamment celles précédemment citées en notes en bas de page, amène à se poser au moins les trois questions suivantes :

⁵⁶ *Ib.*, p. 87.

⁵⁷ Moïse de Khorène, 1993.

⁵⁸ Marr & Smirnov, 1931, p. 99.

⁵⁹ *Ib.*, p. 75.

⁶⁰ Sériot, 1999, p. 123, note 3.

⁶¹ Marr & Smirnov, 1931, p. 10.

1°/ Quel rapport y a-t-il, mais y en a-t-il un ?, entre sa théorie linguistique «japhétique», et ce que l'on peut appeler sa théorie sur l'origine du langage ?

Cette théorie, qu'il semble avoir exposée par bribes dans différents articles publiés, en russe, essentiellement en 1925-1926, peut être ainsi reconstituée. Ces articles sont en effet cités par Lawrence L. Thomas, dans sa thèse sur les théories linguistiques de Marr, thèse présentée à l'Université de Californie, et publiée en 1957 aux Presses de cette même Université, et particulièrement son chapitre V sur les théories de Marr sur l'origine du langage⁶².

Mais, note Thomas J. Samuelian, l'hypothèse de Marr d'une phase de langage gestuel antérieure au langage parlé fut avancée dès les années 1912/1913 par lui⁶³.

2°/ A quelle époque de l'histoire de l'Arménie se rattachent ses considérations sur l'immigration de tribus aryennes au Caucase ?

La façon dont il en parle évoque une période relativement récente, celle où, en fait, les Parthes arsacides d'Iran rejetèrent l'hellénisme, pour contrecarrer le fait que les Grecs habitant les villes de Mésopotamie et de Babylonie, ville parties prenantes dans l'Empire parthe, mais résidus du précédent peuplement grec de l'époque séleucide, se mirent à prendre de façon un peu trop manifeste, au gré de l'Empire parthe, le parti de Rome⁶⁴.

Et c'est à ce moment-là que la mention «philhellène» disparut des monnaies parthes.

Là où l'Arménie devint concernée par ce revirement de la politique des Parthes arsacides d'Iran vis-à-vis de l'hellénisme, c'est, quelques cinquante ans plus tard, en l'an 63 après J.-C., lorsque le roi arménien Tiridate 1^{er} devint définitivement roi d'Arménie. Or Tiridate 1^{er} était le frère de Vologèse 1^{er} (*Valarch*), qui régna sur l'Empire parthe d'Iran, de 51 à 77 après J.-C. Tiridate 1^{er} avait régné une première fois de 53 à 58 après J.-C., avant d'être temporairement détrôné par Tigrane V, poussé par les Romains. Tiridate 1^{er} fut le premier souverain de la dynastie arménienne *archakouni* (arsacide), laquelle avait succédé, en l'an 53 après J.-C., à la précédente dynastie *artaxiade*⁶⁵.

3°/ Marr et J. Smirnov ont développé, dans leurs rapports de 1910-1911 sur leur découverte des *vichaps* en Arménie (cf. *supra*), des considérations sur les sectes gnostiques, telles les Ophites et les Naassènes, sectes ayant fleuri au Moyen-Orient aux II^e et III^e siècles de notre ère.

Or, fait remarquer Marr, les termes d'«Ophites» et de «Naassènes» signifient, respectivement en grec et dans les langues sémitiques, «servi-

⁶² Thomas, 1957.

⁶³ Samuelian, 1984, p. 203.

⁶⁴ Wolski, 1993, p. 157 - 159.

⁶⁵ Choïsnel, 2004, p. 113.

teurs» ou «adorateurs des serpents»⁶⁶, d'où le rapprochement, dans son esprit, avec les fameux *vichaps*/serpents.

Marr tenait en fait toutes ces informations sur ces sectes gnostiques, Ophites et Naassènes, de la lecture des œuvres d'Hippolyte de Rome⁶⁷, un Père de l'Eglise qui écrivait en grec (né vers l'an 170, mort peu après l'an 235, en Sardaigne), et dont les œuvres furent essentiellement conservées dans leurs traductions... en géorgien !

Marr est en effet aussi réputé pour avoir traduit en russe quelques spécimens rares de la littérature chrétienne byzantine préservés en traduction géorgienne. Il visita ainsi, en 1902, avec le prince I. A. Djavakhov, le couvent Sainte Catherine, dans le désert du Sinaï, où ils établirent un catalogue des manuscrits géorgiens. Un rapport préliminaire sur ce voyage fit l'objet d'une communication de Marr, en 1903, à la Société Impériale Orthodoxe de Palestine⁶⁸. Marr se rendit également, cette même année 1902, à Jérusalem, pour y étudier des manuscrits géorgiens à la bibliothèque du Patriarcat grec. Ces manuscrits provenaient originellement du monastère géorgien de la Sainte-Croix, situé près de Jérusalem. Marr y étudia, en particulier, un manuscrit sur papier du XIII^{ème} siècle, contenant notamment sept traités d'Hippolyte de Rome, dont l'un, le Sermon sur le Cantique des Cantiques, attribué au roi Salomon, fit l'objet d'une traduction en russe par Marr⁶⁹.

DES PARALLELES A LA THEORIE «JAPHETIQUE» DE MARR ?

Il faut tout d'abord noter que Marr ne fut pas le premier à utiliser ce terme de «japhétique». Il a été, avant lui, utilisé successivement, avec des sens différents de celui que lui donna Marr, par le grammairien hollandais Lambert ten Kate (en 1723), lequel parlait d'«arbre linguistique japhétique européen», puis par James Parson (1767), lequel parle de théorie «japhétique» également⁷⁰.

L'indianiste et musicologue Alain Daniélou, sans utiliser pour sa part le terme de «japhétique», parle, dans son livre *Shiva et Dionysos*, d'un «peuple nouveau, à peau brune et cheveux lisses, parlant une langue agglutinante, [qui] apparaît dans l'Inde parmi les peuples *munda* durant le néolithique». «Ce peuple et sa religion, le Shivaïsme, affirme-t-il, devait jouer un rôle fondamental dans l'histoire de l'humanité».

Et il poursuit plus loin : «La langue et la culture dravidiennes, qui sont encore aujourd'hui celles des populations du Sud de l'Inde, semblent avoir étendu leur influence de l'Inde à la Méditerranée avant les invasions aryennes. C'est cette civilisation, dont quelques vestiges linguistiques tels

⁶⁶ Marr & Smirnov, 1931, p. 42.

⁶⁷ Hippolyte de Rome, 1988, p. 123-163 (Livre V: «Les Naassènes»).

⁶⁸ Barthold, 1947, p. 324 et 331-332.

⁶⁹ Blake, 1924.

⁷⁰ Sergent, 1995, p. 23 - 24.

que géorgien, basque, peuhl, guanche, dialectes du Béloutchistan, demeurent jusqu'à nos jours dans les régions périphériques, qui servit de véhicule à l'ancien Shivaïsme. Il semble que le sumérien, le pélasgien, l'étrusque, le lydien ainsi que l'éteo-crétois aient appartenu à la même famille linguistique. Les rapports du sumérien, du géorgien et du tamil ne font aucun doute. Par ailleurs, la langue basque (*eskuara*) et le géorgien ont la même structure et encore aujourd'hui plus de trois cent soixante mots communs. Les chants et les danses basques sont d'ailleurs apparentés à ceux des Ibères du Caucase»⁷¹.

On voit qu'Alain Daniélou donne un rôle primordial à la zone méditerranéenne, tout comme Marr, pour qui cette zone méditerranéenne a été le «centre où a été créé le langage».

CONCLUSION

Il est clair que la partie la plus féconde de la carrière de Nikolaj Marr est la période au cours de laquelle il réalisa, du temps de la Russie tsariste, sur le site de la ville d'Ani, ses fouilles archéologiques au long cours, une quinzaine d'années durant (1892-1893, puis 1904-1917), parallèlement à d'autres fouilles d'ampleur plus modeste (temple païen de Garni en Arménie, fouilles sur le site ourartéen situé sur le bord Est du lac de Van), tout en découvrant, avec son collègue J. Smirnov, ces statues de pierre géantes sculptées que sont les *vichaps*, sur le territoire de l'Arménie. Si la genèse, en 1912-1913, de sa théorie linguistique «japhétique» est contemporaine des fouilles d'Ani, il apparaît, *in fine*, que la découverte et l'étude des *vichaps* ont, semble-t-il, davantage inspiré Marr dans l'élaboration de sa théorie linguistique «japhétique» que les résultats des fouilles archéologiques d'Ani proprement dites.

Remerciements : L'auteur remercie Jean-Pierre Kibarian et Raymond Kévorkian pour les informations qu'ils lui ont fournies sur Marr. Il remercie également Luce Boulnois de son aide pour les traductions du russe.

© Emmanuel Choïsnel

⁷¹ Danielou, 1979, p. 27 - 28.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 1991 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm*, Moskva : Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury. [Histoire d'un mythe. Marr et marrisme]
- BARTHOLD Wilhelm, 1913a : article «Ani», in *Encyclopédie de l'Islam*, Vol. I, p. 359 - 361.
- , 1913b : article «celebi», in *Encyclopédie de l'Islam*, Vol. I, p. 852 - 853.
- , 1928 : *Turkestan down to the Mongol invasion*, Oxford : University Press/Luzac and C°.
- BARTHOLD Vassilii, 1947 : *La découverte de l'Asie. Histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie*, Paris : Payot, 365 p.
- BLAKE Robert, 1924 : *Catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem*, Paris : Librairie Auguste Picard, 157 p. (Avant-propos de Robert P. Blake, p. 1 - 11).
- *Catalogue...*, 1994 : Catalogue de l'exposition au Musée du Petit Palais (Paris), 1994 : «De Bagdad à Ispahan. Manuscrits islamiques de l'Institut d'Etudes orientales. Filiale de Saint-Pétersbourg. Académie des Sciences de Russie», Fondation ARCH/Paris-Musées/Electra.
- CHOISNEL Emmanuel, 2003 : «Valentin Alexeievitch Joukovsky (1858-1918), un pionnier dans l'étude du soufisme», *Journal Asiatique*, 21, 1-2, p. 5 - 16.
- , 2004 : *Les Parthes et la Route de la Soie*, Paris : IFEAC/L'Harmattan.
- DANIELOU Alain, 1979 : *Shiva et Dionysos*, Paris : Fayard.
- HIPPOLYTE DE ROME, 1988 : *Philosophumena ou réfutation de toutes les hérésies*, Traduction française avec introduction et notes par A. Siouville, Milano : Archè.
- KEVORKIAN Raymond, 2001 : «Les campagnes de fouilles à Ani (1892 - 1893 et 1904 - 1917)» in *Ani, capitale de l'an mille*, Paris : Paris-Musées, p. 40 - 61.
- KHATCHATRIAN J., 1996-1997 : «Ani à l'époque antique», *Revue des Etudes arméniennes*, 26, p. 39 - 50.
- MARR Nikolaj , 1892 : «Voyage d'été en Arménie. Observations et notes prises sur des manuscrits arméniens», Article originellement paru dans les *Cahiers d'archéologie russe* (5^{ème} et 6^{ème} année). Traduit du russe en arménien par Onopios Anopian, Wien : Mekhitaristes, 90 p.
- , 1894 : «Les fouilles dans le gouvernement d'Erevan». Rapport de la Commission archéologique russe pour l'année 1892, p. 75 - 86 (en russe).

- , 1904-1905 : «Le baptême des Arméniens, des Géorgiens, des Abkhazes et des Alains par saint Grégoire (version arabe)», *Zapiski Vostoč. Otd.*, Sankt-Petersburg.
- , 1909 : «Origine japhétique du terme arménien ‘margarey’, ‘le prophète’», *Bull. Acad. Sci.*, p. 1153 – 1158.
- 1911 : «Encore sur le mot ‘celebi’. La question de la signification culturelle de la nation kurde dans l’histoire de l’Asie antérieure». *Zapiski Vostoč. Otd.*, Tome XX, Fasc. II-III.
- ,1921 : «Ani, la ville arménienne en ruines, d’après les fouilles de 1892 - 1893 et de 1904 - 1907», *Revue des Etudes Arméniennes*, Tome I, Fascicule 4, p. 395 - 410.
- , 1934 : «*Ani : Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodišča*», Moscou/Léninegrad. [Ani : histoire livresque de la ville et fouilles du site]
- , 2001 : *Ani, rêve d’Arménie*, Paris : Anagramme Editions.
- MARR Nikolaj & SMIRNOV J., 1931 : *Les Vichaps*. Mémoire de l’Académie de l’histoire de la culture matérielle, Leningrad, 107 p. (en français).
- MASSIGNON Louis, 1975 : préface à Nikitine, 1975.
- MEILLET Antoine, 1987 : «Lettres de Tiflis et d’Arménie», *Studien zur Armenischen Geschichte*, XIV, Wien : Imprimerie Mekhitariste, 154 p.
- MIXANKOVA Vera, 1948 : *Nikolaj Jakovlevič Marr*, Moscou/Leningrad.
- MOÏSE DE KHORÈNE, 1993 : *Histoire de l’Arménie*, Nouvelle traduction de l’arménien classique par Annie et Jean-Pierre Mahé (d’après Victor Langlois) avec une introduction et des notes, Paris : Gallimard.
- MORGAN Jacques de, 1889 : *Mission scientifique au Caucase*, Paris (deux volumes).
- MURADJAN P., 1983 : «Biographie de Nikolaj Jakovlevič Marr», *Encyclopédie arménienne*, Erevan (en arménien).
- NIKITINE Basile, 1975 : *Les Kurdes : étude sociologique et historique*. Publié avec le concours du C.N.R.S. Imprimerie nationale, 1956. Réédition : Editions d’Aujourd’hui.
- PIOTROVSKY Boris, 1970 : *Ourartou*, Genève : Nagel, coll. «Archaeologia Mundi».
- ROUX Jean-Paul, 2000 : *Histoire des Turcs*, Paris : Fayard.
- SALEMANN C. & SCHUKOVSKY V., 1889 : *Persische Grammatik, mit Literatur, Chrestomathie und Glossar*, Berlin.
- SAMUELIAN Thomas, 1984 : «Another Look at Marr : the New Theory of Language and his Early Work on Armenian», in T. Samuelian & M. Stone eds. : *Medieval Armenian culture*, Univ. of Pennsylvania, Armenian Texts and Studies 6, Chico, California : Scholars Press.
- SERGENT Bernard, 1995 : *Les Indo-Européens : histoire, langue, mythes*, Paris : Payot.
- SERIOT Patrick, 1999 : *Structure et totalité*, Paris : P.U.F.

-
- SIMON Robert, 1986 : *Ignac Goldziher. His Life and Scholarship as reflected in his Works and Correspondence*, Leiden : E. J. Brill.
 - THOMAS Lawrence, 1957 : *The linguistic theories of N. Ja. Marr*, Berkeley : University of California Press.
 - WOLSKI Józef, 1993 : «L'Empire des Arsacides», *Acta Iranica*, 3^{ème} série «Textes et mémoires», Volume XVIII, 218 p.
 - ŽUKOVSKIJ V. A., 1894 : *Drevnosti Zakaspijskago Kraja. Razvaliny starago Merva*, Sankt-Peterburg : Commission Archéologique impériale russe, Saint Pétersbourg. [Les antiquités de la région transcaspienne. Les ruines de l'ancienne Merv]

Le motif syncrétique dans les théories grammaticales de Marr : sources, parallèles et perspectives¹

Ekaterina CHOWN
Université de Sheffield

Résumé : L'idée que des langues non apparentées pourraient fusionner en une langue du futur unique est l'une des idées-clés de Marr témoignant de son rejet de la tradition indo-européaniste. Mais une analyse plus précise des travaux linguistiques de Marr révèle que cette idée contredit non seulement les conceptions de ses opposants, mais aussi le principe essentiel de sa propre théorie glottogonique, selon laquelle une langue se développe à partir d'un état diffus (*diffuznost'*) et syncrétique vers une spécialisation, d'un état commun vers la diversité. Ce principe est applicable à une langue considérée comme un tout, comme une partie originelle d'un acte magique syncrétique, comme le sont la danse, le chant et la musique ; mais il s'applique aussi à tous les constituants de la langue, tels que la phonétique, le lexique et la grammaire.

Appliqué à l'étude de la grammaire, ce principe permet à Marr de se départir de l'approche structurale et de promouvoir sa propre conception de la syntaxe et de la morphologie reconnaissant le rôle prédominant du contenu sur la forme (une approche par le contenu). Bien que critiquées pour avoir réduit le statut de la morphologie à un simple moyen auxiliaire de l'expression formelle, les conceptions de Marr promurent activement les principes de la grammaire fonctionnelle toute récente et offrirent une nouvelle solution pour dépasser l'atomisme et la rigidité du structuralisme.

Mots-clés : Marr, syncrétisme, approche par le contenu, grammaire fonctionnelle, théorie glottogonique, prédicat.

¹ Cet article est une partie du projet *The Development of Sociological Linguistics in the USSR 1917-1938* du Centre Bakhtin et du Département d'Etudes Russes et Slaves de l'Université de Sheffield. Ce projet est financé par le *Arts and Humanities Research Board* de la *British Academy*.

L'idée que des langues non apparentées pourraient, suite à leurs constants mélanges et contacts, fusionner en une langue du futur unique est l'une des idées de Marr les plus connues. Pour l'illustrer, on peut rappeler que la théorie de Marr a inversé l'arbre généalogique des langues, si cher aux convictions indo-européanistes. Pourtant, une analyse plus précise des travaux linguistiques de Marr révèle que cette théorie contredit non seulement les vues des adversaires de Marr, mais aussi le principe essentiel de sa propre théorie glottogonique, à savoir le principe selon lequel la langue se développe à partir d'un état diffus (*diffuznost'*) et syncrétique vers une spécialisation concrète, à partir de l'unité vers la diversité. Ce principe s'applique à une langue prise dans son ensemble, que Marr considère comme émergeant d'un acte magique syncrétique – tout comme la danse, le chant et la musique², de même qu'il s'applique à chacune des parties qui constituent la langue, telles que la phonétique, le vocabulaire et la grammaire.³

Dans les travaux de Marr, ce principe fut souvent combiné avec l'unité des contraires empruntée à Hegel. Il n'est pas nécessaire de commenter ici la part hégélienne de cette combinaison, les idées hégéliennes étant très présentes dans la plupart des travaux philosophiques de l'époque ; quant au principe hégélien du développement, il était, évidemment, largement soutenu par la dialectique marxiste⁴. Cependant, les ingrédients de base de la recette philosophique de Marr semblent plutôt être les idées d'A. Veselovskij.

Marr a toujours reconnu l'influence significative qu'a eue Veselovskij sur lui quand il était étudiant⁵. Cette influence est aussi démontrée par nombre d'études consacrées à l'héritage linguistique de Marr⁶. L'analyse la plus fouillée de la question est l'œuvre d'un collègue de Marr à l'ILJaZV⁷ et ancien étudiant de Veselovskij, V. Šišmarev. Son article consacré à «N. Ja. Marr et A. N. Veselovskij» révèle des liens profonds mais complexes entre les théories linguistiques de Marr et les idées de Veselovskij. Cet article souligne aussi l'impact qu'a eu sur Marr la «Société Néo-philologique» fondée par Veselovskij à l'Université de Saint-Petersbourg⁸. On peut facilement relier les idées mises en avant par la Société et l'intérêt particulier de Marr pour l'archéologie, l'ethnologie, la psychologie et d'autres domaines liés à la linguistique qui lui fournirent un large spectre de documents factuels pour ses travaux.

² Cf. Marr, 2002, pp. 170 et 173.

³ Je me réfère ici à l'idée de Marr concernant la nature diffuse des sons et de la syntaxe ainsi que la nature polysémantique des mots et des formes à l'époque préhistorique. Cf. par exemple : Marr, 2002, pp. 170, 237 et 275-276.

⁴ Selon Marr lui-même, il n'était pas tellement familiarisé avec les travaux de Hegel au moment où la théorie japhétique en était au stage initial de sa formation. Cf. *Ibid.*, p. 51.

⁵ Cf. *Ibid.*, p. 9.

⁶ Cf. Thomas, 1957, pp. 114-115 ou Samuelian, 1981, pp. 158 et 432.

⁷ *Institut (sravnitel'noj istorii) literatury i jazykov Zapada i Vostoka*, Institut (d'histoire comparée) de la littérature et des langues d'Occident et d'Orient. [NdT]

⁸ Šišmarev, 1937.

Une analyse plus précise des études linguistiques de Marr montre que le motif syncrétique parcourt toute son œuvre traitant de la question du développement des langues. Il semble tout à fait possible que le célèbre terme de Marr «*diffuznost*», qui devint graduellement une part intégrante de ses travaux, corresponde en fait au terme de «*syncrétisme*» présent chez Veselovskij, et que Marr a utilisé pour les questions relatives au langage et à la pensée ; mais nous ne devons pas non plus oublier l'importance du concept de Lévy-Bruhl de l'idée d'homogénéité qui domine les esprits et les âmes des primitifs⁹.

Le point central du présent article concerne les motifs syncrétiques dans les théories grammaticales de Marr, et plus précisément dans sa conception de la syntaxe et de la morphologie en tant qu'unité syncrétique. Nous essaierons de voir si cette approche aurait pu de façon générale donner naissance à de nouvelles directions, de nouvelles méthodes de recherche et à de nouveaux domaines d'investigation en linguistique, et si elle correspondait aux besoins généraux de la linguistique de l'époque.

Comme on sait, la syntaxe et la morphologie sont directement liées à la structure centrale de la langue. La façon dont Marr les présentait, en tant que parties d'une unité syncrétique, nous éclaire sur ses conceptions de linguiste, et clarifie sa position relative à des nombreux sujets particuliers.¹⁰

L'idée d'un syncrétisme morpho-syntaxique fait partie des nombreuses affirmations controversées de Marr qui irritaient certains savants. Mais, comme nombre d'autres idées de Marr, elle démontra par la suite son potentiel dans les œuvres de certains de ses successeurs. Jusqu'à un certain point, cette position jetait un défi ouvert à la linguistique structurale, aussi bien en Union soviétique (où elle était représentée par l'école de Fortunatov) qu'à l'étranger. Cependant, cette idée de Marr provoqua toujours une forte réaction négative parmi les représentants des autres écoles linguistiques.¹¹

La partie la plus valable de ce concept est l'idée de la cohésion sémantique entre les domaines syntaxiques et morphologiques d'une langue et, par conséquent, de la perméabilité des frontières entre ces deux sphères. Il semble évident que cette idée de cohésion amène Marr à distinguer entre les côtés formels, sémantiques et pragmatiques d'une langue, même si cette distinction semble être intuitive. De façon à corroborer cette affirmation, il faut avoir une idée claire de la façon dont Marr considérait l'origine et le développement du langage, ou, pour reprendre ses propres termes, le processus glottogonique (*glottogoničeskij*).

⁹ Cf. «The primitive's idea of the homogeneity in essence of all beings», in Lévy-Bruhl, 1965.

¹⁰ Notamment les interrelations entre le verbe et le nom, le verbe et le prédicat, et, par conséquent, entre le nom et le sujet/objet, la déclinaison et la conjugaison, etc.

¹¹ Cf. à ce sujet les commentaires négatifs de Zinder (1989, p. 6) sur la tendance de Marr à réduire le statut de la morphologie à un moyen d'expression formelle des relations syntaxiques.

De façon générale, la théorie glottogonique, en tant que modèle abstrait de la formation des langues, est relativement cohérente si l'on garde à l'esprit qu'elle ne fut jamais considérée comme achevée, même par son propre auteur.¹² Et même si un nombre significatif de ses éléments ne peut s'appliquer à des langues passées ou présentes, la partie grammaticale de cette théorie est corroborée par de nombreuses données factuelles. En bouleversant les conceptions conventionnelles relatives à la glottogénèse (ou, comme le disait Marr, en les remettant sur leurs pieds), Marr considérait la syntaxe comme point de départ du développement de la langue/du langage. On doit cependant s'interroger sur l'originalité de cette approche, notamment si l'on considère les conceptions quelque peu similaires de W. Wundt, dont les travaux eurent une influence significative sur Marr, ainsi que celles de K. Vossler avec qui Marr est quelques fois comparé.¹³

Ainsi, selon Marr, il y avait au commencement une proposition ayant un prédicat comme élément central. Elle existait dans le cerveau humain sous sa forme syncrétique ou «diffuse» et son sens ne pouvait être communiqué qu'au moyen d'un geste. Toujours selon Marr, ce geste indiquait un outil qui était associé à un type d'action spécifique encodé sous la forme d'un «énoncé» alors gestuel. Ainsi, ce geste produisait une image mentale de tout le processus incluant un sujet, un objet et l'action en question. En d'autres termes, toutes les étapes du processus étaient «reconstruites» et visualisées dans un ordre linéaire correspondant au but et au résultat attendu.¹⁴ Le mécanisme interne de la communication cinétique comporte beaucoup de ressemblances avec le principe de l'indice chez Peirce.¹⁵ Comme pour le rôle crucial de l'outil dans le développement d'une langue, on doit se référer aux travaux de Wundt et de Ludwig Noiré¹⁶, qui eurent un grand impact sur les conceptions que Marr avait du développement de la parole et d'une langue.¹⁷ Bien que Marr affirmât officiellement que les

¹² Cf. Mixankova, 1935, p. 31.

¹³ Cf. Gasparov, 1996, pp. 30-31.

¹⁴ Voici la propre description de Marr d'un processus de reconstruction d'un événement : «La paléontologie du langage révèle un état de langue, et par conséquent un état d'esprit. Quand les expressions des idées étaient incomplètes, il n'y avait pas d'expression pour une action, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de verbe, pas de prédicat, plus encore, il n'y avait pas de sujet dans son sens grammatical scolastique... Il suffisait de montrer un outil pour indiquer une action... En ce qui concerne l'action, il n'était pas nécessaire de donner une indication superstructurelle spécifique [autrement dit l'indication d'un sujet produisant une action, E.C.] puisqu'il n'y avait pas de distinction entre une action et un sujet. Qu'est-ce qui était donc exprimé au moyen d'un énoncé alors gestuel ? Un objet. Mais pas dans le sens précis où nous l'interprétons comme un complément, mais comme un ensemble composé d'un but, d'un objectif et d'un produit» (Marr, 1977 [1931], pp. 28-29)

¹⁵ Voici comment Peirce définit un indice : «Un signe peut représenter son objet... par contiguïté avec cet objet. Dans ce cas, il est appelé un indice [...] c'est la contiguïté du signe avec un objet qui est la caractéristique essentielle d'une indice». (cité par Liskza, 1996, p. 38)

¹⁶ En particulier Wundt, 1900 et Noiré, 1874, 1877 et 1880.

¹⁷ Voir les propres commentaires de Marr concernant ses liens avec Noiré dans *Jafetičeskaja teorija*, reproduits dans Marr, 2002, pp. 90 et 204.

idées de Noiré étaient semblables à celles des marxistes¹⁸, leurs similitudes se limitent clairement à l'approche matérialiste de la glottogénèse. Les travaux de Noiré confortaient la théorie stadiale de Marr, et ses idées sur le rôle des outils et sur l'importance de la notion de causalité dans l'évolution du langage eurent sur lui une profonde influence. Cependant, techniquement, les vues de Noiré n'offraient rien de substantiellement nouveau pour remplacer l'approche formelle, et, par conséquent, elles n'étaient pas libérées de l'atomisme et du hiérarchisme de cette dernière. On peut noter que les références de Marr à Noiré devinrent de plus en plus critiques à cet égard, surtout dans ses travaux ultérieurs.¹⁹ La nature multi-facettes, intégrée et auto-suffisante du «mot» préhistorique dans la théorie glottogonique de Marr le rapproche de Wundt, tant dans le sens linguistique que dans le sens philosophique.

Dans la théorie glottogonique de Marr, les fonctions des gestes sont petit à petit supplantées par les premiers mots ou noms-notions²⁰ (*imena-predstavlenija*) pour employer la terminologie de Marr. Ces mots étaient indéfinis du point de vue sémantique, morphologique et phonétique. A cette époque, le cerveau humain avait développé toutes les relations syntaxiques de base qui pouvaient être rendues verbalement. Pour s'assurer qu'elles étaient exprimées avec précision, des outils formels (autrement dit morphologiques) étaient mis en place, et la complexité de ces outils dépendait du niveau de complexité des relations syntaxiques dont ils étaient le reflet. En conséquence, la morphologie pouvait être considérée comme l'une des hypostases de la syntaxe, sa forme externe la plus complexe. Le type de morphologie dépend strictement de la structure des processus de la pensée à certaines étapes du développement humain, et le but principal de la morphologie est d'exprimer de manière adéquate ces processus. Cette conception du processus glottogonique amène Marr à la conclusion suivante :

La technique du langage articulé commence par la syntaxe, la part la plus importante de tout langage articulé en général. Le caractère distinctif de la syntaxe peut s'expliquer par le fait qu'idéologie et technique ne sont pas séparées en elle, elles sont encore [...] amalgamées, diffuses, non différenciées, indivisibles, comme l'est la société elle-même, sans division par le travail et sans différences sociales [...] Sous sa forme la plus nette, la nature diffuse de la syntaxe

¹⁸ *Ibid.*, p. 90.

¹⁹ Notamment dans deux articles reproduits dans Marr, 2002, pp. 102 et 204 respectivement : «K voprosu ob istoričeskom processe v osveščenii jafetičeskoj teorii» [1930] et «Jafetičeskaja teorija – orudie klassovoj bor'by» [1930].

²⁰ On pourrait rendre plus précisément cette notion par «noms-représentations» pour autant que nous supposons que Marr se référait ici à ce que la tradition philosophique allemande définissait par *Vorstellungen*. Cependant, l'emploi par Marr de sa propre terminologie est notoirement incohérent, et le terme *imena-predstavlenija* est souvent remplacé par *imena-ponjatija* (voir par exemple Marr, 1936 [1932], p. 309), ce qui rend ces deux termes totalement interchangeables. Ainsi, le terme «noms-notions» semble convenir de façon générale aux sens des deux termes employés par Marr.

est présente entièrement dans le langage humain pré-articulé, le langage linéaire ou cinétique. (Marr, 2002, p. 237)

Selon Marr, l'union de la syntaxe et de la morphologie est caractéristique des types de langues amorphes les plus anciens, comme le chinois, dans lesquels le statut morphologique et syntaxique des mots est déterminé par la distribution contextuelle de ces derniers, c'est-à-dire, en fin de compte, par leur fonction dans la communication.²¹ Par conséquent, le sens lexical précis d'un mot ne peut être obtenu qu'en se référant au contexte (ceci explique la polysémie lexicale des langues amorphes). Marr note qu'il y a quelques traces de cette caractéristique également dans des langues d'autres types : «Des traces de l'ordre des mots rigide peuvent être retrouvées dans des langues du système prométhéen (autrement dit : indo-européen, *E. C.*)».²² Par la suite, ce problème sera étudié en profondeur par I. Meščaninov, surtout dans ses livres *Členy predloženia i časti reči* de 1945 et *Glagol* de 1948.

Le fait que Marr croie que les caractéristiques fonctionnelles des mots soient une question-clé pour définir la signification morphologique et syntaxique le rapproche assez des conceptions de Jespersen présentées en 1924 dans *The Philosophy of Grammar*. L'intérêt de Jespersen pour ces questions de pragmatique des langues et de grammaire fonctionnelle provient de sa classification des mots. Cette classification se base sur l'idée que le statut morphologique d'un mot est totalement subordonné à sa fonction syntaxique, en conséquence il ne peut être obtenu qu'à partir du contexte. Cela permet à Jespersen d'expliquer certains cas de disparité dans des corrélations syntaxo-morphologiques apparemment stables (telles que nom-sujet/objet ou verbe-prédicat) par les fonctions communicationnelles des mots dans un énoncé.

En plus de cet intérêt pour la grammaire fonctionnelle partagé par ces deux savants, Marr et Jespersen étaient préoccupés l'un et l'autre par certaines questions de syntaxe sémantique, à savoir les connexions entre la formation des concepts logiques de base et la formation des catégories grammaticales. Certes, ces questions ont été abordées par Marr et Jespersen à des niveaux très différents. En fait, alors que Jespersen est considéré comme l'une des figures-clés dans le développement de l'étude de la syntaxe sémantique, les conceptions de Marr sur le sujet s'expriment sous la forme de courts commentaires pertinents éparpillés tout au long de son œuvre. Ainsi, dans *Jazyk i myšlenie*, Marr dit que la grammaire s'est formée à partir des catégories extra-linguistiques abstraites (*ponjatija i predstavlenija*).²³ Ayant leur origine dans le cerveau humain, elles sont reflétées «dans la syntaxe, où elles sont des membres de la proposition, et dans la morphologie, où elles sont des parties du discours».²⁴ Ce bref commentaire

²¹ Cf. Marr, 2002, p. 275 et Marr, 1977 [1931], p. 29.

²² Dans *Jafetičeskaja teorija*, cité dans Marr, 2002, p. 276.

²³ Voir la note 19 de cet article.

²⁴ Marr, 1977 [1931], p. 30.

est relativement important pour comprendre la nature du syncrétisme syntaxo-morphologique et la façon dont il se reflète dans la structure grammaticale. Les propos de Marr impliquent que la force de cette unité syncrétique est conditionnée par l'unité sémantique de la syntaxe et de la morphologie.

Bien que leur développement demeurât superficiel dans l'œuvre de Marr, ces idées furent reprises par certains de ses étudiants dont les noms sont souvent cités avec celui de Jespersen en lien avec les questions des aspects sémantiques et pragmatiques de la grammaire.²⁵

La sémantique historique et la question de l'acquisition du langage dans la petite enfance sont d'autres domaines d'intérêt également partagés par ces deux linguistes. Ces questions furent abordées par Marr en lien avec le langage de la période préhistorique, et par Jespersen, en lien avec le langage infantin. Tous les deux soulignent la nature mystique des mots quand ils sont perçus par les sauvages et les enfants. Le passage suivant, tiré de l'œuvre de Jespersen, résonne comme un commentaire de Marr sur le même sujet :

Nous ne comprendrons jamais totalement la nature du langage si nous le considérons avec l'attitude réfléchie de l'homme scientifiquement entraîné d'aujourd'hui pour qui les mots qu'il utilise sont des moyens pour communiquer, voire pour développer une pensée. Pour les enfants et les sauvages, un mot est quelque chose de très différent. Pour eux, il y a dans un nom quelque chose de magique ou de mystique. (Jespersen, 1954, p. 152)

En recherchant les sources possibles de cette communauté d'intérêt, il ne faut peut-être pas non plus oublier le fait qu'ils ont tous les deux travaillé en grammaire pratique (écriture de manuels) et qu'ils avaient l'expérience d'étudier des langues en action et de travailler sur des phénomènes discursifs variés. Tout cela a pu avoir un certain impact sur ces deux linguistes. Ils avaient aussi en commun certains «inspireurs», avant tout Schuchardt, Lévy-Bruhl, Wundt²⁶, mais aussi quelques néo-linguistes et leurs prédécesseurs, tels que Ascoli pour Marr²⁷, et Vossler pour Jespersen.²⁸ Naturellement, les deux linguistes étaient également influencés par le contexte linguistique et philosophique général de leur époque.

Le problème du syncrétisme et de la communauté sémantique de la syntaxe et de la morphologie est étroitement lié à la question de l'origine et de la fonction du verbe et du nom dans la communication, et leurs interrelations. Dans la théorie de Marr, tant le verbe que le nom peuvent être réduits à leur origine préhistorique commune, un «nom-notion» syncrétique

²⁵ Cf. Danilenko, 1988, pp. 109 et 127, ainsi que l'article de Xudjakov «Ponjatijnye kategorii kak ob''ekt lingvističeskogo issledovanija».

²⁶ Voir par exemple Marr, 2002, pp. 37, 44, 90, 101, 148, 159, 163 et 283 ; Jespersen, 1954, pp. 3, 45, 63, 165, 184 et 191.

²⁷ Cf. Marr, 2002, p. 44.

²⁸ Cf. Jespersen, 1954, pp. 62 et 68.

(*imja-ponjatie* / *imja-predstavlenie*)²⁹, dont nous avons brièvement parlé plus haut. Ces noms étaient profondément symboliques et désignaient un objet qui était très fortement associé à l'information à transmettre, et qui, de fait, aidait à reconstruire une image très claire de la situation en question.

Une description de ce mécanisme a été donnée précédemment avec les commentaires concernant sa ressemblance avec le fonctionnement de l'indice, tel qu'entrevu par Ch. Peirce. Une analyse plus précise de l'interprétation par Marr des interrelations entre le verbe et le nom révèle encore des parallèles avec d'autres concepts sémiotiques.

La condition principale pour former un énoncé est, d'après l'opinion de Marr, l'idée d'une espèce de dynamique entre le sujet et l'objet. Ainsi, une expression ne peut être considérée comme un énoncé que si elle est basée sur une construction prédicative. Marr affirme que le prédicat a été la dernière catégorie syntaxique à avoir été formée à l'intérieur d'une partie séparée du discours, autrement dit à l'intérieur du verbe. Marr fait alors remarquer que la notion de processus (ou la notion d'état) ne peut être exprimée de manière adéquate que par un ensemble de mots logiquement reliés et présentés dans un ordre particulier :

En fait, un processus ou un état n'est exprimé ni par un mot, ni par le radical ou la forme [grammaticale, *E. C.*] de ce dernier, mais au moyen de la distribution d'éléments [...] dans une séquence. (Marr, 2002, p. 248)

Ce commentaire se rapproche de façon surprenante de l'interprétation de la proposition de Bertrand Russel, qui affirme que les «choses» peuvent être nommées par des mots isolés, alors que les faits et les événements ne peuvent pas du tout être nommés, mais peuvent être exprimés dans une proposition. Cependant, Russel reconnaît aussi le fait que certains mots, qu'il nomme mots «indicatifs»³⁰, sont capables d'exprimer l'entière signification de la proposition, à condition qu'ils indiquent l'objet ayant la connexion immédiate la plus importante avec la proposition en question.³¹

D'un autre côté, Marr ajoute que la forme acoustique d'une séquence de mots contribue elle-même à l'expression de l'idée de processus/accident, puisque les mots prononcés les uns après les autres sont asso-

²⁹ Cf. Marr, 2002, p. 247. Son idée de la nature syncrétique du verbe et du nom était surtout basée sur son observation des langues ibéro-caucasiennes. Selon Marr, dans ces langues «tout peut se décliner, même *une table* et *une chaise*, à la voie active ou passive» (Marr, 2002, p. 247). Marr fait une étrange observation dans son article sur les verbes irréguliers en géorgien. Il commence par faire des commentaires sur la grande quantité de verbes irréguliers en géorgien et poursuit en disant que «ces soi-disant verbes irréguliers sont généralement plus proches des noms initiaux [c'est-à-dire les noms-notions, comme il les nomme dans cet article, *E. C.*], et, au fond d'eux-mêmes, ils sont ces noms initiaux qui peuvent servir pour désigner à la fois une action et un état, sans subir aucune transformation formelle particulière» (Marr, 1936, p. 309).

³⁰ Russel, 1945, p. 74.

³¹ Cf. les noms-concepts préhistoriques de Marr et les indices de Peirce.

ciés de manière dynamique. On peut définir cette fonction d'un énoncé par l'adjectif iconique, qui renvoie une fois encore à la classification des signes de Peirce.³²

Ainsi, pour résumer les conceptions de Marr sur le sujet, la sélection sémantique des mots et leur distribution, avec la fonction iconique d'une séquence de mots, sont des moyens suffisants pour exprimer le noyau prédicatif d'un énoncé. Cette présomption pourrait expliquer pourquoi, dans l'opinion de Marr, le verbe n'est pas immédiatement nécessaire. C'est aussi un bon exemple de sa tendance à distinguer entre le prédicat et le verbe, tendance qui reflète aussi sa position générale visant une analyse séparée de l'aspect formel et de l'aspect sémantique d'une langue.

Malheureusement, comme dans beaucoup d'autres cas, Marr n'étudia pas aussi profondément qu'elle l'aurait mérité, la question de la corrélation du verbe et du prédicat. Cela s'ajoute à une longue liste d'exemples où des concepts de Marr potentiellement de valeur sont restés dans un état embryonnaire, sous la forme de commentaires ou de remarques faites en développant d'autres sujets. D'autres idées de Marr mentionnées plus haut connurent le même destin : elles furent abandonnées par leur auteur dans un état extrêmement *diffus*. Parmi ces idées, il y a celle de l'unité sémantique de la syntaxe et de la morphologie, celle des corrélations entre les catégories grammaticales et logiques, celle du rôle du contexte pour définir les caractéristiques morphologiques des mots, et beaucoup d'autres.

Ces idées rationnelles laissées en germe dans les esquisses grammaticales de Marr auraient pu y rester, sans vie et imperceptibles, s'il n'y avait eu certains de ses étudiants pour voir, grâce à leur perspicacité académique, leur ouverture d'esprit et leur adhésion à ces principes, le caractère fondamentalement nouveau et la valeur potentielle de ces idées, et pour les développer dans leurs propres travaux.

Ainsi, l'intuition de Marr de distinguer entre le prédicat et le verbe fut reprise en détails par I. Meščaninov. Il brisa cette dichotomie en y introduisant un membre supplémentaire : la prédictivité (*predikativnost'*), qui ajoutait un côté fonctionnel à la question.³³ Il fit également progresser le problème des catégories grammaticales et notionnelles (*ponjatijnye*) et celui de leurs interconnexions.

Les éléments nominatifs et prédicatifs d'une phrase, de même que les interrelations entre les catégories logiques et les catégories grammaticales furent étudiées en profondeur par S. Kacnel'son.³⁴ Certains travaux de V. Abaev, parmi les tout premiers, reflètent aussi l'influence significative de l'approche fonctionnelle de la morphologie et de la syntaxe de Marr.³⁵

³² Cependant, cette observation de Marr est plus proche de celle de R. Jakobson sur l'ordre des mots iconique, qui se basait sur le concept du signe iconique élaboré par Peirce (Cf. Jakobson, 1971, p. 350).

³³ Cf. Meščaninov, 1946, 1948 et 1982 [1945].

³⁴ Cf. Kacnel'son, 1936, 1949 et 1986.

³⁵ Cf. Abaev, 1934 et 1936.

Le présent article n'avait pas l'intention de donner une évaluation générale de l'ampleur et des bénéfices de la contribution de Marr à la théorie linguistique ; ce n'était pas non plus une tentative d'analyser l'attitude de la communauté académique face à cette contribution. Cependant, il constitue un exemple supplémentaire d'avis moins préconçus sur l'œuvre de Marr, avis qui commencent à apparaître maintenant que l'émotion a laissé sa place à une attitude plus objective.

© Ekaterina Chown

(traduit de l'anglais par Sébastien Moret)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAEV Vasilij, 1934 : «Jazyk kak ideologija i kak texnika», *Jazyk i myšlenie*, II, Leningrad : AN SSSR, pp. 33-54. [La langue comme idéologie et comme technique]
- , 1936 : Eščë raz o jazyke kak ideologii i kak texnike», *Jazyk i myšlenie*, VI-VII, Leningrad : AN SSSR, pp. 5-18. [Encore quelques mots sur la langue comme idéologie et comme technique]
- DANILENKO V., 1988 : «Onomasiologičeskoe napravlenie v istorii grammatiki», *Voprosy jazykoznanija*, 1988, 3, pp. 108-131. [Le courant onomasiologique dans l'histoire de la grammaire]
- GASPAROV Boris, 1996 : *Jazyk. Pamjat'. Obraz : Lingvistika jazykovogo suščestvovanija*, (Novoe literaturnoe obozrenie, naučnoe priloženie 9), Moskva : Novoe Literaturnoe Obozrenie. [Langue. Souvenir. Image : la linguistique de l'existence langagière]
- JAKOBSON Roman, 1971 : «Quest for the essence of language», in *Selected Writings*, II, The Hague & Paris : Mouton, pp. 345-359.
- JESPERSEN Otto, 1924 : *The Philosophy of Grammar*, London : Allen & Unwin.
- , 1954 : *Mankind, nation and individual from a linguistic point of view*, London : Allen & Unwin.
- KACNEL'SON Solomon, 1936 : *K genezisu nominativnogo predloženi-ja*, Moskva & Leningrad : AN SSSR. [Sur la genèse de la proposition nominative]
- , 1949 : *Istoriko-grammatičeskie issledovanija I : Iz istorii atributivnyx otnošenii*, Moskva & Leningrad : AN SSSR. [Recherches historico-grammaticales I : de l'histoire des relations attributives]
- , 1986 : *Obščee i tipologičeskoe jazykoznanie*, Leningrad : Nauka. [Linguistique générale et typologique]
- XUDJAKOV A., : «Ponjatijnye kategorii kak ob''ekt lingvističeskogo issledovanija», <http://lingvolab.chat.ru/library/hudyakov.htm>. [Les catégories notionnelles comme objet de la recherche linguistique]
- LEVY-BRUHL Lucien, 1965 : *The 'soul' of the primitive*, traduit par L. A. Clair, London : Allen & Unwin.
- LISZKA J., 1996 : *A General Introduction to the Semeiotic of Charles Sanders Peirce*, Bloomington & Indianapolis : Indiana University Press.
- MARR Nikolaj, 1936 [1932] : «Bezličnye, nedostatočnye, suščestvitel'nye i vspomogatel'nye glagoly [Verba impersonalia, defectiva, substantiva und auxiliaria]» in *Izbrannye raboty*, tome II, Leningrad : Gosudarstvennoe socio-èkonomičeskoe izdanie, pp. 300-330. [Les verbes impersonnels, défectifs, substantifs et auxiliaires]
- , 1977 [1931] : *Jazyk i myšlenie*, Letchwork : Prideaux Press. [Langue et pensée]
- , 2002 : *Jafetidologija*, Moskva : Kučkovo pole. [La japhétidologie]

- MEŠČANINOV Ivan, 1982 [1945] : «Predikativnost', skazuemost', glagol'nost'» in *Glagol*, Leningrad : Nauka, pp. 228-244. [Prédicativité, verbalité]
- , 1945 : *Členy predloženiya i časti reči*, Moskva : AN SSSR. [Les membres de la proposition et les parties du discours]
- , 1948 : *Glagol*, Moskva : AN SSSR. [Le verbe]
- MIXANKOVA Vera, 1935 : *Nikolaj Jakovlevič Marr : Očerki ego žizni i naučnoj dejatel'nosti*, Moskva & Leningrad : OGIZ. [Nikolaj Jakovlevič Marr : aperçu de sa vie et de son activité scientifique]
- NOIRÉ Ludwig, 1874 : *Die Entwicklung der Kunst in der Stufenfolge der einzelnen Künste*, Leipzig : von Veit. [Le développement de l'art dans la série des arts pris séparément]
- , 1877 : *Der Ursprung der Sprache*, Meinz : Verlag von Zabern. [L'origine du langage]
- , 1880 : *Das Werkzeug und seine Bedeutung für die Entwicklungsgeschichte der Menschheit*, Meinz : I. Diemer. [L'outil et sa signification pour l'histoire du développement de l'humanité]
- RUSSELL Bertrand, 1945 : *Human knowledge : its scope and limits*, London : Allen & Unwin.
- SAMUELIAN Thomas, 1981 : *The search for a Marxist linguistics in the Soviet Union 1917-1950*, thèse de doctorat non publiée, University of Pennsylvania.
- ŠIŠMAREV V., 1937 : «N. Ja. Marr i A. N. Veselovskij», *Jazyk i myšlenie*, VIII, pp. 321-339. [Marr et Veselovskij]
- THOMAS Lawrence, 1957 : *The linguistics theories of N. Ja. Marr*, Berkeley & Los Angeles : University of California Press.
- WUNDT Wilhelm, 1900 : *Völkerpsychologie : Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze. I : Die Sprache*, Leipzig : Verlag Wilhelm Engelmann. [La psychologie des peuples : à la recherche des lois de développement. I : la langue]
- , 1973 : *Language of gestures*, The Hague & Paris : Mouton.
- ZINDER Lev, 1989 : «Neskol'ko slov o mežurovnevnyx diciplinax», *Voprosy jazykoznanija*, 3, pp. 5-7. [Quelques mots sur les disciplines intermédiaires]

N. Marr à la recherche du sens du langage

Alexandre DULIČENKO

Université de Tartu

Résumé : La lecture des travaux de Marr montre que, pendant toute sa vie, il a essayé de comprendre le sens du langage humain et de découvrir ses «profondeurs». Selon Marr, seul le langage peut nous aider à découvrir les mystères de l'«aube de l'humanité». Comment se représentait-il les origines du langage ? Au niveau du contenu, il existerait au commencement des «éléments primaires» qui serviraient à former les «mots primaires». Éléments non-sémantiques d'abord, ils ont ensuite acquis un grand nombre de connotations, après quoi est venue l'étape de la différenciation sémantique. Ce fut le facteur social qui fut le point de départ de la «grammaticalisation» des «mots primaires». Le nom a donné l'impulsion à la formation du verbe et d'autres parties du discours, indépendantes et grammaticales. C'est ainsi que Marr essayait de tracer les contours sémantiques et grammaticaux du langage primitif. Dans ses recherches, il y a beaucoup de contradictions et d'incohérences, et pourtant aujourd'hui nous ne connaissons pas d'autres chercheurs qui réfléchissent avec tant d'insistance sur le langage humain «à l'aube de l'humanité».

Mots-clés : paléontologie linguistique – langage primitif – éléments primaires – mots primaires – sémantique – grammaire primaire

1. REMARQUES GÉNÉRALES

L'étude détaillée de l'œuvre linguistique de N. Marr montre que, pendant toute sa vie, il a essayé de découvrir le sens du langage humain et de le pénétrer en profondeur. Pourtant, il n'a jamais explicitement formulé ce credo, et dans ses nombreuses publications ce problème n'est pas exposé de façon systématique. On doit tout extraire peu à peu de la masse considérable de ses notes et articles, où certains faits sont interprétés de façon différente et contradictoire, ce qui complique grandement la réception de ses travaux.

Certains historiens de la linguistique ont dit que l'œuvre linguistique de W. von Humboldt est peu lisible, qu'on y voit un auteur toujours en cours de réflexion et qui se corrige lui-même à mesure qu'avance son texte. On pourrait en dire autant des textes de Marr, qui sont difficiles à comprendre et souvent contradictoires. On découvre un auteur vivant dans son propre monde, que lui seul est capable d'interpréter; un auteur qui ne se soucie pas d'être accessible à ses lecteurs. Marr forgeait des enchaînements syntaxiques complexes dans une langue qui n'était pas la sienne, et on a l'impression qu'il réussit à résoudre toutes les énigmes, tout en se demandant toujours pourquoi les autres ne veulent pas le comprendre. Comme Marr voulait toujours exprimer les liens logiques les plus fins en utilisant les constructions syntaxiques les plus longues, même les linguistes doivent parfois relire ses textes plusieurs fois, sans même avoir la certitude de les avoir bien compris. Et pourtant, il nous faut lire et relire Marr, car les violentes critiques de la «Nouvelle théorie du langage» dans les années 1950 ont fait oublier la partie rationnelle que contiennent ses travaux, et qui pourrait contribuer à l'évolution de la pensée linguistique au XXI^{ème} siècle.

Nous prendrons appui essentiellement sur le recueil de citations de Marr publié par V. Aptekar' en 1933¹.

Commençons par nous demander ce qu'était le langage pour Marr. Il se plaignait souvent qu'en linguistique «il n'existe pas une seule définition satisfaisante du langage»². Or il reconnaissait qu'il n'était pas facile de donner une telle définition. Cf. les deux affirmations suivantes :

«Les spécialistes en linguistique savent très bien comment les langues sont utilisées par les écrivains en général dans leurs formes écrites et orales [...] ; ils ont observé et rassemblé des faits précieux pour élaborer empiriquement leurs thèses, mais ils ne savent pas ce que le langage représente dans sa fonction

¹ *Voprosy*, 1933. En citant Marr, nous indiquerons toujours entre parenthèses la page correspondante du recueil de citations et ensuite le titre du travail et l'année de sa parution. Cela devrait faciliter le travail complexe consistant à interpréter les thèses de Marr.

² *Ibid.*, p. 170, «Jazyk i sovremennost' » [Le langage et la modernité], 1932.

sociale, ni quelles sont ses origines» (*ibid.*) ; « [...] qu'est-ce que le langage ? Il est difficile de lui donner une définition, car, création de la base matérielle toujours changeante, de la production et du facteur superstructurel qui y est lié, c'est-à-dire de la structure sociale, le langage est en même temps une valeur historique, c'est-à-dire une catégorie changeante. Ce serait faire un monstrueux anachronisme que de donner une définition unique (idéologique ou technique) du langage. On frémit en entendant que les petits problèmes linguistiques d'ordre génétique sont discutés sans que les problèmes de la paléontologie linguistique soient pris en considération» (*ibid.*).

Ainsi, c'est à cause du risque d'anachronisme qu'on ne peut donner aucune définition objective au langage. Au contraire, on ne peut l'analyser que socialement et génétiquement, c'est-à-dire en tenant compte de son origine – ce que, comme le disait Marr, «nos amis les linguistes de l'autre côté», c'est-à-dire les indo-européanistes, ne considéraient pas comme un problème scientifique³. Voici donc ce que la science du langage représentait pour Marr :

«Pour nous, la science du langage n'existe pas tant qu'elle ne reconnait pas le caractère actuel du problème de l'origine du langage» (*ibid.*, p. 194, «Predislovie k sborniku: "Jazykoznanine i marksizm"» [Préface au recueil «Linguistique et marxisme»], 1929).

Voilà une définition très étroite et péremptoire de la science du langage. Pourtant, Marr la considérait comme primordiale, tout le reste, y compris l'aspect synchronique de la langue, n'étant que dérivé. Ainsi, il essayait de faire rentrer la théorie du langage en général dans sa «Nouvelle théorie» (théorie japhétique, japhétidologie), pour laquelle les problèmes glottogoniques étaient essentiels, la paléontologie linguistique qui étudiait les origines du langage «à l'aube de l'humanité», servant de méthode d'étude. Marr était sûr que sa théorie serait bientôt «répandue dans le monde entier»⁴, car elle était devenue «un nouvel observatoire linguistique, possédant un télescope paléontologique»⁵. En s'appuyant sur l'étude comparative de «toutes les langues», ce dernier devrait permettre d'«ouvrir une voie vers l'inconnu [...], [d'aller] vers les profondeurs infinies, vers l'origine du travail créateur et organisé de l'humanité»⁶. La comparaison de «toutes les langues» passionnait Marr, mais parfois lui jouait des mauvais tours : ses étymologies laissent voir en lui plutôt un dilettante superficiel qu'un étymologiste chevronné. Cf. la thèse suivante qui ne fait guère exception chez Marr :

³ *Ibid.*, p. 370, «Lingvističeski namečameye èpoxi razvitija čelovečestva i ix uvjazka s istoriej material'noj kul'tury» [Les époques linguistiques dans l'évolution de l'humanité et leur relation avec l'histoire de la culture matérielle], 1926.

⁴ *Ibid.*, p. 293, «Počemu tak trudno stat' lingvistom-teoretikom» [Pourquoi est-il si difficile de devenir théoricien de la linguistique], 1929.

⁵ *Ibid.*, p. 315, «O čislitel'nyx (k postanovke genetičeskogo voprosa)» [Sur les adjectifs numéraux (pour poser la question génétique)], 1927.

⁶ *Ibid.*, p. 360, «Lingvističeski namečameye ...».

«Je n'arrive pas à comprendre comment nous avons pu étudier la langue arménienne sans le mordve et *vice versa*» (*ibid.*).

Et pourtant, l'un des mérites principaux de Marr et de sa «Nouvelle théorie du langage» consiste dans le fait qu'en étudiant les origines et l'évolution du langage, il mettait au premier plan la sémantique. Tout en reconnaissant le caractère bi-face du signe linguistique («les éléments linguistiques ont deux faces : un côté idéologique [c'est-à-dire, sémantique] et un côté formel»⁷), il relègue en même temps l'aspect formel au second plan. Cf. les citations suivantes :

«La sémantique, l'étude du sens des mots, constitue le point fort de la linguistique japhétique [...]. La linguistique japhétique a découvert que la sémantique, ainsi que la morphologie de la langue, dépend directement de l'organisation sociale de l'humanité, des conditions sociales et économiques de sa vie» (*ibid.*, p. 389, «Ob jafetičeskoj teorii» [Sur la théorie japhétique], 1924); «L'essentiel de la langue est dans son contenu et non dans sa forme» (*ibid.*, p. 161, «Predislovie k "Jafetičeskomu sborniku", V» [Préface au *Recueil japhétique*, vol. V], 1927).

Il est vrai que Marr étudiait également l'aspect formel du langage. Mais c'est dans la sémantique qu'il cherchait «les origines du langage».

Comment découvrir les mystères de l'«aube de l'humanité» ? Uniquement à travers le langage :

«Qui est capable de nous raconter le passé ancien, les origines de l'animal déjà transformé en l'homme raisonnable et parlant ou qui était en train de le devenir ? Qui ou quoi ? Le langage, rien que le langage» (*ibid.*, p. 171, «Jazyk i sovremennost' »).

2. LANGAGE ET PENSÉE

Seul l'homme raisonnable a pu créer le langage. On ne peut donc étudier cette question sans aborder la relation entre langage et pensée. Ici Marr n'est pas toujours très conséquent. D'une part, il affirme que le langage (ou la parole) et la pensée sont apparus en même temps :

«[...] le langage et la pensée sont apparus en même temps, dans le processus de la production. Maintenant, ils sont en lutte l'un avec l'autre, et leur contradiction se résout par la réduction du langage qui change toujours : il avait été avant cinétique, pour devenir ensuite sonore et dans le futur il sera encore autre : il va, à proprement parler, disparaître. Si maintenant le langage sert d'intermédiaire entre la pensée et la production, dans le futur elles se réuniront complètement. Pourtant elles sont apparues en même temps, à la base de la

⁷ *Ibid.*, p. 241, «Jafetidologija v Leningradskom gosudarstvennom universitete» [La Japhétidologie à l'Université d'Etat de Léninegrad], 1930.

production, et elles sont toutes les deux présentes dans la superstructure, en étant toujours en mouvement, c'est-à-dire dans un développement dialectique» (*ibid.*, p. 317, «Jazyki i sovremennost' » [Les langues et la modernité], 1932).

Mais dans ses autres travaux, Marr attribue la primauté temporelle à la pensée : l'apparition du langage (ou de la parole) a donc suivi l'apparition de la pensée :

«Il n'existe pas un seul mot, pas un seul phénomène linguistique propre à la parole (morphologie, syntaxe) ou à ses manifestations matérielles, il n'existe pas un seul élément du langage sonore qui à son origine ne fût pas une interprétation de sens d'une façon ou d'une autre, qui n'ait reçu une fonction quelconque avant l'apparition de la pensée» (*ibid.*, p. 184, «Jazyk i myšlenie» [Le langage et la pensée], 1931); «[...] la pensée dialectique et matérialiste a dépassé le langage linéaire, et c'est à peine si elle entre dans le langage sonore. En dépassant cette dernière, elle se prépare à la création, à la base des réalisations les plus récentes du langage cinétique et sonore, du nouveau langage unique, dans lequel la plus grande beauté se réunira avec le plus haut développement de l'esprit. Où cela se passera-t-il ? Camarades, seulement dans la société communiste, la société sans classes» (*ibid.*, p. 185).

La dernière thèse est en accord avec les résultats de certaines recherches de la fin du XXème – début du XXIème siècle.

Ainsi, c'est la pensée qui a donné le premier élan à la formation du langage, système particulier à finalité de contenu. Elle participe nécessairement à l'évolution langagière de l'homme.

3. VERS LES TRÉFONDS DU LANGAGE

Pénétrer dans le «Saint des Saints» du langage, c'est-à-dire ses constituants primaires (mais apparus à différentes époques) a toujours été le problème le plus difficile de la linguistique. En partant de la thèse de la monogénèse de toutes les langues du monde, la linguistique nostratique au XXème siècle aspire à découvrir les profondeurs du langage – ainsi que la typologie, et la théorie des universaux linguistiques, qui en est proche. A l'époque de Marr, toutes ces directions n'existaient encore qu'à l'état embryonnaire. Marr a réfuté l'hypothèse de la protolanguage, selon laquelle, à l'origine, il n'y avait qu'une ou deux dizaines de langues sur la Terre qui, en divergeant, se sont transformées en groupes de langues et en langues particulières. Il a avancé l'idée d'un processus glottogonique unique : à l'origine de la vie linguistique de l'humanité il y avait une multitude de langues, qui se formaient en suivant un seul modèle linéaire, la diversité linguistique contemporaine étant l'héritage de cette époque lointaine. L'étape finale de ce processus glottogonique consiste dans le nivellement progressif de cette diversité linguistique et dans la formation d'une seule langue pour toute l'humanité.

Quels éléments primaires du langage Marr a-t-il cru découvrir ? Il s'agit d'éléments de deux niveaux : celui du contenu (lexico-sémantique) et celui de la forme (grammaticale).

3.1. LE CÔTÉ SÉMANTIQUE DU LANGAGE HUMAIN

Il s'agit avant tout de la sémantique des mots, c'est pourquoi il est important de comprendre comment les mots sont apparus et comment leurs significations ont évolué.

3.1.1. MOT PRIMAIRE ET ÉLÉMENTS PRIMAIRES (OU SYLLABES PRIMAIRES)

Marr introduit dans la paléontologie du langage les notions de mot primaire (*pervoslovo*) et d'éléments primaires, qui sont au nombre de quatre. Il a été poussé à reconnaître l'existence de ces unités par la logique même du processus glottogonique qui, selon lui, est unique pour tous les foyers linguistiques.

Il serait plus exact d'appeler les éléments primaires «syllabes primaires». Voici comment Marr les définit :

«[...] 'l'élément linguistique'. C'est un complexe sonore primaire, qui est historiquement fondé comme superstructure, non seulement en tant qu'élément sonore, mais aussi comme élément de pensée. Ces éléments sont au nombre de quatre dans toutes les langues [...]» (*ibid.*, p. 239, «Jazyk i sovremennost'»).

Ces éléments sont apparus non dans le langage, mais dans le «processus de travail-magie». Ces éléments font ensuite partie de la parole sonore :

«Il faut aborder le problème génétique des quatre éléments langagiers [...] de deux côtés : d'abord, en tant qu'unités sonores n'ayant pas encore la fonction d'éléments langagiers, quand, formant une unité non différenciée avec le chant et la danse, ils n'étaient qu'un moyen de l'action magique ; deuxièmement, comme unités sonores qui étaient déjà éléments de la parole, d'abord toujours dans leurs liens indissolubles avec les éléments de la parole cinétique, les gestes et la mimique [...] et seulement après, à la suite de l'élargissement progressif de leur utilisation, ayant la fonction d'éléments indépendants de la parole sonore déjà formée» (*ibid.*, p. 236-237, «Jafetičeskaja teorija» [La théorie japhétique], 1928).

Ce sont donc ces quatre «syllabes primaires» et non des sons particuliers qui ont formé la base de la phonétique :

«La parole sonore commence avec l'élaboration des sons complexes [...] SAL, BER, YON, ROŠ, [...] et non des sons particuliers» (*ibid.*, p. 332).

Pourquoi précisément SAL, BER, YON, ROŠ ?

«Toutes les langues du monde, qu'il s'agisse de leur vocabulaire ou de leur structure grammaticale, ne sont composées que de ces quatre éléments, car ces éléments, dépourvus de toute signification à l'origine, et n'ayant que la fonction de moyens magiques, sont devenus ensuite totems, puis objets de culte, ensuite les dieux de groupes sociaux particuliers et encore plus tard (c'est-à-dire, après l'apparition des tribus et donc des clans) des noms de tribus. C'est pourquoi on appelle parfois ces quatre éléments les noms des tribus [...]. Je répète, apparus plus tard, ils ne sont que les remplaçants conventionnels de la prononciation des quatre éléments primaires sonores qui représentaient les complexes de l'action magique» (*ibid.*, p. 234, «Postanovka učenija ob jazyke v mirovom masštabe i abxazskij jazyk» [La théorie du langage à l'échelle mondiale et la langue abkhaze], 1928).

Pourquoi quatre éléments ? Dans ses réflexions, Marr a souvent posé cette question, mais il nous semble qu'il n'a jamais donné la réponse :

«Au début nous avons eu un doute quant à leur quantité : n'étaient-ils pas 12, 9, 7 etc. ? Ensuite leur sens qualitatif est devenu parfaitement clair» (*ibid.*, p. 241, «K semantičeskoj paleontologii v jazykax ne jafetičeskix sistem » [Pour la paléontologie sémantique des langues appartenant aux systèmes non-japhétiques], 1931).

La première phrase parle d'une chose, la deuxième – de toute autre chose. Et dans la suite du texte on ne trouve malheureusement pas de réponse à la question posée.

La force créatrice et productive de ces quatre éléments frappe l'imagination :

«De nos jours ils se sont multipliés jusqu'à l'infini, qui peut par la suite se transformer en unité» (*ibid.*, p. 240, «Jazyk i sovremennost' »).

Cela veut dire que ces quatre syllabes primaires se déploient dans le tissu des différentes langues, et forment toute la variété des langues actuelles à la base de l'hybridation des éléments et des mots mêmes.

A l'étape initiale de ce processus, ces éléments ont servi à former les mots :

«La croissance formelle du langage sonore s'est déroulée de différentes façons, avant tout par l'accumulation des variétés lexicales créées à la base de ces éléments» (*ibid.*, p. 293, «Jafetičeskaja teorija»).

En même temps, «les mêmes éléments, qui étaient déjà des mots, n'avaient aucun sens en dehors de leur milieu. Le milieu déterminait non

seulement tel ou tel sens parmi les sens du mot apparus plus tard, mais le sens en général que le mot en tant que tel n'avait pas»⁸.

Ainsi apparaissent les mots primaires. Marr essaie de nous convaincre qu'au début chaque tribu n'avait qu'un seul mot :

«[...] la paléontologie moderne du langage nous permet d'arriver dans nos recherches jusqu'à l'époque où chaque tribu n'avait à sa disposition qu'un seul mot, et l'utilisait dans tous les sens que l'humanité comprenait à cette époque» (*Ibid.*, p. 196, «K proisxoždeniju jazykov» [Sur l'origine des langues], 1925).

La raison pour laquelle il s'agit d'un seul mot n'est pas claire, pas plus qu'on ne peut comprendre la thèse suivante de Marr :

«Les langues japhétiques nous font découvrir qu'au début le 'mot' était pour les hommes plutôt un moyen de s'informer mutuellement que quelque chose de prononçable» (*ibid.*, p. 232, «Jafetidy» [Les peuples japhétiques], 1922).

Ainsi, déclare Marr, un seul «mot-mère» existait. La question se pose : lequel ? Voici ce que nous lisons :

«Les mots primaires, les mots du stade le plus ancien dans l'évolution de la parole sonore (il s'agit des noms des objets cosmiques et des éléments : 'le ciel', 'l'eau', 'le soleil' et donc 'le feu-lumière') sont identiques ou apparentés en breton et en basque, en arménien, et, au nord – en tchouvache, et en komi» (*ibid.*, p. 297, «Bretonska ja nacmenovskaja reč' v uvjazke jazykov Afrevrazii» [La langue de la minorité nationale bretonne dans ses liens avec les langues de l'Afro-Eurasie], 1930).

Et encore :

«La quantité des premiers mots prononçables, naturellement très pauvre, était déterminée tout d'abord par le caractère de la vie de tribu organisée autour du totem (quelle que soit la façon dont on comprend ce mot, au sens de religion d'un clan, ensemble d'éléments sociaux, psychologiques et de culte, etc.)» (*ibid.*, p. 232-233, «Jafetidy»).

A quel point cette quantité était-elle pauvre ? Là encore, Marr est d'une étonnante précision :

«[...] la parole sonore se composait de seulement quelques mots primaires, pas plus que sept» (*ibid.*, p. 411, «O proisxoždenii jazyka» [Sur l'origine du langage], 1926).

D'où vient ce chiffre ? Marr ne l'explique pas, ce qui, comme dans bien d'autres cas, mine la confiance qu'on peut avoir en ce qu'il veut dire.

⁸ *Ibid.*, p. 345.

Tout au début, la formation du vocabulaire a été déterminée par les relations sociales :

«[...] les mots mêmes et leurs formes, leur profil factuel découlent de l'organisation sociale, de ses mondes superstructurels et par leur intermédiaire, de la vie économique [...]» (*ibid.*, p. 342, «Iz Pirenejskoj Gurii (k voprosu o metode)» [Depuis la Gourie Pyrénéenne (une question de méthode)], 1928).

De plus, beaucoup dépendrait des systèmes du matriarcat et (ensuite) du patriarcat. En s'appuyant sur le tchouvache et sur d'autres langues, Marr pensait que, par exemple, la déesse de l'amour Aphrodite est le produit du matriarcat comme système plus ancien, tandis que la notion plus générale du genre masculin 'dieu' est le produit du régime patriarcal⁹.

Les nouveaux mots ont été créés à partir des plus anciens sans annuler ces derniers – ce qui, selon Marr, semblait être particulièrement apprécié et donc cultivé. Mais alors, comment comprendre la thèse de Marr selon laquelle «on n'inventait pas de nouveaux mots, mais les anciens mots recevaient de nouvelles fonctions»¹⁰ ? Il ne nous semble pas nécessaire de discuter la thèse de Marr selon laquelle les mots d'ordre objectif sont apparus avant les mots subjectifs¹¹. Quant à l'affirmation suivante, elle est fort péremptoire : «au début, les mots se formaient d'après leur fonction, et non d'après leur forme, le matériau et la technique»¹². La fonction de l'objet était pour lui très importante, mais en réalité l'homme primitif était entouré d'objets dont la fonction n'était pas claire pour lui. Il ne pouvait donc voir que la forme, le matériau et la façon dont ils avaient été créés.

3.1.2. LA SÉMANTIQUE PRIMITIVE

Les thèses marristes concernant la genèse de la sémantique du langage humain semblent mieux fondées, même si cela ne veut pas dire qu'on peut accepter tout ce qu'il en dit. Selon Marr, la sémantique passe par plusieurs étapes dans son évolution.

- Première étape.

Sur la base des quatre «syllabes primaires» se sont formés les mots primaires en tant que complexes sonores non sémantiques. Ils précédaient le polysémantisme des langues du type synthétique. On a du mal à s'imaginer un phénomène de ce type, car, s'il s'agit de mots, ils doivent

⁹ *Ibid.*, p. 402, «Rodnaja reč'- mogučij ryčag kul'turnogo pod''ěma» [La langue maternelle, puissant levier de l'essor culturel], 1930.

¹⁰ *Ibid.*, p. 463, «Jafetičeskie zori na ukrainskom xutore» [Les aubes japhétiques sur un village ukrainien], 1930.

¹¹ *Ibid.*, p. 411, «O proisxoždenii jazyka».

¹² *Ibid.*, p. 406, «Lingvističeski namečameye...».

bien, à part leur côté formel, posséder un côté sémantique (ce qui n'est pas le cas). Marr écrit :

«A l'étape primitive de l'évolution des tribus, les sons n'existaient pas encore. Les gens communiquaient en utilisant les gestes et les mimiques, en percevant le monde extérieur dans des images fonctionnant par ressemblance [...]. Quand la parole sonore est apparue, les mots servaient de symboles et d'images. L'homme primitif préhistorique pensait avec des représentations imagées, ses associations concernaient des images, non des notions abstraites» (*ibid.*, p. 229, «O proisxoždenii jazyka»).

• Deuxième étape

1. Marr ne distingue pas nettement cette étape, mais d'après ses réflexions on peut comprendre qu'il s'agit d'une «impulsion sémantique», en tant que cause première d'évolution des significations dans le mot : c'est «l'organisation sociale de l'humanité»¹³. La vie sociale avec ses besoins poussait l'homme à créer des complexes sonores dotés de sens.

2. Il existerait une «notion-mère»¹⁴, ce qui doit être la même chose que le «proto-sens», que Marr explique par un exemple¹⁵ que nous représentons ici par le schéma suivant:

'gentil' [*dobryj*] – 'bon' [*xorošij*], 'méchant' [*zloj*] – 'durnoj'
[*mauvais*]

[une force surnaturelle, sa représentation]

↓

Dieu → 'dieu ethnique' = totem d'une tribu

La notion-mère (ou proto-sens) semble être la même chose que «l'archétype polysémantique de l'époque primaire, génétiquement lié à un grand nombre de mots dérivés»¹⁶. Les «mots archétypes» possédaient une capacité de «diffusion idéologique», c'est-à-dire provoquant des impulsions sémantiques.

• Troisième étape

Les mots primaires étaient polysémantiques à un très haut degré. D'après la définition de Marr, il s'agissait de «faisceaux» sémantiques,

¹³ *Ibid.*, p. 389, «Ob jafetičeskoj teorii ».

¹⁴ *Ibid.*, p. 398, «K semantičeskoj paleontologii...».

¹⁵ *Ibid.*, p. 419, «Stadija myšlenia pri vozniknovenii glagola 'byt' » [Le stade de la pensée à l'apparition du verbe 'être'], 1930.

¹⁶ *Ibid.*, p. 243, «K semantičeskoj paleontologii...».

comme par exemple ‘tête + montagne + ciel’ ou ‘main + femme + eau’. Chacun d’eux «diffusait» un grand nombre de significations concrètes :

«[...] la notion de ‘ciel’ a autant d’aspects sémantiques qu’il y a d’étoiles dans le ciel» (*ibid.*, p. 425, «Iz semantičeskix derivatov ‘neba’») [Les dérivés sémantiques du ‘ciel’], 1924).

Voici comment l’image de la ‘main’ diffuse les sens, en se transformant en mot polysémantique :

‘la main’ → appeler
 désigner
 attirer
 prendre (le fait de prendre)
 donner (le fait de donner)
 offrir
 tendre
 proposer
 effleurer
 . toucher, etc.

Marr écrit :

«Le même mot ‘main’ a [...] des dizaines de différents sens de base, sans parler du fait qu’il désigne une partie du corps» (*ibid.*, p. 411, « O proisxoždenii jazyka »).

Ou encore un exemple : au début la ‘main’ qui travaille, ensuite la ‘tête’ qui réfléchit et seulement après vient ‘l’âme’, qui égale le ‘corps’¹⁷.

• Quatrième étape

De ce polysémantisme illimité, nous passons à la différenciation des sens du mot. Le milieu, c’est-à-dire le facteur social y jouait un rôle décisif¹⁸. Puis avait lieu une «multiplication et une spécification des significations lexicales», un «accroissement des significations» (le sens originel, toujours collectif, prenait des aspects particuliers). C’est ainsi que se formaient des mots sémantiquement différenciés.

Pour résumer, on peut présenter ainsi le schéma de l’évolution sémantique du langage humain d’après Marr :

¹⁷ *Ibid.*, p. 425, «O slojax različnyx èpox v jazykax prometeidskoj sistemy» [Les couches de différentes époques dans les langues du système prométhéide], 1927.

¹⁸ *Ibid.*, p. 345, «Jafetičeskaja teorija».

I. Asémantisme du mot → II. [Impulsion sémantique] → III. Polysémantisme du mot → IV. Sémantisme différencié du mot.

3.2. L'ASPECT FORMEL DU LANGAGE HUMAIN : LES SOURCES DE LA GRAMMAIRE

Selon Marr, c'est dans les mots que l'homme primitif «imprimait» les images des objets et les notions correspondantes. Pourtant, les premiers mots étaient, d'après lui, «non grammaticaux». En fait, de quelle grammaire pourrait-on parler si à l'origine du langage sonore chaque tribu primitive n'avait qu'un seul mot ? Le niveau grammatical, qui est plus abstrait, est le résultat du travail ultérieur du cerveau de l'homme primitif. Il est bien connu que les mots et la grammaire sont liés à la phonétique. C'est pourquoi, avant d'exposer la grammaire du langage primitif, nous devons nous arrêter sur son côté phonétique.

Selon Marr, au début il existait des complexes sonores insécables, que les hommes percevaient comme des unités formant un tout. Dans son article «Jafetičeskaja teorija» [La théorie japhétique] (1928) Marr écrit:

«Le langage sonore ne commence pas par l'élaboration de sons isolés, mais par l'utilisation de sons complexes formant un tout, qui se transforment ensuite en complexes sonores composés de trois phonèmes. Il s'agit de quatre éléments dont l'articulation ne représentait au début rien d'autre que la prononciation indivise de trois sons : consonne + voyelle + consonne = SAL, BER, YON, ROŠ [...]» (*ibid.*, p. 332).

Ainsi, les quatre «syllabes primaires» étaient indivises, mais distinctes entre elles. Marr appelle ces «syllabes primaires» qui contenaient trois composants (consonne + voyelle + consonne, c'est-à-dire *CVC*) «diffuses au degré de trois sons».

Cette thèse sur le caractère «affriqué» de la phonétique primaire est confirmée par la langue abkhaze, qui comporte des sons «à trois composants» :

«Au début sont produits les complexes sonores : tous les premiers sons étaient complexes, ils étaient des affriquées, si abondamment conservées dans les langues japhétiques, complexifiées par des demi-voyelles, cf. certains sons à trois composants en abkhaze – des sons qui se sont ensuite développés en mots» (*ibid.*, p. 229, «O proisxoždenii jazyka»).

Ensuite arrive l'étape de la différenciation des unités sonores :

«Le travail consistant à percevoir les sons comme unités indépendantes est précédé par celui qui consiste à distinguer les voyelles et les consonnes, à renforcer les voyelles et les consonnes en les allongeant (cf. la longueur des voyelles, la reduplication des consonnes) et en les accentuant (élévation de la

voix, répétition du complexe sonore entier). Il s'agit de phénomènes d'ordre musical [...]» (*ibid.*, p. 333, «Jafetičeskaja teorija»).

Les spirantes furent pourtant les premières à se dégager de l'état diffus de la phonétique :

«Les formations à spirantes sont les moins présentes dans les langues du monde qui sont parvenues jusqu'à nous. Soit parce que les langues mêmes ont éliminé ces sons en premier, soit parce que ces spirantes, d'origine également sociale, se sont dégagées les premières de l'état diffus [...] et n'ont pas encore eu le temps d'élaborer les normes stables d'un système intégral» (*ibid.*, p. 364, «K semantičeskoj paleontologii...»).

En décrivant les langues japhétiques du Caucase et en y distinguant «trois branches initiales», c'est-à-dire sibilante (qui est à son tour divisée en sifflante et chuintante), spirante et sonore, Marr affirme que «ce système de relations strictes et régulières est caractérisé par des sons primaires qui n'ont pas été conservés jusqu'à nos jours. Les langues qui ont survécu jusqu'à nos jours, langues japhétiques, sont déjà des types hybrides, et elles l'étaient déjà à l'époque pré-historique»¹⁹.

Tel est, selon Marr, le schéma de la formation phonétique du langage humain.

Les éléments de la phonétique ont été utilisés aussi bien au niveau lexico-sémantique qu'au niveau formel, c'est-à-dire grammatical. Comment la grammaire est-elle apparue ?

Dans son exposé «Jazyk i myšlenie» [Le langage et la pensée] fait devant les membres de l'Académie des sciences de l'URSS et publié en 1931 sous forme d'une petite monographie, Marr distingue plusieurs traits du langage primitif, qui seraient «définitivement établis par la théorie japhétique»²⁰. Comme dans le cas des composants sémantiques, nous y trouvons beaucoup de thèses contradictoires, faites au hasard ou par oubli. Ainsi, dans l'article «Jafetičeskaja teorija» il est dit que «la catégorie la plus ancienne était les noms. Cela ne change rien si les pronoms sont dérivés des noms»²¹. Plus tôt dans cet article Marr déclare que «les pronoms sont aussi une catégorie assez récente», tandis que dans l'exposé «Jazyk i myšlenie» il dit que «les pronoms [...] furent la première partie du discours à apparaître»²², etc.

Essayons néanmoins de pénétrer dans la profondeur des réflexions de Marr pour arriver à un schéma approximatif des origines grammaticales du langage humain.

¹⁹ *Ibid.*, p. 365, «Ob jafetičeskoj teorii ».

²⁰ *Ibid.*, p. 298-300, «Jazyk i myšlenie».

²¹ *Ibid.*, p. 305, «Jafetičeskaja teorija».

²² *Ibid.*, p. 303, «Jazyk i myšlenie».

Selon Marr, avant la grammaire «il n'y avait pas de parties du discours, il n'y avait pas de noms, mais juste un complexe sonore»²³. C'est le facteur social qui a servi d'impulsion dans son évolution:

«[...] les mots mêmes et leurs formes, leur image réelle découlent de l'organisation sociale, de sa superstructure et par l'intermédiaire de cette dernière – de l'économie, de la vie économique» (*ibid.*, p. 342, «Iz Pirenejskoj Gurii...»).

Comment le facteur social a-t-il pu contribuer à la formation de la grammaire ? Marr donne en exemple la catégorie grammaticale du genre. Il est sûr que le genre grammatical n'est pas lié au sexe (biologique) :

«Pas du tout ! Qu'est-ce que ce genre neutre, qui est complètement anti-naturel ? [...] le genre grammatical n'est rien d'autre que le reflet des formes de l'organisation sociale» (*ibid.*, p. 320, «Rodnaja reč' – mogućij ryčag...»).

Ainsi le genre féminin s'est formé à l'époque du matriarcat, le genre neutre – à l'époque intermédiaire entre le matriarcat et le patriarcat, ce qui était lié «aux résultats de la production, à la production même et donc au matériau», et ensuite est apparu le genre masculin :

«L'ancienne espèce (*vid*) commune, sans différence de classe, a suivi l'espèce masculine pour exprimer la suprématie de l'organisation de classe avec l'homme-père à sa tête» (*ibid.*, p. 321)²⁴.

Dans quel ordre les parties du discours sont-elles apparues ? Voici la réponse de Marr : d'abord le nom (et son remplaçant, le pronom) et ensuite le verbe :

«Il n'y avait pas de conjugaison ni de déclinaison, bien que le langage sonore existât et que les hommes se comprissent très bien sans recourir à ce fardeau qu'est [...] la morphologie. Les éléments composants étaient les mêmes pour la conjugaison et pour la déclinaison, mais dans un cas ils expriment des relations dans l'espace (déclinaison), et dans l'autre – dans le temps, c'est-à-dire dans l'action, dans le mouvement (conjugaison)» (*ibid.*, p. 299, «Jazyk i myšlenie»).

Qu'est-ce qu'un nom ? C'est ce qui deviendra ensuite substantif, ce sont aussi «les conjonctions [!], les adverbes et au début aussi les adjectifs» et bien sûr les pronoms²⁵.

Nous avons déjà parlé de la formation de la catégorie du genre. Ajoutons encore la thèse suivante :

²³ *Ibid.*, p. 301, «Jafetičeskaja teorija».

²⁴ Cf. aussi «Jazyk i myšlenie», p. 300.

²⁵ *Ibid.*, p. 305, «Jafetičeskaja teorija ».

«A l'étape primaire de l'évolution de la parole sonore, l'humanité percevait les animaux non pas physiquement, mais seulement comme un type différent socialement, une catégorie d'êtres passifs ou exploités, au même niveau que sa production et avec les objets de la nature qui avaient une fonction sociale. Cette vision a été reflétée dans un déterminant particulier de classe qui est ensuite devenu l'indice du genre grammatical, le genre neutre» (*ibid.*, p. 200, «Jazyk i pis'mo» [Langue et écriture], 1930).

De plus, il y eut les «créateurs masculins et féminins (auparavant moyen / créateur) et les travailleurs du genre neutre (c'est-à-dire, sans genre, auparavant – le travail et le produit)»²⁶.

Autrement dit,



La catégorie du nombre est apparue avec la notion de pluralité :

1. «Les formes du pluriel représentent un état normal des noms, car dans la vie sociale à l'époque grégaire il n'y avait pas encore de notion d'existence individuelle. Il n'y avait pas de distinction de personne dans la langue, même quand le besoin de les distinguer existait déjà. Un même mot servait à exprimer chacune des trois personnes» (*ibid.*, p. 232, «Jafetidy»);

2. «[...] la représentation de l'objet était plurielle, on ne pensait pas en termes de 'grain de sable', 'grain de poussière', 'arbre', mais 'arbres', non pas un 'homme', mais 'les hommes', plus concrètement une 'tribu' ou un 'clan'» (*ibid.*, p. 404, «Proisxoždenie terminov 'kniga' i 'pis'mo' v osveščenii jafetičeskoj teorii» [L'apparition des termes 'livre' et 'écriture' à la lumière de la théorie japhétique], 1927).

L'apparition des cas a été déterminée par les facteurs sociaux :

«[...] les cas directs et indirects sont les 'cas' passifs et actifs, c'est-à-dire des valeurs socialement évaluées» (*ibid.*, p. 305, «Jafetičeskie zori...»).

Voici ce que Marr écrit au sujet du génitif :

«[...] une catégorie abstraite comme le génitif s'explique comme une construction qui reproduit les relations sociales d'ordre familial : de l'enfant, *resp.* du fils et des parents, car la terminaison de ce cas provient du mot qui signifie 'l'enfant' [...]» (*ibid.*, p. 325, «Jafetidologija v Leningradskom gosudarstvennom universite »).

²⁶ *Ibid.*, p. 408, «K semantičeskoj paleontologii...».

Il reste beaucoup de problèmes avec les pronoms : sont-ils apparus avant les noms (si c'est le cas, que remplaçaient-ils ?) ou en étaient-ils dérivés? De même, Marr n'a pas réussi à résoudre le problème des rapports entre les pronoms et la notion de propriété. D'une part, il avance la thèse suivante :

« [...] la notion de propriété collective était en train de se forger. Le pronom est apparu [...] » (*ibid.*, p. 304, «Jazyk i myšlenie»); «la question est fondamentale : le pronom apparaît en même temps que la notion de propriété. Ce sont des noms exprimant la propriété avant d'être des noms exprimant la personne» (*ibid.*, p. 305, «Jafetičeskaja teorija»).

Voici ce qu'on peut lire, néanmoins, dans un autre travail :

«L'analyse japhétidologique fait remonter le mot 'propriété' dans la parole sonore au pronom. Plus exactement, ce mot est organiquement lié au pronom, avant tout au pronom réfléchi. [...] Pourtant les formes des pronoms apparaissent avant la catégorie de la propriété, déterminées par d'autres besoins de la production et des rapports de production» (*ibid.*, p. 450-451, «Pravo sobstvennosti po signalizacii jazyka v svjazi s proisxoždeniem mestoimenij» [Le droit de la propriété dans les signes du langage en rapport avec l'apparition des pronoms], 1930).

Quoi qu'il en soit, Marr considérait l'apparition des pronoms comme un événement révolutionnaire pour la morphologie et pour le langage en général :

«L'apparition des pronoms représente un grand tournant dans l'histoire du langage, le début d'une nouvelle ère morphologique, au début agglutinante et ensuite flexionnelle, qui a remplacé l'ère amorphe. Peu importe si nous ne pouvons pas faire remonter les pronoms aux noms. Dans la morphologie (mais encore plus tôt dans la syntaxe, ce précurseur de la morphologie), on utilisait les noms en fonction de pronoms» (*ibid.*, p. 305, «Jafetičeskaja teorija»).

Effectivement, «les noms désignant 'la tête', 'l'âme', 'le corps', etc., ont servi d'impulsion pour former les pronoms»²⁷. Mais on ne sait toujours pas comment cela s'est passé.

Les premiers «pronoms exprimant la propriété» désignaient une personne collective :

«Pendant longtemps, il n'y eut pas de perception individualiste des objets et des phénomènes, il n'y avait même pas de pronoms personnels [...]. Quand les pronoms de la première personne sont apparus, ils ne se rapportaient pas à la notion d'individu, de personne particulière, mais à l'idée du collectif : 'nous' signifiait 'nous – le collectif', par la suite 'nous – la tribu', et le pronom de 3^{ème}

²⁷ *Ibid.*

personne désignait une personne collective et plurielle, un groupe social qui est ensuite devenu clan, tribu » (*ibid.*, p. 307, «Aktual'nye problemy i očerednye zadači jafetičeskoj teorii» [Problèmes et tâches actuels de la théorie japhétique], 1929).

Ainsi, nous pouvons établir la chronologie suivante dans la formation du système des pronoms : 'nous' collectif – pronoms possessifs – pronoms personnels. Les pronoms non seulement remplaçaient les noms, mais ils étaient liés au verbe en devenant, en particulier, ses flexions – ce que les langues modernes reflètent encore (cf. plus bas).

Mentionnons en passant le problème des adjectifs :

« [...] les degrés de comparaison sont d'origine sociale » ; ils exprimaient «l'appartenance à la couche [sociale] supérieure» (*ibid.*, p. 327, «K semantičeskoj paleontologii...»).

Cette explication, qui relève d'une sociologie vulgaire, est bien évidemment tirée par les cheveux.

Voici les thèses principales de Marr concernant le verbe :

« [...] dans le langage primitif, la catégorie du verbe n'existait pas » (*ibid.*, p. 308, «Jafetidy»).

Alors comment pouvait-on exprimer les actions à cette époque «pré-morphologique» ?

«C'est très simple : l'action ne faisait pas partie de l'énoncé, de la phrase, mais de la production, et le sujet existait aussi, mais dans la société et non dans la phrase» (*ibid.*, p. 302, «Jazyk i myšlenie»).

Cette thèse nous semble très intéressante du point de vue typologique : l'action de production a formé ensuite l'action verbale.

En général, les verbes ont été dérivés des noms, ce dont témoignent les faits de nombreuses langues :

« Au début, les verbes n'existaient pas en tant que partie du discours indépendante. Chaque nom ne pouvait devenir verbe que dans la phrase, c'est-à-dire que tous les verbes ont été dérivés des noms, ainsi que des adjectifs qui ne se distinguaient pas des noms, etc. Si les mots désignant 'dent' et 'mordre' sont exprimés avec les mêmes racines dans une langue, la 'dent' n'est pas dérivée du verbe 'mordre', mais au contraire, le verbe 'mordre' provient du substantif 'dent', tandis que le verbe 'voir' est dérivé du substantif 'œil' » (*ibid.*, p. 433, «Čuvaši-jafetidy» [Les Tchouvaches, peuple japhétique], 1926) ; « les verbes sont apparus tard dans le langage humain, et la transformation des noms en verbes est liée à l'apparition à côté d'eux (aussi tardivement) des pronoms. Sans pronoms, nous n'avons non seulement pas de conjugaison, mais de verbe en général ; sans pronoms, la base du mot (même si c'est une base de verbe) ne contient rien sauf une action potentielle ou un état du matériau qu'on peut

conjuguer. Pourtant, dans les langues japhétiques on peut tout conjuguer, même les mots qui désignent 'table' ou 'chaise', à l'actif et au passif» (*ibid.*, p. 311, «Iz poezdki k evropejskim jafetidam» [Voyage chez les Japhétides d'Europe], 1925).

Ainsi, c'est grâce aux pronoms que les verbes ont acquis la catégorie de personne.

Quant aux mots-outils, ils «servaient de liens entre les éléments les plus anciens de la pensée»²⁸. Et ensuite :

«[...] non seulement le langage et la pensée, mais aussi des parties du discours comme les prépositions et les conjonctions sont liées à la base matérielle» (*ibid.*, p. 316-317, «Jazyk i sovremennost' »).

Tout comme les pronoms, les prépositions proviennent des noms des parties du corps :

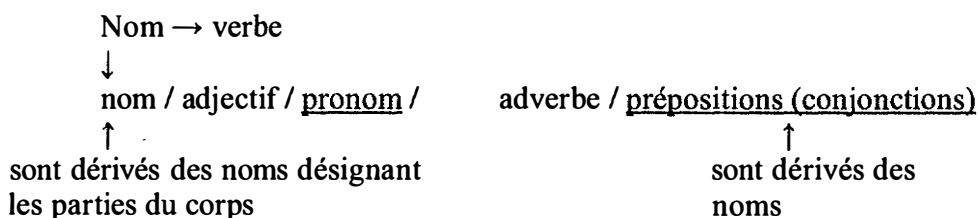
«Toutes les 'prépositions' désignaient les parties du corps, soit 'le nez', soit 'l'œil', soit 'la main', soit 'la tête' etc. ; 'devant' signifie 'sous les yeux' [...]» (*ibid.*, p. 317).

Les conjonctions ont été également formées à partir des noms :

«[...] les conjonctions (par exemple 'pour que', 'que', ou bien 'qui' → 'quel', ainsi que la conjonction 'et') n'existaient pas au début, et quand le besoin s'en est fait sentir, on a pris les éléments qui servaient de catégorie d'infrastructure [...] ; au début on ne distinguait pas les conjonctions comme 'que' (objet), 'pour que' (but), 'comme' (cause), on les désignait avec le même terme (nous avons en partie ce polysémantisme en géorgien ancien [...]) ; ensuite elles se sont différenciées, mais pas tout à fait : en tout cas, 'que' est en même temps une conjonction et un pronom qui signifie 'objet'» (*ibid.*).

Cette dernière remarque nous semble caractéristique : en réalité, 'que' peut être une conjonction et un pronom, et ce dernier, c'est-à-dire, 'l'objet', est un nom.

Voici alors comment nous pouvons présenter le schéma de la formation des parties du discours, selon Marr :



²⁸ *Ibid.*, p. 57, «"Predislovie" k : Vostočnyj sbornik Publichnoj biblioteki » [Préface au Recueil oriental de la Bibliothèque publique], 1926.

Quant à la syntaxe, il est certain qu'elle n'a pas pu se former avant la morphologie, car à l'étape du langage cinétique et «pré-sonore», la syntaxe était diffuse :

«Le caractère complètement diffus de la syntaxe est propre au langage pré-sonore de l'humanité, au langage cinétique ou linéaire» (*ibid.*, p. 298, «Pervaja vydvizhenčeskaja jafetidologičeskaja ekspedicija po obsledovaniju mariev» [Première expédition japhétidologique des vydvizency²⁹ pour étudier les Maris], 1930).

Marr assimile la syntaxe au processus du travail, ce qui est une découverte typologique essentielle:

«En fait, la syntaxe et la structure syntaxique sont la production même, le processus de travail. Dès que l'homme s'en est rendu compte, la structure syntaxique est apparue : c'est donc la même production, mais prise en compte dans la conscience» (*ibid.*, p. 303, «Jazyk i myšlenie», 1931).

CONCLUSION

C'est ainsi que Marr traçait les contours sémantiques et grammaticaux du langage primitif. Nous ne connaissons pas d'autre chercheur sérieux qui ait eu assez d'audace pour se lancer dans des digressions si prolixes sur ce qu'était le langage «à l'aube de l'humanité». Nous considérons cela comme un succès important de Marr – même si parfois il expliquait les phénomènes linguistiques du point de vue d'un sociologisme vulgaire, même s'il se contredisait parfois, en déclarant (sans avoir assez de preuves à l'appui) comme pré-historiques certains faits linguistiques contemporains. Il ne faut pas non plus oublier que ces thèses de Marr reflètent dans une certaine mesure le niveau de la science de son époque – même si ses recherches étaient souvent à contre-courant des théories linguistiques les plus répandues. Au moins avons-nous ici une certaine idée (bien que parfois assez floue, disons plutôt les contours d'une idée) sur les origines du langage humain. A notre avis, cette direction des recherches offre de grandes perspectives en linguistique (et dans les sciences humaines en général) du XXI^{ème} siècle³⁰ et dans les siècles à venir.

© Aleksandr Duličenko

(Traduit du russe par Ekaterina Velmezova)

²⁹ Personnes promues à des postes importants. [Note de la traductrice].

³⁰ Cf. par exemple notre article Duličenko, 1996.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DULIČENKO Aleksandr, 1996 : «O perspektivax lingvistiki XXI veka», in *Vestnik Moskovskogo universiteta*, serija 9 «Filologija», 1996, № 5, p. 124-131. [Sur les perspectives de la linguistique du XXIème siècle]
- *Voprosy*, 1933 : *Voprosy jazyka v osveščanii jafetičeskoj teorii. Izbrannye otryvki iz rabot akademika N.Ja. Marra*. Gosudarstvennaja Akademija istorii material'noj kul'tury [Questions de linguistique à la lumière de la théorie japhétique. Textes choisis des travaux de l'académicien N.Ja. Marr].

Les traces de N. Marr dans le livre de K. Megrelidze *Osnovnye problemy sociologii myšlenija* (1937)

Janette FRIEDRICH
Université de Genève

Résumé : Au début des années 1930, on trouve dans le milieu des théoriciens soviétiques de la langue des références de plus en plus nombreuses aux recherches et écrits de N. Marr. La théorie dite japhétique était proclamée par les fonctionnaires de la science unique base féconde pour une linguistique marxiste, et servait à dénoncer et à supprimer d'autres approches développées à cette même époque. Cet article traite des *traces* de Marr se trouvant dans les conceptions de ceux qui sont aujourd'hui considérés comme des références incontournables pour les débats actuels en sciences du langage, comme c'est le cas pour Vološinov, Vygotskij, Jakubinskij et d'autres. Leurs références à Marr peuvent être considérées comme le résultat d'un contrôle et d'une pression politiques de plus en plus fortes. Les analyses, à l'heure actuelle encore peu nombreuses, du fonctionnement et de la structure des institutions scientifiques soviétiques donneront plus d'éclairage sur ce point. Nous proposons une démarche différente, en soumettant au lecteur une analyse des traces de Marr à l'intérieur des textes mêmes. Quand, pourquoi et comment une référence aux textes de Marr est-elle faite et lesquelles de ses idées sont sollicitées dans les écrits de Vološinov, Vygotskij, Jakubinskij? Pour aborder ces questions, un auteur peu connu en Europe occidentale a été choisi. Il s'agit de Konstantin Megrelidze, qui achève en 1937 à l'Institut de la langue et de la pensée (souvent appelé «Institut de Marr») à Léninegrad son ouvrage *Problèmes fondamentaux de la sociologie de la pensée*. On essaye de montrer qu'une analyse détaillée du livre de Megrelidze permettra d'esquisser un questionnement ayant trait au problème des rapports entre la pensée et la langue, questionnement partagé à la fin des années 20 et au début des années 30 par Megrelidze, Vygotskij, Vološinov et Jakubinskij. Ce problème commun pourrait expliquer quelques-unes des traces de Marr dans les écrits de ces auteurs et donnera à certaines idées de Marr une place qui leur revient, non par la «promotion» politique qu'elles ont reçue, mais par leur intérêt théorique.

Mots-clés : marrisme, théorie de la langue, idéal, activité vivante du travail, aperception, connaissance, compréhension réciproque, fonction communautaire de la conscience, parallélisme dans la pensée, signification du mot, sémantique fonctionnelle, signe, intérêts sociaux, généralisations réelles, phénoménologie, conscience, Vygotskij, Vološinov

QUE FAIRE AVEC LES TRACES ?

Il n'est pas étonnant de trouver au début des années 30 dans le milieu des théoriciens soviétiques de la langue des références de plus en plus nombreuses aux recherches et écrits de Nikolaj Marr (1865-1934). Pas étonnant pour un paysage scientifique dans lequel les interventions politiques sont à l'ordre du jour. On ne soulignera jamais assez qu'il ne s'agit pas seulement d'interventions prescrivant «la» théorie à privilégier et en conséquence à élaborer puisqu'elle correspondrait le mieux au marxisme-léninisme, mais aussi de dénonciations publiques et de sanctions qui mettaient fin à beaucoup de carrières scientifiques et de vies humaines. En ce qui concerne la langue et son analyse, c'est la théorie dite japhétique développée par Marr et ses disciples qui a été proclamée par les fonctionnaires de la science unique base féconde pour une linguistique marxiste.¹ Dans les recherches actuelles qui montrent l'importance de l'entre-deux guerres pour le développement des sciences sociales en Union soviétique, le début des années 30 est toujours signalé comme un moment charnière. Les faits sont connus : à cause d'une idéologisation de plus en plus forte, les riches discussions des années 20 trouvaient une fin abrupte et le lien entre Europe orientale et occidentale a été rompu. Un silence pesant a régné pendant des décennies autour de cette pensée novatrice et originale dont les représentants les plus connus dans le domaine de la langue sont L. Jakubinskij, V. Vološinov, M. Bakhtine (1895-1975) et L. Vygotskij (1896-1934)².

Cependant, c'est aussi dans les conceptions de ceux qui sont aujourd'hui considérés comme des références incontournables pour les débats actuels en sciences du langage, qu'on trouve les *traces* de Marr. L. Jakubinskij (1892-1945), un des promoteurs de la théorie du dialogue, s'est tourné à la fin des années 1920 vers le marrisme. Ainsi Meng (2004a) rapporte que : «à la fin des années 20, ses intérêts se sont déplacés à l'intérieur de la science du langage. Il a été déjà et encore disciple de N. Marr » (p. 165)³. Vološinov (1895-1936) se réfère dans *Marxisme et philosophie du langage* à plusieurs reprises à Marr⁴. En effectuant une comparaison entre les esquisses du livre et la version publiée, Alpatov (1995) montre que, dans les versions antérieures, Vološinov ne faisait pas encore recours à Marr, tandis que dans le livre il ne manque pas de le citer. Alpatov s'empresse de souligner que «la mention de Marr n'a pas d'importance pour la conception de l'auteur et apparaît aux endroits où une quelconque ressemblance ou coïncidence entre les idées de *Marxisme et*

¹ Löttsch (2004) rapporte les méthodes avec lesquelles la théorie japhétique a été proclamée comme la seule théorie marxiste et comment d'autres démarches comme celle de Polivanov ([1931] 2003), qui publiait ses réflexions et critiques de Marr également sous le titre *Pour une science marxiste du langage*, ont été dénoncées et carrément supprimées.

² A titre d'exemple, voir la critique que les idées de Vygotskij sur la langue ont subie dans l'article signé G.F. (1936).

³ Meng rapporte que Jakubinskij est devenu au cours des années 30 un opposant du marrisme. Sur la biographie de Jakubinskij voir Meng, 2004b, et Archaimbault, 2000.

⁴ Cf. Vološinov, [1927] 1977, p. 105, 110, 144.

philosophie du langage et Marr est possible » (p. 125). Une lecture attentive de ces passages nous met néanmoins dans le doute. Vološinov cite Marr dans le paragraphe intitulé *Langue, parole et énonciation*, dans lequel il développe son idée centrale considérant le caractère équivoque du mot comme condition essentielle pour le bon fonctionnement de la langue. En critiquant la position de l'objectivisme abstrait, qui traite la langue comme un système de normes fixes et intangibles, Vološinov s'interroge sur les raisons d'un tel intérêt pour la langue en tant que système synchronique. Il se voit en accord avec Marr, qui désigne la longue tradition philologique avec sa préférence pour les langues mortes et leurs cristallisations fixes dans l'écriture comme l'obstacle majeur qui détournait et détourne encore la linguistique de l'analyse de la parole vivante⁵.

Notre but n'est ni d'évaluer ni de commenter ces références à Marr par rapport à leur signification idéologique, même politique. La connaissance de l'histoire ultérieure nous pousse parfois trop vite à un comportement politiquement correct vis-à-vis des victimes. Ce qui a comme résultat que nous nous sentons obligés de donner à ces références à Marr un statut à part. Or, pourquoi ne traiterait-on pas le recours à Marr comme celui que Vološinov fait quant à Bühler, à Saussure et à d'autres théoriciens du langage écrivant à la même époque ? Pourquoi Marr n'est-il pas considéré comme un interlocuteur parmi d'autres par les lecteurs contemporains ? Comme il manque encore des recherches documentées et détaillées sur la vie institutionnelle, les relations politiques, sociales mais aussi personnelles à l'intérieur des institutions académiques d'Ex-URSS, les commentaires qui découvrent des concessions politiques un peu partout ne vont pas pouvoir se défaire d'une certaine dose de spéculation. N'étant pas spécialiste de la sociologie des institutions, je propose dans ce qui suit de questionner les textes mêmes. Ce qui m'intéressera, ce sont les traces de Marr repérables dans les écrits qui n'ont pas perdu leur actualité pour les débats contemporains, comme c'est le cas pour la pensée de Vološinov, Vygotskij, Jakubinskij et d'autres. Quand, pourquoi, à quel moment une référence aux textes de Marr est-elle faite et lesquelles de ses idées sont sollicitées ?⁶ Cependant, pour aborder ces questions, j'ai choisi pour cet article un auteur peu connu en Europe occidentale. Il s'agit de Konstantin R. Megreldze qui achève en 1937 à l'Institut de la pensée et de la langue (souvent appelé « Institut de Marr ») à Léninegrad son ouvrage *Problèmes fondamentaux de la sociologie de la pensée*. Je ferai l'hypothèse que l'analyse du livre de Megreldze nous permettra d'esquisser un questionnement ayant trait au problème de la pensée et de la langue, questionnement partagé à la fin des années 20 et au début des années 30 par des auteurs comme Vygotskij, Vološinov, Megreldze et Bakhtine. Je soutiens donc la thèse qu'on peut mettre en évidence un problème partagé dans les réflexions de ces au-

⁵ Cf. Vološinov, [1927] 1977, chap. 5.

⁶ Cette démarche ne signifie pas que le rôle actif que Marr et ses collaborateurs ont joué dans la diffamation et la discrimination d'autres chercheurs soviétiques doive être relativisé ou passé sous silence, voir sur ce point Löttsch (2004).

teurs, qui expliquerait aussi les traces de Marr dans leurs écrits et donnerait à certaines idées de ce dernier la place qui leur revient, non pas par la promotion politique qu'elles ont reçue, mais par leur intérêt théorique. D'ailleurs, il existe des témoignages d'un projet de collaboration entre les auteurs mentionnés. Ainsi V. Ivanov⁷ rapporte que peu de temps avant la mort de Vygotskij, son collègue A. Lurija, le metteur en scène S. Eisenstein, Marr et Vygotskij se sont donné rendez-vous pour entamer une recherche commune autour des problèmes psychologiques de l'art et du langage. En utilisant la pensée d'un seul auteur, en l'occurrence celle de Megrelidze, pour déduire le problème autour duquel les réflexions tournaient, je suis bien consciente que la démonstration reste fragmentaire. Elle doit être complétée par une analyse des écrits de Vygotskij, de Vološinov, de Bakhtine, de Marr qui adoptera le même angle de vue. Pour combler ce manque, le lecteur sera renvoyé aux analyses déjà existantes qui pourraient être utilisées afin de renforcer notre argumentation.⁸

QUI EST MEGRELIDZE ?⁹

Konstantin Romanovič Megrelidze est né en 1900 dans le village de Chiraleti en Géorgie. Après sa scolarité secondaire au lycée de Poti, Megrelidze fait ses études de psychologie et de philosophie à la faculté d'histoire et de philologie de l'Université de Tbilissi. Durant ses études, il est attiré par les théories philosophiques et psychologiques qui traitent de la genèse et de l'essence de la conscience. Il étudie chez D. Uznadze (1887-1950), promoteur célèbre du concept d'*attitude* en psychologie et chez S. Nučubidze (1888-1944), considéré comme un des représentants les plus importants de la nouvelle philosophie géorgienne. En 1923, Megrelidze part en Allemagne où il continue ses études à Freiburg en Breisgau et à Berlin. Tandis qu'à Freiburg il suit les enseignements d'Edmund Husserl, à Berlin il s'inscrit aux cours de Max Wertheimer et aux séminaires de Wolfgang Köhler dans lesquels il fait connaissance avec la psychologie de la *Gestalt*. Après son retour à Tbilissi, il y travaille en tant que chargé de cours, plus tard en tant que professeur dans différentes institutions de formation. Ayant fait partie des fondateurs de l'Académie des Sciences de Géorgie, il s'oppose en 1932 avec d'autres chercheurs et intellectuels de son pays à la fermeture de l'Académie décrétée par son compatriote Stalin et réalisée sur

⁷ Ivanov, 1973, p. 22.

⁸ Cf. Friedrich, 1993. Dans ce livre, je tente de mettre en évidence un fil conducteur commun qui traverse les recherches du groupe de psychologues autour de Vygotskij, du «Cercle de Bakhtine», en réservant une attention particulière aux écrits de Vološinov et de Megrelidze. Voir aussi : Ehlich & Meng, 2004 ; Veer, 1991.

⁹ La biographie complète de Megrelidze se trouve dans Friedrich, 1993. Elle a été élaborée sur la base des entretiens avec sa fille, Manana Konstantinovna Megrelidze, des recherches dans les Archives à Tbilissi, Berlin et Freiburg et de quelques écrits, peu nombreux, qui existent sur Megrelidze. Pour les sources utilisées voir Friedrich, 1993, p. 94.

place par L. Berija. Résultat de cette confrontation : Megrelidze est obligé de quitter Tbilissi.

C'est Marr qui lui propose de travailler à son Institut à Léninegrad où Megrelidze restera jusqu'à sa première arrestation par le NKVD (les organes de sécurité) en 1938. Les raisons pour cette proposition ne sont pas connues, mais Marr était aussi de nationalité géorgienne, et un soutien entre compatriotes est une explication envisageable. En mai 1936, Megrelidze reçoit le titre de «kandidat» ès sciences philosophiques (équivalent à Dr. phil. en Europe occidentale) après une soutenance sur dossier devant un jury composé par A. Deborin, I. Meščaninov et I. Frank-Kameneckij. En 1938 il est arrêté et accusé d'être membre d'une organisation nationaliste arménienne. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le non-sens de cette accusation qui témoigne, comme le parcours douloureux que Megrelidze va subir, du caractère de plus en plus dictatorial du système politique. Megrelidze sort de prison à la fin de l'année 1939 et retourne chez sa famille à Tbilissi, d'où il est envoyé une année plus tard dans le camp Kaïski au nord de Kirov. Il meurt en 1944 dans ce même camp et est réhabilité en 1958 par la Cour suprême de l'URSS pour manque de preuves tangibles.

En ce qui concerne le destin de son livre, il ne se distingue guère de celui de son auteur. Terminé en 1937, sa publication a été prévue pour la même année mais n'a pas eu lieu, car le directeur en chef de la maison d'édition a été arrêté par le NKVD. Le nouveau directeur, le disciple de Marr, I. Meščaninov, tenta un deuxième essai en donnant son accord à l'impression du livre. Mais lorsque Megrelidze est arrêté, le tirage du livre est stoppé et aussitôt confisqué. Son frère Iosif Megrelidze réussit à sortir un dernier exemplaire du bureau de l'Institut déjà sous scellé. Ce n'est qu'en 1956, douze ans après la mort de Megrelidze dans le goulag stalinien, que l'Académie des sciences de Géorgie décide de publier son ouvrage qui trouvera une deuxième édition en 1973.¹⁰ Même si le livre de Megrelidze n'a pas trouvé son public dans les années 1930, Megrelidze a été présent et entendu dans les discussions en philosophie, en psychologie mais aussi en linguistique. Il a publié plusieurs articles dans lesquels il teste quelques-unes de ses idées développées dans le livre.¹¹ Au printemps 1933, Megrelidze présente pendant plusieurs réunions de l'Institut de Marr le deuxième chapitre de son livre intitulé *Problèmes de la prise de conscience au niveau animal et humain de développement*. A ces réunions participent entre autres les élèves de Marr J. Frank-Kameneckij et I. Meščaninov et le psychologue B. Anan'ev. En 1935, Megrelidze (1935c) publie ce chapitre dans un recueil de textes de l'Académie des sciences de Leningrad et c'est

¹⁰ Une première réception du livre se situe à l'intérieur de la communauté des philosophes. C'est par l'intermédiaire du philosophe E. Il'enkov (1924-1979) et ses collègues et élèves, que le livre a été proposé comme lecture dans plusieurs Facultés de philosophie, comme par exemple à Rostov sur le Don. Intéressé par le concept d'idéal (en russe : ideal'noe) que Il'enkov (1962) trouve développé dans le *Capital* de Marx et avec lequel il s'oppose au psychologisme encore bien présent dans les recherches sur la conscience, il voit en Megrelidze un allié qui s'était attaqué au même problème.

¹¹ Cf. Megrelidze, 1935a, b.

Lurija (1936) qui y réagit avec un compte-rendu. Il est difficile de dire si Megrelidze connaissait les travaux de la «troïka» composée par L. Vygotskij, A. Leont'ev et A. Lurija. Dans son livre se trouve une seule référence à Vygotskij. Elle concerne un texte écrit par lui en 1925 *La conscience comme problème de la psychologie du comportement*, et Megrelidze y critique Vygotskij pour l'utilisation d'un schème explicatif emprunté à la physiologie, avec lequel ce dernier tente de réintroduire le problème de la conscience dans les recherches en psychologie.

Sans doute Megrelidze eut l'occasion de faire connaissance avec les travaux de Marr et, on le verra, il intègre certains résultats de ce dernier dans ses propres réflexions. Pourtant Megrelidze ne peut pas être considéré comme un disciple de Marr, car sa formation intellectuelle s'est déroulée dans d'autres lieux et a été influencée par des traditions philosophiques et psychologiques bien différentes, aussi bien occidentales que russes et géorgiennes, qui trouveront une articulation originale à l'intérieur de sa propre conception. Ainsi, l'influence de la pensée phénoménologique et gestaltiste est-elle bien présente dans son livre et son projet initial de l'intituler *La phénoménologie sociale de la pensée* en témoigne. Passons donc à la récapitulation des idées centrales de ce livre afin de nous faire une idée de l'intérêt que Marr aurait pu avoir pour Megrelidze.

LE CONTENU IDEEL DE LA CONSCIENCE

Megrelidze propose de traiter le contenu de la conscience comme exclusivement idéal (en russe : *ideatornoe sodержanie soznaniya*¹²) en niant une correspondance référentielle entre l'objet réel et le contenu de la connaissance. Avec cette thèse, il localise la conscience hors de l'opposition entre le sujet et l'objet, ce qui lui permettra de placer au centre de son analyse les forces constitutives de la conscience. La formule générale de la conscience qui identifie cette dernière avec «un moyen d'orientation de l'individu dans le monde»¹³ est valable aussi pour le monde animal, mais elle prend un sens tout particulier dans le monde des êtres humains. Cette particularité est discutée par Megrelidze à travers le concept de *l'activité vivante du travail* (*trudovaja žiznedejatel'nost'*) qu'il emprunte à l'*Idéologie allemande* de Marx et Engels. Dans cette activité vivante, le sujet reflète le monde extérieur du point de vue d'un être qui produit le monde, ce qui signifie que les objets du monde ne sont pas immédiatement donnés au sujet, mais ils sont à créer¹⁴, autrement dit, ils n'existent que sous la forme de tâches.

¹² Cf. Megrelidze, 1973, p. 104. Je propose de traduire l'adjectif russe *ideatornyj* par le mot français *idéal* pour marquer sa proximité avec le concept philosophique d'*idée*.

¹³ Megrelidze, 1973, p. 22.

¹⁴ *Ibid.*, p. 105.

«Même la nature en tant que telle a été perçue par des êtres humains à travers leur activité industrielle. Elle n'a pas été saisie par la conscience dans sa naturalité primaire, mais dans son aperception en tant que monde 'à produire', 'à créer'»¹⁵.

Il n'est pas étonnant d'y rencontrer le terme d'*aperception*, qui est un des termes les plus en vogue dans la psychologie de l'époque. On le trouve chez Wilhelm Wundt, qui l'emprunte à Leibniz. En fait, Megrelidze comme d'ailleurs Jakubinskij¹⁶, n'identifie pas l'aperception avec l'appropriation sélective des perceptions au sein de la conscience comme il est de coutume dans la tradition leibnizienne. L'aperception n'est pas le processus à travers lequel les perceptions émergées d'une manière inconsciente sont rendues conscientes. L'affirmation que la conscience est un élément intrinsèque de l'activité vivante du travail conduit Megrelidze à la conclusion que le monde extérieur n'est perçu par les êtres humains que s'il est «aperçu». En conséquence la perception n'existe pas avant et sans l'aperception, et c'est pour cette raison que Megrelidze parle d'un contenu idéal de la conscience. Les idées sont en conséquence «l'appropriation du monde sous forme de la pensée et des représentations»¹⁷ mais jamais sous la forme de sensations ou de stimulus physiologiques qui ne nous disent rien sur le monde.

L'équivalent psychique de la force idéale de la conscience sont les représentations reproductives, qui deviennent l'objet central de la critique que Lurija formulait dans son compte-rendu. Pour Lurija (1936), les représentations reproductives existent aussi dans le monde des animaux et ne présentent guère une spécificité de la pensée humaine. Pourtant, si, comme Megrelidze l'affirme, le contenu de la conscience est produit indépendamment du champ sensoriel, l'adjectif *reproductif* souligne le fait que les représentations ne sont pas le reflet des objets, mais leur re-production en tant qu'objets de la conscience du sujet. En même temps, l'adjectif reproductif signifie qu'en dépit de l'impression que tout est logé dans la conscience de celui qui pense, la chose pensée est une chose existante, «déjà vue», bref une chose proprement dite. A l'aide du concept de représentations reproductives, Megrelidze tente de concilier deux démarches apparemment inconciliables. La première, qu'il trouve dans la philosophie de Kant, cherche à répondre à la question : comment la connaissance est-elle possible (*das Wie der Erkenntnis*). Megrelidze propose de la compléter par un questionnement épistémologique, selon lui plus fondamental, qui vise l'objet de la connaissance (*das Was der Erkenntnis*). La question à traiter serait : qu'est-ce que l'être humain vise comme objet de sa pensée ? Les deux questions sont inséparables l'une de l'autre, ce que Megrelidze résume ainsi :

¹⁵ Megrelidze, 1935a, p. 39. Dans ce texte Megrelidze se réfère notamment à Marr, 1928, qui selon lui y formule une différence non-négligeable entre *natura* et *cultura* et ses conséquences pour le concept de conscience.

¹⁶ Cf. Friedrich, 2005.

¹⁷ Megrelidze, 1973, p. 116.

«La connaissance est le reflet de la réalité, dans la mesure où la manière de penser (la forme de la pensée, *Wie der Erkenntnis*) dépend des objets de la connaissance et de la tâche de la pensée (du contenu de la pensée, *Was der Erkenntnis*). Et inversement, l'orientation générale de la conscience détermine le contenu objectif de la pensée. La philosophie avant Marx a supposé que le contenu de la pensée se donne à l'être humain, puisqu'il a des organes sensoriels. Cette philosophie n'a pas remarqué cette problématique»¹⁸.

Le critère décisif pour définir la conscience est donc le fait qu'on ne peut pas distinguer entre le *comment* de la pensée (son orientation générale) et son *contenu*, ou, autrement dit, l'objet de la connaissance est éveillé comme quelque chose de sensible à l'aide de l'intelligence.

LE CARACTERE GENERAL DE LA CONSCIENCE

Si le contenu de la conscience est idéal dans le sens où nous l'avons décrit ci-dessus, il est aussi libre et indépendant. Les deux adjectifs sont utilisés par Megrelidze comme synonymes pour caractériser le contenu de la conscience. Dans l'interaction avec d'autres membres d'un groupe ou d'une communauté, cela signifie que ce contenu est autonome et différent puisque le monde peut être aperçu par les individus de manières tout à fait différentes. Ce qui rend l'interaction et la communication problématique.

«L'état d'un organisme étranger (sa joie, sa douleur ou sa tristesse) nous pouvons immédiatement le percevoir mais le contenu idéal de conscience de l'autre ne nous est pas immédiatement accessible. Avec aucun moyen naturel d'expression – grimaces, mouvements affectifs etc., il n'est possible de communiquer le contenu objectif et idéal de la conscience, cela veut dire de transmettre ce que nous pensons de tierces choses»¹⁹.

Megrelidze se voit obligé de re-questionner sa conception de la conscience à partir du rôle que cette dernière joue dans les relations entre les sujets. Puisque le sujet n'est intéressé au monde que lorsqu'il envisage à travers le monde de penser et de créer une relation avec l'autre, la question de la compréhension réciproque doit être considérée comme centrale. La conscience ne peut guère satisfaire à ce rôle de médiateur dans les relations communautaires (*Verkehr*), s'il n'existe pas un «fondement général de compréhension» entre les individus du groupe en question. Selon Megrelidze,

¹⁸ Megrelidze, 1973, p. 396-397.

¹⁹ *Ibid.*, p. 103-104. Nous trouvons évoqué par Megrelidze le modèle tridimensionnel de la communication (communication sur le mode de tiercéité) dans lequel la communication est identifiée avec la transmission de quelque chose à un autre sujet quant à quelque chose. C'est aujourd'hui une opinion partagée que cette compétence «de produire un énoncé à l'adresse de quelqu'un en référence à un état du monde» (Ferry, 2004, p. 69) nous révèle la spécificité du langage proprement humain.

«La conscience ne peut pas réaliser la fonction communautaire, si elle ne se fonde pas sur une prise de conscience générale observable chez des individus d'un certain groupe social»²⁰.

En conséquence, le contenu idéal de la conscience dont l'existence a été localisée dans l'activité vivante de travail est constaté comme orienté par la nécessité de l'échange et de la communication entre les individus d'un groupe, d'une communauté, d'une société. Il s'en suit que la conscience est doublement dirigée vers le monde des objets et vers le monde des sujets, elle a donc un contenu idéal qui doit répondre à une certaine généralité.

Cette prise de conscience générale ou commune à un groupe de sujets est une hypothèse incontournable si l'on veut prendre au sérieux le fait empirique que la conscience fonctionne comme moyen d'échange dans la vie communautaire, en rendant possible les relations entre les sujets. En conséquence, Megrelidze pose les questions suivantes : comment naît une compréhension générale entre les individus, comment une prise de conscience commune du monde devient-elle possible ? Comment peut-on expliquer qu'un seul et même objet est pensé par un groupe d'individus de la même manière, alors même qu'il peut devenir l'objet d'une coopération indirecte ? A la recherche d'une explication pour les parallélismes dans la pensée, Megrelidze cherche des alliés et les trouve dans les sciences dites historico-culturelles. La période entre les deux guerres a été caractérisée par une ascension vertigineuse des recherches ayant trait à l'ethnologie, l'anthropologie, l'ethnographie aussi bien en Europe occidentale qu'en Europe centrale.²¹ Des découvertes rapportées témoignaient d'une ressemblance étonnante entre les religions, les actes de cultes ou bien des perceptions du monde des différents peuples qui vivaient géographiquement et temporairement bien éloignés. Ces parallélismes ont été souvent expliqués par un recours à une nature générale de l'homme ; des influences réciproques ou des conditions géographiques semblables ont été également mentionnées comme causes valables. Megrelidze n'est pas satisfait par de telles interprétations, et se tourne vers Marr qui lui semblait apporter une explication plus satisfaisante à ces parallélismes fortement énigmatiques.

Sous le titre *Généralisations et concepts généraux*, Megrelidze discute sur plusieurs pages les thèses de Marr quant à la nature de la langue. En analysant les langues des sociétés anciennes, Marr a démontré que l'homme se représente les objets du monde en fonction du rôle qu'ils jouent dans la production sociale et dans la vie quotidienne. Ainsi les membres des sociétés anciennes pensaient des objets de forme, de composition et de *Gestalt* bien différentes comme identiques si ces objets remplissaient une même fonction dans la vie de la communauté. Marr corrobore ces affirmations par une analyse des emplois des mots observables dans ces mêmes sociétés. Que certaines choses aient été aperçues et pen-

²⁰ *Ibid.*, p. 287.

²¹ Cf. Bertrand, 2002.

sées de la même manière témoigne le fait que les sujets utilisent un seul et même mot pour les désigner. Megrelidze constate avec satisfaction que les recherches de Marr confirment que :

«les choses sont habituellement pensées à partir de leurs *significations réelles*, c'est-à-dire en tant que choses qui ont un certain sens dans la vie quotidienne de l'homme [...]»²².

Cela signifie aussi qu'en raison des différents rôles qu'un objet joue dans la pratique quotidienne d'une communauté il a été pensé de différentes manières et en conséquence désigné par plusieurs mots.

Megrelidze trouve d'autres preuves pour ce caractère historico-culturel de la pensée dans la littérature ethnographique. Il cite K. von den Steinen, qui a publié en 1884 une étude intitulée *Unter den Naturvölkern Zentralbrasiliens*, dans laquelle il rapporte comment les membres des tribus brésiliennes viendront à désigner des choses qu'ils ne connaissaient pas. Le miroir est appelé «l'eau», la montre «la lune», la boussole est désignée avec le mot «soleil». Les choses inconnues reçoivent la désignation des choses qui ont joué jusque là une fonction semblable dans le monde vécu.²³ Nombre d'autres exemples que Megrelidze trouvera chez Marr sont utilisés afin de prouver que la désignation des choses par les mots est produite selon le même principe fonctionnel. Marr cite l'emploi du mot «pierre», qui, après la production des premiers outils en métal, a été employé pour les dénommer, puisqu'ils ont remplacé en beaucoup d'endroits les outils en pierre. Une transposition semblable d'un mot bien délimité à un cercle d'objets plus élargi est montrée par Marr dans d'autres domaines, comme celui des moyens de transport.²⁴

LA SIGNIFICATION COMME OBJET CENTRAL D'UNE THEORIE DE LA LANGUE

Fidèle à sa conception de la conscience, Megrelidze trouve dans ces réflexions et illustrations de Marr une conception de la langue qui lui parle. Si la formation d'un concept par un individu est identifiée avec la reproduction de la signification que cet objet a reçue dans la pratique sociale, et si cette même signification est celle qui est exprimée dans le mot, la signification peut et va changer au cours des pratiques sociales toujours changeantes. Ce n'est pas seulement la polysémie des mots qui attire l'attention de Megrelidze, mais ce que cela nous dit quant à la nature des signes langagiers. Le fait rapporté par Marr et d'autres, que les signes langagiers subissent de nombreuses modifications de leur signification lors de

²² Megrelidze, 1973, p. 273.

²³ Cf. *ibid.*, p. 273-274.

²⁴ Cf. Marr, 1934a, b.

l'emploi social, qu'ils obtiennent des nouveaux traits sémantiques alors que d'autres disparaissent, est, selon Megrelidze, central pour une théorie de la langue. Si la langue sert pour parler de la réalité pensée sous la forme de la relation que les membres de la société entretiennent avec elle dans les pratiques sociales, le mot ne peut pas être considéré à sa vraie valeur à l'intérieur d'une théorie qui traite la langue comme une nomenclature. Megrelidze défend son point de vue ainsi :

«Le mot exprime, en conséquence, premièrement *la relation de l'homme à la chose*, le sens que la chose a *pour l'homme*, et avant tout le sens que l'homme a attribué à la chose dans la pratique sociale. Le mot est une formation sensée et non pas un signe mécanique, avec lequel le sujet coordonne d'une manière arbitraire et souvent purement extérieure un complexe sonore connu avec une chose connue»²⁵.

Il est important de relever ici que Megrelidze utilise les réflexions de Marr pour souligner le rôle que le concept de signification a pour une théorie de la langue.

«Le mot n'est pas une étiquette formelle de la chose ou de la représentation de la chose, il n'est pas seulement un signe, mais aussi signification».²⁶

C'est presque au même moment que Vygotskij²⁷ attaque la linguistique contemporaine avec le même argument. Les linguistes ont, selon lui, trop longtemps négligé l'aspect intérieur du mot consistant dans sa signification, il «n'a presque pas fait l'objet de recherches spéciales»²⁸. Aux psychologues il reproche que dans leurs analyses de la pensée le mot ne serait traité que comme une manifestation extérieure de la pensée, son vêtement, et qu'il ne prend aucunement part à sa vie intérieure. Vygotskij affirme, au contraire, que la nature de la liaison entre le mot et la signification peut se modifier et c'est une telle modification qu'il croit à la source du développement conceptuel dans l'ontogenèse de l'enfant. Les analyses entamées par Vygotskij dans ce domaine lui confirment que la signification d'un mot se développe, elle n'est pas immuable, mais varie avec les différents modes de fonctionnement de la pensée²⁹.

Que signifie cette affirmation que le mot n'est pas seulement un signe, mais aussi signification pour une théorie de la langue ? La réponse de Megrelidze et celle de Vygotskij se ressemblent. Premièrement, si l'on

²⁵ Megrelidze, 1973, p. 284.

²⁶ *Ibid.*, p. 283. Megrelidze faisait abstraction d'un grand nombre d'affirmations que Marr développe quant à l'histoire des langues. Il ne discute ni la classification de différents stades du développement des langues, ni la thèse d'une origine japhétique des langues, toutes deux au fondement de la pensée de Marr. Important a été pour Megrelidze que Marr cherchait l'objet de la linguistique dans la signification du mot, ce qui lui permettait de se distinguer d'une linguistique dite structurale.

²⁷ Cf. Vygotskij, [1934] 1997, chapitre 1.

²⁸ *Ibid.*, p. 54.

²⁹ Cf. Friedrich, 2001.

prend au sérieux qu'il s'agit de la signification *du mot*, il devient impossible d'identifier la signification avec des représentations psychiques ou, comme le note Vygotskij, de dissoudre la signification «dans l'océan de toutes les autres représentations de notre conscience ou de tous les autres actes de notre pensée»³⁰. En plus, la présupposition que la signification n'est pas séparable du mot est la seule qui permet de distinguer le son langagier des sons naturels, car «le son, détaché de la signification, s'est dissout dans l'océan de tous les autres sons existant dans la nature» (*ibid.*). Deuxièmement, cela signifie selon Megrelidze qu'on ne peut pas être d'accord avec Saussure pour lequel il n'y a pas «une relation rationnelle entre l'objet signifié (le signifié) et le complexe sonore signifiant (le signifiant)»³¹, car si c'était le cas, l'analyse du signe ne nous livrerait aucune information sur le développement de la signification du mot. En se référant directement à la théorie de Saussure, Megrelidze n'omettra pas de critiquer le caractère arbitraire du signe, thèse considérée comme une des thèses centrales de Saussure. Megrelidze ne dit pas qu'une relation motivée, comme par exemple telle qu'on semble pouvoir retrouver dans les onomatopées, règnerait entre le signifié et le signifiant, mais il déplace le problème. Au lieu de soumettre le signe langagier à une analyse plus détaillée, il commence à s'interroger sur la *source* de cette relation interdépendante entre le mot et la signification, la source qui expliquerait aussi le développement de la signification. Pour répondre à cette question, il quitte le domaine d'une théorie du signe et développe dans la dernière partie de son livre une théorie sociale des idées.

LES DERNIERES RAISONS DE LA PENSEE

En effet, cette question du *dernier pourquoi* n'est pas seulement posée par Megrelidze. Dans le dernier chapitre de *Pensée et langage*, Vygotskij s'arrête également sur les dernières raisons de la pensée et les trouve dans le caractère motivationnel de la conscience. Il se réfère aux sphères motivationnelles contenant les pulsions, les besoins, les intérêts et volitions, les affects et émotions et constate que cette sphère «peut seule répondre au dernier 'pourquoi' dans l'analyse de la pensée»³². Le lien avec le monde est, en conséquence, caractérisé comme volitif et gardera par là un caractère psychologique. Megrelidze, au contraire, consacre les trois derniers chapitres de son livre à une théorie sociale des idées et y introduit le concept des *intérêts sociaux*. Selon Megrelidze, les idées naissent par une aspiration, une intention (en russe : *stremlenie*) de la réalité vers la pensée :

³⁰ Vygotskij, [1934] 1997, p. 54.

³¹ Megrelidze, 1973, p. 348.

³² Vygotskij, [1934] 1997, p. 494.

«Les choses 'se généralisent' dans l'échange des relations sociales elles-mêmes. Les généralisations sont moins un produit de l'esprit que des produits des généralisations réelles, que les choses subissent dans leur être social, dans la pratique sociale, dans la vie quotidienne sociale»³³.

Les faits de la pratique sociale sont organisés d'une manière telle que les hommes vont élaborer quasi automatiquement certaines idées. Cela implique, par exemple, qu'en raison de l'organisation de la vie sociale et culturelle, il n'existait autrefois qu'un nombre limité de possibilités pour découvrir le feu. Rendre compte de ce fait permettrait d'expliquer les parallèles observables entre les peuples vivants dans des lieux bien éloignés les uns des autres. Megrelidze postule qu'il existe une source commune des généralisations langagières et conceptuelles, et la localise dans le processus réel de généralisation des choses ayant lieu dans la pratique sociale. Ces généralisations réelles sont une espèce d'être idéal des choses. Elles trouvent leurs sources dernières dans les intérêts sociaux des individus, qui, en étant considérés comme préreflexifs et impersonnels, expliquent en fin de compte la manière dont le monde est visé ou pensé par un groupe social déterminé.

Cela fait penser à la démarche phénoménologique, pour laquelle c'est la conscience qui crée le sens de l'être (*Seinsinn*), à savoir la compréhension de ce qu'une chose (du monde) est. Fortement opposé à toutes les explications psychologisantes de la conscience, Husserl est obligé d'attribuer la capacité de l'autoconnaissance, considérée comme seule méthode possible d'analyse de la conscience, à une subjectivité transcendante. Megrelidze partage les réticences d'Husserl par rapport à une psychologisation du lien qui unit l'homme au monde, et renonce à assigner les intérêts sociaux à la conscience des individus. Les idées qui orientent la pensée sur le monde émergent exclusivement à l'intérieur de la réalisation pratique des intérêts sociaux. Même si ces intérêts sociaux deviennent l'objet de la réflexion des individus, Megrelidze suit Husserl qui souligne que

«ce qui dans la réflexion est saisi de façon perceptive se caractérise par principe comme quelque chose qui non seulement est là et dure au sein du regard de la perception, mais *était déjà là avant* que ce regard ne se tourne dans sa direction»³⁴.

Ce statut préreflexif et quasi-transcendental est aussi attribué par Megrelidze aux intérêts sociaux.

Même si la démarche de Megrelidze semble donner une réponse «au dernier pourquoi dans l'analyse de la pensée», elle contient néanmoins un problème. Le lien entre l'homme et le monde, en dépit de sa constitution par le sujet, reste subordonné à une subjectivité qui n'est pas celle du sujet

³³ Megrelidze, 1973, p. 280.

³⁴ Husserl, [1913] 1950, p. 146.

agissant, parlant, pensant. Le dilemme semble incontournable : soit le sujet est le sujet (volontaire) qui se détermine soi-même en fonction de ses motifs et affects (approche psychologique), soit il existe une subjectivité qui «derrière le dos» du sujet parlant, pensant et agissant l'(auto)détermine (approche transcendantale).

CONCLUSION : LE PROBLEME PARTAGE

Nous l'avons vu, la thématization de la conscience proposée par Megrelidze a été dominée par le schème social de l'activité vivante du travail. Les dimensions sociales de cette dernière sont rendues visibles à travers la langue, qui désigne la transformation incessante des objets du monde en objets de la culture, en étant en même temps un *reflet fidèle* du lien toujours changeant des sujets au monde. Pour expliquer cette transformation incessante de notre pensée du monde, Megrelidze discute des *phénomènes du sens* (les intérêts sociaux) qui ne sont réductibles ni aux représentations mentales des sujets, ni aux signifiés du signe. Il s'agit des phénomènes du sens, qui ne trouvent une explication ni dans une théorie des états mentaux, ni dans une théorie sémiotique de la langue, et qui ne sont saisissables qu'à l'intérieur d'une théorie de la conscience, soit d'inspiration phénoménologique comme c'est le cas pour Megrelidze, soit envisagée en tant que complément à une psychologie de la pensée et de la langue, comme c'est le cas pour Vygotskij. Il semble donc que les sciences humaines naissantes ne puissent pas se passer d'une théorie de la conscience. La prise en compte des phénomènes du sens bien spécifiques que sont les intérêts sociaux oblige Megrelidze à aller aussi bien au-delà de l'activité vivante dans sa *matérialité* qu'au-delà du système sémiotique de la langue. Les intérêts sociaux désignent un monde de sens supraindividuel, qui est en même temps préreflexif, n'étant accessible au sujet que sous certaines conditions.

La nécessité d'un recours à une théorie de la conscience est bien observable dans l'ouvrage de Megrelidze, ce qui le rapproche de la philosophie, considérée comme le maître incontestable dans ce domaine. Les réflexions de Megrelidze montrent les difficultés qu'éprouvent les représentants des sciences empiriques de l'homme à s'autonomiser de la pensée philosophique. Les traces d'un tel retour à une théorie de la conscience sont aussi démontrables dans la pensée de Vygotskij, même s'il faut souligner qu'elle n'est qu'esquissée par lui. En conséquence, je formulerais le problème partagé par les chercheurs soviétiques comme suit : comment peut-on développer une science qui traite et analyse le lien qui unit l'homme au monde sans se référer à une théorie de la conscience qui donnerait à cette science une force explicative apparemment indispensable ? Que la réponse de Megrelidze réaffirme la nécessité apparente d'une théorie de la conscience n'efface pas pour autant le problème. Elle donne même une piste pour situer la pensée de Marr qui, comme nous l'avons montré, trouve une place bien déterminée dans l'argumentation de Megrelidze, une place à

l'intérieur d'une théorie de la conscience pour laquelle la langue est avant tout un témoin de sa nature sociale.

Si mon hypothèse est juste, on devrait pouvoir montrer chez Vygotskij, Vološinov, Jakubinskij et Bakhtine cette même oscillation entre les recherches psychologiques ou linguistiques sans théorie de la conscience et des recours partiels à une telle théorie à titre de fondement. Le septième chapitre de *Pensée et langage* de Vygotskij montre cette oscillation avec une clarté étonnante. En analysant en détail la parole intérieure comme un phénomène purement langagier caractérisé par des traits bien spécifiques, Vygotskij³⁵ révèle une relation entre la pensée et le mot qui est originelle, jamais donnée une fois pour toute, en se développant elle-même sans cesse. Ce constat de l'(auto)-développement l'amène inéluctablement à poser la *question du début*, la question des raisons, du moteur de développement. Même si Vygotskij reste en retrait par rapport à une réponse tranchée qui situerait au début soit le verbe, soit l'action, la conscience voit son grand jour dans ces réflexions conclusives dans lesquelles elle est considérée comme fondement du mot. C'est elle qui «se reflète dans le mot comme le soleil dans une petite goutte d'eau»³⁶. Même si la dimension métaphorique de ces remarques est en contradiction avec les analyses minutieuses de la *matérialité* langagière qui les précèdent, la place réservée au concept de conscience ne laisse pas de doute quant à l'importance que Vygotskij leur attribue.

Pour conclure, il me reste à souligner qu'une telle théorie de la conscience apparemment incontournable et considérée comme fondement (réponse au dernier pourquoi) d'une science de l'homme se trouve en même temps toujours problématisée. Cela fait la richesse de la pensée des auteurs discutés, et permet de parler d'une oscillation véritable. C'est ici que se situe le problème demandant une recherche beaucoup plus détaillée : pourquoi et où, à quel moment les auteurs en question complètent-ils leurs analyses des faits langagiers et psychiques par une théorie de la conscience ? Pourquoi se sentent-ils obligés d'osciller entre une description de la *matérialité* de l'action, de la parole, de la pensée et une théorisation de ce qui constitue l'*essence* de cette matérialité ? Eclairer ce problème n'était pas le but de cet article, mais l'avoir posé permet de lire un certain nombre de réflexions de Marr comme faisant partie d'une discussion qui réunissait plus ses participants qu'elle ne les séparait. Cela nous donne la justification recherchée pour prendre plus au sérieux les traces de Marr dans les ouvrages des auteurs aujourd'hui largement reconnus, comme c'est le cas pour Vološinov et Vygotskij.

© Janette FRIEDRICH

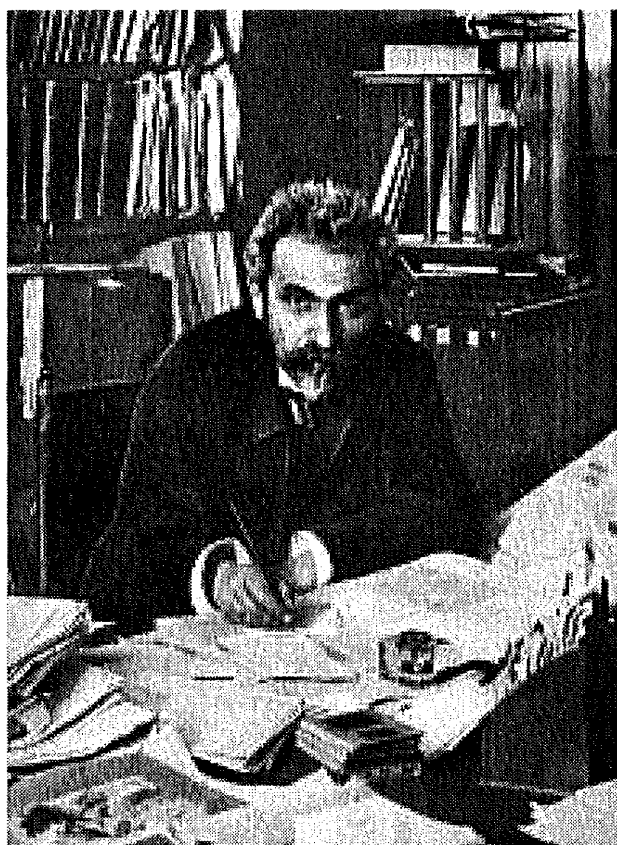
³⁵ Vygotski, [1934] 1997, p. 498

³⁶ *Ibid.*, p. 500.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 1995 : «Kniga 'Marksizm i filosofija jazyka' i istorija jazykoznanija», *Voprosy jazykoznanija*, n° 5, p. 108-126. [Le livre 'Marxisme et philosophie du langage' et l'histoire de la linguistique]
- ARCHAIMBAULT Sylvie, 2000 : «Un texte fondateur pour l'étude du dialogue : 'De la parole dialogale' (L. Jakubinskij), *Histoire, Epistémologie, Langage*, N° 22/1, p. 99-102.
- BERTRAND Frédéric, 2002 : *L'anthropologie soviétique des années 20-30. Configuration d'une rupture*, Talence : Presses universitaires de Bordeaux.
- EHLICH Konrad & MENG Katharina (eds.), 2004 : *Die Aktualität des Verdrängten. Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft im 20. Jahrhundert*, Heidelberg : Synchron.
- FERRY Jean-Marc, 2004 : *Les grammaires de l'intelligence*, Paris : Cerf.
- FRIEDRICH Janette, 1993 : *Der Gehalt der Sprachform. Paradigmen von Bachtin bis Vygotskij*, Berlin : Akademie-Verlag.
- , 2001 : «La discussion du langage intérieur par L.S. Vygotskij», *Langue Française*, n° 132, p. 57-71.
- , 2005 : «Die Apperzeptionsgebundenheit des Sprechens. Ein historischer Exkurs in die Diskussion um die innere Sprache», in A. Werani, M.-C. Bertau, G. Kegel (eds.) : *Psycholinguistische Studien*, vol. 2, Aachen : Shaker, p. 27-59.
- G.F., 1936 : «O sostojanii i zadachax psixologičeskoj nauki v SSSR (Otčet o soveščanii psixologov pri redakcii žurnala 'Pod znamenem marksizma')», *Pod znamenem marksizma*, 1936, n° 9, p. 87-99. [La situation et les tâches de la science psychologique en URSS]
- HUSSERL Edmund, [1913] 1950 : *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, t. 1 *Introduction générale à la phénoménologie pure*, Paris : Gallimard.
- IL'ENKOV Evald, 1962 : «Ideal'noe», in *Filosofskaja Enciklopedija*, tom 2, Moskva : Gosudarstvennoe naučnoe izdatel'stvo, p. 219-227. [L'idéal]
- IVANOV Vjačeslav, 1973 : «Značenie idej M.M. Baxtina o znake, vyskazyvanii i dialoge dlja sovremennoj semiotiki », in *Učenyje zapiski Tartuskogo Universiteta. Trudy po znakovym sistemam*, n° 6, p. 5-44, Tartu. [L'importance des idées de M. Bakhtine sur le signe, l'énoncé et le dialogue pour la sémiotique contemporaine]
- JAKUBINSKIJ Lev, [1923] 2000 : «De la parole dialogale» (1ère partie), *Histoire, Epistémologie, Langage*, n° 22/1, p. 103-115.
- LÖTZSCH Ronald, 2004 : «Die Praktiken des Marxismus : Mechanismen des Verdrängens», in K. Ehlich & K. Meng, p. 59-70.

- LURIJA Aleksandr, 1936 : c.-r. de K.R. Megrelidze : «Ot životnogo soznanija k čelovečeskomu», *Vestnik Akademii Nauk SSSR*, n° 8-9, p. 55-58. [De la conscience animale à la conscience humaine]
- MARR Nikolaj, 1928 : *Jafetičeskaja teorija*, Baku. [La théorie japhétique]
- , 1934a : «Lingvističeski namečaemye èpoxi razvitija čelovečestva i ix uvjazka s istorej material'noj kultury», in N. J. Marr, *Izbrannye raboty, tom 3*, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo, p. 35-60. [Les époques marquées linguistiquement de l'évolution de l'humanité et leur lien avec l'histoire de la culture matérielle]
- 1934b : «Sredstva peredviženija, orudija samozaščity i proizvodstva v doistorii», in N. Ja. Marr, *Izbrannye raboty, tom 3*, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, p. 123-151. [Les moyens de déplacement, les instruments de défense et de production à la préhistoire]
- MEGRELIDZE Konstantin, 1935a : «N.Ja. Marr i filosofija marksizma», *Pod znamenem marksizma*, n° 3, p. 35-52. [N. Marr et la philosophie du marxisme]
- , [1935b] 1981 : «O xodjaščich sueverijax i 'pralogičeskom' sposobe myšlenija (Replika Levi-Brjulu)», *Mazne, serija filosofii i psyxologii*, n° 1 : p. 97-112; n° 3 : p. 68-84, Tbilissi. [Sur des préjugés courants à propos du mode de pensée 'prélogique' (réplique à Lévy-Bruhl)]
- , 1935c : «Ot životnogo soznanija k čelovečeskomu», *Jazyk i myšlenie*, t. V, Moskva-Leningrad : Izdatel'stvo akademii nauk SSSR. [De la conscience animale à la conscience humaine]
- , 1973 : *Osnovnye problemy sociologii myšlenija*, Tbilissi : Izd. Mecniereba. [Problèmes fondamentaux de la sociologie de la pensée]
- MENG Katharina, 2004a : «Das Konzept der Äußerung bei Bachtin und Vološinov», in K. Ehlich & K. Meng, p. 153-190.
- , 2004b : «Lev Jakubinskij», in K. Ehlich & K. Meng, p. 377-382.
- POLIVANOV Evgenij, [1931] 2003 : *Za marksistskoe jazykoznanie. Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej*, Smolensk : SGPU. [Pour une linguistique marxiste. Recueil d'articles linguistiques populaires]
- VOLOŠINOV Valentin [1929] 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, trad. par M. Yaguello, Paris : Minuit.
- VYGOTSKI Lev [1934] 1997 : *Pensée et langage*, Paris : La Dispute.
- VEER van der René 1991 : *Understanding Vygotsky : a quest for synthesis*, Oxford: Blackwell.



N. Marr en 1916

1977 : sur un moment-clé de l'émergence de la sociolinguistique en France

Françoise GADET
Université de Paris-X

Résumé : En 1977, un numéro de la revue française de linguistique *Langages*, qui portait sur le marrisme, a pu jouer, dans la situation académique française, un rôle déterminant dans l'émergence d'une nouvelle sous-discipline de la linguistique, la sociolinguistique. On s'interroge ici de façon générale sur les modalités d'émergence d'une nouvelle sous-discipline (facteurs négatifs et facteurs positifs), et sur le rôle qu'y jouent les grands débats thématiques. De façon plus spécifique, on situe certains des acteurs de ce processus des années 70, on tente de comprendre le rapport avec les théories antérieures (en particulier l'opposition au saussurisme), on interroge la proximité/confrontation avec cette autre sous-discipline qu'est l'analyse de discours (née au même moment, et avec une grande partie des acteurs partagée). On cherche par ailleurs à saisir les enjeux véhiculés par cette nouvelle discipline, qui s'institue dans une relation entre réflexion de linguistique générale et intervention sociale du citoyen-linguiste.

Mots-clés : Marxisme, langue, linguistique, sociolinguistique, analyse de discours.

Ma participation au thème de ce colloque exprimera un point de vue extérieur, car je ne suis spécialiste ni de la linguistique de Marr, ni du marrisme, ni de la linguistique soviétique des années 20-30, ni de la controverse qui s'est prolongée en 1950 avec le texte de Staline «A propos du marxisme en linguistique», ni des résurgences actuelles du marrisme en Russie.

Ce que je vais développer ici concerne des échos qu'ont pu rencontrer les discussions sur le marrisme en URSS, dans la linguistique française au cours des années 70. Si cet épisode m'apparaît en effet digne d'être de nouveau pris en considération, avec le détour des années écoulées (à peu près le même temps qu'entre l'intervention de Staline et la parution du numéro de *Langages*), c'est parce qu'il fait écho à un nœud de problèmes inhérents au développement de la linguistique en France. Bien que je sois convaincue qu'il n'y a pas lieu de regarder le débat sur la langue en URSS à cette époque comme s'il s'agissait d'une pure controverse scientifique, je ne crois néanmoins pas inutile de revenir sur certains des problèmes alors débattus, étant donné le rôle qu'ils ont joué dans l'émergence du champ de la sociolinguistique française, en parallèle à celle de l'analyse de discours.

1. LE CONTEXTE ACADEMIQUE DU NUMERO DE *LANGAGES* SUR LE MARRISME

Le numéro 46 de *Langages* paraît en 1977. Il s'intitule *Langage et classes sociales : le marrisme*. Il est dirigé par Jean-Baptiste Marcellesi, sociolinguiste reconnu qui a aussi été, dans la proximité de Jean Dubois, l'un des instigateurs en France de l'analyse de discours. Outre une thèse soutenue en 1970 sur le Congrès de Tours, la première thèse d'analyse de discours dirigée par Jean Dubois, Marcellesi a publié trois ans plus tôt (1974) un ouvrage écrit en collaboration avec Bernard Gardin, *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, lequel demeurera longtemps le seul manuel français de sociolinguistique.

Or, cet ouvrage était construit selon un plan un peu atypique parmi les manuels de sociolinguistique. Outre le mérite d'être le premier manuel français, il n'est pas, comme beaucoup de ceux qui paraîtront à peu près à la même époque dans d'autres pays, mais aussi de ceux qui paraîtront plus tard en France, constitué seulement de l'énumération de chapitres présentant des théories (Labov et la variation, Bernstein et les codes sociolinguistiques, les théories du changement, l'ethnographie de la communication...). Il introduit aussi des thèmes de réflexion de (socio)linguistique générale, autour de la problématique «langue et société», ou «rapports entre faits linguistiques et faits sociaux». C'est ainsi qu'y figure une partie d'une cinquantaine de pages intitulée *Position historique du problème : La langue est-elle une superstructure et un phénomène de classe ?* (pp. 33-87), occasion de présenter entre autres des réflexions de Marr et des marristes,

selon un point de vue philosophique tenant compte des incidences politiques.

Jean-Baptiste Marcellesi et Bernard Gardin, les deux auteurs du manuel de 1974, sont des linguistes marxistes, comme l'étaient d'ailleurs une bonne partie des acteurs impliqués dans la naissance, en France, aussi bien de l'analyse de discours que de la sociolinguistique. Et si la date de 1977 peut aussi évoquer une certaine tonalité théorique, sur fond d'une conjoncture politique (la rupture de l'union de la gauche intervient en 1977, et c'est en 1981 que Mitterrand sera élu président de la République), la continuité des thèmes de réflexion par rapport à l'ouvrage de 1974 autorise d'autres interprétations, pas nécessairement antinomiques, d'ailleurs. Dans cette période d'intenses confrontations d'idées, Marcellesi et Gardin sont, comme beaucoup de linguistes, partie prenante dans les débats du CERM¹, qui s'organisent autour des interprétations du marxisme (un thème sous-jacent aux discussions prend par exemple la figure de défense ou d'attaque des thèses d'Althusser). Les discussions sont d'autant plus intenses que les participants investissent un point de convergence du politique et du théorique, en une époque où les enjeux politiques sont très présents chez les intellectuels.

En 1977, le champ de la linguistique en France (qui ne se rebaptise-*ra sciences du langage* qu'en 1983) est fortement dominé par des courants de type formaliste (structuralisme et générativisme), comme il l'est toujours aujourd'hui. En formulant en ces termes la situation générale dans la discipline, je me place, comme dans l'article que j'ai écrit dans ce *Langages* 46, dans une perspective représentant l'histoire de la linguistique comme une tension, dynamique et continûment reconfigurée, entre les deux tendances que sont le logicisme (ou formalisme) et le sociologisme². La sociolinguistique est clairement partie prenante de la deuxième tendance.

¹ Je dois à Francine Mazière, que je remercie ici, d'avoir pu consulter des archives qu'elle a conservées : celles des travaux du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes (CERM), qui dans les années 1976-80 comprenait un «Cercle de linguistique». La plupart des protagonistes dont les noms apparaissent ici, qui sont parmi les acteurs de la naissance de la sociolinguistique et de l'analyse de discours en France, se sont côtoyés et souvent affrontés dans ces années-là, au CERM tout autant que dans l'université, dans des débats dont les thèmes sont justement brassés par le numéro de *Langages*. Le long article de Denise Maldidier (1990) retrace bien l'atmosphère de fébrilité théorique et politique qui a caractérisé cette période.

² Cette opposition a été présentée dans le livre que j'ai écrit avec Michel Pêcheux en 1981. Nous sommes très loin d'être les seuls à avoir représenté une approche globale de l'histoire de la discipline sous la forme d'une dichotomie de tendances, comme le montrent au moins deux autres exemples. Rastier, entre autres 2001, oppose le «paradigme logico-grammatical» au «paradigme rhétorique-herméneutique» (ou interprétatif) ; et Simone 1990 oppose le «paradigme de l'arbitraire» au «paradigme de la substance». Parmi les points de recoupement entre ces représentations d'une dichotomie à la fois irréductible et constituant le moteur de l'histoire de la discipline, il y a la constance d'hégémonie historique du premier paradigme sur le second, en tout cas au long du XIX^{ème} siècle.

2. POURQUOI UN DEBAT ?

Le cadre d'une opposition entre tendances permet de considérer que Marcellesi, à travers une réflexion autour du marrisme, a pour objectif de pérenniser la sociolinguistique, discipline qui existe déjà à l'époque, mais seulement dans quelques rares programmes universitaires français, comme à Nanterre où enseigne Dubois et d'où Marcellesi est parti depuis peu pour aller fonder le département de Rouen, qui s'imposera bientôt comme un pôle important de la sociolinguistique et de l'analyse de discours.

Ce genre d'opération de fondation ou de (ré)habilitation peut se faire de façon négative, à partir de ce à quoi la nouvelle sous-discipline s'opposera : un bon exemple pour la sociolinguistique naissante en est la surexploitation du thème de la critique des concepts saussuriens³. Même si Marcellesi n'a donné que modérément dans un tel genre, dont il ne se sert que pour camper le champ, c'est un indice d'effort fondateur. Il s'en est servi en tout cas bien moins que d'autres auteurs occupés de fonder la discipline, qui sont allés jusqu'à fantasmer une autre histoire (par exemple avec la notion épistémologiquement étrange de «rendez-vous manqué», si seulement le courant sociologiste ne s'était pas trouvé aussi dominé...). Mais une fondation peut aussi se faire de façon positive, à travers la recherche d'antécédents et/ou d'ancêtres prestigieux. C'est davantage dans cette seconde démarche que s'inscrit Marcellesi, mais il ne se contentera pas, pour le faire, de valoriser les éléments sociologistes présents dans les travaux des époques antérieures (en parallèle à la domination du structuralisme), ceux d'Antoine Meillet, de Joseph Vendryès ou de Marcel Cohen en particulier.

Dans ce contexte, le marxisme apparaît comme un candidat possible au statut de prédécesseur d'une problématique des rapports entre langue et société, avec une déjà longue tradition de poser des problèmes quant au rapport entre le langage d'une part, l'histoire, la (ou le) politique ou le social de l'autre. D'ailleurs, trois autres ouvrages traitant du rapport entre le marxisme et le langage paraissent en français la même année 1977. L'un, intitulé *Marxisme et linguistique*, reprend des textes, connus mais éparpillés dans différentes publications, de Marx, Engels, Lafargue et la fameuse intervention de Staline, et il est présenté par une longue introduction de Louis-Jean Calvet. Le deuxième est le texte de Bakhtine-Vološinov, *Le marxisme et la philosophie du langage*, qui date de 1929 et est proposé là pour la première fois en traduction française ; d'ailleurs la référence à cet auteur, présenté dans l'ouvrage de Marcellesi-Gardin en 1974, est aussi très

³ La façon dont perdure une telle perspective anti-saussurienne, même dans les travaux de jeunes linguistes qui n'ont pas été spécialement formés dans le saussurisme, constitue un aspect intrigant de l'histoire de la sociolinguistique française. Il est pourtant imaginaire de situer l'émergence de la sociolinguistique, en France comme ailleurs, dans une critique raisonnée de Saussure et du structuralisme : la confrontation relève d'une justification *post hoc*. L'opposition aux concepts chomskyens, empruntée à Labov dans le contexte américain, relève du même après-coup, inscrit dans la conjoncture des années 70-80.

présente dans les débats du CERM. Le troisième est un livre du philosophe Jean-Louis Houdebine, *Langage et marxisme*, synthèse de la pensée marxiste sur le langage. Houdebine s'arrête assez longuement à la controverse Marr-Staline, et achève son parcours sur Vološinov, présenté comme «une bouffée de pensée vivante». Ces thèmes de débat sont aussi reflétés à la même époque dans des revues qui ne sont pas strictement universitaires (en tout cas, pas sur base disciplinaire), mais plutôt philosophiques et politiques (proches du marxisme), comme *la Pensée* ou *Dialectiques*.

Les théories de Marr pouvaient-elles procurer les termes d'un débat sur le langage et le social ? Sans s'arrêter à des aspects qui ne pouvaient pas résister au temps (comme les quatre éléments), et au-delà d'une épistémè très marquée par le XIX^e siècle (comme le montre l'insistance sur l'origine du langage), des questions toujours d'actualité sont posées, autour de la façon de situer la langue par rapport au fonctionnement d'une société, donc de sa sensibilité au social. Mais ces vraies questions n'ont pas été vraiment prises en compte, et se sont trouvées écartées après «l'intervention de Staline», en général saluée comme un «retour au bon sens» (voir le panorama des réactions chez Baggioni, 1977). La position adoptée par Staline, en effet, avait pu apparaître d'autant plus rassurante qu'elle emboîtait le pas aux théories linguistiques dominantes. Du côté du marxisme venait ainsi, non plus des interrogations politiques et sociales, mais de quoi conforter la linguistique dominante. Calvet⁴ parle du «soulagement» des linguistes français, à qui Staline vient offrir une «caution de gauche» pour marginaliser les questions politiques en offrant une certaine vision de la linguistique comme science⁵. Calvet recoupe ainsi la note de Girard dans *Langages* 46, pour laquelle l'un des effets du texte de Staline a été de libérer les linguistes soviétiques (et les linguistes marxistes occidentaux) de préoccupations politiques, leur permettant dès lors de suivre la linguistique formaliste et ses objectifs d'ingénierie des langues, qui deviendront de plus en plus hégémoniques dans la discipline.

Vingt cinq ans après «l'intervention» de Staline, la situation est à peu près similaire. Une grande partie des linguistes dans les années 70 se trouve en effet dans le dilemme de concilier l'héritage saussurien d'une autonomie de la langue (généralement exprimé d'ailleurs sous une forme radicale que j'appellerai plutôt «néo-saussurienne») avec leur engagement politique ou civique et leur intérêt pour le marxisme. C'est donc contre le consensus formaliste que vient s'inscrire Marcellesi, dont la démarche fondatrice se poursuivra l'année suivante (1978) par l'organisation à Rouen

⁴ Calvet, 1977, p. 36.

⁵ Dans le détail, les réactions des linguistes marxistes sur l'affaire Marr-Staline sont à nuancer. Ainsi, Marcel Cohen avait parlé en 1950 de Staline administrant une «leçon de marxisme» (Houdebine, 1977), mais son ouvrage de 1956 est d'un ton plutôt mesuré, aussi bien sur Marr (évoqué à travers sa «théorie périmée», mais non ridiculisé) que sur Staline (cité en exergue, à côté de Lucrèce et de Meillet, mais dont les thèses sont l'occasion de poser des questions théoriques prudemment formulées, pas d'asséner des réponses — par exemple, p. 64 ou p. 111).

du premier grand colloque de sociolinguistique qui ait eu lieu en France⁶, où est posé pour la discipline naissante le principe de la double perspective d'ancrage théorique et de revendication d'utilité sociale (1997).

L'ensemble du débat de ces années 70 autour du marrisme peut ainsi être regardé comme une occasion d'insister sur les questions politiques et sociales, avec pour enjeu l'objet de la linguistique et la construction d'une place pour un courant sociologiste.

3. LES LINGUISTES ET LES GRANDS DEBATS

Si le numéro de *Langages* sur le marrisme a été à l'initiative de thèmes pour un débat sur la langue, c'est un type d'événement devenu plutôt rare de nos jours, en particulier par la raréfaction des lieux de confrontation hors université pour les mener.

Les grands débats, en effet, occupent finalement une place marginale chez les linguistes, même en des temps où un éclatement de la discipline n'est pas exclu. Si les linguistes aiment faire s'affronter des théories, ils ne recherchent pas les grands débats, où ce sont des problématiques et des options fondamentales qui s'affrontent. Ils se contentent de l'évidence d'existence d'une discipline *Sciences du langage*, avec l'implicite qu'il n'y a pas de raison qu'elle ne perdure pas, sans interrogations fondamentales sur la répartition des savoirs dans les sciences humaines, ni sur la façon dont les sciences du langage peuvent être affectées dans leur base même par des réflexions politiques et philosophiques autour de la langue⁷.

Or, parmi les questions en rapport avec le langage et la (ou les) langue(s) posées dans les années 20 et 30, en URSS comme ailleurs, beaucoup soulèvent des questions ayant des incidences de linguistique générale, qui ne risquent guère de disparaître quand de nouvelles questions sociales et politiques concernant le langage émergent de la globalisation. Mais le cadre où de telles questions de langue(s) sont posées n'est guère celui de la linguistique aujourd'hui en France. Peut-être n'en va-t-il pas partout de même, à en juger par l'existence de travaux théoriques comme ceux de Blommaert (1999) ou de la *linguistic anthropology* américaine, qui reviennent à des textes et des thèmes fondamentaux ; ou par la formulation de débats pratiques et citoyens comme ceux présentés dans Heller (1999).

Marcellesi contribue donc à faire resurgir un débat sur les liens entre la langue et le social. Pourtant, sollicité aujourd'hui par courriel, il évoque cette période en faisant état de motivations somme toute anecdotiques : sa thésarde Claudine Lelièvre avait trouvé à la Bibliothèque Nationale un dossier comportant tous les articles publiés à l'époque en URSS (en anglais), il avait pour voisin Jean-Claude Dupas, enseignant d'anglais disposé

⁶ Marcellesi 1997, p. 182.

⁷ Gadet, 2004

à faire des traductions⁸. L'impact de ces hasards est hors de doute. Néanmoins, le fait qu'il ait en un premier temps sollicité Jean-Pierre Faye et Alexandre Adler, qui se sont retirés après avoir donné un accord de principe, donne du poids à l'hypothèse d'un dessein théorico-politique, surtout pour le deuxième, journaliste et historien de l'URSS mais pas spécialiste du langage, au contraire du premier, connu pour son intérêt pour le rapport entre la langue et le politique. Et quand Marcellesi rédige quelque vingt ans plus tard un bilan de son œuvre (ainsi que de celle du collectif dit «Ecole de Rouen»), la réflexion sur le marrisme y occupe une place non négligeable⁹.

Les questions que nous nous posons ici concernent la façon dont le marxisme et le marrisme ont influencé le champ de la sociolinguistique naissante, et dont cette référence est intervenue dans l'émergence de la sociolinguistique française, à une période des années 70 marquée par des espérances politiques et théoriques qui tournent vite court (ce que Maldidier (1990) appelle «le retournement de la conjoncture théorique qui s'amorce à partir de 1975»). Cette démarche à cheval sur l'histoire et l'épistémologie est destinée à s'intégrer à une réflexion d'ensemble sur l'histoire de la sociolinguistique en France, cherchant en particulier à comprendre pourquoi celle-ci peut apparaître comme relativement singulière, par comparaison du moins avec la façon dont cette discipline a émergé dans d'autres pays européens, comme l'Italie, l'Allemagne ou l'Angleterre. La réflexion marxiste n'est évidemment pas la source unique de la sociolinguistique française, ni même sans doute son origine essentielle, plutôt à situer dans des reconfigurations de la dialectologie ou de la lexicologie, la découverte de la «dialectologie sociale» ou de la linguistique anthropologique américaines, ou l'étude des contacts de langues (en particulier par les africanistes). Mais les discussions autour du marxisme et de la politique doivent certainement entrer en ligne de compte pour comprendre certaines spécificités de la sociolinguistique française, des débats similaires n'étant finalement intervenus que dans très peu de pays européens, et pas du tout aux Etats-Unis. On peut lire à ce propos le témoignage de Le Dû (2003), qui revient sur cette source en interpellant plaisamment la jeune génération de sociolinguistes français : «Et la lutte des classes, camarades ?».

4. UN DEBAT CRUCIAL SOULEVE A PARTIR DU MARRISME

Les débats soviétiques peuvent être regardés comme un événement conceptuel unique¹⁰, l'un constituant l'image inversée de l'autre. Si l'on convient

⁸ Il y a d'ailleurs là un point qui mérite d'être relevé à propos de ce numéro de *Langages* : aucun des auteurs qui y participent ne lit le russe. Cette remarque plaide, elle aussi, pour une hypothèse d'enjeux épistémologiques français l'emportant sur un objectif descriptif et/ou évaluatif.

⁹ Marcellesi 1997 et 2003.

¹⁰ Houdebine, 1977, p. 156.

de les abstraire de façon un peu arbitraire de leur contexte historique, on peut dire que Marcellesi s'en est saisi pour faire émerger des problèmes inhérents à la façon dont la linguistique a délimité ses frontières avec les disciplines connexes, ce qui s'est fait en France de façon singulière. Parmi ces problèmes, le débat central concerne la façon dont le social est mis en relation avec le système linguistique. Les enjeux d'un tel débat ont été bien (re)formulés par Sériot (1989), à propos du rapport entre langue de bois et vérité : il insiste sur le fait que la reconnaissance d'un ordre propre de la langue ne devrait pas engager à la concevoir comme étant en autonomie, et encore moins en autarcie. On pourrait ajouter que le terme *langue*, dans le débat tel qu'il a été formulé aussi bien dans les années 50 qu'à la naissance de la sociolinguistique française, n'a guère fait l'objet de réflexions approfondies¹¹ (voir Gadet à paraître).

La place centrale qu'occupe cette question est illustrée par une remarque formulée à la fois par Calvet dans son introduction de 1977, et par Baggioni dans le numéro de *Langages*. Tous deux évoquent Mounin qui, dans son histoire de la linguistique, déplorait l'absence du thème du marxisme dans la réflexion des linguistes français¹². Or, Mounin considère qu'il existe une linguistique reposant sur des bases scientifiques, neutres : c'est le structuralisme (et pour ce qui le concerne, la version fonctionnaliste du structuralisme que propose Martinet), qui peut, en tant que telle, être mise au service de tout type d'élaboration théorique, dont une réflexion marxiste. Dans une telle perspective, il ne resterait plus à une linguistique inquiète de contextualisation sociale que la ressource d'intervenir en une deuxième étape, qui sera alors nécessairement la mise en relation de deux dimensions autonomes. D'un côté un ordre du linguistique, construit et analysé sans référence au social (on parle alors de linguistique «interne», suivant l'expression de Saussure), et de l'autre un ordre du social/historique (qui donnera le cadre de «facteurs externes»), lui aussi conçu avant et indépendamment de toute expression linguistique. C'est bien un tel point de vue qui a présidé aux premières théorisations de la sociolinguistique, que ce soit sous une forme endogène qui ne porte pas encore ce nom, dérivée des travaux de Meillet ou de Cohen, ou bien sous la forme de la «co-variation» récemment importée des Etats-Unis (mais à laquelle d'ailleurs les deux modalités reviennent).

Or, en parallèle à l'émergence de la sociolinguistique française, une autre voie a été explorée pour concevoir les relations entre le social et le linguistique. Il s'agit d'une voie étroite, et la difficulté pour la concevoir apparaît comme l'un des thèmes lisibles dans le numéro de *Langages*, même si c'est bien souvent en creux. Il s'agit de concevoir un niveau intermédiaire entre le social et un système de langue autonome et non dépendant du social, tel qu'il est hérité de la linguistique néo-saussurienne : ce

¹¹ Le texte attribué à Staline présente bien une définition de la langue, mais celle-ci est minimale, et constitue à un tel point une épure banalisée de structuralisme qu'il n'y a guère lieu d'en faire état.

¹² Mounin, 1972, p. 230.

sera le discours. Tâche extrêmement difficile, à partir du moment où, comme dans le structuralisme, la langue comme système reste aussi faiblement altérée par le social. En France, c'est l'analyse de discours plus que la sociolinguistique qui prendra en charge les tentatives pour explorer cette idée. La sociolinguistique française en train de se constituer, en effet, concevra massivement la langue comme un «reflet» du social, ce qui lui mérite les critiques de l'analyse de discours, en tout cas de celle issue des travaux de Pêcheux¹³. Ce débat dépasse ainsi et la sociolinguistique et l'analyse de discours, il concerne la linguistique générale quant au rapport de la langue à son extérieur. Devant l'impasse que constitue une conception trop formaliste du discours, dans cette conjoncture des années 70 détachée d'une prise en considération de l'ordinaire et de l'oral, ainsi que de tous les aspects de manifestation du social qui les accompagnent, l'analyse de discours, tournée vers l'archive et appuyée sur l'histoire, a alors pu apparaître plus solide conceptuellement, car elle offrait un ancrage contextuel et écologique que la sociolinguistique ne situait que dans des «facteurs externes», non théorisés autrement qu'à travers une sociologie spontanée rudimentaire.

Une mise en cause de la communication en tant que codage/décodage réussi (avec le risque de rendre le locuteur intentionnellement maître de ses productions à l'énonciation, et recevant le sens tel qu'il a été voulu par l'autre), qui ouvre sur le discours comme lieu d'une subjectivité structurée et d'agencement de malentendus, de tensions et de conflits, aboutit à s'interroger sur ce que font en énonçant les locuteurs relevant de différents groupes sociaux. Disent-ils la même chose, tout en disant différemment ? Ou bien, la différence des formulations, déterminée par des différences de positions énonciatives, aboutit-elle à produire du sens différent ?¹⁴. Une telle dichotomie traverse toutes les disciplines linguistiques liées à l'interprétation, et perdure dans l'analyse de discours de tendance lexicologique, avec les questions d'investissements de mots (par exemple, la «neutralité idéologique» du mot chez Vološinov).

CONCLUSION

Dans leur ouvrage de 1974, Marcellesi & Gardin (p. 248) avaient refermé le débat autour du marrisme avec une prudence manifeste en particulier par l'usage réitéré de négations, qui soulignent combien le problème perdure sans trouver de résolution :

«Il n'est pas vrai que la langue ne soit pas déterminée partiellement par la superstructure ; mais il n'est pas vrai non plus que la langue ne soit qu'une superstructure ;

¹³ Pêcheux, 1975, Gadet & Pêcheux, 1981, Maldidier, 1990, Mazière, 2005.

¹⁴ Pêcheux, 1975, au moins pour la formulation de la question.

Il n'est pas vrai que la langue ne soit qu'un phénomène de classe ; il n'est pas vrai en sens inverse que la langue ne serve jamais des intérêts de classe».

Malgré la critique de Baggioni (1977), qui leur reproche cette prudence qu'il juge excessive, pouvait-il en aller différemment ? Avec ce *ni... ni...*, n'est-ce pas justement un espace doublement négatif de la voie étroite du sociolinguistique qu'ils sont en train de tracer (prenant en compte la langue, mais sans être la linguistique ; prenant en compte le social, mais sans être les sciences sociales) ? Car, dans leur forme pure, aucune des deux positions ne peut être productive, et on comprend que ces auteurs (c'est davantage le cas de Gardin que de Marcellesi) aient pu chercher une voie chez Vološinov, et en faire un précurseur de la sociolinguistique.

Un problème débattu dans un tout autre contexte historique et épistémologique a ainsi pu devenir en France le support d'expression de deux difficultés distinctes :

- la difficulté, pour des linguistes profondément marqués par une épistémologie structuraliste et néo-saussurienne, de concevoir le lien entre deux ordres posés d'emblée comme extérieurs l'un à l'autre, et de les faire entrer en relation : le système linguistique, et les «faits sociaux» ;
- la difficulté, pour une sociolinguistique demeurée de fait sous l'influence du structuralisme néo-saussurien, de donner un statut aux problèmes de constitution des données (leur nature et leur matérialité), et d'intégrer les mécanismes sociaux dans la linguistique, ouvrant ainsi un ordre du sociolinguistique.

S'il apparaît plus aisé aujourd'hui qu'en 1977 d'être conscient de ces difficultés, et de voir que le débat autour du marrisme conduisait à tellement d'impasses qu'il ne vaut guère que par l'opportunité qu'il a pu présenter, c'est parce qu'il est maintenant mieux accepté que la rencontre du linguistique et du social (le sociolinguistique) puisse s'appréhender à partir de l'oral, de la conversation et de l'ordinaire, le social se manifestant ainsi d'abord de façon relationnelle et dynamique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAGGIONI Daniel, 1977 : «Contribution à l'histoire de l'influence de la Nouvelle Théorie du Langage en France», *Langages*, n° 46, p. 90-117.
- BAKHTINE Mikhail (VOLOCHINOV Valentin), 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage, Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Editions de Minuit (Original : 1929).
- BLOMMAERT Jan (Ed.), 1999 : *Language Ideological Debates*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.
- CALVET Louis-Jean, 1977 : «Sous les pavés de Staline, la plage de Freud ?», Présentation à : *Marxisme et linguistique*, Paris : Payot, p. 7-40.
- COHEN Marcel, 1956 : *Matériaux pour une sociologie du langage*, Paris : Maspéro, tome 1.
- GADET Françoise, 1977 : «Théorie linguistique ou réalité langagière ?», *Langages*, n° 46, p. 59-89.
- , 2004, «Mais que font les sociolinguistes ?», *Langage et société*, n° 107, p. 85-94.
- , à paraître : «Les changements en français actuel : points de vue d'analyse de discours et de sociolinguistique», *Actes du 1^o Seminario de Estudos em Analise de discurso*, Porto Alegre (10-13 novembre 2003).
- GADET Françoise et Michel PÊCHEUX, 1981, *La langue introuvable*, Paris : Maspéro.
- GIRARD Nicole, 1977 : «Annexe sur une explication à l'intervention de J. Staline, ou la raison technologique», *Langages*, n° 46.
- HELLER Monica, 1999 : «Sociolinguistics and public debate. Ebonics, language revival, la qualité de la langue and more : What do we have to say about the language debates of our time ?», *Journal of Sociolinguistics* 3/2, p. 260-88.
- HOUDEBINE Jean-Louis, 1977 : *Langage et marxisme*, Paris : Klincksieck.
- LAFARGUE Paul, 1894 : «La langue française avant et après la Révolution», *Ere nouvelle*. Republié dans Calvet, 1977, p. 77-144.
- LE DU Jean, 2003 : «Témoignage», in P. Blanchet et D. de Robillard (dirs.), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, *Cahiers de sociolinguistique* n° 8, Presses de l'Université de Rennes, p. 267-72.

- MALDIDIER Denise, 1990 : «(Re)lire Michel Pêcheux aujourd'hui», in *L'inquiétude du discours, Textes de Michel Pêcheux*, Paris : Editions des cendres, p. 7-91.
- MARCELLESI Jean-Baptiste (dir), 1977 : «Langage et classes sociales : le marrisme», *Langages*, n° 46.
- , 1977 : «A propos du marrisme...», *Langages* n° 46, p. 3-22.
- , 1997 : «Contribution to the History of Sociolinguistics : Origins and Development of the Rouen School», in C. Paulston & R. Tucker (Eds.), *The Early Days of Sociolinguistics*, Summer Institute of Linguistics Publications in Sociolinguistics, p. 177-88.
- , 2003 : «Sociolinguistique française, combien d'années ?», in P. Blanchet et D. de Robillard (dirs), *Langues, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, *Cahiers de sociolinguistique* n° 8, Presses de l'Université de Rennes, p. 272-8.
- MARCELLESI Jean-Baptiste & Bernard GARDIN, 1974 : *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Paris : Larousse.
- MAZIERE Francine, 2005 : *L'analyse du discours. Histoire et pratique*, Paris, PUF, Que sais-je ?
- MOUNIN Georges, 1972 : *La linguistique au XXe siècle*, Paris : PUF.
- PECHEUX Michel, 1975 : *Les vérités de la Palice*, Paris : Maspéro.
- RASTIER François, 2001 : *Arts et sciences du texte*, Paris : PUF.
- SERIOT Patrick, 1989 : «La langue est-elle fasciste ?», in G. Drigeard, P. Fiala & M. Tournier, *Courants sociolinguistiques*, Paris : Klincksieck, p. 157-67.
- SIMONE Raffaele, 1990 : «The body of language. The paradigm of substance and the paradigm of arbitrariness», in R. Amacker & R. Engler (dir.) : *Présence de Saussure*, Genève : Droz, p. 121-41.

La théorie glottogonique de Marr et l'isomorphisme structural entre les codes génétique et linguistique¹

Tamaz GAMKRELIDZE
Académie des sciences, Tbilissi

Mots-clés : ADN; code génétique; information; Jakobson; Marr; quatre éléments.

Dans mon exposé sur le problème de la théorie glottogonique de N. Marr, je veux aborder le problème des relations et des analogies entre les structures linguistiques et génétiques, en rapport direct avec le thème discuté.

Dans les années 1950, on a fait en biologie moléculaire une découverte de la plus haute importance, qui a fait la lumière sur le mécanisme de l'hérédité. On a découvert que l'hérédité correspond à une information inscrite tout au long des chromosomes, à l'aide d'un alphabet chimique défini.

En tant qu'éléments initiaux de cet alphabet, ou «lettres», on emploie quatre radicaux chimiques qui, en combinaison l'un avec l'autre dans la séquence linéaire des acides nucléiques, créent le texte chimique de l'information génétique. De même que la phrase forme un segment défini dans un texte linguistique constitué à l'aide de la séquence linéaire d'un certain nombre d'unités discrètes – des lettres ou des phonèmes, de même un gène particulier est conforme à un certain segment dans la longue chaîne des acides nucléiques, représentant les quatre radicaux chimiques. De même que, dans le code linguistique ces éléments initiaux — les phonèmes — sont privés de sens mais servent à former à l'aide de certaines combinaisons des unités minimales exprimant le contenu défini dans le système donné, d'une façon similaire, dans le code génétique ce n'est pas un élément isolé, un certain radical chimique, qui est informatif, mais les combinaisons particulières de ces quatre nucléotides initiaux par trois éléments, nommées «triplets», qui portent l'information.

¹ Ce texte est le résumé de l'exposé de T. Gamkrelidze, dont le texte définitif ne nous est pas parvenu. [Note de l'éditeur]

Il est possible de former seulement 64 combinaisons de quatre éléments initiaux par trois. C'est-à-dire que le «vocabulaire» génétique se compose de 64 «mots», dont les trois «triplets» se présentent comme les «signes de ponctuation», marquant dans la longue succession des acides nucléiques le début et la fin de la «phrase», et les autres correspondent à l'un des 20 aminoacides. En même temps, parmi les triplets de cette sorte on peut distinguer des «mots synonymiques», c'est-à-dire des suites qui correspondent aux mêmes aminoacides. L'établissement de telles corrélations entre les triplets de quatre éléments initiaux et de 20 aminoacides et la conversion de la longue chaîne des triplets en succession protéique des aminoacides, en enchaînement de peptide, est le déchiffrement et le décodage de l'information héréditaire contenue dans le code génétique, comme, par exemple, un message codé en alphabet morse est déchiffré par traduction en une autre langue.

Il devient évident que tout ce qui est vivant sur la terre possède la *connaissance* du code génétique au sens qu'il peut déchiffrer justement les *mots* constituant le contenu de l'information génétique et les synthétiser en succession protéique.

Ainsi, la variété infinie de tout le vivant peut se ramener aux très longs «messages» génétiques, formés des règles particulières de la combinaison linéaire des éléments du code génétique, possédant les traits frappants d'une ressemblance structurale avec le code linguistique. Ce n'est pas par hasard que dès le moment où l'on a déchiffré le code génétique, la génétique moléculaire vient emprunter abondamment les concepts et la terminologie linguistiques en décrivant le mécanisme de l'hérédité.

Pourtant, le nombre initial des unités linguistiques — phonèmes —, dont les combinaisons constituent les éléments significatifs minimaux d'une langue naturelle, est plus que quatre, et c'est le trait caractéristique du code linguistique, qui est à la base des langues et qui le distingue du code génétique. C'est ce qui crée une *redondance* dans le système linguistique, qui permet de corriger et de reconstruire les messages déformés par des facteurs extérieurs.

L'isomorphisme structural entre ces deux différents systèmes informatifs — génétique et linguistique — repose sur la combinaison linéaire des unités discrètes initiales, et cela pose une question phénoménologique sur la nature de ces systèmes et la cause de leur isomorphisme structural. Plusieurs points de vue sont avancés, que nous présenterons succinctement.

L'isomorphisme structural relevé entre les deux codes porte-t-il sur le caractère extérieur surgissant d'un rapprochement structural et de la convergence de deux systèmes divers qui réalisent les fonctions informationnelles analogiques, ou bien cet isomorphisme est le résultat du principe philogénétique de modelage du code linguistique à la manière et aux principes structuraux du code génétique? Cette dernière supposition est défendue par le linguiste Roman Jakobson, tandis que le généticien François Jacob pense que la structure analogique s'est formée par des systèmes différents de la fonction analogique.

La conception jakobsonienne de l'isomorphisme structural entre les codes génétique et linguistique suppose le processus évolutif de la superposition du code linguistique directement au code génétique et le copiage de ses principes structuraux, qui est réalisé dans les conditions où un être vivant possède inconsciemment la connaissance du caractère de ce dernier. Cela concerne entièrement la sphère de l'inconscient, en tant que l'organisme possède l'information sur la construction et la structure de ses mécanismes essentiels. Cela se relève non seulement dans le processus philogénétique de la formation des structures du mécanisme linguistique à la façon du code génétique, mais en même temps à l'action créatrice des personnalités éminentes, construisant les systèmes informationnels particuliers à la manière du code génétique sans la connaissance explicite de la structure de ce dernier.

Il convient d'évoquer, sous ce rapport, la théorie du processus glottogonique de l'éminent savant et linguiste N. Marr, qui était doué d'une fine intuition scientifique, le menant parfois jusqu'à la solution de certains phénomènes, bien que logiquement mal fondées, mais s'engageant en fin de compte dans la bonne direction.

N. Marr ramène, comme on sait, la diversité des langues historiques aux quatre éléments initiaux qui se composent, assez étrangement, de certains « triplets » de sons — des séquences de trois sons dénués de sens — *sal, ber, jon, roš*. Tous les textes de n'importe quelle longueur dans toutes les langues du monde sont le résultat de la transformation phonétique de ces quatre éléments initiaux dans la séquence linéaire définie, n'ayant eux-mêmes aucune signification. C'est de cette façon que, pour Marr, est déterminé l'unité du processus glottogonique.

La théorie glottogonique de Marr n'a pas une explication rationnelle, elle est en contradiction avec la logique de la linguistique théorique et sa méthodologie générale. En ce sens elle est irrationnelle et incongrue par rapport à la linguistique proprement dite. Mais cette théorie, présentant le modèle structural original de la langue qui est tout près du code génétique, n'est pas irrationnelle et incongrue par rapport à la psychologie et à la science en général, et elle peut illustrer la manifestation dans un savant d'une idée intuitive et inconsciente de la structure du code génétique. Marr ne pouvait pas évidemment posséder la connaissance explicite et consciente de la structure du système génétique, ainsi que ne la possédaient pas les philosophes Chinois qui ont élaboré, il y a trois mille ans, le système particulier des transformations de quatre éléments binaires composés du « principe masculin » *yang* et du « principe féminin » *yin*, se groupant en trois et donnant très exactement 64 triplets successifs, qui sont analogiques aux triplets génétiques. Dans le système symbolique des anciens Chinois, la diversité de tout ce qui est vivant et les rapports entre eux sont décrits à l'aide de la combinaison de ces mêmes triplets. De ce point de vue, les systèmes analogiques aux quatre éléments mondiaux dans la cosmologie des Ioniens, aux quatre états du corps humain chez Hippocrate semblent extrêmement significatifs, ainsi que les autres systèmes symboliques réali-

sant l'idée qu'une relation stricte est imposée par une filiation inconsciente entre des systèmes sémiotiques de telle sorte et le code génétique. Tous ces systèmes symboliques, comme le modèle de la langue de Marr, coïncident d'une manière frappante, jusqu'aux paramètres quantitatifs, avec la structure du code génétique jouant dans leurs créateurs évidemment le rôle d'un substrat modelant inconscient.

La langue internationale et la révolution mondiale

Sergej KUZNECOV
Université de Moscou (MGU)

Résumé : La position de la théorie marriste en URSS était déterminée par la situation politique et la politique linguistique du pouvoir. La politique linguistique de l'Union Soviétique à l'époque de Staline peut être décrite comme un système de trois paradigmes successifs : au moment de la création de l'URSS un paradigme *exocentrique*, avec une motivation de politique extérieure : l'idée de la révolution mondiale imminente ; dans la seconde moitié des années 30 il est remplacé par un paradigme *endocentrique*, avec une motivation de politique intérieure : la construction du socialisme dans un seul pays ; après la discussion linguistique de 1950, c'est un paradigme exocentrique qui revient sur le devant, avec une nouvelle motivation de politique extérieure : l'idée d'intégration linguistique des pays du camp socialiste grâce à une *langue zonale*. Le marrisme s'est avéré compatible avec les deux premiers paradigmes et incompatible avec le troisième, ce qui explique la discussion de 1950. Dans le cadre du premier paradigme, le marrisme s'appuyait sur la cosmoglottique (science de la langue internationale), qui était inspirée par l'idée de la révolution mondiale. L'idée de révolution mondiale et la cosmoglottique qui lui était liée ont été anéanties au cours des purges de 1937-38. Le marrisme fut liquidé à l'étape suivante, mais moins pour redresser les torts théoriques anti-marxistes de Marr que pour des raisons d'ordre pragmatique : la mise en place du troisième paradigme.

Mots-clés : civilisation cosmique ; cosmoglottique ; espéranto ; ido ; interlinguistique ; langue de classe ; langue commune unique de l'humanité future ; langue internationale ; langue mondiale ; langue zonale ; linguistique de la révolution ; Marr ; «Nouvelle Théorie du langage» ; paradigmes de politique linguistique : exocentrique et endocentrique ; race mondiale ; révolution mondiale ; sémiotique de la révolution ; Staline.

L'espéranto, c'est la langue de l'Internationale.
Le propager, voilà le garant de la Révolution
ouvrière mondiale. (Artjuškin-Kormilicyn,
1919)

La «Nouvelle théorie du langage» de N. Marr, dès son origine, s'était opposée à la linguistique traditionnelle, indo-européenne. La linguistique traditionnelle, de son côté, rejeta complètement la «Nouvelle théorie» comme un corps étranger, étranger sous tous rapports aux méthodes et aux buts de la recherche en linguistique. Pourtant, tout le spectre des courants linguistiques des années 1920-1930 ne se réduisait pas à l'opposition de la «Nouvelle théorie» et de la théorie «traditionnelle». Il existait encore des courants d'un troisième type, qu'on pourrait dénommer «non orthodoxes». Ces courants se trouvaient en dehors de la tradition fondée sur la méthode historico-comparative, en dehors de la problématique même de la comparaison. C'est pourquoi la linguistique comparative traditionnelle ne reconnaissait qu'avec réticence (ou ne reconnaissait pas du tout) leur légitimité, alors qu'ils restaient hors d'atteinte de la critique acharnée que les marristes faisaient de la linguistique indo-européenne. Parmi les courants de ce troisième type figure la *cosmoglottique*, ou science de la langue internationale.

Dans les conditions particulières de la vie politique soviétique, la cosmoglottique fut d'abord portée aux nues, pour être ensuite destituée de son piédestal et enfin totalement anéantie aux cours de la répression de la fin des années trente. Son histoire fut, pour beaucoup, liée à celle de la «Nouvelle théorie du langage».

1. LES PARADIGMES POLITICO-LINGUISTIQUES

La politique linguistique du pouvoir soviétique entre la Révolution d'octobre 1917 et la «discussion linguistique» de 1950 se déroula dans le cadre de deux paradigmes qui se sont succédé, et parfois chevauchés.

Le premier était déterminé par l'idée de *révolution mondiale*, comme la tâche principale de la Russie soviétique, reléguant au second plan toutes les autres tâches et les intérêts internes des peuples de Russie. L'échec des tentatives de mettre en œuvre cette révolution mondiale conduisit Staline à formuler à la fin de 1924 sa conception de la victoire du socialisme *dans un seul pays*, ce qui eut pour effet de transporter le centre de gravité des tâches extérieures sur les réalités intérieures. Nous appellerons *exocentrique* le premier paradigme, et *endocentrique* le second.

Les prémisses théoriques de la linguistique en Russie sont, pour beaucoup, une projection des conceptions révolutionnaires (aussi bien exocentriques qu'endocentriques) dans le domaine linguistique, avec leur

dynamisme, la force d'attraction de leurs idéaux et les conséquences catastrophiques de leurs errements. L'idée de la révolution mondiale fut l'impulsion initiale dans la formulation de ces conceptions. L'historien V. Sirotkin note :

A l'heure actuelle on a totalement oublié que, en déclenchant la révolution en 1917, *tous* les bolcheviks étaient persuadés que cette révolution n'était qu'une première étape, la première phase de la révolution prolétarienne mondiale, qui devait inmanquablement se produire à la suite de celle d'Octobre, et qui mettrait à bas la domination du capital à l'échelle mondiale». (Sirotkin, 1988, p. 371)

Les premiers billets de banque imprimés en RSFSR en 1919 portaient la devise «Prolétaires de tous les pays unissez-vous!», rédigée, en plus du russe, en allemand, français, italien, anglais, chinois et arabe : le rouble était appelé à devenir le moyen de paiement universel de la révolution mondiale.¹

L'issue de la révolution mondiale devait être la naissance d'un Etat prolétarien mondial. La création de l'URSS était considérée comme le premier pas en direction d'un tel Etat, tout comme la Révolution d'octobre était pensée comme le premier acte de la révolution mondiale. La chaîne ininterrompue de révolutions subséquentes devait susciter l'apparition de nouvelles républiques soviétiques et leur rattachement à l'URSS sur le modèle des «Républiques-filles» de l'époque de la Révolution française.² C'est ce même déroulement des événements qui était prévu dans le préambule de la première constitution soviétique, en 1924 : il y était prévu la libre entrée dans l'Union pour «toutes les républiques socialistes soviétiques, aussi bien existantes qu'à venir» et le futur «rassemblement des travailleurs du monde entier en une République soviétique socialiste mondiale».

L'institution du Komintern poursuivait des buts identiques. Il est dit dans le *Manifeste* adopté par le II^{ème} Congrès du Komintern en 1920 que «Le prolétariat international ne remettra pas son épée au fourreau tant que la Russie soviétique ne constituera pas un maillon de la Fédération des républiques soviétiques du monde entier». Bien que la conception de la victoire du socialisme dans un seul pays commençât à se propager dès 1924, le paradigme dominant jusqu'au milieu des années trente resta celui de la révolution mondiale. Le véritable retournement du paradigme exocentrique en paradigme endocentrique ne se produisit que sous l'influence des événements de 1933 en Allemagne : l'arrivée des nazis au pouvoir enterra définitivement les espoirs de voir éclater la révolution mondiale dans un avenir proche.

¹ Koblenc, 1996, p. 6.

² Sirotkin, 1988, p. 373.

A partir de cette époque, on voit distinctement apparaître dans le paradigme endocentrique des motifs patriotiques, qui devaient servir de contre-poids politique à l'idéologie nationaliste du Troisième Reich. Les changements dans la politique soviétique se reconnaissent, de la façon la plus manifeste, non aux déclarations politiques des dirigeants, mais à des marques objectives, dont les principales concernent la *langue*. Toute doctrine politique opère avec un ensemble de concepts-clés, qui prennent un caractère d'idées survalorisées. Aux idées survalorisées de l'hitlérisme : le *sang* et la *race*, commence à s'opposer en URSS l'idée survalorisée de *Patrie*. L'analyse linguistique objective des textes d'essais journalistiques et des «idées survalorisées» qui s'y manifestent est un excellent détecteur des changements politiques, et permet de les dater de façon précise.

C'est une telle analyse qui montre qu'à partir de 1934, devant la montée de la menace extérieure en provenance des Etats fascistes, reprennent vie les idées de patriotisme, et que le mot «Patrie» retrouve son sens initial, qui avait été auparavant rejeté. Dans les années qui avaient suivi la guerre civile, en effet, des notions telles que «Russie», «Patrie», étaient mises sur le même plan que celles d'«officier», de «porteur d'épaulettes dorées», et étaient considérées comme «inséparables des noms de Koltchak, Denikine, Wrangel».³ Au sens positif, si le mot «Patrie» était employé, cela ne pouvait que se rapporter à la «Patrie» du prolétariat mondial : dans les années 1920, à l'entrée du Commissariat du peuple à l'éducation à Moscou était suspendue une inscription : «Notre patrie est le monde entier».⁴ Or, à partir du milieu des années trente, la Patrie s'appelle l'Union Soviétique, et cet usage s'enracine rapidement dans les domaines les plus divers. Un exemple parmi tant d'autres : l'équipage féminin de V. Grizodubova, qui accomplit en septembre 1938 le premier vol sans escale entre Moscou et l'extrême-Orient soviétique, donna à son avion le nom de *Rodina* [«Patrie»].

Si le changement de cap idéologique fut concomitant de la répression de masse des années 1935-1938, ce ne fut bien sûr pas un hasard : le changement politique se réalisait grâce au remplacement de générations entières de dirigeants politiques.

La répression des années 1935-1938 ôta le pouvoir à une génération d'hommes politiques pour qui l'idée de révolution mondiale était centrale, et le passa à des hommes pour qui les intérêts d'un pays «pris isolément», l'URSS, étaient infiniment plus précieux que des abstractions révolutionnaires mondiales. Le nouveau paradigme conceptuel prend sa forme définitive dans l'«Abrégé du cours d'histoire du PC(b)» en 1938, dans lequel la révolution prolétaire mondiale est assimilée à la «révolution permanente» de Trotsky, et déclarée incompatible avec le bolchevisme. Dans les intérêts du principe centralisateur, la direction stalinienne

³ Ermolinskij, 1988, p. 435.

⁴ Iodko, 1925, p. 13.

commence à identifier l'URSS à la Russie, le peuple soviétique au peuple russe.

2. LA SÉMIOTIQUE ET LA LINGUISTIQUE DE LA RÉVOLUTION

L'orientation initiale vers la révolution mondiale s'était manifestée dans une série de marques qui pourraient faire l'objet d'une «sémiotique de la révolution». V. Sirotkin évoque à ce propos la MOPBR (Meždunarodnaja organizacija pomošči borcam revoljucii : Organisation internationale d'aide aux combattants de la révolution), l'Internationale, qui était l'hymne soviétique de l'époque, le premier programme de radio, dénommé «Komintern».

A cet inventaire des symboles de la révolution mondiale on doit en ajouter d'autres, de nature linguistique. Il s'agit en premier lieu de la langue internationale et de l'alphabet international. Il ne sera question ici que de la première.⁵

Dans les combats de la révolution mondiale à venir, un rôle de tout premier plan était dévolu à la langue internationale, ce qui voulait dire l'espéranto, plus rarement l'espéranto réformé (l'ido). Un tirailleur letton, ancien combattant de la guerre civile, raconte dans ses souvenirs :

Il existait à l'époque une foi profonde en la révolution mondiale à venir, et en l'aide internationale nécessaire à apporter en cas de soulèvement du prolétariat dans les pays européens. La question se posait de savoir en quelle langue les combattants de l'Armée rouge communiqueraient avec les peuples de l'Europe occidentale. Et 1921 nous reçûmes l'ordre que tout le contingent apprenne l'espéranto, sous la responsabilité des commissaires de division. [...] Les cours furent donnés jusqu'en 1923. Il n'y avait pas de retardataires ou de mauvais élèves. Les soldats de l'Armée rouge apprenaient bien l'espéranto, avec zèle, et si on avait eu des cours non pas deux heures par semaine, mais quatre, en un an tout le régiment aurait parlé espéranto. (*Ogonëk*, 1988, n° 8, p. 4)

On doit préciser que l'ordre concernant l'apprentissage obligatoire de la «langue de la révolution mondiale» dans l'Armée rouge avait été signé en 1919 par le président du conseil militaire révolutionnaire L. Trotsky, il resta en vigueur jusqu'en 1925, c'est-à-dire tant que Trotsky se maintint à ce poste (dans les établissements d'enseignement supérieur civil on enseigna l'espéranto jusqu'en 1935).⁶

L'idée que la révolution mondiale était pour un avenir proche et qu'elle allait avoir pour résultat une république soviétique mondiale transposa la discussion sur la langue internationale dans un contexte

⁵ Sur l'alphabet international vu sous cet angle, cf. Kuznecov, 2000.

⁶ Sirotkin, 2004.

totallement nouveau : il ne s'agissait plus d'une langue auxiliaire destinée à être utilisée dans les relations internationales entre citoyens de différents Etats, mais de la langue commune du futur Etat soviétique mondial.

Les révolutionnaires partagent tous une sorte d'illusion d'optique : la perception d'une perspective lointaine comme s'il s'agissait du futur immédiat. Ce rapprochement télescopique du futur agit d'autant plus fort qu'il s'est passé moins de temps depuis la révolution. A peine trois semaines après le soulèvement d'octobre 1917, la *Pravda* mettait ses lecteurs en effervescence avec des titres fracassants : «En Europe l'incendie révolutionnaire est à son paroxysme : Zurich en soulèvement est encerclée par des troupes, des troubles se répandent à Lyon. L'Asie se soulève : en Inde se forment des Soviets». ⁷ Dans les années 30, on pensait que le communisme serait atteint «dans dix ans» voire plus tôt, ⁸ et il n'y a pas si longtemps, sous Khrouchtchev, on annonçait que «la génération actuelle des Soviétiques vivra[it] sous le communisme».

Cette illusion d'optique n'avait pas épargné les théoriciens de la langue internationale. Un exemple caractéristique est un article publié en 1927 dans l'organe central des espérantistes soviétiques, la revue *Izvestija CK SESR*. L'auteur, qui signait I.K., repousse l'idée de choisir l'anglais comme langue internationale du prolétariat. Il aborde en passant le statut du russe, et affirme que son utilisation de fait comme langue commune des peuples de l'Union Soviétique ne durerait par éternellement. Le temps n'est pas loin, écrit-il, où se reposera la question de la langue à utiliser pour toute l'Union Soviétique :

Et il n'y a aucune raison de penser que cette langue sera le russe, encore moins toute autre langue de l'Union Soviétique actuelle. Il faudra en effet, pour le choix de la langue, tenir compte de la transformation à venir de l'Union Soviétique, qui n'occupe à l'heure actuelle qu'un sixième du globe terrestre, en Union Soviétique mondiale. Naturellement, cela ne se passera pas de manière impérialiste, mais par la réunion progressive, après la révolution, de nouvelles républiques soviétiques». ⁹

Ainsi, le fait de considérer la révolution mondiale comme un événement du futur proche créait immanquablement l'illusion que la langue internationale allait bientôt être instituée, et servait de prémisse théorique à la confusion entre langue *internationale* (auxiliaire de communication entre des peuples différents) et langue *mondiale* (langue unique d'une humanité réunifiée). Cela se reflétait dans la terminologie scientifique : dans les années 1920-1930, les théoriciens de l'espéranto et de l'ido appelaient leur science *cosmoglottique*, mettant en avant son lien avec l'idée de langue mondiale et, par conséquent, avec celle de

⁷ Pravda, 18 novembre (1er décembre) 1917.

⁸ Nujkin, 1988, p. 509.

⁹ I.K., 1926-27, p. 316.

cosmopolitisme. La théorie actuelle des langues de type espéranto, en revanche, étrangère à toute idée de révolution mondiale, se choisit une dénomination beaucoup moins prétentieuse : *l'interlinguistique*.

3. DE LA LANGUE MONDIALE À LA RACE MONDIALE ET À LA CIVILISATION COSMIQUE

L'idée de la révolution mondiale et de la langue mondiale comme sa conséquence nécessaire, se coula peu à peu dans des formes encore plus radicales. Le projet d'extinction des nations dans la société communiste et d'apparition d'une langue mondiale menait logiquement à la proposition de fondre toutes les races en une seule race humaine pour le monde entier. C'est alors une réaction en chaîne à laquelle on assiste : révolution mondiale -> Etat mondial -> langue mondiale -> race mondiale. Le personnage de Cholokhov, Makar Nagul'nov, qui envisageait avec espérance le moment où «tous se mélangeront, et où il n'y aura plus sur la terre cette honte que l'un a un corps blanc, un autre un corps jaune et un troisième un corps noir» mais où «tous auront de belles petites frimousses bien hâchées», exprimait une idée que de nombreux scientifiques de son époque tentaient de développer le plus sérieusement du monde. Le célèbre sémitologue et cosmoglottiste N. Jušmanov parlait de «la perspective de fusion de toutes les nations, races et peuplades en un seul peuple de la Terre, dont le corps serait gris, par le mélange des populations, mais l'âme serait blanche et pure, comme aux premiers jours de la Création».

Il faut signaler que l'idée de fusion générale des races (et même de l'accélération artificielle du processus) n'est pas étrangère au marxisme. Voici ce qu'écrivaient à ce sujet les fondateurs du marxisme :

Même les différences naturelles comme les différences de race peuvent et doivent être éliminées par l'évolution historique. [...] Les espèces animales peuvent être améliorées, et par la voie de l'hybridation des races on peut créer des espèces totalement nouvelles, de qualité plus haute. [...] Pourquoi ne pas en tirer des conclusions en ce qui concerne les êtres humains? (Marks & Engels, *s.d.*, p. 424-426)

Le romantisme interlinguistique, reflétant les idéaux de l'époque révolutionnaire, créa les conditions pour le rapprochement d'idées encore plus audacieuses, pour leur donner une dimension véritablement cosmique.

L'écrivain E. Zamiatine raconta en 1917 à la journaliste américaine B. Beatty que, dans son enfance, lui et ses camarades avaient essayé d'établir le contact avec les martiens. Ils avaient écrit par terre avec des arbres abattus une immense lettre A, et y avaient mis le feu. C'était en quelque sorte une tentative d'établir un alphabet cosmique. Mais ce qui est intéressant est que la tentative d'appeler les martiens à entrer en contact était liée à l'idée de révolution mondiale :

Comment savoir, peut-être que cela allait provoquer la révolution dans le monde entier? Nous étions passionnés par cette idée. (Beatty, 1988, p. 62)¹⁰

En 1923 un autre écrivain, A.N. Tolstoï, fit directement de la révolution cosmique le sujet de son roman *Aëlita*. Cet empressement des contemporains de la vraie révolution de 1917 à élargir sans fin ses limites et à jeter un pont, ne serait-ce qu'imaginaire, entre la révolution mondiale et la révolution dans le cosmos, entre la langue mondiale et la langue cosmique, aurait pu rester confinée à la littérature, si la science elle-même ne s'était pas lancée à sa suite.

K. Ciolkovskij, le théoricien des vols interplanétaires, qui avait inclus dans son cercle d'intérêt la communication au moyen de la langue internationale (il a conçu, entre autres, un projet d'alphabet «pan-humain»), dès 1896 publiait un article «La terre peut-elle un jour faire savoir aux habitants d'autres planètes qu'elle abrite des êtres doués de raison?»¹¹ Il proposait d'établir le contact avec Mars exactement dans le même esprit que Zamiatine, au moyen de panneaux de signalisation, qui devaient être disposés de différentes façons sur le sol. De nombreuses années plus tard, dix ans après la Révolution d'octobre, se tint à Moscou une exposition des communications interplanétaires, consacrée à Ciolkovskij. Parmi les objets exposés se trouvait le projet de langue cosmique artificielle *AO*, «à qui était dévolu le rôle de langue commune de la partie de l'univers où pénétrèrent les vaisseaux cosmiques des Terriens».¹² Cette langue, dans sa première variante (1920), était pensée par son auteur comme une langue internationale, mais, à cause de la filiation précédemment indiquée (révolution mondiale - langue mondiale - langue interplanétaire), elle se transforma en un projet de communication cosmique, anticipant de plusieurs décennies la langue *lincos* du Hollandais H. Freundenthal (1960).

C'est ainsi que se mettaient peu à peu en place les traits caractéristiques de cette cosmoglottique pleine d'emphase romantique, qui se nourrissait des idées de langues internationales et mondiales, de culture mondiale, de race universelle, de langues de communication cosmique, le tout fondé sur le projet de révolution mondiale.

Le paradoxe est d'autant plus fort : à côté de cette largeur de vue sans limites, dont la future interlinguistique, à mesure qu'elle s'installait dans des cadres de plus en plus académiques, se hâta de se débarrasser, se mit en place une étroitesse consciemment cultivée, glissant allègrement dans le dogmatisme et l'intolérance sectaire. C'est toujours dans les spécificités de l'époque qu'il convient de chercher la source de ce phénomène.

¹⁰ C'est sur ce thème que fut écrit la nouvelle de E. Zamiatine «Ognennaja A» [Le A de feu], publiée le 2 juin 1918 dans la revue *Novaja žizn'*.

¹¹ Dans *Kalužskij vestnik*, 26 nov. 1896.

¹² Cf. Kuznecov, 1995.

4. VISION DU MONDE VS «VISION DE LA LANGUE»

L'idée de l'union mondiale du prolétariat s'était fixée dans les représentations sociales parallèlement à celle de séparation du prolétariat et de la bourgeoisie à l'échelle mondiale. Tout ce qui était «bourgeois» était rejeté : la culture «bourgeoise», la morale «bourgeoise», la science «bourgeoise»... L'idéologie de la guerre civile divisait la conscience sociale, sans oublier, naturellement, le domaine de la langue. En ce sens, la «Nouvelle théorie du langage» de N. Marr est tout à fait caractéristique : elle ne fait pas que mener une guerre civile contre la linguistique «bourgeoise», elle déclare la guerre à l'intérieur même de la langue, en découvrant des «langues de classe» antagonistes en lieu et place de la langue nationale.

Semblables conceptions étaient apparues dans les années 1920 en cosmoglottique, mais leur caractère paradoxal est ici maximal, dans la mesure où, à la place de la langue «pan-humaine», c'est une langue internationale de classe qui est mise en avant. Et si, autrefois, J. Schleier avait tenté, avec son volapük, de réaliser le slogan «Une langue unique pour une humanité unie», on voit paraître dans les années 1920 des travaux dans lesquels ce slogan subit une modification radicale, appelant à la fois à l'unification et à la division du monde : «Une langue unique non nationale pour un prolétariat unique non national!»¹³ L'auteur de cette formule, I. Izgur, est l'un des dirigeants du mouvement espérantiste soviétique des années 1920. Les idistes soviétiques tenaient une position identique : sur une photo du début des années 20 on peut voir un groupe de communistes idistes brandissant le slogan «Une langue unique pour une classe unique!».¹⁴

La guerre était déclarée aux partisans «bourgeois» de la langue internationale. Le drapeau vert du mouvement espérantiste,¹⁵ traditionnellement neutre dans les questions politiques, ne réunissait plus tous les partisans de cette langue. L'histoire de l'organisation soviétique des espérantistes, depuis sa fondation en 1921 jusqu'à sa fin tragique en 1938, est en même temps celle de sa lutte contre l'association mondiale

¹³ Izgur, 1925, p. 36. Dans les années 1920, «international» était souvent interprété comme «sans nation» ; l'organisation internationale des prolétaires espérantistes, créée en 1921 (à laquelle prit une part active jusqu'au début des années 1930 l'Association des espérantistes des républiques soviétiques : SESR) s'appelait «Sennacieca Asocio Tutmonda» (SAT : Association mondiale sans nation). Et si les espérantistes prolétariens appelaient à un monde «sans nation», J. Schleier, lui, voulait un monde «sans classes» : «Nicht mehr Hass der Klassen, der Rassen und der Massen !». En d'autres termes, le volapük était conçu par son auteur non seulement comme une langue mondiale, mais aussi comme une langue «de toutes les classes».

¹⁴ «Nia standardo», 1923, n° 5, p. 51.

¹⁵ Le vert, couleur de l'espérance, est le symbole de l'espéranto, mot qui lui-même est un participe présent actif signifiant «espérant». On choisit le bleu (la couleur du ciel) comme symbole de l'ido, signe de l'universalité.

«bourgeoise» des espérantistes (UEA : Universala Esperanto-Asocio) et contre la SAT (Sennacieca Asocio Tutmondo, organisation socialiste, mais non communiste).

Cette lutte du «rouge» contre le «vert», ou contre un vert insuffisamment rouge, se déroulait sur le fond de conflits de plus en plus violents entre les espérantistes et les idistes, y compris dans le mileu prolétarien. Du point de vue de la classe, les intérêts généraux du prolétariat devaient prévaloir sur les différences de langue.

La Commission d'études du Komintern appelait les copmmunistes espérantistes à réunir leurs efforts et à créer une organisation commune. L'internationale des travailleurs de l'éducation, créée en 1920, utilisait dans son journal *Moderna Edukisto* les deux langues parallèlement.

Pourtant, il ne fut pas donné aux espérantistes et idistes «prolétariens» de se réunir. Au contraire : plus semblait grandiose la tâche de mettre en place la langue internationale, non seulement langue auxiliaire du présent, mais possible langue unique du futur, et plus acharnée était la polémique entre les cosmoglottistes «prolétariens». Aucune exhortation à la coopération ne pouvait venir à bout de l'hostilité initiale, et les invectives réciproques des espérantistes et idistes «révolutionnaires» dépassaient de beaucoup par leur férocité et leur intolérance les anciennes querelles des partisans «bourgeois» des deux langues.

La politisation de la pensée, l'aspiration à voir partout des analogies avec la vie sociale, provoquèrent une avalanche d'attaques réciproques et d'étiquetage politique. N. Jušmanov ne resta pas un observateur neutre dans cette lutte. Dans le premier numéro (mai 1922) de la revue *Nia standardo* ('Notre bannière'), publiée par les idistes soviétiques, on voit sous sa plume le slogan : «L'espéranto, c'est la Révolution de février contre le volapük, l'espéranto réformé (l'ido), c'est la Révolution d'octobre contre l'espéranto» (p. 11). Dans son article «L'espéranto et l'ido devant le prolétariat», publié en 1923 dans la même revue, Jušmanov tente de fonder théoriquement le fait que l'ido soit mieux adapté au prolétariat. S'appuyant sur la théorie de Jespersen sur le progrès en langue, postulant que la structure analytique est une marque de progrès, Jušmanov voit dans le prolétariat la force motrice de l'évolution des langues :

Si les langues les plus modernes, du type, par exemple, de l'anglais, du dano-norvégien, etc., se sont débarrassées de l'accusatif, de l'accord des adjectifs et de tout ce ballast des langues anciennes et de celles qui leur ressemblent (l'allemand, le russe, etc.), qui en a été l'auteur? Il est clair que c'est le prolétariat urbain et rural qui simplifie la langue, en jetant par dessus bord les formes superflues. [...] Ce ne sont pas les classes supérieures qui «changent» la langue : ces classes sont conservatrices dans la langue, elles ont conservé la vieille grammaire latine à l'école, à l'église, à la pharmacie... (Jušmanov, 1923)

Il en vient à la conclusion qu'il faut donner la préférence à celle des langues internationales qui tient le plus compte de l'aspiration du

prolétariat à la simplification des formes de langue (bien entendu, c'est l'ido qui, pour Jušmanov, était le plus adapté à cette tâche).

Le milieu des années 1920 a vu l'apogée de la lutte entre idistes et espérantistes. Les partisans de la langue commune à toute l'humanité n'étaient pas disposés à trouver un langage commun entre eux... Dans ses considérations visant à déterminer ce qui unit plus les êtres humains : la communauté de classe ou la communauté de langue, Jušmanov en vint à des conclusions curieuses, qu'il exposa dans une lettre adressée au secrétaire général de la SESR, E. Drezen, datée du 29 avril 1926. Il y introduit, par analogie avec le mot «vision du monde» [*mirovozzrenie*, *Weltanschauung*], un terme nouveau : «vision de la langue» [*jazykovozzrenie*], ou vision de sa propre langue. La réponse de Drezen, du 2 mai 1926, a été conservée :

En ce qui concerne votre idée originale que la «vision de la langue» domine sur la vision du monde, nous ne pourrions nous mettre d'accord. C'est une question sociologique.

Vous avez mille fois tort lorsque, au sujet de nous autres les espérantistes, vous affirmez qu'un bourgeois espérantiste et un prolétaire espérantiste (ne serait-ce qu'un membre du parti) ont plus de relations amicales entre eux qu'un communiste espérantiste et un espérantiste idiste.

La délimitation sociale des espérantistes «bourgeois» et «prolétariens» provoqua une différenciation dans l'espéranto lui-même, où l'on vit apparaître des distinctions de structure, en corrélation avec des différences sociales. Quelques années plus tard, Drezen parla de l'apparition d'un espéranto «bourgeois» et d'un espéranto «prolétarien»,¹⁶ répétant la notion de langues de classes chez Marr.

5. UN COSMOGLOTTISME INATTENDU : MARR ET STALINE

En dressant ce tableau du mouvement soviétique pour la langue internationale, il ne faut pas oublier que ce mouvement ne put pas toujours suivre sa propre logique de développement. Il lui fallut définir sa tactique à un moment où deux «cosmoglottistes» de haut rang émirent une opinion sur les problèmes de communication internationale : l'académicien N. Marr, créateur de la «Nouvelle théorie du langage», et J. Staline, «le continuateur de l'enseignement de Marx et de Lénine».

Pendant un certain nombre d'années après la Révolution d'octobre, les linguistes soviétiques évitèrent d'aborder le problème de la langue internationale. «Le premier à rompre cette conjuration du silence fut le

¹⁶ Drezen, 1932, p. 30 *sqq.*

directeur de l'Institut japhétique et de la Bibliothèque publique de Léninegrad, l'académicien N. Marr, dans une intervention sur la langue internationale dans la presse à l'occasion du 200e anniversaire de l'Académie des sciences». ¹⁷ Ces cérémonies, qui eurent lieu en 1925, furent marquées par une série de phénomènes de nature interlinguistique. M. Kalinine commença son discours de la façon suivante :

Je vous prie de m'excuser de devoir parler dans une langue qui est incompréhensible pour beaucoup de personnes dans cette assemblée. Malheureusement, il n'existe pas encore de langue admise par tous et comprise par tous les peuples, c'est pourquoi je suis obligé d'utiliser la langue que parle mon peuple. (*Izvestija CIK*, n° 204, 8 septembre 1925)

On entendit parmi les interventions de vibrants appels à faire passer le russe à l'alphabet latin international. Marr consacra son discours à la langue unique de l'humanité, un thème qui formait l'essence de sa théorie sur l'évolution des langues du monde de la pluralité à l'unité.

La vie pose de façon impérieuse le problème de la création d'une langue unique et de l'unification de l'écriture. Cette question est aussi essentielle et urgente que celle de l'introduction d'un calendrier unique, du système métrique et de la forme des chiffres. [...] A la lumière de la science, toutes les variétés de langues existantes sont le résultat d'un seul et même processus d'évolution du langage humain. L'étude des caractères et des conditions du processus de l'évolution à venir trace la voie vers le travail de création d'une nouvelle langue, commune à toute l'humanité. (Marr, 1925)

Ce point de vue fut accueilli favorablement par les théoriciens soviétiques du mouvement pour la langue internationale. On envisageait un rapprochement entre la cosmoglottique et la «Nouvelle théorie du langage», lequel rapprochement semblait réciproque : en 1928 Marr écrivit la préface du livre de Drezen *Za vseobščim jazykom* [Pour une langue universelle], intitulée «K voprosu ob edinom jazyke» [La question de la langue unique].

Or il se trouva un sérieux opposant aux conceptions de Marr. Ce fut J. Staline.

Dans son discours sur les tâches politiques de l'université des peuples d'Orient (mai 1925), Staline déclarait :

On parle beaucoup (par exemple Kautsky) de la création d'une langue universelle et unique, et de la mort de toutes les autres langues à l'époque du socialisme. Je ne crois pas beaucoup à cette théorie d'une langue unique englobant tout. L'expérience, en tout cas, parle plutôt contre que pour cette idée. Jusqu'à présent il s'est avéré que la révolution socialiste n'a pas diminué, mais au contraire multiplié la quantité de langues. En effet, en secouant les bas-fonds de l'humanité et en les propulsant sur la scène politique, elle éveille à

¹⁷ Iodko, 1926, p. 159.

une nouvelle vie tout un ensemble de nouvelles nationalités qui étaient auparavant inconnues ou mal connues. Qui aurait pu penser que la vieille Russie tsariste compte pas moins de 50 nations et groupes nationaux? Or la révolution d'octobre, qui a rompu les anciennes chaînes, en mettant sur le devant de la scène ces peuples et populations oubliés, leur a donné une nouvelle vie et un nouveau développement. (Stalin, *Sočinenija*, t. 7, 1947, p. 138-139)

Cinq ans plus tard, lors de son discours de clôture du XVI Congrès du Parti, en 1930, Staline adopte une attitude différente sur la même question :

A l'époque de la victoire du socialisme à l'échelle mondiale, lorsque le socialisme se sera affermi et sera entré dans la vie quotidienne, les langues nationales devront inmanquablement se fondre en une langue commune, qui, naturellement, ne sera ni le grand-russe, ni l'allemand, mais quelque chose d'entièrement nouveau. (Stalin, 1938, p. 431)

Ce brusque changement de point de vue, le fait d'accepter la possibilité d'une langue commune et même la reconnaissance que son émergence est inévitable ont été attribués par des observateurs actuels à l'influence de la conception de la langue unique pan-humaine de Marr.¹⁸ Il est vrai que, pendant la période de 1925 à 1930, Marr et ses partisans firent une intense propagande de la Théorie dans la presse, et qu'en 1928 l'académicien V. Friče présenta les idées de Marr sur la langue unique de la société communiste comme le reflet exact de l'idéal communiste. Après le XVIe Congrès Marr lui-même constata avec satisfaction que la formulation de Staline sur la fusion mondiale des langues correspond aux positions de sa propre théorie.¹⁹

Il n'est pas sans intérêt, cependant, de remarquer qu'au moment même où Staline semblait se rapprocher de Marr, ce dernier s'éloignait de la communauté de pensée avec les théoriciens de la langue internationale qui s'était dessinée, comme nous l'avons indiqué, en 1928. Il n'y eut pas d'alliance entre la «Nouvelle théorie» et la cosmoglottique. La rupture définitive se produisit en 1930, quand Drezen se rallia au groupe du «Jazykofront» [Front linguistique], en lutte ouverte contre la théorie de Marr.²⁰ Le 16 janvier 1932 Drezen écrivait à N. Jušmanov :

A Moscou tout un groupe de linguistes se bat maintenant avec nous contre Marr et contre tous ceux qui tentent d'escamoter le problème de la langue internationale : Suxotin, Žirkov, Loja, etc.

On connaît l'issue de cette lutte : les marristes sortirent vainqueurs, et en 1933 le «Front linguistique» cessa d'exister. La cosmoglottique se

¹⁸ Bjørnflaten, 1982.

¹⁹ Marr, 1930, repris dans Marr, 1933, p. 274.

²⁰ Obrašćenie..., 1930, p. 177-178.

retrouva dans une position de défense tous azimuts contre les attaques des marristes.²¹ Cela ne pouvait manquer d'influencer son sort.

La suite des événements répartit les points de vue de Marr et Staline des deux côtés de la barricade, ce qui fut l'une des causes de la «discussion linguistique» de 1950. Cette discussion fut précédée de la publication en 1949 de l'opuscule de Staline «La question nationale et le léninisme». L'auteur y faisait une réserve importante à propos de la langue unique du futur :

Il se peut qu'au début ne sera pas créé un centre économique unique pour toutes les nations, avec une langue unique, mais plusieurs zones économiques pour des groupes distincts de nations, avec une langue unique particulière pour chaque groupe de nations, et que ce n'est que par la suite que ces centres se regrouperont en un seul et même centre mondial d'économie socialiste avec une langue commune pour toutes les nations. (Staline, 1949, p. 349)

C'est ainsi que naquit la théorie des «langues zonales» comme étape intermédiaire sur la voie de la future langue unique. Staline revint sur cette notion lors de la «discussion» de 1950, qui mit fin au marrisme.²²

Le concepteur officiel de la discussion, A. Čikobava, critiquant Marr pour ses déviations, trouva dans sa théorie «une seule question de fond au sujet de laquelle, en apparence, les conceptions de Marr sont en accord avec les positions marxistes»²³. Il s'agissait de «la langue commune unique de l'humanité future». Pourtant, même dans ce cas, Marr avait, selon Čikobava, une attitude «erronée». Cette erreur consistait dans sa non-concordance avec les idées de Staline énoncées dans l'opuscule cité plus haut. Čikobava ne semblait pas troublé par le fait que ce travail avait été publié juste un an avant la discussion de 1950, et n'avait donc pas pu être pris en compte par Marr, mort en 1934.

Or ce n'est pas un simple anachronisme. La discussion linguistique de 1950 n'avait pas pour seul but de mettre un terme aux errances anti-marxistes de Marr. Elle en avait un autre, soigneusement masqué : il s'agissait de mettre au point un nouveau modèle de politique linguistique, qui devait remplacer le précédent, reposant sur la construction du socialisme dans un seul pays. En 1950, il n'y avait plus un *seul* pays socialiste (l'URSS), mais un *bloc* entier, en Europe orientale, puis en Asie, après la victoire des communistes en Chine. C'est toute une *zone* socialiste qui se mettait en place, et il était temps de penser à une *langue zonale* qui

²¹ Aux livres de E. Drezen (1931) et de F. Spiridovič (1931), les marristes répondirent par l'article «Vylazka buržuaznoj agentury v jazykoznanii» [Une attaque des agents de la bourgeoisie], dans le recueil *Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii*, Leningrad, 1932 [Contre la contrebande bourgeoise en linguistique]. Une réponse fut donnée au nom des espérantistes dans l'article de Šubin (1932).

²² Staline, 1951, p. 54.

²³ *Pravda*, n° 129, 9 mai 1950, p. 3.

devait unir les pays faisant partie de la zone, laquelle devait plus tard s'élargir à la planète entière.

Il est inutile de dire que l'idée du chef suprême fut immédiatement comprise et reprise. Au nom des «travailleurs du front philosophique», M. Kammari déclara :

Il va de soi que la grande langue russe, la langue du peuple qui a le premier tracé la voie vers le communisme, la langue qui est apprise avec amour par tous les peuples de l'URSS, par tous les peuples qui empruntent la voie du communisme, langue qui s'enrichit des réalisations de notre grande époque, sera la base d'une des langues zonales, et jouera un rôle exceptionnel dans la création de la future langue unique modiale (Kammari, 1950, p. 35)

C'est ainsi que le paradigme endocentrique, qui avait remplacé le modèle exocentrique des années 1920-1930, fut remplacé à son tour par le modèle exocentrique, qui, cette fois, ne reposait plus sur l'idée de la révolution mondiale, mais sur celle de la zone socialiste avec le russe comme langue zonale. Ce modèle survécut à Staline, et resta en vigueur tout au long de l'existence du camp socialiste.

© Sergej Kuznecov

(traduit et adapté du russe par Patrick Sériot)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BITTI (BEATTY) B., 1988 : «Krasnoe serdce Rossii», *Naše nasledie*, n° 1. [Le cœur rouge de la Russie]
- BJØRNFLATEN J., 1982 : *Marr og språgvitenskapen i Sovjetunionen. Bidrag til den sovjetiske språkvitenskapens historie*, Oslo.
- DREZEN Ernst, 1931 : *Očerki teorii esperanto*. Moskva – Leipzig. [Esquisse d'une théorie de l'espéranto]
- , 1932 : *Problema meždunarodnogo jazyka na tekuščem etape ego razvitija*, Moskva. [Le problème de la langue internationale à son étape actuelle de développement]
- ERMOLINSKIJ S., 1988 : «Iz zapisej rannix let», *Vospominanija o Mixaile Bulgakove*, Moskva. [Notes des premières années]
- FREUNDENTHAL H., 1960 : *Lincos. Design of a Language for Cosmic Intercourse*, Amsterdam.
- I.K., 1926-27 : «Anglijskij li? Možet i dolžen li byt' prinjat anglijskij jazyk v kačestve meždunarodnogo jazyka proletariata?», *Izvestija CK SESR*, n° 9-12. [Peut-on et doit-on prendre l'anglais comme langue internationale du prolétariat?]
- IODKO A., 1925 : *Rabočij klass i meždunarodnyj jazyk*, 2e éd., Moskva. [La classe ouvrière et la langue internationale]
- , 1926 : «Esperanto pered sudom nauki», *Na putjax k meždunarodnomu jazyku*, Moskva-Leningrad. [L'espéranto devant le tribunal de la science]
- IZGUR I., 1925 : *Organizacija meždunarodnoj solidarnosti. Meždunarodnyj jazyk na službe proletariatu*, Moskva. [L'organisation de la solidarité internationale. La langue internationale au service du prolétariat]
- JUŠMANOV Nikolaj, 1923 : «Espo ed Ido koram la proletariato», *Nia Standardo*, n° 4/9 (Aprilo).
- KOBLENC M., 1996 : «Bol'sheviki sčitali rubl' mirovoj valjutoj», *Večernjaja Moskva*, 26 ijunja, n° 143. [Les bolcheviks considéraient le rouble comme une devise mondiale]
- KUZNECOV Sergej, 2000 : «Jazyk kak ideologija», *V.I. Abaevu 100 let. Sb. st. po iranistike, obščemu jazykoznaniju, evrazijskim kul'turam*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury, p. 109-119. [La langue comme idéologie]
- KUZNETSOV (KUZNECOV) Sergej, 1995 : «Linguistica cosmica : la naissance du paradigme cosmique», in P. Sériot (éd.) : *Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique, Histoire Epistémologie Langage*, tome XVII, fasc. 2, p. 211-234.

- LENIN Vladimir, s.d. : *Polnoe sobranie sočinenij*. [Œuvres complètes]
- MARKS Karl & ENGELS Fridrix, s.d : *Sočinenija*. [Œuvres]
- MARR Nikolaj, 1925 : «Pis'mo i jazyk buduščego», *Vestnik znaniya*, n° 15. [L'écriture et la langue de l'avenir]
- 1930 : «Jazykovaja politika jafetičeskoj teorii i udmurtskij jazyk». [La politique linguistique de la théorie japhétique et la langue oudmourte]
- 1933 : *Izbrannye raboty*, t.1, Leningrad. [Œuvres choisies]
- NUJKIN A., 1988 : «Pčela i kommunističeskij ideal», in *Inogo ne dano*, Moskva. [L'abeille et l'idéal communiste]
- «Obraščenie gruppy 'Jazykovednyj front'», *Meždunarodnyj jazyk*, 1930, n° 4-5. [Appel du groupe «Le front linguistique»]
- SIROTKIN V., 1988 : «Ot graždanskoj vojny k graždanskomu miru», in *Inogo ne dano*, Moskva. [De la guerre civile à la paix civile]
- , 2004 : «Levyj marš s pravoj nogi. O sud'be KPSS i ne tol'ko o nej», *Rossija*, N° 2, 22-28 janvier 2004. [Marcher à gauche avec le pied droit. Sur l'histoire du PCUS et d'autres]
(<http://www.russianews.ru/archive/pdfs/2004/2/8-2-2004.pdf>)
- SPIRIDOVIČ E., 1931 : *Jazykoznanie i meždunarodnyj jazyk*, Moskva. [La linguistique et la langue internationale]
- STALIN Josif, 1938 : *Voprosy leninizma*, Moskva. [Questions du léninisme]
- , 1949 : *Sočinenija*, t. 11, Moskva. [Œuvres]
- , 1951 : *Marksizm i voprosy jazykoznanija*, Moskva. [Le marxisme et les questions de linguistique]



N. Marr en 1930

Sur l'idée du caractère de classe de la langue : Marr et Vološinov

Mika LÄHTEENMÄKI
Université de Jyväskylä

Résumé. L'idée que la langue ait un caractère de classe (*klassovost'*) était une des principes essentiels de la «Nouvelle théorie du langage» de N. Marr. Une fois établi dans les écrits de Marr et des marristes, il devient un dogme linguistique qui resta incontesté jusqu'à la discussion linguistique de 1950. L'idée que la structure de classes d'une société est reflétée directement dans la différenciation linguistique était tenue pour une évidence non seulement par les marristes, mais aussi par de nombreux représentants de l'approche sociologique de la langue. Sous sa forme la plus sommaire, avalisée par Marr lui-même, l'idée du caractère de classe de la langue implique que celle-ci est un phénomène de la superstructure, qui reflète de façon mécanique les caractéristiques de la base économique. Non seulement la stratification sociale de la langue, mais aussi les catégories linguistiques sont dans une relation causale avec la formation socio-économique d'une société.

C'est une façon bien différente d'envisager le caractère de classe de la langue qu'on peut trouver dans le livre de V. Vološinov de 1929 *Le marxisme et la philosophie du langage*. A la différence de Marr, Vološinov est d'avis que les différentes langues, tout comme les autres phénomènes idéologiques, ne reflètent pas mécaniquement les changements dans la base, mais les *réfractent*, leur donnant ainsi une interprétation spécifique dans la langue en évolution. Il rejette également l'idée que la langue soit divisée en une multitude de langues de classes en contraste, qui seraient, au sens propre, des *langues* différentes. Il insiste sur le fait que différentes classes sociales utilisent la même langue, qui, elle, est pluriaccentuelle dans sa nature même.

Mots-clés. Caractère de classe de la langue; histoire de la linguistique soviétique; Marr; Vološinov.

L'idée que la langue posséderait un caractère de classe (*klassovost'*) joua, dès la fin des années 1920, un rôle crucial dans le développement de l'orientation sociologique des sciences du langage en URSS. Cette idée est associée communément au nom de Nikolaj Marr, qui l'adopta à la fin des années 1920, et en fit l'un des tenants centraux de sa «Nouvelle théorie du langage» qui domina la linguistique soviétique pendant plus de deux décennies.¹ Après que ses fondements eurent été établis dans les écrits de Marr et des marristes, l'idée du caractère de classe de la langue devint un dogme marxiste officiel de la linguistique et resta incontestée jusqu'en 1950, date de l'attaque de Staline contre le marrisme. Cependant, il faut bien souligner le fait que le «sociologisme» caractéristique des sciences du langage soviétiques de la fin des années 1920 et du début des années 1930 ne peut être réduit uniquement à l'idée du caractère de classe de la langue. Bien que, pour de nombreux linguistes, notamment les marristes, la «nature sociale» de la langue signifiât en fait sa «nature de classe», il n'était pas inhabituel de combiner cette vue mécaniste avec des idées provenant de la tradition sociologique russe d'avant la Révolution, de la linguistique sociologique française,² ainsi que de la géographie dialectale allemande (géographie linguistique).

En plus de Marr et des marristes, l'idée du caractère de classe de la langue était même partagée – quoique sous une forme assez différente, moins mécaniste – par nombre de critiques les plus virulents du marrisme, parmi lesquels les représentants du *Jazykfront*. Selon le témoignage de Viktor Žirmunskij, cette idée joua un rôle important dans la dialectologie sociale de l'époque, qui se développa «de façon totalement indépendante de la théorie de N. Marr, et même fréquemment en opposition à elle».³ Ainsi, il n'y eut pas que les marristes à considérer comme fondée l'idée selon laquelle la structure de classe d'une société se reflète dans sa différenciation linguistique : il y eut aussi de nombreux représentants de l'approche dite sociologique des sciences du langage soviétiques, parmi lesquels, entre autres, Valentin Vološinov. Par conséquent, les acceptions de la notion de caractère de classe furent nombreuses. Mais, suite à la discussion linguistique de 1950, Marr et les marristes furent seuls considérés comme responsables de l'introduction de la thèse du caractère de classe de la langue, thèse jugée alors «anti-marxiste, anti-historique et sans preuves».⁴

L'idée que la langue est avant tout et essentiellement un phénomène de classe reposait sur le postulat que la langue est un phénomène superstructurel qui, directement ou indirectement, reflète les caractéristiques de la base socio-économique. Ainsi, un changement de classe dans une société induit inévitablement un changement linguistique. Que la langue soit une

¹ Voir par exemple : Thomas, 1957 ou Alpatov, 1991.

² Desnickaja, 1991, p. 480.

³ Žirmunskij, 1969, p. 7.

⁴ Cf. par exemple Suxotin, 1951, p. 14.

partie de la superstructure était une évidence pour de nombreux linguistes soviétiques qui cherchaient à élaborer une approche marxiste de l'étude du langage dans les années 1920 et 1930. Cependant, la question des origines de cette façon de voir reste peu claire. Selon G. Danilov, un des leaders du *Jazykfront*, l'idée du caractère de classe de la langue fut exprimée pour la première fois par Paul Lafargue, avant d'être entérinée plus tard dans les œuvres de N. Boukharine.⁵ Dans son étude pionnière consacrée aux effets de la Révolution française sur la langue française, Lafargue montrait en effet qu'une langue nationale n'est pas un tout unifié, mais quelque chose de stratifié selon les classes sociales. La mise en relation, par Lafargue, des classes sociales avec la langue eut un impact considérable et se refléta en linguistique au point que des sujets tels que la langue des ouvriers, la langue des paysans, etc. furent parmi les thèmes les plus répandus dans la linguistique soviétique. En plus de Boukharine, l'idée que la langue – de même que la pensée – est une catégorie idéologique abstraite de la superstructure fut également discutée par un autre théoricien important du marxisme soviétique, Georgij Plekhanov.⁶

MARR : LANGUE DE CLASSE VS. LANGUE NATIONALE

Le fait que Marr associe une structure de classes et une différenciation linguistique repose sur le postulat que la langue est un phénomène superstructurel, qui a une relation de cause à effet avec la base socio-économique d'une société particulière. Selon Marr, il n'y a pas de langues naturelles, au contraire, les différentes langues doivent être considérées comme des créations des collectivités humaines reflétant les structures socio-économiques de ces collectivités. En mettant en avant la fonction de reflet de la langue, Marr soutient que «la langue représente la même valeur superstructurelle sociale que la peinture et les arts en général».⁷ De ce point de vue, une révolution économique provoque nécessairement une révolution linguistique. Marr distingue différentes étapes dans le développement de la langue ; ces étapes correspondent aux étapes du développement des systèmes socio-économiques. Pour lui, il n'y a pas que la stratification sociale de la langue qui soit déterminée par la structure de classes et les formations socio-économiques d'une société, il y a aussi des traits linguistiques particuliers, du moins lors du tout premier stade de la glottogénèse. Par exemple, Marr soutient que les différents types de langues – agglutinantes, flexionnelles et isolantes – correspondent à des structures sociales différentes.⁸

Si une langue reflète de façon mécanique la différenciation sociale d'une société, il s'ensuit que l'idée d'une langue unique doit être considé-

⁵ Danilov, 1930, p. 79.

⁶ Plekhanov, 1926.

⁷ Marr, 2002, p. 141.

⁸ Marr, 1936, p. 49.

rée, selon Marr,⁹ comme une «légende biblique». Pour lui, une langue unique ne pourra exister que dans une société sans classes. L'existence de différentes classes sociales au sein d'une société exclut, par définition, la possibilité d'avoir une langue nationale unique. Selon Marr :

Il n'existe pas de langue nationale, de langue commune à une nation, mais il y a des langues de classe, et les langues d'une seule et même classe de différents pays, par le caractère identique de leur structure sociale, sont typologiquement plus proches les unes des autres que les langues des différentes classes d'un seul et même pays, d'une seule et même nation. (Marr, 1929, p. 33)

Ailleurs, Marr affirme que la pensée, comme la langue, est aussi une catégorie superstructurelle liée à la base socio-économique : «il n'y a pas de langue qui ne serait pas de classe et, par conséquent, il n'y a pas de pensée qui ne serait pas de classe».¹⁰ Il soutient également que l'évolution de la pensée et l'évolution de la langue sont entrelacées et, par conséquent, il définit le langage humain (*ljudskaja reč'*) comme l'union inséparable de la langue et de la pensée.¹¹ De cela il s'ensuit que, pour Marr, l'approche formaliste de la langue, qui distingue les formes linguistiques de l'idéologie, doit être considérée comme inadéquate. Il est intéressant de constater que les membres du Cercle Bakhtine usèrent de ce même argument contre le formalisme.¹²

En dépit du fait que Marr fut prompt à adopter la terminologie marxiste, sa conception du concept de «classe» avait peu en commun avec la conception marxiste. Néanmoins, il pensait que ses considérations linguistiques concernant les différentes étapes de la glottogénèse apporteraient une importante contribution à la théorie sociologique. En 1929, Marr avança que les faits linguistiques établis par la japhétidologie démontraient que l'hypothèse d'Engels concernant l'origine des classes sociales «avait besoin de sérieuses corrections».¹³ Les conceptions excentriques de Marr à propos du caractère de classe de la langue furent cependant critiquées par des linguistes de l'époque qui cherchaient à développer une approche marxiste personnelle de l'étude du langage. En 1930, la «Nouvelle théorie du langage» de Marr fut attaquée par les représentants du *Jazykfront* qui affirmaient, entre autres choses, que ses conceptions sur le caractère de classe de la langue dans les sociétés primitives étaient non marxistes.

L'argument principal formulé contre Marr était que sa conception du caractère de classe de la langue était trop mécanique, dans le sens où elle faisait correspondre les structures socio-économiques avec les structures linguistiques. De plus, Marr pensait que les structures linguistiques, tout comme les structures de la pensée, dérivait de la base socio-

⁹ Marr, 2002, p. 194.

¹⁰ Marr, 1934, p. 91.

¹¹ Marr, 2002, p. 150.

¹² Cf. par exemple Medvedev, 1928.

¹³ Marr, 2002, p. 86.

économique dans un rapport de cause à effet. Sa conception de la relation entre les structures linguistiques et socio-économiques était unidirectionnelle, il n'y avait pas d'interaction entre la base et la superstructure. Dans ses remarques conclusives de la discussion linguistique de 1930, Danilov affirma que, dans la conception de Marr, «la langue se réduit directement soit aux forces productives, soit à la structure sociale en général», ce qui amène «les japhétidologues à faire des fautes de nature politique, à dissimuler objectivement la lutte des classes».¹⁴ Par conséquent, l'idée de Marr sur le caractère de classe de la langue est «confuse et non dialectique» puisqu'il «confond la classe soit avec une caste, soit avec un groupe professionnel» et, en conséquence, «en même temps qu'il parle du caractère de classe de la langue, il oublie presque que cette dernière reflète la lutte des classes et qu'elle est utilisée comme outil dans cette lutte».¹⁵ C'est exactement la même remarque que fait R. Šor qui, à un certain moment de sa carrière, s'était rapprochée des marristes et avait fait, dans ses propres travaux, des concessions aux conceptions linguistiques de Marr. Dans son compte-rendu critique du livre de I. I. Meščaninov *Jafetidologija i marksizm* (*La japhétidologie et le marxisme*), elle affirma que «la définition [de Marr] de la notion de 'classe' n'a visiblement pas un caractère marxiste [...] ce qui fait que la conception de 'langue de classe' équivaut à celle de 'langue de groupe'».¹⁶

En réponse à ces critiques, Marr admit que sa définition de la «classe» ne correspondait pas au sens que le marxisme donnait à ce terme. A la différence de sa position antérieure, selon laquelle le marxisme devait être revu sur la base des nouveaux faits linguistiques découverts par la japhétidologie, Marr mit prudemment en avant le fait qu'il n'avait pas l'intention d'opposer sa conception de la «classe» à la définition qu'en donnait le marxisme. Il écrivait :

Je vois que vous faites allusion à la conception marxiste de la classe. Mais, bien sûr, quand je parle de «classe», je n'ai pas à l'esprit l'actuelle définition du mot. Je n'ai aucunement l'intention de conserver et d'utiliser ce terme qui a un contenu déterminé. Je cherche un terme, et personne ne me l'a indiqué. Quand il s'agit d'une organisation collective non basée sur le sang, alors j'utilise le mot «classe», voilà de quoi il s'agit. (Marr, 1932, p. 39)

Ainsi, Marr utilise le terme de «classe» pour parler d'un groupe de gens dont l'unité n'est pas basée sur des facteurs génétiques ou ethniques, mais sur des facteurs socio-économiques. Il pense que l'unité socio-économique se reflète directement dans l'unité linguistique d'une collectivité.

La notion de «classe» chez Marr fut également critiquée par sa biographe, V. Mixankova, dans son exposé quasi hagiographique de la vie et

¹⁴ Danilov, 1931, pp. 25-26.

¹⁵ Danilov, 1930, p. 86.

¹⁶ Šor, 1930, p. 201.

de l'activité scientifique de Marr. Selon elle, l'emploi incorrect, par Marr, du terme de «classe» en lien avec les collectivités humaines primitives est «très regrettable» et peut être expliqué par le fait qu'«à cette époque il était loin de maîtriser la théorie marxiste-léniniste».¹⁷ En fait, Marr lui-même admit, dans une lettre à son fils écrite en 1931, que sa maîtrise de la théorie marxiste-léniniste était insuffisante.¹⁸ La définition de la «classe» chez Marr démontre également que la présence dans ses textes d'une terminologie explicitement marxiste ne signifie pas qu'il se soit départi de ses vues antérieures, puisqu'il ne fait que récapituler sa position antérieure en des termes marxistes. L'adhésion de Marr à la terminologie marxiste semble avoir été opportuniste dans le sens où il ajouta simplement des principes marxistes à sa théorie déjà existante, sans y apporter aucune modification significative.¹⁹ Cela montre qu'il existe une certaine continuité dans le développement des conceptions linguistiques de Marr, et suggère qu'il n'y a pas de raisons pour diviser sa carrière entre une période pré-marxiste et une période marxiste.

On peut affirmer que la conception de la «classe» chez Marr renvoie directement à ses critiques antérieures de la linguistique indo-européenne, dans lesquelles il déclarait que la classification généalogique des langues et la notion de familles de langues équivalaient à un point de vue racial sur la langue. A la différence de la linguistique indo-européenne selon laquelle les langues d'une même famille se sont développées à partir d'une langue-mère commune, la «Nouvelle théorie du langage» de Marr affirmait que les langues du monde se développent à partir d'une multitude originelle de langues vers une langue globale unique. C'est pourquoi l'évolution linguistique reflète directement le développement des sociétés qui va des sociétés de classes vers une société globale sans classes pour toute l'humanité.

Pour Marr, les similitudes typologiques entre des langues d'une même famille ne reposent pas sur les «liens du sang», mais viennent du fait que toutes ces langues se sont développées selon les mêmes étapes, qui correspondent aux étapes d'évolution de la base économique des sociétés. On peut souligner qu'il ne nie pas l'existence de familles de langues en tant que telles, il rejette simplement la conception traditionnelle qui veut que les langues d'une même famille se soient développées à partir d'un ancêtre commun. Marr insiste sur le fait que la formation des familles de langues est une étape ultérieure de l'évolution des langues et provient de l'unification des structures économiques et sociales.²⁰ Ainsi, il soutient qu'une famille de langues – telle la famille indo-européenne – n'est pas une famille de langues raciale distincte, mais qu'elle représente une étape spécifique du processus de glottogénèse. Selon la «théorie stadiale» de Marr, les traces des différentes étapes développementales de telle ou telle langue peuvent être retrouvées grâce à son analyse paléontologique, qui

¹⁷ Mixankova, 1949, pp. 379-380.

¹⁸ Ibid., p. 451.

¹⁹ Cf. également Thomas, 1957, p. 140.

²⁰ Marr, 2002, p. 217.

réduit en fin de compte tous les mots de toutes les langues aux quatre fameux éléments *sal, ber, jon, roš*.

Comme on l'a signalé plus haut, l'idée selon laquelle la langue est avant tout et essentiellement un phénomène de classe et qu'elle est une partie de la superstructure n'est aucunement une invention de Marr. En Union soviétique, la même idée fut discutée avant lui, notamment dans *La théorie du matérialisme historique* de Boukharine ou *Les questions fondamentales du marxisme* de Plekhanov, qui furent en leur temps des ouvrages populaires et influents sur le marxisme soviétique.²¹ De plus, la critique de la linguistique indo-européenne par Marr, qui la considère comme une théorie «raciale», comporte une certaine ressemblance avec la critique par Boukharine des notions de *Zeitgeist* et d'âme du peuple. Selon Boukharine,

Dans une société constituée en classes, il n'existe pas de «psychologie sociale» massive, commune, uniforme. [...] La psychologie de classe s'appuie sur l'ensemble des conditions de vie des classes respectives, et ces conditions de vie sont déterminées par la situation des classes dans les conjonctures économiques, politiques et sociales. (Buxarin, 1924, p. 200. Pour la traduction française : Boukharine, 1967, pp. 224 et 226)

Boukharine affirme que ces notions doivent être considérées comme fictives, puisqu'elles impliquent qu'une société ou une nation équivaldrait à un tout homogène existant naturellement et caractérisé par une «âme collective» uniforme. De son point de vue, une psychologie sociale uniforme ne peut exister que dans une société sans classes, alors que dans une société constituée en classes, chaque classe sociale est caractérisée par sa propre psychologie de classe. La position de Boukharine est remarquablement similaire à celle de Marr, qui affirme que la notion de langue nationale est une fiction, puisque les similitudes typologiques entre langues ne reposent pas sur les «liens du sang», mais dépendent de l'appartenance ou non de ces langues à la même classe sociale. Ainsi, pour lui, les similitudes typologiques sont fondées sur le degré d'identité de la structure sociale, et découlent du fait que les langues se sont développées selon les mêmes étapes reflétant les changements de la base socio-économique.

VOLOŠINOV : LE CARACTERE PLURI-ACCENTUEL DU LANGAGE

Vološinov, comme Marr, soutient que la structure socio-économique d'une société et la différenciation en classes jouent un rôle fondamental dans l'évolution des langues. Néanmoins, dans son livre de 1929 *Le marxisme et la philosophie du langage*, il diffère de Marr en ce qui concerne le caractère de classe de la langue. En fait, il a été suggéré que leur désaccord sur

²¹ Buxarin, 1924 ; Plekhanov, 1926.

ce sujet «pourrait avoir été une des raisons de l'effacement de Vološinov».²²

En dépit du fait que, rétrospectivement, le livre de Vološinov «a l'air de quelque chose de très isolé dans l'histoire de la linguistique russe et soviétique»,²³ comme l'a fait justement remarquer Alpatov, je voudrais souligner ici que Vološinov ne doit nullement être considéré comme un marginal qui aurait développé ses idées à l'écart de la sphère académique soviétique officielle. Après son diplôme de l'Université de Petrograd, Vološinov travailla de 1925 à 1930 à l'Institut d'Histoire Comparée des Littératures et des Langues de l'Est et de l'Ouest²⁴ en tant que chercheur et doctorant. A cette époque, Marr était directeur d'une section spéciale de l'ILJaZV consacrée à la japhétidologie, qui demeura une branche obligatoire pour les étudiants post-gradués même après le changement de nom de l'ILJaZV en Institut de la culture de la parole (Institut Rečevoj Kul'tury - IRK) en 1930.²⁵ De plus, la biographie de Vološinov, de même que les documents d'archives de l'ILJaZV, montrent clairement que Vološinov collabora activement avec ses collègues et participa aux activités de l'institut. On trouve, par exemple, dans les dossiers de l'ILJaZV un projet de publication selon lequel un article inconnu de Vološinov, «Problema predači čužoj reči» [Le problème de la transmission de la parole d'autrui], devait paraître, avec des articles de Marr, S. Dobrogaev et V. Loja, dans un recueil édité par Marr.²⁶ Cependant, quand le recueil parut en 1929 sous le titre de *Jazykovedenie i materializm* (Linguistique et matérialisme), dans les séries de l'ILJaZV «Voprosy metodologii i teorii jazyka i literatury», (Questions de méthodologie et de théorie de la langue et de la littérature), l'article de Vološinov n'y figurait pas. Ainsi, il paraît évident que Vološinov devait bien connaître les conceptions linguistiques de son collègue plus âgé.²⁷ Il semble aussi que le côté marginal de Vološinov soit plutôt une illusion créée par les particularités de la réception de son livre aussi bien en Russie qu'en Occident, et aussi par le fait qu'il fut fréquemment considéré comme un des pseudonymes de Bakhtine, lui-même injustement considéré comme un «génie solitaire».

Dans la première partie de son livre *Le marxisme et la philosophie du langage*, Vološinov discute la question de la relation entre la base et la superstructure qu'il considère comme un «des problèmes fondamentaux du marxisme» [...] «étroitement lié, dans toute une série de ses aspects essentiels, aux problèmes de la philosophie du langage».²⁸ Il faut souligner que, en dépit de l'affirmation de Vološinov que dans la linguistique et la philo-

²² Matejka, 1973, p. 173.

²³ Alpatov, 2000, p. 5.

²⁴ En russe : ILJaZV, Institut sravnitel'nogo izučeniya literatur i jazykov Zapada i Vostoka

²⁵ Zinder & Stroeve, 1999, p. 210.

²⁶ CGALI (Central'nyj Gosudarstvenyj Arxiv Literatury i iskusstv, Sankt-Peterburg), f. 288, o. 1, d. 40.

²⁷ Pour une discussion détaillée de la réception des idées de Marr par Vološinov, voir Läh-teenmäki & Vasil'ev, 2005.

²⁸ Vološinov, 1995, p. 229.

sophie du langage le problème de la relation de la base et de la superstructure se ramène à se demander «comment la réalité (la base) détermine le signe, comment le signe reflète et réfracte la réalité en devenir»,²⁹ il ne place pas explicitement, contrairement à Marr, la langue dans la superstructure. A cet égard, sa conception concernant le rôle de la langue dans l'interaction entre la base et la superstructure reste peu claire.³⁰ Il est également intéressant de noter que dans la partie «la plus marxiste» de son livre Vološinov ne se réfère pas à Marr.

Selon Vološinov, «les rapports de production et la structure socio-politique qu'ils conditionnent directement déterminent tous les contacts verbaux possibles entre individus, toutes les formes et les moyens de la communication verbale : au travail, dans la vie politique, dans la création idéologique».³¹ Ainsi, pour lui, la stratification sociale et fonctionnelle d'une langue découle des relations de production et de la situation socio-économique d'une société. Les formations socio-économiques et la structure de classes d'une société déterminent les formes de la communication verbale, d'où il s'ensuit que chaque groupe social «a son répertoire de formes de discours dans la communication socio-idéologique».³² Qui plus est, Vološinov continue d'affirmer que des changements dans la base socio-économique provoqueraient finalement un changement linguistique :

Apparaît d'abord la communication sociale (qui s'appuie sur la base) ; cette communication sociale entraîne une communication verbale et une interaction. De cette collaboration apparaissent des formes de manifestations langagières, et cela, pour finir, se reflète dans les changements des formes de la langue. (Vološinov, 1995, pp. 313-314)

Dans un sens, ce passage semble aller de pair avec la conception marxiste vulgaire répandue chez les marristes, selon laquelle il y a non seulement la stratification sociale de la langue, mais aussi ses caractéristiques linguistiques qui découlent des formations socio-économiques d'une société.³³ Cela a sans aucun doute amené certains commentateurs à affirmer que Vološinov soutenait les conceptions de Marr.³⁴ Cependant, à en juger par l'attaque sévère que Vološinov subit de la part aussi bien des marristes que des non marristes, il ne réussit pas à les convaincre que sa position marxiste était correcte.

Même si Vološinov soutient qu'un changement dans la base socio-économique finira par provoquer un «changement des formes de la langue», il ne souscrit cependant pas à la position extrême selon laquelle la langue refléterait directement la différenciation par classes et les formations socio-économiques d'une société. D'un côté, Vološinov affirme que

²⁹ *Ibid.*, p. 231.

³⁰ Cf. Tixanov, 1998.

³¹ Vološinov, 1995, pp. 231-232.

³² *Ibid.*, p. 233.

³³ Cf. Tixanov, 1998, p. 606.

³⁴ Cf. par exemple Bruche-Schultz, 1993.

la relation entre la base et la superstructure est une relation causale, mais de l'autre il insiste sur le fait que cette causalité ne doit pas être comprise comme une causalité mécanique typique des sciences naturelles positivistes.³⁵ Au contraire, les explications de phénomènes idéologiques doivent «tenir compte de la *différence quantitative* entre les sphères d'influence réciproque, et suivre pas à pas toutes les étapes de la transformation».³⁶ Vološinov souligne le fait que la langue, ou n'importe quel autre phénomène idéologique, ne reflète pas mécaniquement les changements de la base, mais les réfracte en leur donnant une interprétation spécifique dans le processus d'évolution de la langue. Pour lui, la langue devient «l'*indicateur* le plus sensible de toutes les transformations sociales»,³⁷ puisque la façon dont la réalité extra-discursive est réfractée dans une langue à un certain moment est déterminée par les rivalités de portée idéologique au sein d'une communauté linguistique, autrement dit «*par la lutte des classes*».

Vološinov, comme Marr, reconnaît le rôle fondamental joué par la «lutte des classes» dans le devenir historique d'une langue. Cependant, l'écart le plus significatif par rapport à l'enseignement de Marr sur le caractère de classe d'une langue est le fait que Vološinov n'accepte pas l'idée qu'une langue soit divisée en une multitude de langues de classe qui seraient en fait des langues différentes, comme l'affirme Marr. Selon Vološinov,

Classe sociale et communauté sémiotique ne se recouvrent pas. Nous entendons par le second terme la communauté utilisant un seul et même code de communication idéologique. Ainsi, des classes sociales différentes usent d'une seule et même langue. En conséquence, *dans tout signe idéologique s'affrontent des indices de valeur contradictoires*. Le signe devient l'arène où se déroule la lutte des classes. (*Ibid.*, p. 236)

Contrairement à Marr, Vološinov insiste sur le fait que des classes sociales différentes ne parlent pas des langues différentes, mais utilisent une langue commune qui est pluriaccentuelle par nature. En d'autres termes, il soutient que la différenciation sociale d'une société n'entraîne pas l'existence de différentes langues de classe, mais que la lutte des classes se reflète dans le fait que tous les signes linguistiques utilisés par les membres d'une communauté linguistique particulière sont pluriaccentuels. Une ramification importante de l'idée de la pluriaccentualité du signe linguistique est que le discours intérieur soit aussi caractérisé par l'intersection d'accents sociaux orientés différemment. Il s'ensuit que la pensée est aussi pluriaccentuelle. A cet égard, la position de Vološinov diffère de façon significative de celle de Marr, qui fait correspondre langue, pensée et idéo-

³⁵ Vološinov, 1995, p. 229.

³⁶ Vološinov, 1995, p. 229.

³⁷ *Ibid.*, p. 231.

logie, et soutient que la structure et l'évolution d'une langue et de la pensée sont déterminées par les caractéristiques de la base socio-économique.

Dans un sens, la position de Vološinov est remarquablement semblable à celle de Danilov, qui insiste sur le fait que la lutte des classes ne peut être comprise que si «nous considérons la langue dans la lutte des contradictions qui apparaissent entre la conscience sociale et sa forme dans le matériau linguistique», ce qui est ignoré par les marristes.³⁸ Qui plus est, dans son article de 1930 sur la «Linguistique et l'époque actuelle», Danilov renvoie d'un ton approuvateur à la discussion de Vološinov sur le rôle de la lutte des classes dans l'évolution de la langue, discussion dans laquelle Vološinov a essayé de mettre en évidence la dialectique de la langue «avec plus ou moins de succès» ; mais, ailleurs dans le même article, Danilov critique Vološinov pour son idée de l'énoncé comme unique réalité de la langue.³⁹ La similitude entre les conceptions de Vološinov et de Danilov concernant la façon dont des intérêts de classe différents et l'antagonisme entre les classes sociales se manifestent au niveau de la langue peut expliquer pourquoi Vološinov fut critiqué par les marristes en tant que linguiste proche du *Jazykfront*.⁴⁰

L'idée de Vološinov de la pluriaccentualité a partie liée avec sa conception de la neutralité du signe linguistique. Pour Vološinov, les signes linguistiques sont neutres dans le sens qu'ils ne sont pas spécialisés dans un domaine particulier de la créativité idéologique, mais peuvent être employés pour n'importe quelle fonction idéologique.⁴¹ Selon lui, «un mot accompagne et commente chaque acte idéologique», tandis que la façon dont le signe linguistique est employé pour réfracter la réalité extra-discursive dans un cas particulier est déterminée par la lutte des classes.⁴² L'idée de la neutralité de la langue fut, cependant, mal comprise par les marristes et les non-marristes, qui maintenaient que cela équivalait à une conception idéaliste de la langue typique de la linguistique bourgeoise. Par exemple, T. Lomtev, qui fut l'un des principaux théoriciens du *Jazykfront*, affirmait que la position de Vološinov menaçait «la véritable essence de la langue en tant qu'arme de combat d'une classe».⁴³ Comme le montre la critique de Lomtev, ce dernier comprend de façon erronée la neutralité du signe linguistique : pour lui, c'est une neutralité par rapport à la différenciation en classes et aux différents intérêts de classes au sein d'une société, et non par rapport aux différents «champs de la créativité idéologique» comme Vološinov.

³⁸ Danilov, 1931, p. 26.

³⁹ Danilov, 1930, pp. 81 et 89.

⁴⁰ Cf. le recueil *Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii* (Bykovskij, 1932).

⁴¹ Vološinov, 1995, p. 227.

⁴² *Ibid.*, p. 227-228.

⁴³ Lomtev, 1932, p. 12.

CONCLUSION

En juin 1950, Staline, le «coryphée de toutes les sciences», lança la fameuse campagne contre le marrisme, mettant un terme à sa primauté théorique et institutionnelle dans la linguistique soviétique. Une part importante de la discussion de Staline fut consacrée à critiquer la notion marriste du caractère de classe de la langue. Staline affirmait que la doctrine linguistique de Marr concernant la nature sociale de la langue n'avait qu'un lointain rapport le marxisme.⁴⁴ Il prétendait que l'idée de Marr faisant de la langue un phénomène superstructurel et la notion du caractère de classe de la langue étaient basés sur l'hypothèse non marxiste que les caractéristiques de la base socio-économique se reflétaient mécaniquement dans le développement d'une langue. Selon la conception de Staline, la théorisation linguistique de Marr devait être considérée comme une vulgarisation du marxisme, puisque Marr ignore la nature dialectique de l'interrelation entre la base et la superstructure. Selon Marr, la différenciation par classes d'une société provoquera inévitablement l'émergence de différentes langues de classe. Staline, à son tour, rejette la notion de langue de classe, et affirme que les différents jargons et les dialectes sociaux ne sont pas des langues dans le sens linguistique du mot, mais doivent être considérés comme des ramifications (*otvetvlenija*) de la langue nationale unitaire, puisqu'ils n'ont pas de système lexico-grammatical propre et puisque leur emploi est limité uniquement à certaines sphères particulières de la communication.⁴⁵ La critique de Staline fut remaniée par V. Suxotin selon lequel l'idée marriste du caractère de classe de la langue montre que Marr et ses disciples «s'étaient engagés sur le chemin de la négation de la langue du peuple tout entier, mélangeaient langue et dialecte, et révisaient de fait l'enseignement des fondateurs du marxisme-léninisme sur les classes et la société de classes».⁴⁶

En dépit de l'idéal d'autonomie des sciences, il est juste de dire que l'intervention de Staline en linguistique fut la bienvenue du point de vue du développement de la linguistique soviétique, puisqu'en fin de compte elle mit en lumière et désapprouva officiellement la nature pseudo-scientifique des théories linguistiques de Marr. D'un autre côté, les prolongements de la discussion linguistique de 1950 montrent clairement que le bébé a été jeté avec l'eau du bain. En effet, malgré le fait que des marristes, et avec eux de nombreux représentants de l'approche sociologique, aient succombé au «sociologisme vulgaire» caractérisé par une compréhension mécaniste de la relation entre langue et société, il y eut aussi des tentatives fructueuses, constituant de véritables avancées théoriques, pour conceptualiser la relation «langue et société», comme le montre la présente discussion de la conception qu'avait Vološinov du caractère de classe de la langue. Cepen-

⁴⁴ Staline, 2001, p. 403.

⁴⁵ Ibid., pp. 390-391.

⁴⁶ Suxotin, 1951, p. 14.

dant, comme l'âpre critique ne visait pas uniquement Marr et ses disciples mais aussi les «sociologistes» en général qui, dans la plupart des cas, n'avaient que peu ou pas de rapports avec les conceptions fantaisistes de Marr, la question «langue et société» devint une non-question pour la linguistique soviétique et les résultats de la proto-sociolinguistique soviétique furent largement oubliés.

© Mika Lähteenmäki

(traduit de l'anglais par Sébastien Moret)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 1991 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm*, Moskva : Nauka. [L'histoire d'un mythe : Marr et le marrisme]
- , 2000 : «Kružok M. M. Baxtina i problemy lingvistiki», *Dialog. Karnaval. Xronotop.*, 2, pp. 5-30. [Le cercle de M. Bakhtine et les problèmes de la linguistique]
- BRUCHE-SCHULZ Gisela, 1993 : «Marr, Marx, and Linguistics in the Soviet Union», *Historiographia Linguistica*, 2/3, pp. 455-472.
- BOUKHARINE Nicolas, 1967 : *La théorie du matérialisme historique*, Paris : Editions Anthropos.
- BUXARIN Nikolaj, 1924 : *Teorija istoričeskogo materializma*, Kiev : Gosudarstvennoe izdatel'stvo Ukrainy. [Théorie du matérialisme historique]
- BYKOVSKIJ S., 1932 : *Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii*, Leningrad : GAIMK. [Contre la contrebande bourgeoise en linguistique]
- DANILOV Georgij, 1930 : «Lingvistika i sovremennost'», *Literatura i marksizm*, 3, pp. 70-91. [La linguistique et l'époque actuelle]
- , 1931 : «Jafetidologija v naši dni», *Revolucija i jazyk*, pp. 11-19. [La japhétidologie de nos jours]
- DESNICKAJA Agnja, 1991 : «Francuskie lingvisty i sovetskoe jazykoznanie 1920-1930-x godov», *Izvestija Akademii Nauk SSSR, serija literatury i jazyka*, tome 50, n°5, pp. 474-485. [Les linguistes français et la linguistique soviétique des années 1920-1930]
- LOMTEV Timofej, 1932 : «K voprosu o bol'shevistskoj partijnosti v jazyke Lenina», *Literatura i jazyk v politexničeskoj škole*, 1, pp. 12-20. [De la question de l'esprit du Parti dans la langue de Lénine]
- LÄHTEENMÄKI Mika & VASIL'EV Nikolaj, 2005 : «Recepcija "novogo učenija o jazyke" N. Ja. Marra v rabotax V. N. Vološinova : iskrennost' ili kon''junktura ?», *Russian Linguistics*, 29, 1, April, p. 71-

94. [La réception de la «nouvelle théorie du langage» de N. Ja. Marr dans les travaux de V. N. Vološinov : sincérité ou conjoncture ?]
- MARR Nikolaj, 1929 : «Počemu tak trudno stat' lingvistom-teoretikom ?» in N. Ja. Marr (Ed.), *Jazykovedenie i materializm*, Leningrad : Priboj, 1929, pp. 1-56. [Pourquoi est-ce si difficile d'être un linguiste-théoricien ?]
- , 1932 : *K bakinskoj diskussii o jafetidologii i marksizme*, Baku. [A props de la discussion de Bakou sur la japhétidologie et le marxisme]
- , 1934 : *Izbrannye raboty, T. III : Jazyk i obščestvo*, Leningrad : Socekiz. [Œuvres choisies, tome III : Langue et société]
- , 1936 : *Izbrannye raboty, T. II : Osnovnye problemy jazykoznanija*, Leningrad : Socekiz. [Œuvres choisies, tome II : Les problèmes fondamentaux de la linguistique]
- , 2002 : *Jafetidologija*, Moskva : Kučkovo pole. [La japhétidologie]
- MATEJKA Ladislav, 1973 : «On the first Russian prologomena to semiotics», Appendice à V. N. Vološinov, *Marxism and the Philosophy of Language*, New-York : Seminar Press, 1973, pp. 161-174.
- MEDVEDEV Pavel, 1928 : *Formal'nyj metod v literaturovedenii : kritičeskoe vvedenie v sociologičeskiju poetiku*, Leningrad : Priboj. [La méthode formelle en études littéraires : introduction critique à la poétique sociologique]
- MIXANKOVA Vera, 1949 : *Nikolaj Jakovlevič Marr : Očerk ego žizni i naučnoj dejatel'nosti*, Moskva & Leningrad : Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR. [Nikolaj Jakovlevič Marr : aperçu de sa vie et de son activité scientifique]
- PLEXANOV Georgij, 1926 : *Osnovnye voprosy marksizma*, Moskva & Leningrad : Gosudarstvennoe izdatel'stvo. [Les questions fondamentales du marxisme]
- ŠOR Rozalija, 1930 : «Jafetidologija i marksizm», *Russkij jazyk v sovetsoj škole*, 4, pp. 200-202. [La japhétidologie et le marxisme]
- STALIN Josif, 2001 [1950] : «Otnositel'no marksizma v jazykoznanii» in V. P. Neroznak (Ed.), *Sumerki lingvistiki : iz istorii otečestvennogo jazykoznanija*, Moskva : Academia, 2001, pp. 385-404. [A propos du marxisme en linguistique]
- SUXOTIN V., 1951 : «Kritika 'učenija' N. Ja. Marra o 'klassovosti' jazyka» in *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii*, tome I, Moskva : Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, pp. 14-25. [Critique de la 'théorie' de N. Marr sur le 'caractère de classe' de la langue]
- THOMAS Lawrence, 1957 : *The Linguistic Theories of N. Ja. Marr*, Berkeley & Los Angeles : University of California Press.
- TIXANOV Galin, 1998 : «Vološinov, ideology, and language : The birth of Marxist sociology from the spirit of *Lebensphilosophie*», *The South Atlantic Quarterly*, 3/4, pp. 599-621.
- VASIL'EV Nikolaj, 2000 : «Ličnost' i tvorčestvo V. N. Vološinova v ocenke ego sovremennikov», *Dialog. Karnaval. Xronotop.*, 2, pp. 31-

69. [La personnalité et l'œuvre de V. N. Vološinov d'après ses contemporains]
- VOLOŠINOV Valentin, 1995 [1929] : «Marksizm i filosofija jazyka» in V. N. Vološinov, *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*, Sankt-Peterburg : Asta Press, 1995, pp. 216-380. [Marxisme et philosophie du langage]
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1969 : «Marksizm i social'naja lingvistika» in A. V. Desnickaja et al. (Ed.), *Voprosy social'noj lingvistiki*, Leningrad : Nauka, 1969, pp. 5-25. [Le marxisme et la linguistique sociale]
- ZINDER Lev & STROEVA T., 1999 : «Institut rečevoj kul'tury i so-vetskoe jazykoznanie 20-30-x godov», *Jazyk i rečevaja dejatel'nost'*, 2, pp. 206-211. [L'institut de la culture de la parole et la linguistique soviétique]



N. Marr et sa femme, début des années 1930

Les considérations onto-gnoséologiques de Marr du point de vue de la méthodologie pragmatico- fonctionnelle

Oleg LEŠČAK
Université de Kielce
Jurij SITKO
Université de Sébastopol

Résumé. Les conceptions ontologiques de N. Marr ne s'accordaient pas vraiment avec ses conceptions gnoséologiques, ni ces dernières avec sa méthode de recherche. L'analyse pragmatico-fonctionnelle de la philosophie du langage de Marr permet de faire apparaître des échos des théories de W. von Humboldt, de H. Steinthal, des néo-platoniciens russes, de même que des fondateurs du fonctionnalisme et du pragmatisme en linguistique : A. Potebnja, H. Schuchardt, E. Cassirer, J. Baudouin de Courtenay, F. de Saussure, L. Ščerba, V. Mathesius, N. Troubetzkoy, etc. On a pu ainsi mettre en évidence certaines positions-clés de la philosophie du langage chez Marr :

Dans son *ontologie* : un psychosociologisme métaphysique («de classe»), un dualisme transcendantal, une combinaison de réalisme socio-économique et d'idéalisme ethno-sociologique, un activisme historique, un téléologisme objectif et un préformisme socio-ethnique, un organicisme, un émergentisme, un globalisme prospectif, un pluralisme et un empirisme rétrospectifs, un verbalisme, un sémanticisme, un aposteriorisme linguo-génétique et un antinaturalisme.

Dans sa *gnoséologie* : un objectivisme et un maximalisme, un phénoménologisme, un eïdétisme, une approche explicative, un herméneutisme, un diachronisme dynamique, un holisme, un anti-scientisme, anti-rationalisme et anti-intellectualisme, un factualisme naturaliste.

Des deux points de vue, les conceptions de Marr sont totalement éclectiques. Une bonne partie des malentendus suscités par les jugements sur Marr proviennent de la non-compréhension de ses conceptions méthodologiques et de la tentative de les interpréter à partir de positions scientifiques, et non philosophico-méthodologiques. Marr n'était pas un linguiste, mais un philosophe du langage.

Mots-clés. Fonctionnalisme, gnoséologie de la linguistique, Marr, méthodologie, ontologie du langage, philosophie du langage, pragmatisme.

*"La nouvelle doctrine du langage" [...] a vite disparu de l'horizon. Elle ne représente même pas d'intérêt historique en tant que théorie scientifique, étant entrée dans l'histoire uniquement comme un exemple de la pseudo-science" [...]*¹.

„N'est pas réhabilitable”²

„Je fais de la morphologie rétrospective. Cette morphologie-là est, au fond, détestable. Elle est directement contraire à notre principe : elle ne s'appuie pas sur le sentiment de la langue”³.

„Ce monstre, le mentalisme, bien connu dans les cercles linguistiques, soulève à nouveau sa tête”⁴

Le savant ou le philosophe demeure souvent inconscient de sa méthodologie, conçue comme foi rationnelle. L'histoire de l'activité cognitive humaine connaît beaucoup d'exemples d'auteurs déclarant dans leurs travaux des positions totalement différentes de celles qu'ils défendent en réalité, mais qui sont celles qu'ils ont puisées chez leurs prédécesseurs ou celles qu'ils étaient contraints de défendre. L'aspiration cognitive consciente entre souvent en conflit avec les croyances qui existent au niveau subconscient. Cette situation se complexifie davantage lorsque le chercheur commence à sentir le poids de l'opinion publique, de la tradition, des tendances novatrices ou tout simplement de l'idéologie de son époque. C'était le cas de presque tous les savants et philosophes soviétiques qui, au vu des circonstances sociales et politiques de leur époque, étaient contraints de proclamer, sous le mot d'ordre du marxisme, des conceptions fort diverses, voire contradictoires. Nous sommes loin de les qualifier de victimes du régime ou de la censure. Tout est bien plus complexe. De nombreux penseurs soviétiques, prenant acte à leur manière des changements se déroulant dans le pays, cherchaient de manière sincère à contribuer à ces changements. Ce faisant, soit ils adaptaient leurs considérations au marxisme, soit l'inverse. Du point de vue rhétorique et terminologique cela pouvait ressembler à un seul discours marxiste unanime. Mais, en réalité, il y avait une polyphonie des discours qui était difficile à comprendre même alors, et qui le devient encore plus de nos jours. Il n'est pas étonnant que plusieurs historiens de la science (surtout positivistes) dans leurs appréciations de l'époque soviétique ne vont pas plus loin qu'analyser des mots et des déclarations. Et ces dernières étaient le plus souvent répétitives, vu qu'elles subissaient les corrections des rédacteurs et de la censure.

¹ Alpatov, 1993, p. 287.

² Alpatov, 2004, p. 220.

³ Sossjur, 2002, p. 195.

⁴ Sebeok, 1943, p. 196.

Les points de vue et les positions méthodologiques du chercheur, étant implicites, provoquent le plus souvent des désaccords considérables entre les historiens de la science. On peut distinguer ici deux courants opposés : le courant idéaliste (interprétatif) et le courant positiviste (descriptif). Le premier courant essaye de donner une interprétation des considérations du chercheur (philosophe), notamment des considérations inexprimées ou mal exprimées dans ses travaux, en retombant bien souvent dans le péché de «sur-interprétation», tandis que le second courant suit les textes à la lettre et prend pour argent comptant toutes les citations du chercheur. Le premier courant est parfois incorrectement appelé mentalisme, ce qui revient à confondre le penchant vers une explication idéaliste de l'objet (par son sens) avec l'activité du cerveau, de la conscience et du psychisme.

La méthodologie fonctionnelle pragmatique que nous mettons en pratique cherche à s'éloigner de ces deux extrêmes et à donner une appréciation des citations réelles d'un chercheur en les disposant dans un ordre hiérarchique selon leur niveau de pertinence pour sa conception. Mais certaines d'entre elles sont plus importantes pour la conception du chercheur en question, tandis que d'autres le sont moins. La tâche de l'historien méthodologue consiste alors à mettre en évidence les thèses et les hypothèses pertinentes (ou plus pertinentes) pour la conception globale. Une attention particulière doit être prêtée aux traits spécifiques de la conception analysée, c'est-à-dire, aux éléments que l'auteur y a apportés lui-même, ainsi qu'aux emprunts chez d'autres, qu'il a interprétés à sa manière.

Dans le cas de Marr, cette approche devient particulièrement nécessaire. A la différence des chercheurs et des philosophes des époques précédentes (XVIII^e-XIX^e siècles) et postérieures (XX^e siècle), Marr n'a pas bâti de conception unie et conséquente, et il se limitait souvent à des hypothèses séparées, à des prévisions, à des bribes de remarques. Ses positions ontologiques étaient bien souvent fort différentes de ses considérations gnoséologiques, et ces dernières étaient éloignées de sa méthode de recherche.

Du point de vue de la linguistique moderne, notamment du point de vue du pragmatisme, il est bien plus important d'analyser les différentes thèses et propositions théoriques de la «Nouvelle doctrine du langage» dans la perspective de leur utilité ou inutilité pour les recherches futures plutôt que de donner une description détaillée de la place que les considérations de Marr occupent dans l'histoire de la linguistique en général et de la linguistique soviétique en particulier. L'histoire est importante non pas en soi comme légende ou comme tradition vivante, mais en tant que moyen d'expliquer le présent et de prédire le futur. La tâche de l'historien de la science consiste non pas à juger l'histoire, mais à en donner une interprétation rationnelle, qui aidera à comprendre et à interpréter le lien entre les phénomènes. Marr n'est pas un vilain petit canard de la philosophie du langage, il est un maillon régulier dans une chaîne historique que l'historien méthodologue doit reconstruire. En analysant de manière attentive et impartiale les postulats théoriques de Marr, on peut y découvrir une affinité avec ceux de W. Humboldt, H. Steinthal, A. Potebnja,

H. Schuchardt, E. Cassirer, I. Baudouin de Courtenay, F. de Saussure, L. Ščerba, V. Mathesius et des autres Pragoïs, sans mentionner des chercheurs successifs, M. Dokulil, S. Kacnel'son, A. Bondarko, c'est-à-dire tous ceux qui pourraient être appelés les fondateurs du fonctionnalisme et du pragmatisme linguistique. Il est inutile de mentionner les ressemblances entre les considérations de Marr et celles des néoplatoniciens russes. Elles sont évidentes.

Nous allons présenter plus bas les traits méthodologiques fondamentaux de la conception de Marr, en les divisant en deux groupes, à savoir les considérations ontologiques et les considérations gnoséologiques, et en indiquant les sources possibles chez ses prédécesseurs, ainsi que les parallèles chez les contemporains de Marr. En défendant les positions fonctionnelles pragmatiques, nous ne pouvons pas et nous n'essaierons pas d'être objectifs. L'appréciation méthodologique des considérations de Marr que nous proposons plus bas revendique sa partialité et ne prétend pas être la seule vérité (quel que soit le sens que l'on confère à ce mot).

1. LES CONSIDÉRATIONS ONTOLOGIQUES DE MARR

1.1. LE PSYCHOLOGISME METAPHYSIQUE «DE CLASSE».

Selon Marr, le langage est une entité idéologique «appartenant à la superstructure» (intellectuelle ou socio-psychologique), qui est propre à certains groupes sociaux unis par le caractère de leur activité. Dans son article «De quoi vit la linguistique japhétique» Marr écrivait : «il leur [aux comparatistes européens] manquait la psychologie même des langues caucasiennes et le matériau langagier et matériel qui la représente».⁵ Cette conception était le plus probablement puisée chez Humboldt et chez les psychologues (H. Steinthal, M. Lazarus, W. Wundt), même si elle a été sociologisée, puisque chez les auteurs en question il s'agit du langage uniquement en tant que psychologie dans le sens de l'ethnos : «l'approche de la langue d'une soi-disant culture nationale, en tant que langue maternelle de toute la population est non scientifique et irréaliste, la langue nationale sans états et sans classes est pour l'instant une fiction».⁶ Nous sentons ici l'influence de l'idéalisme de H. Hegel et du sociologisme d'O. Comte, H. Spencer et en partie, de K. Marx. De même que chez les linguistes cités ci-dessus, l'homme est une partie du peuple ou de l'espèce humaine en général, de même chez Marr l'homme n'est qu'une partie d'un groupe social et de production. C'est avant tout le *groupe* qui est réel, avec une conscience de groupe et un langage de groupe. C'est une vision métaphysique globale qui

⁵ Marr, 2002, p. 21.

⁶ Marr, 1926c, p. 315.

est propre aussi bien aux idéalistes qu'aux marxistes. Mais si, dans le marxisme, l'homme en tant qu'être de classe est défini par la place qu'il occupe par rapport à la propriété des moyens de production, ainsi que selon son rôle et sa participation aux rapports de production, chez Marr le langage-pensée et le langage-conscience (la vision du monde) de l'homme sont déterminés par son type d'activité sociale et avant tout par l'activité magique productrice.

1.2. LE DUALISME TRANSCENDANTAL

L'univers se compose d'idées générales (lois, tendances) et de choses séparées, et les choses se composent à leur tour de *matière* (de forme en termes linguistiques modernes) et de *forme* (la sémantique dans les termes linguistiques modernes). Le côté essentiel du langage est contenu dans la sémantique (dans ses principes d'organisation), et le côté phénoménal dans la matière sonore (tout comme chez Platon, Leibniz, Humboldt, Steinthal). Le contenu est dès le début différent dans les divers organismes culturels, mais il se développe selon des lois universelles vers l'unité. A l'inverse, la forme est initialement diffuse et simple (unie), mais elle se complexifie par la suite dans différentes langues. L'humanité possède des principes universels téléologiques d'évolution des idées (du contenu), tandis que la matière se développe par un mélange de voisinage, par des croisements, selon ses propres causes empiriques. Nous retrouvons des idées semblables dans le dualisme objectif de Platon (un monde unique de l'*éîdos* et un univers varié de choses, où la matière est une *ὕλη* syncrétique, un chaos, un mélange, ainsi que dans le dualisme anthropologique de Kant et de Cassirer (la multiplicité de l'empirie sensorielle et l'unité de l'expérience transcendantale). On lit chez Marr :

Mais chaque tribu, pour mélangée et complexe qu'elle fût en ce qui concerne le langage, possédait sa propre langue: à ce stade de l'évolution préhistorique, il n'y avait que la typologie et la sémantique du langage à être communes, c'est-à-dire l'organisation des mots entre eux [*postroenie reči*] et l'interprétation des quelques mots que la tribu avait à sa disposition, tandis que les complexes sonores mêmes, le langage sonore chez les différentes tribus était différent à l'origine. La langue commune d'un ensemble de tribus, et surtout une langue unique, est un acquis ultérieur, d'ailleurs, pas totalement réalisé, et qui a donné naissance aux différentes familles de langues. (Marr, 1926c, p. 194)

Les éléments primitifs de ce langage, ce ne sont pas la matière, mais la forme, c'est-à-dire, la structure. L'erreur dans leur interprétation traditionnelle consiste dans le fait que les éléments primitifs ont été compris dans le sens comparatiste, comme proto-formes, proto-sons et proto-racines. Donnons la parole à Marr :

Plus on pénètre dans la préhistoire, moins nous trouvons de régularité dans les relations entre les sons et les formes des mots, devenus communs suite à un croisement des langues de tribus. Plus on remonte dans la préhistoire, moins on retrouve de ces mots communs. (Marr, 1926b, p. 305)

1.3. LA FUSION DU RÉALISME SOCIO-ÉCONOMIQUE ET DE L'IDÉALISME ETHNO-SOCIOLOGIQUE

L'évolution de la société et du langage se déroule comme une suite de types culturels, objectivement existants, de pensée collective. Les modifications dans le langage-pensée sont secondaires par rapport à celles qui ont lieu dans la culture (y compris dans la culture matérielle). Ces dernières sont à leur tour déterminées par des modifications dans le mode de vie et dans la vie économique. Nous retrouvons des idées semblables dans la théorie sociale du travail de Marx et de G. Plexanov, dans la théorie de détermination socio-économique de la culture spirituelle de l'arabiste V. Rozen, le maître de Marr, dans la théorie de l'étymologie et dans la conception des «Wörter und Sachen» de Schuchardt (Marr connaissait ces travaux), et, dans une moindre mesure, dans les conceptions socio-psychologiques de Potebnja et de Baudouin de Courtenay. Longtemps avant Marr, cette idée avait été exprimée par Herder : «les mots, tout comme les classes de la société, se sont divisés en noblesse, populace et Tiers-état»⁷. Il est difficile d'accuser Herder de sociologisme marxiste. Les sources de l'idéalisme ethnosociologique de Marr ont pu être plutôt : le mythologisme syncrétique de la culture chez A. Veselovskij (Marr a participé à son séminaire), le mytho-symbolisme culturel de Cassirer (Marr connaissait ses travaux, et il a évoqué à plusieurs reprises une affinité de pensée avec lui), ainsi que l'idéalisme ethno-culturologique de Humboldt et de Steinthal.

1.4. L'ANTI-EUROPÉOCENTRISME ET L'ANTICOLONIALISME.

Des idées analogues se rencontrent chez N. Černyševskij et chez Baudouin de Courtenay. On en trouve un écho dans les thèses propagées par les marxistes dans leur critique du colonialisme. L'intervention de Marr contre l'hégémonie des études indo-européennes dans la linguistique de la fin du XIX^e-début du XX^e siècles n'était pas dénuée de fondements. La grande majorité des linguistes européens abordaient leurs recherches à partir de positions européocentristes, ignorant ou sous-estimant l'importance de l'étude des langues non indo-européennes. Marr a, dans un certain sens, devancé la critique contemporaine postmoderne de l'eurocentrisme.

⁷ Herder, 1959, p. 123.

1.5. LE DYNAMISME OBJECTIF GÉNÉTIQUE (L'ACTIVISME HISTORIQUE).

L'évolution de la société et du langage se déroule selon des lois communes objectives. Dans son article «La théorie japhétique» Marr appelle cela «le processus glottogonique universel».

Le langage et la pensée sont conçus dans leur rapport direct avec l'évolution régulière et objective de la culture et du groupe social (de la collectivité sociale). Nous voyons ici à la fois l'idée dynamique de l'*energeia* propre à Humboldt et celle de l'évolution permanente remontant à Hegel et à Schelling. Le langage-pensée chez Marr (tout comme chez Humboldt) est moins un produit qu'une activité historique (évolution). Le langage-parole se réalise et existe au cours de l'activité extralangagière (avant tout activité productrice, transformatrice). L'idée du dynamisme du langage-pensée remonte, à travers Schuchardt, Potebnja, Steinthal et Humboldt à l'actualisme de Fichte, à l'activisme de Leibniz (un des traits fondamentaux de la monade étant son activité) et au dynamisme de Platon.

1.6. LE TELEOLOGISME OBJECTIF ET LE PREFORMISME SOCIO-ETHNIQUE

Tous les phénomènes sont prédestinés vers un but. Cette idée est née dans la métaphysique classique. Aristote avait eu une idée semblable de l'entéléchie et du préformisme des organismes. Leibniz et H. Wolf étaient eux aussi proches de cette vision de la nature et de la société. Selon Marr, une des propriétés essentielles du langage et de chacun de ses éléments c'est leur valeur, leur signification fonctionnelle, (il emploie les trois termes équivalents de *cennost'*, *stoimost'*, *značimost'*). Saussure, Baudouin de Courtenay et Vygotskij concevaient eux aussi le langage de cette façon. Les fondements philosophiques de la compréhension du sens comme valeur ont été créés par Kant, G. Tarde, W. James.

1.7. LE PROGRESSISME

Le mouvement phylogénétique avance graduellement du moins bien vers le mieux, vers la perfection. Cette idée fut avancée par les philosophes français du siècle des Lumières (A. Turgot, J. Condorcet), mais elle était propre également à Herder, Humboldt, Hegel, Comte, Spencer, Ch. Darwin et Marx. Il est à noter que Turgot, l'auteur de la conception du progrès social était en même temps l'auteur de la conception du mélange des peuples, présente de manière insistante chez Marr.

1.8. L'ORGANICISME

Les organismes naissent, se développent et meurent. Tout ce qui est né une fois est destiné à disparaître (mourir) un jour, en engendrant une espèce plus parfaite. La métaphore évolutionniste du langage en tant qu'organisme social était très proche de la vision de Marr. Le langage-pensée cinétique est remplacé par le langage sonore, et ce dernier doit à son tour être remplacé par le langage-pensée technique (geste - son - écriture - signaux électromagnétiques).

Les espèces évoluent en se transformant en de nouvelles espèces. Il est possible que l'homme lui aussi, étant issu de l'animal, doive engendrer une espèce plus parfaite (*cyborg*) et mourir. Ce sont les conceptions de Darwin et de F. Engels qui sont à la base de ces thèses. En linguistique, elles se sont manifestées de la manière la plus nette chez Schleicher.

1.9. L'ÉMERGENTISME (LE DÉVELOPPEMENT OBJECTIF RÉVOLUTIONNAIRE STADIAL)

L'histoire possède un sens interne et progresse selon une loi infaillible par bonds (étapes, stades, changements de paradigmes). Ce sont les idées de Platon, Bernard de Clairvaux, G.-B. Vico, Turgot, Condorcet, Herder, Hegel, Comte, Spencer et Marx (notamment la théorie du changement des formations socio-économiques et des révolutions sociales) qui sont à la base de cette conception. En linguistique, cette idée prit les apparences de la théorie de la stadialité typique des frères Schlegel, Humboldt, Schleicher et des représentants du courant psychologique du XIX^e siècle (Steinthal, Lazarus). Marr a conféré à cette idée un caractère d'activité sociale. Si l'on aborde la conception sociale de Marr dans la perspective de toute l'histoire de l'humanité (comptant jusqu'à deux millions d'années) et si l'on fait abstraction de la rhétorique idéologique marxiste-léniniste et des cadres restreints de l'histoire des formations socio-économiques (environ cinq mille ans se sont écoulés depuis la société primitive jusqu'à nos jours), l'idée des changements qualitatifs engendrés par la succession nécessaire des types d'activité et de communication, apparaît tout à fait sensée (apparition des outils, de la pensée abstraite, du langage de concepts et du langage articulé, stratification des groupes sociaux en fonction de la propriété, spécification de l'activité et de la communication, apparition de la langue littéraire, apparition des moyens techniques de production, et imprimerie, apparition de la société de l'information, des mass médias et de la mondialisation).

1.10. LE GLOBALISME GENETIQUE PROSPECTIF (TENDANCE DE L'EVOLUTION VERS L'UNITE ET L'UNIVERSALISATION)

C'est le croisement qui joue le rôle primordial dans l'apparition même et dans le développement créatif ultérieur des langues. Plus il y a de croisements, plus sont élevées la nature et la forme de la langue. Le langage idéal de l'humanité future c'est le mélange de toutes les langues, si le langage sonore n'est pas remplacé à ce moment-là par un moyen technique qui transmet les pensées humaines de manière plus exacte. Pour l'instant, la tâche de la linguistique moderne consiste à étudier la technique de la création langagière dans le but de faciliter le processus de l'unification des langues, malgré tous les zigzags de l'économie mondiale dans sa marche vers l'unification. (Marr, 1926a, p. 281)

A la différence des adeptes de Plotin, chez qui la genèse est le mouvement depuis l'Un et le Tout vers le pluriel et le partiel (émanation) et des mécanicistes, chez qui ce qui est initialement un se multiplie quantitativement et devient diversifié, chez Marr les langues évoluent de la diversité vers l'unité. On retrouve quelque chose de semblable chez les mystiques du Moyen Age (Bernard de Clairvaux), Leibniz (l'idée de la langue universelle), Hegel et les néo-hégéliens (l'idée de l'union dans l'Absolu), L. Morgan, Marx (la conception de la société communiste unie et globale), les théosophes russes, ainsi que chez V. Solov'ev (l'évolution «n'est pas uniquement le processus du développement et du perfectionnement, mais celui du rassemblement de l'Univers»). On peut comparer avec les théosophes-gnostiques : «L'évolution de la multiplicité depuis l'Unité est une involution, un retour vers l'Unité est une évolution»⁸. Une autre théorie analogue à cette conception est celle de l'universalisation et de la globalisation *E Pluribus Unium*, (mot d'ordre des maçons devenu celui de la démocratie américaine, du fédéralisme et de la globalisation). La différence est que l'idée maçonnique est individualiste et égocentrique, tandis que la conception de Marr est collectiviste et sociocentriste.

1.11. LE PLURALISME GENETIQUE RETROSPECTIF ET L'EMPIRISME

Du point de vue de leur origine, toutes les langues sont le résultat non pas d'une parenté, mais d'une affinité. Le nouveau apparaît soit par autogenèse simultanément dans plusieurs organismes culturels distincts (uniques), soit par emprunt d'un seul organisme (les deux idées sont de Veselovskij, maître de Marr). L'idée du croisement (convergence) fut avancée par Marr à la suite de Schuchardt et de Baudouin de Courtenay.

⁸ Klizovskij, 1996.

[...] la parenté des langues découle non pas d'une parenté de sang ni d'une évolution à partir d'une même source, mais d'une unification dans la vie économique de la collectivité [...]. (Marr, 1927b, p. 15)

Les langues n'apparaissent jamais d'une seule source, mais de plusieurs sources, de leur croisement, et de la fusion de plusieurs langues de tribus [...]. Plus il y a de croisements, plus haute est la perfection. Si ce croisement concerne des langues de races et de familles, alors plus il y a de croisements, et plus la langue atteint une perfection et plus son éloignement des types primitifs et la perte de la naturalité préhistorique sautent aux yeux. (Marr, 1990)

Il n'existe pas et il n'y a jamais eu de langue non mélangée, non croisée avec une autre langue, une langue pure est le fruit de la vision romantique du monde. (Marr, 1990)

La dernière phrase est une copie mot-à-mot de Baudouin de Courtenay. L'idée que l'homme et sa langue sont culturels par essence est le fil rouge qui traverse plusieurs travaux de Marr : «dans le langage il n'y a rien de simple, rien de naturel»⁹. Kant fut le représentant le plus éclatant et le plus conséquent de cette vision dans l'anthropologie philosophique.

1.12. SYMBOLISME ONTOLOGIQUE ET VERBALISME

Le langage est directement lié à la conscience sociale, il est différencié de la même manière que la conscience, et il change en même temps que la conscience. En développant les idées de Herder, Humboldt avance la conception du langage comme troisième réalité et de l'esprit du peuple comme conscience nationale. Les éléments du verbalisme ont pénétré également dans le néo-kantisme (le symbolisme de Cassirer). Ce sont les représentants du courant psychologique du XIX^e siècle qui ont mis en avant le lien direct entre le langage et la conscience, idée à laquelle adhéraient Potebnja et Schuchardt.

1.13. SÉMANTISME ONTO-LINGUISTIQUE

Il s'agit de la primauté du sens sur le substrat corporel, de la valeur sur la forme, de la fonction-rôle sur la fonction-manifestation. Marr notait :

«elle [la théorie japhétique] nous habitue à apprécier en premier lieu dans les sons non pas leur manifestation formelle, mais leur signification idéologique à laquelle est subordonné le système de sons, le côté technique» (Marr, 1931b, p. 5) [...] «dans l'ancienne doctrine il existait les lois phonétiques (les lois des phénomènes sonores), mais il n'y avait pas de lois de la sémantique, de lois de

⁹ Marr, 1929a, p. 21.

l'apparition de tel ou tel sens, de lois d'interprétation du langage et par la suite de ses parties, y compris des mots» (Marr, 1932a, p. 12) [...] «l'essence du langage consiste dans son contenu, et non dans sa forme». (Marr, 1927a, p. XI-XII)

On peut faire référence également au travail de Boris Gasparov, qui énonce un point de vue proche du nôtre :

Le lien indissoluble du langage et de l'idéologie, et, plus globalement, avec l'activité intellectuelle, et en lien avec cela la pluralité des processus de la création langagière, qui dépasse le cadre des règles établies, voilà les prémisses dont partait N.Ja. Marr dans sa critique du positivisme «bourgeois» en linguistique. On peut découvrir dans l'approche de Marr de nombreux points communs avec les idées de Vossler, d'un côté, de Bakhtine et de son école (dans leur critique de la linguistique saussurienne et de la méthode formelle en théorie littéraire), de l'autre. Bien entendu, il convient de distinguer la signification que les idées de Marr avaient dans le contexte des années 1910-1920, de celle que le «marrisme» reçut plus tard aussi bien auprès de ses adeptes qu'auprès de ses critiques. (Gasparov, 1996)

En philosophie, les racines de ce choix de priorités sont à rechercher chez Kant, chez les néo-kantiens et chez les pragmatistes (James), en linguistique, chez les représentants du courant psychologique, Potebnja, Schuchardt, Baudouin de Courtenay et Vossler.

1.14. L'APOSTERIORISME LINGUO-GENETIQUE

La parole précède historiquement le langage, la syntaxe précède la morphologie, la proposition précède le mot, le syncrétisme précède la séparation, la multiplicité précède l'unité.

A propos des substantifs, il suffit de dire que le pluriel, c'est l'état primitif normal du mot : l'homme préhistorique n'est parvenu à la perception d'un objet séparé qu'au cours d'un long travail, et encore plus tard à la perception de soi-même en dehors du troupeau, en dehors de la tribu, en tant qu'individu au singulier. (Marr, 1926d, p. 200)

Des idées analogues à propos du langage syncrétique primitif (mot-proposition, nom-verbe) furent énoncées par Steinthal et Potebnja (plus tard, par Mathesius et par Kacnel'son). Une idée semblable, mais en se référant à l'ontogenèse, fut énoncée par Saussure, K. Bühler et L. Vygotskij.

Le fait 'éducatif' que nous apprenons peut-être des phrases avant de savoir des mots n'a pas de portée réelle. Il revient à constater que toute la langue entre d'abord dans notre esprit par le discursif, comme nous l'avons dit, et c'est forcé. (Saussure, 1990, p. 110 [3324.4])

A ce propos il convient de reprendre la théorie de l'origine iconique de la parole-langage à partir du langage des gestes, c'est-à-dire, la théorie de la pensée manuelle. Malgré toute l'in vraisemblance apparente de cette hypothèse de Marr, nous pensons toutefois qu'il existe quelques arguments forts en sa faveur. Plusieurs historiens et théoriciens du langage (parmi lesquels Potebnja et Mathesius) pensaient que les unités originelles de la parole avaient un caractère syncrétique prédicativo-nominatif, que c'étaient des «mots-propositions», c'est-à-dire qu'ils exprimaient à la fois l'état de pensée du locuteur et renvoyaient à plusieurs éléments de sa vision du monde. Le verbe et le nom, le sujet et le prédicat, la substance et le processus, le temps et l'espace, n'étaient pas encore divisés, les émotions et les expressions de volonté n'étaient pas encore séparées des proto-concepts et des énoncés proto-discursifs, la dénotation ne se distinguait pas encore de la connotation, et l'aspect locutoire ne se distinguait pas encore de l'aspect perlocutoire et illocutoire. Mais ce qui est le plus important, c'est que l'acte de l'état de pensée, l'acte de l'expérience vécue¹⁰ existentielle de la situation de la vie et celui de la communication composaient un seul et même acte. On pourrait appeler tout cela type de communication pré-réflexive. Dans ce sens, l'idée de Marr sur le caractère primitif des noms (nominations) et de leur verbalisation ultérieure (dans le sens du passage au verbe) contredit toute la logique de ses propres propos sur le caractère syncrétique de la pensée primitive. Marr croyait que la prise de conscience pratique de l'espace (de la substantialité, de la qualité d'objet) était apparue bien avant celle du temps (de l'activité, de la verbalité), ce qui est intéressant comme hypothèse, mais n'est pas argumenté. On pourrait, à ce qu'il nous semble, ordonner ce manque de cohérence seulement en distinguant deux glottogenèses, à savoir celle du langage manuel (où les unités sont des mi-mots – mi-propositions) et du langage sonore, langage conceptuel, où la division du proto-syncrétisme se réalise en deux étapes : on conçoit d'abord l'espace – substance – nom (tandis que la processualité temporelle demeure à cette étape manuelle), et ce n'est que par la suite que l'on conçoit le temps – processus – verbe. Il est clair que l'objet de la parole dans ce type de communication est impensable en dehors de la parole elle-même, le mot (comme signe) est identique à la pensée et à l'objet pensé. D'où la magie du signe comme substitut-double communicatif et rituel de l'objet réel. C'est en même temps un simulateur, un signe sans référent, un signe en soi et pour soi, un pré-signé syncrétique, c'est un signe comme *alter ego* de l'objet réel. Un signe de ce type doit posséder une division minimale de la forme et du sens. Le caractère iconique des signes primitifs dans cette situation devient tout à fait bien fondé. Qu'est-ce qui peut, dans cette situation, mieux que le geste ou la danse (pantomime) servir de signe à l'intention non réflexive et non discursive ? La domination est nécessaire dans la société où naît l'idée de

¹⁰ *Pereživanje* : ce mot est l'exacte traduction de l'allemand *Erlebnis*, qui pose autant de problèmes dans le passage au français. [N. des T.]

l'invariant et de la tradition, celle de la transmission des choses et des idées en héritage. Dans un troupeau vivant du présent actuel, il faut non pas un système de signes, mais juste des principes communs de communications réalisés *ad hoc*. Le geste y a sa meilleure place, ce que l'on ne pourrait pas dire de ce signe de communication aussi non imagée qu'est le son. Le son, surtout le son articulé, devient nécessaire lorsque naît la nécessité de répéter et de combiner l'information discrète invariante, et donc les signes discrets. Dans ce cas, le geste n'a plus d'utilité. Le geste est actuel, il est émotionnel et rationnel, prédicativo-nominatif, et, ce qui est le plus important, il est syncrétique :

[...] dans le langage cinétique la «main» règne sans partage, c'est à la fois le moyen de production et l'incarnation du langage même. Dans le langage sonore le moyen de production, le langage et l'appareil phonatoire c'est une chose, et les sons mêmes sont une autre chose. (Marr, 1928, p. 98.)

En fait, dans le langage sonore a lieu une décomposition en procédure langagière (locution/audition) et matière langagière, le son physique, alors que dans une communication gestuelle syncrétique, cette distinction n'a pas lieu : le geste-procédure est indissociable du geste-signal. Dans son travail «Le langage et l'écriture» Marr avance un argument assez inattendu, mais intéressant, en faveur du remplacement du langage cinétique par le langage sonore. Écoutons-le. Même s'il est faux dès le début, il contient une incontestable valeur cognitive :

Nous savons que le remplacement du langage cinétique ou linéaire par le langage sonore marque celui du moyen de production – de quel moyen ? Il semblerait qu'il s'agisse du remplacement de la main par le langage, n'est-ce pas ? (Marr, 1930, p. 10)

Et si l'on lisait ce passage de la façon suivante : le remplacement de la main par le langage c'est le remplacement du travail physique par le travail mental ? Ou (sous une forme adoucie), c'est le signe de l'apparition du travail mental (avant tout celui de planification de l'activité et de sa mise en œuvre).

1.15. L'ANTINATURALISME GÉNÉTIQUE

C'est le fait de ne pas accepter la thèse que la spécificité de l'homme est issue directement de la nature. C'est l'affirmation de la différence quantitative entre l'homme et l'animal (qui va à l'encontre du darwinisme, du matérialisme et du marxisme) :

Les efforts infructueux de relier notre langage, en tant que langage naturel, directement avec celui de la nature, des animaux, ou l'étudier dans sa partie

technique des sons du point de vue formel et physiologique, toujours en lien avec la nature ; (Marr, 1930, p. 6)

[...] car les néogrammairiens étaient persuadés du caractère naturel, et, ce qui n'est pas mieux, du caractère «psychologique» du langage, tandis qu'il s'agit de son caractère sociologique. (Marr, 1931a, p. 14)

Un abîme profond sépare l'être humain parlant et l'animal, totalement dénué du langage de nature humaine. (Marr, 1928b, p. 10)

Si nous écartons de notre discussion le langage sonore animal donné par la nature, c'est aussi parce que le langage humain a une nature différente : ce n'est pas de la technique des sons qu'il prend sa source. Le langage humain primitif n'est pas sonore. Non seulement il n'était pas sonore, mais il ne pouvait pas l'être. Car l'humanité primitive concevait et percevait le monde en images, pour la transmission desquels les sons auraient été inutiles, même si l'humanité avait pu en disposer, alors qu'ils n'étaient pas encore adaptés (Marr, 1926b, p. 321)

Dans l'histoire de la philosophie et de la science, Kant, H. Lessing, Herder, Humboldt, Schuchardt et les fonctionnalistes défendent une position culturocentriste analogue.

1.16 L'ECLECTISME ONTOLOGIQUE

C'est le trait fondamental des considérations de Marr. Sa conception mélange les conceptions ontologiques de Platon, d'Aristote, de Leibniz, de Kant, de Herder, de Humboldt, de Hegel, de Comte, de Spencer, de Darwin, de Marx. En ce qui concerne ses positions linguistiques, elles constituent un mélange d'humboldtianisme (culturologisme), de psychologisme (Steinthal, Wundt), de géographisme (Schuchardt), de symbolisme (Cassirer) et de psycho-sociologisme (Potebnja, Baudouin, Saussure).

2. LES CONSIDÉRATIONS GNOSÉOLOGIQUES DE MARR

2.1. L'OBJECTIVISME ET LE MAXIMALISME

C'est le fait de reconnaître que la vérité existe objectivement, qu'on peut et doit la connaître. Il s'agit des Orphiques, de Pythagore, de Platon, des gnostiques, de Hegel, des néo-kantiens, des platoniciens russes, de Marx et d'autres marxistes russes. Le fait d'être persuadé que toute l'activité de connaissance de la Vérité est à la limite d'une Révélation suscite des associations avec le gnosticisme et la kabbalistique. En tant que philologue orientaliste, connaissant les langues sémitiques, Marr ne pouvait ignorer les

méthodes paralinguistiques de la pénétration kabbalistique dans la Vérité du Monde. Plusieurs étymologies et reconstructions sémantiques de Marr rappellent justement ces méthodes.

2.2. LE PHÉNOMÉNOLOGISME

On observe chez Marr une aspiration à connaître les lois qui régissent l'évolution historique que suit l'essence objective des événements étudiés. Cette même tendance se retrouve chez les gnostiques, Hegel, les néo-hégéliens et certains néo-kantiens.

2.3. L'APRIORISME INTUITIVISTE ET EĪDÉTIQUE.

La connaissance se fonde sur des prémisses intuitives et sur des illuminations eĭdétiques. Les sources de cette approche prennent leurs racines dans le gnosticisme, dans le psychologisme du XIX^e siècle. A Bergson, H. Schuchardt, K. Vossler. B. Gasparov évoque lui aussi le caractère typiquement intuitif de la méthode de Marr :

Dans les années 1900-1920, les idées de Bergson ont reçu un large écho aussi bien dans les sciences naturelles (avant tout, dans la biologie «néo-lamarckienne») que, surtout, dans différents phénomènes artistiques et dans des systèmes théoriques ayant trait aux problèmes du langage et de l'esthétique, depuis Proust et Mandelštam jusqu'à K. Vossler et L. Spitzer, H. Schuchardt et N. Marr, M. Bakhtine et E. Auerbach. (Gasparov, 1996 [texte web])

2.4. L'APPROCHE COMPRÉHENSIVE ET EXPLICATIVE

La tâche de la connaissance consiste non pas à découvrir, à désigner et à décrire, mais à révéler, à comprendre et à expliquer. A l'étape de l'histoire du langage dont parle Marr, toutes les recherches sur la forme sonore sont totalement dénuées de sens. Les méthodes descriptives doivent être obligatoirement remplacées par des méthodes explicatives. D'autres antipositivistes de cette époque partageaient les mêmes idées. Les propos suivants auraient parfaitement pu appartenir à Marr :

Quel est le sens de toutes ces correspondances étymologiques sans fin, de cette interminable série de lois phonétiques, tant qu'elles restent isolées, tant qu'on ne leur confère pas un sens sur un plan supérieur? (Šuxardt, 1963, p. 273)

Les bases de l'approche explicative dans la science ont été posées par Kant, Hegel et Dilthey. Mais c'est Platon qui est le fondateur de cette tradition. Il convient de citer à ce propos, en les appliquant aux

considérations de la philosophie du langage sur les fondements du langage humain, les paroles de Kant :

La critique de notre raison nous montre en fin de compte que nous ne pouvons rien connaître en faisant un emploi pur et spéculatif de la raison ; ne doit-elle pas dès lors ouvrir un champ plus large aux hypothèses, puisque (si nous ne pouvons plus rien affirmer), il nous est permis au moins d'inventer quelque chose et d'exprimer des opinions. (Kant, 1964, p. 637)

2.5. L'HERMENEUTISME

Cette méthode cognitive consiste à découvrir les sens des signes cachés de la culture. Cette méthode prend sa source dans le gnosticisme, dans l'herméneutique du XIX^e siècle (F. Schleiermacher, Dilthey), dans le symbolisme de Cassirer.

2.6. LE DIACHRONISME ET LE DYNAMISME

C'est l'étude de la logique que suit l'évolution de l'objet dans la dynamique de son passage d'un état à un autre. C'est aussi le fait de ne pas accepter l'anachronisation de l'histoire de la langue (ou transposition sur le passé des façons de voir actuelles) :

Le côté sonore et le côté formel en général sont une technique, c'est elle qui détermine telle ou telle pratique du langage, mais elle ne dit rien sur son origine. Il m'est déjà arrivé d'attirer l'attention dans mes articles sur l'exceptionnelle supériorité de la linguistique japhétique, notamment pour la sémantique, c'est-à-dire la valeur des mots. La sémantique indo-européenne se fonde anachroniquement sur les idées de la vie quotidienne moderne et ancienne, et parfois sur des explications d'ordre historico-culturel, au moyen de constructions logiques abstraites inaccessibles et totalement étrangères à l'homme primitif. (Marr, 1926c, p. 317.)

Humboldt et Potebnja avaient appelé à cette même approche du passé. Nous voyons sur ce point une ressemblance essentielle entre l'approche de Marr et celle de Saussure, notamment dans le fait que tous les deux opposaient radicalement la synchronie et la diachronie. Selon Saussure, on ne peut pas étudier le présent à partir de l'évolution et du point de vue des états précédents, selon Marr, on ne peut pas étudier le passé du point de vue du présent ou en arrachant les faits à leur continuum dynamique.

2.7. LE HOLISME GNOSEOLOGIQUE

C'est l'aspiration à comprendre l'objet dans la totalité de ses manifestations et de ses liens avec son entourage historique. Les bases de l'approche systémique furent posées par Kant avant d'être développées par Hegel et transposées à la linguistique par Humboldt. Plus tard, ce principe devint fondamental dans les conceptions de Baudouin de Courtenay et de Saussure, et, encore plus tard, dans le structuralisme. Marr n'était pas seul dans son holisme. Comparons deux citations, une de Marr et une autre de Schuchardt :

Peut-on mener une recherche sérieuse en linguistique sur une langue particulière [...] sans tenir compte des traits culturels de tous les peuples de l'univers, et, bien entendu, de leurs langues ? (Marr, 1929b, pp. 24-25.)

Nous devons apprendre à déceler le général dans le particulier, et, grâce à cela, la juste compréhension d'un seul fait d'importance capitale, jouant un rôle essentiel dans la science du langage, possède une signification beaucoup plus importante que la compréhension de toute forme particulière du phénomène en question. (Šuxardt, 1963, p. 273)

2.8. L'ANTI-SCIENTISME, L'ANTI-RATIONALISME ET L'ANTI-INTELLECTUALISME

La linguistique indo-européenne, qui rêvait de reconstruire la langue indo-européenne, a négligé et sous-estimé les éléments créatifs irrationnels dans la langue et la culture des peuples méditerranéens. (Marr, 1926f, p. 55)

[...] pour les chercheurs en sciences humaines il n'existe pas de choses, même lorsqu'ils les admirent, il n'y a pas de monuments de la culture matérielle, mais il y a la science autonome, *an sich und für sich*. (Marr, 1926a, p. 5)

Nietzsche, Vossler, Bergson, Croce et les néo-platoniciens russes défendaient des positions analogues. La fin du XIXe et le début du XXe siècle ont été marqués par l'opposition au positivisme et au scientisme de la part des chercheurs en sciences humaines.

2.9. LE FACTUALISME NATURALISTE (L'ANTI-INSTITUTIONNALISME, LA PHENOMENOLOGIE DE «L'ORIENTATION NATURELLE»

Cela consiste à prendre en compte le maximum de faits de langues non étudiées auparavant. On y voit une défiance envers les langues écrites, surtout littéraires (car artificielles), qui fait reporter l'attention vers les

langues sans écriture (car naturelles). Vers la fin du XIX^e siècle, à commencer par les néogrammairiens, Baudouin de Courtenay et les néolinguistes, la linguistique se tourne vers la langue parlée et les formes parlées de la langue. C'est déjà un lieu commun dans le structuralisme et le fonctionnalisme. Mais peu de linguistes ont opposé la langue quotidienne et la langue littéraire de manière aussi conséquente que Marr, à part, sans doute, Baudouin de Courtenay, les représentants de l'école de Kazan' et Saussure, qui considéraient clairement le standard littéraire comme une forme artificielle et abstraite de la langue, par opposition à l'idiolecte quotidien, forme réelle et naturelle de la langue. Personne d'autre que Marr n'a essayé d'appliquer l'opposition langue écrite / langue orale, ou langue littéraire / langue parlée à l'histoire de la langue.

Il y a des conséquences encore plus dangereuses, voire fatales pour la science du langage au niveau le plus général dans l'approche d'un langage sonore, même vivant, à travers son habillage écrit, car cette approche prédéterminait qualitativement le matériau. (Marr, 1930, p. 2.)

C'est la littérature écrite qui est l'ennemi de la vie naturelle des langues. La littérature écrite anéantit la création populaire dans la langue. (Marr, 1916, p. 19)

Marr notait lui-même l'affinité de ses considérations avec celles de Saussure.

Dans ce sens l'indo-européaniste Saussure a tout à fait raison lorsqu'il dit 'Le caractère ininterrompu de l'évolution nous est souvent cachée suite au fait que nous prêtons notre attention à la langue littéraire...Ce n'est pas cette langue-là, la langue littéraire, qui nous découvrira combien les langues sont soumises aux changements dans leur état naturel, les langues libres de toute réglementation littéraire'. (Marr, 1926d, p. 200)

2.10. LES ELEMENTS DE CONVENTIONNALISME ET DE PRAGMATISME

C'est le fait de prendre les concepts scientifiques et les postulats comme constructions et hypothèses de travail utiles, appelées à ordonner et à expliquer les données de l'expérience. Les fondements de cette façon de voir furent créés par Kant, James et les conventionnalistes. En linguistique, on peut voir cette approche chez Potebnja et chez Baudouin de Courtenay. Cf. chez Marr :

J'ai appelé le nouveau groupe [de langues] japhétique, mais quel que soit le nom qu'on lui donne, mettons, A,B, C, ou 1,2,3, la situation demeure aussi conventionnelle : le sens du terme-nom est déterminé non pas par lui-même, mais par le contenu dont le travail d'investigation le remplit. (Marr, 1932b, p. 29.)

La proto-langue indo-européenne est une fiction scientifique qui a eu son utilité, même lorsqu'on a fini d'y croire, elle a été utile en tant qu'hypothèse scientifique, mais maintenant c'est une fiction nuisible, qui pervertit toute l'histoire de l'apparition et de l'évolution du langage humain, elle empêche de mener de façon adéquate un travail scientifique sur le langage. (Marr, 1926e, p. 272.)

2.11. L'ÉCLECTISME GNOSÉOLOGIQUE

C'est un mélange d'historicisme et de psychologisme, d'intuitivisme aprioriste et d'empirisme. Toutes les considérations gnoséologiques de Marr sont le fruit de sa méfiance envers l'héritage intellectuel du passé en général et de la philosophie en particulier. Marr, probablement sous l'influence du platonisme, considérait que la méthodologie et la philosophie de la science doivent être remplacées par l'idéologie ou par l'intuition.

CONCLUSION

L'analyse méthodologique des considérations onto-gnoséologiques que nous avons proposée ci-dessus a un caractère programmatique, et, pour cette raison, elle est encore superficielle. La conclusion essentielle à laquelle nous sommes arrivés consiste dans le fait que les considérations de Marr n'étaient aucunement plus extravagantes ni bizarres que celles de plusieurs de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Elles s'inscrivent pleinement dans le paradigme de l'idéalisme transcendant (platonicien), avec une dose d'idéalisme transcendantal (kantisme). Cela rapproche considérablement ses thèses du cognitivisme et de la pragmatique fonctionnelle de l'époque actuelle.

Rire de Marr repose sur des a priori idéologiques. Les idéologies à partir desquelles on s'est moqué de lui, le scientisme et le positivisme, ne sont pas en meilleure posture aujourd'hui. Il est apparu au cours de l'histoire, pour une raison qu'on ne s'explique pas, que le milieu de chaque siècle est presque toujours une période de rationalisation et de logicisation, alors qu'au tournant des siècles ceux qui font la culture produisent un stéréotype millénariste. Ce sont alors des courants irrationnels, intuitivistes, spiritualistes et même mystiques qui deviennent recevables en science, en philosophie et dans l'art. Le tournant du XIII^e et du XIV^e siècle vit se développer une passion pour les façons intuitivistes de résoudre les problèmes scolastiques (Duns Scott, la *via moderna*), pour le spiritualisme (les franciscains) et pour la mystique (maître Eckhart). Le tournant du XIV^e et du XV^e siècles fut marqué par l'abandon du logicisme formaliste scolastique et l'avènement de l'humanisme émotionnel et de l'irrationalisme de la Renaissance (M. Ficin, Savonarole, Pic de la Mirandole), du mysticisme

(Paracelse, S. Frank), c'est également l'apparition du protestantisme. Au tournant du XVI^e et du XVII^e siècles se manifeste un éveil d'intérêt pour la mystique, pour le pan-psychisme (G. Bruno, J. Böhme), le tournant du XVII^e et du XVIII^e siècles marque une nouvelle passion pour le platonisme et pour le spiritualisme (G. Berkeley), la limite du XVIII^e et du XIX^e siècles c'est le passage du rationalisme des Lumières à l'intuitivisme, voire au mysticisme des romantiques, la limite du XIX^e et du XX^e siècle amène une critique assourdissante du positivisme et l'apparition d'une grande quantité de courants intuitivistes et irrationnels, enfin, le tournant du XX^e et du XXI^e siècles c'est la crise postmoderne de la rationalité.

La «révolte contre la raison» chez Marr c'est une oscillation typique de paradigme, et l'intérêt pour Marr de nos jours c'est le résultat de cette même étape intuitiviste et irrationnelle dans l'évolution de la connaissance, à laquelle nous nous trouvons aujourd'hui.

Le caractère «anti-scientifique» des théories de Marr n'est pas une définition objective, c'est juste une appréciation positiviste, qui se fonde sur les critères scientifiques de la «scientificité». La manière dont Marr abordait l'évolution historique de la langue ne «s'inscrit» effectivement aucunement dans ces critères, mais la plupart de ses idées, malgré les affirmations de ses critiques, était tout à fait comparable aux idées des autres scientifiques et philosophes, plus, d'ailleurs, avec les idées philosophiques que scientifiques. Tout cela parce que Nikolaj Marr était moins un scientifique qu'un philosophe du langage, et la critique scientifique (et d'autant plus scientifique) de ses conceptions était dès son début vouée à l'échec. On ne peut juger les considérations de Marr qu'à partir de positions méthodologiques.

L'histoire des sciences humaines n'a rien d'occasionnel, de superflu et d'inutile pour les recherches futures. Aucune des branches de l'évolution des sciences humaines n'interrompt son existence. Personne n'a le droit de porter un jugement sur la pensée. On peut condamner les actes, mais pas les idées. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'on peut faire ressortir d'intéressant, d'utile et de productif dans les constructions linguistiques et philosophiques de Marr pour la pensée scientifique et philosophique moderne. Telle est la position du pragmatisme fonctionnel.

© Oleg Leščak & Jurij Sitko

(Traduit du russe par Elena Simonato et Patrick Sériot)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 1993 : «Marr, marrizm i stalinizm», *Filosofskie issledovanija*, 1993, n° 4, p. 271-288. [Marr, marrisme et stalinisme]
<http://russcience.chat.ru/papers/alp93sp.htm>
- 2004 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm*, Moskva. [Histoire d'un mythe : Marr et le marrisme]
- GASPAROV Boris (s.d.) : *Jazyk, obraz, pamjat' . Lingvistika jazykovo-go suščestvovanija*
http://www.cjes.ru/lib/content.php?content_id=1907&category_id=3.
[Langue, image, mémoire. La linguistique de l'existence langagière]
- HERDER Johan Gotfried, 1959 : *Izbrannye sočinenija*, Moskva-Leningrad. [Œuvres choisies]
- KANT Imanuel, 1964 : *Sočinenija v šesti tomax*, Moskva, vol. 3. [Œuvres en six volumes]
- KLIZOVSKIJ A., 1996 : *Osnovy miroponimaniya Novoj Èpoxi*, Minsk. [Fondements de la conception du monde de la Nouvelle Epoque]
http://www.outsider.ru/lib/item.php?file=os_mirop&ext=txt&page=22
- MARR Nikolaj, 1916 : «Kavkazovedenie i abxazskij jazyk», *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěšćenija*, mai, p. 1-27.
- 1926a : «Abxazskij analitičeskij alfavit (k voprosu o reformax pisma)», *Trudy jafetičeskogo seminarija*, Leningrad. [L'alphabet analytique abkhase]
- 1926b : «K proisxoždeniju jazykov», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii*, Moskva-Leningrad, p. 278-283. [A propos de l'origine des langues]
- 1926c : «O proisxoždenii jazyka», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii*, Moskva-Leningrad, p. 286-335. [A propos de l'origine du langage]
- 1926d : «Ob jafetičeskoj teorii», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii*, Moskva-Leningrad, p. 190-243. [A propos de la théorie japhétique]
- 1926e : «Osnovnye dostiženija jafetičeskoj teorii», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii*, Moskva-Leningrad, p. 246-277. [Les principaux acquis de la théorie japhétique]
- 1926f : «Jafetičeskij Kavkaz i tretij ètničeskij èlement v sozidanii sred-nizemnomorskoj kul'tury», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii*, Moskva-Leningrad, p. 31-104. [Le Caucase japhétique et le troisième élément dans la création de la culture méditerranéenne]
- 1927a : «Predislovije k Jafetičeskomu sborniku», *Jafetičeskij sbornik*, p. V, p.V-XII. [Introduction au recueil japhétique]

- 1927b : «Značenie i rol' izučenija nacmen'sinstva v kraevedenii», *Kraevedenie*, tome IV, fasc. I, p. 1-20 [L'importance et le rôle d'étudier les minorités nationales pour la science ethnographique]
- 1928a : *Jafetičeskaja teorija*, Bakou. [La théorie japhétique]
- 1928b : *Postanovka učenija ob jazyke v mirovom masštabe i abxazskij jazyk*, Leningrad, [La doctrine du langage à l'échelle universelle et la langue abkhaze]
- 1929a : *Aktual'nye problemy i očerednye zadači jafetičeskoj teorii*, Moskva. [Les problèmes modernes et les tâches successives de la théorie japhétique]
- 1929b : «Počemu tak trudno stat' lingvistom-teoretikom», *Jazykovedenie i materializm*, Leningrad, p. 1-56 [Pourquoi est-il si difficile de devenir un linguiste théoricien?]
- 1930 : «Jazyk i pis'mo», *Izvestija GAIMK*, tome VI, fasc. 6, Leningrad [Langage et écriture]
- 1931a : *Jazyk i myšlenie*, Moskva-Leningrad. [Langage et pensée]
- 1931b : *Jazykovaja politika jafetičeskoj teorii i udmurtskij jazyk*, Moskva [La politique linguistique de la théorie japhétique et l'oudmourte]
- 1932 a : *Jazyk i sovremennost'*, Leningrad. [Langage et modernité]
- 1932b : *K bakinskoj diskussii o jafetidologii i marksizme*, Bakou, [A propos de la discussion de Bakou]
- 1990 : *Arinjanskaja kultura, ee korni i doistoričeskie svjazi po dannym jazykoznanija*, Ереван 1990 [La culture arménienne, ses racines et ses liens préhistoriques selon les données de la linguistique]
<http://www.arminco.com/hayknet/marr-r.htm>
- 2002 : «Čem živet jafetičeskoe jazykoznanie», *Jafetidologija*, Moskva-Žukovskij, 2002, p. 17-21 [De quoi la linguistique japhétique vit-elle?]
- SAUSSURE F., 1990 : *Zapiski po obščej lingvistike*, 1990. [Cours de linguistique générale], trad. russe de *Cours de linguistique générale*, éd. critique de R. Godel.
- ŠUXARDT, X. (Schuchardt H.), 1963 : «O fonetičeskix zakonax», in V.A. Zvegincev, *Istorija jazykoznanija XIX-XX vekov v očerkax i izvlečenijax*, Moskva. [A propos des lois phonétiques]

Marr, Staline et les espérantistes

Sébastien MORET
Université de Lausanne

Résumé : En juin 1950, Staline met un terme, avec son article sur le «Marxisme et les questions de linguistique», à la discussion sur la science du langage en URSS entamée dans la *Pravda* quelques semaines plus tôt. En s'en prenant, entre autres, à l'idée de la langue comme superstructure, c'est toute la théorie marriste qu'il rejette, après l'avoir soutenue pendant de nombreuses années.

La presse espérantiste de l'époque se fit abondamment l'écho de la participation de Staline à ce débat linguistique, voyant dans la mise à l'écart du marrisme un danger pour l'espéranto. Plusieurs articles y relatifs furent publiés. La participation des espérantistes au débat culmina avec la publication d'une lettre ouverte adressée à Staline.

Après avoir relaté les faits et explicité le contenu des articles et de la lettre ouverte, nous tenterons de comprendre pourquoi les espérantistes s'immiscèrent dans le débat ; il s'agira ensuite d'analyser leurs conceptions des relations entre le marrisme et l'espéranto.

Mots-clés : Marr – Staline – espéranto – discussion linguistique de 1950 – Marr et l'espéranto – réaction espérantiste – lettre ouverte à Staline.

INTRODUCTION

S'il est un pays dont le rapport à l'espéranto a fait couler beaucoup d'encre dans la presse espérantiste, c'est bien l'Union soviétique. Pour expliquer cet intérêt, nous proposerons deux pistes. La première tient au fait que L. Zamenhof (1859-1917), le créateur de l'espéranto, était citoyen russe, né à Białystok, aujourd'hui en Pologne, mais alors partie intégrante de l'Empire des Tsars. Par conséquent, les premières étapes décisives de l'histoire de l'espéranto sont liées à la Russie : ainsi, le premier manuel d'espéranto fut publié en russe en 1887 et, conséquemment, les premiers adeptes de la langue de Zamenhof furent en très grande majorité des citoyens de l'Empire russe.¹ Ajoutons également que la Russie vit naître la première société espérantiste *Espero* en 1892 à St-Petersbourg.²

Mais on pourrait aussi expliquer cet intérêt pour l'URSS par le fait que l'idéologie internationaliste prônée par les Bolcheviques pendant les premières années de leur règne (avant le grand tournant de 1929) semblait compatible avec les visées, internationalistes elles aussi, du mouvement espérantiste. L'Union soviétique fut ainsi considérée souvent comme le point de départ de l'expansion de l'espéranto à l'échelle mondiale. Il se peut donc que la presse espérantiste fut plus attentive à ce qui se passait en URSS qu'ailleurs.

Quelle qu'en soit la raison, force est de constater que l'on parla beaucoup de l'URSS dans la presse espérantiste.³ Au début des années 1920, par exemple, cette presse se fit régulièrement l'écho de nouvelles enthousiasmantes en provenance d'URSS, et qui laissaient présager un avenir radieux pour l'espéranto au pays des Soviets. On rapportait, entre autres, que telle association d'écrivains avait adopté l'espéranto⁴, qu'une université ou qu'un cercle ouvrier avait instauré des cours d'espéranto, ou encore que tel cadre du régime s'était déclaré favorable à l'espéranto.⁵

Trois décennies plus tard, au début des années 1950, c'est l'intervention de Staline dans le débat linguistique initié par la *Pravda* qui sera au centre des préoccupations espérantistes. Plus exactement, la presse espé-

¹ Gorecka & Korjenkov (2000, p. 4) signalent ainsi que dans le premier *Annuaire des personnes qui ont appris la langue espéranto*, publié par Zamenhof en 1889, on comptait 919 citoyens russes sur les 1000 personnes inscrites.

² Spiridovič & Demidjuk, 1926, p. 87.

³ A ce propos, il faut souligner que l'on trouve dans les journaux espérantistes des années 1920-1930 une foule de renseignements pratiques concernant la vie quotidienne en URSS : les salaires, les loyers, les heures de travail, l'accès aux soins, etc., et que par conséquent une analyse détaillée de ces journaux permettrait de brosser un tableau assez précis des conditions de vie en Union soviétique. Concernant le budget des ménages, on peut consulter Lanti & Ivon, 1935, pp. 18, 19 et 21.

⁴ Cf. la revue *Sennaciulo*, N°11, 11 décembre 1924, p. 6.

⁵ Cf. la revue *Sennaciulo*, N°18, 29 janvier 1925, p. 6.

rantiste se penchera sur la conséquence première de cette intervention, à savoir la révocation du marrisme qui était depuis plusieurs années la doctrine officielle de la linguistique soviétique, et sur les retombées de cette mise à l'écart pour l'espéranto. Certains espérantistes furent en effet convaincus que le rejet du marrisme par Staline allait freiner, voire définitivement stopper, le développement du mouvement espérantiste. Le point d'orgue de l'intervention des espérantistes sera une lettre ouverte adressée à Staline par les deux principales organisations espérantistes, UEA⁶ et SAT.⁷ L'intérêt de se pencher sur cette réaction espérantiste autour de 1950 vient du fait qu'elle est diamétralement différente des réactions présentes dans la presse non espérantiste de la même époque. Ce sera là le sujet de ces propos.

1. LA DISCUSSION LINGUISTIQUE DE 1950

Dès le milieu des années 1920, le marrisme fut la théorie linguistique quasi officielle et quasi exclusive en URSS. Toutes les recherches et tous les enseignements dans ce domaine devaient être menés à la lumière des théories de N. Marr (1864-1934). Et cela dura jusqu'à ce 9 mai 1950, quand la *Pravda*, l'organe officiel du PCUS, décida de consacrer plusieurs pages et plusieurs numéros à la situation de la linguistique en Union soviétique. A en croire le journal, la linguistique soviétique se trouvait alors dans une situation critique, dans un «état insatisfaisant»⁸ pour reprendre ses termes ; elle stagnait depuis plusieurs années et était devenue incapable «de donner une orientation juste au travail scientifique ultérieur dans ce domaine».⁹ Chaque semaine, donc, à partir du 9 mai et jusqu'au 20 juin, des linguistes renommés prirent part à cette «libre discussion» et donnèrent leur avis concernant la situation de la linguistique en Union soviétique. Les articles publiés à cette occasion étaient anti-marristes pour la plupart, mais il y eut aussi des articles favorables à Marr et d'autres d'orientation plutôt neutre.¹⁰ Le portrait de la linguistique soviétique que brossèrent les opposants à Marr n'avait rien de reluisant. Tous n'y voyaient que stérilité, confusion et retard, et tous pointaient un doigt accusateur sur les enseignements de Marr qui régentaient la linguistique soviétique depuis trop longtemps.

⁶ UEA = *Universala Esperanto-Asocio*. Fondée en 1908 par le Suisse Hector Hodler (1887-1920), l'Association Espérantiste Universelle est la plus importante organisation espérantiste. Toujours active aujourd'hui, elle organise chaque année un Congrès universel. Tout au long de son histoire, elle a gardé une neutralité politique.

⁷ SAT = *Sennacieca Asocio Tutmonda*. Fondée à Prague en 1921, l'Association Mondiale Anationale se veut l'organisation faîtière du mouvement espérantiste ouvrier.

⁸ Cité par Laurat, 1951, p. 38.

⁹ Id.

¹⁰ Pour une liste des différents intervenants dans le débat linguistique de 1950, on pourra consulter Dupas, 1977 ou Dupas & Lelièvre, 1977.

Le 20 juin 1950, l'article que la *Pravda* propose à ses lecteurs n'est pas signé d'un linguiste de plus ; celui qui prend la plume¹¹ ce jour-là n'est autre que Staline en personne. Et son article intitulé «Le marxisme et les questions de linguistique» («Marksizm i voprosy jazykoznanija») tombe comme une sentence : le marrisme n'aura désormais plus sa place dans une linguistique soviétique où «cela n'allait pas bien»¹² par sa faute. Ce qui y est dit est en effet dépourvu d'ambiguïté. Staline commence par rejeter un des piliers du marrisme, à savoir l'idée que la langue est une superstructure au-dessus de la base («un marxiste ne peut considérer la langue comme une superstructure au-dessus de la base»¹³) ; quant à Marr, Staline admet qu'il «voulait effectivement être marxiste», mais qu'il «n'a su le devenir».¹⁴ Par cet article, Staline rejetait ainsi clairement la théorie linguistique qu'il avait soutenue et promue pendant près d'un quart de siècle. C'en était fini de Marr et du marrisme en URSS :

Je pense que plus tôt notre linguistique se débarrassera des erreurs de N. Marr, plus rapidement on pourra la sortir de la crise qu'elle traverse à l'heure actuelle. (Staline, 1975, p. 31)

Ce ne sera pas là la seule contribution de Staline au débat linguistique initié par la *Pravda*. Après cet article du 20 juin 1950, la *Pravda* publiera, le 4 juillet et le 2 août, les réponses de Staline¹⁵ à des lettres écrites par des camarades¹⁶ à la suite de son article sur le «Marxisme et les questions de linguistique». Nous y reviendrons plus tard.

2. LA REACTION ESPERANTISTE

La réaction de la presse espérantiste face à l'intervention de Staline dans le débat linguistique de 1950 est en totale opposition avec la façon dont les journaux ou les revues non espérantistes traitèrent ce même événement. Afin de relever ce côté surprenant, il convient de résumer brièvement,

¹¹ L'expression est peut-être mal choisie. En effet, les historiens de la linguistique ne sont pas tous d'accord concernant l'auteur effectif de l'article signé par Staline. Sur ce sujet, on peut consulter Gvantseladze, 2003, pp. 140-142.

¹² Staline, 1975, p. 29.

¹³ Ibid., p. 8.

¹⁴ Ibid., p. 30.

¹⁵ Ces réponses de Staline sont reproduites en français dans Staline, 1975, pp. 33-53.

¹⁶ Que penser de la façon dont les propos de Staline furent présentés durant ce débat ? Qui est ce «groupe de jeunes camarades» qui est, d'après Staline (1975, p. 1), à l'origine de l'article du 20 juin ? Qui sont les camarades Belkine ou Kholopov auxquels Staline répond dans la *Pravda* du 2 août (Staline, 1975, pp. 43-53) ? Il faut être prudent quant à l'existence même de ces gens et se demander si le fait de présenter les propos du leader soviétique sous la forme de questions-réponses n'était pas uniquement rhétorique et visait ainsi une plus grande efficacité et une meilleure intégration par les masses. On sait que Staline fut séminariste et qu'il était donc habitué à cette façon de faire par l'intermédiaire des catéchismes qu'il se devait de réciter. A ce sujet, on peut consulter Laurat, 1951b, p. 43.

puisque cela a déjà été fait ailleurs¹⁷, les façons dont la presse occidentale, plus précisément la presse française, traita la parution dans la *Pravda* de l'article «Le marxisme et les questions de linguistique».

Mis à part le journal *Le Monde* qui, dans son numéro du jeudi 22 juin 1950 (page 2) rapporte que le «maréchal Staline parle de philologie marxiste dans la *Pravda*»¹⁸, c'est avant tout et surtout la presse communiste qui s'empresse de répercuter l'événement à coups de traductions, intégrales ou non, et de commentaires élogieux.¹⁹ Mentionnons J.-T. Desanti qui, dans un article publié dans la *Nouvelle Critique*, nous dit que Staline a rendu service aux linguistes et que ces derniers lui sont reconnaissants de tout ce qu'ils lui «doivent sur le plan de leur spécialité».²⁰

Un des rares linguistes à commenter cette intervention linguistique fut, en France, Marcel Cohen (1884-1974), le célèbre sémitisant communiste, qui, dans la revue marxiste *La Pensée* de la fin de l'année 1950, publia un article dans lequel il approuvait la décision de Staline de rejeter les théories linguistiques marristes, qui, selon lui, étaient sorties du cerveau de Marr sans avoir aucune base réelle.²¹

On le voit, la répudiation par Staline des thèses marristes fut, de façon générale, considérée positivement par la presse occidentale, communiste ou non. Dans la presse espérantiste, au contraire, cette intervention de Staline fut, comme nous le verrons, jugée des plus négatives. Si tel fut le cas, c'est parce que, pour certains espérantistes, cette intervention, et la mise à l'écart du marrisme qui allait avec, étaient vues comme un frein et un obstacle au développement et à la propagation futurs de l'espéranto. Voyons pourquoi. En 1950, lors de sa participation au débat linguistique, Staline revint sur ce qu'il avait dit vingt ans plus tôt concernant la langue unique future de l'humanité. En 1930, dans son discours devant le XVI^e Congrès du Parti Communiste de l'Union soviétique, Staline avait dit, reprenant à son compte une idée de Marr, que les langues nationales allaient finir par fusionner et se fondre entre elles afin de donner naissance à une langue d'un tout nouveau type qui serait la langue unique de la société communiste future :

[D]ans la période de la victoire du socialisme à l'échelle mondiale, lorsque le socialisme se consolidera et entrera dans la vie courante, les langues nationales doivent inévitablement fusionner en une langue commune qui ne sera certaine-

¹⁷ Les réactions de la presse française face à la discussion linguistique de 1950 ont été présentées de façon détaillée et précise par D. Baggioni dans le numéro 46 (1977) de la revue *Langages* (Baggioni, 1977). Il n'est donc pas nécessaire de s'y arrêter outre mesure.

¹⁸ Baggioni (1977, p. 101) nous apprend que le journal *Le Monde* publia deux autres articles, signés André Pierre, à la suite de l'intervention de Staline. Le 4 juillet 1950 : «Les vues de Staline sur la linguistique sont pleines de bon sens» ; le 11 août 1950 : «Comment Staline se représente la future langue mondiale».

¹⁹ Ainsi, les *Lettres françaises* du 29 juin 1950 s'ouvrent, en une, sur «un important texte inédit de celui qui a vaincu Hitler».

²⁰ Desanti, 1950, pp. 62-63.

²¹ Cohen, 1950, p. 101.

ment ni le russe, ni l'allemand, mais quelque chose de nouveau. (Staline, 1975, p. 50)

Cette expression relativement peu précise concernant ce «quelque chose de nouveau»²² qui concentrerait en lui, à la suite d'un processus de fusion, des éléments pris aux différentes langues nationales avait fait quelque peu rêver les espérantistes qui virent là une porte ouverte pour l'espéranto, constitué, faut-il le rappeler, d'éléments empruntés à un certain nombre de langues nationales.

En 1950, Staline dira totalement autre chose. Désormais, la fusion entre les langues et l'apparition de cette langue d'un nouveau type ne concernent plus la période actuelle ; cela se fera, mais seulement après la victoire du communisme à l'échelle mondiale. A l'heure actuelle, alors que la Révolution ne s'est pas (encore) répandue sur toute la planète, il n'est plus question de fusion entre les langues, mais plutôt de guerre entre les langues. Du contact entre plusieurs langues n'apparaîtra plus une nouvelle langue d'un type nouveau, mais des langues victorieuses et des langues vaincues :

Il serait absolument faux de croire que le croisement de deux langues, par exemple, en produit une nouvelle, une troisième, qui ne ressemble à aucune des langues croisées et se distingue qualitativement de chacune d'elles. En réalité, l'une des langues sort généralement victorieuse du croisement, conserve son système grammatical, conserve le fonds essentiel de son vocabulaire et continue d'évoluer suivant les lois internes de son développement, tandis que l'autre langue perd peu à peu sa qualité et s'éteint graduellement. (Staline, 1975, p. 27)

Et Staline d'expliquer, dans sa réponse «Au camarade A. Kholopov» parue dans la *Pravda* du 2 août 1950, cette contradiction entre deux de ses articles par le fait qu'ils «ont en vue deux époques tout à fait différentes» : la guerre entre les langues concerne «l'époque *antérieure à la victoire du socialisme* à l'échelle mondiale», tandis que «la fusion des langues en une seule langue commune» concerne «l'époque *postérieure à la victoire du socialisme* à l'échelle mondiale».²³

A la suite de ce revirement, les espérantistes ressentirent l'intervention de Staline, renvoyant l'apparition de cette langue nouvelle aux calendes grecques, comme un danger pour l'avenir de l'espéranto. On peut ainsi lire ceci en décembre 1950 dans la revue espérantiste *Sennaciulo*, qui est la revue de SAT, l'association faîtière des espérantistes prolétariens :

Il est regrettable que les dirigeants russes actuels aient un rapport de méfiance, voire de haine, avec l'idée d'une langue universelle artificielle. La série d'articles de Staline concernant le problème de la linguistique et qui est parue cet été dans la *Pravda*, montre clairement que l'un des politiciens et hommes d'Etat

²² Marr parlait d'une langue «d'un nouveau système.» (Marr, 1928, p. 6).

²³ Staline, 1975, p. 51. C'est Staline qui souligne.

les plus influents de notre époque refuse l'idée d'une langue internationale artificielle neutre. (N. B., 1950, p. 3)

Et l'auteur de ce texte, qui ne signe que de ses initiales N. B., de brosser un triste portrait de la situation de l'espéranto en Russie, la patrie de Zamenhof :

Avec un sentiment amer, nous pensons aujourd'hui à Bjelostok [*sic*], le berceau de l'auteur de l'espéranto. Là où naquit l'homme qui fera publier 28 ans plus tard cette langue qui s'imposera, à partir de la Russie tsariste, dans toutes les parties du monde, là, dans ce lieu, le mouvement espérantiste ne fleurit plus. (N. B., 1950, p. 3)

La réaction espérantiste culminera avec l'envoi d'une lettre ouverte à Staline.²⁴ C'est l'espérantiste polonais Antoni Czubrynski qui va le premier se tourner vers UEA afin que cette dernière réagisse publiquement aux déclarations de Staline. Le président d'UEA d'alors, le Suédois Ernfrid Malmgren (1899-1970) est d'abord sceptique, car il craint qu'une telle prise de position ne rende encore plus difficile la situation des espérantistes d'Europe centrale et orientale.²⁵ C'est finalement son collègue du Comité, l'Anglais d'origine croate Ivo Lapenna (1909-1987), qui le convaincra. C'est d'ailleurs Lapenna qui se fera l'auteur du texte de la lettre ouverte. Il est à remarquer que cette lettre sera aussi signée par le Comité de SAT, l'association faïtière des espérantistes prolétariens et que c'était là une des premières fois depuis longtemps que les espérantistes prolétariens de SAT acceptaient une collaboration avec UEA à laquelle ils avaient toujours reproché son caractère politiquement neutre.

Cette lettre, intitulé tout simplement «Nefermita letero al J. V. Stalin – Moskvo»²⁶, paraît ainsi au milieu de l'année 1952, au mois de juin, dans les revues de UEA et de SAT que sont respectivement *Esperanto* et *Sennaciulo*.²⁷ Ce qui y est soulevé, c'est le changement d'avis de Staline et sa conviction que cette langue d'un type nouveau, qui sera le résultat de la fusion entre les langues nationales existantes, ne sera d'actualité qu'après la victoire totale du communisme, ce qui, pour les auteurs de la lettre, re-

²⁴ Sur cette «Lettre ouverte», on peut consulter en espéranto : Lins, 1990, pp. 469-471 et Lins, 1992 ; et en russe : Lins, 1999, pp. 497-499.

²⁵ Lins, 1992, p. 3.

²⁶ Cette lettre ouverte des espérantistes à Staline n'a pas eu, à notre connaissance, de grandes répercussions. On peut même se demander si elle fut, à l'époque, remarquée, tant les périodiques dans lesquels elle parut avaient un lectorat ciblé et limité. Dans les archives de UEA à Rotterdam (Dossier Lapenna-Vermaas 1951-1953), nous avons trouvé quelques indications : en Angleterre et en Belgique, un seul journal a parlé de la lettre ouverte (Lettre de Lapenna à Vermaas du 4 juillet 1952) et parmi les 18 journaux hollandais contactés par Vermaas, aucun n'a parlé de cette lettre (Lettre de Vermaas à Lapenna du 25 juin 1952). En France, seul le journal *Le Monde* apprit à ses lecteurs que les espérantistes s'étaient adressés à Staline (Cf. Pierre, 1952). Quant à la réception de cette lettre en URSS, elle est difficile à évaluer. On peut même se demander si Staline en a eu connaissance.

²⁷ *Sennaciulo*, 23-a jaro, n°6 (565), Junio 1952, pp. 5-6 ; et *Esperanto*, n°559 (6), Junio 1952, pp. 163-165.

vient à attendre «*ad infinitum*». Selon les espérantistes signataires, une telle affirmation témoigne d'un refus pur et simple de la réalité. En effet, comment affirmer que cette langue d'un type nouveau est impossible à l'heure actuelle alors que des «centaines de milliers» de personnes parlent, lisent et écrivent en espéranto ? En affirmant cela, les auteurs de la lettre ouverte témoignent du fait qu'ils étaient convaincus que la langue nouvelle dont parle Staline, reprenant une idée de Marr, était l'espéranto, alors que rien ne le laissait supposer, si ce n'est, comme nous le verrons, une mauvaise interprétation des théories de Marr.

Avant de nous intéresser justement au rapport entre Marr et l'espéranto, nous aimerions encore souligner le fait que l'un des espérantistes qui ont écrit en faveur de Marr a aussi proposé une explication de la mise à l'écart du marrisme par Staline. Il s'agit de Lucien Laurat (1898-1973). Pour lui, la répudiation des théories de Marr s'explique par les mêmes raisons que la «résistance»²⁸ du pouvoir soviétique face à l'espéranto dès le milieu des années 1930²⁹ : à savoir le retour du chauvinisme russe face aux autres nationalités de l'Union et le repli sur soi idéologique patent dès le début des années 1930 sous la forme de la métaphore de la «forteresse assiégée»³⁰ :

Ce revirement tient, d'une part, à la renaissance du chauvinisme russe et à l'impérialisme culturel dont nous avons donné quelques échantillons, et, d'autre part, à l'imperméabilisation de plus en plus rigoureuse du rideau de fer. Infiniment plus facile à apprendre que n'importe quelle autre langue, l'espéranto menaçait de concurrencer sérieusement *le russe aspirant à devenir la langue officielle du bloc soviétique tout entier*. Etant autant sinon plus répandu dans les milieux ouvriers que dans les autres catégories sociales de l'Occident, l'espéranto se prêtait admirablement aux contacts et à la correspondance entre les travailleurs soviétiques (et «démocratico-populaires») et ceux des pays dits capitalistes ; *or les despotes du Kremlin ne veulent de tels contacts à aucun prix*. (Laurat, 1951b, p. 80)³¹

En d'autres termes, «la théorie de Marr, favorable à une langue internationale, ne répond[ait] plus aux besoins du régime»³², «et notamment à son impérialisme culturel se traduisant par une farouche volonté de russification».³³

²⁸ Laurat, 1951b, p. 80.

²⁹ Rappelons que, dès cette époque, l'espéranto ne fut plus en odeur de sainteté en URSS, et que de nombreux espérantistes furent arrêtés et exécutés.

³⁰ Dès 1929, année du «Grand Tournant», Staline affirme que désormais la Révolution ne sera plus mondiale, mais qu'elle se fera avant tout dans un seul pays, l'URSS. C'est le début d'un repli sur soi idéologique qui voit disparaître peu à peu les grands principes internationalistes des premières années après la Révolution. Pour le régime stalinien, l'URSS est désormais une «forteresse assiégée» (*osaždënnaja krepost'*).

³¹ C'est Laurat qui souligne.

³² Laurat, 1951b, p. 80.

³³ Ibid., p. 87.

3. MARR ET L'ESPERANTO

Si la presse espérantiste reprocha à Staline le «caractère conservateur»³⁴ de son intervention dans la débat linguistique de 1950, – rappelons en passant qu'il était très dangereux de se voir attribuer un tel reproche par le régime stalinien –, N. Ja. Marr et sa théorie eurent droit à un traitement très différent. Marr reçut en effet de la part de certains espérantistes des qualificatifs qui ne lui furent, à notre connaissance, jamais attribués en dehors de l'URSS : en 1950, I. Lapenna parle de Marr comme du «grand linguiste russe»³⁵ ; quant à L. Laurat, il le présente comme «le fameux linguiste soviétique»³⁶, allant même jusqu'à parler du «plus éminent linguiste de tous les temps».³⁷ Si tel fut le cas, c'est parce qu'un grand nombre d'espérantistes étaient convaincus que Marr était un ami de l'espéranto³⁸ et que ce dernier entraînait dans sa conception de l'évolution des langues de l'humanité :

Il me faut simplement mentionner que Marr était favorable à une langue créée artificiellement, non pas à cause d'une sympathie pour l'espéranto basée sur rien, mais parce que cette conviction favorable découlait logiquement de sa théorie. (Laurat, 1951a, p. 209)

On le constate, la sympathie de Marr pour l'espéranto semblait être une chose acquise pour certains espérantistes. C'est ce qui explique, à notre avis, le fait que la presse espérantiste se préoccupa, plus que les presses nationales, du rejet par Staline des théories marristes. Mais qu'en était-il vraiment ? Comment Marr considérait-il l'espéranto ? Y était-il aussi favorable que ce que prétendaient certains espérantistes ?

Il faut commencer par admettre que Marr a beaucoup réfléchi à la problématique d'une langue commune ou internationale. En effet, selon sa théorie, l'humanité va du multilinguisme vers le monolinguisme et finira par parler une seule et même langue sur toute la surface de la Terre. De plus, Marr était également convaincu que toutes les langues étaient des constructions artificielles élaborées par les sociétés qui les parlent.³⁹ Mais peut-on à partir de là dire qu'il était un partisan de l'espéranto, rien n'est moins sûr.

Si l'on consulte l'index des cinq volumes des *Œuvres choisies* de Marr, on trouvera moins d'une dizaine d'occurrences de l'espéranto et il n'y a pas de texte qui lui soit totalement consacré. Quant aux quelques passages où il en est question, l'espéranto est, comme nous le verrons, le plus

³⁴ A. P., 1951, p. 3.

³⁵ Lapenna, 1950, p. 20.

³⁶ Laurat, 1951a, p. 209.

³⁷ Laurat, 1951, p. 5.

³⁸ En 1954, à Montevideo, devant la huitième conférence générale de l'Unesco, I. Lapenna déclara justement que Marr était un ami de l'espéranto (Lins, 1992, p. 5).

³⁹ Pour un condensé de la théorie marriste sur ces sujets, on peut consulter Marr, 1928, pp. 5-6.

souvent considéré sans véritable enthousiasme. Il est vrai cependant que Marr a écrit la préface⁴⁰ d'un des livres de l'espérantiste soviétique È. K. Drezen (1892-1937) datant de 1928, mais dans cette dernière, il n'y a pas grand-chose de nouveau : Marr se contente en effet de rappeler les grandes lignes de sa théorie en citant de larges extraits de ses travaux antérieurs, et met en avant l'importance, dans sa théorie, de la question d'une langue commune pour toute l'humanité. Et quand il parle expressément de l'espéranto, c'est pour dire simplement qu'il ne faut pas le considérer comme une «quantité négligeable».⁴¹ Que faut-il comprendre ? Selon Marr, la langue unique de la future société communiste mondiale apparaîtra à la suite de la fusion de toutes les langues du monde, et cela se produira une fois que les classes sociales auront disparu, quand règnera sur Terre la grande famille communiste unie, quand l'humanité ne sera plus divisée en classes ou en nations. Si Marr, comme nous l'avons déjà vu, ne s'aventure pas à préciser quelle sera cette «langue commune de la société future», — il se contente de dire que ce sera une langue «d'un nouveau système»⁴² —, il n'hésite par contre pas à dire que ce ne sera en tout cas pas l'espéranto :

Toutes les anciennes langues du monde ont disparu, disparaîtront aussi celles qui fleurissent actuellement, les petites comme les grandes selon le nombre de personnes qui les parlent, celles issues des couches supérieures de la société, comme celles des couches inférieures ; bien sûr, ces langues ne seront pas remplacées par ces ersatz artificiels du langage humain qui pullulent aujourd'hui comme des champignons, comme l'espéranto ou l'ido. Cette langue commune de la société future devra réunir en elle toutes les richesses, toutes les qualités positives des langues mortes, comme des langues vivantes. (Marr, 1933 [1924], p. 216)

Nous le voyons avec cette citation, Marr semble n'avoir jamais eu l'idée que l'espéranto, qui n'est pas le résultat de la fusion de *toutes* les langues du monde, pourrait être cette langue nouvelle qui attend la société communiste unifiée du futur. Pour Marr, l'espéranto n'est qu'un «ersatz», une tentative contemporaine — «chaque chose en son temps», nous dit Marr⁴³ — de régler le problème du multilinguisme terrestre, et c'est de ce point de vue qu'il ne faut pas le considérer comme «quantité négligeable». L'espéranto ne sera pas non plus cette langue commune du futur puisque Marr lui reproche aussi d'avoir été créé «mécaniquement». La langue commune du futur, telle qu'entrevue par Marr, devra, au contraire, être une langue élaborée au cours d'un processus psychologique reflétant le monde intérieur et l'âme de toute l'humanité.⁴⁴

⁴⁰ Marr, 1928.

⁴¹ Ibid., p. 5. En français dans le texte.

⁴² Ibid., p. 6, entre autres.

⁴³ Marr, 1928, p. 9.

⁴⁴ Marr, 1933 [1922], p. 176.

A notre connaissance, un des seuls points positifs que Marr accorde à l'espéranto concerne la place de ce dernier au sein de la théorie japhétique. Mais là encore, l'espéranto n'a qu'un rôle de faire-valoir :

...plus les langues artificielles déjà disponibles et utilisées pratiquement, parmi lesquelles l'espéranto, prospèrent, plus elles confirment l'exactitude de la position de la théorie japhétique concernant l'origine artificielle du langage sonore en général et, outre cela, elles contribuent à l'accumulation du matériau pour procéder de façon correcte à l'élaboration d'une langue unique pour l'humanité. (Marr, 1928, p. 9)

A partir de là, la question se pose de savoir pourquoi certains espérantistes ont ainsi été persuadés des avantages que le mouvement espérantiste aurait pu tirer des théories de Marr.

4. UN PETIT LIVRE REDUCTEUR : LA BROCHURE D'ANDREEV

Le lien tronqué et réducteur entre les théories de Marr et certains espérantistes s'appelle très certainement Andrej Andreev. On ne sait pas grand-chose de cet espérantiste soviétique. La *Enciklopedio de Esperanto* (1933) nous apprend quand même que ce juge militaire de profession est né le 24 août 1864 dans le gouvernement de Poltava en Ukraine. Il apprit l'espéranto en 1910 et se consacra dès lors notamment aux problèmes linguistiques y relatifs. Nos recherches ne nous ont pas permis de déterminer l'année de sa disparition ; mais selon toute vraisemblance, sa mort doit correspondre avec les grandes purges des années 1937-1938 pendant lesquelles de nombreux espérantistes furent «liquidés».

Ce que l'on sait à coup sûr à son propos, c'est qu'il est l'auteur en 1929 d'une petite brochure publiée à Leipzig par la maison d'édition de SAT. Cette brochure, intitulée *Revolucio en la lingvoscienco* [Une révolution en linguistique], est une présentation en espéranto des principales théories de Marr. A notre connaissance, cette brochure fut pendant longtemps le seul texte disponible sur les théories marristes dans une autre langue que le russe. Cela explique pourquoi la brochure d'Andreev est la principale, voire la seule, source qui soit mentionnée par les espérantistes qui ont écrit sur Marr.⁴⁵

Cette brochure est une présentation relativement exhaustive des théories marristes à l'aide de nombreuses citations, parfois très longues, des écrits de Marr. On y retrouve, entre autres, le côté novateur des théories marristes et le refus des théories indo-européanistes traditionnelles (d'où le mot *révolution* dans le titre), l'existence de la famille des langues japhétiques ou les quatre éléments primitifs. Le tout semble une présentation des

⁴⁵ Voir par exemple Lapenna, 1950, pp. 22, 25, ou Lapenna, 1971, pp. 44, 46 et 49.

plus correctes des idées de Marr, sauf, selon nous, en ce qui concerne le rapport à l'espéranto. Andreev s'efforce en effet de présenter le marrisme comme une théorie nettement favorable à l'espéranto, en choisissant notamment des citations de Marr qui vont dans le sens des espérantistes. Voici, par exemple, deux extraits des écrits de Marr, extraits qui, selon Andreev, concentrent en eux «l'essence de la théorie japhétique»⁴⁶ :

La théorie japhétique affirme que la langue, la parole sonore, à aucun stade de son développement et dans aucune de ses parties, n'est un simple don de la nature. La langue sonore est une création de l'humanité. L'humanité a créé sa langue dans le processus de son travail, dans des conditions sociales définies, et elle la recrée dès l'apparition de nouvelles formes sociales de vie, en correspondance avec le nouveau système de pensée de ces conditions [sociales nouvelles]. Il est évident qu'il n'existe pas de langues naturelles : toutes les langues sont artificielles ; elles furent toutes créées par l'humanité. (Andreev, 1929, p. 34)

Et un peu plus loin :

La théorie japhétique enseigne que l'humanité n'a pas débuté avec une seule langue, mais qu'elle est allée et qu'elle va du multilinguisme vers le monolinguisme pour toute l'humanité. (Andreev, 1929, p. 35)

Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner si, dès la préface qui n'est pas signée, les liens entre le marrisme et l'espéranto sont clairement évoqués :

Il n'y a vraisemblablement pas d'hommes (en dehors bien sûr des vrais spécialistes) plus intéressés par la propagation des idées linguistiques et matérialistes de N. Marr, que les espérantistes, ces représentants de la langue internationale artificielle, si mal considérée par la linguistique scolastique dominante. De plus, la théorie japhétique ne peut pas être plus utile qu'aux espérantistes, elle qui annonce à voix haute que les «langues naturelles» sont des «créations artificielles de l'homme», et qui reconnaît la langue internationale comme une langue «artificielle, élaborée scientifiquement et qui doit être acceptée par l'humanité qui va vers l'unité de l'économie mondiale et une société sans classes, tout comme vers une langue future commune». (Andreev, 1929, pp. 4-5)

Signalons aussi, pour souligner encore une fois l'évidence du lien entre le marrisme et l'espéranto soutenue par la brochure d'Andreev, la présence d'un post-scriptum ajouté à la préface, dans lequel on recommande aux espérantistes de traduire cette brochure dans leurs langues nationales et de la faire circuler abondamment, disant que ce serait très utile pour la cause espérantiste.⁴⁷ Cela ne s'est pas vraiment produit, puisque nous n'avons connaissance que d'une version russe de ce texte.

⁴⁶ Andreev, 1929, p. 35.

⁴⁷ Ibid., p. 6.

Ce petit texte de la fin des années 1920 présente donc une théorie marriste très favorable à l'espéranto et l'on peut comprendre que l'espérantiste I. Lapenna, qui a lu Andreev puisqu'il le cite à plusieurs reprises⁴⁸, se soit investi dans l'envoi de la lettre ouverte à Staline. Signalons encore qu'au moment du débat concernant l'intervention de Staline contre Marr, la revue espérantiste *Sennaciulo* conseilla à ses lecteurs, au moyen du petit encart publicitaire reproduit ci-après, de se référer à la brochure d'Andreev pour bien comprendre les tenants et les aboutissants du problème.

Por bone kompreni ĉi-supran k la antaŭajn artikolojn, traktantaj pri la lingv-evoluoj en Oriento, havigu al vi la broŝuron de Andreev:

**REVOLUCIO
EN LA LINGVO-SCIENCO**

(La jafetida lingvo-teorio pri origino k evoluo de la lingvoj) originalo, 68 p. Prezo: 0,15 dol. (afrankite). **SAT-eldono.**

(*Sennaciulo*, 22-a jaro, N°2 (549), Februaro 1951, p. 3)

CONCLUSION : UNE THEORIE ATTIRANTE ET RASSURANTE

Au début des années 1950, certains espérantistes prirent la défense de Marr et de sa théorie, mise au rebut par l'intervention remarquée du maréchal Staline. Il n'est pas trop de dire qu'ils furent les seuls à vouloir ainsi sauver Marr d'une condamnation politique et scientifique, au nom de l'importance de sa théorie pour l'avenir de l'espéranto. Mais, nous l'avons vu, la place que Marr accordait à l'espéranto dans sa théorie n'était pas vraiment celle que ces espérantistes voulaient y voir.

Tous les espérantistes ne partagèrent d'ailleurs pas cette vision embellie du lien entre le marrisme et l'espéranto.⁴⁹ C'était notamment le cas d'une majorité d'espérantistes soviétiques, autrement dit ceux qui maîtri-

⁴⁸ Cf. ci-dessus note 45.

⁴⁹ Nous voudrions raconter ici une anecdote témoignant de l'intérêt toujours actuel de certains espérantistes pour Marr. En juillet 2005, à la fin de la conférence que nous avons donnée dans le cadre du Congrès Universel de UEA à Vilnius et qui traitait de l'espéranto en URSS, nous avons été interpellé par un congressiste français d'un certain âge qui souhaitait savoir ce que nous pouvions dire sur Marr et l'espéranto. Dans d'autres contextes, il est clair que personne n'aurait eu connaissance de l'existence de Marr.

saient le russe et qui avaient donc accès aux propos de Marr dans le texte.⁵⁰ Pour illustrer ce fait, nous mentionnerons un petit article paru en 1925 dans la revue *Meždunarodnyj Jazyk*. Dans cet article⁵¹, l'espérantiste soviétique G. Demidjuk (1895-1985) commence par rapporter quelques citations de Marr affirmant que la future langue unique de toute l'humanité devra rassembler en elle toutes les richesses des langues précédentes et qu'elle n'apparaîtra pas toute seule, mais à la suite de l'intervention rationnelle de l'homme. A la suite de quoi, Demidjuk se demande pourquoi Marr continue d'être un adversaire de l'espéranto alors que ce dernier semble correspondre totalement à la langue future qu'il prévoit.

D'où vient, dès lors, cette mauvaise interprétation des propos de Marr relatifs à l'espéranto ? Cette question est d'autant plus pertinente si l'on rappelle qu'Andreev était, lui aussi, russe et, par conséquent, apte à lire Marr en détail. Comment expliquer sa présentation réductrice de la théorie de Marr en ce qui concerne l'espéranto ?

Une tentative d'explication nous est suggérée par Andreev lui-même, quand, à la fin de sa brochure, il présente ses conclusions. Nous savons que l'espéranto, et les langues artificielles en général, ont subi, dès le XIX^e siècle, le dédain, voire l'animosité, de la linguistique traditionnelle de l'époque⁵², cette linguistique qui affirmait «que le langage est un organisme vivant, indépendant de la volonté de l'homme»⁵³, et par conséquent issu d'un processus de création naturel sur lequel l'homme n'a pas prise. Face à cette linguistique hostile à toute idée de langue créée par l'homme, la théorie marriste apparaissait comme attirante, rassurante peut-être aussi, elle qui, refusant l'idée que les langues étaient un «don de la nature»⁵⁴, affirmait que toutes les langues étaient artificielles et qui, partant, ne s'opposait pas à une intervention humaine sur la langue. Comme l'écrit Andreev, la théorie japhétique de Marr donnait aux langues artificielles et à l'espéranto en particulier «le droit d'exister».⁵⁵ Dans ces conditions, il se peut qu'un espérantiste comme Andreev n'ait voulu voir dans le marrisme que les aspects favorables à l'idée d'une langue artificielle, et, aveuglé peut-être par une certaine euphorie, qu'il ait fait de Marr, de façon exagérée, un héraut de l'espéranto, entraînant à sa suite toute une série d'espérantistes dans une prise de position pas très à propos.⁵⁶

⁵⁰ Il n'y eut pas que des espérantistes russophones pour mettre en doute le lien entre Marr et l'espéranto. Il nous faut aussi signaler l'existence d'une controverse, dans la presse espérantiste, entre I. Lapenna, partisan de Marr, et d'autres espérantistes non soviétiques pour qui la répudiation des théories de Marr par Staline était une bonne chose. On peut consulter à ce sujet Lins, 1992, pp. 5-6.

⁵¹ Dem[idjuk], 1925

⁵² On peut consulter à ce sujet notre article Moret, 2004.

⁵³ Bréal, 1891, p. 615.

⁵⁴ Marr, 1928, p. 6.

⁵⁵ Andreev, 1929, p. 66. Toujours en 1929, on retrouve cette même vision d'une théorie japhétique qui «reconnait le principe d'artificialité» et lui donne une «justification scientifique» dans la préface au livre de Varankin (1929, p. 4).

⁵⁶ Avec le temps, les liens entre Marr et l'espéranto se révélèrent peut-être moins évidents. Toujours est-il que Lapenna, dans les deuxième et troisième éditions de son *Retoriko*, se fit

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- A. P., 1951 : «Naciaj lingvoj k revolucio», *Sennaciulo*, 22-a jaro, n°2 (549), Februaro 1951, p. 3. [Langues nationales et révolution]
- ANDREEV, A. P., 1929 : *Revolucio en la lingvoscienco*, Leipzig : Eldona Fakoj Kooperativa [Une révolution en linguistique].
- BAGGIONI Daniel, 1977 : «Contribution à l'histoire de l'influence de la *Nouvelle Théorie du Langage* en France», *Langages* 46 : *Langage et classes sociales. Le marrisme*, Paris : Didier-Larousse, 1977, pp. 90-117.
- BREAL Michel, 1891 : «Le langage et les nationalités», *Revue des deux mondes*, 61^e année, 3^e période, 1^{er} décembre 1891, 108, pp. 615-639.
- COHEN Macel, 1950 : «Une leçon de marxisme à propos de la linguistique», *La Pensée*, n°33 (novembre-décembre 1950), pp. 89-103.
- DEM[IDJUK] G., 1925 : «Druz'ja i protivniki o meždunarodnom jazzyke : Akademik N. Ja. Marr», *Meždunarodnyj Jazyk*, N°1, 1925, pp. 9-10. [Les amis et les opposants de la langue internationale : l'Académicien N. Ja. Marr]
- DESANTI Jean-Toussaint, 1950 : «La langue, la conscience et la lutte des classes», *La Nouvelle Critique*, n°21, 1950, pp. 61-72.
- DUPAS Jean-Claude, 1977 : «Pour et contre Marr : les arguments échangés», *Langages* 46 : *Langage et classes sociales. Le marrisme*, Paris : Didier-Larousse, 1977, pp. 38-58.
- DUPAS Jean-Claude & LELIEVRE Claudine, 1977 : «La controverse sur le marrisme : thèmes et déroulement», *Langages* 46 : *Langage et classes sociales. Le marrisme*, Paris : Didier-Larousse, 1977, pp. 24-37.
- GORECKA H. & KORJENKOV A., 2000 : *Esperanto en Ruslando*, Jekaterinburg : Sezonoj. [L'espéranto en Russie]
- GVANTSELADZE T., 2003 : «La 'guerre des langues' au Caucase (1917-1950)» in P. Sériot (Ed.), *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (épistémologie, philosophie, idéologie)*, Cahiers de l'ILSL (Lausanne), n°14, 2003, pp. 133-142.
- LANTI E. & IVON M., 1935 : *Ĉu socialismo konstruiĝas en Sovetio ?*, Paris : Esperanto. [Est-ce que le socialisme se construit en URSS ?]
- LAPENNA Ivo, 1950 : *Retoriko*, Parizo.
- , 1971³ : *Retoriko*, Rotterdam. [La rhétorique]

- LAURAT Lucien, 1951 : «Krizo de la lingvoscienco en Sovetio», *Sennaciulo*, 22-a jaro, n°1 (548), januaro 1951, p. 5. [Crise de la linguistique en Union soviétique]
- , 1951a : «Rimarkoj pri pralingvo tuthomara», *Esperanto*, n°548-9 (7-8), Julio-Aŭg. 1951, pp. 209-211 [Remarques sur la proto-langue pan-humaine].
- , 1951b : *Staline, la linguistique et l'impérialisme russe*, Paris : Les îles d'or. [texte disponible en ligne : <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/LAURAT51/Laurat51.html>]
- LINS Ulrich, 1990 : *La danĝera lingvo. Studo pri la persekutoj kontraŭ Esperanto*, Moskvo : Eldonejo «Progreso». [La langue dangereuse. Etude des persécutions contre l'espéranto]
- , 1992 : «Stalin kontraŭ Marr : la sekvoj por Esperanto» in I. Stalin, *Marksismo kaj lingvoscienco*, Jekaterinburg : Sezonoj, pp. 3-6. [Staline contre Marr : les conséquences pour l'espéranto]
- , 1999 : *Opasnyj jazyk. Kniga o presledovanijax èsperanto*, Moskva : «Prava čeloveka» & «Impèto». [traduction russe de Lins, 1990]
- MARR Nikolaj, 1928 : «Predislovie : k voprosu ob edinom jazyke» in È. K. Drezen, *Za vseobščim jazykom*, Moskva & Leningrad : Gosudarstvennoe Izdatel'stvo, 1928, pp. 3-9. [Introduction : la question de la langue unique]
- , 1933 [1922] : «Čem živet jafetičeskoe jazykoznanie» in N. Marr, *Izbrannye trudy v 5 tomach*, tome 1, Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK, 1933, pp. 158-184. [De quoi vit la linguistique japhétique ?]
- , 1933 [1924] : «Osnovnye dostiženija jafetičeskoj teorii» in N. Marr, *Izbrannye trudy v 5 tomach*, tome 1, Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK, 1933, pp. 197-216. [Les principaux résultats de la théorie japhétique]
- MORET Sébastien, 2004 : «D'un vice caché vers une nouvelle conception de la langue : les langues artificielles et la linguistique», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 57 (2004), pp. 7-21.
- N. B. 1950 : «Dato Esperantista : 15-a de decembro», *Sennaciulo*, 21-a jaro, n°12 (547), Decembro 1950, p. 3.
- PIERRE A., 1952 : «Les espérantistes ont adressé une lettre ouverte à Staline», *Le Monde*, jeudi 26 juin 1952, 9^e année, n°2307, p. 3.
- SPIRIDOVIČ E. & DEMIDJUK G., 1926 : «Dviženie za meždunarodnyj jazyk v SSSR» in È. Drezen (éd.), *Na putjax k meždunarodnomu jazyku*, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe Izdatel'stvo, 1926, pp. 87-94. [Le mouvement pour la langue internationale en URSS]
- STALINE Joseph, 1975 : *Le marxisme et les problèmes de linguistique*, Pékin : Ed. en langues étrangères.
- VARANKIN V., 1929 : *Teorio de esperanto. Helpilo por superaj esperanto-kursoj*, Moskvo : Eld. C. K. SEU. [Théorie de l'espéranto. Aide pour les cours supérieurs d'espéranto]

Les “éléments primaires” chez les marristes et la complémentarité du paradigme linguistique

Tatjana NIKOLAEVA
Institut de slavistique, Moscou

Résumé : Les dernières décennies du XXe siècle ont mis en évidence le fait que le paradigme de la linguistique dans son ensemble doit être révisé. La théorie actuellement dominante (de la représentation en niveaux) s’est heurtée à deux substances réelles de l’existence du langage, à savoir : l’intonation de l’énoncé et les *particulae* dont se compose tout le fond déictique et communicationnel des langues. La linguistique des niveaux, qui a commencé avec la phonologie, est en principe incompatible avec les faits des systèmes en question. La discussion de ces linguistiques nous fait remonter au moment important pour l’histoire de la linguistique en Russie dans la période de l’entre-deux-guerres, où la coexistence de ces deux linguistiques était patente. La première linguistique s’intéressait au problème des unités linguistiques primitives. Dans ce contexte, l’intérêt pour l’origine du langage, pour ses éléments primitifs et le début de son développement est manifeste – ce que nous voyons avec l’exemple du marrisme. Cette linguistique disparaît pratiquement après la Seconde guerre mondiale. L’autre paradigme remporte la victoire, à la suite de quoi les linguistes «oublient» certains problèmes, comme celui de l’origine du langage.

Mots-clés : éléments primaires – reconstruction linguistique – actualité du marrisme – paradigme linguistique – linguistique soviétique de l’entre-deux-guerres

1. Une des raisons du rejet de la «Nouvelle théorie du langage» par les linguistes professionnels a incontestablement été les fameux éléments primaires : *sal, jon, ber, roš*. Rejetés tout de suite après la discussion de 1950, ces éléments n'ont jamais été rediscutés par la suite du point de vue linguistique, et ont même souvent servi d'exemple facile de l'absurdité et de l'inconséquence du marrisme. C'est précisément pour cette raison que nous désirons examiner cette question en détails.

Le succès politique du marrisme dans les années 1920-1930 est facile à expliquer. La thèse de Marr sur l'origine commune et l'unité d'évolution de toutes les langues correspondait à l'idée de la révolution prolétarienne permanente à l'échelle mondiale ; sa thèse sur l'évolution des langues par stades (avec la construction nominative «figée» à la fin) – à l'idée de succession des formations historiques et, finalement, du communisme, qui n'est plus soumis au changement.

Pourtant, on peut aujourd'hui envisager les thèses principales de la «Nouvelle théorie du langage» du point de vue des linguistes travaillant à la fin du XXème siècle. Il s'agit plus particulièrement :

- de l'idée d'orientation unique du processus glottogonique, ainsi que du caractère commun de l'évolution linguistique. Les partisans du mouvement LOS (*Language Origins Society*) et les *developmentalists* avancent des idées analogues dans leurs nombreux travaux;

- de l'idée de différence essentielle entre la pensée archaïque et la pensée moderne, l'idée d'altérité fondamentale de la conception archaïque du monde. Les sémioticiens de la fin du XXème siècle se donnent pour but de reconstruire la vision du monde dite «mythopoétique» en tant que système sémiotique particulier ;

- des hypothèses concernant les rapprochements sémantiques de concepts qui auraient divergé par la suite (il aurait existé jadis de larges «faisceaux» sémantiques de semblables rapprochements). Il s'agit de la «paléontologie sémantique». C'est ainsi que se divisent, dans la paléo-sémantique marriste, les concepts les plus globaux : le 'ciel' se divise en 'ciel' et 'eau', l' 'eau' se divise en 'mer', 'fleuve', etc. Or une analyse détaillée des étymologies tardives amène à conclure que toute une série de mots avaient effectivement autrefois une sémantique très proche;

- enfin, derrière ces étranges «éléments» primaires, on peut voir une tentative pour découvrir certains composants primaires du langage, dont la sémantique était diffuse et la fonction hésitante. Dans les derniers travaux concernant «the new image of Indoeuropean» (K. Shields, Fr. Adrados, etc.) on envisage l'existence de tels éléments diffus en indo-européen au stade 1.

2. Quoi qu'il en soit, ces quatre éléments restent toujours une bête noire.

C'est pourquoi, je propose d'analyser les «éléments primaires» des marristes sur le fond de plusieurs oppositions, qui sont importantes pour leur interprétation :

- ces éléments sont-ils abstraits ou concrets ?

- sont-ils racines des mots ou quelque chose comme des déictiques ?
- à quel paradigme linguistique appartiennent-ils, à celui qui commence par l'énoncé et finit par le son ou, au contraire, à la linguistique des niveaux qui part de la phonologie ?

J'espère pouvoir montrer par la suite à quel point la réponse est inattendue.

Pour I. Meščaninov, l'adepte le plus fidèle de Marr, ces quatre éléments sont parfaitement réels et concrets. Selon lui, le complexe sonore primaire n'avait pas de sens, il accompagnait le langage cinétique. Plus tard, le langage sonore est apparu, qui ne se décomposait ni en sons ni en phonèmes, mais «en complexes sonores particuliers. A l'origine, l'humanité utilisait ces complexes non-divisés de sons non-séparés en tant que mots entiers»¹. Par la suite, ces complexes sont devenus articulés, pour donner naissance à quatre éléments primaires (*sal, jon, ber, roš*). Ce n'est qu'après, lorsque «l'état de culture de l'homme a atteint un certain niveau, qu'ils ont permis de distinguer les phonèmes et de poursuivre le processus de création des mots. C'est pourquoi la recherche d'un berceau unique de l'origine du langage humain sonore est privée de sens»².

Au début, on considérait ces quatre éléments comme les noms des totems. Pourtant, les marristes ont plus tard changé d'avis pour affirmer qu'ils «n'étaient pas les noms des totems à l'origine, mais des termes d'un autre niveau, qui se rapprochaient des exclamations humaines de base»³.

Plus tôt, dans le même livre, Meščaninov dit que «certains peuples utilisent *roš* (*rošat*), utilisent *sal* (*saljat*), utilisent *ber* (*berjat*), utilisent *jon* (*jonjat*) dans les différents sens de la parole et de l'action»⁴.

Une analyse plus détaillée nous montre que ces prédicats d'action chez Meščaninov ne font que caractériser les actions de «certains peuples», sans être, à proprement parler, des mots. Il est certain que les quatre éléments présentés comme réels et concrets posaient des problèmes à Meščaninov même. Dans ce sens, sa réflexion suivante est symptomatique de sa perplexité :

«On se demande comment ces quatre éléments sont apparus et comment nous pouvons les expliquer. Pour l'instant, il est difficile de donner une réponse complète et définitive, car nous sommes obligés de nous plonger dans un état de l'humanité dont l'homme a déjà tout oublié» (Meščaninov, 1929, p. 175).

Un autre disciple de Marr, S. Kacnel'son, au contraire, essaie de parler des «éléments primaires» de façon générale, en évitant de les nommer directement :

¹ Meščaninov, 1929, p. 181.

² *Ibid.*, p. 182.

³ Meščaninov, 1926, p. 6.

⁴ *Ibid.*

«L'étape du syncrétisme primaire. Noms-phrases. Le sujet et l'objet ne sont pas séparés. Très petit stock de noms» (Kacnel'son, 2001, p. 237) ; «à l'étape primaire de l'évolution, les noms sont syncrétiques, c'est-à-dire qu'ils sont des mots dans lesquels le côté désignant les objets n'est pas encore séparé de celui qui exprime leurs caractéristiques sensibles» (*Ibid.*, p. 293) ; «les premiers mots-cris étaient des syllabophonèmes, composés d'un embrayage saccadé du mécanisme de la parole, ainsi que de sa suite vocalique [...]. Au niveau du contenu, les premiers mots syncrétiques (*slova-sinkrety*) leur correspondent» (*Ibid.*, p. 295) ; «on peut supposer que dans ce domaine, les manifestations primaires du langage naissant étaient les cris poussés pour faire attention à la présence, dans le champ visuel, d'objets particuliers qui présentaient de l'intérêt pour la nourriture, la défense, etc. On ne peut pas encore considérer ces cris comme des noms. Ce sont plutôt des énoncés servant à communiquer de l'information sur certains événements et qui, en principe, font plutôt penser aux phrases (*predloženiya*) composées d'un seul mot qui sont apparues plus tard. [...] Au niveau sonore, elles représentent au début des 'syllabophonèmes' indécomposables, plutôt que des combinaisons de phonèmes» (*Ibid.*, p. 341).

Marr lui-même considérerait-il que ces quatre éléments étaient réels ou conventionnels ?

Dans son travail de 1927 «Jazyk» [Langage] il écrit:

«Ces éléments sont, en tout et pour tout, au nombre de quatre. Nous devons chercher l'explication de leur nombre dans leur milieu d'origine, dans la technique du chant, qui faisait partie d'une action collective magique. La prononciation primaire et diffuse de chacun de ces quatre éléments en tant que sons diffus indécomposable n'est pas claire pour l'instant. Ces quatre éléments nous sont disponibles dans de nombreuses variétés régulières, dont les quatre formes ont été choisies *conventionnellement* pour ces quatre éléments. Une forme a été choisie pour chaque élément : *sal*, *ber*, *jon*, *roš*, ce que nous désignons avec des lettres latines dans l'ordre de leur énumération : A=*sal*, B=*ber*, C=*jon*, D=*roš*. Le choix a été fait conformément à leur ressemblance sonore avec des noms connus de tribus dont ils font partie en tant que tels ou partiellement transformés, à savoir «Sar-mate – «*sal*» (A), «I-bère» – «*ber*» (B), «Ion-iens» – «*jon*» (C), «Et-rusque» – «*roš*» (D)» (Marr, 2001, p. 181 ; nous soulignons).

Il est clair que nous sommes ici confrontés à un caractère éclectique des critères de vérification.

Premièrement, nous apprenons que ces quatre éléments proviennent du chant magique. Deuxièmement, on ne sait pas comment on les prononçait en réalité. Troisièmement, malgré cela, il existe des variétés *régulières*, c'est-à-dire des variétés régulières d'un invariant dont la nature reste obscure. Enfin, ils sont tout simplement conventionnels, et peuvent en principe être codés par les quatre premières lettres de l'alphabet latin. En effet, nous apprenons que le choix de ces éléments n'est pas conventionnel, mais qu'il correspond aux noms des tribus : Sarmates, Ibères, Ioniens, Etrusques. Pourtant, on ne comprend toujours pas pourquoi de *Sarmate* est dérivé *sal*

et non *sar* ou *mat*, tandis que c'est la partie finale qui est prise à *Ibère*. Pourquoi, chez Marr, nous avons *Ioniens* au pluriel et *Sarmate* au singulier ? Comment *roš* a été dérivé de *rusk* (ne demandons pas pourquoi ce sont bien ces tribus et non pas d'autres qui ont été choisies) ?

Et pourtant, rappelons-nous les paroles du poète Vladimir Xodasevič : «Tout cela n'est pas vrai, mais ce serait honteux de s'en moquer». Cette position de Marr qu'on pourrait traiter de «bâtarde» ou de «boiteuse», ses hésitations entre le concret et le conventionnel peuvent être expliquées par le caractère même de sa formation philologique, ainsi que par toute l'école linguistique du XIX^e siècle qui était derrière lui. Marr a commencé son activité scientifique en tant que spécialiste du Caucase et de l'Orient. Il est devenu célèbre grâce à son interprétation brillante des anciens textes géorgiens et arméniens (cf. ses *Osnovnye tablicy k grammatike drevnegruzinskogo jazyka* [Tables fondamentales pour la grammaire du géorgien ancien] composées en 1908). Il a participé à de nombreuses expéditions archéologiques. En 1911, à Paris, Marr a beaucoup travaillé sur les textes étrusques. L'une de ses premières théories marquantes fut la remise en cause de la pureté indo-européenne de l'arménien. Dix travaux de Marr, écrits à partir de 1915, ont été consacrés à la langue chaldéenne et aux anciens textes cunéiformes de Van. A cette époque, il étudiait également le sumérien, l'écriture cunéiforme de Mésopotamie, etc.⁵

Deux traditions différentes se trouvaient derrière les linguistes du début du XX^e siècle : l'explication psychologique de la capacité langagière qui remontait à W. von Humboldt, H. Steinthal et W. Wundt, et la concrétisation extrême des éléments linguistiques reconstruits qui remontait aux néogrammairiens, et plus exactement à K. Brugmann et B. Delbrück.

Voici ce que K. Brugmann écrit sur l'état le plus ancien de l'indo-européen :

«Pour notre arbre linguistique, nous avons postulé une période pendant laquelle les mots n'avaient encore aucun élément de suffixes ni de préfixes. On peut appeler racines les formes des mots de cette période, et donc parler de la période de racines dans les langues indo-européennes. Elle se situe bien avant le stade de développement dont nous pouvons reconstruire les formes grâce à la comparaison de simples branches indo-européennes et qu'on désigne [...] comme langue-mère (*Grundsprache*) indo-européenne» (Brugmann, 1897, p. 33).

Pourtant, plus tard, les linguistes ont commencé à distinguer parmi les éléments primaires ceux qui étaient significatifs et ceux qu'on appelle d'habitude déictiques (nous les appellerons *particulae*⁶).

⁵ Cf. ses commentaires concernant la traduction en géorgien ancien faite à partir de la traduction en arménien ancien du texte écrit par l'un des Pères de l'Eglise, Hyppolite de Rome. Sur la réputation de brillant philologue que se fit Marr grâce à ce travail, cf. Aničkov, 2001.

⁶ Ne pas confondre avec les particules (*časticy*). Si les particules constituent une partie du discours à part dans les langues actuelles, les *particulae* présentent une couche particulière

Personne n'a encore étudié les *particulae* en tant que groupe à part, qui semble pourtant très facile à distinguer. Soit on les incluait dans la classe des particules, soit on les considérait comme des éléments de l'indo-européen ancien, qui se sont ensuite transformés en quelque chose d'autre. Ce problème n'a pas été résolu dans le cadre de l'approche strictement taxinomique : ces éléments étaient-ils des «survivances» des anciens pronoms ou, au contraire, les pronoms en étaient-ils plus tard dérivés? Il semble que l'explication métathéorique n'a pas été facile à trouver. On peut néanmoins la voir dans les travaux d'indo-européanistes comme F. Adrados, W. Lehman, W. Markey et surtout chez K. Shields junior.

Tout d'abord, il faut citer l'article d'Adrados «The new Image of Indoeuropean. The History of a Revolution»⁷, dans lequel l'hypothèse suivante est avancée : la langue indo-européenne qu'on essaie de reconstruire avec les méthodes traditionnelles serait en réalité la langue indo-européenne à un stade plus ou moins récent, reconstruite sur la base des anciennes langues flexionnelles. En s'appuyant sur d'autres articles d'Adrados écrits plus tôt, Shields reprend son idée que la langue indo-européenne «pré-flexionnelle», ainsi que la langue «proto-indoeuropéenne» «était composée de mots-racines qui étaient soit “nominiaux-verbaux”, soit “pronominiaux-adverbiaux”. En se déterminant mutuellement, ces éléments formaient des syntagmes et des propositions»⁸.

Ainsi, cette hypothèse nous donne l'image d'une langue essentiellement monosyllabique, dans laquelle il n'y aurait que deux groupes de mots : ceux qui deviendront ensuite «mots significatifs» et ceux qui deviendront «mots du discours». Dans son article consacré à la typologie et à son rôle dans la reconstruction, Shields va encore plus loin et affirme que «la typologie ne doit jamais servir de base principale pour la reconstruction linguistique»⁹.

Une année plus tard, Shields parle du processus très lent de transformation des particules «enclitiques» et de leurs combinaisons en mots ayant telle ou telle fonction grammaticale¹⁰.

Il nous semble que poursuivre l'analyse des *particulae* pourrait amener le chercheur non pas à la deixis «pure», mais à une certaine qualité générale, à la sémantique diffuse des *particulae* primaires, à une désignation plus générale d'un fait, d'un objet ou d'une action (soulignons encore que ces derniers pouvaient ne pas être distingués) et pas seulement de leur qualité, en tant qu'anciens éléments déictiques et démonstratifs. En ce sens, la notion de *particulae déictiques* pourrait être considérée comme un cliché métalinguistique, semblable à celle de «l'accent logique».

des langues que, selon l'auteur, personne n'avait encore complètement décrite, comme par exemple *i* et *li* dans *ili* 'ou' en russe. [Note de la traductrice].

⁷ Adrados, 1992.

⁸ Shields, 1990, p. 12.

⁹ *Id.*, 1997, p. 372.

¹⁰ *Id.*, 1998, p. 48.

3. A partir de ce que nous venons de dire, une importante question méta-théorique se pose : pourquoi, vers le milieu du XX^{ème} siècle, l'idée des éléments primaires devenait-elle de moins en moins acceptable en linguistique ?

Ces derniers temps a dominé dans le domaine de la métathéorie une conviction profonde, selon laquelle la linguistique moderne a absolument tout décrit, tout classé sans laisser de «reste». C'est cette science qu'on appelle «science normale», d'après T. Kuhn¹¹ et il va nous falloir nous arrêter sur cette notion.

Ainsi, «la science normale [...] est fondée sur la présomption que le groupe scientifique sait comment est constitué le monde»¹².

Dans ce cas, les recherches sont «une tentative opiniâtre et menée avec dévouement pour forcer la nature à se ranger dans les boîtes conceptuelles fournies par la formation professionnelle»¹³.

Selon Kuhn, «la science normale n'a jamais pour but de mettre en lumière des phénomènes d'un genre nouveau»¹⁴ et «la recherche de la science normale est dirigée vers l'articulation des phénomènes et théories que le paradigme fournit déjà»¹⁵.

L'article de la linguiste russe R. Frumkina¹⁶ propose des réflexions intéressantes sur l'évolution de la linguistique dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Elles correspondent à la conception de Kuhn :

«Avec le temps, la “nouvelle” linguistique s'est aussi transformée, graduellement et régulièrement, en science normale» (Frumkina, 1996, p. 57).

Ou plus tôt :

«On comprend pourquoi les réflexions méthodologiques profondes, ainsi que les discussions sur les “théories du niveau moyen” ne sont pas typiques de la science normale : pour elle, la problématique méta-scientifique cesse d'être importante» (*Ibid.*).

Pourtant, la science normale, comme la science en général, doit se développer. C'est pourquoi «le paradigme force les scientifiques à étudier certains domaines de la nature avec une précision et une profondeur qui autrement seraient inimaginables»¹⁷.

Le point culminant de la science normale apparaît lorsque se manifeste le désir de résoudre de «nouveaux problèmes – casse-tête». A ce moment, la science normale consiste à résoudre des casse-tête, elle est peu

¹¹ Kuhn, 1970 [1983].

¹² *Ibid.*, p. 22.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Frumkina, 1996.

¹⁷ Kuhn, *op. cit.*, p. 47.

orientée vers les grandes découvertes. On ne peut oublier la thèse suivante de Kuhn :

«Les scientifiques [...] n'ont pas besoin d'un ensemble complet de règles. [...] Puisque les scientifiques ne se demandent généralement pas ce qui légitime tel problème ou telle solution, nous sommes tentés de supposer qu'ils connaissent la réponse, au moins intuitivement» (Kuhn, *op. cit.*, p. 47).

La science normale devient de plus en plus exacte. Un vocabulaire «ésotérique» (pour les non-initiés) se développe, ainsi qu'une «maîtrise professionnelle».

Puisque les points de vue incompatibles sont plus rares dans la science que dans d'autres domaines de l'activité humaine, la communauté scientifique se réunit autour de ce que Kuhn appelle la «matrice disciplinaire»¹⁸.

La «matrice disciplinaire» se caractérise par :

- le caractère commun des signes symboliques utilisés;
- un paradigme métaphysique, c'est-à-dire les prescriptions reconnues de tous ;
- des valeurs communes.

Ces dernières doivent être de caractère plus général. Par exemple, l'orientation vers l'utilité pratique de la science est une des valeurs du paradigme. Quant à la «nouvelle linguistique» qui est en train de devenir une science normale, on pensera à la définition d'une valeur telle que la «rigueur» qui, à une certaine étape, s'opposait aux «spéculations vagues» du psychologisme¹⁹.

A notre avis, l'histoire de la linguistique dans la seconde moitié du XXème siècle (et surtout dans son dernier tiers) confirme les thèses de Kuhn. Il n'est pas difficile de remarquer que la «science normale» en linguistique s'est formée (en tout cas, en URSS) au milieu des années 1950 et s'est développée ensuite conformément aux pronostics de Kuhn.

Ainsi, à l'heure actuelle, la linguistique en tant que «science normale» n'aime ni l'oral, ni le diffus, ni – en général – ce qui n'a pas de statut taxinomique. Pourquoi ?

Nous supposons que la réalité empirique et son «méta-reflet» sont des phénomènes de nature différente. Au XXème siècle, la science a réussi à distinguer les images qui existent dans notre conscience, ainsi que nos impressions reçues des phénomènes que nous percevons. On peut dire qu'au XXème siècle on a vu se passer une transformation de l'inconscient en conscient (cf. la «fonction transcendante»), ce qui a finalement amené les chercheurs à la «science normale» en linguistique, qui est dominante aujourd'hui. Il nous semble que Baudouin de Courtenay a été l'un des premiers à s'en rendre compte, et nous devons aujourd'hui comprendre son terme «psychique» dans le sens d'image de la conscience. De même, pour

¹⁸ *Ibid.*, p. 248.

¹⁹ Frumkina, *op. cit.*, p. 58.

son terme «logique» qui se rapporte actuellement plutôt au sens qu'à la logique.

Nous avons déjà dit que la linguistique «normale» n'a pratiquement jamais posé le problème des éléments primaires. Et on peut comprendre pourquoi : à cause de la peur face au caractère diffus des éléments primaires, pour lesquels les méthodes sémantiques modernes sont inefficaces.

Il s'agit d'une crainte face à une taxinomie nouvelle, qui n'incite plus à considérer les «éléments primaires» comme formes «figées» ou «pétrifiées» des parties du discours de jadis.

C'est le refus l'idée qu'est venu le temps d'un autre paradigme. Ce nouveau paradigme demandera probablement de dire adieu à l'idée si commode de l'*uniformitarisme*, qui s'était fortifiée ces dernières décennies. A l'idée de l'uniformitarisme correspond l'assurance qu'il ne peut exister d'impasses typologiques dans l'évolution. Les discussions autour de la théorie de l'uniformitarisme se rapportent pour l'essentiel aux années 1980, avec la parution de deux livres dont les auteurs sont tout de suite devenus célèbres. Il s'agit des monographies de R. Lass (1980) et de J. Aitchison (1981).

La notion d'uniformitarisme est à son tour inséparable des recherches typologiques, car, selon cette théorie, on ne peut admettre l'existence de quelque chose d'inconnu à la préhistoire qu'à condition qu'il existe quelque part une langue possédant les caractéristiques en question. Ainsi, la langue se distingue d'autres phénomènes anthropocentriques auxquels on laisse néanmoins le droit d'avoir des ramifications en impasse et même totalement inconnues.

Or Kuhn non seulement décrit le paradigme d'une science normale, mais il traite également des stades «pré-paradigmatiques» dans l'évolution de la science. Les stades plus anciens dans l'évolution de la plupart des sciences se différencient par «leurs manières incommensurables de voir le monde et d'y pratiquer la science»²⁰.

Ainsi, au stade pré-paradigmatique de l'évolution de la science (ce stade représente, naturellement, la fin du paradigme précédent et en même temps un pas en avant, vers un nouveau paradigme) sont encore possibles, selon T.Kuhn, des interprétations différentes des mêmes phénomènes : les paradigmes sont «complémentaires», si nous recourons au langage de la physique.

En revenant à la linguistique du XXème siècle, on peut supposer que cette période a bel et bien existé. Il s'agit de l'époque avant la Première guerre mondiale et entre les deux guerres, quand coexistaient deux linguistiques. Pourtant cette thèse n'a jamais encore été formulée explicitement.

En parlant du premier courant, il nous faut tout d'abord évoquer les travaux de S. Karcevskij. On peut considérer son approche comme syntagmatique, orientée vers la phrase réelle, vers l'énoncé concret. De nombreuses idées de L. Ščerba étaient proches de cette conception. Or la syn-

²⁰ Kuhn, *op.cit.*, p. 21.

taxe était aussi essentielle pour les partisans de la «Nouvelle théorie du langage», elle était la pierre angulaire de cette dernière et servait de point de départ pour les marristes dans leurs recherches diachroniques. La syntaxe archaïque se présentait pour eux comme une zone diffuse, dans laquelle fonctionnaient des complexes sonores pratiquement a-sémantiques. Les marristes supposaient que ce caractère diffus de la phrase correspondait tout à fait à la pensée de la société primitive. S. Kacnel'son souligne que «le système grammatical primaire se caractérisait, selon N. Marr, par la non-séparation de la technique et de l'idéologie, par la correspondance directe entre la forme syntaxique et son contenu»²¹ ; tandis que «le plus important dans la grammaire est la phrase entière, et non les mots particuliers arrachés de leur contexte»²².

Soulignons qu'on peut rencontrer des positions théoriques et des recherches semblables ailleurs que dans la linguistique soviétique. A titre d'exemple, on peut mentionner un courant allemand peu connu, celui des linguistes-«téléologues» qui, dans l'entre-deux-guerres, publiaient leurs travaux à Vienne, Göttingen, Strasbourg. etc.: E. Hermann, W. Havers, W. Horn. C'est la *syntaxe* qui était au centre de leur attention, considérée comme le noyau de l'origine du langage et l'arène principale de l'évolution. Et pourtant, la linguistique conceptuelle, celle des généralisations linguistiques valorisées, s'est aussi développée à cette époque, et c'est elle qui a finalement remporté la victoire. Ce n'est pas fortuit. Ses descriptions commencent par les phonèmes, et elles poursuivent avec les «niveaux suivants». Ainsi, les «petites briques» servent à former les «grandes».

Il n'y a plus de place pour les éléments primaires et diffus dans le nouveau système «à niveaux». Dans le système méta-descriptif de la linguistique vaincue, les éléments linguistiques primaires et inférieurs se perdaient dans le brouillard de l'énoncé. Autrement dit, il lui était difficile de passer de la réalité qui «scintillait intuitivement», vers une méta-reflexion abstraite. En fait, ces deux façons différentes de décrire la langue se complètent. Semblables situations de complémentarité sont bien connues dans les sciences comme la physique ou la biologie, mais, apparemment, elles sont encore insupportables en linguistique qui, nous semble-t-il, n'est pas encore arrivée aux premières crises de la «science normale», selon les termes de Kuhn.

4. Les adeptes de Marr, malgré l'apparence révolutionnaire de leurs théories, se trouvaient «au milieu» de ces deux paradigmes. Sans créer une théorie linguistique, ils se sont occupés de reconstruire le langage humain sur une base supra-nationale. A la différence de la linguistique qui avait pour point de départ les «petits mots» de la phrase, ils ont avancé la liste des quatre éléments, ce qui correspondait aux idées de Brugmann et Delbrück sur les *Wurzelformen* comme formes les plus anciennes. Ces élé-

²¹ Kacnel'son, 1949, p. 36.

²² *Ibid.*, p. 16.

ments n'appartenaient à aucune partie du discours, et ne formaient pas de paradigmes. L'absence d'une théorie explicative, ainsi que des circonstances d'ordre historique et politique ont fait de ces éléments la risée de la «science normale» pour des décennies entières. C'est pourquoi le caractère novateur de l'idée des éléments primaires n'a pas été remarqué.

© Tatjana Nikolaeva

(Traduit du russe par Ekaterina Velmezova)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADRADOS Fr., 1992 : «The New Image of I.-E. : the History of a Revolution», in *Indogermanische Forschungen*. Bd. 97.
- AITCHISON J., 1981: *Language Change : Progress or Decay?* Bunc-
gay.
- ANIČKOV I., 2001: «Očerok sovetskogo jazykoznanija», in *Sumerki lingvistiki*, Moskva. [Esquisse de la linguistique soviétique]
- BRUGMANN Karl, 1897: *Vergleichende Laut-, Stammbildungs- und Flexionslehre der indogermanischen Sprachen*. Erster Band. *Einleitung und Lautlehre*, in Karl Brugmann und Berthold Delbrück. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Kurzgefasste Darstellung. Dritter Band. Zweite Bearbeitung, Strassburg.
- FRUMKINA Rebeka, 1996 : «“Teorii srednego roda” v sovremennoj lingvistike», in *Voprosy jazykoznanija*, 1996, № 2. [Les “théories du genre neutre” dans la linguistique moderne]
- KACNEL'SON Solomon, 1949 : *Istoriko-grammatičeskie issledovani-ja*, Moskva-Leningrad. [Recherches historico-grammaticales]
- 2001: *Kategorii jazyka i myšlenija. Iz naučnogo nasledija*, Moskva. [Catégories du langage et de la pensée. Extraits de son héritage scientifique]
- KUHN Thomas, 1970 [1983] : *La structure des révolutions scientifiques*, Paris.
- LASS R., 1980 : *On Explaining Language Change*, Cambridge.
- MARR Nikolaj, 2001 : «Jazyk», in *Sumerki lingvistiki*, Moskva. [Le langage]
- MEŠCANINOV, Ivan, 1926 : *Osnovnye načala jafetidologii*, Baku. [Les fondements de la jafétidologie]

- 1929 : *Vvedenie v jafetidologiju*, Leningrad. [Introduction à la japhétidologie]
- SHIELDS K., 1997 : «On the Pronominal Origin of the I.-E. Athematic Verbal Suffixes», in *The Journal of Indo-European studies*, 1997, v. 25, № 1-2.
- 1998 : «Comments on the Evolution of the Indo-European Personal Pronoun System», in *Historische Sprachforschung (Historical linguistics)*, Bd.111, H.1.
- ŠILDS K. (SHIELDS K.), 1990 : «Zametki o proisxoždenii osnovoobrazujuščix formantov v indoevropskom», in *Voprosy jazykoznanija*, 1990, № 5. [Remarques sur l'origine des formants radicaux en indo-européen]

Si Vico avait lu Engels, il s'appellerait Nicolas Marr

Patrick SERIOT
Université de Lausanne

Résumé : N. Marr n'est pas une météorite tombée d'un univers dément, pervers et infernal. Il s'inscrit dans une ligne de pensée qui ne cesse de ressurgir en différents lieux et à différentes époques, celle de la quête des origines, du «primitivisme», celle de la fascination d'un langage sans langues, d'un signe non clivé, celle de l'élaboration d'une sémantique remotivée par des liens étymologiques faisant appel à des archétypes primordiaux.

Cette ligne de pensée, qui fait éclater l'idée trop facile de «tradition nationale» en linguistique, apparente les textes de Marr aux recherches sur l'origine du langage chez les philosophes du XVII^{ème} siècle (Leibniz) et du XVIII^{ème} siècle (Vico, Condillac, Herder, Rousseau), ainsi qu'à tous les «logophiles», qui souffrent de la division du signe, de J.-P. Brisset à Mallarmé.

L'objet que construit Marr n'est pas un objet de connaissance positive, mais un objet fantastique et fascinant : un signe à une face, une bande de Moebius.

Mots-clés : Condillac ; comparaison ; décalage ; épistémologie ; fossile ; gestes (langage des) ; hybridation ; japhétique ; lutte des classes ; manuel (langage) ; métaphore ; pensée ; poésie ; sonore (langage) ; stadialisme ; survivance ; tchouva-che ; trope ; typologie ; Vico.

«Tels furent les fils de Japhet, d'après leur pays et chacun selon sa langue, selon leurs clans et d'après leurs nations» (*Genèse*, X, 5)

«Chaque fois qu'une étymologie m'intéresse, me retient, m'amuse, les spécialistes entrent en transe et me démontrent aussitôt que cette étymologie est fantaisiste» (G. Duhamel : *Manuel du protestataire*, Paris : Mercure de France, 1952, p. 55).

0.1. DE LA REFUTATION

Il ne viendrait pas à l'idée d'un chimiste contemporain d'écrire un ouvrage de réfutation d'un traité d'alchimie de Nicolas Flamel exposant ses recherches sur la pierre philosophale : l'alchimie n'est pas du domaine du paradigme actuel de la chimie, mais de l'histoire des idées. De même, quel linguiste aujourd'hui prendrait sa plume pour réfuter avec des arguments linguistiques l'*Essai sur l'origine des langues* de Jean-Jacques Rousseau ?

Mais alors, s'il était entendu que l'œuvre de Marr n'a rien à voir avec la linguistique, ou s'il était si médiocre, comment expliquer d'une part l'engouement, voire l'enthousiasme extraordinaire que suscitait sa théorie en URSS dans les années 1920-1930, d'autre part les entreprises de *réfutation* de cette œuvre, qui paraissent à intervalle régulier, en «Occident», mais essentiellement en URSS puis en Russie post-soviétique ? La diabolisation de Marr, qui évite de lire ce qu'il a vraiment écrit, a toute l'apparence d'un symptôme : si Marr ne présentait aucun intérêt, on ne mettrait pas tant d'énergie à le dénigrer. Cette insistance dans le rejet de ses idées sur la langue et le langage fonctionne, à proprement parler, comme un exorcisme¹. Y aurait-il quelque chose qui dérange et qui fascine, dans ces textes dont on parle tant et qu'on lit si peu ?

On est frappé du ton hyperbolique des accusations, de l'acharnement dans la dénonciation. A titre d'exemple, voici quelques passages d'un texte écrit en 1978 par A. Isačenko, linguiste russe émigré, le gendre de N. Troubetzkoy, qui n'avait aucun compte à rendre au régime stalinien :

Les linguistes de la génération actuelle ont du mal à s'imaginer ce que représentait la domination de la «Nouvelle théorie du langage» avant et après la Seconde guerre mondiale, quels traits anti-scientifiques avait pu prendre une «école» qui refusait les règles les plus élémentaires de la discussion scientifique, quel préjudice a été porté à la science russe par une petite clique de «terro-

¹ Cf. les jugements sans appel sur la «folie» de Marr (on ressasse comme une vérité démontrée le passage de la lettre où Troubetzkoy écrit à Jakobson que «malheureusement Marr n'est pas encore assez fou pour être enfermé», Jakobson, 1985, p. 74-75), ou la déclaration sur son «homosexualité refoulée», apportée sans la moindre preuve (Yaguello, 1984, p. 95), comme si c'était un argument pertinent à la non-recevabilité de son œuvre de linguiste.

riciens» tels que le tristement célèbre Aptekar', qui faisaient la propagande des «idées» délirantes de leur «maître». (Isačenko, 1978, p. 83)

En refusant toutes les règles élaborées par notre science à la suite du travail opiniâtre de générations entières, Marr et ses «disciples» se sont exclus eux-mêmes du cercle des scientifiques linguistes. (*ib.*, p. 85)

En 1950 il fut démasqué comme charlatan, histrion antiscientifique, comme le phénomène le plus pernicieux de l'histoire de la science soviétique. (*ib.*, p. 86)

Benveniste lui-même prend la plume pour condamner Marr à la fois pour son œuvre de comparatiste («généalogies linguistiques toujours plus arbitraires et simplifiées», «dégénérescence du génétisme le plus naïf») et pour «l'idéologie responsable du stadialisme», que Benveniste définit comme une «reconstitution de la mentalité en accord avec la société et la langue» conduisant au «chaos»; bref, il n'y a là que «fantasmagorie pseudo-scientifique».²

Or il y a un étonnant accord de présupposés entre les marristes et leurs adversaires : les premiers revendiquent une rupture totale avec la science qui les a précédés, leurs opposants proclament la différence absolue qui les sépare. En fait, tout le monde est d'accord sur un postulat rassurant : la science et son extérieur sont situés de part et d'autre d'une discontinuité radicale. Voici un exemple de déclaration de différence de la part d'un marriste convaincu :

Grâce à l'infatigable travail linguistique de l'académicien Marr, créateur de la théorie japhétique, chez nous en Union Soviétique la science du langage se construit sur des bases totalement différentes, a une façon radicalement différente d'aborder les problèmes linguistiques, a des perspectives de développement différentes, totalement dissemblables de l'état actuel de la linguistique indo-européenne. (Serdjučenko, 1931, p. 167)

Là encore, si l'affaire était entendue, serait-il besoin d'insister si lourdement sur la *différence* ? Le caractère massif de cette mise à distance réciproque est de l'ordre de la *dénégation* : quelque chose n'est pas net dans cette façon de dire ce qui pourrait aller sans dire.

C'est qu'entre revendiquer une rupture avec le passé et l'accomplir réellement, il y a un pas que, je pense, Marr n'a pas franchi. C'est le but du présent article d'en apporter la démonstration et d'en explorer les conséquences.

² Benveniste, 1957, p. 16-18, cf. à ce sujet Perrot, 1984, p. 24.

0.2. DECALAGES

Marr n'était pas un hapax. Si illuminé fût-il, il n'a pas pu sortir du néant un système aussi foisonnant et grandiose. Il n'avait rien d'une météorite tombée du ciel : il s'inscrit dans une lignée de pensée qui a une longue histoire. On peut se demander quelle est sa place dans cette histoire : est-il en retard ou en avance ? Le problème posé ainsi me semble aboutir à une impasse, parce qu'il ne tient compte que d'une dimension : le temps linéaire. Introduire la variable espace dans le modèle complique bien sûr les choses, mais permet de rendre compte de fonctionnements discursifs en linguistique qui, autrement, seraient totalement opaques à l'investigation. Ce qui importe, en effet, est de mettre en place un modèle épistémologique du *décalage*, à soigneusement différencier du modèle plus classique du *retard*. C'est que le discours sur la langue en Russie présente des courts-circuits étonnants, des raccourcis inattendus dans le passage espace-temps. Les «trous de vers» en astrophysique, ces couloirs temporels théoriques permettant de passer immédiatement d'une galaxie à l'autre par les courbures de l'espace prévues dans la théorie de la relativité, sont peut-être l'image la mieux adaptée pour rendre compte de ces phénomènes de chocs inattendus qu'on rencontre si souvent dans l'histoire des sciences et des idées en Russie dès qu'on sort de la monographie pour entrer dans la comparaison.

Il faut mettre au point un modèle non pas de paradigme, qui implique un avant et un après, mais un modèle de bribes, de lambeaux, de thèmes repris et interprétés, de spirales ou de balancier dont l'axe serait lui-même mouvant. L'épistémologie unidimensionnelle de la rupture ne fonctionne pas ici. On pourrait alors introduire le thème de la *complexité* en histoire des idées : non pas une histoire cumulative ni totalisante, mais une histoire des temporalités étirées, déchirées, à la fois longues et fragmentaires. Il faut envisager une deuxième dimension, tout en ménageant un passage complexe vers la première : ni l'idéologie nombriliste et sans appel de la «science nationale» et de l'incommunicabilité des cultures, ni celle, naïve, de l'universalité unanimiste du savoir, mais celle des va-et-vient, des emprunts, des imitations, des réinterprétations, bref, une *épistémologie des décalages complexes*.

Enfin, il convient de se démarquer de la sociologie des sciences. Certes, des thèmes comme la création d'institutions de recherche, la manipulation politique, les stratégies de domination et de pouvoir, la calomnie grossière, la flagornerie et le carriérisme renvoient à des aspects bien réels de ce que fut le marrisme. Mais ils ont été abondamment débattus. Je propose de ne pas les faire interférer sur la lecture de la *rationalité interne* des textes marristes. Il faut lire, lire encore les textes eux-mêmes. Il en va à la fois de l'éthique philologique et de l'enjeu épistémologique.

La méthode ? Faire ce que Marr lui-même préconise en permanence : des *liens anachroniques*... Lire Vico, Condillac ou l'abbé Boudet pour essayer de reconstituer ses sources, avérées, dissimulées ou non sues, ses phobies, ses rêves, sa «façon de penser», sans faire de jugement *a prio-*

ri. La «neutralité épistémologique» dont se réclame Sylvain Auroux³ nous servira de guide. Certes, depuis que Foucault a voué aux gémonies l'histoire des idées, la quête des précurseurs et le thème des influences, cette manière de faire n'a pas bonne presse⁴. Mais Foucault envisageait l'histoire des épistémès essentiellement à partir du monde francophone. Or l'histoire des sciences et de la pensée intellectuelle en Russie vue en comparaison avec l'Europe occidentale nous offre un terrain extraordinairement propice pour complexifier le modèle rectiligne des paradigmes, des épistémés et des ruptures. Elle apporte à la fois les coordonnées d'un lieu autre en un temps identique, et le réseau complexe de circulation des textes, des idées, des lectures, des interprétations-modifications-réinventions de thèmes venus d'ailleurs.

1. LE TEMPS

Marr est fasciné par les archaïsmes, les vestiges et les survivances dans les langues, il est attiré par les premiers âges de l'humanité. En juillet 1928, il fait un voyage à Čeboksary et Iževsk, en république des Tchouvaches, pour expliquer à ses auditeurs que leur langue est totalement primitive, saturée de mots-fossiles, proche du sumérien et de l'état le plus préhistorique qu'on puisse trouver dans une langue parlée actuellement, ce qui, dans sa bouche, est le plus beau compliment qu'on puisse faire. A une époque où dominent les idées de Jespersen sur le *progrès* en langue, reposant sur l'évolution vers la structure analytique, et, en URSS, une idéologie évolutionniste générale, sorte de mixte entre Darwin et Engels, Marr *inverse l'axe du temps* et martèle une axiologie allant à contre-courant de la doxa linguistique dominante : il réinvente la machine à remonter le temps, en instaurant un système de valeur où la quête des vestiges de la plus haute antiquité des langues est un titre de gloire et non une séquelle d'un passé dont il faut se débarrasser au plus vite. Que cherche-t-il à l'aube de l'humanité?

1.1. *GENTIUM VAGINA*

Il est curieux de constater à quel point Marr est souvent décrit comme ayant créé de toutes pièces, à partir de rien, aussi bien sa terminologie que ses thèmes de recherche. Ainsi en va-t-il du terme de *japhétique*, qu'il aurait fabriqué en profitant de l'heureux hasard qu'il subsisterait une place libre dans la nomenclature biblique.

³ Auroux, 1989, p. 16.

⁴ Foucault, 1969, p. 31-32.

Comme il existe déjà, à côté des langues indo-européennes, les langues sémitiques et les langues chamitiques, il donne à ce nouveau groupe qu'il estime apparenté à ces dernières, le nom de l'autre fils de Noé : ce seront donc les langues *japhétiques*. (L'Hermitte, 1987, p. 11)⁵

Le mot *japhétique* de nos jours n'évoque probablement rien aux francophones. Mais, à l'époque de Marr, il était encore chargé de sens en français, en tant que synonyme d'*aryen*. Proust l'utilise dans *Du côté de Guermantes* comme marque du discours antisémite le plus ordinaire, quand le Duc de Châtellerauld humilie Bloch en public : «Excusez-moi, Monsieur, de ne pas discuter de Dreyfus avec vous, mais c'est une affaire dont j'ai pour principe de ne parler qu'entre Japhétiques» (II, p. 544).

Or l'affaire ne date pas d'hier. C'est chose entendue depuis longtemps que les Européens sont fils de Japhet. Vers 1265 le notaire et rhétoricien florentin Brunet Latin (Brunetto Latini) écrit (en français) :

...quant li deluges fu trespassez, li iij premier fil Noé departirent la terre et la deviserent en iij parties, en tel maniere que Sem, li ainez filz Noé, tint toute Asie la grant, Cam tint toute Aufrique, et Jafet tint Europe. (1863, p. 29)

Il faut signaler les spéculations de Jan van Gorp (Goropius Becanus, 1518-1572), qui développe, dans son livre *Origines Antwerpianae* (1569) la thèse selon laquelle le flamand serait la langue la plus proche du «japhétique», la langue européenne qui serait la *mère* de toutes les autres⁶. Leibniz accorde foi à son hypothèse de l'apparement des Cimbres germaniques, censés être les ancêtres des Néerlandais d'aujourd'hui, aux Cimmériens nomades de la mer Noire, descendants directs de Japhet, le fils de Noé supposé être le père de l'Europe :

Les étymologies étranges et souvent ridicules de Goropius Becanus, savant médecin du XVI^e siècle, ont passé en proverbe, bien qu'autrement il n'ait pas eu trop de tort de prétendre que la langue germanique, qu'il appelle cimbrique, a autant et plus de marques de quelque chose de primitif que l'hébraïque même. (Leibniz : *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, p. 245, cité par Crépon, 2000, p. 24)

Pour Leibniz et les érudits du XVII^e siècle, la langue japhétique, ou «scythe», est l'ancêtre des langues du nord de la Méditerranée ainsi que du perse et du sanskrit⁷. En 1767 James Parsons publiait à Londres *The*

⁵ Il est vrai que c'est Marr lui-même qui fournit l'argument de la «place libre» (Marr, 1926a, p. 5). Mais une déclaration n'est en rien une preuve de vérité. Ce n'est pas parce que Marr lui-même brouille les pistes que l'on doit le suivre aveuglément.

⁶ Il faut noter que van Gorp s'intéressait également à la géologie et fut un pionnier méconnu de l'étude des fossiles au XVI^e siècle (cf. Ellenberger, 1987). Il a également tenté de déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens en prenant le flamand comme base d'interprétation.

⁷ Leibniz parle des «Japheticae linguae», en 1710 dans *Brevis designatio...*, p. 4, et désigne ainsi l'ensemble des langues s'étendant sur toute l'Europe et regroupant le «scythe» (à peu

Remains of Japhet, où il essayait de relier les langues «japhétiques» (=européennes) par la comparaison. En 1853 encore, F.-G. Bergmann (1812-1895) écrivait dans *Les peuples primitifs de la race de Japhète* que les origines des peuples indo-européens devaient être explorées «par des sciences moitié physiques moitié philosophiques», c'est-à-dire les sciences du langage⁸. Dans le recueil *Les langues du monde* dirigé par M. Cohen et A. Meillet en 1924, auquel ont contribué des linguistes comme R. Jakobson (art. «Langues paléo-sibériennes») et N. Troubetzkoy (art. «Langues caucasiennes septentrionales»), on trouve à l'entrée «japhétique» : «se dit d'un ensemble de langues qui regrouperait l'étrusque, l'élamite, les langues asianiques, le caucasien et le basque» (p. 747). Le linguiste américain Mario Pei utilise en 1949 le mot «japhétique» comme synonyme d'europpéen : «A Japhet, le troisième fils de Noé, seraient dues les langues japhétiques ou européennes»⁹. Marr n'est donc en rien l'inventeur de la notion, il ne fait qu'en changer le contenu : les langues japhétiques ne sont pas, pour lui, les langues indo-européennes, mais d'abord les langues caucasiennes, puis un stade très ancien de l'évolution du langage. Il reprend à son compte le projet qu'avait Leibniz de redonner une dignité à la langue allemande en lui attribuant une antiquité plus grande que celle des langues classiques comme le grec et le latin. Il ne fait que modifier les termes de l'équation, en remplaçant l'allemand par les langues caucasiennes, et en déplaçant légèrement, des steppes du nord de la mer Noire vers les montagnes du Caucase, le lieu mythique originaire des langues japhétiques, cette Scythie qui, pour Boxhorn (1654), est «le ventre des peuples et l'officine des nations»¹⁰, et que Leibniz appelle dans sa correspondance «gentium vagin»¹¹. On aura à revenir sur ces métaphores obstétriques.

près l'ouralo-altaïque) et le «celtique» (à peu près l'indo-européen) (Meillet & Cohen, 1924, p. XXI). Cf. également Crépon, 2000, p. 23 sqq ; Olender, 2001 ; Swiggers, 1997, p. 215. Comme d'habitude, les spécialistes de l'histoire «occidentale» de la linguistique mentionnent les langues japhétiques à propos de Leibniz tout en ignorant Marr, alors que les spécialistes de l'histoire de la linguistique russe en attribuent l'invention à Marr, sans jamais faire le rapport à la pensée linguistique de la Renaissance. Rétablir les liens cassés et oubliés est pourtant une tâche urgente.

⁸ Bergmann, 1853, p. 6, cité par Poliakov, 1987, p. 293.

⁹ Pei, 1954, p. 231, trad. fr.

¹⁰ Cité d'après Droixhe, 1978, p. 92.

¹¹ Cité d'après Crépon, 2000, p. 24. Vico fait également allusion à ce «vagina gentium», (1725 [1993, p. 158]), mais à propos du mythe de la Scantie (=Scandinavie).

1.2. LE GRAND RECIT DE L'ORIGINE ET DE LA FIN

Opposé à tout innéisme des idées, Marr reprend à son compte l'anti-cartésianisme de Vico, Condillac et Herder et prône un historicisme qui soit au fondement de tout savoir.

Marr écrit une histoire, celle de l'humanité, envisagée dans les étapes d'évolution du langage. Il a, visiblement, beaucoup lu dans la bibliothèque du *Gimnazija* de Kutaïsi. Il reprend, sans jamais les nommer, les spéculations des philosophes des XVII^e et XVIII^e siècles sur l'origine du langage. Comme Vico, Condillac, Rousseau, Herder, il compose un Grand Récit, où les termes-clés sont «Au début, l'homme; à cette époque; ensuite; déjà; pas encore...». Son œuvre n'aurait pas déparé s'il s'était présenté au concours de l'Académie de Berlin en 1769 portant sur l'origine du langage, que Herder a gagné. Comme eux, il établit les étapes, ou *stades*, de l'évolution humaine. Comme eux, il pense renverser totalement la science de son époque, en refusant l'idée abstraite d'un homme an-historicisé.

1.2.1. AU COMMENCEMENT ETAIT LA POESIE

Pour Marr, comme pour Vico, Condillac ou Herder, les premiers hommes ont commencé par chanter et danser avant de parler. Et leurs premières manifestations en langage sonore furent la pratique de la poésie. Comme pour Vico, les poètes étaient pour Marr une caste particulière, d'une origine ethnique différente du reste de la population, d'où la notion, bien peu marxiste, de lutte de classes dans la société primitive.

Ainsi, le nom des Tchouvaches ne représente pas le nom d'un peuple de toute éternité, mais celui d'une partie de ce peuple :

A une époque lointaine est entré dans la composition de ce peuple un groupe social portant le nom totémique de Tchouvache. [...] Cela se reconnaît à la présence de ce terme dans des mots qui désignent des objets de première nécessité du milieu socio-économique le plus ancien. Ces mots sont des symboles magiques pour l'humanité primitive, qui se sont dégagés des symboles du travail-magie, il s'agit de 'soleil', 'année', 'lune', 'mois', 'feu', 'eau', puis de ses productions : 'chêne', 'pain', et leurs serviteurs : 'sorcier', 'magicien'. On sait en effet que dans la pensée primitive le 'sorcier' était perçu comme la personnification de la divinité, qui était alors seulement un totem, ou nom de la tribu, c'était le proférateur de sa volonté, et en cela non seulement un prophète, mais aussi un créateur de mots, un *poète*. Et le mot dans les représentations de cette époque n'était pas ce qu'il est maintenant et ce qu'il est depuis longtemps devenu dans l'usage courant, un moyen de communication réciproque : il était alors un outil d'action magique. Or le nom tchouvache du sorcier *yomaz* s'avère être un variante du nom ethnique des Tchouvaches : *subar* ou *šibaš* ou *θavaš*, *suvas*, etc. (Marr, 1928, d'après *IR-5*, 1935, p. 405)

Mais ce n'est pas tout : *yomaz* par sa forme est encore plus proche du mot tchouvache *yumax*, qui signifie 'conte', 'fable'. Ce rapprochement, Marr le justifie par des raisons «idéologiques», c'est-à-dire sémantiques. En effet, à ce stade d'évolution, le sorcier ou le magicien étaient des *conteurs*, des *poètes*, et le conte, comme la poésie, étaient considérés comme de la sorcellerie, ou sortilège. Ainsi, 'chanter' et 'faire de la sorcellerie' signifièrent la même chose, et dans le mot tchouvache *yomaz* on trouve non seulement le sorcier mais aussi le poète. A partir de là, Marr fait un pas de plus : dans le mot tchouvache *yomaz* se cache une survivance du mot méditerranéen pré-indo-européen *yomer*, «conservé par les Grecs par malentendu comme le nom propre du poète Ὀμηρος». ¹² Ce mot ne signifiait pas seulement le 'magicien', le 'mage', le 'poète' d'un groupe social particulier, à savoir le groupe suméro-ciméro-ibère, mais aussi, «naturellement», son instrument de domination, c'est-à-dire l'incantation magique, ou ensorcellement, qui prend par la suite dans le langage courant soit le sens de 'conte' (*yumax* en tchouvache), soit celui de 'mot', 'parole' (*samax* < *sumax*).

Pour Marr, la danse, le chant et la musique ont précédé le langage articulé :

Puisque l'apparition des sons articulés ne fut en rien provoquée par les besoins de la communication, puisque pour cette dernière il existait le langage quotidien linéaire et manuel, puisque l'apparition des sons articulés n'a pas pu être provoquée par le besoin d'un langage sonore, qui n'existait pas et dont on n'avait aucune utilité, il faut en chercher l'apparition dans d'autres conditions de la vie laborieuse, exactement comme l'origine des trois arts : un linéaire : la danse, et deux sonores : le chant et la musique, c'est-à-dire le jeu d'un instrument. Il faut en chercher l'origine dans les actes magiques nécessaires au succès de la production et accompagnant un processus de travail collectif. Comme on sait, la danse, le chant et la musique originellement n'étaient pas trois arts séparés, mais faisaient partie indistinctement du même art. (Marr : 1928, p. 101 [2000, p. 170])

Marr brouille les pistes derrière lui, mais laisse, consciemment ou non des indices : «comme on sait» (*kak izvestno*) est bien une allusion à ce qu'on est supposé savoir. Mais comment peut-on le savoir si on n'a pas lu Vico ? Rien ne prouve que Marr ait lu Vico de première main. Mais le «Novoe učenie» [Nouvelle théorie] peut être une allusion à *la Scienza nuova*, dont le relais en Russie est très certainement Potebnja.

¹² Marr, 1930, p. 406. Le problème se complique du fait que *Gomère* ou *Gomer*, l'aîné des enfants de Japhet, un des patriarches cités dans le livre de la Genèse (Gn. 10:2), est souvent décrit comme la souche des Celtes (Boudet, 1886, chap. IV : «Gomer et ses fils»). Le même abbé Boudet écrit que Saint Jérôme appelait *Cimmériens* les descendants de Gomer (ou «Gomériens», *ib.*), et pour lui il ne fait pas de doute que le basque est une *langue japhétique*.

1.2.2. UN CHANGEMENT PERPETUEL EN TROIS ETAPES

Contre Descartes et comme chez J. de Maistre, pour Marr il n'y a pas d'homme en soi, ni d'idées innées, la condition humaine est entièrement *historicisée* et *localisée*. Mais elle passe par des étapes obligatoires, ou *stades*, en un évolutionnisme qui doit plus à A. Comte qu'à Darwin : les étapes de l'évolution sont des séries idéales et nécessaires, non un enregistrement de faits empiriques. L'accent mis par Darwin sur l'aspect *aléatoire* de l'évolution était intolérable pour une pensée évolutionniste en fait profondément imprégnée par une philosophie déterministe de l'histoire.

Le résumé que Ch. Baudelot¹³ fait des postulats qui sous-tendent l'évolutionnisme culturel au XIX^e siècle s'applique parfaitement aux thèses de Marr :

1- Les *survivances* attestent que les sociétés les plus avancées ont connu des stades antérieurs de civilisation.

2- Les similitudes observables dans les croyances et les institutions des diverses sociétés prouvent l'*unité psychique de l'Homme*; elles induisent aussi à penser que l'histoire de l'humanité se présente sous la forme d'une *série unilinéaire* d'institutions et de croyances.

3- Les différents peuples représentant des stades différents de culture, seule la *méthode comparative* permet d'établir l'évolution des institutions et des croyances humaines.

Dans le domaine propre de la linguistique, Marr n'a pas eu à chercher longtemps un modèle : il a existé en France toute une école qui porte le nom explicite de *paléontologie linguistique*, et qui s'est développée à contre-courant du *mainstream* de la Société linguistique de Paris, haut lieu de la pensée néo-grammairienne. Les noms les plus connus sont Abel Hovelacque et Honoré Chavée.¹⁴ Elle a pour leitmotiv que l'évolution du langage sous la forme de ses différents types morphologiques de langues est *stadiale*, les langues flexionnelles étant considérées comme *le terminus ad quem* et le couronnement de l'évolution anté-historique des langues :

Il n'y a pas de langue flexionnelle qui ne soit en même temps agglutinante et l'on voit que de l'isolement à l'agglutination, il n'y a qu'une question de temps, de degré, de *processus* naturel. C'est pourquoi nous affirmons que tous les idiomes humains sont destinés normalement à passer par ces trois états, que les idiomes flexionnels ont jadis été simplement agglutinants, que les idiomes agglutinants ont commencé par être monosyllabiques. (Vinson, 1905, p.182, cité d'après Desmet, 1996, p. 423)

Dans tout ce genre de textes la notion, ou la métaphore, de la paléontologie linguistique est le support d'une activité consistant à mettre au jour une mémoire enfouie sous les sédiments du temps.

¹³ Baudelot, 1971, p. 366.

¹⁴ Sur la linguistique naturaliste en France, cf. Desmet, 1996.

En fait, le thème de l'évolution stadiale est tellement courant dans l'histoire des idées en Europe qu'on s'étonne de le voir si souvent attribué à Marr. Une fois de plus, il n'est pas l'inventeur d'une théorie folle, mais un réactualisateur de conceptions qui cherchent une *raison dans l'histoire*, et qui prennent leur source à la Renaissance dans l'opposition à l'idée d'éternité a-temporelle de la nature humaine. Seule l'orientation axiologique peut être différente : le meilleur est soit à la fin, soit au commencement. Pour le positivisme, par exemple, il est clair que l'ascension est graduelle et nécessaire, vers la civilisation à partir de la barbarie.

S. Kierkegaard conçoit également trois stades de progression de l'existence individuelle : le stade esthétique, puis éthique, puis religieux.

Mais c'est A. Comte qui a donné la conception stadiale la plus élaborée, avec les trois stades de l'évolution de l'humanité qui s'est élevée peu à peu du «stade théologique», où l'on explique tout d'une manière *magique*, au «stade métaphysique», où l'explication se contente de mots, et enfin, au «stade positif», où expliquer signifie «donner la loi». Il s'agit d'une réflexion historique, selon laquelle l'esprit humain, dans chaque civilisation comme dans chaque individu, passe *nécessairement* du stade théologique au stade métaphysique, puis s'élève au stade positif.

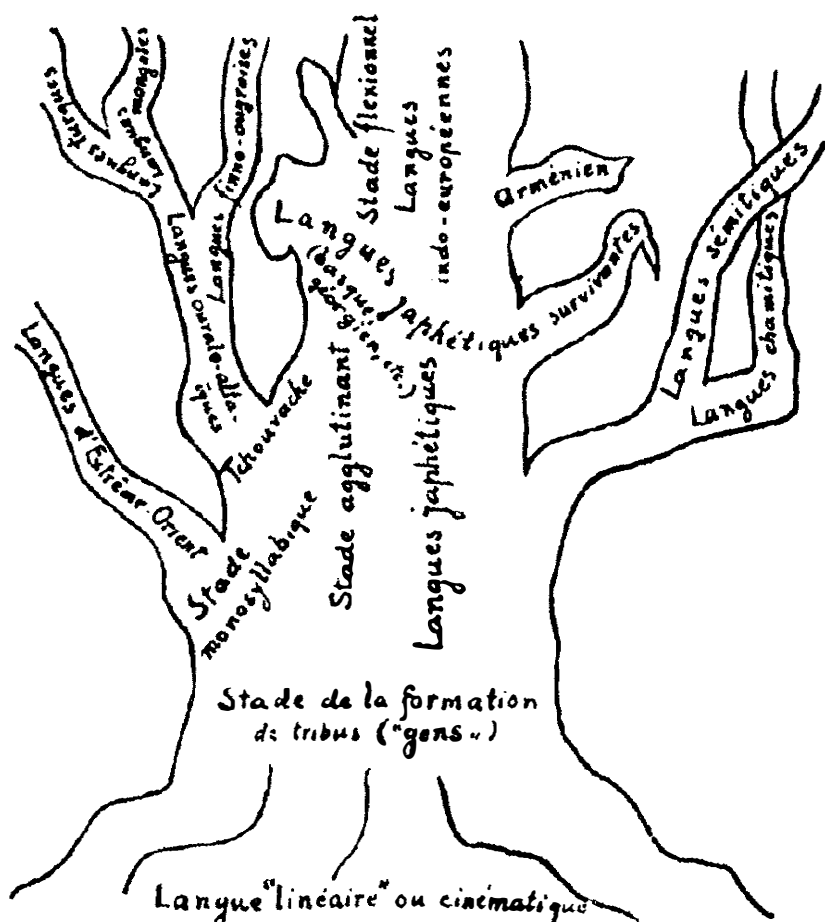
En revanche Vico distingue, dans un ordre chronologique qui est en même temps une axiologie descendante, le langage des Dieux, celui des héros et enfin celui des hommes.

Ce qu'il importe de noter est que toutes ces théories ternaires s'appuient, de manière explicite ou implicite, sur une analogie que Haeckel en Allemagne et von Baer en Russie ont nommée «loi de la recapitulation», à savoir que la phylogénèse est calquée sur l'ontogénèse.

Marr ne fait aucune hypothèse de psychologie génétique : c'est la phylogénèse seule qui l'intéresse. Il ne propose jamais d'observer les enfants et l'acquisition du langage. Mais le fait remarquable est qu'il y a *toujours trois stades*, répartis le long d'une hiérarchie temporelle. Le paradoxe est que chez Marr, le fait que ce qui vient après soit supérieur à ce qu'il y avait avant n'empêche pas la nostalgie et l'idéalisation du stade premier. On revient au problème des Tchouvaches posé plus haut : comment expliquer cette nostalgie du primitif ?¹⁵

Pourtant, une difficulté reste encore à lever, qu'on va voir apparaître avec le schéma suivant, le seul qui illustre la vision du temps dans la typologie stadiale marriste. Il s'agit d'un *arbre typologique*, à bien distinguer d'un *arbre génétique* :

¹⁵ Sur l'idéologie du «primitivisme», cf. Grell & Michel, 1989.



(1) A.-P. ANDREEV, *Revolucio en lingvoscienco*, p. 37.

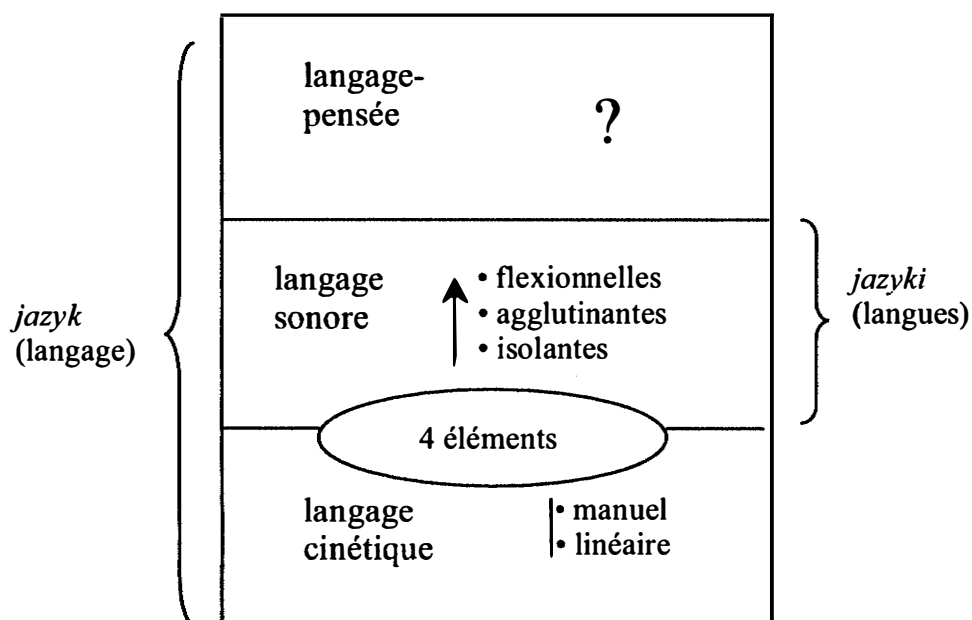
Sur cet arbre étonnant¹⁶, les langues sémitiques et chamitiques sont deux petites branches nettement séparées du tronc commun. On remarquera la place démesurée du tchouvache, à la fois stade et langue, concept et objet.

Mais surtout, la polysémie de *jazyk* en russe facilite le passage incessant entre deux niveaux fort différents, qui vient embrouiller une théorie déjà passablement obscure : cet arbre, en effet, parle à la fois des stades du langage humain et des stades d'évolution des différents types de langues.

C'est que pour Marr les langues ne sont pas ce que la grammaire historico-comparative appelle langues : ce sont pour lui les hypostases successives d'un même objet : *le langage* et non *les langues*.

Les trois stades du langage se superposent aux trois stades de langues de la typologie de Humboldt et Schleicher, ou plus exactement viennent s'y intercaler :

¹⁶ Il s'agit de la version française du schéma emprunté par L. Laurat (1951, p. 25) à la version espérantiste d'un commentaire sur Marr (Andreev, 1929), l'original en russe se trouve dans Marr, 1926c (JR-2, 1936, p. 195).



La typologie stadiale des langues est ainsi *imbriquée* à l'intérieur de la typologie stadiale du langage. Marr n'a jamais clairement distingué les deux.

C'est pour cette raison que tant de malentendus sont intervenus au sujet de savoir si la Nouvelle Théorie était monogénétique ou polygénétique : en fait, il y a bien polygénèse des langues, mais en même temps différenciation graduelle des différentes hypostases d'un même objet : le langage humain. Ce qui est vrai des langues ne l'est pas du langage, et inversement.¹⁷

1.3. UNE SCIENCE SOCIALE, MAIS DES METAPHORES NATURALISTES

Marr martèle, au long de ses écrits, que tout, dans le langage, est *social*. Mais les métaphores qu'il utilise ressortissent au domaine des sciences de la nature, et non de la société.

Toute la théorie marriste de l'hybridation (ou *croisement*) des langues repose, en effet, sur la vision chimique de la *combinaison d'éléments*. Pour Marr, tout mot de toute langue n'est que le résultat de la combinaison d'éléments simples, indécomposables, mais transformés par des lois strictes de modification phonétique au point d'être difficilement reconnaissables à un œil non averti. Puisque le complexe implique le simple, Marr est en totale opposition à l'épistémè romantique sur ce point : l'hybridation

¹⁷ Sur l'opposition entre linguistique du langage et linguistique des langues, cf. Baggioni, 1977, et la thèse de E. Velmezova sur la sémantique marriste, à paraître.

n'est pas *fusion* (métaphore biologique des Romantiques) mais composition. Marr revendique la méthode analytique de la «décomposition chimique».¹⁸ C'est d'ailleurs ce point précis qui a alimenté les accusations de *mécanicisme* de la part des membres du Jazykfront en 1930-31, écho du débat entre mécanicistes et dialecticiens en philosophie à l'époque.¹⁹ Belevickij, notamment, membre du Jazykfront, reproche à Marr de ne travailler que par analyse et jamais en synthèse.²⁰ Effectivement, Marr est toujours beaucoup plus à l'aise avec les procédés d'agglutination qu'avec ceux de flexion. Les phénomènes d'apophonie, par exemple, n'ont aucune place dans ses méditations.

Il est difficile de dire que Marr privilégie la structure flexionnelle, pourtant placée, de façon tout à fait traditionnelle, à la fin de l'évolution du langage sonore : la flexion est tantôt un degré de l'évolution, tantôt un trait typologique propre à des langues «prométhéennes», c'est-à-dire non-japhétiques. On doit remarquer à ce sujet que la structure agglutinante était en revanche magnifiée aussi bien par les espérantistes soviétiques²¹ que par N. Troubetzkoy²² à cause de sa «simplicité».

Marr ne cherche pas à reconstituer une grammaire universelle : il n'est pas un grammairien. Sa philosophie du langage est fondamentalement lexico- et sémanticocentriste. Il cherche à reconstituer le langage d'avant les parties du discours, quand les verbes et les noms n'étaient pas encore séparés. Il cherche les particules élémentaires de la chimie moléculaire.

C'est de cette métaphore chimique des éléments que découle le second ensemble métaphorique des *couches* (*sloi*), et des *survivances* (*perežitki*). On a le vocabulaire de la géologie, mais la pensée d'un archéologue, qui, sous la platitude de la synchronie, sait distinguer l'empilement des vestiges du passé :

Les *fouilles* entreprises dans les langues japhétiques parfaitement développées nous font parvenir jusqu'aux *couches* du langage humain des époques les plus reculées dans le meilleur *état de conservation* de ce qui est primitif. (Marr, 1926, p. 325 [2000, p. 163])²³

Les survivances sont ainsi des sortes de fossiles vivants, intégrés au tissu des langues actuellement parlées. C'est à la fin du XVIII^e siècle qu'on avait pris conscience que les différentes couches géologiques correspondaient à des périodes de la formation de l'écorce terrestre. C'est entièrement sur cette métaphore géologique que Max Müller, dans sa *Stratifica-*

¹⁸ Marr, 1930a, [1935, p. 408].

¹⁹ Cf. Zapata, 1983, p. 121-244.

²⁰ Belevickij, 1931, p. 16.

²¹ Cf. Andreev, 1929a.

²² Troubetzkoy, 1936, trad. fr. dans Sériot, 1996, p. 211-230.

²³ Souligné par moi, P.S.

tion du langage (1868) élaborait une théorie de l'évolution du langage en s'appuyant sur la classification de Schleicher en langues isolantes agglutinantes et flexionnelles, qui reposait sur l'idée que l'ordre de succession des stades était *nécessaire* et correspondait à la hiérarchie de l'ordre minéral / végétal / animal. Il insistait sur le fait que les époques révolues exercent une influence permanente sur les époques ultérieures, grâce aux *survivances*²⁴ :

Aucune langue ne peut être flexionnelle sans être au préalable passée par le stade agglutinant et le stade isolant. Aucune langue ne peut être agglutinante sans être attachée par ses racines au stade isolant sous-jacent. (Müller, 1868, p. 20).

C'est exactement la même terminologie que reprend Marr lorsqu'il parle de la «stratification du langage sonore»²⁵ ou qu'il utilise l'image du «dépôt». Ainsi, le mot signifiant «dieu» en tchouvache est *tur-ə*. Il est l'ancien totem d'un groupe social ayant fait partie par la suite du peuple scythe. Or «tout peuple est le résultat du croisement de différents groupes socio-productifs, qui ont laissé en dépôt chacun son totem, devenu le nom d'une divinité».²⁶ On trouve partout ces rencontres de divinités, anciens totems scythes et cimériens, «dépôts des différents degrés de l'évolution stadiale de l'organisation sociale». Le mot tchouvache *tur-ə*, désignant un «dieu» masculin, est le reflet d'un système social patriarcal. La forme précédente, *Tur-an*, était féminine, on la trouve chez les Etrusques, c'est l'Aphrodite céleste (οὐρανίη), fruit d'un plus ancien système social, matriarcal. Si l'on descend encore plus en profondeur le long de la stratification, on arrive à la vision cosmique du monde, qui ne connaît pas encore d'images anthropomorphiques, où *turan* signifiait 'ciel', la preuve en est que les Grecs ont conservé en dépôt une variante de ce mot : *uran* dans le mot οὐρανός ('ciel'). On arrive enfin au tout début, où ce mot composé s'est agrégé à partir de deux formes monosyllabiques initiales, *tur* et *an*, signifiant chacune 'ciel' pour un groupe social particulier avant la constitution d'un peuple.²⁷

Or c'est encore chez Vico qu'on va trouver une première ébauche de réduction du langage humain à ces éléments premiers, briques indécomposables, qui servent à composer tous les mots de toutes les langues :

Les formes variées des langages vulgaires [...] rendent souvent méconnaissables les racines héroïques primitivement identiques entre elles... (Vico, 1725 [1993, p. 170])

²⁴ Notons encore que Troubetzkoy, dans ses premiers travaux ethnographiques, suivait entièrement la théorie des survivances. Cf. Trubeckoj, 1905.

²⁵ Marr, 1930, p. 7.

²⁶ Marr, 1930a, dans 1935, p. 407.

²⁷ Marr, *ib.*

Ces considérations nous avaient fait autrefois concevoir la pensée de composer un vocabulaire mental qui indiquât le sens étymologique des mots dont les divers langages articulés sont formés, et qui réduisît ces différentes significations à de certaines idées fondamentales, diversement modifiées et diversement nommées par chacun de ces peuples. (*ib.*, p. 171))

2. LE MONDE DU SILENCE ENFANTA LA PAROLE

Comme on l'a vu plus haut, la typologie stadiale des langues, thème rebâché de la *linguistique* au XIX^{ème} siècle, s'intègre chez Marr comme une phase particulière à l'intérieur d'un cadre plus large, la typologie stadiale des états du langage, thème qui renvoie, lui, à la *philosophie du langage* au XVIII^{ème} siècle. On va tenter d'aborder maintenant cette fascinante question du *langage sans les langues*.

2.1 LE LANGAGE AVANT LES LANGUES

Marr est, il faut le reconnaître, un singulier linguiste, qui se distingue par sa déconsidération de la matière sonore.

La nature du langage humain est différente (du langage animal), ce n'est pas dans la technique sonore qu'il trouve son début (*svoe načalo*). (Marr, 1926, p. 320, [2000, p. 159])

Mais ce faisant, là encore il laisse des indices de ses lectures : c'est bien parmi les philosophes du langage du XVIII^{ème} siècle en Europe occidentale qu'il faut reconstituer son monde intellectuel, et non parmi les linguistes russes ses contemporains. Voilà bien un *décalage complexe* : Marr avait la tête en France et en Italie au XVIII^{ème} siècle, le cœur en Allemagne à l'époque romantique, et les pieds en Russie soviétique.

Marr postule à l'aube de l'humanité, pendant une période très longue qui a couvert la totalité du paléolithique, un langage muet, ou langage cinétique (fait de gestes : le langage *manuel*, et de signes graphiques : le langage *linéaire*). Ce langage cinétique (bien que ce ne soit jamais très clairement dit) signifiait *directement* : les gestes étaient essentiellement des *déictiques*, idée renforcée par le rôle prééminent de la main, servant non seulement à faire, mais aussi à désigner. Or l'apparition du langage sonore signifie en même temps le commencement de la *division* : division du signe (signifiant/signifié), mais aussi division entre les communautés, qui répartissent différemment les quatre éléments primitifs pour en faire des noms uniques de totem, ou des mots uniques polysémantiques. Le relai entre le geste et le mot articulé est le chant sans parole, fait de voyelles ou de sons diffus, non articulés, résonnant dans toute la cavité buccale.

Ici, la voix de Marr se mêle très intimement à celle de Vico.

Or le langage sonore avait été précédé, pendant de nombreux millénaires, du langage linéaire, ou figuratif (*izobrazitel'nyj*), le langage des gestes et des mimiques. (Marr, 1926 [1933a, p. 217])

Les hommes ont commencé par être muets ; ils ne prononçaient dans cet état que des voyelles en chantant, comme font les muets, lorsqu'ils s'essaient à prononcer quelques mots ; de muets, les hommes devinrent bègues, et ils accouplèrent des consonnes avec des voyelles, sans quitter encore le chant. (Vico, 1725 [1993, p. 179])

Un acte de sorcellerie si complexe ne pouvait se réaliser sans mouvements magiques de la main, cet importantissime outil de signalisation gestuelle ou du langage cinétique, tout comme il ne pouvait se passer du chant, qui fut à l'origine et pendant longtemps un chant sans paroles. Les chants sans paroles, conservés dans le Caucase à l'état de survivances chez les tribus géorgiennes, comme les Guris encore à l'heure actuelle, sont un phénomène bien connu. On observe ce même phénomène chez les peuples dits 'primitifs', on en a des témoignages chez les Arméniens d'autrefois. L'historien national arménien Moïsej Xorenskij (qui écrivit avant le IX^{ème} siècle), rapporte ce fait en le critiquant, il y voit la manifestation d'un état de barbarie. (Marr, 1928, p. 101, [2000, p. 171])

Dans *La Science nouvelle*, parue en 1725, Vico imagine un processus d'hominisation en trois époques, la dernière aboutissant à l'invention du langage articulé. Un *prélangage gestuel* est présenté de la façon suivante :

Ces peuples [= les Gentils], longtemps muets, s'exprimèrent au moyen d'actions, de corps ou d'images ayant quelque rapport naturel avec les idées qu'ils voulaient rendre, comme par exemple en répétant trois fois l'action de faucher, ou bien en prenant trois épis, ils exprimaient l'idée abstraite de trois ans. (Vico, 1725 [1993, p. 159])

Pour Vico, le langage des gestes a été immédiatement suivi d'un langage sonore *encore* naturel, c'est-à-dire directement signifiant :

Ils se servaient aussi d'un langage qui avait une signification naturelle, et que Platon et Jamblique affirment avoir été parlé jadis dans le monde. Ce langage doit être, selon nous, la très ancienne langue atlantique dans laquelle, selon les érudits, les idées étaient exprimées d'après leur propre nature, c'est-à-dire par la représentation des qualités qui leur étaient naturellement propres. (*ib.* p. 159)

C'est encore chez Vico, très vraisemblablement, que Marr a appris l'art de l'étymologie, non comme histoire des mots, mais comme éclairage du sens d'un mot d'une langue par le rapprochement avec un mot d'une autre : chez l'un comme l'autre, toute langue est licitement la métalangue de toute autre.

Le mot *logique* vient du mot λόγος, qui signifiait d'abord *fable* et que les Italiens ont transporté dans leur langue par le mot *favella* ; c'est du mot μύθος, qui signifiait aussi chez les Grecs *fable*, que les latins firent *mutus*. En effet, dans

les temps *muets*, c'est-à-dire dans les temps où les hommes ne parlaient pas encore, les fables furent muettes, et nous lisons dans un passage précieux de Strabon, que cette langue muette précéda la langue *vocale*, ou *articulée*. [...] Le premier langage des nations a donc commencé [...] par des *signes*, par des *actes*, par des objets ou des images qui avaient un *rapport naturel* avec les *idées*. (Vico, 1725 [1993, p. 144])

La théorie de la préhistoire du langage dans un système de signes gestuels fait penser, bien sûr, au langage d'action chez Condillac (1714-1780), qui, en 1775, entrevoit dans son *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme* un développement du langage en trois phases correspondant aux progrès de l'élaboration linguistique de la pensée : le «langage d'action», les langues articulées et enfin la science, qui représente à ses yeux une «langue bien faite».

Les gestes, les mouvements du visage et les accents inarticulés, voilà, Monseigneur, les premiers moyens que les hommes ont eus pour se communiquer leurs pensées. Le langage qui se forme avec ces signes se nomme *langage d'action*. [...] D'après ce que je viens de dire, nous pouvons distinguer deux langages d'action: l'un naturel, dont les signes sont donnés par la conformation des organes; et l'autre artificiel, dont les signes sont donnés par l'analogie. [...] C'est ainsi que le langage d'action les a préparés [les hommes] au langage des sons articulés, et qu'ils sont passés de l'un à l'autre en continuant de parler d'après les mêmes règles. (Condillac, 1775 [1970, p. 149-153].

Le langage d'action chez Condillac est *génétiquement* à l'origine de tous les moyens d'expression possibles :

J'ai commencé au langage d'action. On verra comment il a produit tous les arts qui sont propres à exprimer nos pensées ; l'art des gestes, la danse, la parole, la déclamation, l'art de la noter, celui des pantomimes, la musique, la poésie, l'éloquence, l'écriture et les différents caractères des langues. (Condillac, 1746 [1961, p. XIV])

Mais l'idée d'un langage muet, ou langage des gestes ayant précédé la parole sonore articulée était un topos du XVIII^{ème} siècle en Europe occidentale, ainsi chez Rousseau :

Dans les premiers temps les hommes épars sur la face de la terre n'avaient de société que celle de la famille, de lois que celles de la nature, de langue que le geste et quelques sons inarticulés. (Rousseau, 1781, [1990, p. 91])

A la fin du XVIII^{ème} siècle, le groupe des *Idéologues* tirera de cette discussion une série cohérente et systématique de conclusions dans une perspective matérialiste, historiciste et attentive aux faits sociaux, en détail-

lant les différents types d'expression, à partir des pictogrammes, des langages gestuels des pantomimes, des muets, des orateurs ou des acteurs.²⁸

Marr ne fait aucune allusion explicite au sensualisme ou aux idéologies. Il est possible qu'il n'en ait eu une connaissance que de seconde main. Mais la source d'inspiration ne fait guère de doutes. Quant à la deuxième source d'inspiration, celle de la psychologie de W. Wundt, qui consacre une énorme partie de sa *Völkerpsychologie* («die Sprache») au langage des gestes (*Gebärdesprache*), employés d'abord seuls pour exprimer des émotions et des désirs, c'est encore un autre continent à explorer²⁹.

Pour Marr, le langage sonore (*zvukovaja reč'*, que Meščaninov, 1930, p. 25, appelle *jazykovaja reč'* : 'langage en langues', ou 'langage linguistique'), est le produit d'un long travail collectif, qui a mis des dizaines ou des centaines de millénaires à se dégager du «langage linéaire, ou figuratif, le langage des gestes et des mimiques»³⁰. Ce langage des gestes était, pour Marr, parfaitement adapté à ses tâches, il n'était pas un langage de brutes :

Le langage manuel, cependant, n'a rien d'un langage privé de réflexes conscients, ce n'est pas un langage qui serait le résultat non arbitraire de stimuli physiques intérieurs, le langage manuel suppose un appareil cérébral moteur techniquement développé, et un lien idéologique avec la société, même primitive, et le reflet de cette dernière dans des images montrées avec la main, avec une figurativité linéaire complémentaire au moyen du visage : les mimiques.

Le langage manuel non seulement donnait la possibilité d'exprimer ses pensées, les images-concepts et de communiquer avec la collectivité, mais encore de développer ses représentations comme moyens de communication avec sa tribu et avec les autres tribus et avec leurs membres particuliers [...]. (Marr, 1926b, p. 323 [2000, p. 162])

Quant à l'écriture, tout comme Vico, Marr considère qu'elle est apparue avant le langage sonore, et qu'en tout cas, elle provient directement du langage linéaire :

Le langage linéaire a dominé si longtemps que M. Pokrovskij a supposé, et, je pense, avec raison, que l'apparition de l'écriture était liée à des survivances du langage linéaire. (Marr, 1930b, p. 48, [2000, p. 161])

Meščaninov est plus précis que Marr dans les estimations : il pense que, sur les 360 000 ans qu'a traversés l'humanité, le langage gestuel a

²⁸ Cf. Eco, 1994, p. 131.

²⁹ Marr cite Wundt, mais à propos de la réfutation de la théorie des onomatopées, cf. Marr, 1926b, p. 318, [1936, p. 199].

³⁰ Marr, 1926, p. 278, [Marr, 2000, p. 155].

duré 300 000 ans.³¹ Ce langage gestuel, il l'appelle «*nejazykovaja reč'*», étonnant oxymore qu'on pourrait traduire par «langage non linguistique», ou «langage sans langues».

Le langage sonore est une nécessité, mais une perte en même temps, perte de deux traits intrinsèques qui en faisaient la singularité supérieure : iconicité et déicticité.

Mais ce langage avant les langues fait cohabiter deux rêves : il est parfois fait de signes directs, langage naturel, parfois déjà hautement arbitraire. Pour Meščaninov il est un jour devenu «insatisfaisant» (parce qu'on ne pouvait l'utiliser la nuit ni quand les mains étaient occupées par des outils, ou qu'il ne permettait pas d'affiner ses pensées (Meščaninov, 1930, p. 13), pour Marr, au contraire, il convenait parfaitement aux besoins de la communication. Mais les deux sont d'accord sur le fait que pendant très longtemps il y eut cohabitation du langage encore gestuel et du langage déjà sonore (comme chez Vico!), et les gesticulations et mimiques dont l'homme moderne accompagne encore ses discours sont des *vestiges* de cette époque archaïque.

2.2. L'ART DU TROPE

Au commencement du sens fut la métaphore, la métonymie ou la synecdoque. En effet, pour Marr, le moment où les langues (sonores) se sont dégagées du langage (muet) a correspondu avec la première métonymie, ou transfert fonctionnel du sens. Tant que l'homme travaillait avec la seule main, cette dernière coïncidait avec elle-même, elle était, pourrait-on dire, auto-signifiante. Le moment-clé de l'hominisation est celui où la main se trouve prolongée par le premier outil : la pierre. La pierre joue le même rôle qu'auparavant la main, cette identité de fonction la fait alors nommer du même nom que la main, puis c'est le tour du bâton, de la hache, du couteau en fer, et finalement de la pensée elle-même, qui prolonge la main. Le premier mot était né, par le premier trope. Il en va de même pour des chaînes de transfert fonctionnel telles que chien → renne → cheval, ou gland → blé.³² Cela explique le peu d'intérêt de la forme phonétique seule : c'est la fonction sociale d'un objet ou d'une représentation qui compte, et qui prend son sens dans une «idéologie», prise au sens de «conception du monde» d'une société particulière, notion superstructurelle dépendant de l'organisation socio-économique. C'est également par la synecdoque que Vico explique l'apparition du premier langage :

C'est ainsi que les poètes s'étaient d'abord exprimés ; car l'ordre des idées humaines veut que l'on observe la ressemblance qu'ont les choses entre elles, afin d'exprimer d'abord les unes par les autres, puis de prouver leur existence et

³¹ Meščaninov, 1930, p. 13.

³² Cf. l'article de E. Velmezova dans le même recueil.

leurs qualités par l'existence de choses de qualités identiques. (Vico, 1725 [1993, p. 155])

Là où innove Marr est qu'il fait fonctionner ensemble les tropes avec la composition. Pour lui, le mot 'nebo' ('ciel') dès le stade cosmique, a désigné, en composition avec 'eau' les nuages, la fumée, l'obscurité, en composition avec 'feu' la lumière, l'éclat, l'éclair, etc. et finalement, par glissements sémantiques le mot passe à 'astres' ('étoiles', 'soleil', etc.), à 'oiseaux', qui s'appellent alors «les petits cieux» (*nebesjata*)³³.

2.3. SE DELIVRER DE LA MATIERE SONORE : LE LANGAGE APRES LES LANGUES

Les langues, imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême (Mallarmé : *Crise de vers*, 1897)

Si Marr fait l'éloge du silence, c'est que la matière sonore est source de souffrance, elle qui fait obstacle au lien direct avec l'appréhension du sens visé. Il n'y a rien d'étonnant alors à ce que son idéal soit de s'en «libérer». Pour lui, la meilleure des langues est la non-langue, le langage silencieux. Il s'agit là d'une position extrêmement peu originale, qui, de la théologie hésychaste aux recherches poétiques de Mallarmé, sous-tend la révolte devant le fait qu'après la Chute les êtres humains aient été séparés du lien *im-médiat*, qu'il s'agisse de la vue de Dieu (cf. la lumière du Mont Thabor³⁴) ou du contact du liquide amniotique dans le sein maternel³⁵. Mais cette position de logophile³⁶ avait peu de chance d'être comprise du point de vue de la «science normale», aussi bien en URSS qu'en Europe occidentale ; elle était aussi bien inouïe qu'inaudible. En dehors du *mainstream*, elle est un avatar russe d'un courant de pensée qui a son histoire propre. Il apparaît alors que, dans ce cas précis, la notion de *tradition* (nationale) en linguistique perd aussi bien son sens que son intérêt ou sa raison d'être.

On comprend alors les apparentes courbures du temps chez Marr, qui ne remettent pas en cause une orientation générale vers le progrès, auquel on parvient le long d'un fil temporel qui n'est ni cyclique ni linéaire, mais en progression dialectique en trois étapes :

langage cinétique → langage sonore → langage-pensée

Si la langue sonore est une étape nécessaire, elle est néanmoins souffrance. La dernière étape, l'apothéose du langage «définitivement débarrassé de la matière sonore» est un avatar classique du parler angélique. Mais on comprend également que, si les premières langues étaient

³³ Marr : 1926b, [1936, p. 209].

³⁴ Sur le rapport entre l'hésychasme et les théories grammaticales, cf. Sériot, à paraître.

³⁵ Cf. Rank, 1924.

³⁶ Sur la notion de *logophilie*, cf. Pierssens, 1976.

primitives et gauches, faites d'une maigre poignée de mots polysémantiques, le premier langage, lui, ne l'était pas : il convenait parfaitement aux besoins de la communication.

Le système en trois stades chez Marr a la particularité de présenter une survalorisation du premier et du dernier, reposant sur le refus de l'aspect *phonique* du langage, qui correspond à la *division* (des classes et du sens) :

[...] c'est très tard que la société élabore la pensée logique et le système de création langagière (*jazykotvorčestva*) qui lui correspond, avec une perception formelle et technologique du monde, quand le langage-phonation prend le dessus sur la pensée, comme les classes dominantes déjà formées prennent le dessus sur les travailleurs, tout cela est l'anticipation du stade où la logique formelle, apanage de la pensée de classe, est remplacée, en même temps que la classe qui l'a créée, par la pensée dialectico-matérialiste du prolétariat, par une vision du monde idéologico-technologique, où la pensée prend le dessus sur la langue, et doit prendre encore plus le dessus, jusqu'à ce que non seulement le système du langage sonore soit remplacé dans la nouvelle société sans classes, mais encore que soit créée une langue unique, encore plus différente du langage sonore que celui-ci était différent du langage manuel, avec un nouvel outil de production qui va faire de toute l'humanité non seulement avec une pensée unique, mais avec un langage unique, le maître qui soumet l'espace et le temps. (Marr, 1931, p. 57, [2002, p. 148])

C'est par cette courbure du temps que Marr s'éloigne de Vico, qui pensait encore le temps de façon linéaire et uniformément vectorisée :

Le premier langage a été mental et divin, formé d'actes tacitement religieux, ou de cérémonies sacrées [...]. Cette langue convenait aux religions qui avaient plutôt besoin d'être respectées que comprises ; et elle était nécessaire aux peuples qui ne savaient pas encore prononcer les mots. Le second langage a été celui des entreprises héroïques. Il a été parlé au moyen des armes, et il s'est conservé dans la discipline militaire. Le troisième âge par mots articulés est employé aujourd'hui par toutes les nations. (Vico, 1725 [1993, p. 354])

Et c'est par son fantasme de lutte victorieuse de la pensée contre la langue que Marr se sépare de façon radicale de son contemporain Saussure, qui faisait du lien arbitraire entre les deux faces du signe la loi fondamentale du fait anthropologique :

[...] abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le recours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. [...] Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la

fois sur le plan indéfini des idées confuses (A) et sur celui non moins indéterminé des sons (B). (Saussure, 1972, p. 155-156)

Marr, lui, cherche le signe à une face, le sens sans le son, la feuille de papier à un seul côté, bref, la bande de Moebius.

CONCLUSION

On ne revient pas indemne d'une lecture approfondie des textes de Marr, même si on a pu éclairer quelques énigmes.

Ainsi, pourquoi est-ce un titre de gloire de parler une langue saturée de vestiges, de survivances et de fossiles de l'état le plus archaïque, le plus primitif ? Parce que ces langues nous rapprochent des temps anciens de l'état paradisiaque de non-séparation, du langage d'avant les langues sonores, du langage cinétique, le «langage d'action» de Condillac, langage naturel entièrement déictique et iconique.

Le langage idéal de l'avenir «définitivement débarrassé de la matière sonore» est un langage où l'on ne souffre plus de la division du signe, où l'obstacle du son ne vient plus s'interposer entre les humains et leur pensée.

Cette quête fascinée des états de langue les plus archaïques prend alors tout son sens, par les métaphores archéologiques et géologiques des couches profondément enfouies. La paléontologie linguistique est une descente dans les profondeurs d'une nostalgie : celle de l'état originel d'indistinction.

L'ancienneté et le caractère primitif de la langue n'est plus un défaut dont il faut se débarrasser (comme chez Jespersen), mais au contraire une supériorité : c'est ce qui nous rapproche le plus de l'idéal de transparence du langage primordial, idéal dont on trouve des exemples dans les multiples descriptions scolastiques du parler angélique.³⁷

Marr le fou / Marr le sage met en évidence un paradigme souterrain d'une épistémè qui ne dit pas toujours son nom : la science intégrale, reposant sur le refus de la coupure du signe. Ni fou ni sage, Marr appartient à une autre épistémè, que la «science normale» des années 1950 n'a pas réussi à évincer.

Il reste beaucoup à faire pour expliquer comment le climat culturel de l'URSS des années 1920-30 a pu favoriser des recherches qui sont un résumé de cinq siècles de questionnement sur l'origine du langage et de la pensée. Mais la méthode comparative, dans le temps et dans l'espace, a prouvé ici sa capacité de découverte, en deux domaines :

³⁷ Sur le parler angélique, cf. De Certeau, 1985 ; Suarez-Nani, 2002.

1) le décalage du temps et de l'espace

Certes, Vico n'a pas lu Engels. Mais Marr les a lus tous les deux. Il a fait un raccourci dans l'espace-temps. Il est donc en *décalage*. Mais ni plus ni moins que Saussure qui cherchait des mots sous les mots et tentait de mettre au jour les traces d'une société secrète de poètes dans le vers saturnien en latin. Cela implique-t-il que sa lecture ne présente pas d'intérêt ? Elle est au moins une façon de ne plus voir l'histoire des sciences et des idées dans une seule dimension, la linéarité universelle du temps rectiligne. La lecture attentive des textes du discours sur la langue en Russie nous met sur la voie d'un problème épistémologique qui attend encore sa solution : comment rendre compte des décalages spatio-temporels ?

2) la souffrance du signe

L'œuvre de N. Marr est un épisode de la longue quête humaine de la langue parfaite, c'est simplement un épisode dont on ne parle pas en «Occident»³⁸. Elle a ceci de particulier, par son traitement cavalier de l'axe du temps, de concilier aussi bien la quête du Paradis perdu d'avant les langues sonores, comme chez Leibniz ou Rousseau, que celle de la future langue idéale, comme chez les utopistes du tournant du XIXème et du XXème siècles. Le lointain futur est un retour fasciné à l'état paradisiaque d'indifférenciation primitive, de fusion collective, de non-séparation des mots et des choses, de relation transparente entre les deux faces du signe, la bande de Moebius d'un signe non clivé.

On redécouvre alors ce qu'on sentait venir : la langue idéale est une langue sans signes, autrement dit une non-langue.

© Patrick Sériot

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDREEV Andrej, 1929 : *Revolucio en la lingvoscienco*, Leipzig : Eldona Fako Kooperativa. [Une révolution en linguistique]
- 1929a : *Jazyk i myšlenie. Opyt issledovanija na baze materialističeskoj jafetičeskoj teorij*, Moskva. [La langue et la pensée. Essai d'étude sur la base de la théorie matérialiste japhétique]
- AUROUX Sylvain, 1984 : «Introduction», in S. Auroux (éd.) : *Histoire des idées linguistiques*, t. 1, Liège : Mardaga, p. 13-37.

³⁸ U. Eco (1994, p. 137) ne lui consacre que quelques lignes de seconde main, en citant Yaguello, 1984.

- BAGGIONI Daniel, 1977 : *Langue et langage dans la linguistique européenne* (Thèse d'Etat), Villeneuve d'Ascq : Presses univ. de Lille.
- BAUDELLOT Christian, 1971 : «Eclaircissement de quelques termes...», in SAPIR Edward : *Anthropologie*, Paris : Minuit, p. 359-390.
- BELEVICKIJ Sergej, 1931 : «O čem šel spor?», *Revoljucija i jazyk*, n° 1, p. 11-20. [Sur quoi portait la dispute?]
- BENVENISTE Emile, 1957 : c.-r. de L. Thomas : *The Linguistic Theories of N. Marr*, Berkeley, 1957, in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 53, fasc. 2, p. 16-18.
- BERGMANN F.-G., 1853 : *Les peuples primitifs de la race de Japhète*, Colmar.
- BERLIN Isaiah, 1976 : *Vico and Herder*, London : Hogarth.
- BOUDET Henri (Abbé), 1886 : *La vraie langue celtique et le cromleck de Rennes-les-bains*, s.l. : Bonnafous.
- BOXHORN (BOXHORNIIUS) Marcus Zuerus, 1654 : *Originum gallicarum liber, in quo veteris et nobillissimae Gallorum gentis origines, antiquitates, mores, lingua et alia eruuntur et illustrantur, cui accedit antiquae linguae britannicae lexicon brittanico-latinum*, Amstelodami.
- CONDILLAC Etienne Bonnot de, 1746 : *Essai sur l'origine des connoissances humaines : ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain*, Amsterdam ; réédition : Paris : INALF, 1961.
- 1775, *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme*, Londres : Libraires français ; rééd. in Charles PORSET (éd.) : *Varia linguistica*, Bordeaux : Ducros, p. 149-211.
- , 1947 : *Œuvres philosophiques*, t. 1, Paris : P.U.F.
- CREPON Marc (éd.), 2000 : *G. Leibniz. L'harmonie des langues*, Paris : Seuil.
- DE CERTEAU Michel, 1985 : «Le parler angélique. Figures pour une poétique de la langue», in Sylvain Auroux et al. : *La linguistique fantastique*, Paris : Denoël, 1985, p. 114-136.
- DESMET Piet, 1996 : *La linguistique naturaliste en France*, Louvain : Peeters.
- DROIXHE Daniel, 1978 : *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)*, Genève : Droz.
- ECO Umberto, 1994 : *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris : Seuil.
- ELLENBERGER François, 1987 : «Jan van Gorp (Goropius Becanus), 1518-1572 : un pionnier méconnu de l'étude des fossiles au XVI^e siècle», *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie*, 3^e série, t. 1, n° 2, p. 9-27.
- FOUCAULT Michel, 1969 : *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.

- GRELL Chantal & MICHEL Christian, 1989 : *Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- ISAČENKO Aleksandr, 1978 : «Marr — redivivus?», *Russian Linguistics*, n° 4, p. 83-87.
- JAKOBSON Roman (ed.), 1985 : *N.S. Trubetzkoy's Letters and Notes*, Berlin : Mouton - de Gruyter.
- LATIN Brunet (LATINO Bruneto), vers 1265 : *Li Livres dou tresor*, rééd. : Paris : Imprimerie impériale, 1863.
- LAURAT Lucien, 1951 : *Staline, la linguistique et l'impérialisme russe*, Paris : Les îles d'or.
- LEIBNIZ G.W., 1710 : *Brevis designatio meditationum de Originibus Gentium ductis potissimum ex indicio linguarum*, dans *Miscellanea Berolinensia*, I (1er vol. des Mémoires de la Kgl. Wissensch. Societät, future Akademie), Berlin.
- L'HERMITTE René, 1987 : *Marr, marrisme et marristes. Une page d'histoire de la linguistique soviétique*, Paris : Institut d'Etudes slaves.
- MARR Nikolaj, 1926 : «K proisxoždeniju jazykov», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii, Sbornik statej N.Ja. Marra*, Naučno-issledovatel'skij institut ètničeskix i nacional'nyx kul'tur narodov Vostoka SSSR, n° 8, Izdanie instituta, Moskva-Leningrad, p. 278-283. [L'origine des langues]
- 1926a : *Čuvaši-jafetidy na Volge*, Čeboksary : Čuvašskoe gosud. izdatel'stvo. [Les Tchouvaches-Japhétides sur la Volga]
- 1926b : «O proisxoždenii jazyka», *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii, Sbornik statej N.Ja. Marra*, Naučno-issledovatel'skij institut ètničeskix i nacional'nyx kul'tur narodov Vostoka SSSR, n° 8, Izdanie instituta, Moskva-Leningrad, p. 286-336. [De l'origine du langage]
- 1926c : *Po etapam razvitija jafetičeskoj teorii*, Moskva-Leningrad. [Au long des étapes de la théorie japhétique]
- 1926d : «K voprosu o pervobytnom myšlenii v svjazi s jazykom v osveščennii A. A. Bogdanova», in *Vestnik Kommunističeskoj Akademii*, Kn. XVI, p. 133-139. [La question de la pensée primitive en liaison avec le langage dans l'éclairage de A. Bogdanov]
- 1928 : *Jafetičeskaja teorija*, Baku. [La théorie japhétique]
- 1930 : *Jazyk i pis'mo*, t. VI, n° 6. [Le langage et l'écriture]
- 1930a : *Rodnaja reč — mogućij ryčag kul'turnogo pod'ema*, Leningrad : Vostočnyj institut, repris dans Marr, 1935, p. 393-435. [La langue maternelle, puissant levier de l'essor culturel]
- 1930b : *K voprosu ob istoričeskom processe v osveščennii jafetičeskoj teorii*, Moskva. [Sur la question du processus historique à la lumière de la théorie japhétique]
- 1932 : «Jazyk i sovremennost'», *Izvestija GAIMK*, n° 60. [Le langage et la modernité]

- 1933 : «Počemu tak trudno stat' lingvistom teoretikom?», in N. Marr (éd.) : *Jazykovedenie i materializm*, Leningrad : Priboj, 1929. [Pourquoi est-il si difficile de devenir linguiste théoricien?]
- 1933a : *Izbrannye raboty*, t.I, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo. [Travaux choisis]
- 1935 : *Izbrannye raboty*, t.V, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo. [Travaux choisis]
- 1936 : *Izbrannye raboty*, t.II, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo. [Travaux choisis]
- , 2002 : *Jafetidologija*, Moskva : Kučkovo Pole. [Japhétidologie]
- MEILLET Antoine & COHEN Marcel, 1924 : *Les langues du monde*, Paris : Champion.
- MEŠČANINOV Ivan, 1930 : *Jafetidologija i marksizm*, Baku : AZGNII. [La japhétidologie et le marxisme]
- MÜLLER Max, 1868 : *On the Stratification of Language*, Trad. fr : *La stratification du langage*, Paris : Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, 1869.
- OLENDER Maurice, 1989 : *Les langues du Paradis*, Paris : Seuil-Gallimard.
- 2001 : «La langue d'Adam et Eve», *Science et avenir*, n° 125.
- PEI Mario, 1949 : *The Story of Language*, New York : Harper & Row; trad. fr. : *Histoire du langage*, Paris : Payot, 1954.
- PERROT Jean, 1984 : «Benveniste et les courants linguistiques de son temps», *Colloque Benveniste aujourd'hui*, Paris : Société pour l'information grammaticale.
- PIERSSSENS Michel, 1976 : *La Tour de Babil*, Paris : Minuit.
- POLIAKOV Léon, 1987 : *Le mythe aryen*, Bruxelles : Complexe.
- RANK Otto, 1924 : *Le traumatisme de la naissance*, trad. fr. Paris : Payot, 2002.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1781 : *Essai sur l'origine des langues* [rééd. 1990 : Paris : Folio-Gallimard].
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 : *Cours de linguistique générale*, Lausanne : Payot; rééd. : Edition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris : Payot, 1972.
- SERDJUČENKO Georgij, 1931 : «Staroe i novoe v nauke o jazyke», *Na pod"ëme*, n° 4, p. 156-175. [L'ancien et le nouveau dans la science du langage]
- SERIOT Patrick, 1996 : *N.S. Troubetzkoy : l'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège : Mardaga.
- , à paraître, 2006 dans *Langages* : «A quelle tradition appartient la tradition grammaticale russe?».
- SUAREZ-NANI Tiziana, 2002 : *Connaissance et langage des anges*, Paris : Vrin.
- SWIGGERS Pierre, 1997 : *Histoire de la pensée linguistique*, Paris : P.U.F.

- TRUBECKOJ Nikolaj, 1905 : «Finnskaja pesn' Kulto neito kak pereživanje jazyčeskogo obyčaja», *Etnografičeskoe obozrenie*, t. XVII, n° 2/3, p. 231-233. [Le chant finlandais 'Kulto neito' comme survivance d'une coutume païenne]
- VICO Gian-Battista, 1725 : *La scienza Nuova*; tr. fr. *La science nouvelle*, Paris : Gallimard - TEL, 1993.
- VINSON Julien, 1905 : «Conférence de linguistique. Les divers buts de l'étude du langage», *Revue de linguistique et de philologie comparée*, n° 38, p. 163-191.
- VOLOŠINOV Valentin, 1930 (2e éd.) : *Marksizm i filosofija jazyka*, Leningrad : Priboj. [Le marxisme et la philosophie du langage]
- YAGUELLO Marina, 1984 : *Les fous du langage*, Paris : Seuil.
- ZAPATA René, 1983 : *Luttes philosophiques en URSS (1922-1931)*, Paris : P.U.F.



Une séance de travail à l'Institut du langage et de la pensée, Léninegrad, 1934.

Debout, à droite : N. Marr.

(Source : Institut de recherches linguistiques de l'Académie des sciences, Saint-Pétersbourg)

Marr et Jakovlev : deux projets d'alphabet abkhaz

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé : Notre article se fonde sur une comparaison du projet d'«alphabet analytique abkhaz» que N. Marr élaborait au tournant du XIX^e et du XX^e siècle avec l'alphabet abkhaz qui fut proposé 20 ans plus tard par son compatriote N. Jakovlev. L'article prend comme point de départ l'hypothèse que, malgré les différences fondamentales qui divisent les deux linguistes au sujet des principes linguistiques de l'élaboration d'un alphabet, leurs points de vue méthodologiques sont très proches. Après une comparaison de ces points de vue, nous constatons que leur affinité repose sur le fait qu'ils appartiennent à une même époque de l'étude des langues de l'URSS en général, et des langues caucasiennes en particulier. Nous concluons ensuite que Marr et Jakovlev ont en commun le désir d'élaborer une nouvelle linguistique fondée sur l'étude des langues non écrites et peu connues. Mais, passionné par la nouveauté de sa nouvelle doctrine sur le langage, Marr ne remarque pas la nouveauté de l'approche «phonologique» de l'alphabet avancée par Jakovlev et reste prisonnier de son approche «phonétique».

Mots-clés : Marr, Jakovlev, édification linguistique, alphabet, phonologie, abkhaz, unification des alphabets

«Au point de vue linguistique, [l'abkhaz] c'est bien la langue la plus difficile et la moins harmonieuse de tout le Caucase».¹

«M. Marr a promis de publier une nouvelle grammaire de cette langue, et il faut espérer que les théories linguistiques un peu extravagantes de cet éminent caucasologue ne l'empêcheront pas d'en donner un tableau exact et objectif».²

INTRODUCTION

L'alphabet abkhaz se trouve au centre du débat qui divisa, entre 1926 et 1931, deux linguistes soviétiques de renom, Nikolaj Jakovlev (1892-1974) et Nikolaj Marr (1864/65-1934). Parmi les nombreuses discussions sur les problèmes de l'élaboration des alphabets qui distinguent cette période troublée de l'histoire de l'URSS, les deux projets concurrents d'alphabet abkhaz présentent un intérêt tout particulier pour l'histoire de la linguistique. Les deux enjeux majeurs de ce débat sont 1) proposer un alphabet pour une langue d'une extrême richesse sonore et 2) décider du principe de l'élaboration de cet alphabet.

Le débat que nous allons analyser ici est révélateur de l'état de la pensée linguistique en URSS de l'entre-deux-guerres. Il oppose deux personnages de profils scientifiques très divergents : si, pour Jakovlev, l'élaboration des alphabets pour les peuples du Caucase est son activité principale, pour Marr, il s'agit de son unique tentative d'appliquer sa doctrine à un alphabet. Mais son projet d'«alphabet analytique» avait, selon lui, une importance capitale, aussi bien scientifique que méthodologique. C'est moins à une comparaison des alphabets en soi qu'à une comparaison des positions que défendent Jakovlev et Marr dans les questions d'alphabet que nous voulons consacrer notre article.

LES DEUX ALPHABETS CONCURRENTS

Il faut commencer par une histoire factuelle des deux projets concurrents. L'alphabet analytique avait été élaboré par N. Marr avant la Révolution. Il le publie en 1926 et le dédie au I^{er} Congrès turkologique.³ Cet alphabet, extrêmement compliqué, se composait de 76 (78) lettres,⁴ et c'est son côté

¹ Troubetzkoy, 1924, p. 338.

² *Ibid.*, p. 342.

³ Le I^{er} Congrès Turkologique eut lieu en février 1926 et réunit un peu plus de cent délégués, représentants des organisations scientifiques et publiques de toutes les républiques et régions autonomes turko-tatares ainsi que vingt personnes du monde scientifique. A propos de la portée que cet événement eut pour la suite des événements, voir Simonato Kokochkina, 2003.

⁴ Cf. la figure n° 1, tirée de Marr, 1933 [1926], p. 350.

peu pratique qui le conduisit en grande partie à sa perte. Ce sont les enseignants abkhaz qui soulevèrent ces problèmes pratiques, se référant notamment au fait que les élèves oubliaient l'alphabet rien que pendant les trois mois de leurs vacances d'été. Du point de vue de la polygraphie également, l'alphabet proposé par Marr s'avéra bien vite très incommode.

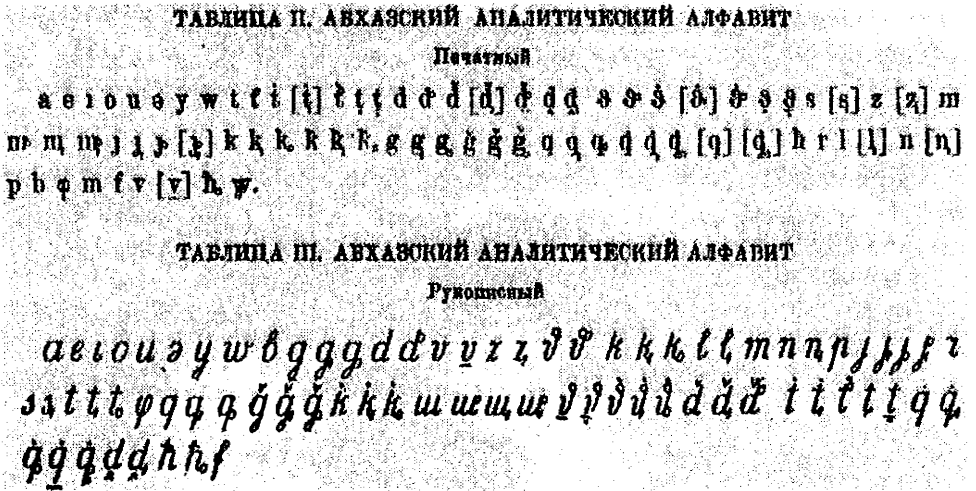


Figure n° 1

Новый абхазский алфавит.

СОГЛАСНЫЕ							
ААА	УАА	ААА	УАА	ААА	УАА	ААА	УАА
т	т	ф	ф	б	б	д	д
п	п	з	з	у	у	з	з
л	л	с	с	т	т	т	т
т	т			д	д	т	т
з	з	л	л	д	д	д	д
д	д	у	у	г	г	з	з
г	г	и	и	г	г	т	т
х	х	н	н	к	к		
з	з	н	н	к	к	д	д
и	и	р	р	з	з	з	з
р	р	ф	ф	т	т	з	з
ГЛАСНЫЕ							
а	а	о	о	е	е	и	и
		и	и	э	э		
ПОДПИСАНЫ И УДОБНЫ О-Т-М СМЕРЧЕНКО							
у ф							

Figure n° 2

Présentons brièvement la suite des polémiques : les leaders locaux de l'Abkhazie adressent en 1927 une demande d'aide au Comité Central Fédéral du Nouvel Alphabet Turk.⁵ En 1928, le 1^{er} Plénium du Comité du Nouvel Alphabet ratifie l'abandon de l'alphabet de Marr et décrète l'élaboration d'un nouvel alphabet fondé sur le «nouvel alphabet turk».⁶ Cet al-

⁵ Cf. *Stenografičeskij otčet Vtorogo Plenuma*, 1929, p. 7.

⁶ *Kul'tura i pis'mennosti' Vostoka*, 1928, II, p. 18. Le projet de «Nouvel Alphabet Turk» fut élaboré en 1926, sur résolution du 1^{er} Congrès Turkologique, comme un seul et même alphabet pour tous les peuples turko-tatares. Dans cet alphabet, les sons analogues dans différentes langues étaient désignés par les mêmes lettres. Pour les sons d'une de ces langues ne possédant pas de parallèles dans les autres langues, on utilisait des signes particuliers auxiliaires qui faisaient partie uniquement de cet alphabet. Ainsi, l'alphabet unifié se composait, d'abord, d'un répertoire commun de lettres ayant partout la même signification sonore, et, ensuite, de lettres auxiliaires pour chaque alphabet servant à

phabet est alors créé par le Comité en collaboration avec les cadres nationaux et accordé avec les alphabets des autres peuples du Caucase Nord. Appelé «alphabet abkhaz unifié», il se compose de 49 lettres et c'est un des alphabets qui comportent le plus de lettres parmi ceux utilisés en URSS à cette époque.⁷ En 1930, le IV^e Plénum constate que les leaders abkhaz avaient refusé définitivement le projet de Marr et s'étaient mis à introduire l'alphabet unifié. Le travail consiste alors en premier lieu à propager le nouvel alphabet auprès des masses, à créer les cadres nationaux et à retirer les livres imprimés dans l'ancien alphabet. Le délai du passage au nouvel alphabet était fixé au 1^{er} janvier 1931.⁸

1. LES PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES

Il peut sembler surprenant de constater que les positions méthodologiques de Jakovlev et de Marr sont très proches. Cette ressemblance frappante du point de vue de deux linguistes aussi différents s'explique par le fait qu'ils appartiennent à une même époque et au même pays. Dans les années où la doctrine de Marr ne fait que commencer sa marche triomphale, Marr n'est pas le seul à proclamer certains mots d'ordre et à énoncer certaines thèses qui vont être analysées plus bas. Une des nombreuses raisons de la réceptivité de sa future doctrine et de son accueil chaleureux dans la communauté scientifique pourrait se formuler comme suit : les thèses qu'il soutenait étaient «dans l'air». Une comparaison des thèses de Marr et de Jakovlev en matière d'alphabets à partir de quelques concepts clés nous en fournit une illustration.

1.1. UNE NOUVELLE LINGUISTIQUE

Les deux savants, Jakovlev et Marr, proclament comme un de leurs buts l'élaboration d'une nouvelle linguistique qui devrait remplacer les études indo-européennes. De ce point de vue, leurs conceptions s'inscrivent pleinement dans leur temps où la linguistique soviétique vit une période de grands bouleversements.

Marr renverse le schéma de l'évolution des langues proposé par les comparatistes. Il proclame la nouveauté de son regard global sur la nation, les langues nationales, et notamment celles sans écriture. «Les études indo-européennes se fondent sur le fait que dans les sciences humaines, la science existe pour elle-même, et les choses pour elles-mêmes», constate-t-il dans son article «Alphabet analytique abkhaz».⁹

représenter quelques sons qui existaient uniquement dans certaines langues. Jakovlev pensait pouvoir ramener le nombre total de lettres de cet alphabet, rebaptisé en «nouvel alphabet», à 77 ou 79 (Cf. Jakovlev, 1932, p. 42).

⁷ Cf. la figure n° 2, tirée de Čoban-Zade, 1928, p. 31.

⁸ Cf. *Stenografičeskij otčet Četvertogo Plenuma*, 1931, p. 28.

⁹ Marr, 1933 [1926], p. 322.

Jakovlev recherche, quant à lui, une «linguistique appliquée» fondée sur l'étude des parlers vivants par opposition à l'étude de l'histoire des langues, typique de la linguistique prérévolutionnaire. En 1929 Jakovlev explique dans les termes suivants ce qu'il entend par «linguistique appliquée».

Avant la révolution, l'intérêt pour les langues et les cultures qui possédaient une écriture ancienne prédominait. [...] Et voilà que dans cette nouvelle situation, au fur et à mesure que l'on a dû *élargir l'étude des langues aux langues vivantes sans écriture* [...] les considérations des savants sur la base même de la science devaient changer [...]. La science a dû répondre et construire une discipline spécifique qui est en train d'être élaborée par les savants du nouveau courant. Cette discipline s'appelle linguistique appliquée. (*Stenografičeskij otčet Vtorogo Plenuma*, 1929, p. 105-106)

Qu'est-ce que la linguistique appliquée ? [...] La linguistique appliquée qui est en train de naître [...] est appelée à servir les peuples des nationalités orientales dans l'élaboration des nouveaux alphabets, de l'orthographe, etc. (*Ibid.*)

Dans une époque qui vit des changements spectaculaires de la société, les deux linguistes désiraient rapprocher la théorie de la pratique, en d'autres mots, relier organiquement la science du langage avec la production, l'utiliser pour l'«édification linguistique». Ainsi, Marr s'interroge sur la possibilité d'utiliser les acquis de la théorie japhétique lors de l'élaboration des alphabets pour les peuples sans écriture¹⁰.

1.2. UN INTÉRÊT POUR LES LANGUES CAUCASIENNES

Les deux linguistes font référence aux langues du Caucase qui ne possédaient pas de forme écrite (malgré les multiples tentatives des intellectuels locaux et de P. Uslar).¹¹ Comme V. Alpatov le souligne dans son livre *Histoire d'un mythe*, le projet de l'alphabet analytique abkhaz est le seul apport des marristes à l'édification linguistique¹². Mais Marr confère à cet alphabet une importance primordiale. Il considère que la linguistique japhétique, nouvelle doctrine du langage, utilise trois procédés dans ses recherches : un système graphique tout particulier reflétant de manière

¹⁰ Cité d'après Vruble', 1931, p. 126.

¹¹ P. Uslar (1816-1875) pourrait à juste titre être considéré comme le pionnier de la caucasologie. Il réalisa une première expérience en matière d'étude de la phonétique des langues caucasiennes avec ses ouvrages *Abxazskij jazyk* [La langue abkhaze] et «Ob izučenii kavkazskix jazykov» [Sur l'étude des langues caucasiennes] qui présentaient une grande avancée pour la pensée linguistique de son époque. Dans ce dernier article, Uslar attirait l'attention sur «une circonstance dont la méconnaissance peut induire de grandes difficultés», à savoir le fait que dans les questions d'alphabet, il est nécessaire de se fonder d'un côté, sur les «quantités de sons» [zvukokoličestvo], i.e. les variations de sons selon les dialectes et selon la prononciation individuelle, et de l'autre côté, sur la «qualité des voyelles», autrement dit, les formations sonores stables, ou types sonores, qui différencient les mots et les formes de la parole (cité d'après Beljaev, 1930, p. 134).

¹² Alpatov, 1991, p. 51.

fidèle les sons de toutes les langues, l'analyse en quatre éléments et l'alphabet analytique.¹³ Cette vision fut exposée dans «L'alphabet analytique abkhaz» (1926) et «La doctrine du langage à l'échelle universelle et la langue abkhaze» (1928). Pour Marr, l'alphabet analytique est particulièrement important comme exemple d'alphabet universel résumant le répertoire phonétique de toutes les langues du monde.

Notre transcription est plus conséquente et va plus loin en reflétant dans ses lettres le système sonore d'une langue donnée, construit sur les correspondances régulières dans la phonétique des formations tribales apparentées ou dans les changements réguliers des sons des différentes époques. Les lettres [...] donnent toutes ensemble une image claire non seulement de la langue en question, mais aussi de toutes les langues japhétiques, et puisque les langues japhétiques constituent la base de toutes les langues européennes et des familles adhérant aux groupes et familles européennes, — sémitiques, turkes, finno-ougriennes et prométéistes (dites indo-européennes), — l'alphabet japhétique a de grandes perspectives de développement futur. (Marr, 1933 [1926], p. 336)

Pour Jakovlev, il est important d'étudier les langues sans écriture, les «langues vivantes», et non pas les langues sous leur forme écrite :

Il n'y a que cette direction de la linguistique évolutive qui découle de l'étude des parlers vivants, et non pas de l'étude des livres anciens, qui soit apte à résoudre les problèmes de la linguistique statique. (*Stenografičeskij otčet vtorogo*, 1929, p. 77-78)

1.3. CONTRIBUER À L'ÉVEIL DES NATIONS AU SEIN DE L'UNION

Les deux linguistes pensent que leur travail aidera à l'éveil des nations au sein de l'URSS. Ils proclament la nécessité d'établir une coordination entre la science et les problèmes régionaux. Mais pour cela, il faut le soutien des leaders locaux, qui doivent être concernés par l'éducation des masses. Ainsi, selon Marr,

Les peuples arriérés doivent être initiés à la culture aussi bien que la population russe, non moins arriérée que les premiers. [...] La liquidation de l'analphabétisme, ce n'est que l'*alpha* de la société soviétique. (Marr, 1933 [1926], p. 325)

Jakovlev reprend les paroles de Lénine qui affirme qu'on ne peut pas construire le communisme dans une campagne illettrée. En suivant la logique de l'époque, dans son intervention au I^{er} Plénium du Conseil Scientifique du Comité du Nouvel Alphabet, un collègue de Jakovlev, Djakov,¹⁴ au nom du Comité Central Interfédéral du Nouvel Alphabet Turk cité pré-

¹³ Marr, 1928, p. 82-83.

¹⁴ Nous ne possédons malheureusement pas de renseignements sur ce personnage.

cédemment, voit l'alphabet comme un moyen d'essor culturel d'une langue et d'une culture nationales. En effet, d'après lui, l'alphabet véhicule une image forte de la politique linguistique du pays des Soviets.

Les alphabets de l'Europe occidentale sont à l'opposé complet de nos principes sur l'édification linguistique. Par quoi se caractérisent les alphabets de l'Occident, notamment ceux des nationalités les plus anciennes ? Premièrement, il y règne une forme ancienne, historiquement formée de l'écriture et de l'orthographe, et l'alphabet ne correspond pas toujours à l'esprit de la langue ni ne reflète toujours ses particularités. Prenons ainsi l'alphabet anglais, l'alphabet français ; la plupart des alphabets qui sont utilisés en Occident ne correspondent pas au caractère de la langue. (Djakov, 1933, p. 172)

Le développement de l'écriture nationale, ainsi que l'édification des alphabets nationaux, sont vus comme une partie très importante du développement des cultures de l'Union, nationales par leur forme.¹⁵ Les deux projets s'inscrivent donc pleinement dans le mouvement pour l'éveil des peuples de l'URSS. Marr remarque cependant que la plupart des peuples dits «arriérés» sont sceptiques quant à la nécessité d'étudier leur propre langue. Il cite l'exemple d'un Daghestanais invité à Leningrad pour approfondir ses connaissances dans sa langue maternelle et qui, croyant inutile d'apprendre sa langue maternelle, trouva plus utile d'apprendre le turc. Par exemple, constate Marr, le peuple abkhaz reste sur le même niveau de développement culturel malgré le développement technique.¹⁶

1.4. UN ALPHABET COMME MOYEN POUR UNIFIER LES PEUPLES DE L'UNION

Les deux savants envisagent leurs alphabets comme moyens pour unifier les peuples. Ils partagent le même *leitmotiv* qui va à l'encontre de ce qu'ils appellent «la linguistique bourgeoise». Marr écrit «si la doctrine du langage englobe l'échelle universelle, il faut en même temps poser la question de l'écriture unie à l'échelle mondiale».¹⁷ C'est de ce point de vue que Marr critique les pays bourgeois, tout comme la Russie d'avant la révolution. L'écriture visait alors à diviser les travailleurs : «l'unité de l'écriture (celle de l'alphabet à base latine), dit Marr, ce n'est qu'une fiction».¹⁸

L'ancienne science supposait l'existence de différentes familles de langues n'ayant rien en commun. L'idée même et le projet de l'alphabet unifié ne pouvaient apparaître qu'avec la constitution de la nouvelle doctrine du langage. Celle-ci relie les langues des différentes familles, et représente comme des dé-

¹⁵ Djakov, 1933, p. 171.

¹⁶ Marr, 1933 [1926], p. 326.

¹⁷ Vruble', 1931, 126.

¹⁸ Marr, 1926, cité d'après Vruble', 1931, p. 127.

pôts des diverses époques du processus uni de glottogénèse. (Marr, 1933 [1928], p. 82-83)

Jakovlev pense lui aussi que l'unification des alphabets est une composante nécessaire à l'unification future des peuples de l'URSS.

L'essence de l'unification consiste dans ce que, en contrepoids aux formes de caractère différent, bourgeoises, nationales, de l'alphabet latin qui servent à désunir les travailleurs des différentes nationalités (difficultés de lecture de textes, d'étude de langues et autre), en URSS pour la première fois a été créée la forme avancée de l'alphabet à base latine qui unit culturellement les travailleurs tout en laissant le libre champ pour que les particularités linguistiques nationales de chaque nationalité se révèlent et se développent. (Jakovlev, 1932, p. 42)

Jakovlev tient à souligner, à propos de son projet d'alphabet abkhaz ayant pour base le «nouvel alphabet turk» (cf. *supra*), qu'il ne s'agit pas d'une simple transposition de l'alphabet latin en URSS : il a été transformé afin que les sons identiques et proches dans leur prononciation soient dans la mesure du possible désignés par les mêmes lettres.¹⁹

1.5. FACILITER LA COMMUNICATION DES PEUPLES DU CAUCASE ET LEUR UNIFICATION CULTURELLE

Les deux savants proclament que leur but est de faciliter la communication des peuples du Caucase et de les unifier culturellement. «La pluralité des langues est un fléau, une barrière dans le progrès du Caucase», dit Marr. Nous retrouvons la même thèse chez Jakovlev dans son article «Unification des alphabets pour les peuples montagnards du Caucase» (1930). Il faut dire que le besoin d'unifier les alphabets était un des *leitmotive* des discussions de cette période parmi les collaborateurs du Comité Central Fédéral du Nouvel Alphabet. Ce besoin est expliqué en ces termes :

La division ethnographique des peuples montagnards ne leur donne pas la possibilité de se développer tant qu'existeront des barrières telles qu'une forme d'expression graphique étrangère à leur écriture. Ces peuples n'ont pas une population suffisante et leurs territoires sont trop petits pour que leur développement culturel se fasse sans échanges. L'unification de leurs alphabets est le meilleur moyen contre cela. (Jakovlev, 1930b, p. 30)

Il est à souligner cependant que, si Jakovlev se prononce en faveur de l'unification des alphabets pour les peuples du Caucase, il s'oppose radicalement à Marr dès que l'on évoque l'idée d'unifier les alphabets à une échelle plus vaste. Pour Jakovlev, les limites de la communauté parlante qui va employer cet alphabet s'arrêtent aux frontières de l'Union. Cette prise de position est soulignée à plusieurs reprises dans son article

¹⁹ Jakovlev, 1932, p. 41.

«Alphabet analytique ou 'nouvel' alphabet ?» (1931) écrit sous l'impact du discours de Staline au XVI^e congrès annonçant le début d'une lutte contre le chauvinisme grand-russe et le nationalisme local.

Poser le problème de l'alphabet déjà à l'échelle mondiale c'est oublier que ce problème ne peut pas être résolu en dehors des conditions d'une société socialiste universelle. Mais nous vivons actuellement dans les conditions de l'édification du socialisme dans un seul pays, dans une période de transition. Il faut résoudre actuellement non pas le problème de l'alphabet à l'échelle mondiale, mais celui de l'unification des alphabets dans l'URSS, en tant que pas vers l'alphabet mondial. (Jakovlev, 1931, p. 51)

De ce point de vue Jakovlev rejette le radicalisme de Marr et des japhétologues, et le qualifie de «déviotionnisme de gauche» dans les questions de la politique linguistique. Créer une écriture universelle à l'étape présente de l'édification du socialisme équivaut, selon Jakovlev, à contredire les consignes données par le XVI^e congrès du parti et par Staline.

2. LES PRINCIPES LINGUISTIQUES : LE PHONÉTICIEN RENCONTRE LE PHONOLOGUE

Les thèses des deux linguistes commencent à diverger dès qu'ils touchent aux exigences scientifiques. Tous les deux sont convaincus de la nécessité d'élaborer un alphabet uni en tenant compte des particularités phonétiques des langues parlées par les ethnies.²⁰ Ils ont une même exigence méthodologique : représenter chaque son simple par un signe simple, et chaque son complexe, par une lettre complexe, en gardant le signe de base.

Marr critique les diverses tentatives éparées, comme la transcription latine pour le tcherkesse. «L'invention au Moyen Age, dit-il, des alphabets géorgien et arménien avait des principes plus scientifiques que certains des alphabets élaborés dans la multitude d'instituts scientifiques».²¹ «Les résultats ne se feront pas attendre», conclut-il, tout musulman dira :

[...] il vaut mieux retourner à l'écriture arabe et garder la langue arabe, langue universelle culturelle du Coran plutôt qu'adopter une langue, mais aussi une écriture, qui ne nous font pas sortir des limites de notre vallée où nous pouvons communiquer sans écriture. (Marr, 1933 [1926], p. 326)

Marr pense que c'est justement l'alphabet analytique abkhaz qui peut servir de base, dans le futur, à l'alphabet universel. Nous pourrions résumer son alphabet par la formule suivante :

76+n+n+n+n lettres [=« sons »]

²⁰ Marr, 1926, p. 330.

²¹ Marr, 1926, p. 326.

C'est une logique qui correspond tout à fait à celle de Jakovlev lorsqu'il conçoit le «nouvel alphabet» comme le premier pas vers un alphabet universel. Ce processus s'inscrit, d'après lui, dans celui de l'unification de l'humanité. Dans le chemin vers cette humanité unie, l'unité de l'écriture est une nécessité.

Cet alphabet, connu sous le nom de «nouvel alphabet turk» est élaboré de façon que *les sons analogues dans différentes langues soient désignés par les mêmes signes graphiques – lettres*. Pour les sons singuliers de certaines langues, ne possédant pas de parallèles dans les autres langues, on utilise des signes particuliers auxiliaires qui font partie uniquement de cette langue. Ainsi, l'alphabet unifié se compose, d'abord, d'un répertoire commun des lettres ayant partout la même signification sonore, et, ensuite, de lettres auxiliaires pour chaque alphabet servant à représenter le peu de sons qui existent uniquement dans certaines langues. (Jakovlev, 1930a, p. 32-33)

Voici ce que Jakovlev reproche aux précédents créateurs d'alphabets :

S'il est nécessaire de construire un alphabet scientifiquement fondé destiné à la communication de masses, pensaient-ils, *il ne peut pas exister un autre alphabet scientifiquement fondé que la transcription phonétique*. [...] Il est facile de comprendre que les représentants de ce courant proposent souvent les transcriptions phonétiques qu'ils ont élaborées (contenant plusieurs signes, parfois très compliqués, choisis au hasard) comme projets d'alphabets pratiques. (Jakovlev, 1928, p. 125)

C'est à ce courant que Jakovlev associe Marr. Selon Jakovlev, le défaut fondamental de la conception de Marr est le fait que ce dernier ne sait pas différencier les phonèmes et leurs nuances.

Le théoricien phonéticien doit découvrir théoriquement dans une langue donnée toute la richesse de son répertoire sonore (les phonèmes et leurs nuances) justement pour pouvoir, dans le projet pratique de l'alphabet, se libérer de tout ce qui est superflu et choisir uniquement le répertoire de lettres pratiquement nécessaire. [...] De plus, la transcription analytique garde en partie, comme survivance du mécanisme physiologique et acoustique des phonéticiens-indo-européanistes, une non-distinction des phonèmes et de leurs variantes. (Jakovlev, 1931b, p. 51)

L'alphabet de Marr ne peut, d'après Jakovlev, servir à aucun des buts que son auteur s'était fixés, c'est-à-dire qu'il ne peut être utilisé ni comme alphabet de base pour un alphabet universel, ni comme une transcription phonétique se voulant «scientifique».

S'il s'agit d'exigences scientifico-linguistiques des transcriptions phonétiques, à elles seules les langues tcherkesses et leurs dialectes auraient besoin d'une

centaine de signes. S'il s'agit d'alphabets pratiques, de nouveau, rien que les cinq langues du Caucase nord nécessiteraient au minimum 60 (58) lettres, nombre que l'abkhaz couvre au premier abord, mais le malheur est que plusieurs parmi ces sons, tout comme ceux des langues montagnardes du Daghestan, sont absents dans l'abkhaz. L'alphabet analytique abkhaz ne possède donc pas de signes qui leur correspondent. Ainsi, l'alphabet analytique abkhaz ne couvre pas du tout les exigences optimales des neuf langues littéraires du Caucase nord et du Daghestan, sans parler des langues du monde. (Jakovlev, 1931, p. 47)

Mais, continue Jakovlev, pour finir on obtient plusieurs alphabets, car les significations phonétiques des lettres sont différentes et particulières pour chaque langue. La langue abkhaze ne possède pas moins de 78 sons.

L'alphabet qui transcrit ces phonèmes couvre, selon Marr, les exigences de la plupart des langues japhétiques du Caucase. Ce défaut vient selon Jakovlev du fait que l'alphabet analytique avait été créé par Marr au départ pour une langue concrète, l'abkhaze, et c'est pour cette raison que plusieurs catégories de sons courants dans les langues du monde n'y ont pas trouvé de désignation. Tout en reconnaissant l'importance de l'alphabet analytique de Marr pour la transcription phonétique des langues caucasiennes, Jakovlev prononce un verdict sévère : l'alphabet analytique, qui était un acquis important pour son temps, est obsolète et exige d'être refait, tout comme la transcription japhétidologique.

Voici comment se présente l'alphabet abkhaz de Jakovlev :

33+n+n+n lettres [«phonèmes», sons principaux]

La comparaison des deux formules d'alphabets illustre bien l'avancée théorique de Jakovlev dont Marr ne s'est pas rendu compte. Marr se retrouve prisonnier des «sons» sans voir la nouveauté des «phonèmes» dont Jakovlev propose de tenir compte lors de l'élaboration des alphabets. En relisant les textes de Jakovlev de cette période et des années précédentes, on assiste à la maturation de son principe d'élaboration des alphabets : une lettre pour un phonème. Il s'agissait, en proposant un alphabet pour une langue, d'échapper au danger de devoir décrire toutes les réalisations phonétiques de tous les locuteurs. C'est ce qui amena Jakovlev non pas à chercher les généralités, mais à prendre comme critère le principe de distinction.

CONCLUSION

A.M. Suxotin, un des collègues de Jakovlev au Comité central Fédéral du Nouvel Alphabet, conclut en 1932 : «La japhétidologie de N. Marr est inutile dans l'élaboration des alphabets».²² Le défaut principal dont souffre son

²² Suxotin, 1932, p. 96.

projet d'alphabet abkhaz, nous l'avons dit plus haut, c'est son principe linguistique. Passionné par l'idée de rejeter entièrement l'ancienne linguistique, Marr se retrouve prisonnier de son propre discours de nouveauté en passant à côté de toute la nouveauté qui était en train de se penser et de se réaliser par ses contemporains et ses compatriotes. La discussion autour de l'alphabet abkhaz en est une illustration convaincante.

Mais ce débat possède une importance plus large. Dans l'article cité précédemment datant de 1931, Jakovlev fait face à la constitution du «mythe de Marr» que V. Alpatov a analysé dans son intervention à notre colloque. On attribuait à Marr, a souligné V. Alpatov, les acquis des autres savants. C'était le cas également lorsque les collègues et élèves de Marr décrivaient le succès de la nouvelle doctrine du langage dans la cause de l'édification des alphabets. Dans son article «Alphabet analytique ou 'nouvel' alphabet ?», rédigé sur un ton très polémique, Jakovlev dit ouvertement : «Vous, les marristes, vous n'y avez pas pris part» en s'opposant aux signes avant-coureurs du mythe qui allait se créer autour de Marr.

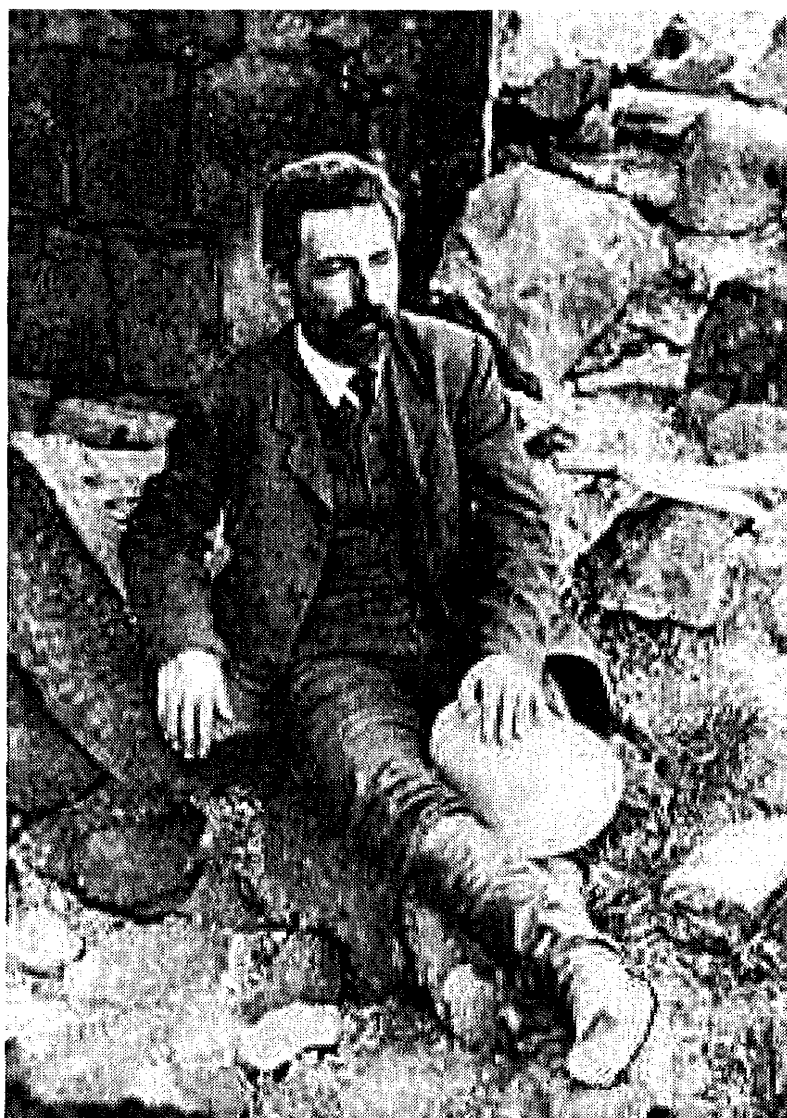
© Elena Simonato

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- *Stenografičeskij otčet Pervogo Plenuma Vsesojuznogo Central'nogo Komiteta Novogo Tjurkskogo Alfavita*, zasedavšego v Baku ot 3-go po 7 ijunja 1927 goda, Moskva : Izdanie VCK NTA. [Compte-rendu sténographique du Premier Plénum du Comité central du Nouvel Alphabet Turk qui a siégé à Bakou du 3 au 7 juin 1927]
- *Stenografičeskij otčet Vtorogo Plenuma Vsesojuznogo Central'nogo Komiteta Novogo Tjurkskogo Alfavita*, zasedavšego v g. Taškente ot 7-go po 12-e janvarja 1928 goda, Bakou : Izdanie VCK NTA, 1929. [Compte-rendu sténographique du Deuxième Plénum du Comité central du Nouvel Alphabet Turk qui a siégé à Tachkent du 7 au 12 janvier 1928]
- *Stenografičeskij otčet Tretjego Plenuma Central'nogo Komiteta Novogo Tjurkskogo Alfavita*, zasedavšego v Kazani ot 18-go po 23-e dekabnja 1928 goda, Izdanie VCK NTA, 1929. [Compte-rendu du Troisième Plénum du Comité Central du Nouvel Alphabet Turk qui a siégé à Kazan' du 18 au 23 décembre 1928]
- *Stenografičeskij otčet Četvertogo Plenuma Central'nogo Komiteta Novogo Alfavita*, proisxodivšego v gor. Alma-Ata 6 maja-13 maja 1930 g., VCK NA, 1931. [Compte-rendu du Quatrième Plénum du Comité Central du Nouvel Alphabet qui s'est tenu à Almaty du 6 au 13 mai 1930]

- ALIEV Umar, 1928 : «Kul'turnaja revoljucija i latinizacija», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, n II, p. 22-31. [Révolution culturelle et latinisation]
- ALPATOV Vladimir, 1991 : *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm*, Moskva : Nauka. [Histoire d'un mythe. Marr et le marrisme]
- 1996 : «The problem of Choice of Alphabets for the Turkic Languages : History and the Past», *Proceedings of the 38th Permanent International Altaistic Conference (PIAC)*, G. Satry (éd.), Wiesbaden : Harrasowitz, p. 1-3.
- 1998 : «Sovetskoe jazykoznanie 20-50 godov», *Istorija lingvističeskix učenij*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury, p. 227-265. [La linguistique soviétique des années 1920-1950]
- 2000 : *150 jazykov i politika 1917-2000*, Moskva : Kraft. [150 langues et la politique 1917-2000]
- BELJAEV Mixail, 1930 : «Grammatičeskaja sistema kavkazskix (jafetičeskix) jazykov», *Kul'tura i pi'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza, Vladikavkaz*, p. 61-98. [Le système grammatical des langues caucasiennes (japhétiques)]
- ČOBAN-ZADE Bekir, 1928 : «Itogi unifikacii alfavitov turko-tatarskix narodov», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, n° 3, Bakou, p. 18-34. [Bilan de l'unification des alphabets des peuples turco-tatares]
- DJAKOV A., 1933 : « Itogi i perspektivy latinizacii i unifikacii », *Jazyk i pis'mennost' narodov SSSR, Stenografičeskij otčet I Vsesojuznogo Plenuma naučnogo Soveta VCK NA*, 15-19 fevralja 1933, pod red. K. Alaverdova, S. Dimanštajna, D. Korkmasova, A. Nuxrat, Moskva : Izdatel'stvo VCK NA, p. 171-177. [Bilans et perspectives de la latinisation et de l'unification]
- JAKOVLEV Nikolaj, 1930a : «Za latinizaciju russkogo alfativa», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, n° VI, éd. VCKNA, p. 27-43. [Pour la latinisation de l'alphabet russe]
- 1930b : «Unifikacija alfavitov dlja gorskix jazykov Severnogo Kavkaza», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka* n° VI, Bakou. [L'unification des alphabets pour les langues montagnardes du Caucase Nord]
- 1931 : «'Analitičeskij' ili 'novyj' alfavit?», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka* n° X, Bakou, p. 43-60. ['Alphabet analytique' ou 'nouvel alphabet?']
- 1932 : «Itogi latinizacii alfavitov v SSSR», *Revoljucija i pis'mennost'*, n° 4-5, p. 25-43. [Bilan de la latinisation des alphabets en URSS]
- MARR Nikolaj, 1916 : «Kavkazovedenije i abxazskij jazyk», *Izbrannye raboty*, 1933, tome I, p. 59-78. [La caucasologie et la langue abkhaze]
- 1926 : «Abxazskij analitičeskij alfavit. (K voprosu o reformax pis'ma)», *Izbrannye raboty*, 1933, tome II, Leningrad : Izdanie LIZVJA, p. 321-351. [L'alphabet analytique abkhaz. A propos des réformes de l'écriture]

- 1928 : «Postanovka učenija ob jazyke v mirovom masštabe i abxazskij jazyk», *Izbrannye raboty*, 1933, tome IV, p. 53-84. [La théorie du langage à l'échelle universelle et la langue abkhaze]
- SIMONATO KOKOCHKINA Elena, 2003 : «Choisir un alphabet, une question linguistique ? Discussions sur le choix des systèmes d'écriture en URSS (1926-1930)», *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne*, éd. par P. Sériot, Cahiers de l'ILSL, n° 14, p. 193-207.
- SUXOTIN Aleksej, 1932 : «Spor ob unifikacii alfavitov », *Revoljucijai pis'mennost'*, n° 1-2 (11-12), p. 95-103. [La discussion sur l'unification des alphabets]
- 2004 : «Alphabet 'chauvin' ou alphabet 'nationaliste'», *Le discours sur la langue dans les régimes autoritaires*, Actes du colloque du Louvain, 4-7 octobre 2003, éd. par P. Sériot, p. 267-282.
- TROUBETZKOY Nikolaj, 1924 : «Langues caucasiques septentrionales», in A. Meillet & M. Cohen (éd.) : *Les langues du monde*, Paris : Librairie ancienne Edouard Champion, p. 327-342.
- VRUBEL' S., 1931 : «Unifikacija i latinizacija», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka VII-VIII*, Bakou, p. 125-130. [Unification et latinisation]



N. Marr lors d'une campagne de fouilles
(avant la première guerre mondiale)

Actualité de Marr, ou permanence de l'utopie

Monique SLODZIAN
INALCO, Paris

Résumé

Prenant appui sur des travaux récents, le présent article tente de questionner les interprétations successives de l'œuvre de Marr qui, selon nous, obscurcissent la compréhension du phénomène en son temps — le succès du marrisme résistera en effet silencieusement à l'anathème lancé en 1950 — et dissimulent son impact sur la durée. Il nous paraît en effet essentiel d'en montrer la résurgence actuelle sous d'autres formes et d'autres signatures.

La première partie s'attachera à repenser les influences philosophiques et linguistiques qui font du premier Marr un savant de son temps. La preuve de cette conformité est à trouver dans le consensus philosophique et idéologique qui règle le discours de ses contemporains les plus éminents dans le monde des sciences humaines et sociales, au-delà des frontières de la Russie. L'explicitation du consensus bâti sur l'héritage de la philosophie allemande (Leibniz, Kant, Hegel en particulier) devrait fournir des clés pour mieux comprendre pourquoi les idées de Marr ont continué de travailler la linguistique soviétique au-delà des années cinquante. Cela concerne le post-marrisme, bien étudié par ailleurs.

La deuxième partie s'attachera à étudier la conversion de Marr au marxisme-léninisme à travers la lecture de Engels et l'émergence de sa *Nouvelle Théorie du langage*, souvent présentée comme résultant d'une fracture idéologique. Nous verrons en quoi cet événement lui-même, abstraction faite de la conjoncture politique immédiate, peut être pensé dans la continuité avec la première période et dans quelle mesure le sociologisme et le logicisme caractéristiques de la linguistique soviétique des années soixante à quatre-vingt en constituent l'héritage. Dernière question : l'utopisme qui inspire aujourd'hui la furie ontologisante autour du Web mondial, et auquel participent directement des héritiers de Marr, ne donne-t-elle pas à ce dernier une actualité inattendue ? Il s'agira ici d'un néo-marrisme auquel la techno-science fournit un cadre propice.

Mots clés : influences philosophiques, romantisme allemand, Nouvelle théorie du langage et Engels, Marr et slavophiles, post-marrisme, logicisme, Ogden, ontologies, utopisme et Web, néo-marrisme.

L'œuvre de Marr appartient au XIX^{ème} siècle romantique à la fois par sa problématique (origine des langues et déterminisme historique), sa méthodologie (reconstitution paléolinguistique) et sa double allégeance rhétorique entre science et art. Qu'il y ait eu volonté de rupture avec les méthodes scientifiques en place afin de créer *ex nihilo* une nouvelle théorie du langage, prédictive et à l'échelle mondiale, n'y change rien. Quand le premier Marr (avant 1923) a fondé le japhétisme contre l'indo-européanisme, c'est au nom de la justice entre les peuples et les cultures. La «Nouvelle théorie» estampillée marxiste n'est-elle pas au fond une adaptation du japhétisme aux concepts de la doctrine marxiste-léniniste ? Marr n'a pas dit le contraire. Pourtant, le contraste entre une science surannée et un projet révolutionnaire autoproclamé, foncièrement téléologique, a suscité au fil du temps beaucoup de perplexité, suggérant des jugements très opposés qui procèdent soit d'interprétations psychologisantes (folie vs génie)¹, soit moralisantes (diabolisation vs victimisation), le nom de Marr étant indissociable de celui de Staline, comme s'il avait soudain émergé à partir de 1923, alors que la carrière du linguiste commence en 1886.

On doit à des travaux plus récents et, en particulier à ceux impulsés par Patrick Sériot, d'avoir proposé des analyses plus nuancées et surtout plus pénétrantes sur une œuvre et un destin déroutants. S'appuyant sur ces avancées, le présent article se donne pour objectif de montrer la conformité de Marr à son siècle, à la fois par ses hypothèses sur la formation du langage, son engagement dans l'idéosémantique à l'origine des fameuses élucubrations étymologiques, puis son orientation, toute positiviste par la filiation Engels-Marx, vers l'étude des «cultures matérielles». Même dans ses revirements, Marr ne sort guère du cadre des problématiques dominantes. Son talent bien réel s'explique probablement par sa capacité à capter et à synthétiser les idées qui lui passaient à portée de main. Et à les recycler à sa façon, en les recontextualisant parfois au mépris des faits. Son éclectisme est, en ce sens, plus forcé que choisi : son bagage philosophique initial l'inclinait sans doute plus à l'imitation qu'à la construction d'un système et ses lacunes tenaient à un environnement socioculturel initial moins favorable qu'on le dit. Le titan capable d'apprendre une langue en un jour ne s'est sans doute pas beaucoup frotté à Leibniz, Kant, Hegel et Marx, dont les traductions en russe sont venues tardivement. Il est d'autant plus difficile de mesurer sa dette réelle à l'égard des prédécesseurs que Marr dévoile peu ses influences, et offre un appareil bibliographique assez modeste par rapport au volume de ses écrits. C'est sans doute le cas de beaucoup de ses contemporains, avec lesquels il partage une manière de faire de la science qui efface les traces d'emprunts.

Dans le cas de Marr, la haine de l'adversaire (les indo-européanistes, au premier chef) transparaît si fortement qu'on peut admettre qu'entre emprunt silencieux et imposture, le pas ait été aisé à franchir.

¹ Yaguello, 1984, p. 94. Ce n'est pas dans l'arriération réelle sur bien d'autres points, de la Russie qu'il faut rechercher la cause du succès du marrisme ; mais bien plutôt dans la curieuse histoire de la rencontre de deux folies, toutes deux issues du Caucase.

Mais la mauvaise foi ne crée pas par elle-même la singularité d'une œuvre. Le succès même de sa théorie tient à son acceptabilité globale, en dépit de l'embarras que pouvait susciter la thèse des quatre éléments chez certains de ses disciples. On sait que des chercheurs de renom, tels Bakhtine et Jakobson ou simplement de bonne réputation, tel A. Reformatiskij, appréciaient les travaux de Marr. Dans son *Introduction aux sciences du langage*, publié en 1955, Reformatiskij réfute, certes, les positions de Marr en reprenant la critique de Staline, mais, expliquant en quoi la langue ne peut être considérée comme une superstructure, il pointe d'un même doigt réprobateur (p. 11) les deux camps de l'école sociologique, l'un idéaliste (Saussure et Vendryes), l'autre matérialiste (Noiré et Marr). Plus loin (p. 26), il critique l'approche non dialectique de Saussure dans son opposition synchronie/diachronie qui, selon lui, conduit au concept fallacieux d'«achronie». Si l'ouvrage de Reformatiskij entérine la chute de Marr, il prend soin de ne pas réhabiliter Saussure, représentant de la linguistique bourgeoise individualiste et de l'indo-européanisme arrogant.

Ces indications suggèrent l'hypothèse d'un post-marrisme diffus, qui se définit par la permanence de disciplines promues par Marr (paléolinguistique, ethno linguistique et ethnoculture, sémantique nominale...), par la prépondérance des études lexicologiques exprimant un nominocentrisme² bien ancré, auxquelles le cognitivisme américain viendra donner un souffle nouveau à partir des années 1970, et le succès non démenti de la thématique de l'origine des langues dans une perspective bio-génétique (Gamkrelidze, Starostin). Nous ne supposons évidemment pas que l'enseignement de Marr se soit clandestinement poursuivi en URSS après 1950, ou, encore moins, que l'on ait tenté de rééditer ses travaux à un quelconque moment. Nous disons que les raisons qui rendaient Marr acceptable en son temps (un paradigme d'idées et de croyances historiquement ancré) ne sont pas très différentes de celles qui, aujourd'hui encore, donnent crédit et statut à des travaux de paléolinguistique sous la bannière de la biogénétique ou d'ontologie linguistique sous couvert de Web sémantique. Ajoutons qu'après sa tonitruante conversion au marxisme, le deuxième Marr recyclera sa thématique dans un cadre annonciateur du positivisme logique qui fera fortune dans la linguistique soviétique. On peut voir le sceau du positivisme dans l'affirmation de V. Vinogradov selon laquelle «le mot a soit une fonction essentiellement nominative ou définitoire — autrement dit de désignation précise — et c'est alors un simple signe, soit une fonction de définition logique [*logičeskoe opredelenie*] et c'est alors un signe scientifique»³. Par une telle approche compositionnelle du sens qui a pour

² Les noms — propres et communs — sont privilégiés par rapport aux autres parties du discours, et la langue est vue d'abord sous sa dimension taxinomique comme en témoigne le succès des ontologies générales.

³ Vinogradov, 1947, p. 12. Le logicisme de V. Vinogradov est encore plus flagrant lorsqu'il s'applique à la «langue littéraire» puisqu'il relie l'émergence des normes littéraires à la simplification induite par le réalisme «comme reflet artistique de la réalité», cf. Vinogradov, 1961, p. 446.

corollaire l'incontournable formule dialectique «langage et réalité» adossée à la dichotomie «monde vrai» vs «langage trompeur», ce père fondateur de la linguistique soviétique ouvre la voie à la linguistique cybernétique et sémiotique des années soixante [*mašinnyj perevod*] aussi bien qu'aux travaux de syntaxe logique des années soixante-dix, entre autres.

Nous tenterons donc de mettre en évidence :

- la configuration des influences philosophiques et linguistiques directes et indirectes que Marr partage avec ses contemporains et qui, dans une large mesure, font de lui un homme de son temps, utopisme linguistique et volontarisme révolutionnaire compris ;
- l'héritage inavoué du marrisme après 1950 et son recyclage positiviste partiel (ce qui obligera certains à être marristes et anti-marristes en même temps), qui nous conduira jusqu'à la vague actuelle d'utopisme linguistique suscité par le Web sémantique où se laissent deviner des réminiscences du japhétisme.

1. POIDS DES TRADITIONS PARTAGEES

1.1 L'ENIGME DES PERES

Au vu de la rareté des références bibliographiques qui annotent les cinq volumes des œuvres choisies de Marr, on songe au mythe de Prométhée, si présent dans ses travaux. Et la tentation d'expliquer par la biographie ce déni de filiation, de dette envers quiconque, est d'autant plus compréhensible que sa vie personnelle confine au mythe. Notons au passage qu'une lecture derridienne⁴ éclaire étrangement le cas Marr : fils d'un Ecossais âgé et cultivé, installé en Géorgie mais ne parlant pas la langue, et d'une Géorgienne peu instruite et ne parlant que sa langue, notre héros fut condamné à écrire en russe, la langue de l'autre, et, pour échapper à cette souffrance, se serait imposé d'apprendre sans cesse une langue nouvelle.⁵

Mais notre intention ici n'est point de creuser les singularités psychologiques d'un savant hors norme. Elle se situe même à l'opposé, puisqu'elle est avant tout de montrer qu'en dépit d'excentricités notables, Marr était bien un savant de son temps. La tonalité romantique de l'œuvre qui saute aux yeux du lecteur contemporain ne suffit pas pour justifier les jugements si opposés qu'elle a suscités avant et après le fameux article de

⁴ Cf. Derrida, 1996. Evoquant la situation des Juifs d'Afrique du Nord, qui n'ont accès ni à l'hébreu ni au ladino et ne parlent pas non plus l'arabe, Derrida souligne cette souffrance particulière «d'un mode d'appropriation aimante et désespérée de la langue» vécue dans sa chair.

⁵ La quête de justice «généalogique» qui fonde son ambition de renverser la théorie indo-européenne et ses «fétiches», excluant notamment les langues caucasiennes, s'impose dès sa soutenance de thèse en 1899.

Staline en 1950. Les indices fournis par les choix discursifs (registre, procédures rhétoriques, visée téléologique proclamée, etc.) — parmi lesquels le jeu des cautions intellectuelles occupe une place significative — suggèrent la conformité de l'œuvre de Marr à un modèle de scientificité acceptable pour la majorité de ses pairs, au-delà des allégeances théoriques. Cette caractérisation de Marr et de son œuvre par les paramètres «air du temps, air du lieu» proposés par Patrick Sériot, comporte deux volets, celui des références explicites à soumettre à une critique rétroactive et celui du modèle inconscient qui imprègne l'œuvre et qu'il convient de reconstituer avec prudence.

1.2 LA PISTE DES REFERENCES

Devenues obscures un siècle après, les cautions affichées nous frappent aujourd'hui par leur caractère hétéroclite. En voici quelques-unes, assorties de brefs commentaires.⁶

1.2.1 LINGUISTIQUE ROMANTIQUE ET VOGUE ETYMOLOGISTE

Le nom de Gaston Paris⁷, créateur de la Casa Velazquez et du mythe d'une Ibérie idéale, nous renvoie à Guillaume de Humboldt et à ses études des toponymes et anthroponymes ibériques transmis par l'Antiquité, à la lumière de la langue basque supposée issue de l'idiome parlé dans l'Ibérie préromaine. Les langues «ibéro-caucasiennes» seraient, si l'on en croit la théorie japhétique, à l'origine de la civilisation gréco-romaine. Il y va donc de la suprématie des langues japhétiques sur les langues indo-européennes. Mais Gaston Paris appartient également à la philologie française par l'édition du *Traité de la formation des mots composés dans la langue française* d'Arsène Darmesteter que celui-ci lui avait dédié, et dont il préfaça l'édition de 1893.⁸ Notons que des critiques reprochaient à Darmesteter d'introduire dans l'étude historique de la langue les doctrines de la grammaire philosophique *a priori* (p. 5). A quoi Darmesteter répond : «A l'origine, le mot a une valeur significative ; mais son sens propre se perd peu à peu, et il devient le représentant exact de l'objet signifié. De nos jours, *fleuve*, *neige* font revivre à nos yeux, dans toute leur étendue, les images sensibles des objets désignés par ces noms (...)» (p. 11). On aperçoit ici le fil qui relie Darmesteter à Gaston Paris, et celui-ci à Nikolaj Marr. Il s'agit bien d'une hypothèse sémantique sur l'origine des mots et leur rapport au monde.

⁶ Nous nous référons aux cinq volumes des œuvres choisies (*Izbrannye raboty*) publiés entre 1933 et 1937.

⁷ Gaston Paris (1839-1903) fut un philologue spécialiste des langues romanes de grande réputation. Membre du Collège de France dont il fut un temps l'administrateur, il fonda la Casa Velazquez, Ecole française à Madrid destinée à la promotion de la cause celto-ibère.

⁸ Darmesteter, 1893.

L'archéologie philologique cultivée en Allemagne au milieu du XIX^e siècle et son «postulat méditerranéen» ont sûrement influencé les recherches de Marr sur les Celto-Ibères, et justifié sa passion pour le basque. La constante référence aux Anciens (en particulier Hérodote) lui est sans doute suggérée par cette tradition.

La linguistique japhétique hérite des romantiques allemands une approche de l'étymologie qui fonde la dérivation sémantique sur des proto-significations données comme primitives. Cette mystique de l'étymologie trouve sans doute ses sources dans le cratyliste. Elle renvoie aussi indirectement à Leibniz, qui fut le premier à faire l'hypothèse des langues japhétiques et dont la *Characteristica Universalis* constitue l'une des principales matrices de l'utopisme linguistique. L'influence de Leibniz —renouvelée par Cassirer⁹— se perpétue jusqu'à nous chez les linguistes en quête de «primitives» (Anna Wierzbicka, par exemple). La paléontologie des quatre éléments procède d'une gnoséologie «révélationnelle» qui continue d'inspirer des programmes récents sur l'origine des langues, comme nous le verrons plus loin.

1.2.2 LE JAPHÉTISME, UNE UTOPIE DANS L'UTOPIE

On ne saurait trop souligner l'importance de la dimension utopiste du japhétisme que Marr s'efforcera de faire fusionner avec les objectifs utopistes de la révolution bolchévique. Il y sera presque parvenu en 1931 avec la création de l'Institut de la Langue et de la Pensée (*Institut jazyka i myšlenija*), mais, comme on le sait, ses positions seront aussitôt assaillies par le Jazykfront qui, s'il ne parvient pas à détrôner le marrisme, réussit à entretenir le doute auprès de nombreux linguistes, tant en Russie qu'à l'étranger.¹⁰ On peut à cet égard considérer que la théorie japhétique portait en elle ses propres contradictions, qui donnent en partie la clé de la violente attaque contre le marrisme en 1950. Le surcroît d'utopie qu'il comportait (la prophétie de la fusion des langues au stade du communisme) n'était-il pas devenu embarrassant pour le pouvoir et ne décrédibilisait-il pas les sciences sociales marxistes tout entières ? Gageons que toute autre utopie linguistique présentant le même degré d'eschatologie qui se serait avisée de monter dans l'attelage de la révolution en marche aurait été reniée à terme. Cela vaut sans doute pour la génétique de Lyssenko.

Par ailleurs, Ludwig Noiré et Lazare Geiger, que Lawrence Thomas¹¹ considère comme les initiateurs de Marr à la vulgate marxiste, ont directement contribué à l'élaboration de sa «Nouvelle théorie du langage» en lui fournissant le cheminement de l'humanité dans son évolution vers le langage. Ils sont les diffuseurs de la théorie des stades reprise de Hegel, à

⁹ Cassirer, 1902.

¹⁰ Thomas, 1957, p. 91.

¹¹ *Ib.*, p. 111-112

laquelle les marxistes soviétiques — et Staline au premier chef — souscriront sous le patronage d'Engels.

Le sociologisme de Noiré et Geiger tient au fait qu'ils remplacent l'intuition objective de l'être comme causalité de tous les phénomènes par celle de l'agir : la forme sociale de l'action aurait rendu possible la fonction sociale du langage comme moyen de communication. Voici ce qu'écrit Noiré :

«C'est de l'activité commune dirigée vers un but commun, c'est du travail archaïque de nos aïeux, qu'ont jailli le langage et la vie de la raison... Le phénomène est, au moment de sa constitution, l'expression du sentiment de communauté qui accompagne l'activité commune... Pour tout le reste, soleil, lune, arbre, bête, homme et enfant, douleur et plaisir, nourriture et boisson, manquait absolument toute possibilité d'une conception commune et par là d'une désignation commune ; ce seul fait, l'activité commune et non individuelle, a été le sol ferme et immuable sur lequel s'est bâtie l'intelligence commune... Une chose n'entre dans l'horizon humain, c'est-à-dire ne devient une chose, que dans la mesure où elle subit l'activité humaine, et c'est ainsi qu'elle est désignée, qu'elle est nommée ».¹²

Les positions matérialistes de Geiger-Noiré, sources reconnues du marxisme vulgaire en Russie, font écho à celles de Lucien Lévy-Bruhl, également cité par Marr, à propos des liens entre *mimêsis* et activité créatrice. L'étude des langues des peuples primitifs conduit Lévy-Bruhl à mettre en avant les rapports entre langage mimique et langage parlé¹³. Le rôle déterminant du langage mimique sur le langage articulé a constitué une thématique centrale entre 1870 et 1910, au vu des dates de publication des auteurs cités. Comme nous le verrons plus loin, la *Dialectique de la nature* d'Engels lui fait une place centrale qui inspirera la linguistique soviétique au-delà des années 1970.

1.2.3 LA TOPIQUE ATTRACTION/REPULSION DE L'OCCIDENT

L'aversion de Marr pour l'Occident peut-être considérée comme un fait constitutif de la philosophie russe de l'époque : nous sommes en présence d'une opposition qui domine toute l'histoire russe, l'explique peut-être, et peut-être s'explique par elle.¹⁴ Cette hostilité a été nourrie par des maîtres ou collègues orientalistes de Marr comme V. Rozen, arabisant de premier plan et critique virulent de l'eurocentrisme de la vie intellectuelle russe ou V. Miller, directeur de l'Institut Lazarev des langues orientales de 1897 à 1911 et précurseur de l'eurasisme.¹⁵ Tous deux sont cités par Marr qui, entre parenthèses, dédia son article «Termin 'skif'» [Le terme 'scythe'] à V. Miller.

¹² Cité par Cassirer, 1972, p. 256-257.

¹³ *Ib.*, p. 135

¹⁴ Koyré, 1929.

¹⁵ Sériot, 1996, note 4, p. 35.

On trouve donc une double motivation dans le combat de Marr contre la linguistique indo-européenne : la haine de l'Occident partagée par la plupart des philosophes russes et l'hostilité à l'égard de l'idéologie néo-bourgeoise prêtée à l'indo-européanisme qui lui venait de sa conversion au marxisme-léninisme.

1.3 ENRACINEMENT HEGELIEN ET HISTORICISME

Cette mosaïque de références d'auteurs mineurs — du moins considérées ainsi au prisme de l'histoire —, peine à restituer l'importance de la dette de Marr à l'égard de la philosophie allemande, si déterminante pour le cadre épistémologique, la dimension eschatologique de l'œuvre (foi en une loi du progrès), les thématiques récurrentes (origine des langues, sémantique prospective...). Sans doute en partie inconsciente, cette tradition est du même coup acceptée d'une manière non critique, ce qui fait du japhétisme un colosse aux pieds d'argile.

La génération de Marr a en effet grandi sous l'influence des grands systèmes philosophiques — principalement ceux de Leibniz, Hegel et Kant — enseignés dans les universités russes de la fin du XIX^{ème} siècle¹⁶. Rarement puisée à sa source, la philosophie allemande sert de référentiel commun à tous les débats d'idées, même si, faute de traductions, l'assimilation des doctrines est parfois superficielle et donne lieu à des interprétations «libres». C'est ainsi que le néo-kantisme en Russie présente de fortes spécificités, à commencer par ses rapports avec le slavophilisme. Le parcours philosophique du jeune Marr présente à son tour de fortes similitudes avec celui d'un Nikolaj Troubetzkoy, son contemporain, si proche et si lointain par la vie et l'œuvre.¹⁷ La philosophie de l'histoire et l'héritage hégélien semblent être une composante essentielle de la convergence. Marr fonctionne à l'évidence dans le cadre d'une doctrine historiciste fondée sur le déterminisme qui assigne aux sciences sociales une fonction de prédiction et de prophétie. Cela vaut autant pour d'autres membres de la pléiade des philosophes religieux russes de la fin du siècle — Fëdorov, Florenskij, Losskij ou Berdjaev —, ce dernier illustrant parfaitement la non-contradiction entre ce positionnement issu de Hegel et le marxisme.

L'historicisme de Marr provenant autant de Hegel que de Marx, qui l'a d'ailleurs repris chez ce dernier, il est largement partagé par le slavophilisme, courant majeur de la philosophie russe. Il en présente les mêmes superstitions, notamment la théorie du complot et l'espérance en une transformation du monde. La théorie du complot légitime un positionnement hostile à l'égard de théories existantes dont elles sont nées, ainsi la polémique avec l'indo-européanisme chez Marr ou Troubetzkoy. L'article de

¹⁶ Koyré, 1950.

¹⁷ Sériot, 1996.

Marr sur le terme «scythe»¹⁸ publié en 1922 peut être mis en parallèle avec celui de Troubetzkoy sur «L'élément touranien dans la culture russe», publié en 1925.¹⁹ A l'hypothèse japhétique de l'un correspond l'hypothèse touranienne de l'autre. Les deux linguistes se rejoignent dans la dénonciation de l'égocentrisme européen.

La dénonciation de tel ou tel aspect d'une théorie occidentale, qui par ailleurs sert de matrice, constitue bien un topos commun. Chez Troubetzkoy, Jakobson (avant 1939) et d'autres²⁰, par exemple, le rejet unanime de la dichotomie synchronie/diachronie relève de ce mouvement d'attraction/répulsion. En tout état de cause, il est remarquable que des linguistes qui comptent parmi les fondateurs du structuralisme aient cru bon de se réclamer d'une dialectique historique qui a sous-tendu l'esprit de négativité propre à la philosophie russe de la fin du XIX^e siècle. On ne soulignera jamais assez qu'Hegel a été l'un des inventeurs de la méthode historique et le maître à penser de tous ceux qui croient que décrire un processus selon une perspective historique, c'est en donner l'explication causale.

1.4 LE MODELE KANTIEN : FIGURE DE L'ŒUVRE ET DU SAVANT

Outre la dialectique hégélienne comme refus, l'autre paradigme qui a eu prise sur la génération de Marr est bien celui de l'œuvre totalisante, majestueuse, rationnellement construite et proposant des réponses radicales aux grandes questions métaphysiques du temps. Ce modèle revendique une part d'intuitivisme, parfois mystique. L'inspiration messianique du projet, la frontière floue entre science, philosophie et littérature, l'indifférence au champ disciplinaire, le mode de construction de l'objet scientifique, la figure prophétique de l'auteur-créateur, constituent les caractéristiques communes de l'œuvre.

Le rôle déterminant qu'a joué la *Critique de la raison pure* dans la manière de concevoir le travail théorique mérite une attention particulière. Rappelons brièvement que, parlant des fonctions de l'imagination dans l'activité créatrice, Kant y distingue imagination «reproductive» (mémoire) et «productive». L'imagination «reproductive» ne crée pas *ex nihilo*, mais renvoie à la conscience des expériences antérieures qu'elle réorganise éventuellement. La créativité est donc soit soumission soit transgression, selon qu'il s'agit d'activités gouvernées ou non par des règles.

A bien y regarder, l'œuvre de Marr répond aux canons kantien, à commencer par le statut donné au génie. On peut ainsi avancer que les éléments les moins acceptables de la théorie de Marr, au plan de la forme et du contenu (figure du génie, dimension eschatologique, etc.), relèvent d'un

¹⁸ Marr, 1935.

¹⁹ Sériot, 1996, p. 115-151.

²⁰ Sériot, 1996, p. 15.

cadre épistémologique général jugé «politiquement correct» au tournant des XIX^{ème}-XX^{ème} siècles. Y compris son «marxisme spontané». Ce kantisme hégélianisé encourage la hardiesse des créations théoriques et la génération de Marr, toutes idéologies confondues, saura la mettre à profit.

On trouve par exemple chez Marr et Florenskij un même mépris pour les cadres disciplinaires : ils revendiquent le droit de parler des langues hors de tout paradigme consacré. Florenskij invoque d'ailleurs l'intuition pour justifier ses propositions linguistiques sur les antinomies.²¹ Sa condescendance à l'égard des théories linguistiques est analogue à celle de Marr : ce qui autorise Florenskij à écrire à propos du concept d'antinomie que «la philosophie crée la langue, elle ne l'étudie pas» se trouve assumé par la proposition de Kant dans la *Critique de la raison pure*.

Popularisé par les travaux de l'école de Marburg représentés par Hermann Cohen²², Natorp et, plus tard, Cassirer, Kant n'a pu que confirmer Marr dans sa pratique scientifique. A son tour, suggère C. Brandist,

«le marrisme a légitimé l'usage privilégié qu'a fait Bakhtine du néo-kantisme de Marburg, du moins dans sa forme 'hégélianisée' développée par Ernst Cassirer, car ces théories faisaient partie de la conception marriste sur l'évolution stadiale du langage et de la culture»²³.

Ernst Cassirer a pu exercer sur Marr des influences multiples, tout en renforçant sans doute celle de Hegel. La relation entre langues et mythes, largement développée dans *La philosophie des formes symboliques*, renvoie Marr à Humboldt et au pont entre le subjectif et l'objectif que celui-ci voyait dans le signe phonétique. Il le renvoie également à Leibniz pour le cadre épistémologique. On sait que Marr a répété que la linguistique ne relevait pas uniquement des sciences humaines, mais aussi de la biologie et de la physiologie, entre autres (conviction partagée par Florenskij). C'est Cassirer qui a légitimé la transposition des modèles du savoir d'une branche de la science à l'autre. Il aura aussi contribué à construire un modèle des cultures en tant que telles, qui ne repose pas sur des différentiations nationales. Et, enfin, Cassirer a initié Marr à la théorie de Malinowski, selon laquelle l'étude des sociétés primitives méritait un statut égal à celui des sociétés occidentales. Positiviste, Malinowski voit un lien de causalité entre totems et noms et explique la culture en termes darwiniens.

En retraçant dans ses grandes lignes le cadre culturel, scientifique et idéologique qui caractérise la vie intellectuelle pré-révolutionnaire, nous

²¹ Florenskij, 1914, trad. française, 1975, p. 485 : «Pour éviter des malentendus, il ne serait pas inutile de rappeler que l'objet véritable de nos considérations est la vie intérieure et non pas la linguistique. Voilà pourquoi nous nous référons délibérément ici, ainsi qu'en maints autres passages, à des étymologies considérées comme douteuses, ou tout au moins, comme insuffisamment établies. Les théories linguistiques ne sont pas pour nous des arguments au sens propre. (...)».

²² Cohen, 1902.

²³ Brandist, 2003, p. 60.

voulons à la fois en montrer la cohérence globale et la continuité avec la période suivante peu à peu dominée par la vulgate marxiste-léniniste. La conception passablement floue de la dialectique engelsienne (qui conserve de l'idéalisme la question du rapport de représentation entre le concept et la réalité) permet à Marr de recycler des fragments théoriques hétéroclites et en partie délirants — les fameux quatre éléments — mais déjà suffisamment empreints de sociologisme et de darwinisme.

Il s'ensuit que l'idéalisme du japhétisme se révélera parfaitement soluble dans la dialectique matérialiste d'Engels laquelle, par ailleurs, ne tardera pas à promouvoir la triade monde/pensée/langage, préparant ainsi le terrain au logicisme dès la fin des années 50.

2. POST-MARRISME ET NEO-MARRISME

Le présent article tente de soumettre à une critique serrée l'idée que le marrisme serait un phénomène atypique, voire scandaleux, explicable en termes de conjoncture politico-idéologique, auquel seul un changement de climat idéologique et la volonté du dictateur lui-même (intervention de Staline en 1950) pouvaient mettre fin. Dans la première partie, nous avons insisté sur le faisceau de sources communes qui fait de Marr un savant de son temps. Dans la seconde partie, nous allons examiner le moment clé de l'histoire du marrisme : la transformation du japhétisme en «Nouvelle théorie du langage» sous la bannière du marxisme-léninisme. Nous tenterons de montrer que cette mutation s'effectue dans la continuité d'une dialectique hégélienne vulgarisée dont Engels s'est fait l'héritier, dans l'euphorie scientiste déclenchée par Darwin.

Ce nouveau paradigme philosophique qui accompagne la Révolution d'octobre va s'enraciner pour longtemps dans la linguistique soviétique, important des théories — celle du reflet, en particulier, — qui ne tarderont pas à devenir des dogmes acceptés par une partie de la sociolinguistique occidentale. La notion de co-variance, correspondant à une vision de la langue comme *miroir*, ou *étiquetage*, de la réalité en est l'un des principaux avatars.²⁴ Cette approche mécaniste s'articulera très vite sur le référentialisme issu du positivisme logique, et deviendra un socle épistémologique indéboulonnable qui perdure jusqu'à nous.

A partir de cette analyse, nous dissociions deux moments distincts : le post-marrisme des compagnons de Marr, arrimé à la théorie du reflet, nullement remise en cause par le coup de semonce de Staline et qui va engendrer un nominocentrisme débridé (en particulier sous la forme d'une sémantique conceptuelle lancée par l'idéosémantique marriste) ; le néo-marrisme actuel, qui ressuscite la version forte du japhétisme en revenant sous les habits de la génétique aux spéculations sur la langue originelle et les «primitives» universelles. Ce courant bénéficie de l'impulsion donnée

²⁴ Cf. Sériot, 1982.

par le Web sémantique pour la création d'une interlangue universelle. Parmi les promoteurs de ce nouvel utopisme technologique, on trouve des linguistes russes qui connaissent l'héritage marriste — visiblement toujours tabou — et qui, en tout cas, ont été formés dans le cadre d'une conceptologie, renforcée par le logicisme de la linguistique soviétique dominant à partir des années 60.

2.1. LA MEDIATION D'ENGELS

Nous maintenons l'hypothèse qu'il n'y a pas de fracture idéologique entre le premier Marr — le prophète du japhétisme issu de Humboldt et du romantisme allemand en général, pour lequel Hegel a été un maître incontesté — et le deuxième Marr qui, entre 1923 et 1931, réussira à se faire adouber par la direction idéologique de l'Académie des sciences. A l'instar des intellectuels de sa génération il est passé de la dialectique historique de Hegel à celle, darwinisée, de Engels. Il y a passage progressif d'une recherche théologique sur l'origine du langage à une recherche sur les causes de la fusion des langues dans une perspective eschatologique (la fin de l'Histoire coïncide avec l'avènement du communisme et la fusion des langues). Quels qu'en aient été les arguments rationnels, il s'agit toujours d'un utopisme et «la violence que produit l'utopisme ressemble fort à une métaphysique évolutionniste, à une philosophie hystérique de l'histoire qui auraient quitté leurs rails, impatientes de sacrifier le présent aux fastes de l'avenir».²⁵

2.1.1 LA THEORIE DES STADES

A la source de la théorie des stades sur laquelle se fonde la Nouvelle théorie du langage de Marr, on trouve à la fois la dialectique hégélienne (évolution par bonds) retravaillée par Engels et l'évolutionnisme darwinien. C'est par là que Marr participe à la naissance de l'ethnogénétique soviétique à partir des années vingt.²⁶ Selon Slezkine justement, Marr tentera, contre les indo-européanistes, d'en finir avec l'opposition *nature/culture* qui légitimait la supériorité des races et langues européennes. En récusant l'existence des peuples primitifs, il rétablissait définitivement la justice généalogique et mettait en place un cadre holistique évolutionniste, logiquement consistant, qui combinait race, langue, culture et classe sociale. On voit par quel chemin il retrouve les objections de Malinowski contre les préjugés relatifs aux peuples primitifs. Quoiqu'il en soit, ce cadre holistique lui permet de résoudre son problème principal, à savoir dissocier cultures et nations afin de hisser les peuples japhétiques au même rang que les indo-européens et, par là-même, rendre justice aux langues caucasiennes. L'autonomie du bloc culture-langue est une condition nécessaire à la thèse

²⁵ Popper, 1985, p. 527.

²⁶ Slezkine, 1996.

d'une culture universelle sur la base du marxisme. En ce sens, Marr a participé à l'éclosion des études d'anthropologie culturelle dans les années 20.

2.1.2 FLUENCE UNIVERSELLE ET DARWINISME

Chez Engels, le mot «dialectique» concerne l'histoire, le mouvement, toute transformation en général. Il est associé au refus de conservatisme et recouvre «la fluence universelle». Engels cite, à l'appui de son mot d'ordre «tout est fluent»,²⁷ la transformation des espèces d'après la théorie de Darwin.

Ce thème du flux et des cycles perpétuels préfigure celui de la fusion des langues à l'étape du communisme chez Marr. Il correspondrait au post-humanisme annoncé par Engels dans *Dialectique de la nature* (1883), ouvrage où le darwinisme est le plus manifeste :

«D'abord le travail et, en même temps que lui, le langage, sont les deux stimulants essentiels sous l'influence desquels le cerveau d'un singe s'est peu à peu transformé en un cerveau d'homme, qui, malgré toute ressemblance, le dépasse de loin en taille et en perfection. [...] Le développement du cerveau et des sens qui lui sont subordonnés, la clarté croissante de la conscience, le développement de la faculté d'abstraction et de raisonnement ont réagi sur le travail et le langage et n'ont cessé de leur donner, à l'un et à l'autre, des impulsions nouvelles pour continuer à se perfectionner.»²⁸

Dans ce chapitre de *Dialectique de la nature* où le nom de Darwin est cité plusieurs fois, on voit comment Engels greffe sur le matérialisme évolutionniste de Darwin sa théorie du travail comme moteur de l'évolution. Il est en tout cas peu contestable que la thèse marriste d'une unité du processus glottogonique auquel seraient soumises toutes les langues du monde et qui se réaliserait par stades vient tout droit d'Engels. Entre 1926 et 1929, cette théorie impose à Marr des problématiques telles que la genèse des catégories grammaticales, la morphologie paléontologique et la «démotique», ou relation entre histoire de la langue et histoire de la culture matérielle. On voit ainsi émerger sous la bannière du marxisme dialectique le premier fonctionnalisme russe, mélange d'empirisme engelsien et d'un formalisme qui fera plus tard alliance avec le positivisme logique. Plusieurs thématiques sortiront de ces rencontres insolites comme, par exemple, l'idéo-sémantique et le nominocentrisme en général ou le couple monde /pensée/ langue, monade incontournable de la philosophie du langage soviétique pendant trois décennies.

²⁷ Engels, 1876, introduction.

²⁸ *Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme*,
<http://abu.cnam.fr/BIB/auteurs/engelsf.html>

2.2. DU FONCTIONNALISME AU POSITIVISME LOGIQUE

2.2.1 UN CADRE DURABLE

Le repositionnement institutionnel de Marr, dont l'Institut japhétique sera d'ailleurs rebaptisé en 1931 *Institut de la langue et de la pensée* traduit la mutation d'un japhétisme «idéaliste», teinté de marxisme sauvage à travers l'apport de Noiré et de sa théorie du «yo-he-ho»²⁹ en doctrine orthodoxe du point de vue du matérialisme de Engels. La «Nouvelle théorie» de Marr se retrouvera ainsi estampillée «méthodologie marxiste-léniniste». Il est excessif, selon nous, de ne voir dans cette conversion que la marque d'un opportunisme paranoïaque : le sociologisme réducteur de Noiré, le matérialisme darwinisé d'Engels servaient de référence aussi bien à Lévy-Bruhl, à Jespersen qu'à Marr, pour ne citer qu'eux. Le paradigme non critique qui se constitue sur l'héritage d'Engels obscurcit sans doute les tenants et les aboutissants du procès qui sera fait à la Nouvelle théorie du langage en 1950, puisque Staline restera hésitant sur la théorie des stades et la fusion des langues.

Rappelons que la perspective évolutionniste proposée par Engels donnait à Marr une échelle d'analyse sémantique en millénaires :

«à travers les mots que nous utilisons, ce ne sont pas quarante siècles qui nous regardent, mais au moins quarante millénaires. N'était-ce l'habitude et la banalité de notre pratique langagière, le moindre mot, tel 'vache', devrait nous mettre dans un état d'extase sacrée supérieur à celui que produisent les pyramides d'Égypte, étant donné leur écrasante antiquité. Ressusciter ne fût-ce qu'un seul mot des tréfonds de l'histoire signifie d'une certaine manière que l'on est tout près de révéler le secret de la pensée et du langage de toute l'humanité»³⁰

Assumée par Engels, l'ambition de remonter aux origines semble s'imposer aux philosophes et aux linguistes de la génération de Marr et continuer après lui. On voit ainsi se substituer à une recherche des origines (réservée ou non à la langue) d'inspiration théologique, une recherche des origines dans un cadre matérialiste d'obédience darwinienne, revue par Engels³¹, qui demeure en Russie jusqu'à aujourd'hui, semble-t-il, un paradigme acceptable.

²⁹ La théorie du yo-he-ho se résume à ceci : au cours d'un effort musculaire intense, l'organisme est soulagé par une émission d'air forte et répétée, ce qui entraîne diverses sortes de vibrations des cordes vocales ; ainsi, quand des tâches primitives étaient effectuées en commun, elles s'accompagnaient tout naturellement de certains sons qui finissaient par être associés à l'idée de l'acte accompli et servaient à le désigner ; en conséquence, les premiers mots signifieraient quelque chose comme 'hisser' ou 'haler'. Cité par Jespersen, 1976, p. 401.

³⁰ Abaev, 1948.

³¹ Engels, 1883, *Dialectique de la nature*, chap. «Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme» : «(...) même les savants matérialistes de l'école de Darwin ne peuvent

2.2.3 DE LA THEORIE DU REFLET A CELLE DU CONCEPT

Avec son *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908), Lénine est l'autre source de la théorie du reflet. En posant que la capacité de refléter le monde matériel est le préalable à l'apparition du langage, il a contribué à légitimer une approche communicationnelle du langage. Cela étant, certains points restaient à éclaircir, comme le mode de représentation des objets (objet isolé ou classe abstraite?) ou encore le problème de la pensée pré-linguistique. Pensée et langage étant apparus simultanément grâce au travail, il s'agissait de savoir si la pensée sans langage était possible (point de vue partagé par Staline) ou si la pensée transparaissait dans le langage. Dans ce débat, Engels est appelé à la rescousse. En effet, la fabrication de l'outil présuppose le langage : lorsque les hommes se mirent à communiquer, ils devaient avoir déjà développé une pensée relativement évoluée. Ce raisonnement suggère le primat du concept sur le mot. Ainsi voit-on s'élaborer autour de la dialectique langue/pensée un nouveau cadre de théorie linguistique en continuité avec les prémisses des années 1930, qui va légitimer par le marxisme-léninisme un virage vers le néo-positivisme. Dans les années 70, s'exprimeront des positions résolument anti-saussuriennes comme celle de O. Reznikov pour qui «la théorie du signe relative à la langue est foncièrement idéaliste, anti-scientifique et réactionnaire. Elle ne servirait qu'à répandre dans la linguistique l'agnosticisme le plus perniciosus»³². En effet, dans la mesure où le contenu du mot est le concept, donner le mot comme signe complet de l'objet conduit logiquement à affirmer que le concept est également le signe de l'objet extérieur. Significative dans ce débat est la position de A. Čikobava, inspirateur de la brochure de Staline sur la linguistique en 1950 : il confirme que la signification lexicale est la relation à l'objet désigné, consacrant le triangle d'Ogden et Richards publié en 1923. On sait que, à une décennie près, Ogden est le contemporain de Marr et que son ouvrage : *Debabelization : With a Survey of Contemporary Opinion on the Problem of a Universal Language*, paru à Londres en 1931, montre une grande proximité programmatique. Plus connu, *The Meaning of Meaning*, écrit en collaboration avec Richards, date de 1923. Bible de la sémantique référentielle («comment les mots signifient»), cet ouvrage reçut la bénédiction de Malinowski qui appréciait hautement le diagramme représentant la triade symbole-concept-objet. Ogden et Richards ont ensuite créé le *Basic English* qui propose 850 mots correspondant aux concepts les plus utiles pour servir de deuxième langue universelle. Ogden a même tenté de traduire le chinois en Basic English, et c'est en Chine qu'il a inauguré le premier Institut orthologique en 1937. Héritiers de Hobbes et de Mill, Ogden et Richards se

toujours pas se faire une idée claire de l'origine de l'homme, car, sous l'influence de cette idéologie, ils ne reconnaissent pas le rôle que le travail a joué dans cette évolution».

³² Reznikov, 1964. Notons que Reznikov est aussi l'auteur d'un article sur la gnoséologie du pragmatisme et de la sémiotique de Charles Morris, paru dans *Voprosy filosofii*, 1963, n°1.

réclamaient d'un pragmatisme spontanément référentialiste : la pensée ayant précession sur le langage, toutes les langues disaient la même chose et leur surabondance — quelque 3000 — représentait un fléau. A leurs yeux, la domination de l'anglais trouvait une justification scientifique dans un cadre darwiniste où cette langue était tenue par certains linguistes — tel Jespersen — comme le fruit d'une sélection naturelle. A ce titre l'anglais simplifié servait deux maîtres qui avaient partie liée : le positivisme et le messianisme. Ses qualités intrinsèques le recommandaient pour aider à retrouver l'harmonie du monde, mythe évangélique par excellence.

Ironie du sort, ces travaux très critiqués à l'époque, sont aujourd'hui vus comme prophétiques par certains promoteurs du Web sémantique. Comment ne pas faire un parallèle avec le marrisme ?

2.2.2 UN FONCTIONNALISME DETERMINISTE

La démarche associative de Marr, qui établit par exemple un lien sémantique entre *ruka* (main) et *nebo* (ciel) illustre bien le caractère spéculatif de ce fonctionnalisme. Marr fait écho aux écrits d'Engels liant l'origine des langues à la spécialisation des pratiques. Ces pratiques sont chez Marr le pendant des mythes qui ont engendré les langues sacrées (langues de l'Inde et mythe prométhéen, par exemple). Elles se prolongent dans les terminologies socio-professionnelles, auxquelles Marr porte un grand intérêt comme en témoigne sa préface à l'ouvrage de E. Drezen sur les recherches en interlinguistique³³, sachant que Drezen est aussi le fondateur de l'école soviétique de terminologie.³⁴

Si l'on prend le manuel de linguistique générale publié par l'Académie des sciences en 1970 sous la responsabilité de B. Serebrennikov et auquel collaborent des chercheurs aussi éminents que A. Leontjev, on trouve dès le premier chapitre, intitulé *Problème de l'essence du langage*, la référence au texte d'Engels mentionné plus haut sur le rôle de la main et de l'outil dans l'émergence du langage. On est confronté à une explication déterministe, quasiment providentielle qui frappe par son caractère désuet.

Il s'en est suivi dans le contexte soviétique une adhésion aussi massive que peu discutée au fonctionnalisme sous toutes ses formes. L'Ecole de Prague et les travaux de Jakobson³⁵ ont joué un rôle déterminant dans cette approche fonctionnaliste du langage. Mais il faut également considérer l'influence du fonctionnalisme anglo-saxon à partir des années 60. Cet alignement a été favorable aux conceptions purement référentielles du langage qui, à leur tour, ont légitimé un nominocentrisme ontologisant sous couvert d'études lexicologiques et terminologiques.

³³ Drezen, 1928.

³⁴ Slodzian, 1994/95.

³⁵ Jakobson 1957.

Ce fonctionnalisme déterministe sera désormais à l'œuvre dans les travaux de sociolinguistique soviétique et aboutira en particulier au triomphe du conformisme linguistique et social qui embrassera toute la période soviétique, néo-bourgeois et néo-stalinien à la fois, selon l'expression percutante de Patrick Sériot à propos de R. Budagov.³⁶ Il alimentera les travaux de terminologie normative qui, à l'idéal de pureté de la langue dite «littéraire», associe celui de précision et d'exactitude des termes professionnels, constitués en petits cantons bien distincts. L'alliance entre fonctionnalisme et terminologie se fera naturellement, consacrée par des contributions de linguistes en vue comme l'article de G. Vinokur en 1939³⁷, selon lequel les termes ne sont pas des mots particuliers mais «des mots dans une fonction spécifique, celle de la dénomination». Cette définition du terme est bien à l'unisson des classifications fonctionnalistes du langage qui vont se succéder. La définition selon laquelle «le terme est une fonction, un mode d'utilisation et non un type spécifique d'unité lexicale» sera reprise par V. Gak.³⁸

Le dogme de «la langue à l'ère de la révolution scientifique et technique» est diffusé par tous les maîtres à penser de la linguistique des années 1970, à commencer par R. Budagov³⁹, V. Ovčarenko ou P. Denisov, pour ne citer qu'eux. Invoquant invariablement V. Vinogradov, une pléiade d'auteurs développent tout au long des années 1970 la doctrine des styles fonctionnels de la «prose scientifique et technique».

S'agissant des propriétés du terme, la position de A. Reformatskij, que nous avons vu hésiter plus haut dans son jugement sur Marr, tout en présentant plus de subtilité, demeure représentative de cette double allégeance au fonctionnalisme («toute terminologie est l'institut d'un groupe social donné») et au formalisme, fût-ce par l'influence de la phénoménologie de G. Špet.⁴⁰

2.2.3 REFERENTIALISME ET NOMINOCENTRISME

La conception du langage de Reformatskij présente un intérêt tout particulier dans la mesure où son *Introduction à la linguistique*⁴¹ publiée en 1947, rééditée dans une version expurgée des nombreuses références au marrisme en 1955, 1960 et 1967, figurera parmi les manuels de référence de la génération suivante. Les linguistes de l'école de linguistique structurale de Moscou (A. Rezvin, V. Ivanov, par exemple) et les fondateurs de la traduction automatique en URSS se réclameront de Reformatskij. On peut lui attribuer le rôle de propagateur de la sémantique logique et, en tant que tel, il ne pouvait que proposer une approche référentialiste de la langue. Le

³⁶ Notes du séminaire donné par Patrick Sériot à l'EHESS.

³⁷ Vinokur, 1939.

³⁸ Gak, 1971, p. 9.

³⁹ Budagov, 1975.

⁴⁰ Reformatskij, 1961.

⁴¹ Reformatskij, 1947.

paradigme de l'analyse logique du langage, souvent présenté sous le drapeau de la cybernétique, va regrouper des syntacticiens comme E. Padučeva, N. Arutjunova ou I. Šatunovskij et des sémanticiens comme A. Ufimceva⁴² et Ju. Apresjan. Ainsi, l'exploration d'Apresjan dans le domaine des «moyens synonymiques du langage» présuppose la prééminence du concept sur le mot et préfigure les *synsets* du WordNet⁴³. Et le modèle *sens-texte* lui-même relève incontestablement d'une approche logicienne des langues.

Dans le sillage de Marr, des linguistes comme Abaev avaient largement contribué à développer une approche ontologisante de la langue et du monde. La notion d'idéo-sémantique, développée par Abaev, peut ainsi être considérée comme une variante des études paléo-ontologiques de Marr. Le mérite de Marr, souligne Abaev, est «d'avoir mis en évidence les bonds qualitatifs qui sont intervenus dans l'histoire de la langue-pensée humaine et d'avoir montré qu'à chaque époque et à chaque stade du développement de la société humaine correspondent des lois spécifiques de conscientisation et d'expression des objets de l'expérience».⁴⁴

Le lexique se trouve ainsi naturellement placé au centre de l'attention. Les études lexicographiques connaissent jusqu'à nous une fortune indiscutable dans les rangs des linguistes soviétiques et russes. Il y a peu, on trouvait à la tête de l'Académie des sciences des hommes comme O. Trubačev et Ju. Karaulov qui se sont illustrés dans une lexicologie conceptuelle assez hasardeuse⁴⁵, ce dernier allant jusqu'à proposer une idéographie générale de la langue russe. Les travaux de V. Morkovkin s'inscrivent dans ce courant. Ainsi, ce linguiste aujourd'hui ukrainien participe-t-il à la construction d'une «Lexical Base as a compressed Language Model of the World». V. Serebrennikov, cité plus haut, appartient également à la mouvance ontologisante⁴⁶.

Le succès non démenti du réalisme tient sans doute à la pérennité de la triade langue-pensée-monde dans la linguistique russe. Solidement ancré par la génération de Marr, il gardera une position dominante à laquelle la sémantique cognitive donnera une vigueur nouvelle. La quête de «primitives» est aujourd'hui revendiquée par des sémanticiens qui se sont nourris aux mêmes sources que le marrisme (Anna Wierzbicka, entre autres, héritière de Leibniz et du néo-thomisme polonais). Dans leur cosmopolitisme méthodologique, les méditations sémantiques de Wierzbicka ont une touche mystique qui n'est pas si loin de Marr et de ses quatre éléments primitifs.

⁴² Ufimceva, 1968.

⁴³ Fellbaum, 1998.

⁴⁴ Abaev, 1948.

⁴⁵ Karaulov, 1976; Trubačev, 1994. Par ailleurs, les articles de Karaulov des années soixante portaient sur les parentés entre terminologies et cultures matérielles proto-slaves, proto-germaines et proto-italiennes.

⁴⁶ Serebrennikov, Kubrjakova, Postoslava et al., 1988.

Parallèlement, la question initiale des origines du langage n'a guère quitté la scène grâce aux recherches d'obédience psycholinguistiques ou de quête de «primitives» sous le drapeau de la cybernétique (traduction automatique). Rien d'étonnant que des linguistes russes, héritiers d'une tradition qui a consisté à coupler origine du langage, darwinisme bio-social et idéalisme humboldtien s'expriment aujourd'hui dans un cadre nouveau d'utopisme technologique.

2.3 RETOUR DE MARR PAR LA BIO-GENETIQUE ?

Il est amusant de noter que ce que l'on considère aujourd'hui chez Marr comme anticipation (ses intuitions sur la relation entre code génétique et langues, notamment) était à l'époque considérations banales, et de voir l'idéologie cognitiviste réhabiliter aujourd'hui cette dimension prophétique du marrisme.

Ainsi, le regain d'intérêt pour la question de l'origine des langues dans le cadre de l'Intelligence artificielle (création de robots parlants, par exemple) a consacré hâtivement des travaux qui n'offrent guère plus de garantie que Marr en matière de scientificité. C'est en partie vrai de certaines hypothèses de Renfrew sur l'indo-européen qui postulent l'équation langue commune/civilisation unique. Faute de tenir compte de la diachronie des mots et des changements socioculturels intervenus dans la durée, Renfrew déduit en effet de données archéologiques l'existence d'une ethnie indo-européenne antérieure aux invasions achéennes. Cette position peut laisser croire qu'il a existé une «race indo-européenne» préfigurant à son tour une «race aryenne».

Citons encore les travaux de Meritt Ruhlen, élève de Greenberg, sur la recherche de racines communes ou l'hypothèse de Cavalli-Sforza sur la détermination du patrimoine sémiotique par la génétique. L'engouement pour les théories bio-génétiques est perceptible chez Ju. Stepanov qui s'appuie sur les travaux de K. Lorentz sur le passage du biologique au culturel dans un article très discutable co-signé S. Proskurin, portant sur la théorie de l'action et l'intentionnalité.⁴⁷ Dans un ouvrage de 1997, *Konsstanty. Slovar' russkoj kultury*, le même Stepanov évoque «le caractère fructueux et plein de perspectives des observations de Marr sur les séries parallèles des choses et de leur dénomination».⁴⁸ Avec un décalage d'une bonne décennie, la linguistique russe s'est engouffrée dans le paradigme cognitiviste qu'elle exploite souvent dans le sens d'un nationalisme culturel.

On ne s'étonnera pas que les travaux qui bénéficient du plus grand prestige soient d'origine anglo-saxonne et liés à des enjeux technologiques. Il en est ainsi des nombreux projets de construction métalinguistique, tel le «Tower of Babel, Evolution of Human Language Project», de S. Starostin,

⁴⁷ Stepanov, Proskurin, 1992.

⁴⁸ Bazylev, 2003.

financé par l'Institut de Santa Fe au Nouveau Mexique et sa section «Evolution du langage humain». Sous le patronage de Ruhlen, Cavalli-Sforza et Murray Gell-Mann, des recherches sur la «langue ancestrale originelle», le nostratique, les cognates eurasiatiques et l'hypothèse altaïque sont menées à Santa Fe. S'y côtoient des généticiens et des linguistes tels que S. Starostin, V. Ivanov et T. Gamkrelidze ou encore A. Vovin. Les présupposés de ces chantiers souvent mégalomaniaques n'indiquent aucune rupture fondamentale avec les conceptions ontologisantes de Marr. Il y a simplement inversion de signe idéologique dans la prophétie : le village planétaire ne verra pas la fusion des langues dans le communisme. Il partagera des ontologies universelles pour le e-commerce auquel l'anglais servira de réservoir conceptuel dans l'attente de la révélation de la «langue mère» à laquelle se consacrent avec un zèle mystique les chercheurs de Santa Fe. Il y va de la débabélisation du monde, programme lancé par Ogden et Richards dans les années 30.

CONCLUSION

Le retour actuel aux problématiques des années 1920-30 sur l'origine des langues et les prophéties d'ontologie universelle nous enseignent qu'en matière de théories scientifiques, la notion d'acceptabilité dépend de la communauté dominante (épistémologie linguistique *vs* informatique dans le cas actuel), d'enjeux idéologiques et économiques et, naturellement, de facteurs historiques et sociétaux particuliers. Elle nous montre également que, par le jeu des reconfigurations, les théories les plus décriées peuvent survivre clandestinement pour resurgir un jour sous d'autres cautions, resuscitant silencieusement des idées naguère taboues.

Aussi rejoignons-nous sur ce point les conclusions de V. Bazylev : «on peut dire que toute la linguistique soviétique (aussi bien la 'Nouvelle doctrine du langage' des années 1920-1950 que les tentatives de s'approprier les méthodes de la linguistique occidentale à partir de la fin des années 1950, du structuralisme jusqu'au boom cognitiviste des années 1990) s'est développée sous le signe du marrisme»⁴⁹.

© Monique Slodzian

⁴⁹ Bazylev, 2003.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABAEV Vasilij, 1948 : «Ponjatie ideosemantiki», *Jazyk i myšlenie*, XI, Izd. Akademija nauk SSSR, p. 13-28. [Le concept d'idéo-sémantique] <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/ABAEV-48/1.html>
- BAZYLEV Vladimir, 2003 : «Les aurores japhétiques», in Patrick Sériot (éd.) : *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne*, Lausanne, Cahiers de l'ILSL, n°14, p. 23-44.
- BRANDIST Craig, 2003 : «Bakhtine, la sociologie du langage et le roman», in Patrick Sériot (éd.) : *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne*, Lausanne, Cahiers de l'ILSL, n°14, p. 59-84.
- BUDAGOV Ruben, 1975 : «Jazyk v epoxu naučno-texničeskij revoljucii», *Naučnye doklady vyššej školy, Filologičeskie nauki* [La langue à l'époque de la révolution scientifique et technique]
- CASSIRER Ernst, 1902 : *Leibniz System in seinen wissenschaftlichen Grundlagen*, Marburg, thèse de doctorat.
- , 1953 : *La philosophie des formes symboliques*, trad. franç. 1972, Paris : Payot.
- COHEN Herman, 1902 : *System der Philosophie*, Berlin.
- DARMESTETER Arsène, 1893 : *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*, Paris : Champion (rééd. 1967).
- DERRIDA Jacques, 1996 : *Le monolinguisme de l'autre*, Paris : Galilée.
- DREZEN Ernst, 1928 : *Za vseobščim jazykom, Tri veka iskanij*, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe izdatel'stvo, rééd : Moskva : URSS, 2004. [A la recherche d'une langue universelle, Trois siècles de recherches]
- ENGELS Friedrich, 1876 : *Anti-Düring*, [éd. française : Paris : Editions sociales, 1956].
- , 1883 : *Dialektik der Natur* [éd. française : Dialectique de la nature, Paris : Editions sociales, 1975].
- FELLBAUM C., ed, 1998 : *WordNet : An Electronic Lexical Database*, Cambridge MA : MIT Press.
- FLORENSKIJ Pavel, 1914 : *Stolp i utverždenie istiny*, Moskva : Put'. [La colonne et le fondement de la vérité]; trad. française de A. Andronikof, Lausanne : L'Age d'Homme, 1975.
- GAK Vladimir, 1971 : «Asimmetrija lingvističeskogo znaka i nekotorye obščie problemy terminologii», in *Semiotičeskie problemy jazykov nauki, terminologii i informatiki*, Moskva : MGU. [L'assymétrie du signe linguistique et quelques problèmes généraux de terminologie]
- JAKOBSON Roman, 1957 : «The Cardinal Dichotomy of Language», *Language : an inquiry into its meaning and function*, New York.
- JESPERSEN Otto, 1922 : *Language, Its Nature, Development And Origin*, New York : Holt [éd. française : *Nature, évolution et origines de la langue*, Paris : Payot, 1976].

- KARAULOV Jurij, 1976 : *Obščaja i russkaja ideografija*, Moskva : Nauka. [Idéographie générale et idéographie russe]
- KOYRE Alexandre, 1929 : *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXème siècle*, réed. Paris : Gallimard, 1976.
- , 1950 : *Etudes sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris : Vrin.
- MARR Nikolaï, 1935 : «Termin 'skif'», *Izbrannye raboty*, Moskva-Leningrad : Gos.-soc.-ekon. izd, vol. 5, p. 1-43. [Le terme 'scythe']
- POPPER Karl, 1985 : *Conjectures et réfutations*, Paris : Payot (éd. orig. 1963).
- REFORMATSKIJ Aleksandr, 1947 : *Vvedenie v jazykovedenie*, Moskva : Učpedgiz. [Introduction à la linguistique]
- , 1955 : *Vvedenie v jazykoznanie*, Moskva : Učpedgiz [Introduction à la linguistique]
- , 1961 : «Čto takoe termin i terminologija ?», in *Voprosy terminologii*, Moskva [Qu'est-ce que le terme et la terminologie?]
- REZNIKOV L., 1963 : «Gnoseologija pragmatizma i semiotika Č. Morris», *Voprosy filosofii*, n° 1, p. 102-115. [La gnoseologie du pragmatisme et la sémiologie de Ch. Morris]
- , 1964 : *Gnoseologičeskie voprosy semiotiki*, Léninegrad. [Les questions gnoseologiques de la sémiotique]
- SEREBRENNIKOV Boris, (éd.), 1970 : *Obščee jazykoznanie*, Moskva : Nauka. [Linguistique générale].
- SEREBRENNIKOV Boris, KUBRIKOVA E., & al., 1988 : *Rol' čelovečeskogo faktora v jazyke : jazyk i kartina mira*, Moskva : Nauka. [Le rôle du facteur humain dans la langue : la langue et l'image du monde].
- SERIOT Patrick, 1982 : «La socio-linguistique soviétique est-elle néomarriste ? (contribution à une histoire des idéologies linguistiques en URSS)», *Archives et documents de la SHESL*, n°2, Paris, p. 63-84.
- , 1996 : «N.S. Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques?», in P. Sériot (éd.) : *N.S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège : Mardaga, p. 5-35.
- , 2003 : (éd.) : *Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne*, Lausanne, Cahiers de l'ILSL, n°14.
- SLEZKINE Yuri, 1996 : «N.Ia.Marr and the National Origins of Soviet Ethnogenetics», *Slavic Review*, n° 55, p. 827-862.
- SLODZIAN, Monique, 1994/95 : «La doctrine terminologique, nouvelle théorie du signe au carrefour de l'universalisme et du logicisme», in R. Kocurek (éd.) : *Terminologie et linguistique de spécialité*, Halifax, Canada : ALFA ed., p. 121-136.
- STEPANOV Jurij, PROSKURIN S., 1992 : «Koncept 'dejstvije' v kontekste mirovoj kul'tury», *Model' dejstvija, Logičeskij analiz jazyka*, Moskva : Nauka, p. 5-23. [Le concept d'"action" dans le contexte de la culture mondiale]
- THOMAS Lawrence : 1957 : *The Linguistic Theories of N.Ja. Marr*, Berkeley : Univ. of California Publications in Linguistics, vol. 14.

-
- TRUBAČEV Oleg, 1994 : *The Etymological Dictionary of Slavic Language (The pra-Slavic Lexical Fund)*. [base de données connue sous le sigle ESSJa, parue jusqu'en 2002 dans la série *Jazykoznanie i ètnogenez slavjan* (La linguistique et l'ethnogénèse des Slaves)]
 - UFIMCEVA A., 1968 : *Slovo v leksiko-semantičeskoj sisteme jazyka*, Moskva : Nauka. [Le mot dans le système lexico-sémantique de la langue]
 - VINOGRADOV Viktor, 1947 : *Russkij jazyk. Grammatičeskie učenie o slove*, Moskva : Učpedgiz. [La langue russe. Théorie grammaticale du mot]
 - , 1961 : *Problema avtorstva i teorija stilej*, Moskva : GIXL. [Le problème de l'auteur et la théorie des styles]
 - VINOKUR Grigorij, 1939 : «O nekotoryx javlenijax slovoobrazovanija v russkoj texničeskoj terminologii», *Trudy MIFLI*, T. 5, Moskva. [De quelques phénomènes de dérivation dans la terminologie technique russe]
 - YAGUELLO Marina, 1984 : *Les fous du langage*, Paris : Seuil.



Portrait de N. Marr dans la galerie des Professeurs,
à l'Université de Saint-Pétersbourg

Les paléontologues du langage avant et après Marr

Sergueï TCHOUGOUNNIKOV
Université de Dijon

Résumé : N. Marr n'est l'inventeur ni de la notion ni de la méthodologie de l'approche dite «paléontologie linguistique». Cette dernière est conçue comme une branche de la linguistique comparée à partir du milieu du XIX^{ème} siècle (A. Kuhn, A. Pictet, M. Müller, C. Abel, W. Wundt). Nous essayons de dégager les principes de la paléontologie linguistique et de la situer en tant que projet scientifique dans l'histoire des sciences humaines de la fin du XIX^{ème} jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Il s'agit, en outre, de poser la question des relations existant entre la paléontologie linguistique traditionnelle (paléontologie-1) et la «nouvelle paléontologie» proposée par N. Marr (paléontologie-2). Cette comparaison de deux projets paléontologiques se concentrera sur les auteurs mentionnés ci-dessus, importants pour la constitution de ce type de pensée, auteurs qui ne sont pas d'habitude cités dans le contexte des idées de N. Marr. L'histoire de la linguistique européenne de l'ouest montre qu'à mesure de sa constitution en tant que science moderne autonome elle refuse de façon de plus en plus catégorique l'approche de type paléontologique. Il en va très différemment dans la tradition russe, où la problématique paléontologique se trouve ressuscitée par le biais de la «culture matérielle» dans l'approche formaliste et structuraliste.

Mots-clés : Paléontologie linguistique ; Mythologie comparée ; Racines primitives ; Sémantique fonctionnelle ; Mots originaires ; Langage des gestes ; Syncrétisme primitif ; Proto-éléments ; Langue de classe ; Civilisation matérielle.

N. Marr n'est l'inventeur ni de la notion ni de la méthodologie de l'approche paléontologique du langage. En effet, depuis le milieu du XIXe siècle, la paléontologie linguistique et la mythologie comparée étaient conçues comme deux branches de la linguistique comparée (A. Kuhn, A. Pictet, M. Müller, C. Abel). La paléontologie linguistique a pour but de reconstruire les faits de l'époque pré-historique (telles que les particularités de la pensée, les conditions matérielles de la vie et la distribution géographique des Indo-Européens primitifs) essentiellement à partir du vocabulaire d'une langue hypothétique reconstituée. Cette discipline se fonde sur l'analyse comparée des données collectées dans les domaines de la linguistique comparée, de l'archéologie, de la mythologie comparée, du folklore, de l'histoire et de la sociologie. Nous essaierons, à partir des écrits fondateurs des auteurs mentionnés ci-dessus, de dégager les principes de la paléontologie linguistique et de la situer en tant que projet scientifique dans l'histoire des sciences humaines de la fin du XIXe au début du XXe siècle.

Nous allons nous interroger sur les relations existant entre la paléontologie linguistique traditionnelle (nommée «paléontologie-1») et la «nouvelle paléontologie» proposée par N. Marr («paléontologie-2»). Cette comparaison de deux projets paléontologiques se concentrera sur les auteurs mentionnés ci-dessus. Bien qu'ils soient importants pour la constitution de ce type de pensée, ils ne sont d'habitude pas cités dans le contexte des idées de N. Marr.

Marr lui-même n'ignorait pas qu'il existait déjà avant lui une pensée paléontologique constituée. Il a cherché par conséquent à délimiter la paléontologie 1 (P-1) et la paléontologie 2 (P-2). Dans l'article «Jazyk i sovremennost» ('Le langage et l'époque moderne') (1932) Marr définit la paléontologie traditionnelle (P-1) comme doctrine qui étudie les déplacements du contenu et de la manifestation formelle des phénomènes linguistiques. Il fait l'analyse étymologique du concept même de paléontologie : *paleo* – ancien et *ontologie* – doctrine de l'essence. Cela lui permet de conclure à la non-pertinence de ce terme, qui ne correspond pas à la réalité qui a été découverte par la «Nouvelle théorie du langage», c'est-à-dire par la P-2. Selon Marr, dans le cadre de son propre projet paléontologique, le terme de paléontologie signifie «la fonction instable, sujette au changement, la valeur du mot (*stoimost' slova*) ou plutôt le changement de valeur ou de fonction du mot».

Pour Marr, la paléontologie traditionnelle (P-1) signifie l'acte de concevoir ou d'étudier l'essence de la parole (*postizhenie ili izučenie suščnosti reči*), qui plus est, l'essence de la parole ancienne. En revanche, la P-2 ne révèle pas seulement la valeur ou la fonction initiale du mot. Elle analyse la fonction et les lois fonctionnelles dans leurs rapports avec la réalité. Elle révèle les changements des lois dans le temps en rendant compte des stades évolutifs. La P-1 étudie les langues déjà formées considérées dans leur rapport avec la proto-langue commune artificiellement composée. Cette étude s'accomplit selon des critères formels et dans les limites d'un seul stade tardif. Selon Marr, la P-1 ne s'intéresse qu'à l'état le

plus archaïque d'une langue ou d'un groupe de langues. En revanche, la P-2 analyse les états langagiers les plus archaïques dans leur rapport avec l'époque contemporaine. Les écarts et les déplacements sont étudiés en prenant en considération les séries entières des stades.¹

Dans l'article «Rodnaja reč – mogućij ryčag kul'turnogo pod"ema» ('La langue maternelle, puissant levier du progrès culturel', 1930) Marr définit son propre projet paléontologique (P-2) comme l'étude de la signification des mots dans la découpe des strates du langage sonore de l'humanité. Ces strates mises à nu appartiennent à diverses époques de la formation du langage, et par conséquent aux différents degrés du développement stadial.²

Dans l'article «Čuvaši-jafetidy na Volge» ('Les Tchouvaches-japhétides de la Volga', 1926) Marr parle d'une perspective matérielle ouverte par la P-2, qui consiste à aborder divers types préhistoriques des langues aux étapes où le langage phonique de l'humanité était encore inexistant. Ainsi, le sens de la P-2 consiste, selon Marr, à étudier les langues dites «historiques» du point de vue de la période préhistorique.³ Enfin, dans l'article «O proisxoždenii jazyka» ('Sur l'origine du langage', 1926) Marr affirme que la sémantique indo-européenne telle qu'elle est analysée par la P-1 est justifiée et fondée de manière anachronique. À savoir, sur des considérations portant sur la vie quotidienne ancienne, sur des explications de type culturel et historique, sur des constructions logiques abstraites étrangères à la conscience de l'homme primitif. Selon Marr, la P-1 néglige la sémantique du langage et remplace la science du langage par la science des formes linguistiques. Elle les étudie dans une perspective statique et isolationniste. En revanche, pour la P-2 la sémantique, de même que la morphologie, découlent des structures sociales et des activités économiques propres aux sociétés primitives.⁴

Les disciples de Marr soulignent que la linguistique comparée commence par établir le fait de ressemblance non pas seulement de nombreux mots mais aussi des formes grammaticales dans une série de langues mortes d'Europe et d'Asie. Ces ressemblances donnent naissance à l'hypothèse du «proto-indo-européen» commun parlé par une race indo-européenne. Les marristes voient dans cette approche la transposition du modèle biblique (idée de l'origine des ancêtres ou des pères primitifs). Ils considèrent en outre la langue proto-indo-européenne comme une fiction scientifique.⁵

Les marristes soulignent en outre que les indo-européistes n'ont pas de confirmation «matérielle» de leur déclaration sur la nature sociale du langage. La linguistique indo-européenne étudie les langues presque exclusivement du point de vue de la «forme externe», c'est-à-dire du son : par

¹ Marr, 1932, p. 29-30.

² Marr, 1930, p. 4-5.

³ N. Marr, 1926-a, p. 7.

⁴ Marr, 1926-b, p. 317.

⁵ *Vsesojuznyj central'nyj komitet novogo alfavita N. J. Marru*, 1936, p. 27-28.

conséquent, la phonétique est la branche la plus développée. L'étude du contenu de la langue — en dépit de la discipline «sémantique» ou «sémasiologie» — est toujours embryonnaire, et elle ne réussit pas à expliquer les processus du changement de significations.⁶

Ainsi, selon S. Vrabel', la P-2 se veut non pas une doctrine de l'essence des phénomènes anciens, mais une étude historique du langage dans ses relations avec l'époque contemporaine. Cette doctrine étudie la «langue de classe» sur la base de l'examen des aspects tant formels qu'idéologiques de la parole, des déplacements révolutionnaires dans l'économie de la conscience humaine.⁷

Il reste à savoir si la délimitation faite par Marr et ses disciples est pertinente. Pour comparer les traits caractéristiques des deux projets en question, nous commencerons par les traits communs pour passer ensuite aux différences entre les deux projets confrontés.

On relève les traits communs suivants :

1. L'idée même selon laquelle le mot peut restituer par sa charge sémantique la réalité extérieure non-verbale qui lui était jadis consubstantielle.

Ainsi, Adolphe Pictet trouve dans la langue des «Aryas primitifs» «avec beaucoup de sûreté» l'histoire de leur développement antérieur.⁸ Par exemple, c'est par l'analyse sémantique des termes relatifs à l'agriculture qu'il conclut sur la division des «Aryas primitifs» en deux groupes : le groupe oriental spécialisé dans l'élevage, et le groupe occidental spécialisé dans l'agriculture.⁹

De «l'abondance des termes» qui se rapportent à l'art de la guerre et à la justice, Pictet conclut à leur haut développement chez les «Aryas primitifs».¹⁰ Enfin, Pictet attribue aux ancêtres indo-européens la tradition mythique du déluge à partir de l'analyse étymologique du «nom de l'homme sauvé des eaux» qui est le nom de l'homme en général. Et Pictet de continuer : «il n'est pas impossible que [le nom] de Japhet ait appartenu à l'ancienne langue aryenne où il aurait désigné le chef de la race».¹¹

2. Les deux projets considèrent le retour à l'état primitif du langage comme moyen de comprendre son état moderne.

Si Pictet considère comme le principal résultat de son travail le fait d'avoir pu «remonter jusqu'aux origines» de la race indo-européenne, Carl Abel, un autre éminent paléontologue du langage, se tourne dans les années 1880 vers l'égyptien, car il y voit la «plus ancienne langue humaine

⁶ *Ibid.*, p. 30.

⁷ Vrabel', 1936, p. 86.

⁸ Pictet, 1863, p. 738.

⁹ *Ibid.*, p. 741.

¹⁰ *Ibid.*, p. 744, 746-747.

¹¹ *Ibid.*, p. 750.

conservées».¹² Abel constate que l'étymologie égyptienne peut prétendre avoir trouvé «dans la langue la plus anciennement conservée de l'humanité les lois des rapports du son et du sens liées à la capacité primitive de glisser de l'un à l'autre».¹³ Ces lois sont valables pour la formation de toutes les langues indo-européennes.

Pour Abel,

«ces lois font apparaître et expliquent en cet âge de l'enfance du monde la façon dont les idées et les mots découlent d'une quantité relativement petite de racines. Nous trouvons là la préhistoire de l'esprit humain dans cette place unique où l'on a pu jusqu'à présent la reconnaître sur le plan sonore et sur le plan conceptuel. [...] Toutes les autres langues de la race caucasienne, si on leur applique les lois égyptiennes, s'avèrent capables de s'y soumettre. [...] Les éléments historiques marquant la plus ancienne apparition de la raison pourraient être étendus de l'Égypte à toute l'Asie intérieure et les relations traditionnellement connues entre Ham, Sem et Japhet pourraient être reconstituées. [...] Les lois qui apparaissent dans l'égyptien dans la période commune aux trois rameaux de langues seraient donc les plus anciennes dominantes». (Abel, 1905, p. 46-47)

3. Les deux projets lient la langue au mythe et considèrent le mythe comme «langage universel».

Pour Marr, le mythe est à l'origine de la sémantique de l'acte magique de production. La conscience primitive est caractérisée par la fusion des mondes externe et interne, par l'inversion de leurs liens. Cette conscience transforme ces relations en représentations fantastiques ou mythiques (des êtres puissants conçus comme sources d'action, de vie, de force). Ces représentations se concentrent autour de l'image primitive (le totem) qui apparaît comme image que la société primitive se fait d'elle-même. Le totem occupe la totalité de la conscience primitive et en fournit l'espace symbolique.¹⁴

Adalbert Kuhn (1812-1881), un des fondateurs de la P-1, fonde, lui aussi, son projet paléontologique sur l'analyse comparée des mythes. Il parle ainsi du «cercle des mythes» du peuple indo-européen¹⁵ et essaie de montrer «l'existence des mêmes conceptions fondamentales dans les peuples indo-germaniques les plus importants».¹⁶ Selon Kuhn, «de même que la langue nous a donné les moyens de percevoir, fût-ce dans une image obscurcie, les conditions de vie ancienne, de même nous donne-t-elle le moyen de savoir la manière dont les peuples indo-germaniques ancestraux se sont représenté leurs dieux, puisque les noms de ces dieux nous donnent à voir les témoignages irréfutables des cultes anciens, et puisque le carac-

¹² Abel, 1888, p. 1.

¹³ Abel, 1905, p. 46.

¹⁴ Marr, 1926-2, p. 332-335.

¹⁵ Kuhn, 1854, p. 1.

¹⁶ *Ibid.*, p. III.

tère fondamental des dieux nous apparaît précisément à travers l'étymon de son nom».¹⁷

En présentant son recueil des contes allemands de Westphalie, Kuhn souligne qu'il s'y trouve des mythes complets, authentiques, il cherche systématiquement à apporter les preuves de leur origine mythique. Selon lui, il existe une langue des mythes (*Mythensprache*) composée des mêmes éléments chez les peuples indo-germaniques (d'où sa comparaison des mythes germaniques, grecques et indiens). Selon Kuhn, «cette langue nous offre le savoir-faire des mythes. Ces éléments des mythes grecs et nordiques étant bien étudiés, ils fournissent des éléments (une base) de tout traitement des éléments mythiques».¹⁸

4. Les deux projets se fondent sur l'analyse sémantique dite fonctionnelle.

Chez Marr, la loi sémantique la plus célèbre est la création des mots selon la fonction. La relation classique forme – contenu se trouve remplacée chez Marr par la relation fonction – nom. Les anciens mots (les mots préexistants) sont utilisés pour former de nouveaux mots. La nouvelle signification qui suit le déplacement de la fonction vient s'installer dans la forme ancienne.¹⁹ Le mot recevant sa signification selon la fonction qu'il remplit, le changement de fonction correspond alors au changement de nom. Par exemple, la pierre remplace la main dans le processus productif – par conséquent la pierre prend le nom de la main ; le lion remplace le chien dans une perspective fonctionnelle – par conséquent le lion prend le nom du chien.²⁰

Selon Marr, la transformation fonctionnelle s'accomplit par la connexion entre le langage et l'outil de production. Ce principe aboutit à l'affirmation selon laquelle les termes «cheval» et «destrier» portent leurs noms en vertu de leurs fonctions. Le terme «chameau» a la même fonction et, dans l'optique paléontologique, ce n'est pas par hasard que, d'une part, le terme «chameau» – *gamal* en hébreu et *kamel-os* en grec, *camel-us* en latin, et, de l'autre, le *cabal-us* «cheval» en latin médiéval – ont des sonorités communes, le terme russe *korabl* ('bateau') complétant ce paradigme. Les noms sont transférés de l'animal précédent à un autre animal dans la même proportion que les moyens de transport changent. Par les moyens de cette «sémantique fonctionnelle» Marr prouve, par exemple, que dans les langues indo-européennes, sémitiques et caucasiennes les noms pour le chien, le renne, l'éléphant, le chameau et le cheval ont été dérivés l'un de l'autre selon cet ordre de succession.

La succession de ces animaux en tant que moyens de transport a été déterminée comme suit : le chien (comme animal domestique et non comme moyen de transport) vient le premier parce que les noms désignant

¹⁷ *Ibid.*, p. 259.

¹⁸ Kuhn, 1859, p. X.

¹⁹ Marr, 1930, p. 35-36.

²⁰ Marr [1928] 2002, p. 325.

le chien tendent à consister en un seul élément et parce que la majorité des animaux sauvages (renard, loup, lion) ont été nommés d'après le chien. Cet ordre s'explique par le fait que les animaux sauvages ont été nommés d'après les animaux domestiques. Le renne précède les autres animaux parce que les cultures les plus anciennes possèdent déjà des artefacts faits de la corne et parce que le renne vit dans le climat froid, ce qui convenait à l'Âge glaciaire. Viennent ensuite le chameau et l'éléphant ; le cheval vient après, apparemment parce qu'il est plus difficile à domestiquer.²¹

On trouve chez A. Pictet de nombreux exemples de transformations sémantiques qui sont, elles aussi, provoquées par le changement de fonction. Voici son analyse du terme de vache chez les Aryas primitifs :

«C'est à la vache qu'étaient empruntés plusieurs noms de plantes et d'oiseaux, ainsi que des mesures de diverses espèces. [...] Enfin, l'imagination naïve du pâtre découvrait partout, et jusque dans les grands phénomènes de la nature, des ressemblance avec l'animal précieux. Les nuages devenaient pour eux des vaches célestes dont le lait nourrissait la terre, la terre elle-même était une vache d'abondance et, dans les astres du firmament, ils voyaient un troupeau lumineux, avec le soleil pour taureau. Ces traits divers [...] se retrouvent, avec des analogies très caractéristiques, chez plusieurs des peuples descendus de la race primitive [...]». (Marr [1926] 2002, p. 740)

C'est, de même, par l'approche sémantique fonctionnelle que Pictet analyse l'introduction de l'agriculture chez les Aryas primitifs. Ainsi, selon Pictet, «on peut reconnaître encore les traces de ces transitions par le fait que quelques noms du pâturage sont devenus ceux du champs cultivé».²² Pictet présente un autre exemple où la culture matérielle se manifeste sous la forme de confusion des noms : «nous avons vu, en effet, que les anciens Aryas connaissaient sûrement plusieurs métaux, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, et très probablement le fer, dont le nom principal, cependant, se confond avec celui du bronze».²³

La discussion sur l'évolution de la signification dans la linguistique de la deuxième moitié du XIX^e siècle est directement rattachée à la problématique paléontologique. En effet, cette discussion est issue de la «psychologie des peuples» (M. Lazarus, H. Steinhtal, W. Wundt) et elle est liée à la tradition psychologique en sémasiologie. C'est la tradition des néogrammairiens, qui cherche à établir un classement psychologique des types de changements sémantiques. Au tournant du siècle, la classification formelle cède la place à un point de vue fonctionnel : le changement est désormais considéré comme conséquence de l'usage fonctionnel du langage. On voit que l'idée du changement «fonctionnel» en sémantique est dans l'air du temps.²⁴

²¹ Marr [1926] 2002, p. 365-370.

²² *Ibid.*, p. 740-741.

²³ *Ibid.*, p. 742.

²⁴ Cf. Nerlich, 1992, p. 59-81.

5. Les deux projets ont recours au principe des mots originaires. Chez Marr, ce sont les archi-éléments (quatre éléments primitifs) qui sont des termes tribaux et les seuls mots que les tribus primitives possédaient. La dissociation du mot primitif apparaît chez Marr comme un des procédés fondamentaux de la formation des mots. Ainsi, le même mot se scinde en significations opposées (de type : *den'noč'* [jour/nuit] ; *brat/sestra* [frère/sœur] ; *mrak/svet* [ténèbres – lumière]. Les significations opposées sont conservées dans le même mot «primitif» ou «originaire» dit *mat'-slovo* ou *mat'-ponjatie*, mot-mère, notion-mère.²⁵

Or, C. Abel met précisément l'accent sur le phénomène du sens opposé des mots primitifs. Ces mots à multiples significations caractéristiques de ce stade (*Stufe*) du développement de la langue égyptienne sont en partie réellement existants, en partie restituables.²⁶ Selon Abel le trait caractéristique des mots originaires consiste dans le fait que le même complexe de sons correspond à deux significations opposées ou à une série de significations non-apparentées. Abel explique ce phénomène par le principe dialectique de détermination d'un élément par son élément opposé.²⁷

Selon Abel, au départ la totalité du lexique primitif de l'égyptien est marquée par le sens opposé (*Gegensinn*). «Toutes les perceptions originelles telles que nous les trouvons dans les dictionnaires des racines de diverses langues sont fondées sur le même principe...».²⁸ À ce stade primitif, les notions qui ne peuvent être saisies que sur le mode de l'opposition sont

«logées dans un seul et même son ; ce n'est qu'au cours des siècles qu'est apparue graduellement la possibilité de penser un seul aspect du son opposé sans recourir à la contradiction. Ainsi, la tendance apparaît à ne retenir qu'un seul support sonore pour l'une des significations couplées, et cela au moyen de la dissimulation phonétique de l'ancienne racine commune». (Abel, 1888, p. 20)

Le modèle de l'évolution du langage proposé par Abel est composé de plusieurs stades : *Lautwechsel* (le changement de sons) ; *Lautwuchs* (la répétition des sons) entraînent des sons échangeables selon les lois phonétiques propres à l'égyptien. L'extraordinaire interchangeabilité de l'égyptien rend possible une longue série d'alternance des sons qui mène à la variation des racines. Ce processus dote d'un corps phonétique les idées dérivées des racines primitives.²⁹

On se souvient de l'usage que Freud fait du concept de *Gegensinn* de Abel dans son article de 1910 «Über den Gegensinn der Urworte» ('Sur les sens opposés des mots primitifs') suivi du sous-titre «A propos de la brochure du même nom de Karl Abel, 1884». Chez Freud également, c'est l'ancienneté de la langue égyptienne qui explique «un nombre appréciable

²⁵ Marr, 1931, p. 11-12.

²⁶ Abel, 1888, p. 8-9.

²⁷ *Ibid.*, p. 14-15.

²⁸ *Ibid.*, p. 17.

²⁹ *Ibid.*, p. 25-26.

de mots à deux significations, dont l'un énonce l'exact contraire de l'autre». Ces «significations antithétiques» (comme *fort – faible ; lumière – obscurité ; vieux – jeune ; dehors – dedans*) font de l'Égypte la «patrie du non-sens». Le mot primitif à signification double renfermait le rappel du terme opposé ; ce mot n'avait en réalité ni l'un ni l'autre sens mais il désignait

«le rapport entre les deux et la distinction entre les deux, qui avait produit les deux du même coup [...]. Pour conquérir ses concepts, l'homme doit les confronter à ses opposés ; c'est progressivement qu'il apprend à «isoler les deux versants de l'antithèse». (Freud, [1910] 1985, p. 55)

Le principe des mots originaires entretient des relations complexes avec la notion de «forme interne du langage», notion d'origine humboldtienne. Ces proto-éléments du langage était associés par Marr aux noms des totems, chaque tribu possédant jadis le seul mot (nom de son totem) qui signifiait par définition tout. En particulier, cette idée s'exprime chez lui sous la forme des «faisceaux sémantiques» qui caractérisent les langues japhétiques : *ruka – ženščina – voda* ('main - femme - eau') ; *golova – gora – nebo* ('tête - montagne - ciel'). Il s'agit d'une succession de notions recouvertes par un seul mot ; chaque notion désigne la signification de ce mot à diverses étapes du développement stadial. Ce phénomène est interprété comme résultat de la transgression et de la fusion réciproques de divers phénomènes sociaux.³⁰

Or, on trouve chez Carl Abel dans l'article de 1885 «*Über die Unterscheidung sinnverwandter Wörter und das Werden des Sinnes*» [«Sur la distinction des mots apparentés et sur le devenir du sens»] une idée homologue qui postule une hypersynonymie à l'intérieur d'une langue, mais aussi entre diverses langues. Cette affirmation est liée chez Abel à la transposition des racines primitives. Pour lui, tous les mots d'une langue peuvent être considérés comme des synonymes, à condition de mener assez loin les chaînes et de combler les intervalles qui les séparent par des raccords appropriés. Il n'existe pas de mots que l'on ne puisse relier entre eux en retrouvant toute la série d'intermédiaires qui les séparent.³¹

6. Les deux projets considèrent les déterminants gestuels comme un facteur décisif de la formation du langage phonique.

Marr souligne le primat du gestuel sur le sonore (phonique) : pour lui, le langage gestuel archaïque fournit la base matérielle à la formation du langage sonore dérivé ou secondaire. Le langage manuel ou encore linéaire ou cinétique précède le langage phonique. Le langage linéaire est primitif ; il est contextuel, il ne sert qu'à désigner les processus et des objets de l'environnement immédiat. Le langage manuel est privé de la capacité fondamentale du langage sonore : généraliser et transmettre les notions

³⁰ Marr [1931] 2002 ; Marr [1924] 2002, p. 352-353.

³¹ Abel, 1885, p. 191.

abstraites. Le langage gestuel est lié aux images et aux représentations, il reflète la pensée primitive qui opère par images et non par notions. Marr lie l'origine du langage phonique à l'invention des outils artificiels en associant ainsi l'apparition des signes articulés avec l'apparition des outils qui servent à fabriquer des outils. La paléontologie du langage permet de découvrir, selon Marr, des traces du langage gestuel dans le langage phonique.³²

Il suffit d'examiner les conceptions issues de la P-1 pour restituer l'origine de la notion du gestuel dans la P-2. Dans son traité de 1888, C. Abel cherche à établir le principe des déterminants gestuels à partir de l'idée des mots primitifs à signification double. Ainsi, les marques qui, dans l'écrit, distinguent pour l'oreille égyptienne les significations opposées, doivent être remplacées dans le discours par des gestes correspondants. Le geste en dehors du contexte a été le seul moyen dont disposaient les locuteurs pour distinguer des mots à double signification (la même chose valant pour les mots à 5, 6, 20 significations).

En effet, l'égyptien est resté obligé de recourir aux gestes explicatifs. Cette langue permet de voir dans son état le plus ancien une période originelle, où le geste démonstratif était le seul moyen de compréhension. La capacité de s'exprimer par le langage sonore articulé s'est donc développée plus lentement que la pensée et le geste : la langue gestuelle a ralenti l'évolution du langage articulé.³³

La notion de geste joue aussi un rôle crucial dans la théorie du langage élaborée par le psychologue allemand Wilhelm Wundt (1832-1920), qui était bien connu en Russie. Pour lui, le langage n'est qu'une forme particulière singulièrement développée des manifestations psychophysiques vitales. Parmi ces dernières, Wundt distingue les mouvements expressifs. Le langage est pour lui toute expression dynamique. Cette définition détermine l'importance de la notion de geste dans sa théorie psychologique. Le langage des gestes, dans la psychologie de Wundt, apparaît comme le stade initial du langage qui précède le langage phonique. Il s'est développé à partir des mouvements mimiques instinctifs secondaires. Ce langage gestuel reste jusqu'à un certain degré à l'état primitif. Il relève d'une période où la relation entre le signe et ce qu'il désigne était immédiate et représentative.

Par analogie avec la langue phonique, Wundt parle des dialectes dans le langage des gestes, de leur «étymologie» et de leur «syntaxe». La parole phonique n'est, pour Wundt, qu'une forme particulière de mouvement mimétique. Par rapport à ce mouvement, le son n'est qu'un auxiliaire ; par conséquent le langage est intimement lié aux mouvements mimiques. Comme la mimique, il est fondé sur le mouvement et sert à exprimer les processus psychiques internes.³⁴

³² Marr [1933] 2002, p. 151-169.

³³ Abel, 1888, p. 9.

³⁴ Wundt, 1900, p. 52, 149-150.

Wundt analyse quatre systèmes de gestes : le langage par signes des sourds-muets, celui des Indiens du Dakota, celui des moines cisterciens, et celui des napolitains, définis comme quatre langages qui relèvent de différentes catégories.³⁵

La typologie des gestes proposée par Wundt essaie d'expliquer les relations entre l'histoire de la langue et l'histoire de la psychologie. Tout geste symbolique est dérivé du geste imitatif ou démonstratif ; par rapport aux formes primaires du langage par gestes, ils ont un caractère de formes secondaires. La signification symbolique des gestes est issue de leur signification immédiate. Ainsi, le fait de désigner avec le doigt un point situé derrière soi pour signifier le passé ou de froncer le nez pour désigner le dégoût moral en faisant allusion à une mauvaise odeur.³⁶ Les gestes symboliques sont une catégorie propre : les gestes à signification immédiate (tel que montrer derrière soi avec la main ou froncer le nez) prennent un contenu différent. Wundt traite cette catégorie de gestes symboliques à part, de même par exemple qu'en grammaire les particules, bien que dérivées d'autres mots, sont traitées comme une catégorie propre.³⁷

7. Les deux projets ont recours au modèle de formation par dégradation productive.

La P-2 affirme son indépendance par rapport au modèle divergent de la P-1. Dans la P-2, l'évolution est conçue comme un processus qui va de l'hétérogène vers l'homogène, de la multiplicité originelle vers le monolinguisme futur. Ce modèle s'oppose au modèle de l'évolution par décomposition issu de la P-1 (tel l'arbre généalogique des langues chez A. Schleicher). On constate pourtant que le modèle paléontologique de Marr dépend du modèle de l'évolution descendante (la décomposition productive) relié à la P-1.

En effet, selon Marr, la succession des stades langagiers part du syncrétisme primitif à l'origine du langage. Cet état initial précède l'apparition du langage primitif, et, par conséquent, la division du tout en parties, la conscience et la parole se trouvent fusionnées, dans l'état diffus, dans le processus même de production. Le langage est donc déterminé dès ses origines par la main, outil commun au processus du travail et au langage-pensée. Puis le langage-pensée se sépare, se distingue du processus du travail ; et l'on voit ensuite se dissocier la pensée et sa manifestation verbale. Ces séparations sont des conséquences des phénomènes qui ont lieu dans la base matérielle.³⁸

Chez Marr la décomposition du syncrétisme primitif devient le mécanisme universel. Le processus unique «travail-production» se scinde en deux branches autonomes : langage-pensée et production. La branche «langage-pensée» se scinde en langage et pensée. La notion synthétique *nebo-*

³⁵ Wundt, 1901, p. 40.

³⁶ *Ibid.*, p. 37-38.

³⁷ *Ibid.*, p. 35.

³⁸ Marr, [1936] 2001.

zemlja (ciel-terre) se scinde en *nebo*, ciel et *zemlja*, terre. Il s'agit bien dans tous ces cas du modèle de la décomposition.³⁹ Ce processus s'apparente au modèle descendant de la P-1, où l'évolution est pensée comme dégradation successive d'une totalité parfaite de départ. En fait le modèle évolutionniste de la P-2 est composé de trois étapes : le syncrétique ou diffus (état primitif du langage), l'analytique (étape de l'histoire de classe) et le synthétique (futur état du langage dans la société sans classe).

2. Les deux projets présentent toutefois des différences essentielles :

2.1. L'opposition entre la dominante évolutionniste et la dominante transformiste.

Le projet de la P-1 trouve toujours le système à l'état existant, achevé. La P-2 s'intéresse aux états qui précèdent la stabilisation du système, c'est-à-dire aux états en devenir. Le modèle évolutionniste de P-1 se caractérise par une optique «essentialiste» conçue comme succession continue de formes génétiquement distinctes. La P-2 remplace cette vision par le modèle transformiste discontinu, qui procède par une série de bonds ou de sauts : la continuité de ce modèle est assurée par les facteurs non-génétiques tel que le «social» (stratification de classe) et le «substantiel» (le contact des systèmes dans le temps et dans l'espace).

2.2. L'opposition entre l'état préhistorique et l'état historique.

La P-2 critique souvent la P-1 pour son étude exclusive des langues «historiques», c'est-à-dire «constituées» ou «devenues». L'analyse pratiquée par la P-2 se concentre sur l'état «pré-historique» des langues. Il faut souligner l'origine très nettement hégélienne de cette opposition, ainsi que des tentatives de la linguistique comparée du milieu du XIX^e siècle de reconstituer la protolangue indo-germanique. En effet, selon Jankowsky, qui analyse le cas d'A. Schleicher, l'idée de Hegel sur la formation des langues préhistoriques et la déformation des langues historiques fournit au «linguiste historique» le but final ainsi que la méthode pour l'atteindre. Ils consistent à rattraper le point dans l'histoire à partir duquel la langue en tant qu'organisme fonctionnel a commencé son changement historique : ce dernier signifie la décadence. Ce stade à la frontière de l'histoire et de la non-histoire ne peut pas être atteint à partir des documents écrits. On y parvient par l'examen de toutes les lois sonores de toutes les langues existantes. Le linguiste réduit le nombre de lois phoniques en descendant sur l'échelle historique jusqu'à atteindre le niveau ultime, celui de la protolangue reconstituée qui n'est plus gouvernée par aucune loi phonique⁴⁰.

2.3. Les deux projets se fondent sur l'analyse des relations entre la parole et la pensée dans des perspectives apparemment différentes.

³⁹ Marr, 1926-2, p. 325-328, 335.

⁴⁰ Jankowsky, 1972, p. 100-102.

Selon les marristes, la P-1 (la linguistique indo-européenne) étudie le langage sans s'occuper de la conscience ou de la pensée. Ainsi, pour M. Müller, la pensée surgit du langage, elle est « parole moins son » : il accepte donc la parole privée de sens comme la première étape du développement de la pensée. Si P-1 considère la pensée comme un objet qui ne relève pas de sa compétence, dans P-2 en revanche, c'est la pensée qui devient un objet essentiel d'analyse.⁴¹

Cette opposition, pourtant, n'est pas exacte, dans la mesure où l'analyse par stades fait partie de l'analyse pratiquée par la P-1. Cette représentation remonte à la tradition morphologique allemande avec sa vision naturaliste des âges ou des périodes de l'évolution (de la croissance) d'un être organique.

Pour ne citer qu'un exemple : pour Müller aussi, la croissance spirituelle de l'humanité s'accomplit par stades. Les hymnes de Véda, c'est l'enfance de l'Esprit ; les Brâmans – c'est la période de la maturité ; les Upanishad – c'est la vieillesse de la religion. Ces trois types de pensée correspondant aux trois stades historiques (enfance, maturité, vieillesse) se répètent dans la vie de chaque individu. Ainsi, les stades sont conçus comme la chronologie du cycle naturel.⁴² La P-2 transpose en fait le modèle naturaliste sur le plan socio-économique.

2.4. L'opposition entre « racine » et « archi-élément »

La P-1 est fondée sur la notion de « racine primitive ». M. Müller définit la racine ou le radical comme ce qui ne peut pas être réduit à une forme plus simple ou plus originelle. La racine primitive est nécessairement monosyllabique : toutes les autres racines sont nécessairement dérivées. Les racines linguistiques sont conçues comme des « types phonétiques » : chaque substance particulière résonne de manière originale qui reflète son organisation interne. Chaque nouveau concept créé dans le cerveau s'accompagne du son particulier distinct qui le singularise. Les racines deviennent, dans la science de Müller, un nœud mystique entre l'esprit et la matière⁴³. La racine est ce qui reste à la fin de l'analyse grammaticale complète. Les racines forment le mystère au cœur du système : dans la langue, tout est intelligible à l'exception de ses racines⁴⁴. Ainsi, la racine linguistique apparaît comme un résidu insoluble de la réduction analytique.⁴⁵ Le critère de simplicité gouverne la hiérarchie naturelle des racines selon le principe d'ancienneté.⁴⁶

La P-2 combat le concept de racine comme manifestation du fondement raciste de la linguistique indo-européenne. La P-2 se fixe pour but de supprimer cette notion, et de la remplacer par le terme d'élément archaï-

⁴¹ Vrubel', 1936, p. 31.

⁴² Müller, 1878, p. 362-363.

⁴³ Müller, 1862, p. 256-278.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 255, p. 278.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 256.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 267-268.

que qui affirme l'origine croisée de toutes les langues. Selon P-2, 1) ces éléments coexistent nécessairement dans tout groupement humain indépendamment de l'origine raciale ; 2) la présence d'un des éléments implique l'existence des autres ; 3) chacun d'eux a la même signification que tous les quatre éléments ensemble, ou chacun d'eux pris isolément ; 4) ces éléments ont été initialement asémantiques. Une signification précise attachée à chaque unité vient ultérieurement.⁴⁷

Pourtant, la manière dont Marr décrit ces proto-éléments les rapproche énormément de la notion de racine indo-européenne. En effet, ces complexes ou entités diffuses sont analogues aux racines, car ils ne sont pas seulement des unités phoniques, mais aussi des unités de la pensée. La P-2 cherche à remplacer la notion de *langue de race* (famille de langues, langue ancestrale) par la notion de *langue de classe*. Cette dernière est fondée sur l'idée de la sémantique fonctionnelle et sur la dominante productive dans la formation du langage. La *langue de race* correspond à un système fermé ou génétique, la *langue de classe* – à un système ouvert ou transgénétique.

CONCLUSION

Au bout du compte, il apparaît que la P-1 et la P-2 exploitent divers aspects du même modèle de départ. Il s'agit du modèle de type «dialectique» issu de l'idéalisme allemand : la version marriste de ce modèle fait partie du vaste paradigme des lecteurs russes de Hegel. Cela permet de conclure à la nature parfaitement traditionnelle de la «nouvelle linguistique révolutionnaire». Malgré ses tentatives de s'opposer radicalement à la P-1, la P-2 reste entièrement enracinée dans le paradigme «naturaliste» de la linguistique du XIXe siècle.

Il reste à résumer le destin du projet paléontologique russe-soviétique après N. Marr. L'histoire de la linguistique européenne montre qu'à mesure de sa constitution en tant que science moderne autonome, elle refuse de façon de plus en plus catégorique l'approche de type paléontologique. Il en va très différemment dans la tradition russe. Il semble que la ligne de démarcation passe par le traitement réservé à la notion de forme interne de la langue ou encore de forme interne du mot. La «formalisation» de la linguistique moderne s'accomplit au moyen du refus de la notion des divers avatars de la «forme interne». En effet, les travaux de Marr se situent dans la continuation de la ligne morphologique (celle d'A. Potebnja).

Les recherches dans le domaine de la «paléontologie sémantique» et de la «culture matérielle» développées par Nikolaj Marr et son école réapparaissent dans l'approche de la sémiotique russe (le courant dit «École sémiotique de Moscou et de Tartu»). L'idée de la participation des «structures extra-textuelles» dans le texte littéraire conduit les sémioticiens russes

⁴⁷ Marr, [1936] 2001, p. 181-182 ; Vruble', 1936, p. 78.

à l'étude de la «vie matérielle» et du «quotidien» de diverses «cultures». C'est ainsi qu'on observe le tournant «paléontologique» au sein du structuralisme russe qui suit en cela la dominante «paléontologique» des études indo-européennes du XIX^e siècle ainsi que les tendances «matérielles» et «hors-textuelles» du dernier formalisme, comme les notions de «vie littéraire» de «milieu littéraire» formulées par B. Eichenbaum et V. Šklovskij.

© Serguei Tchougounnikov

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABEL Carl, 1885 : *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, Leipzig : Verlag von Wilhelm Friedrich.
- 1888 : *Über Wechselbeziehungen der ägyptischen, indo-europäischen und semitischen Etymologie*, Leipzig : Verlag von Wilhelm Friedrich.
- 1905 : *Über Gegensinn und Gegenlaut in den klassischen, germanischen und slavischen Sprachen*, Frankfurt am Main : Verlag von Moritz Diesterweg.
- FREUD Sigmund, 1985 : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris : Gallimard.
- JANKOWSKY Kurt, 1972 : *The neogrammarians*, The Hague-Paris : Mouton.
- KUHN Adalbert, 1854 : *Die Herkunft des Feuers und des Göttertranks*, Berlin : Ferd. Dümmler's Verlagsbuchhandlung.
- 1859 : *Sagen, Gebräuche und Märchen aus Westfalen und einigen anderen, besonders den angrenzenden Gegenden Norddeutschlands*. Leipzig : Brockhaus, Bd. 1.
- MARR Nikolaj, 1926-a : «Čuvaši-jafetidy na Volge», Čeboksary : Izd. Čuvaškogo Gosizdata. [Les Tchouvaches-japhétides de la Volga]
- 1926-b : «O proisxoždenii jazyka», dans : N. Marr : *Po etapam razvitiya jafetičeskoj teorii*. Moscou-Leningrad : NIIE i NKNV SSSR. [Sur l'origine du langage],
- 1928 : «Postanovka izučeniya jazyka v mirovom masštabe i abkhazskij jazyk», Leningrad : Izd. Leningradskogo vostočnogo instituta. [La question de l'étude du langage à l'échelle mondiale et l'abkhaze].
- 1930 : «Rodnaja reč — mogućij ryčag kul'turnogo pod'ema», Leningrad : Izd. Leningradskogo vostočnogo Instituta. [La langue maternelle, puissant levier du progrès culturel].
- 1931 : «K semantičeskoj paleontologii v jazykax ne jafetičeskix sistem», dans : *Izvestija Gosudarstvennoj Akademii istorii material'noj kul'tury*, Leningrad, t. VII, N° 7-8. [Pour une sémantique paléontologique dans les langues des systèmes non japhétiques],

- [1936] 2001 : «Jazyk», dans : *Sumerki lingvistiki. Iz istorii otečestvennogo jazykoznanija*. Moscou : Academia. [Langue / langage]
- [1926] 2002 : «Sredstva peredviženija, orudija samozaščity i proizvodstva v doistorii (k uvjazke jazykoznanija s istoriej material'noj kul'tury)», dans : N. Marr, *Jafetidologija*, Moscou : Kučkovo pole. [Moyens de transport, outils de défense et de production dans la préhistoire (pour relier la linguistique à l'histoire de la culture matérielle)]
- MÜLLER Max, 1862 : *Lectures on the Science of Language Delivered at the Royal Institution of Great Britain*, London : Green, Longman, and Roberts.
- 1878 : *Lectures on the Origin and Growth of Religion (as illustrated by the religion of India)*, London : Longmans, Green Williams and Norgate.
- NERLICH Brigitte, 1992 : *Semantic theories in Europe, 1830-1930*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins publishing company.
- VRUBEL' Sergej, 1936 : «Učenie N. J. Marra o glottogoničeskom processe», dans : *Vsesojuznyj central'nyj komitet novogo alfavita N. J. Marra*. Moskva : OGIZ RSFSR, 1936. [La doctrine du processus glottogonique de N. Marr]
- PICTET Adolphe, 1863 : *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs. Essais de paléontologie linguistique*, v. 2, Paris : Joël Cherbuliez.
- WUNDT Wilhelm, 1900 : *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*. Bd. 2, *Die Sprache*, 1900.
- 1901 : *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie, mit Rücksicht auf B. Delbrücks Grundfragen der Sprachforschung*, Leipzig : Verlag von Wilhelm Engelmann.

La mythologie «japhétique» : Marr entre le Caucase, la Bible et la Grèce

Robert TRIOMPHE
Université de Strasbourg

Résumé : Cet article cherche à présenter Marr non comme un théoricien, mais comme le vivant produit d'un espace et d'une époque particulière, qui a agi et réagi en fonction de son origine (géorgienne) et d'une expérience ethnologique et linguistique corroborée par la révolution bolchévique. D'où l'appel à une langue caucasique (le tchéchéne) pour nous mettre d'abord en situation marrienne, puis un résumé de l'expédition de Marr au Lazistan, enfin un commentaire détaillé de la confirmation du «japhétisme», que Marr a expressément demandée à la Bible et à la mythologie grecque. La symbolique de la montagne (l'Ararat, où atterrit l'arche de Noé, ébauche de la tour de Babel et de la «montagne des langues», donc du Caucase tout entier) avec le prototype de la notion de «descendance», sont mis en lumière. Quant à la mythologie grecque, Marr a invoqué Prométhée et une forme archaïque du mythe d'Atlas, qui traduisent une vision méditerranéenne du monde, où l'Orient caucasien et l'Occident atlantique se rejoignent déjà et préfigurent l'unité «ibérique» de l'espace «japhétique». Enfin l'axiome marrien «les langues ne meurent pas, elles se croisent ou on les tue» révèle un Marr «refoulé», qui se sert sans doute du russe (avec l'accent géorgien) comme langue véhiculaire, mais attaque en fait indirectement, par occidentaux interposés, toutes les langues dominatrices, y compris celle de l'empire des tsars. [Ceux qui chercheraient un commentaire actuel de la vision marrienne tragique de la destinée des langues le trouveraient dans le livre de Daniel Nettle et Suzanne Romaine traduit maintenant en français *Ces langues, ces voix qui s'effacent* (éd. Autrement Frontières)]. Marr a dû aussi refouler le secret d'une naissance illégitime. Sa glottogonie, quels que soient ses parallèles savants, notamment dans la linguistique du XIX^{ème} siècle, a sans doute là ses sources profondes.

Ainsi au-delà de la superstructure théorique qui recouvre ses idées, Marr demeure attachant. Ses étymologies même fantaisistes font non seulement sourire, mais réfléchir, comme d'ailleurs les étymologies des Anciens et du Moyen-Age, écartées naguère par l'école phonéticienne.

Mots-clés : Ararat ; Atlas ; Babel ; Bible ; cosmisme ; descendance ; espéranto ; Japhet ; laze ; montagne ; mythe ; (enfant) naturel ; Noé ; poète ; Prométhée ; vin ; tchéchéne.

Ἄνω ποταμῶν ἱερῶν χωροῦσι παγαί. Euripide, *Médée*, 410
(‘Les fleuves sacrés remontent vers leurs sources’).

Je dois d’abord préciser que je ne suis pas un «lingvist-teoretik», comme disait Marr, et par conséquent je risque de décevoir les spécialistes ici présents. J’ai rencontré Marr un peu par hasard, en raison de mon intérêt pour le Caucase, à l’occasion de deux ou trois brefs séjours à Tbilissi, où j’ai entendu parler de lui incidemment, soit pendant les fêtes du cinquantenaire de l’Université en 1969, soit pendant les trois mois où j’ai enseigné la littérature française à l’Institut de langues étrangères. Un linguiste géorgien qui avait fait 6 ans de Sibérie pour marrisme m’a même emmené très discrètement chez lui et m’a montré quelques souvenirs, des coupures de journaux relatant les funérailles grandioses de Marr à Léninegrad en 1934. D’autres encore m’ont parlé de l’autopsie (?) du cerveau de Marr, qui aurait effectivement révélé des configurations extraordinaires, certains enfin se souvenaient de ses expéditions dans les montagnes du Caucase, de ses contacts familiers avec les hommes et les bêtes. J’ai alors pris connaissance rapidement des travaux de Marr (et sur Marr) qui m’étaient accessibles et publié un article de synthèse en 1971 dans l’*Annuaire de l’URSS*, et je dois dire que je ne me suis guère renouvelé depuis.

Voici en tout cas ce que je distingue aujourd’hui à travers les brumes qui envahissent ma mémoire, portée à confondre les visages, à brouiller les limites convenues des mots, des idées et des choses. D’abord pour rester proche de Marr, je voudrais me mettre avec vous en situation «marrienne», non seulement situer Marr par rapport à son idée de la langue et à l’histoire de la linguistique, mais le replacer sur la base concrète des langues mêmes avec lesquelles il a appris à penser, celle des langues caucasiennes. Après quoi, j’essaierai d’aborder les justifications que Marr a explicitement demandées de sa doctrine aux «légendes», essentiellement à la Bible (d’où le «japhétisme» tient son nom) et à la mythologie grecque. Je vous propose donc pour commencer une brève excursion linguistique au Caucase, en choisissant la «Tchéchénie». Je n’oublie pas pour ma part en effet que la «montagne des langues» est, hélas!, la montagne du sang, qu’il y a même là-bas entre les langues et le sang un lien vital : la montagne a la même fonction identitaire, la même valeur d’autodéfense et de refuge quand elle préserve chez ses habitants l’originalité de la langue et quand elle stimule la volonté farouche d’indépendance que lui refusent les grands empires périphériques, ses voisins. Ainsi donc, il y a une dizaine d’années, alors que la première guerre dite de «Tchéchénie» (un nom de pays et de peuple qui est faux, emprunté à ses ennemis) venait de commencer, par sympathie naturelle pour le peuple «tchéchéne» et sa nouvelle tragédie, je m’étais mis au «tchéchéne», car j’avais la chance d’avoir une excellente grammaire, le *Samoučitel’ čečenskogo jazyka* d’Aliroev. Je lis et tombe bientôt sur les pronoms, et notamment sur la double forme de la première personne du pluriel *txo* et *vaj*, le premier exclusif (‘nous sans vous’) et le second inclusif (‘nous avec vous’). Je savais que le phénomène existait

dans une série de langues, même en chinois. Mais le Caucase m'en offrait un exemple particulièrement frappant, car l'inclusif *vaj* était en même temps présent dans le nom authentique des langues tchéchène et ingouche, (*vaj naxskie jazyki*, 'nos langues à nous les hommes'); et, phénomène encore plus remarquable, *vaj* voulait dire en même temps 'essaim d'abeilles'. Je pensais à la fois à mes abeilles (je suis apiculteur), à la notion animale de la collectivité humaine que les insectes sociaux suggèrent depuis toujours et qui a inspiré à Virgile une belle méditation philosophique, politique et religieuse au IV^{ème} chant des *Géorgiques*, à Marr enfin, car l'essaim donne l'idée d'une globalité maternelle destinée à s'épanouir et à se fixer dans une ruche, pareil en somme à ces collectifs d'où Marr faisait sortir peu à peu les mots et les concepts par individuations successives. De plus, je me rappelais la symbolique de l'essaimage dont les métropoles de la Grèce archaïque avaient parfois appliqué l'image à leurs colonies, disséminées dans tout l'espace méditerranéen — cet espace-clef du «japhétisme». Il se trouvait que, justement, Marr avait effleuré la symbolique de l'essaim et de son nom, cherché le rapport entre le *roj* et ce qu'il appelait la *rojnost* (la notion d'essaim ou «l'essaimité», selon lui antérieure au *roj*, comme la *staja* à la *stajnost*'), fondement de la double fixation du collectif : dans la *kočevaja žizn'* (sur la base *skit-*, celle de russe *skitat'sja*, *skot* et du «totem scythe», et, à partir de la base *st(d)*, *staja*, *sto*, *stado*, all. *Stadt* !) et dans l'*osedlaja žizn'* (qui cachait une *boginja* — *gradostroinel'nica* présente en Allemagne comme en Asie Mineure...!). Ainsi la spécification des noms ressemblait à des ébauches conjuguées de l'immobilité et du mouvement, du «devenir» et de ses «stades», d'autant plus admirables à mes yeux que, pour traduire son idée en mots, Marr *dérivait* de *roj* une *rojnost* suffixée, dont il déclarait le concept *antérieur* à *roj*, sa base verbale initiale ! Sa pensée était-elle donc contredite par sa formule ? Ne jouait-il pas à inverser subrepticement les rapports de l'essaim et de la ruche, ou plutôt, si j'ose dire, à mettre la charrue devant les bœufs, et n'était-ce pas là, au fond, le secret du japhétisme, voire celui de toute philosophie sur les rapports réciproques de la langue et de la pensée ? A l'intérieur de ce schéma vertigineux, les deux «nous» du tchéchène suggéraient toute la théorie des pronoms personnels chez Marr, dont la fonction de «remplaçant» était présentée de manière pittoresque dans *Jazyk i myšlenie* : ce *mestoimenie* ('pronom', qui, étymologiquement, *zameščает imja* : 'remplace le nom'), *čto èto za zam* ? Et la réponse était que le pronom se formait à l'intérieur d'une notion collective, plus ou moins totémique, où coexistaient le moi (ou la famille) d'une part et la tribu d'autre part. Alors la dualité du «nous» tchéchène et de ses semblables dans d'autres langues ne serait-elle pas un reflet, un résidu, à la première personne du pluriel, de la fissure initiale qui avait servi de matrice à la séparation ultérieure de tous les pronoms, à commencer par celui de la première personne du singulier?... J'en restais à ce point d'interrogation, heureux d'avoir trouvé dans le *vaj* *vajnakh* un «mot de la tribu» qui donnait «un sens plus pur» au tribalisme tchéchène...

Continuant à faire du tchéchtène, langue passionnante, mais difficile, je m'initiais tant bien que mal aux 4 classes du nom qui n'ont pas ou n'ont plus de valeur sémantique, mais sont purement morphologiques, spécifiées par une seule consonne, *b*, *v*, *d* et *yi* (*jod*) ou *h*, ajoutée à l'initiale du verbe, lequel s'accorde ainsi avec la classe de son sujet ou de son objet. Or les linguistes tchéchtènes, en véritables disciples de Marr, ont cru retrouver ce système dans des mots indo-européens sémantiquement proches les uns des autres, diversifiés par une consonne initiale semblable aux consonnes qui marquent les classes de noms du tchéchtène. Soit le complexe sémantique important centré sur la notion de «courbure» ou de «côté», d'arc ou de joug: lat. *jugum*; all. *Joch*, russe *igo*, mais aussi *duga*, gr. ζυγόν, à côté de la racine *gib-* de russe *gibkij*, avec métathèse *big-* dans all. *biegen*, *Bogen*, et aussi russe *bok*, angl. *back*, etc. Le tchéchtène *bukè*, *dukè* et *hukè* avec les sens de 'dos, reins, milieu'... D'où l'idée que l'indo-européen aurait gardé des traces des classes de noms et l'hypothèse, sinon d'un croisement de langues, de quelque substrat commun à l'indo-européen et au tchéchtène caucasique, soit l'idée même qui avait amené Marr à la grande perspective de l'évolution linguistique: en développant la flexion, l'indo-européen aurait néanmoins conservé en son sein les résidus des époques glottogoniques antérieures. Cela rejoignait la vision marrienne des bases de la civilisation européenne, que l'Occident situait obstinément dans l'Antiquité gréco-romaine, alors que Marr posait un monde méditerranéen préhellénique et italique antérieur, intégré par celle-ci, présent dans l'épopée homérique, «manifesté» par les découvertes archéologiques — en Crète, à Mycènes et à Troie — de Schliemann et d'Evans, dont Marr avait une connaissance précise. L'archéologie, dit-il, a révélé dans les îles et presque îles de la Méditerranée, dans les Pyrénées, les Apennins et les Balkans, au Sud de la Russie et sur les rives du Pont, une population créatrice partout la même, révélée par des monuments dont ni les Indo-européens ni les Sémites ne sont les auteurs. Marr l'appelle *japhétique*, ou encore le «3ème élément ethnique». Ce sont là des réalités, des «choses», qui rabaisent les prétentions indo-européennes à reconstruire une langue, et il cite en particulier une statuette en bronze commentée en 1872 par Stasov, témoin de ce monde immense auquel il manquait cependant un nom avant que Marr l'ait trouvé, celui de *japhétique*.

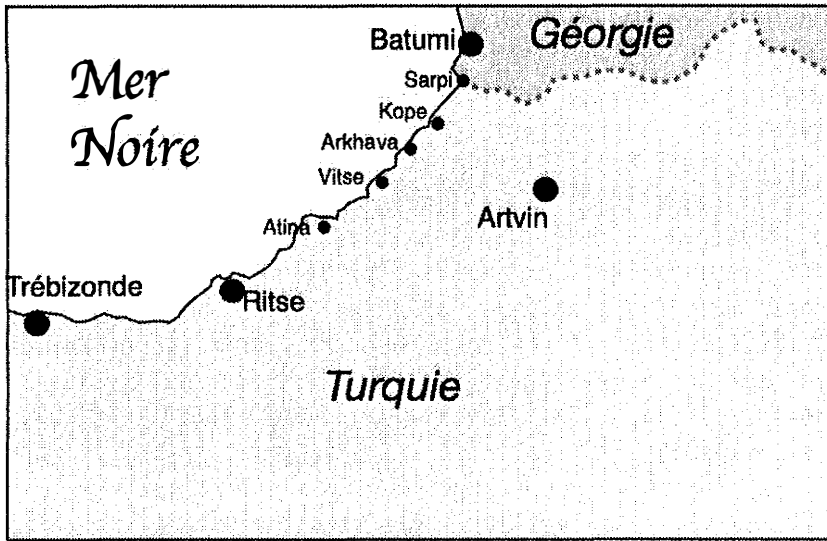
Mais pour bien comprendre Marr, il ne suffit pas de préciser sa théorie des langues et des choses-témoins, il faut se rappeler les contacts humains qui l'ont dictée, et accompagner le linguiste sur le terrain, où ses idées ont pris corps, où il s'est identifié à l'objet de sa quête. Je dirai donc un mot d'une de ses études ethnolinguistiques les plus significatives, celle que résume son compte-rendu intitulé *Iz poezdki v tureckij Lazistan. Vpečatlenija i nabljudenija*, dont il tirera en 1910 sa *Grammaire de la langue laze*, publiée dans les *Izvestija imperatorskoj Akademii Nauk*, avec une préface qui met au point la théorie du japhétisme et la résume sous forme de tableaux généalogiques. Le but premier de l'enquête, c'était de retrouver, au-delà de la comparaison des langues caucasiennes avec les

langues sémitiques, un substrat antérieur, avec la conviction que les langues caucasiennes parlées, les dialectes, devaient en conserver la trace, sous forme de résidus phonétiques, morphologiques et lexicaux plus authentiques que tout ce qu'offraient les langues écrites. Marr choisit d'aller chez les Lazes, habitants d'un «Lazistan» situé entre Batoumi et Trébizonde, presque exclusivement en territoire turc. A son intérêt linguistique, le pays ajoutait le prestige de quelques souvenirs historiques (le passage de Xénophon avec l'expédition des Dix Mille), et il avait été décrit récemment par quelques voyageurs et romanciers occidentaux, surtout dans le pittoresque *Kéran-le-Têtu* de Jules Verne (1883) qui fait passer son seigneur Kéran par les bourgades mêmes où Marr va s'arrêter. Pour notre citoyen russe (accompagné d'un étudiant, porteur de matériel photographique) l'entreprise était délicate, étant donné l'état des chemins, les moyens de transport, les qualités variables de ses guides, la difficulté à trouver une langue de communication sûre, les tracasseries et soupçons des autorités turques et de la police, qui le prennent pour un espion, et plus encore la méfiance naturelle des populations.

Qu'est-ce en effet, historiquement et sociologiquement, que ce pays des Lazes, ou comme on dit aussi des Tchanes? Ils ont été repoussés par étapes dans les limites actuelles. Ils formaient d'abord apparemment un seul peuple et une seule langue avec les Mingréliens établis au Nord de Batoumi. Actuellement, les plus authentiques sont ceux qui sont le plus loin à l'Ouest, les autres ayant subi fortement les influences géorgienne et mingrélienne. Un nom de fleuve frontalier suscite aussitôt les méditations de Marr, celui du Tchorokh (environ 500 km de long), qui se jette dans la mer Noire en territoire russe au Sud de Batoumi, mais est turc dans le reste de son cours. Si l'initiale *Tch* est un *k* palatalisé, et le *r* une variante de *l*, le Tchor-okh nous renvoie à la Colchide, et peut aussi bien que le Rioni cacher le nom antique du Phase, en tout cas témoigner d'une unité antérieure à la division du mingrélien et du laze. Le nom même de tchane qui est ancien peut se rattacher à celui de Kaïn: il évoquerait, avec le biblique Tubal-Kaïn, un peuple de métallurgistes, travaillant le bronze et le fer...

Comment Marr communique-t-il? Un de ses interlocuteurs lazes parle constamment en turc avec lui parce qu'il a honte de sa langue nationale. Sur le bateau arménien qui fait escale dans les ports du Lazistan en reliant Batoumi à Trébizonde, la langue courante est le turc, le capitaine est turc, il y a surtout des Grecs, des gens aisés, des Khémchines, ces Arméniens musulmans aisés qui ont oublié leur langue, parlent russe et disent du mal des Lazes et de leur avarice. Dans certains villages le laze est bien conservé, Marr fait la carte des dialectes et des sous-dialectes, les plus purs étant ceux de l'Ouest. Les principaux centres urbains sont Kopé, Arkhava, Vitsé, Atina et Ritsé. On lui dit qu'à Atina, les Lazes sont des Grecs qui ont appris le laze et le déforment. A Atina, où on le maltraite et lui enlève pendant 8 jours ses passeports, il rencontre au café un Géorgien musulman qui a fui la Russie, un docteur grec et un infirmier arménien. Enfin, il trouve quelqu'un qui l'initie au laze et lui permet au bout de 19 jours de se

débrouiller tout seul. L'un de ses guides, musulman très strict, ne connaît du russe que les jurons, dont il parsème son tchane en croyant que ce sont de simples exclamations ou onomatopées. Une autre fois, Marr loge dans la maison de la sœur d'un de ses guides, elle est aux mains d'un garçon de 10 ans, qui parle et écrit le turc, se fait donner par Marr des leçons de russe contre des leçons de tchane, s'occupe d'abeilles logées dans des ruches perchées au sommet de jolis hêtres. La soirée se termine par une conversation dans un café, dont le propriétaire se trouvait précédemment au bord du Danube et a fait fortune en une nuit en assassinant quelqu'un. Entre une troupe de Kurdes à l'air farouche qui servent de portefaix. Le lendemain Marr rencontre un Tatare de Crimée d'origine laze qui peint des enseignes et des mosquées. Il se demande si les Lazes n'ont pas été, à titre individuel porteurs d'influences tout autour de la mer Noire : une diaspora comme d'autres... Puis son chemin croise une route carrossable (*arbočnaja doroga*), qui rejoint Erzeroum, fréquentée par des marchands qui viennent vendre des vaches et des bœufs amenés ensuite à Izmir, et dont les marchandises obtenues en échange font l'objet d'un règlement échelonné sur six mois. Il note le beau et le mauvais temps, les paysages, les forêts de hêtres, les ponts parfois en pierre, souvent improvisés, les fournisseurs de chevaux, la présence de Géorgiens de Batoumi, le bateau allemand qui va de Trébizonde à Batoumi. Il constate que beaucoup de Lazes connaissent la Russie ou y sont allés, mais ceux qui ont vécu en Russie et savent le russe gardent une rancune terrible contre les Russes et sont souvent insolents avec Marr. L'un, qui est allé à Kiev, ne sait pas ce que c'est qu'une université ou un professeur, et quand on lui demande s'il a entendu parler des étudiants, répond : oui, ce sont ceux qui se chamaillent. Une fois, Marr croise un groupe de femmes qui, dès qu'elles l'aperçoivent, prennent le voile. Il rencontre un Laze coiffé d'un fez, en costume occidental, qui jouit d'une excellente réputation : on explique à Marr qu'il a tué six personnes. A la guerre? demande Marr. On lui répond en souriant : Non, bien sûr... L'approche de Vitsé, où Marr passera une semaine, sera pittoresque. La route est bordée de nombreuses cabanes couvertes de tuiles pour faire halte ou s'abriter de la pluie. Les passants marchent lentement, et quand ils voient quelqu'un qui va vite, ils demandent : «qu'est-ce qui vous est arrivé»? A l'embouchure de la Fortuna, Marr aperçoit des filets destinés à la capture des éperviers (*jastreby*, pour la chasse). A Vitsé, on facilitera grandement son étude du parler local.

Le voyage de N. Marr au Lazistan (1909)

La description des aléas du voyage est suivie d'une présentation systématique des Lazes, de leur territoire, de leurs activités et de leurs mœurs. Le nom de laze est la forme grécisée (λάζοι), munie du préfixe *la-*, du pays des «zanes» ou tchanes, dont le zane était la langue commune. La Lazique (Lazika) était le nom de l'Ibérie-Mingrélie. Il faut supposer que les peuplades tchanes ont occupé naguère un territoire beaucoup plus vaste tant en longueur qu'en profondeur, jusqu'au fleuve appelé maintenant Kizil Irmak (qui se jette dans la mer Noire assez loin à l'Ouest de Trébizonde; son vieux nom Grec, Halys, est le nom commun de la rivière en tchane). Les Tchanes eux-mêmes ne s'appellent pas autrement que Lazes. On compte beaucoup de Tchanes géorgianisés, sans parler des Tchanes grécisés antérieurs. La haute chaîne de montagnes (plus de 3000 m) qui sépare le pays laze actuel du continent avait été occupée jadis par des monastères géorgiens. Il y a là maintenant une série de villages Khemchines.

L'artisanat conserve-t-il encore la trace d'une identité nationale? Il est représenté par des tailleurs de pierre et poseurs de briques, des forgerons (les couteaux lazes sont réputés), restes de ce travail des métaux qui a fait la gloire de Tubal-Cain et aussi du Caucase. Aujourd'hui, la richesse du sous-sol en minerais est entre les mains des étrangers. Les scieurs lazes sont réputés dans tout le sud de la Russie; les boulangers lazes de la gorge d'Atina dont le pain est excellent, qui vivent de leur travail (tandis que les Khemchines riches vivent de leur argent), ont essaimé dans les ports de la mer Noire, jusqu'en Pologne et sur les rives de la Baltique. Les Lazes ramènent de Russie des femmes russes (ils ont aussi de rares femmes d'origine polonaise ou musulmane). Dans la kaza d'Atina, il y a plus de 100 femmes russes (selon certains plus de 800 et même encore plus). Le problème du mariage interethnique et interreligieux est simple. Les Lazes

boulangers ont séduit leurs femmes en se faisant passer pour chrétiens et en affirmant qu'elles seraient installées dans des provinces chrétiennes de Turquie. Une fois arrivés avec leurs épouses, ils barricadent autour de leur demeure tous les chemins, imposent aux malheureuses les dures corvées de bois et d'eau. A la fin elles deviennent musulmanes, et elles parlent assez bien le tchane tout en ignorant le turc. Dans la région de Vitsé, où l'on ne peut pas louer de cheval, elles font fonction de porteurs. Marr souligne leur esclavage. La conversion forcée d'orthodoxes à l'Islam révolte les Grecs qui vont demander la protection du consulat russe de Trébizonde. Les Lazes ne savent pas ce que c'est que la discipline, sauf les anciens Géorgiens musulmans quand ils ont servi en Russie. Ils ne sont pas spécialement hospitaliers, quoique leur réputation d'avarice puisse être une invention des Khemchines. Ils ont cessé de détester les Turcs, et ont acquis, quand ils sont passés par l'école secondaire et supérieure, un patriotisme turc à base de foi islamique.

Quand Marr demande les noms des mois en laze, on lui cite les noms d'emprunt, et quand Marr donne les noms anciens, il s'entend dire que ce sont des *bab'i nazvanija*, que seules les femmes emploient. Quand il fait part de son intention de rédiger une grammaire du laze, presque personne ne lui demande de l'envoyer quand elle sera terminée. Il n'y a pas dans ce pays de noblesse capable de s'ériger en gardienne de la tradition. Le seul legs visible du passé, dit Marr, ce sont les chapelets ou *četki* et les *jastreby*, dont Marr dit assez joliment qu'ils permettent aux gens de tuer le temps. Les chapelets qu'ils ont toujours à la main, sont selon Marr une survivance de l'âge des monastères chrétiens. Marr n'a pas vu si les éperriers permettent effectivement d'attraper une proie. Il ajoute à ce legs du passé le témoignage des enfants, de leur esprit vif et de leurs jeux; les enfants parlent encore le laze, mais l'oublient très vite à peine arrivés à l'âge adulte. La coiffure nationale, le bonnet autrefois le même qu'en Géorgie, a disparu au profit du fez. Marr termine en énumérant tout ce qui reste du passé préchrétien et chrétien dans les noms des mois et des jours, qu'il compare aux noms géorgiens, évoque la vieille fête syncrétiste des *litropi* avec les bains des femmes au bord de la mer, les survivances accusées par les découvertes archéologiques (depuis les haches préhistoriques en bronze jusqu'aux monnaies byzantines), par l'architecture et le mobilier, notamment les tables à pilier central constituées à partir d'un ensemble de noix jetées en un même lieu et qu'on a laissé pousser ensemble avant d'en étaler les tiges en plateau, les paniers tressés pour recevoir le raisin des vendanges, etc.

La conclusion de ce récit nous fait voir en Marr un enquêteur de premier ordre, qui explore toutes les faces de l'activité sociale : il conclut assez solennellement à la disparition de l'identité laze, qui se traduit par le mépris des Lazes pour leur propre langue, dont ils ne veulent pas avouer qu'ils ne la savent pas. Mais on croit deviner, tout au long du reportage, en dehors des données objectives, non pas tant l'agonie d'un monde, que la présence quelque part d'une volonté de mort. Que penser en effet de ce

peuple arrivé au terme de la dégénérescence, *zaveršajuščij put' nacional'nogo vyroždenija*? En présence de la *gibel' nacional'nogo samosoznaniya*, Marr songe à la possibilité d'un idéal humanitaire, dont l'initiative ne pourrait d'ailleurs appartenir au peuple lui-même: l'avenir seul dira ce qui est réalisable. Selon lui, il revient au savant d'utiliser les trésors des gisements (*zaleži*) que contient dans ses profondeurs ce pays vierge, *ètot nepočatyj kraj, kraj sedoj drevnosti*, pour approfondir nos connaissances scientifiques et leurs constructions théoriques (*teoretičeskie postroenija*). Ce terme de *zaleži* caractérise bien la vision géologique que Marr a de l'histoire des peuples et des langues, des couches qui s'y succèdent depuis les profondeurs jusqu'à la surface du temps. Il refuse les barrières artificielles, notamment celles de l'exotisme qui nous font classer les langues, comme nous classons les animaux, en domestiques et sauvages. Il rend leur dignité aux langues non écrites, en attendant que par leur alphabétisation, et la latinisation des alphabets, il les fasse un jour participer à la construction de la culture universelle. En présence d'une communauté ancienne en pleine dégénérescence, il s'accroche à sa langue parce que c'est elle qui contient le principe de vie. *«Les langues ne meurent pas, dira-t-il ailleurs, elles s'hybrident ou on les tue»* : Comme les ont tuées les Européens en Asie et surtout en Afrique et en Amérique, comme ont voulu le faire pour les Basques la hiérarchie ecclésiastique, les féodaux et les rois qu'il appelle en français «ces splendides bandits», comme d'autres font au Caucase où on voit des savants se pencher sur des fragments de parchemins de langues mortes, les exposer dans les musées, *indifférents à l'extermination de langues vivantes dont la signification dans l'histoire de la culture est capitale*.

Ne nous y trompons pas par conséquent, malgré sa polémique à l'adresse des linguistes occidentaux, indo-européistes ou autres, c'est le patriote caucasien qui parle, et au-delà des petites langues qu'on tue, au-delà de la turquisation dont il est témoin au Lazistan, il pense à tout ce qu'au cours des siècles, les grands empires ont accumulé de violences contre toutes les langues et toutes les cultures de sa patrie. Car s'il y a des langues qu'on tue, c'est qu'il y a des tueurs de langue, et par conséquent des langues de tueurs, des langues dominatrices, mais sans doute n'est-il pas bon de le dire, ni même de le penser tout haut : qui oserait faire des réserves et se souvenir, surtout s'il appartient lui-même à la langue dominatrice, que ce noble coursier¹, compagnon indispensable de tout échange et de toute vie, a pu brouter à longueur de siècles dans les verts pâturages de Tueurs magnanimes? Chez nous aussi, le français s'est imposé dans le sillage de la force, en éliminant «ses» dialectes, il s'est fait comme les rois sont dits avoir «fait la France» : en ne gardant du verbe «faire» que son participe passé, fixateur d'ordre et de beauté. Le langage comme le pays, «tel qu'en lui-même enfin»... De la Rome antique à Pétersbourg, le même impérialisme, politique et linguistique, massacreur et majestueux, proclame

¹ La langue ressemble à un cheval qui sert de monture au locuteur selon Apulée, et le bilingue (grec/latin) est celui qui sait changer de cheval...

sa double gloire (*slava, kuplennaja krov'ju*) : à ses monuments de pierre, il ajoute celui de la langue d'Empire, où les poètes, Horace et Pouchkine, inscrivent fièrement leur nom: *Exegi monumentum, Ja pamjatnik sebe vozdvig nerukotvornyj*. Si brillante qu'elle soit, la langue de Pouchkine projette toujours un peu d'ombre sur celle du «Kalmouke ami des steppes». C'est la loi de l'histoire, dont la mémoire brode sur un tissu de violence et d'oubli. La linguistique de Marr, elle, n'oublie pas, car la confrontation du géorgien et du russe lui a ouvert les yeux, l'a poussé à une réaction instinctive contre un meurtre permanent qui ne dit pas son nom, contre une oppression culturelle centenaire. La glottogonie est le contrepoids de ce duel, un retour aux sources, à la fécondité pure, dicté par la misère d'un présent où les bases mêmes de la culture sont menacées. Aussi, quand la Révolution d'Octobre aura mis le masque de l'internationalisme sur le visage «panrusse» (*vserossijskij*) de l'Empire, c'est avec une sorte de joie maligne qu'il appliquera à la langue russe, parlée par le dominateur un moment effondré, sa critique de l'impérialisme linguistique et ses principes d'hybridation historique; il fera éclater le russe et le verra naître en dehors de tout centre identitaire, sur ses frontières, aux confins des mondes scytho-iranien, caucasien et finno-ougrien, tandis qu'il ira chercher des modèles d'avenir chez les Tchouvaches, au carrefour ethno-linguistique kamo-volgien. Car la fécondité du contact demeure, c'est par contact que tout se crée, et que la force créatrice inépuisable de la langue se transmet d'un stade à un autre. Il ne faut donc pas majorer le rôle de la violence dans l'évolution linguistique, mais seulement rappeler aux linguistes oublieux, hypnotisés par les lois de l'ordre et du devenir, que le serpent est là comme ailleurs, comme partout, dissimulé dans l'obscurité féconde de la terre. Marr tenait les deux bouts de la chaîne. Il croyait que rien ne se perd : le legs du passé japhétique demeure, et, par le témoignage des langues parlées, si riche au Caucase, on peut restituer le socle culturel, préhellénique, méditerranéen et même plus large encore, qui a porté entre autres la civilisation gréco-romaine.

Je me risquerai à ajouter que ce regard ethno-linguistique de Marr, arrêté ici un moment sur les Lazès, a encore une autre portée, une actualité, une généralité, qu'il n'avait pas au début du siècle précédent. Le Lazistan est un espace exemplaire. Marr est un voyageur qui le parcourt en regardant le monde à distance, en faisant des déplacements incessants coupés de haltes, il va de village en village, à pied, à cheval, en bateau. Ses guides, instruments de toutes les communications, jouent un rôle capital. Les hommes qu'il rencontre ou interroge sont soit des gens qui passent sur la route, soit des auxiliaires improvisés et leurs contacts, donc tout un peuple d'hommes et de femmes porteurs d'identités fragmentaires, turquisés, musulmanisés. Le lieu privilégié des rencontres est soit la route soit le café, dont les clients ont toutes sortes de professions et de nationalités, artisans, marchands, migrants, petits fonctionnaires; ici c'est un docteur grec, un infirmier arménien, des Kurdes, des Khemchines, des individus qui ont oublié leur langue comme leur religion. Autrement dit, Marr n'est témoin

que de la mobilité, la déstabilisation, la fugitivité du monde, coupées d'arrêts sur images. C'est sans doute un peu ce qui arrive au cours de tout voyage, quand tombent les cloisons des routines quotidiennes, quand enfin le moi peut échapper à ses propres fermetures : sentiment et besoins vieux comme le monde. Mais il y a, selon les époques, des degrés dans la signification et la fréquence. Quelques études ont été faites sur le rôle croissant des cafés, des restaurants, des hôtels et des voyages dans l'histoire de notre temps (sur l'appel d'air offert par la multiplication des espaces-rencontres aux spécialistes de la propagande religieuse et politique, et plus généralement sur l'apparition du thème de l'hôtel en France, ainsi chez le romancier Paul Morand dans les années 20, considérée comme un prélude à la déstabilisation et au nomadisme de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle; ne voit-on pas maintenant la pensée se transporter au café et apparaître, outre les cafés «littéraires», des cafés «philosophiques»?...). Le regard de Marr sur les Lazes, c'est donc déjà un peu le nôtre, ce regard ethnosociologique qui s'évade hors des «prisons» familiale et nationale, échappe aux structurations d'origine, considère les hommes sous l'angle de la diaspora, mêle les frontières, les compatriotes, les étrangers, les vacanciers, tous individus à la fois proches et lointains, à distance de sympathie et nos semblables en vertu de cette distance même, *parce qu'au fond notre identité ressemble à la leur et se fissure comme elle...* Car notre regard actuel va aux identités fêlées ou en gestation incertaine, portées par des individus qui se croisent à tout instant et en tous sens, tandis que l'intérieur de la «maison», avec ses murs naguère aussi rassurants que redoutables, aujourd'hui balayé par les courants d'air, ne structure plus l'ordre de l'esprit et du cœur, parce que nous sommes en train d'intégrer à notre être même l'ouverture de l'espace, qui fait ressembler le spectacle du monde actuel à celui qu'on voit par la fenêtre d'un train, toujours en mouvement, sauf pour de brèves stations. Je n'insiste pas, mon point de vue pourra paraître négatif et discutable. Je crois cependant ne pas sortir de mon sujet. Marr, par son tour d'esprit, par son expérience de la mosaïque caucasienne, me semble être un précurseur de notre temps, suspendu entre le sentiment profond d'une perte d'identité et le besoin d'une stabilité projetée loin en avant ou loin en arrière, mais actuellement fantômatique ou illusoire.

Marr revient donc de son expédition au Lazistan avec un tableau de généalogie japhétique corrigée, qui figurera dans la préface de sa *Grammaire laze (ichane)* (p. XXIII). Le nouveau classement invoque surtout des considérations phonétiques, la distinction des dialectes à gutturale et à spirante avec des sous-dialectes à variantes rudes ou douces. Naguère, la branche japhétique du Caucase se divisait pour lui en géorgien, mingrélien, et svane, ibérique (= laze + certains dialectes mingréliens) et langues de l'Arménie préarienne. Maintenant, il comprend qu'il ne s'agit plus de langues associées, mais de groupes de langues, et que le mingrélien et le laze constituent un groupe «tubal-caïnique». De même, le géorgien, qui résulte de la fusion du karte avec le meskhe, représente un autre groupe qu'il appelle Kachd-mosokh. Le svane, lui aussi, est le résultat de la fusion de deux

Bible ou tout simplement en dérive : c'est l'éternel problème du modèle et de l'image, problème biblique par excellence, puisque, si Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance, l'homme le lui a bien rendu, à moins qu'il ait le premier donné l'exemple... En guise d'introduction à cette double énigme, je me permets de poser la question de la religiosité personnelle de Marr. Il avait dû recevoir une éducation chrétienne, et j'ai lu qu'il avait été «staroste» de l'église géorgienne de Saint-Péterbourg. C'est évidemment en linguiste qu'il avait fréquenté assidûment les vieux textes religieux des littératures géorgienne et arménienne, mais peut-être ne les fréquente-t-on pas, si j'ose dire, impunément. J'ai remarqué qu'il avait lu des ouvrages récents de missionnaires occidentaux (cf. *Jazyk i Myšlenie*, p.12-13). Ainsi, pour dénoncer la faiblesse du recueil *Les langues du monde* patronné par Meillet, lequel, dit-il, connaît très peu de langues, il oppose à la pauvreté de cet ouvrage la somme en six langues européennes du révérend Schmidt, qui a fait appel à 76 savants, linguistes, historiens des religions, ethnologues, archéologues, et a déclaré fonder ses structures dites paléoethnologiques sur «l'esprit» (d'où impasse, causée, selon Marr par «l'a priori mystique»). Car le père Schmidt raisonne en fonction du travail des missionnaires européens aux colonies où certes, précise Marr, ils exécutent la volonté des pays capitalistes et ont besoin des langues pour leur évangélisation. Mais les *missionery-evangelisty* ont devancé et de loin, selon Marr, les linguistes laïcs; Marr cite les atlas successifs du pasteur théologien et philosophe K. Grundemann (2ème éd.1903) et renvoie aussi aux animateurs de la *De propaganda fide* catholique. Ils ont, dit-il, constaté l'inconsistance des alphabets des langues des grandes puissances pour la transcription des langues indigènes et posé le problème d'un alphabet universel: *sovsem naši konkurenty!* Marr reconnaît en eux des frères, linguistes de terrain, non de cabinet comme Antoine Meillet. Son aveu de la «dimension universelle» (*mirovoj masštab*) de la pratique linguistique des missionnaires prouve une ouverture d'esprit qui dépasse peut-être la convergence des intérêts techniques.

Bien sûr, Marr fera officiellement profession d'athéisme, en se réclamant de l'engagement «difficile» du linguiste-théoricien dans la société soviétique. *U menja celyj doklad na temu : počemu tak trudno stat' lingvistom-teoretikom?... Tam upor... na obščestvennoe mirovozzrenie jazykoveda*. Mais le sens de cette phrase de 1930, avec la marge implicite de l'«upor», comporte une part de flou : *obščestvennoe mirovozzrenie* n'est pas *ličnoe mirovozzrenie*. C'est le citoyen soviétique qui parle et fait une conférence publique. S'agit-il de prudence politique, du besoin de se dire communiste de cœur? Marr essaie alors de tirer de sa doctrine elle-même une preuve de la non-existence de Dieu. Ce qu'il a trouvé, dit-il, tout au long de son effort pour préciser les bases des changements dans les «catégories de superstructure» (*nadstroečnye kategorii*), c'est que ni le lieu, ni la géographie ni la nature, même assortie de forces productives, ni le temps saisi hors de sa détermination par la production n'ont pu agir sur le mouvement de la pensée. Pourtant, rien n'existe en dehors du temps et de

l'espace. Aussi, quand l'humanité s'est «égérée» en incarnant ses besoins matériels et spirituels dans un dieu détaché de la production et des rapports sociaux, doué de qualités étrangères au temps et à l'espace, elle donne *dlja razumejuščix* la meilleure preuve, irréfutable, que Dieu n'existe pas ou n'a existé que comme catégorie d'un horizon limité. Parce que l'éternité a besoin du temps, et que l'idée même du temps a longtemps échappé à l'humanité. Quoiqu'on pense de la valeur et de la spontanéité de cette affirmation, l'effort de Marr pour chercher par lui-même dans la linguistique le substrat de la croyance religieuse, son appel aux catégories de l'esprit humain, sont une manière de prendre de la hauteur, et même si le totalitarisme marxiste la commandait, elle a son intérêt, à comparer avec le point de vue de ceux dont la science reste prudente, respectueuse (ou prisonnière) des limites convenues.

Examinons maintenant en lui-même le récit biblique bien connu qui explique par Noé, sa descendance et la construction de la tour de Babel, l'origine des peuples et des langues — un récit dont il faut d'abord remarquer que son but et son sujet sont au fond les mêmes que ceux de la glotto-gonie marrienne. Ce que Marr traduit en affirmant que la Bible est une «légende» qui confirme sa doctrine, ou, comme il le dit expressément par ailleurs: «si ma doctrine (le *novoe učenie ob² jazyke*) est un conte, c'est un conte de la réalité japhétique »... Mais dans quelle mesure le terme de «japhétique» peut-il résumer tout le contenu du récit biblique? Japhet, fils privilégié de Noé, partage avec Sem son aîné la bénédiction de son père, dont il a recouvert la nudité, tandis que le cadet Cham, simple témoin, est maudit (ce dont la langue russe se souviendra en le transformant en nom commun péjoratif *xam*). Le point de départ des générations successives qui vont ainsi se multiplier (ou se diviser : c'est la même chose... et il faut retenir, notamment face au problème d'origine posé par les langues, cette équivoque inhérente à toute pluralité), c'est la fin du déluge, symbolisée par l'arc-en-ciel, symbole de l'alliance divine, mais peut-être aussi figure céleste en couleurs de la multiplication terrestre des hommes. Sur la terre, le point-origine de l'aventure ethnique et linguistique post-diluvienne, c'est l'invention par Noé de la culture de la *vigne*, et par conséquent du vin qui l'enivre et le conduit à se dévêtir. Je me demande pour ma part, si, en plus de cette nudité indécente (sexe provoquant et profanateur, dont la fécondité ne peut déterminer la destinée des peuples qu'à condition d'être pieusement contrôlée), le vin ne dissimule pas une autre aventure. Si j'examine son nom, il semblerait que ce nom (selon la théorie — aujourd'hui combattue — de Meillet qui en jugeait par ses formes sémitique, grecque et latine, et au nom d'une patrie indo-européenne supposée étrangère à sa production) ait été pré-indoeuropéen, méditerranéen, ou comme Marr aurait dit «japhétique». Raison de plus pour s'y intéresser ici (malheureusement j'ignore ce que Marr lui-même a pu en dire). Mais *tout le monde sait que le*

2 Marr employait constamment en ce cas la forme *ob* de la préposition ; *o* appartient d'abord à la langue écrite. Sur une raison de l'intérêt de Marr pour *ob*, voir la fin de cet article.

vin délie la langue et même la trouble. Alors n'y aurait-il pas quelque rapport secret entre le vin et Babel? Philon lui-même, dans son *Traité de la confusion des langues*, n'a-t-il pas comparé le mélange des langues à un mélange de liquides (κρᾶσις)? Quant au tabou sexuel mis en évidence par l'ivresse et au manteau destiné à le conjurer, il doit être mis en rapport non seulement avec la découverte par Adam et Eve de leur nudité et avec l'habit confectionné par Dieu pour la cacher, mais avec la série de tabous et de mystères qui entourent le vin à date ancienne (voir le culte de Dionysos en Grèce). Le danger de l'ivresse est conjuré par l'«hybridation» du vin : la nécessité sacrée de le mélanger avec de l'eau (de ne pas le boire «nu»?). Et c'est pourquoi les Grecs avaient donné au vase à l'origine rituel où on le mouillait le nom de «cratère» qui signifie «(vase) du mélange». Ajoutons donc l'exaltation linguistique de l'ivrogne à l'ex-altation de la tour, le mélange liquide (purificateur) au mélange sonore (voulu par Dieu), et désacralisons le tout grâce au mythe marrien des croisements perpétuels... Mais la Babel biblique semble déconnectée du vin, de Noé lui-même et de ses fils.

Revenons pourtant au contexte des chapitres qui précèdent Babel. On y lit dans la bouche de Noé, après sa malédiction sur Cham, père de Canaan, un jeu de mots hébraïque sur le nom de Japhet expliqué par le verbe *yaphta* «élargir» : «Que Dieu mette Japhet au large»!, prophétie un peu vague, comme elles le sont souvent, mais que le japhétisme illimité de Marr semble avoir voulu réaliser à sa manière, car les descendants de Sem et de Cham ne l'ont guère inspiré. Dans le «Tableau généalogique des langues japhétiques» inséré dans la préface de sa *Grammaire laze*, p. XXIII, le second rang de Japhet dans l'ordre de la naissance se transforme visuellement en position centrale, selon le schéma linéaire horizontal (gauche-droite) de l'écriture qui sert à représenter la descendance. Cette question de position semble l'avoir préoccupé, car, dira-t-il aussi, Japhet doit avoir le numéro un, en second lieu sont venus Sem et Cham, et ce sont les Indo-européens, arrivés les derniers, qui devraient avoir le numéro 3... La Bible, elle aussi, nommait les descendants de Japhet les premiers, «d'après leur pays et chacun selon sa langue» ou «selon leurs clans et d'après leurs nations» (*Gen.* 10, 2-5). On y remarque les noms de peuples indo-européens, les Mèdes, les ancêtres des Grecs, Ioniens (Ἰόνες) cachés sous le nom de Yavan, les Danaens (qui peuvent en même temps évoquer la tribu frontalière israélite de Dan, celle de Samson, héros d'aventures interethniques matrimoniales et guerrières), et ce nom de Tubal, qui désignait un peuple du Taurus mentionné par les annales assyriennes: associé à Caïn, qui porte le nom sémitique du forgeron, Tubal-Caïn, évoque tout un mythe, celui de la métallurgie (qui commencerait avec l'arme «métallique» utilisée par Caïn pour tuer Abel ³), bien enraciné au Caucase avec les Chalybes, associé par la Genèse (4, 22) à des noms de

³ Mais comment Abel aurait-il pu offrir à Dieu les premiers-nés de son troupeau et leur graisse sans se servir de quelque «couteau» sacrificiel? Violence et Sacré, séparés dans le mythe, se rejoignent dans l'image du métal...

peuples. Marr, dans son «Tableau généalogique des langues japhétiques» appellera «tubal-caïnique» le groupe de langues dont sont issus le mingrélien et le laze, tandis qu'il tire un autre nom japhétique (Mesheq) du côté des ancêtres du svane et du géorgien. La Bible a fourni ainsi à Marr l'idée d'un espace «japhétique» dominé par la Méditerranée, elle-même suggérée par la dispersion des Japhétides «dans les îles des nations» (*Gen.* 10, 5), donc espace de *spécification* des langues et des nations, à partir d'une origine unique, espace à la fois un et multiple, habité par un devenir calqué sur la notion de procréation — que Marr va chercher à élargir par le verchik jusqu'au Pamir, par Sumer jusqu'en Chine, par le tchouvache jusqu'à l'Altaï, par l'Egypte jusqu'à l'Afrique saharienne et noire, sinon jusqu'aux Indiens d'Amérique (que l'Europe a connus, suggère-t-il, bien avant Christophe Collomb...).

L'unité de langue originelle sera affirmée plus loin par la Bible *sans aucun lien avec Noé et sa descendance qui témoignaient de langues et peuples séparés en vertu d'une croissance et multiplication naturelle*. Elle servira à introduire inopinément la construction de la tour de Babel. Il s'agit donc, pour Babel comme d'ailleurs pour le déluge, d'un mythe à part, qui a sa logique propre et n'a pas été coordonné avec l'ensemble du contexte biblique. Du moins, il ne sera plus question dès lors d'un développement naturel consécutif au déluge, mais d'une intrusion de la volonté humaine dans le monde de la nature, suivie de l'intervention divine. Au début «tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots». En fait, le texte hébreu parle littéralement non pas d'une langue unique primitive, mais d'une «lèvre unique», et cette lèvre, porte visible de la parole, a sa valeur symbolique à l'entrée d'un mythe monumental sur l'origine des langues. Elle fait voir, à l'origine de la parole, une réalité concrète, la bouche humaine, dont l'impact visuel est partout présent (cp. dans l'Evangile «alors, ouvrant la bouche, Il dit») : la parole biblique est ce qui passe par la porte de la bouche, elle diffère de notre parole quasi aérienne, déconnectée de son support humain. La lèvre-langue avait frappé Marr qui la cite, à l'appui de son hypothèse sur l'origine des nombres, comme une preuve de la distinction progressive du nombre «deux» (deux lèvres) à partir de «l'un» primitif (la bouche) — elle pourrait aussi évoquer chez certains une symbolique mystique juive de la bouche qu'on trouve dans les poèmes de Paul Célan — : alors au commencement était l'hybride : ... un/deux, en avant, marche?... Mais le mystère plane dès lors sur le «chacun selon la langue» qui accompagnait dans le chapitre précédent de la Genèse le phénomène biologique de la descendance. Curieusement le but avoué des constructeurs de la tour n'est pas seulement de «se faire un nom» en atteignant le ciel, mais de refuser la dispersion sur toute la terre (*Genèse* 11, 4). Dieu descend sur la terre pour punir ces prétentions, confond les langues et disperse les hommes. Mais comment le refus de la dispersion linguistique, puisqu'il fait partie de la motivation des maudits constructeurs, peut-il être une manière de renier Dieu, associée au péché d'orgueil?

Pour éclaircir Babel et le problème biblique de l'origine des langues, il faut sans doute imaginer quelque unité divine antérieure et supérieure, maintenue après le péché originel et même dans l'état de perversion et de violence qui a motivé la punition du déluge. La langue de Noé le juste, invité par Yahvé à entrer dans l'arche avec «ses fils et les femmes de ses fils» pour échapper au châtiment et repeupler la terre sur la base d'une nouvelle «alliance», avait donc conservé l'unité première. La cohérence exigerait que, jusqu'au déluge tous ayant parlé la même langue, l'aventure de Babel soit à chercher du côté des malédictions qui frapperont Cham le troisième fils de Noé. Et de fait Babel est (dans un contexte généalogique qui se clôt, comme pour Japhet, sur la mention d'une répartition par langues et par pays) le nom d'une ville appartenant à l'empire de Nemrod, fils de Kush et petit-fils de Cham, et située, comme Akkad, au pays de Shinéar, qui sera aussi le pays de la Tour, et désigne clairement Babylone. Il est de tradition, d'ailleurs, d'interpréter la Tour d'après l'image matérielle et culturelle de la ziggourath babylonienne («la maison des fondations de la terre et du ciel»), d'insister sur le jeu de mots qui a été fait sur son nom : cette «porte de Dieu» qui suggère la confusion du «babil» si j'ose dire, et symbolise en même temps la puissance maléfique d'un empire multilingue, instrument des châtiments divins. La proximité hébraïque des mots qui veulent dire «langue» et «nation», qui a traversé les deux «Testaments», a évidemment dicté la superposition de ces images : la punition par la langue est la punition-type d'un peuple ennemi, punition en figure, en attendant les autres.

N'y a-t-il pas cependant derrière cette image de la Tour des schémas plus fondamentaux encore? Les gratte-ciel qui attirent la foudre sont une vieille histoire, et le génie biblique de l'Amérique en a redécouvert la cruelle actualité. La construction de Babel commence par celle d'une ville (*Gen.* 11, 4), or la ville attire les malédictions : le prototype des constructeurs de ville, c'est Caïn. Mais on venait avant Babel d'assister à un autre type de punition divine, le déluge, cette montée des eaux qui a tout recouvert et noyé «les montagnes les plus hautes» (*Gen.* 7, 19-20). La Bible avait mis à la place d'honneur dans le récit du déluge (phénomène naturel) un modèle de construction humaine, un monument en miniature, à la fois antérieur et opposé à la tour, *l'arche* : dans un monde de violence condamné par ses péchés, mais dont Noé et les siens sont exceptés, Dieu indiquait en détail la manière de construire l'édifice du salut, qui permettra le repeuplement de la Terre. Quand, au moment du retrait des eaux, les montagnes réapparaissent, l'arche s'arrête sur «les montagnes d'Ararat», donc au Caucase méridional. L'indication sans doute est vague, le pluriel, avec le nom d'Ararat/Ourartou, désigne pour le rédacteur biblique un pays lointain, où nous reconnaissons l'Arménie. Mais il est bien évident que l'arche devait avoir un seul point d'accostage, et que c'est du mont Ararat proprement dit qu'il s'agit, même si pour les Arméniens d'aujourd'hui ce volcan, qui se voit de très loin et domine de très haut avec ses 5165 m le pays d'alentour, continue de s'appeler autrement (Magis), alors qu'Ararat est le

nom de la plaine située à ses pieds et dont il est, selon la formule de Marr, «le gardien éternel». Ainsi Marr n'a pas douté de l'enracinement caucasien de l'arche qui amorcera, avec le renouveau de la vie, la multiplication/division des peuples et des langues, et d'ailleurs il a dénoncé l'artifice des exégètes qui veulent transférer la montagne de l'arche dans la Syrie sémitique. Il est probable, simplement, que sa découverte personnelle, au sommet des monts arméniens de Gegham, des vichapes, ces énormes poissons de pierre qui témoignaient d'un culte préhistorique de l'eau, l'avait confirmé dans sa certitude.

En tout cas, l'arche, qui va s'ouvrir, est la figure matérielle d'une «double porte» (la bouche du sexe et celle de la parole), celle que symbolisent les générations issues de Noé, avec leur double multiplication, à la fois biologique (base de l'idée de «nation») et linguistique. D'autres contextes mythiques invitent cependant à d'autres interprétations. La version du déluge qui paraît la plus proche de la Bible est la version grecque qu'expose Ovide dans ses *Métamorphoses* (1, 136sq). L'arche y a pour variante un radeau habité qui, lui aussi, s'arrête sur une haute montagne définie par deux vers étonnants :

Mons ibi verticibus petit arduus astra duobus
 Nomine Parnassus superantque cacumina nubes.

Il s'agit donc du Parnasse, la hauteur qui domine Delphes, présentée avec un chapeau de nuages et deux sommets (*verticibus duobus*, dualité bien visible pour les pèlerins qui montent, par la voie sacrée, vers le temple d'Apollon et le «nombril» du monde) dont les pointes (*cacumina*) semblent vouloir toucher les astres du ciel (*petit astra*). Le ton solennel du poète suggère que la montagne (dont une sorte de suspense entoure le nom) est porteuse d'un mystère caché dans sa forme même, donc prédestinée à l'aventure qui s'annonce. Et justement, les deux vers qui suivent immédiatement nous présentent un couple humain sortant de la barque: comme si *la dualité des sexes prolongeait naturellement la dualité symbolique de la montagne à double cime*. C'est Deucalion (le fils de Prométhée) et Pyrrha, sa compagne de lit (*consors tori*), sa sœur-épouse, qui l'incarnent, et ils vont semer rituellement des pierres (ces «os» des montagnes) pour donner naissance (selon qu'elles sont jetées par l'un ou l'autre) aux hommes et femmes qui assureront le repeuplement de la Terre⁴. Le mythe grec était populaire et, selon Platon (*Timée*, 22d) ses héros étaient invoqués comme ancêtres par les familles qui faisaient remonter leur généalogie aux origines de l'humanité. *Mais alors, si la double cime d'une haute montagne peut être en Grèce le symbole de la descendance humaine, à partir du couple qui en est l'initiateur, n'est-elle pas aussi, n'a-t-elle pas été d'abord, avant*

⁴ Les deux cimes éclatantes de blancheur pouvaient aussi évoquer l'allaitement d'une poitrine maternelle. Quant au jeu de mots grec qui superpose λᾶας (λᾶος) «pierre» et λαός 'peuple', il est porteur, non créateur du mythe grec : les pierres et le peuple illustrent la double nature, physique et organique, rocheuse et génitrice, de la montagne.

la Grèce, la caractéristique éminente de l'Ararat caucasien? Les deux cimes jumelles du grand et du petit Ararat dominent un immense paysage, et leur stature géante,



Le grand et le petit Ararat

célébrée par la poésie arménienne, mais dont la célébrité dépasse les frontières de l'Arménie, avait dû s'imposer depuis les temps préhistoriques et traverser les millénaires pour arriver jusqu'à la Bible et jusqu'à nous. *C'est donc parce que les deux Ararat étaient une vieille image préhistorique de couple que l'arche de Noé a choisi leurs montagnes pour s'y fixer. Dès lors, sortir de l'arche, c'était suivre la pente de la montagne, descendre en amorçant la descendance humaine.* Et, bien entendu, l'image était d'autant plus suggestive qu'il y avait un sommet «mâle» un peu plus haut que l'autre; tandis que les nuées accumulées au-dessus d'eux montraient aux yeux la «cause» — voilée et «nuptiale» : *nubes, nubere, νύμφη...* — du déluge, les torrents et rivières qui suivent les pentes et les flancs donnaient une image dynamique de «conséquence» et de «descendance», suggérant ces peuples et ces langues entre lesquels les fils de Noé vont se partager.

Faut-il ajouter que l'Ararat ne faisait ainsi que spécifier un symbolisme cosmique élémentaire de la montagne, qui reproduit la silhouette d'une femme enceinte? La montagne est toujours «en mal d'enfant», comme dit La Fontaine (à la suite des fabulistes antiques), donc destinée à accoucher. Mais sa verticalité est aussi tournée vers le haut, vers les astres comme dit Ovide, et sa double cime peut continuer ou rejoindre ou menacer le couple cosmique déjà formé dans le ciel par le soleil et la lune, et leurs enfants innombrables, les étoiles. Le mythe de l'origine de l'homme et de ses langues se perd dans les brouillards noétiques du ciel et de l'eau, de l'orogénie et du symbolisme cosmique.

La montagne est à double sens, protectrice ou dangereuse, maudite ou bénie. Elle manifeste ce qui descend du ciel comme ce qui le menace, et elle fait penser à la tour de Babel, rapprochée des ziggouraths babyloniennes à titre secondaire, mais qui relève d'un schéma antérieur. Localisée par la Bible au pays de Shinéar, où elle s'élève au-dessus de la plaine, la Tour se présente comme une réplique maléfique de la montagne, parce qu'elle est élevée par la main de l'homme à partir de la Terre, création de l'orgueil humain, artefact de briques en terre cuite et de bitume, opposé à la pierre des montagnes et à la nature, qui est toute divine. Tandis que la montagne géante, l'Ararat, appelle l'image de la descendance biologique, répartie entre nations et langues bien spécifiées, qui est en soi une bénédiction, la symbolique de la Tour est essentiellement linguistique, et le châtiment divin qui consiste à confondre les langues des constructeurs, coupables d'avoir voulu se faire un nom, est, il faut y prendre garde, le contraire de la spécification, l'abolition du «chacun selon son espèce» qui appartenait à la création divine. Principe d'identité, il était appliqué aux animaux, aux plantes et à toute chose au Paradis comme dans l'arche, et confirmé par le «chacun selon sa langue, selon leurs clans et d'après leurs nations» de la descendance de Noé, sans que le déluge y soit pour rien. Le nom de famille, marque distinctive, modèle et gardien de cette identité, devenait un nom de peuples. Aussi, quand Marr fait des noms de peuples la base de ses recherches, il obéit aux schémas bibliques. Mais il y a deux manières bibliques d'appréhender la multiplicité des langues. L'une (que l'on vient de voir) situe la langue dans le cadre naturel de la multiplication de l'espèce humaine. Elle pourra se fixer sur l'image maternelle de propagation de la vie, et l'on parlera d'une langue-mère primitive (sacralisée comme l'a été l'hébreu; recherchée sous la forme concrète de syllabes primitives en petit nombre, sous le nom moderne de langue «nostratique»; ou d'une langue spécifique, associée, sous le nom de langue maternelle (en géorgien *deda ena*) à la notion, par ailleurs masculine, de patrie. Elle ne pose aucun problème de genèse dans la mesure où, selon le modèle biblique, elle fait de la langue, comme de toute chose créée, la manifestation multiforme des dons du Créateur. L'autre manière revient à envisager la langue avec ses mots comme un outil multiforme, un instrument de communication, de saisie et de transmission du «sens». Et c'est cet outil dont l'histoire est celle d'une spécification, commencée avec le langage cinétique ou manuel selon Marr, dont l'origine mythique s'appelle Babel : aventure exceptionnelle, analogue à celle du jardin d'Eden, commencée dans un paradis originel (la langue ou «lèvre» unique de l'intercompréhension totale), mais où le péché d'orgueil de l'homme (la construction d'une «ville» et de la «Tour» jusqu'au sommet du ciel) évoque celui d'Eve, séduite par la promesse du serpent : «vous serez comme des dieux», associée à la consommation du fruit défendu). Le but que se proposent les constructeurs est ressenti par Dieu comme une menace personnelle et provoque son intervention punitive : la confusion des langues. En fait, Babel est (comme il arrive fréquemment dans les mythes) la transposition au plan de l'événement d'une

situation qui dure, celle du peuple hébreu dans son environnement multilingue, dominé par l'empire maudit de Babylone. Il reste sous-entendu que Babel n'est pas l'humanité tout entière, c'est une aventure localisée. Le peuple de l'Alliance demeure implicitement le gardien de la « parole de Dieu ». Mais alors comment concilier Babel, aventure localisée, source de la confusion des langues, et le déluge, source de leur multiplication, qui est universel ?

Il y a, en fait, deux images qui correspondent à deux représentations possibles de la marche du temps, et de toute généalogie, celle des hommes comme celle des langues, et elles se résument dans les deux directions qu'impose la verticalité de la montagne et des rapports terre-ciel. L'eau du déluge monte pour inonder le monde, puis redescend, fait disparaître les cimes, puis les laisse réapparaître. Les généalogies, aujourd'hui comme hier, parlent aussi bien d'ascendants que de descendants; et la Bible connaît d'ailleurs un autre artéfact à double sens de la relation de l'homme avec le ciel, plus modeste que la tour et étranger à l'intervention directe de la divinité : celui de l'*échelle* (l'échelle de Jacob par exemple). Avec ses montants verticaux et les paliers successifs de ses échelons, dont les stades de Marr seront le nom socio-linguistique, elle offre une première ébauche d'une synchronie (horizontale) combinée avec la diachronie verticale de ses montants. L'image ancienne de ces axes du temps prendra une forme ascendante dans l'*arbre généalogique*, modèle organique traditionnel, et en ce sens supérieur à tout artéfact, d'un devenir humain où les stades ou échelons sont remplacés par des branches ou des nœuds, où l'origine se confond avec des racines plus ou moins souterraines, d'où la sève partira pour monter vers le ciel de l'avenir. L'arbre, repris par Marr, dessine la perspective de l'évolution des langues dans un cadre de vie qui est censé ignorer la mort; ses racines végétales, forme concrète de la notion d'origine, sont superposables au substrat animal de l'homme et, à travers une série de spécifications, la vie puisée dans les profondeurs monte vers quelque épanouissement final, comme si unité et diversité se conciliaient au terme d'un devenir organique au sein de quelque uni-diversité finale : tel est le rêve de la langue unique future, que les espérantistes espèrent préparer et que doit réaliser la société sans classe au terme de la construction communiste. Messianisme laïc, parfaitement absent du récit biblique de Babel, mais non pas de la pensée d'un Zamenhof, créateur de l'espéranto, et volontiers interprété comme un ersatz de religiosité par ceux qui font de la révolution elle-même le substitut d'un rêve paradisiaque, — tel Berdiaev soulignant le rôle de l'utopie des vieux-croyants dans l'accueil fait à la propagande bolchévique. Le christianisme situera Babel dans cette perspective, en opposant à la confusion des langues l'avènement, au lendemain de l'ascension de Jésus-Christ, de l'intercompréhension linguistique inaugurée par le miracle de la Pentecôte. Symbolisé par des « langues de feu » descendues du ciel et accompagnées d'un souffle violent, c'est une image du support fondamental de la parole, *le souffle*, dont le nom se confond avec celui de l'Esprit, *spiritus*, et définit la troisième personne de

la «Trinité» divine. Autrement dit la Bible, qui était d'abord parole et dont le sens spirituel tenait au fond en deux mots «Dieu dit», unit pour les chrétiens son sujet à son verbe avec l'aide du Fils sous-entendu. La divinité de la parole, matérialisée par la vision miraculeuse, aérienne et ignée, de langues plurielles, trouvera ensuite son image miniaturisée dans une «langue des anges», située au-delà de toute lettre sinon de tout sens, confusément présente, sous forme répétitive, dans le «parler en langues», individuel ou collectif, des croyants exaltés. Mais, là encore, il faut peut-être séparer l'intercompréhension de la Pentecôte d'une part, qui respecte la spécificité des langues parlées par les divers auditeurs du message apostolique, et d'autre part la confusion manifeste des paroles prononcées dans les assemblées mystiques. A moins, bien sûr, que le miracle de la Pentecôte ne soit lui-même qu'une construction de l'imagination syncrétique, à partir du bilinguisme naturel de la diaspora juive, qui aurait permis aux innombrables bilingues présents à Jérusalem de comprendre les apôtres...

L'auréole de ce sacré néo- et vétéro-testamentaire qui entoure encore de nos jours le problème de l'origine des langues fait partie de tout un environnement concret d'images et d'idées où nous perdons pied nous-mêmes. La volonté d'échapper à l'incompréhension issue de Babel était indirectement présente chez Marr, mais elle reste prudente. Il s'en tient aux tâches pratiques du présent soviétique, à l'unification des alphabets, mais son image de l'arbre des langues en dit peut-être plus long que ses théories du devenir linguistique et de ses stades : enraciné dans l'«amorphisme» originel, émergé dans l'agglutinance pour atteindre le japhétisme et, au sommet de sa croissance, les langues flexionnelles et indo-européennes, l'arbre de Marr laisse circuler de haut en bas une sève inépuisable, ce qu'il a appelé ailleurs «la divinité des forces créatrices» (qu'il reproche aux indo-européistes d'ignorer). Mais les branches séparées ne se rejoignent pas. C'est le tronc commun qui emporte vers les cimes le principe d'unité. Les images de montagne et de tour, d'arbre, de branches et de racines paraîtront sans doute archaïques, marginales et étrangères à l'esprit «scientifique» de ceux qui se posent maintenant le problème de l'origine des langues, ou dont la modernité consiste justement à refuser le problème, sauf à transporter ses données de base dans l'observation méticuleuse des grognements et de la mimique du chimpanzé, car l'animalité garde son charme, sa dignité de matière vivante à mi-chemin de la matière et de l'homme, sa fonction de source inépuisable... Le pouvoir structurant de l'image, avec les moyens décuplés que lui donne la technique moderne, tend cependant à modifier les méthodes d'analyse et la réalité entrevue. La pensée, que Descartes confondait avec l'être, aimait remplacer les repères visuels concrets de nos ancêtres par des concepts, des coordonnées linéaires, des abstractions mathématiques. La pensée mythique, favorisée par le contact des peuples naguère lointains ou «émergents» et le regard ethnologique de l'homme sur lui-même, revient à la mode, et sans refuser l'obscur clarté de l'animal humain primordial, elle rend son actualité à Marr qui la connaissait bien.

Je voudrais simplement ajouter à mon analyse un peu embarrassée de Babel l'interprétation récente, pratique et concrète, dont le philosophe Paul Ricœur s'est fait l'écho. Babel n'est pour lui qu'une répétition du drame survenu au jardin d'Eden : la division créée en l'homme par le péché originel a son parallèle dans la division des langues. Les langues maintenant sont plurielles, «donc imparfaites» (a dit Mallarmé), mais l'unité brisée laisse des traces, une blessure, une cicatrice. La faute originelle qui avait rompu l'unité première du couple homme/femme s'était prolongée par le meurtre d'Abel, mais la déchirure sanglante de la fraternité humaine créait une sorte d'appel d'air, une invitation à restaurer l'unité dans le temps d'une ascèse. Il en est de même de la déchirure babélique du tissu linguistique, *felix culpa* qui alimente l'espoir d'une reconstruction, d'un retour à l'unité. La parole, la communication langagière, dont le couple locuteur/récepteur serait une variante du couple formé par Adam et Eve, peut sans doute rêver de sa régénération dans une perspective messianique ou pentecôtiste, mais Ricœur entend donner à sa perspective une orientation rationnelle et pratique en l'appliquant à un des grands phénomènes linguistiques contemporains : l'apprentissage des langues étrangères et le développement sans précédent de *la traduction*, avec l'arsenal formidable des moyens techniques et humains dont elle dispose.

Tout traducteur sait que les langues sont foncièrement intraduisibles, que le mot le plus simple, par exemple le français *table*, n'a pas le même sens que *Tisch* ou *stol*, que Pouchkine en version française n'est pas Pouchkine, que les traductions occidentales d'une même poésie chinoise diffèrent au point de sembler remonter à des textes originaux différents. Peut-être pour une raison fondamentale, parce que toute parole n'est en elle-même que la traduction d'une réalité qui nous échappe, si l'on en croit Hamann, le prédécesseur mystique de Novalis. En d'autres termes, l'interprète qui veut faire passer son message doit restaurer une harmonie qui ne sera jamais parfaite à l'intérieur de «couples» divisés, menacés par la trahison, contraints d'apprendre à cohabiter dans la fidélité : celui que l'interprète forme avec son auteur, celui que forment les deux langues entre lesquelles il ne peut que jeter un pont fragile. La fidélité n'est pas facile, elle doit se construire : telle est la «spiritualité» biblique offerte aux traducteurs, héritiers de Babel, selon Ricœur.

MARR ET LES MYTHES GRECS. ATLAS ET PROMETHEE

Passons maintenant aux mythes grecs dont Marr s'est aussi réclamé et qui seront plus clairs. Il avait appris le grec au gymnase de Koutaïssi, et commencé, en lisant Strabon et Arrien, à méditer sur les noms de peuples, notamment ceux des bords de la mer Noire. Son Caucase n'était donc pas celui des Russes et de leurs poètes — cette cime géographique d'où le lyrisme dominateur d'un Pouchkine pouvait admirer «en-dessous» de lui «le grondement des torrents et la naissance des avalanches», mais plutôt

celui des Grecs et de leur fantasmes, des Amazones, de Médée et des Argonautes, surtout de Prométhée enchaîné qui a retenu son attention. La figure symbolique du héros a sans aucun doute avec sa doctrine des affinités profondes, et l'adjectif «prométhéen» est mis en avant sur la légende qui accompagne le portrait humoristique dont Patrick Sériot a orné le programme du colloque; mais quelles affinités? Selon la mythologie grecque, Prométhée est fils du Titan Iapétos, le *Iapetus* latin, qu'il est naturel d'identifier au Japhet biblique. L'étymologie grecque de son nom renvoie au verbe *ijavptw* qui signifie «lancer, atteindre» (donc quelque chose comme «celui qui est projeté», sens conciliable avec l'idée d'expansion associée par la Bible au nom du deuxième fils de Noé). Japhet, à travers Prométhée et son fils Deucalion survivant du déluge, est l'ancêtre gréco-latin de toute la race humaine, *audax Iapeti genus, ... genus durum, Et documenta damus qua simus ab origine nati* ... En se réclamant de lui, plus encore que du Japhet biblique, Marr précisera les places respectives qu'ont dans sa pensée la Bible et la mythologie grecque. Les langues des Sémites contiennent, certes, des mots japhétiques, tels les noms de Yahweh, d'Eve et de la femme, mais elles n'offrent pas de témoignages comparables à celles des Japhétides, apportant surtout la confirmation de leurs légendes (la création du monde selon la Bible est un «conte du folklore japhétique». En langue japhétique, femme et côte, argile et homme sont un seul et même mot, ce que le Prométhée grec confirme, selon Marr, en façonnant l'homme avec de l'argile).

Le «japhétisme» de Marr se choisit donc un patronage grec qui est en même temps un défi. Les Titans avaient combattu contre les dieux et voulu escalader le ciel; leur châtement par Zeus apparente leur aventure à celle de Babel, comme le suggérait déjà Philon le juif dans son commentaire de Babel, d'après l'exemple des Aloades : ces Titanides avaient entassé les montagnes (Pélion sur Ossa) pour atteindre l'Olympe et attenter à la personne des déesses et des dieux. Le défi titanique de Prométhée aux dieux n'est pas seulement celui des cimes d'une montagne caucasienne dressée contre le ciel, c'est celui du feu⁵, car Prométhée est allé le voler au soleil pour le donner aux hommes, un feu entaché de démonisme, que rappelle dans la mythologie de Babel la cuisson impie des briques utilisées pour élever la Tour jusqu'au ciel. Toute une tradition littéraire avait depuis l'Antiquité fait de la conduite sacrilège de Prométhée, qui transforme le bien dérobé aux dieux en don bénéfique pour les hommes, une *felix culpa* en son genre, et l'idéologie de la Révolution athée, celle d'Octobre et de ses interprètes littéraires, comme d'ailleurs l'idéal libertaire et l'imagerie du Grand Soir, faisait au *bogoborec* une large place en associant les flammes de l'incendie à la lutte contre la religion et aux perspectives cosmiques de la *stixijnost'*, à des Scythes déchaînés, à une tempête apocalyptique soufflant sur le monde. Il passe dans la glottogénèse de Marr un souffle

⁵ L'association du feu et de la montagne dans le mythe de Prométhée a pu être inspirée par la vision des cimes enneigées, illuminées matin et soir par le soleil...

iconoclaste de communion avec les éléments déchaînés, qui fait tourbillonner ensemble, et les mythes et les Scythes, et la Bible et la Grèce, sinon le Christ et les gardes-rouges de Blok... Marr voyait surtout en Prométhée le héros du Caucase, où le mythe grec le disait enchaîné, tandis que le folklore caucasien lui-même, géorgien et autre, proposait en la personne du géant *Amirani*, défini par Marr comme un *dvojnîk solnečnogo boga*, une figure analogue : un frère ou un prototype ? La parenté des deux héros n'est pas nécessairement une filiation directe, comme on l'affirme assez souvent, et je croirais plutôt qu'avec le motif des chaînes ils ne sont qu'une projection de la symbolique générale, propre à la montagne : celle d'une nature captive, prisonnière de la glace et de l'hiver, image d'ailleurs bien attestée par la langue grecque comme par la langue russe et d'autres... Ajoutons que le linguiste caucasien Marr avait, bien sûr, lui aussi ses chaînes symboliques à briser : le carcan de l'indo-européisme, qui enfermait la linguistique.

Mais Prométhée avait un frère, Atlas dont la tête soutient le ciel ; il a retenu plus brièvement l'attention de Marr, et pourtant les quelques lignes qu'il lui consacre sont hautement significatives. D'après lui, en effet, Atlas n'est pas seulement le Titan condamné par Zeus à soutenir le ciel sur ses épaules, selon l'image simplifiée que nous en a laissée l'Antiquité : tandis qu'il touche le haut du ciel par le sommet de sa tête, *il plonge par ses racines (je traduis exactement Marr) dans le sol préhistorique où s'est produite l'humanisation de la langue animale ; Atlas est donc une parfaite image du japhétisme et des Japhétides*. Or il se trouve que cette interprétation marrienne d'Atlas, différente de celle qu'a vulgarisée l'Antiquité classique, est celle de la Grèce archaïque. On peut l'illustrer par une peinture de vase datée de 560 av. J.C., marrienne et japhétique à tous égards, reproduite ci-contre, dont le langage pictural, vaut peut-être bien des discours. Atlas était situé par les Anciens aux frontières de la nuit, aux extrémités de l'Occident méditerranéen, là où de hautes montagnes et l'Océan Atlantique portent encore aujourd'hui son nom. Il reliait donc le monde de l'ombre au pôle céleste. Le peintre montre cet enracinement du Titan dans les profondeurs de la terre et de la mer, symbolisées par le signe animal du serpent («le terrestre», *zmeja/zemlja* comme l'a rappelé Marr), tandis qu'on voit le sommet arrondi de la tête d'Atlas se prolonger en dôme du ciel nocturne couvert d'étoiles. C'est donc un équivalent marrien du «ciel d'en haut» rejoint par «le ciel d'en bas», ce *Himmel/semelle* sur lequel il fantasmaît, mais dont il ressentait profondément la dynamique, illustrée par la création linguistique, partie de l'animalité et d'une base informe d'où elle montait en continuité organique vers les étoiles flexionnelles. Atlas est ainsi l'équivalent d'un arbre des langues métamorphosé en stature humaine gigantesque. Mais cette symbolique japhétique dépasse en profondeur tout ce que l'intuition de Marr avait deviné. Car *la peinture de vase associe Atlas, dans un couple antithétique, à son frère Prométhée, enchaîné à une colonne (comparer les colonnes d'Hercule...), autre image de la montagne, artéfact du Caucase dont elle est, comme la fameuse Tour, une miniature*. Prométhée, héros du feu dont il va voler l'étincelle à la roue solaire, est

associé par définition au soleil levant, à l'orient (donc au Caucase pour les Grecs), opposé à l'ombre occidentale d'Atlas où le soleil vient se noyer dans l'Océan qui porte son nom; et le soleil levant est symbolisé traditionnellement par un aigle (l'opposé du serpent d'Atlas), modèle royal de l'audace victorieuse, mais aussi «dévorant» comme le feu. Enfin, l'aventure du feu, associé à la métallurgie, vieille tradition caucasienne, suggère aussi l'aube de la civilisation. La peinture grecque montre l'extraordinaire convergence des symboles mythologiques, mais cette mythologie n'est pas en l'air, elle est inscrite dans l'espace : la symétrie est-ouest du héros solaire oriental et de son frère nocturne des extrémités occidentales, c'est celle des deux côtés de la Méditerranée, celle des deux Ibéries auxquelles Marr joint les Berbères de l'Atlas africain, celle des Géorgiens et des Basques, de la Svanétie et de l'Hi-span-ia. Le vase grec traduit une vision mythologique du berceau méditerranéen de notre culture, base de l'espace «japhétique», organisé selon un axe horizontal Est-Ouest copié sur le mouvement diurne du soleil, qu'aujourd'hui encore les cartes géographiques de nos «atlas» visualisent, avec l'Espagne à gauche et le Caucase à droite, mais aussi soulevé par la dynamique verticale d'une relation terre - ciel qui porte et emporte les langues et les civilisations.



Atlas et Prométhée

Coupe laconienne d'Arcésilas

ili...

Kak grečeskaja mifologija podverždaet osnovnye položenija jafetidologii

UNE SOURCE PERSONNELLE DE L'HYBRIDATION LINGUISTIQUE?

Au-delà des mythes et de leur caution grecque ou biblique, au-delà de l'enracinement caucasien de Marr, je voudrais simplement évoquer pour terminer une dynamique cachée de sa pensée, d'autant plus importante qu'elle reposait sur un fait inavouable. C'est le secret de sa naissance à lui, un secret tout relatif d'ailleurs, car en Géorgie «la chose» était notoire. Le vieil agronome Ecossais veuf auquel il doit son nom, qui l'a élevé et dont la piété filiale de Nikolaj Jakovlevič célèbre les mérites dans son *Autobiographie*, âgé de quelque 85 ans et devenu incapable de procréer, avait été

remarié précipitamment avant la venue au monde de Nicolas à une Gouriennne enceinte nommée Charachidzé-Margouliaria, pour éviter le scandale d'une naissance illégitime. En vain, cependant, les héritiers authentiques du père intenteront un procès pour contester à l'autre sa part d'héritage, l'affaire n'aboutira pas «faute de preuves». L'autobiographie conformiste de Marr n'en a pas soufflé mot, à part une allusion vague à des difficultés de famille incompréhensibles. Il ne s'agit ni de rappeler l'affaire pour juger ou simplement sourire, ni de réexaminer la personnalité de Marr en la réduisant à un cas particulier du mythe du «bâtard», où il se retrouverait en bonne compagnie, sinon avec son compatriote Joseph Djougachvili lui-même. Disons seulement que notre Caucasiennne avait en somme un «faux-père indo-européennne», et un père de l'ombre qui par son existence même déniait toute valeur à la filiation officielle, au texte écrit de l'état-civil, donc au patronyme et au nom de famille du fils. Marr n'était-il donc pas le premier des hybrides? La sève cachée de l'arbre, les forces créatrices supérieures à toutes les catégories figées, c'était lui, «l'enfant naturel», qui en était porteur; il ne trouvait, derrière son visage purement sociologique, mais «légitime», que le contour flou d'une maternité sans nom, une sorte de matriarcats spirituel ou de «couvade», d'où allaient émerger les noms et les langues du monde, à travers un système spermatozoïdal de protoéléments, suivis de gestations et d'accouchements successifs. Ses attaques contre la filiation généalogique des langues chère à Meillet, contre la priorité donnée à l'écrit sur l'oral, et même leurs références secondaires à l'opposition entre idéologie bourgeoise et idéologie soviétique, étaient donc en un sens une «superstructure», dont l'état-civil avait fourni le prototype, écrit menteur alors que la vérité vivante de la naissance était sur toutes les bouches. Mais *l'exception du cas Marr confirmait en fait une règle, elle mettait seulement en lumière un processus universel, qui régit tous les rapports de la langue et de la pensée : Marr illustre simplement par sa naissance un cas particulier de cette différence entre nature et convention qui est justement le problème crucial du langage si l'on en croit le Cratyle de Platon*. Et les flots de commentaires suscités par le rapport de la parole à l'écriture sont du même ordre. C'est le sens de la Nature, de sa puissance créatrice dont l'origine comme la fin plongent dans l'obscurité, qui a inspiré Marr. C'est cette large perspective, où les frontières du discours, communication instable, s'effacent en rejoignant celles de toute origine et de toute fin, que dessine le *Novoe učenie ob jazyke*. Elle reproduit à sa manière la frontière historique du Caucase, qui a opposé la permanence cachée de son identité aux vagues culturelles successives de ses envahisseurs, nouveaux venus qui ont surimposé leur ordre aux fragments conservés de celui qu'ils brisaient ou brimaient. Le Caucase n'est pas un pont (entre l'Asie et l'Europe, c'est-à-dire un lien artificiel), il est un nœud, *uzel, ne most*, a dit Marr dans un de ses derniers messages (Tbilissi 1934), et le nœud est un berceau de vie qui porte dans ses replis le secret de son origine. Sans cesse des couples, des hybrides s'y sont créés. Marr, qui connaissait tous les peuples et toutes les langues du Caucase, refusait aussi

bien leur absorption dans l'orbite russe que le repli nationaliste de certains de ses compatriotes, il s'en est ouvert à l'occasion de la fondation de l'Université de Tbilissi en 1919, et sans doute a-t-il rêvé de ce grand Caucase fédéral, centré sur lui-même, que la Russie s'obstine à nier.

Concluons. Le romantisme du jeune Lermontov avait illustré jadis son idée du Caucase dans un poème qui opposait le Kazbek au Chat, c'est-à-dire à l'Elbrouz russifié, symbole d'un empire qui apporte avec lui la technique et la civilisation occidentales : modèle du faux dialogue, où la parole est à sens unique, appartient aux armes et à l'autorité. Le poète russe penchait déjà du côté du Kazbek qui se tait, du silence, de l'Orient enchaîné, il n'avait d'ailleurs pas l'idée d'une troisième cime, d'un troisième «élément» physique, d'un Ararat qui relance le devenir du monde, et se contentait de situer loin de Pétersbourg le vieux couple de l'immobilité et du mouvement, celui que Marr lira dans la philosophie ionienne comme dans l'histoire de la parole et de ses stades.

L'effondrement de l'Empire des tsars accentuera ce genre d'intuition. A la lumière de ses éclairs, l'orage révolutionnaire laisse entrevoir une genèse universelle, avant lui cachée, celle du temps et de l'histoire. L'un des noms que porte cette découverte est le *cosmisme*, un autre la *stixijnost'*, dont la condamnation par Lénine a surtout montré la vigueur. Elle a pris différentes formes, que ce soit l'espace eurasienn de Khlebnikov qui ranime les thèses naturalistes du *Cratyle*, joue aux palindromes avec la langue et veut faire couler la Volga à l'envers en se recommandant de Razine ou Pougatchov, que ce soit Blok qui redevient Scythe et sent vaciller toutes les valeurs dans le vent de la Révolution (*Veter, veter, na vsem belom svete*). Le terme de cosmisme lui-même revient plusieurs fois chez Marr, qui a insisté sur les communions cosmiques de l'homme primitif, attestées par son analyse des mots terre, ciel, soleil, lune, femme, eau: il croit voir ce qu'il appelle *zemlja-tverd'* se transformer en *nebo-tverd'*, en feu, en fumée, esprit, ombre et cadavre, etc.

Mais le cosmisme aujourd'hui, en ce début du XXI^{ème} siècle, n'est-il pas entré dans la mentalité courante, non seulement par l'impact des voyages dans la lune, des satellites et des sondes interplanétaires, mais par la prise de conscience de l'interdépendance entre l'activité humaine et les lois de l'univers, enfin par la vulgarisation des communions cosmiques instinctives encore vivantes chez les peuples africains, amérindiens ou océaniques (révélées par la diffusion des enquêtes ethnologiques), ou ramenées du fond du passé grâce à notre meilleure connaissance des vieilles civilisations (préhellénique, égyptienne, sumérienne, chinoise, etc.)?

Or cette mutation de l'espace «noétique» semble converger avec celle qu'opère plus ou moins à notre insu le grand brassage linguistique de notre temps, où les contacts internes des langues européennes ne sont pas seuls à intervenir, car les mondes sémitique et asiatique sont désormais tout proches. Ce brassage ramène à la surface de l'actualité les suggestions des profondeurs, celles qui nous viennent de certaines langues lointaines, et notamment du vieux modèle caucasique. Dans une société où l'ordre de la

langue, qui domine aujourd'hui le monde de la communication et de l'information, est tout-puissant, mais couvre un individualisme et des fragmentations extrêmes, la mosaïque caucasienne encadrée par des empires nous propose son miroir. Les mots, que les langues du Caucase peuplent d'infixes et de suffixes comme à plaisir et structurent selon la dynamique ergative, qui met constamment en balance l'identité du sujet et de l'objet, semblent refléter une image de notre monde: pareil, en un sens, à ces gens du Caucase que Marr avait côtoyés et étudiés, ils représentent un conglomérat de fragments, semblables aux restes dispersés d'un monument, ruiné, à reconstruire ou à restaurer : on ne sait pas. C'est le phénomène qu'Yves Bonnefoy (analyste subtil des rapports de la poésie et du langage...) appelle, à la fin d'un de ses poèmes, «le rayonnement des pierres descellées». Le Caucase n'en est d'ailleurs pas le seul exemple. De l'autre côté de la mer Noire, au sein du conglomérat balkanique, la Bulgarie qui a vu des peuples divers passer ou s'installer, se mêler ou se heurter, les Thraces et les Grecs, les Slaves et les Protobulgares, Byzance et les Turcs, a pu inspirer une vision comparable de la langue et du monde, la quête passionnée, à travers les fragments d'une unité sinon brisée, du moins rêvée; et sans doute peut-on considérer le linguiste Vladimir Géorgiev, même s'il s'en est défendu, comme un Marr bulgare...

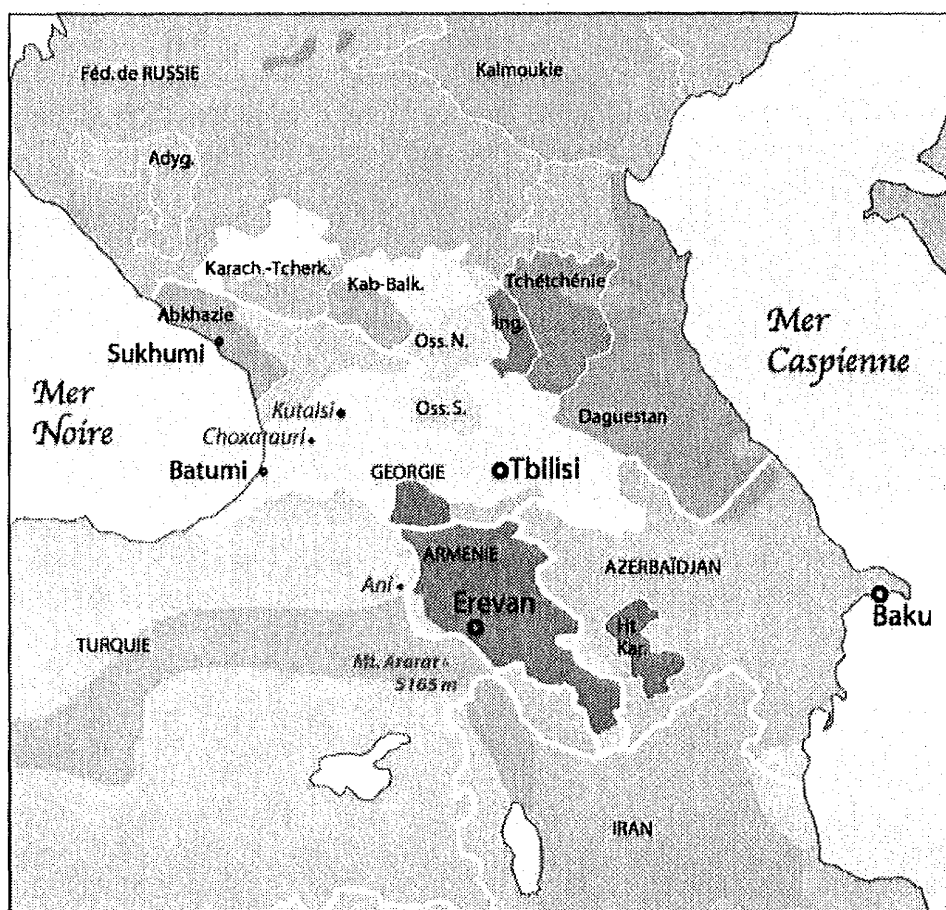
Cette vision du monde a son charme. Marr, au fond, a fait avec les mots ce que le poète fait avec la rime qui se détache et rayonne en fin de vers, suggérant des liaisons ignorées par l'ordre de la prose. On a dit que la rime «brûle la corporalité du texte»; les mots qui inspiraient Marr, ethnonymes et toponymes en tête, sont des traces de ce feu, ils ont brûlé leur identité phonétique et ressemblent à des braises méticuleusement rassemblées. Leurs fausses étymologies sont au service d'une sorte de liturgie, habillée de science, mais née dans le cerveau d'un visionnaire. On peut les comparer à celles des Anciens ou du Moyen-Age, sur lesquelles on écrit aujourd'hui des livres, parce qu'au lieu d'enfermer le sens, comme nos étymologies phonéticiennes et rigoureuses, dans la prison de ses formes extérieures et pour ainsi dire dans son ossature, elles lui associent des tissus (des «con-textes») créateurs, des solidarités organiques, une mentalité qui autrement nous aurait échappé; il en est de même des «étymons» époustouflants de la Kaballe, dont les sortilèges numériques ne cessent d'aiguiser l'imagination en défiant le bon sens. Nous tenons bien sûr aux étymologies vraies et nous récusons les fantômes, mais qu'est-ce que la vérité, celle de la langue du moins? Si nulle marge ne la questionne, est-elle encore la vie? René Char disait qu'il faut savoir fermer les yeux pour voir ; et laisser parler le silence. Mais il serait aussi facile de condamner, à la manière de Charles Nodier, les linguistes et leur linguistique que de rejeter Marr. Disons que le langage, comme tout ordre, a une ombre portée, dont il ne faut pas le séparer. Car dans tout ordre, tout discours, toute parole, au-delà même du fameux rapport nature/convention, *la règle* doit rester au service d'un jeu, et le jeu, ce n'est pas l'ordre, c'est la liberté et la vie : il faut les laisser à Marr, même si, à d'autres égards, encouragé par la consécration

officielle de ses idées, il s'est enfermé dans les filets de sa doctrine. Peut-être en a-t-il été déjà libéré indirectement par sa condamnation posthume elle-même. Un jour viendra (et, qui sait, il est déjà venu...), où les multiples fantasmes du *Novoe učenie ob jazyke* — son *Himmel/semelle*, sa «main» et son «chien», la vertigineuse mutation de *sob-aka/o-sob-a* couronnée par leur *dvojniki /ob/*, d'où surgissent les collectifs *ob-ščij*, *ob-ščestvo* — pourront se prévaloir d'un double mérite, assez exceptionnel en matière de linguistique : celui de faire souvent sourire et parfois songer.

© Robert Triomphe

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- MARR Nikolaj, 1912 : «Iz poezdok v Svaniju (letom 1911 i 1912 g.), *Xristianskij Vostok*, t. II, p. 1-36. [Voyages en Svanétie (été 1911 et 1912)]



© Patrick Sénat

Le Caucase, ou «Montagne des langues»

Les “lois du sens diffus” chez N. Marr

Ekaterina VELMEZOVA
Université de Lausanne

Résumé : L'article étudie les deux lois sémantiques formulées par N. Marr : la loi des opposés et la loi de la sémantique diffuse. Marr et ses adeptes proclamaient le caractère novateur de ses théories sémantiques, mais l'analyse de ces lois permet de comprendre qui étaient les précurseurs de Marr dans ce domaine, ainsi que de trouver la réponse à la question de savoir quelles étaient les prémisses philosophiques et épistémologiques des théories sémantiques marristes.

Mots-clés : cosmisme ; énantiosémie ; évolutionnisme ; loi ; sémantique ; mots primitifs

«Selon la théorie japhétique, les phénomènes diffus précèdent chronologiquement les phénomènes simples» (N. Marr, 1933-1937, vol. II, p. 73).

1. LA NOTION DE *LOI* : UN TOPOS DE L'EPOQUE ?

Dans cet article, il sera question des deux lois sémantiques qui ont été plus ou moins explicitement formulées dans les travaux de N. Marr, ainsi que de leurs sources et prémisses épistémologiques. Il s'agira de la *loi des opposés* et de la *loi de la sémantique diffuse*.

La thèse de Marr selon laquelle sa «Nouvelle théorie du langage», à la différence de la «linguistique traditionnelle», s'occupait des lois de la sémantique plutôt que des lois phonétiques¹ est aujourd'hui largement acceptée. Pourtant, en lisant attentivement les travaux de Marr, on peut remarquer qu'en parlant des lois, il discutait les lois phonétiques (principalement dans les langues dites japhétiques) aussi souvent que les lois sémantiques. Dans ce sens, malgré le caractère «novateur» de sa doctrine qu'il était le premier à proclamer, Marr restait proche des comparatistes du XIX^e siècle, dont l'obsession était précisément la recherche et la formulation des lois phonétiques.

D'autre part, la notion même de *loi* est un terme très difficile à aborder chez Marr. En principe, on peut le prendre dans le sens d'une détermination absolue, comme dans les sciences naturelles (par exemple, la gravitation universelle), ou dans le sens d'une tendance statistique forte. Marr semble confondre les deux. Il appelle encore *lois* non seulement certaines régularités générales, mais aussi leurs manifestations particulières, ce que nous verrons sur des exemples concrets.

2. LES "LOIS DU SENS DIFFUS"

2.1. LA LOI DES OPPOSÉS

La loi des opposés (*zakon protivopoložnostej*) formulée par Marr consiste en la divergence, la division du sens originel et «diffus» en deux sens opposés, plus concrets :

¹ «L'ancienne théorie du langage avait tout à fait raison de prétendre avoir exclu la pensée de sa compétence, car elle étudiait la parole sans étudier la pensée. Il y avait dans cette théorie des lois de la phonétique pour expliquer les phénomènes sonores, mais il n'y avait pas de lois de la sémantique, de lois sur la naissance du sens, sur la compréhension de la parole et de ses parties, y compris les mots» (Marr, 1933-1937, vol. III, p. 103).

«Au cours de l'évolution du langage, les éléments primitifs linguistiques [...] subissent de nombreux changements dans le cadre [...] de la loi des opposés» (Marr, 1933-1937, vol. III, p. 100) ; «[...] selon la loi de la division sémantique, à l'origine la même base servait à exprimer deux sens opposés» (*ibid.*, p. 18).

En parlant de la loi des opposés, Marr était très avare d'exemples. En voici néanmoins quelques-uns :

- à l'époque préhistorique, 'bon' présupposait en même temps 'mauvais'², et le 'bien' – le 'mal'³,
- le 'dieu' – le 'diable'⁴,
- le 'début' et la 'tête' — la 'fin' et la 'queue'⁵,
- le 'jour' et 'blanc' — la 'nuit' et 'noir'⁶,
- le 'maître' (dans le sens de 'celui qui reçoit', cf. *xozjain* en russe) — l' 'invité'⁷,
- le 'haut' — le 'bas'⁸,
- la 'longueur' – la 'brièveté' et 'long' – 'court'⁹
- le 'ciel' — la 'terre'¹⁰,
- le 'feu' — l' 'eau'¹¹,
- à son tour, l' 'eau', au cours de l'évolution langagière, a été divisée en 'obscurité' et 'lumière'¹², etc.

Dans son article de 1931 «Jafetičeskie jazyki» [Les langues japhétiques], Marr classe les langues où les sens opposés sont exprimés par la même forme (*edinstvo vyraženijsa dvux protivopoložnyx značenij*) parmi les langues amorphes, tandis que, au contraire, dans les langues flexionnelles chacun des «sens opposés» recevrait une forme particulière¹³. Il ne donne néanmoins aucune preuve, ni même assez d'exemples à l'appui de cette thèse.

Sans distinguer la langue et la parole de façon explicite, «à la Saussure», Marr le faisait d'une façon implicite, car il devait considérer le phénomène d'énantiosémie comme propre à la *langue*. En même temps, la *parole* aiderait à enlever les ambiguïtés linguistiques : «[...] pour la compréhension adéquate des mots si antonymes (*raznoznačaščie*), comptait la mimique et avant tout la main, c'est-à-dire, les gestes»¹⁴, l'intonation, le

² *Ibid.*, p. 14, 18 et 20.

³ *Ibid.*, vol. II, p. 138 et 143; vol. III, p. 267.

⁴ *Ibid.*, vol. III, p. 267.

⁵ *Ibid.*, vol. II, p. 239; vol. III, p. 96.

⁶ *Ibid.*, vol. III, p. 96.

⁷ *Ibid.*, vol. V, p. 187.

⁸ *Ibid.*, vol. III, p. 96.

⁹ *Ibid.*, vol. II, p. 156.

¹⁰ *Ibid.*, vol. II, p. 220 et 406; vol. III, p. 279-280, vol. V, p. 56.

¹¹ *Ibid.*, vol. II, p. 313; vol. III, p. 96, 223; vol. V, p. 474.

¹² *Ibid.*, vol. II, p. 208.

¹³ *Ibid.*, vol. I, p. 307.

¹⁴ *Ibid.*, p. 100.

ton de la parole, ainsi que le contexte général¹⁵. Par la suite, une différenciation phonétique aurait eu lieu¹⁶, et des sens différents auraient reçu des formes différentes.

La loi sémantique de la divergence du sens primitif en deux sens opposés a été longtemps considérée comme l'un des grands mérites de Marr dans le domaine de la sémantique¹⁷.

Il est vrai qu'à première vue, la loi des opposés semble un point très original de la doctrine marriste. Néanmoins, déjà avant la théorie marriste sur la division sémantique en deux unités opposées au cours de l'évolution linguistique, non seulement en Russie, mais aussi dans d'autres pays, d'autres théories semblables étaient apparues, qui partaient du principe de la division sémantique des mots au cours de l'évolution des langues. Entre autres, on trouvait des matériaux pour «prouver» ces théories dans les cas illustrant le phénomène qui révèle l'existence de «mots opposés» (l'énantiosémie) et l'on considérait que ce phénomène était propre, avant tout, aux langues anciennes. Selon les commentaires de G. Lepschy, ces théories appartiennent «à une longue tradition d'études, à partir de la grammaire des stoïciens, jusqu'au chapitre de la tradition linguistique arabe consacré aux [...] mots à sens opposés, jusqu'aux discussions des grammairiens de l'hébreu au Moyen Âge [...], jusqu'aux érudits étudiant la tradition biblique chrétienne qui, au moins depuis le XVII^e siècle, étudient les exemples d'énantiosémie dans les langues sacrées, classiques et modernes [...]». Dans la première partie du XIX^e siècle nous trouvons les romantiques allemands qui réfléchissaient au sujet des sens opposés¹⁸.

Ainsi, chronologiquement, Marr et les marristes étaient plutôt les derniers que les premiers chercheurs à donner à ce phénomène une explication liée à l'évolution du langage et de la pensée. Sans nous donner pour but d'analyser toutes ces théories (en fait, il existe déjà une grande littérature sur l'énantiosémie¹⁹), nous allons essayer de trouver les précurseurs les plus récents des marristes, dans les travaux desquels les mots aux sens opposés jouaient un rôle central²⁰.

¹⁵ *Ibid.*, p. 101. Dans un autre article, Marr dit que c'est l'utilisation des mots «aux sens opposés» par les différents groupes sociaux qui servit à lever les contradictions originelles (Marr, 1933-1937, vol. III, p. 267).

¹⁶ Marr, 1933-1937, vol. III, p. 18.

¹⁷ C'est l'opinion de linguistes soviétiques tels que G. Serdjučenko (1904-1965) (1949, p. 39) et L. Pejsikov (1915-1978) (1948, p. 60).

¹⁸ Lepschy, 1982, p. 29.

¹⁹ Au sujet des recherches fondamentales des dernières années cf. par exemple Basile, 1996. Notons néanmoins que le nom de Marr n'apparaît pas, à notre connaissance, dans les recherches consacrées à l'énantiosémie.

²⁰ Nous n'analyserons pas ici les théories où la thèse sur la divergence des formes exprimant les sens opposés au cours de l'évolution linguistique occupe une place marginale. Ainsi, par exemple, dans le chapitre de sa *Sémantique* consacré à l'«extinction des formes inutiles», M. Bréal (1832-1915) parle du latin qui, lui semble-t-il, «eût pu être embarrassé pour distinguer certains homonymes. Il y avait deux verbes *luere*, l'un signifiant "laver" et l'autre d'un sens précisément opposé, puisqu'il voulait dire "souiller" (cf. *lues*, "la souillure"). Mais la langue a évité sans difficulté l'équivoque, au moyen du composé *polluere*, qui a pris pour son compte le sens du verbe simple» (Bréal, 1897, p. 107-108). D'autre part, déjà en

2.2. SUR LA NATURE "DIACHRONIQUE" DE L'ÉNANTIOSÉMIE : AVANT ET APRÈS MARR

Le phénomène d'énantiosémie correspond à l'existence de mots dans la langue dont le sens réunit des "sens opposés", comme par exemple dans le cas des mots russes *odolžit* (qui signifie 'prêter' et 'emprunter') ou *naverno* 'peut être' et 'sûrement'²¹. Les théories de K. Abel – S. Freud – E. Benveniste, trois chercheurs qui ont beaucoup réfléchi sur ce problème à des époques différentes (avant et après Marr), sont très mal connues sous ce rapport en Russie actuelle, malgré toute la ressemblance de certains aspects de leurs théories avec les exemples de la «loi des opposés» chez Marr.

2.2.1. « ÜBER DEN GEGENSINN DER URWORTE » VS « O SLOVAX S PROTIVOPOLOŽNYMI ZNAČENIJAMI »: 1884

La même année (!), en 1884, deux travaux ont été publiés, l'un en Russie et l'autre en Allemagne. Ils ont été écrits par V. Šercl' (1843-1906), qui travaillait à cette époque à Voronež, et K. Abel (1827-1906)²². Dans ces deux travaux, «O slova s protivopoložnymi značenijami» [Sur les mots aux sens opposés] et «Über den Gegensatz der Urworte», il s'agissait des mots dont les sens contenaient deux «sens opposés». Les deux linguistes considéraient le phénomène d'énantiosémie comme une spécificité des langues anciennes :

«L'énantiosémie est l'un des phénomènes les plus étonnants et les plus remarquables dans le domaine de la sémantique (*semejotika*) [...]. Plus la langue est ancienne et le peuple correspondant primitif, plus on voit ce phénomène» (Šercl', 1884 [1977, p. 242]).

Šercl' donnait des exemples tirés du latin (ainsi, le mot latin *altus* signifie en même temps 'haut' et 'profond'), du sanskrit (où *aktu* signifie 'la lumière' et 'la nuit'), du grec ancien, tandis que l'égyptologue Abel consacrait un travail aux mots «aux sens opposés» dans l'égyptien ancien, en le considérant la «plus ancienne langue humaine» conservée jusqu'à son époque²³:

1877, I. Baudouin de Courtenay (1845-1929) distinguait la divergence des racines (du côté du sens) comme une des tendances principales dans les changements sémantiques (Boduën de Kurtenè, 1877 [1963, p. 100]). Mais il ne donne aucun exemple pour prouver cette thèse et ne la développe pas dans ses travaux.

²¹ Cf. la définition de ce phénomène par le lexicologue russe L. Novikov (Novikov, 1990, p. 36).

²² Pour une analyse plus détaillée des théories de Šercl' et Abel dans le contexte de leur époque cf. Velmezova, 2003 et Velmezova, 2004.

²³ Abel, 1888, p. 1.

« Dans la langue égyptienne, cette unique relique d'un monde primitif, il se trouve un assez grand nombre de mots à deux significations, dont l'une veut dire l'exact contraire de l'autre. Que l'on s'imagine, si tant est qu'on puisse imaginer semblable non-sens, que le mot 'stark' signifie dans la langue allemande aussi bien 'stark' que 'schwach' ; que le nom 'Licht' soit utilisé à Berlin pour désigner aussi bien 'Licht' que 'Dunkelheit' ; qu'un citoyen de Munich appelle la bière 'Bier', tandis qu'un autre userait du même mot quand il parlerait de l'eau ; on a alors l'étonnante pratique à laquelle les anciens Egyptiens avaient coutume de se livrer ordinairement dans leur langue. A qui peut-on en vouloir de hocher ici la tête avec incrédulité ? » (Abel, 1884, cité d'après Freud, 1910 [1993, p. 170]) ; « [...] de toutes les excentricités du lexique égyptien, la plus extraordinaire est peut-être qu'en dehors des mots qui unissent en eux des significations opposées, il possède d'autres mots composés, dans lesquels deux vocables de signification opposée sont unis en un composite, qui ne possède la signification que de l'un de ses deux membres constituants. Il n'y a donc pas seulement, dans cette langue extraordinaire, des mots qui veulent dire aussi bien 'fort' que 'faible', aussi bien 'ordonner' qu' 'obéir' ; il y a aussi des composites comme 'vieux-jeune', 'lointain-proche', 'lier-séparer', 'dehors-dedans'... qui, en dépit de leur composition, incluant ce qu'il y a de plus distinct, signifient, le premier : seulement 'jeune', le deuxième : seulement 'proche', le troisième : seulement 'lier', le quatrième : seulement 'dedans'... Dans ces mots composés, on a donc uni, de façon tout à fait intentionnelle, des contradictions conceptuelles, non pour créer un troisième concept, comme cela arrive de temps à autre en chinois, mais seulement pour exprimer, grâce au composite, la signification d'un de ses membres contradictoires, qui aurait à lui seul signifié la même chose » (Abel, 1884, cité d'après Freud, 1910 [1993, p. 171-172]).

Les deux linguistes considéraient que les mots aux «sens opposés» existent aussi dans les langues modernes, en tant que «vestiges» ou «témoignages» des étapes passées de l'évolution langagière. Ainsi, écrit Šercl', le mot persan *bâcher* signifie en même temps 'l'est' et 'l'ouest', le mot basque *bilhatu* – 'chercher' et 'trouver', le mot japonais *kage* – 'la lumière' et 'l'ombre'²⁴. Abel se référait, entre autres, à l'allemand, sa langue maternelle, dans laquelle, en particulier, *der Boden* signifie en même temps 'le plancher' et 'le grenier', c'est-à-dire, les parties la plus haute et la plus basse de la maison.

A la façon de Marr, Šercl' et Abel soulignaient l'importance de la parole pour lever les ambiguïtés linguistiques : selon eux, des phénomènes comme les gestes, l'intonation et les interjections devaient servir à faire disparaître la polysémie dans la parole des primitifs.

Šercl' et Abel, indépendamment l'un de l'autre, expliquaient le phénomène d'énantiosémie pratiquement de la même manière, en établissant, tout comme Marr, des liens entre la langue, la pensée et leur évolution. Ainsi, l'homme primitif, pensaient-ils, était incapable de se représenter un concept quelconque, sans penser en même temps à son contraire :

²⁴ Šercl' 1884 [1977, p. 242].

«Bien qu'à présent, pour comprendre la notion de 'grand', il nous semblerait inutile de la comparer avec celle de 'petit', il y avait une époque où cette procédure intellectuelle était nécessaire, et où l'on ne pouvait pas avoir la notion de l'un en oubliant l'autre» (Šercl', 1884 [1977, p. 245]).

Selon les deux chercheurs, ce n'est que plus tard, au cours de l'évolution de la pensée abstraite, que ce type de mots – ces « béquilles » de la conscience – a commencé à disparaître.

2.2.2. S. FREUD, VULGARISATEUR DES IDÉES LINGUISTIQUES

La réputation linguistique de Šercl' semblait déjà assez douteuse au XIX^{ème} siècle²⁵. Quant à Abel, la critique sévère de ses théories, concernant aussi bien la linguistique générale que l'égyptologie commença beaucoup plus tard. A la fin du XIX^{ème} siècle, son exposé sur les «mots aux sens opposés» au X^{ème} Congrès International des orientalistes à Lisbonne eut du succès, et sa notion de *Gegensinn* fut empruntée par d'autres chercheurs, non seulement égyptologues, mais aussi spécialistes d'autres langues «exotiques»²⁶. Les idées principales d'Abel ont même trouvé du soutien chez un linguiste aussi connu que H. Schuchardt (1842-1927). Or, tout en disant que la thèse générale d'Abel était juste, Schuchardt insistait sur une limitation considérable de son domaine d'application²⁷.

Mais la critique la plus positive des idées d'Abel se trouve sous la plume de S. Freud (1856-1939), qui trouva dans les théories de l'égyptologue allemand un matériau pour ses propres réflexions sur le langage des rêves.

Freud lut la brochure d'Abel en 1909 et, une année plus tard, parut son travail «Über den Gegensatz der Urworte (Referat über die gleichnamige Broschüre von Karl Abel, 1884)», dans lequel il mettait en parallèle les particularités des langues anciennes (dans l'interprétation d'Abel) et du langage des rêves, qui abondent parfois en contradictions. En fait, dans l'interprétation des rêves par les psychanalystes, certains objets peuvent parfois recevoir une interprétation qui est inverse, contraire à leur nature. Ainsi les objets de nos rêves «se transforment» facilement en leur opposé :

«Le comportement du rêve à l'égard de la catégorie de l'opposition et de la contradiction est des plus frappants. Celle-ci est tout bonnement négligée. Le 'non' semble, pour le rêve, ne pas exister. Avec une prédilection particulière, les oppositions sont contractées en une unité ou présentées en une seule fois.

²⁵ Ainsi, I.V. Jagič (1838-1923) le présentait comme «un homme extraordinaire quant à ses capacités à apprendre les langues» (Jagič, 1910 [2003, p. 784]), tout en soulignant que «ses travaux ont néanmoins prouvé que cette capacité ne garantissait en aucun cas des résultats scientifiques fiables» (p. 785).

²⁶ Cf. en particulier Brinton, 1890.

²⁷ Schuchardt, 1922.

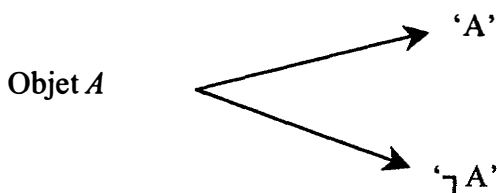
Mieux, le rêve prend également la liberté de présenter n'importe quel élément au moyen de son opposé quant au souhait, de sorte qu'au premier abord, on ne sait d'aucun élément susceptible d'avoir un contraire s'il est contenu dans les pensées de rêve de manière positive ou négative» (Freud, 1910 [1993, p. 169]).

Voici les schémas qui mettent en parallèle la particularité du langage des rêves consistant à réunir des objets qui, en réalité, sont opposés (selon l'interprétation de Freud) et la particularité des langues anciennes, dans lesquelles les sens opposés se réunissaient en un seul mot.

1.

Le rêve

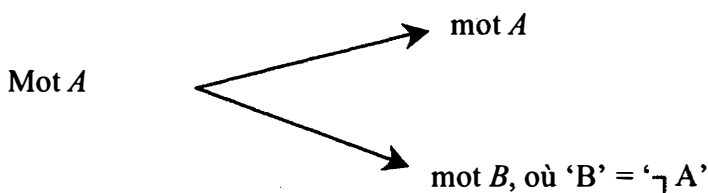
Son interprétation



2.

Langue ancienne

Langue moderne



Comme Freud le résume,

«[...] dans la concordance entre [cette] particularité du travail du rêve [...] et la pratique des langues les plus anciennes découvertes par le chercheur en linguistique, nous sommes autorisés à entrevoir une confirmation de notre conception du caractère régressif et archaïque de l'expression de la pensée dans le rêve. Et la supposition inévitable qui s'impose à nous, psychiatres, c'est que nous comprendrions mieux et traduirions plus aisément la langue du rêve, si nous en savions plus sur l'évolution de la langue» (Freud, 1910 [1993, p. 176]).

2.2.3. LA CRITIQUE DE BENVENISTE, ADEPTE DE SAUSSURE

Le «mythe» d'Abel - Freud²⁸ sur les correspondances entre les particularités du «langage» des rêves et les traits typiques des langues anciennes fut sévèrement critiqué par E. Benveniste (1902-1976), qui a ouvertement posé dans ses «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne» la question des liens entre le langage humain et le «langage» de l'inconscient²⁹. En niant l'existence de ces liens, Benveniste réfute le matériau linguistique d'Abel. Enfin, il parle de l'absence de différences importantes entre les langues anciennes et modernes :

«La langue est instrument à agencer le monde et la société, elle s'applique à un monde considéré comme 'réel' et reflète un monde 'réel'. Mais ici chaque langue est spécifique et configure le monde à sa manière propre. Les distinctions que chaque langue manifeste doivent être rapportées à la logique particulière qui les soutient et non soumises d'emblée à une évaluation universelle. *A cet égard, les langues anciennes ou archaïques ne sont ni plus ni moins singulières que celles que nous parlons*» (Benveniste, 1956 [1966, p. 82], nous soulignons).

Ces lignes de Benveniste mettaient fin à toute une époque, au cours de laquelle les linguistes faisaient des efforts considérables pour découvrir des différences entre les langues anciennes et modernes.

Cette critique de Benveniste n'était pas liée uniquement au fait que de nombreux exemples d'Abel furent réfutés après sa mort³⁰. Benveniste, qu'on considère plus comme un linguiste «à part» que comme un représentant d'un courant linguistique particulier³¹, se comporte ici comme un adepte fidèle de F. de Saussure. Dans son *Cours de linguistique générale*, Saussure considère le principe des distinctions et de la différence entre les éléments linguistiques comme essentiel dans sa définition de la nature de la langue :

«Dans la langue, il n'y a que des différences» (Saussure, 1916 [1983, p. 166]).

²⁸ Le nom de Šercl' restait très mal connu en Occident sous ce rapport.

²⁹ Plus précisément, il s'agit chez Benveniste de comparer le *symbolisme* du langage humain et du langage de l'inconscient : «Nous arrivons ici au problème essentiel dont toutes les discussions et l'ensemble des procédés analytiques attestent l'instance : celui du symbolisme» (Benveniste, 1956 [1966, p. 85]).

³⁰ Le reproche principal adressé aujourd'hui à Abel consiste dans le fait qu'il entreprenait l'analyse «synchrone» des mots appartenant à différentes périodes de l'évolution de la langue égyptienne. Pourtant, plusieurs articles sont parus au cours des dernières décennies du XX^e siècle, dont les auteurs inclinent à justifier dans un certains sens les thèses d'Abel, en disant que certains de ses exemples étaient bien fondés. Dorénavant, c'est Benveniste qui est critiqué, qui, selon l'un des critiques, n'aurait pas dû lire Abel dans la seule interprétation de Freud (Arrivé, 1985, p. 309).

³¹ Cf. en particulier Stepanov, 2002, p. 5 : «Il fait partie des linguistes [...], dont les travaux déjà en eux-mêmes représentent une direction entière» ou Alpatov, 1998, p. 282 : «Il [...] a occupé une place particulière dans la linguistique de son époque, sans adhérer jusqu'à la fin à un courant structuraliste quelconque ».

En même temps, le principe d'Abel selon lequel les distinctions sémantiques sont apparues plutôt *dans la parole* que *dans la langue*, peut être considéré comme une atteinte directe au concept même de langue tel qu'il est envisagé dans le *Cours de linguistique générale*³². En effet, de quelles différences dans la langue peut-on parler, si ses éléments sont considérés comme contradictoires en eux-mêmes, opposés uniquement dans leur usage particulier dans la parole ?

Dans ses travaux, Marr ne cite jamais ni ses précurseurs les plus récents tels que Šercl' et Abel, ni les auteurs d'autres recherches sur la «division» des sens au cours de l'histoire langagière, et s'attribue la découverte de cette loi – ce qui, bien sûr, ne peut être justifié. Il y a pourtant une différence importante entre les théories de Šercl'-Abel et la doctrine de Marr. Les deux premiers linguistes discutaient l'énantiosémie avant tout dans des *langues concrètes*, alors que Marr écrivait beaucoup plus sur le *langage humain* en général et sur ses états anciens, même s'il pouvait parfois en trouver des «vestiges» dans les différentes *langues*³³.

Les théories marristes sur la division du sens des mots originaires en deux parties restent jusqu'à maintenant inconnues des chercheurs occidentaux qui étudient le phénomène d'énantiosémie. Il ne s'agit pas seulement de l'obstacle linguistique que constitue la langue russe. La thèse sur les mots aux sens opposés chez Marr ne représente qu'une petite partie de sa «Nouvelle théorie du langage», tandis que l'intérêt des chercheurs étudiant le marrisme porte d'habitude sur ses thèses de caractère plus global (comme les célèbres quatre éléments primaires ou le caractère de classe propre à la langue, etc.).

3. LA LOI DE LA "SÉMANTIQUE DIFFUSE"

Dans la théorie marriste, la loi des opposés semble être très proche d'une autre loi sémantique qui est plus générale — même si explicitement Marr ne la formule pratiquement jamais. Il s'agit de la loi de la divergence sémantique en plusieurs sens, ou loi de la « sémantique diffuse » — c'est nous qui la désignons ainsi, faute de formulation de Marr lui-même, qui, en ce cas, n'appelle explicitement « lois » que les manifestations particulières de cette loi : il s'agit en particulier de la « loi » du polysémantisme du mot

³² Sur ce sujet cf. Milner, 1985, p. 315.

³³ En voici plusieurs exemples : en abkhaze, les notions de 'mort' et de 'vivant' seraient exprimées par le même mot (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 308 ; vol. III, p. 85) ; en arménien, un seul mot existerait pour le 'corps' et l' 'âme' (*ibid.*, vol. II, p. 308) et pour 'monter' et 'sortir' ('descendre') (*ibid.*, p. 312) ; en ancien géorgien, 'bon' signifierait en même temps 'mauvais' (*ibid.*, vol. III, p. 18), etc. Pour être plus précis, ici comme ailleurs, Marr établit d'abord (par déduction) une régularité sémantique qu'il applique ensuite à des langues particulières.

désignant 'ciel + montagne + tête'³⁴, la «loi» de l'utilisation du mot 'ciel' dans le sens de 'voûte', 'cercle', 'boule' et 'ballon'³⁵, etc.

Cette loi suppose l'évolution sémantique de tous les mots dans toutes les langues à partir de «séries» (*rjady*), «faisceaux» (*pučki*) ou «nids» (*gnězda*)³⁶ qui réunissaient plusieurs sens. La divergence sémantique, selon Marr, signifie la division de ces «nids» sémantiques en des sens plus concrets. Voici l'un des exemples :

La paléontologie du langage nous montre que le 'poisson', ainsi que la 'pluie', a reçu son nom de l'«eau». Quant à la sémantique de ces mots, le chinois garde toujours cet état primitif, dans lequel on employait le même mot signifiant l'«eau» pour dire 'la pluie' et 'le poisson' (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 55).

Ici, l'«eau» est un «nid» sémantique qui réunirait des sens tels que 'poisson' et 'pluie'.

Dans son article «O proisxoždenii jazyka» [Sur l'origine du langage], Marr indique le nombre exact de ces «nids» primitifs :

Nous avons vu qu'il n'y avait que quelques mots primitifs, pas plus que sept, dans le langage sonore (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 193).

Néanmoins, Marr ne dit pas quels étaient ces sept «nids». A la différence de la loi des opposés où il était très avare d'exemples, Marr donne dans ses articles de très nombreux exemples de «nids» sémantiques, et leur nombre dépasse de loin sept. Ces «nids» sont:

- 'le ciel — la main'³⁷,
- 'le ciel — l'homme'³⁸,
- 'le ciel — le soleil'³⁹,
- 'le ciel — le feu'⁴⁰,
- 'le ciel — l'espace'⁴¹,
- 'le ciel — le temps'⁴²,
- 'le ciel — le logis'⁴³,
- 'le ciel — l'œuf — la boule — le cercle — rond — l'arc — la voûte'⁴⁴,

³⁴ Marr, 1933-1937, vol. V, p. 114.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Marr utilisait les mots *faisceaux* et *nids* de façon synonymique. C'est pourquoi, dans notre travail, nous choisirons un seul mot (*le nid*) pour représenter les deux. Quant au mot *série*, il pouvait soit être synonyme de *faisceau* ou de *nid* qui réunissaient plusieurs sens (Marr, 1933-1937, vol. IV, p. 195), soit se rapporter à une chaîne des dérivations sémantiques (comme le 'ciel' → la 'ville', *ibid.*, p. 222).

³⁷ Marr, 1933-1937, vol. I, p. 334 ; vol. II, p. 208.

³⁸ *Ibid.*, vol. V, p. 139.

³⁹ *Ibid.*, vol. II, p. 220; vol. IV, p. 241; vol. V, p. 465, 480 et 522.

⁴⁰ *Ibid.*, vol. IV, p. 118.

⁴¹ *Ibid.*, vol. II, p. 143; vol. V, p. 522.

⁴² *Ibid.*, vol. II, p. 143.

⁴³ *Ibid.*, vol. IV, p. 216.

- 'le ciel — l'eau'⁴⁵,
- 'le ciel — la main — l'eau'⁴⁶,
- 'le ciel — la terre'⁴⁷,
- 'l'aurore — le cheval — le soleil'⁴⁸,
- 'le sel — le soleil — le feu'⁴⁹,
- 'le soleil — la vérité'⁵⁰,
- 'l'eau — le feu'⁵¹,
- 'l'eau — le cheval'⁵²,
- 'le poing — le cercle'⁵³,
- 'le livre — l'écriture'⁵⁴,
- 'coudre — l'aiguille'⁵⁵, etc.

En établissant des liens entre les sens composant tous ces «nids», nous verrons que, dans la plupart des cas, ces sens se groupent autour de plusieurs sens sinon principaux, du moins les plus fréquents. Ce sont le 'ciel', le 'soleil', l' 'eau' et la 'main'.

Trois de ces quatre sens font partie des deux «nids» sémantiques que Marr mentionne le plus souvent dans ses travaux. Il s'agit des «nids» 'la femme — l'eau — la main'⁵⁶ et 'le ciel — la montagne — la tête'⁵⁷. Ainsi d'une façon ou d'une autre, tous les «nids» sémantiques mentionnés plus haut peuvent être ramenés à ces deux «nids».

Mais Marr ne s'arrête pas là. Tout d'abord, nous avons déjà vu qu'il établissait des liens entre les sens appartenant à ces deux «nids» sémantiques différents (comme par exemple 'le ciel — la main', 'le ciel — l'eau', etc.). D'autre part, dans certains articles, Marr fait remonter tous les sens existant dans les langues d'aujourd'hui à *un seul* sens originel. Il s'agit du 'ciel', «le nid des proto-sens», selon le titre de son article datant de 1923⁵⁸.

Dans ses autres travaux Marr parle explicitement de l'existence d'un seul mot à l'origine du langage :

Le langage sonore a plusieurs dizaines de milliers d'années. Il suffit de dire qu'aujourd'hui la paléontologie linguistique nous donne la possibilité d'at-

⁴⁴ *Ibid.*, vol. V, p. 412.

⁴⁵ *Ibid.*, vol. II, p. 143, 147, 208, 220, 225, 229 et 277; vol. III, p. 331; vol. IV, p. 118 et 241; vol. V, p. 118, 141, 170, 241, 257, 268, 412 et 480.

⁴⁶ *Ibid.*, vol. I, p. 266.

⁴⁷ *Ibid.*, vol. II, p. 220; vol. III, p. 280.

⁴⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 277; vol. V, p. 132.

⁴⁹ *Ibid.*, vol. V, p. 477.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 144.

⁵¹ *Ibid.*, p. 257 et 480.

⁵² *Ibid.*, p. 456.

⁵³ *Ibid.*, p. 401.

⁵⁴ *Ibid.*, vol. III, p. 234.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*, vol. I, p. 265 et 266 ; vol. II, p. 9, 83, 143, 149 et 237 ; vol. III, p. 187 et 303; vol. IV, p. 114, 118, 191, 235, 241 et 262; vol. V, p. 253, 268, 342, 377, 412, 481 et 483, etc.

⁵⁷ *Ibid.*, vol. II, p. 143, 148, 208 et 425; vol. III, p. 187 et 195 ; vol. IV, p. 137, 216 et 253 ; vol. V, p. 170, 247, 459, 465 et 502, etc.

⁵⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 143-146.

teindre l'époque où les tribus n'avaient qu'un seul mot et l'utilisaient dans tous les sens dont l'humanité prenait conscience à cette époque » (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 217).

Même si dans cet article Marr ne dit pas quel était ce mot polysémique primitif, ses autres travaux ne laissent aucun doute : il s'agit bien du 'ciel'⁵⁹ :

[Au début], chaque tribu primitive n'avait qu'un seul mot, qui était le totem et le dieu. Le 'ciel' était le premier totem, [...] il constituait l'image centrale et il a donné naissance à un grand nombre de chaînes sémantiques, c'est-à-dire, à des séries de sens liés les uns avec les autres (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 213) ; [...] en prononçant le mot 'ciel', je l'utilise conventionnellement tel qu'il se présentait à la pensée rudimentaire de l'homme primitif, qui identifiait 'le ciel' avec tout l'univers, y compris lui-même, il se représentait 'le ciel' comme composé de tous les éléments, avant tout, de 'l'eau' (plus 'l'obscurité'), et donc, comme nous verrons, de son antithèse, 'le feu' (plus 'la lumière') (*Ibid.*, vol. II, p. 207).

En conclusion, écrit Marr,

[...] il nous faut accepter le fait que la notion de *ciel* a autant d'aspects sémantiques qu'il y a d'étoiles dans le ciel. Au début, ce grand nombre peut stupéfier et pourtant, le linguiste-japhétologue les classe aussi bien que l'astronome classe les astres célestes. Ainsi, le 'ciel' n'est pas un proto-sens, mais le proto-nid qui réunissait les nids des proto-sens (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 147).

Dans son article de 1930, Marr indique l'ordre suivant de divergence sémantique du 'ciel' :

Au début était 'le ciel', d'où apparaît ensuite l'élément 'eau', un terme cosmique, ensuite la 'mère', un terme social et enfin, la 'main', un terme de production (Marr, 1933-1937, vol. I, p. 266).

Le principe-clé des deux lois de la sémantique marriste analysées plus haut est celui de divergence. Ce même principe était à la base des théories qui concernaient d'autres niveaux linguistiques (en particulier, la

⁵⁹ Dans plusieurs autres articles de Marr (qui sont d'ailleurs moins nombreux), c'est la 'main' qui remporte la palme, quant à l'ordre de l'apparition du sens. Pourtant, la primauté chronologique du 'ciel' chez Marr semble être assurée et confirmée par la loi sémantique marriste de la transposition du nom qui désigne le tout sur les noms désignant ses parties (Marr, 1933-1937, vol. III, p. 75), ainsi que par la thèse de Marr sur la transposition des noms des objets cosmiques sur les objets microcosmiques (*ibid.*, vol. IV, p. 30). Ainsi, la chaîne sémantique suivante peut être reconstituée : 'ciel' → 'homme' → 'main' ou, comme Marr l'écrit, 'ciel' → 'soleil'/'lune' → 'pied'/'main' (*ibid.*, p. 253). Par contre, nous ne trouvons pas chez Marr de loi sémantique qui confirme la primauté chronologique de la 'main', par rapport au 'ciel'. D'ailleurs, dans plusieurs articles Marr fait explicitement remonter la 'main' au 'ciel' (*ibid.*, vol. III, p. 325).

syntaxe et la phonétique) et étaient élaborées par les collègues et les élèves de Marr ou par les linguistes qui n'étaient pas marristes, mais qui se référaient dans leurs théories à l'autorité de Marr⁶⁰.

4. LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DES THÉORIES POSANT L'ÉVOLUTION LINGUISTIQUE DU DIFFUS VERS LE CONCRET

Toutes les théories analysées dans cet article, qui évoquent la divergence langagière au cours de l'évolution ont beaucoup en commun. C'est tout d'abord le schéma général de l'évolution langagière qui y est présenté ; d'autre part, toutes ces théories présument l'existence de liens indissolubles entre le langage et la pensée dans l'évolution des langues. Enfin, chaque fois, des «vestiges» des étapes précédentes de l'évolution des langues sont trouvés par les linguistes dans les langues modernes.

Il nous semble pourtant qu'il serait erroné de confondre deux principes différents : celui de la division des «éléments primitifs» en deux éléments et celui de leur divergence en plusieurs parties. Dans le premier cas, la loi des opposés chez Marr, comme l'hypothèse de «Šercl'-Abel» sur la sémantique diffuse primitive dans la langue et sur la divergence ultérieure des sens, semble être proche de la doctrine de G.-W.-F. Hegel (1770-1831) sur le «concept» exprimant le fondement de toutes les choses, auquel Hegel a consacré une grande partie de sa *Wissenschaft der Logik* [Science de la logique]. Le concept (*Begriff*) ou l'idée (*Idee*), selon Hegel, exprime l'état embryonnaire de la chose qui, ensuite, se différencie et se réalise graduellement. A une étape primitive de la connaissance, la définition de l'objet dans l'idée n'est que très générale et abstraite. Elle se concrétise petit à petit, et, au cours de la connaissance, la différenciation évolue et commence à être exprimée, en passant vers des objets de plus en plus concrets. La thèse générale exprimée dans les travaux de jeunesse de Hegel et qui, en principe, a formé la base de sa dialectique, énonce la transformation dialectique de l'unité primitive de la vie en son contraire, divisé en deux parties. En dépassant cette division, nous revenons à l'unité, mais cette fois plus riche et concrète. Ainsi les contradictions sont considérées comme une source intérieure de développement, telle une «montée» de l'abstrait vers le concret.

Voici comment Hegel définit ce processus dialectique de la divergence et de sa négation ultérieure dans la *Phénoménologie de l'Esprit* :

[...] la scission du simple en deux parties, ou la duplication opposante, qui, à son tour, est la négation de cette diversité indifférente et de son opposition (Hegel, 1807 [1939-1941, vol. I, p. 18]).

⁶⁰ Sur l'application du principe de divergence aux études syntaxiques et phonétiques dans les années 1930-1950, cf. Velmezova, 2005.

La première phase de ce processus complexe, la «scission du simple en deux parties», correspond à la loi des opposés chez Marr, ainsi qu'à la doctrine de l'évolution linguistique à partir des «mots opposés» de Sercl'-Abel⁶¹.

D'autre part, les idées des marristes sur l'évolution du «diffus» et sa divergence en plusieurs parties sont beaucoup plus proches des théories du «père spirituel de l'évolutionnisme», H. Spencer (1829-1903). L'idée de l'évolution, comprise comme un progrès graduel, occupe la place principale dans la philosophie de Spencer dont les théories, dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, étaient aussi populaires que les idées de Ch. Darwin. Selon Spencer, l'évolution consiste en la transformation de l'homogène en hétérogène : «l'état d'homogénéité [...] ne peut pas se maintenir»⁶². Cette instabilité

[...] est évidemment la conséquence de ce fait que les diverses parties d'une agrégation homogène sont nécessairement exposées à des forces différentes, différentes soit par l'espèce, soit par l'intensité, et que par suite elles sont modifiées différemment. De ce qu'il y a un côté interne et un côté externe, de ce que ces côtés ne sont pas également près des sources d'action voisines, il résulte qu'ils reçoivent des influences inégales par la qualité ou la quantité, ou par l'une et l'autre à la fois ; il en résulte aussi que des changements différents doivent se produire dans les parties qui sont influencées diversement. Pour des raisons analogues, il est manifeste que l'opération doit se répéter dans chaque groupe subordonné d'unités différenciées par des forces modificatrices. Chacun de ces groupes subordonnés doit, comme le groupe primitif, perdre peu à peu, sous l'influence des forces qui agissent sur lui, l'équilibre de ses parties, et passer d'un état uniforme à un état multiforme ; et ainsi de suite continuellement. *Il en résulte que non seulement l'homogène tombe à l'état de non-homogène, mais que le plus homogène doit tendre toujours à devenir moins homogène.* Si un tout donné, au lieu d'être partout absolument uniforme, se compose de parties qu'on peut distinguer les unes des autres, si chacune de ces parties, en devenant un peu différente des autres, reste uniforme en elle-même, il s'ensuit que, chaque partie étant en équilibre instable, les changements opérés en elle doivent la rendre plus multiforme, et que, par la suite, l'ensemble devient plus multiforme encore qu'auparavant» (Spencer, 1907, p. 363, nous soulignons).

Spencer considérait cette loi de la différenciation de la matière physique (biologique, avant tout) comme universelle et essayait de l'appliquer aux différentes branches des sciences humaines : l'histoire de la

⁶¹ Cf. aussi la remarque suivante de Lepschy : «Ce serait impossible de ne pas nous rappeler les commentaires d'Hegel sur *aufheben*, le terme-clé de sa logique. Il signifie à la fois 'éliminer' et 'préserver' et illustre la coexistence dans la langue de sens opposés qui ont une grande importance spéculative» (Lepschy, 1982, p. 29). Lepschy inscrit Hegel dans une longue tradition de réflexions sur les mots aux sens opposés, sans pourtant analyser l'importance de sa doctrine pour la formulation de semblables théories, ce que nous essayons de faire à partir de l'exemple de la théorie marriste.

⁶² Spencer, 1907, p. 32.

société, la religion, la psychologie⁶³. Ainsi entre 1862 et 1896, Spencer a créé un système de philosophie synthétique, et les idées de Marr analysées dans cet article peuvent être considérées comme une application de la philosophie de Spencer en linguistique.

Bien sûr, dans les deux cas il ne s'agit pas d'une influence directe ou même consciente, mais plutôt de l'*air du temps* dans lequel ces idées apparaissaient et se développaient.

En particulier, dans les cinq volumes des *Œuvres choisies* Marr ne parle de Hegel, ce «précurseur du marxisme» tant aimé par les chefs soviétiques, que dans un seul article⁶⁴. Mais ses travaux où il s'agit de la loi des opposés, semblent en être imprégnés⁶⁵ : les auteurs dont les doctrines nous influencent ne sont pas toujours ceux qu'on cite le plus souvent.

Quant à Spencer, Marr ne le cite jamais, bien que, selon sa biographe V. Mixankova qui se réfère à des notes non-publiées de Marr lui-même, encore au gymnase il ait lu et relu maintes fois les travaux de ce dernier⁶⁶. L'influence des théories de Spencer sur les thèses de Marr devient encore plus patente après la lecture des documents correspondants qui n'ont pas été publiés jusqu'à nos jours et restent toujours dans les Archives de l'Académie des sciences de Russie. Il s'agit en particulier du brouillon de l'article de Marr «Kak ja prišel k marksizmu» [Comment je suis arrivé au marxisme], composé en 1933. Voici ce qu'il écrit :

Je n'ai jamais été philosophe, malgré tout mon intérêt pour l'histoire de la philosophie : je lisais passionnément tous les livres rares que je pouvais trouver dans mon entourage. Je peux confirmer que parmi les livres qui m'ont le plus marqué, était l'histoire de la philosophie (qui tenait compte de l'histoire des mathématiques), écrite en anglais. Je l'ai lu encore quand j'étais étudiant et même après la fin de mes études universitaires je ne me suis pas séparé de ce livre, malgré les instances des meilleures professeurs qui étaient mes directeurs de recherches. Je me souviens très bien des livres que j'avais lus encore avant, au gymnase – deux travaux qui avaient profondément marqué mon style de pensée pratiquement du même coup : le travail sur l'histoire de la nature de Schleiden *La mer* en russe et, également en russe, de Spencer, sur l'histoire de la pensée (de la '[Philosophie] synthétique')» (AASR FSP, fonds 800, inventaire 1, document 850, p. 9 et 10).

Ainsi Marr ne mentionne que *deux* livres qui étaient les premiers à marquer son style de pensée, encore au gymnase – et parmi eux, nous trouvons bel et bien le célèbre travail de Spencer.

⁶³ Spencer, 1855 ; 1864 ; 1882-1898.

⁶⁴ Dans l'article «Marks i problemyazyka» [Marx et les problèmes du langage] (Marr, 1933-1937, vol. II, p. 444-459). Il s'agit de l'influence de Hegel sur les théories de Marx et Engels, et toutes les remarques de Marr au sujet de Hegel sont très positives.

⁶⁵ Comme, d'ailleurs, pratiquement toute la culture intellectuelle russe à la charnière des siècles. Sur la composante hégélienne de la pensée des intellectuels russes au XIX^e siècle cf. en particulier Čiževskij, 1939 (cf. «[...] l'influence de Hegel [en Russie – E.V.] dure toujours, à partir du début des années 1830 jusqu'à l'époque actuelle», p. 7) et Koyré, 1950.

⁶⁶ Mixankova, 1949, p. 13.

5. CONCLUSION

L'analyse des deux «lois du sens diffus» chez Marr nous amène aux conclusions suivantes :

- les deux lois sémantiques de Marr analysées dans cet article — la loi des opposés et la loi de la sémantique diffuse — ont le même principe-clé. C'est le principe de la divergence et de l'évolution sémantique du diffus et de l'homogène vers l'hétérogène ;

- le principe de divergence permet d'établir des liens entre les théories de Marr et d'autres recherches sémantiques (comme par exemple «l'hypothèse de Šercl'-Abel»). Il est d'autant plus intéressant que la façon de présenter l'évolution linguistique du diffus et de l'homogène vers l'hétérogène était très répandue même avant Marr, de sorte que les théories marristes étaient pratiquement les dernières, concluant toute une époque dans l'histoire de la pensée linguistique. L'analyse de ces théories témoigne de l'appartenance des réflexions sémantiques marristes à un contexte épistémologique bien plus large que le cadre du courant marriste proprement dit ;

- malgré le principe commun (celui de la divergence) qui était à la base des deux lois sémantiques de Marr analysées dans cet article, dans le premier cas (la loi des opposés) on peut supposer l'influence des idées de Hegel sur l'évolution du savoir linguistique, tandis que dans le deuxième cas (la loi de la sémantique diffuse) celle des doctrines évolutionnistes de Spencer.

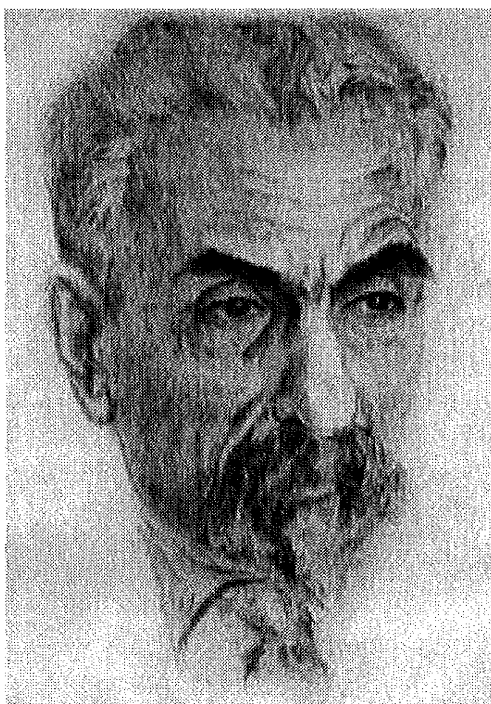
© Ekaterina Velmezova

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AASR FSP : *Archives de l'Académie de sciences de Russie*, Filiale de Saint-Pétersbourg.
- ABEL Karl, 1884 : *Über den Gegensatz der Urworte*, Leipzig : W. Friedrich.
- 1888 : *Über Wechselbeziehungen der ägyptischen, indo-europäischen und semitischen Etymologie*, Leipzig : W. Friedrich.
- ALPATOV Vladimir, 1998 : «Francuzskaja lingvistika 40-60-x godov. L. Ten'er, È. Benvenist, A. Martine», in Alpatov V.M. *Istorija lingvističeskix učenij*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury, p. 277-293. [La linguistique française dans les années 1940-1960. L. Tesnière, E. Benveniste, A. Martinet]

- ARRIVÉ Michel, 1985 : «Quelques aspects de la réflexion de Freud sur le langage», in *La linguistique fantastique*, Paris : Joseph Clims, Denoël, p. 300-310.
- BASILE Grazia, 1996 : *Sull'enantiosemia*, Rende : Centro Editoriale e Librario Università degli Studi della Calabria.
- BENVENISTE Emile, 1956 [1966] : «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne», in Benveniste E. *Problèmes de linguistique générale*, vol. I-II, Paris : Gallimard. Vol. I, 1966, p. 75-87.
- BODUËN DE KURTENË Ivan Aleksandrovič (BAUDOUIN DE COURTENAY Jan Ignazi), 1877 [1963] : «Podrobnaja programma lekciij v 1876-77 učebnom godu», in Boduën de Kurtenè, I.A. (Baudouin de Courtenay) *Izbrannye trudy*, Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk, Vol. I-II. Vol. I, 1963, p. 88-107. [Programme détaillé des cours dans l'année académique 1876-1877]
- BRÉAL Michel, 1897 : *Essai de sémantique (Science des significations)*. Paris: Hachette et Cie.
- BRINTON K., 1890 : *Essays of an Americanist. Journey of the Soul*, Philadelphia : D. Mc Kay.
- ČIŽEVSKIJ Dmitrij, 1939 : *Gegel' v Rossii*, Paris : Dom knigi i Sovremennye zapiski. [Hegel en Russie]
- FREUD Sigmund, 1910 [1993] : «Du sens opposé des mots originaires», in Freud S., *Œuvres complètes*, vol. X, Paris : PUF, 1993, p. 165-176.
- JAGIČ Ignatij Vikent'evič (Vatroslav), 1910 [2003] : *Istorija slavjanskoj filologii*, Moskva : Indrik, 2003. [Histoire de la philologie slave]
- HEGEL Georg-Wilhelm-Friedrich, 1807 [1939-1941] : *Phénoménologie de l'Esprit*, 2 vol. Paris : Aubier.
- KOYRÉ Aleksandr, 1950 : *Etudes sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris : J. Vrin.
- LEPSCHY Giulio, 1982 : «Linguistic Historiography», in *Linguistic Controversies : Essays in Linguistic Theory and Practice in Honour of F.R. Palmer*, London: E. Arnold, p. 25-31.
- MARR Nikolaj, 1933-1937: *Izbrannye raboty*. Vol. I-V, Moskva-Leningrad : Izdatel'stvo gosudarstvennoj akademii istorii material'noj kul'tury (vol. I), Gosudarstvennoe social'no-èkonomičeskoe izdatel'stvo (vol. II-V). [Œuvres choisies]
- MILNER Jean-Claude, 1985 : «Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste», in *La linguistique fantastique*, Paris : Joseph Clims, Denoël, p. 311-323.
- MIXANKOVA Vera, 1949 : *Nikolaj Jakovlevič Marr*, Moskva-Leningrad : Izdatel'stvo Akademii nauk, 3è éd. [Nikolaj Jakovlevič Marr]
- NOVIKOV Lev, 1990 : «Antonimy», in *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*, Moskva : Sovetskaja ènciklopedija, p. 36. [Les antonymes]

- PEJSIKOV Lazar', 1948 : «O principax postroenija kursa leksikologii (pečataetsja v porjadke obsuždenija)», in *Učenyje zapiski Voennogo instituta inostrannyx jazykov*, 1948, № 6, p. 52-66. [Sur les principes de l'élaboration du cours de lexicologie (la discussion est ouverte)]
- SAUSSURE Ferdinand de, 1916 [1983] : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 1983.
- SCHUCHARDT Hugo, 1922 : «Sprachliche Beziehung», in *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, p. 199-209.
- SERDJUCENKO Georgij, 1949 : «O tvorčeskom nasledii akademika N.Ja. Marra», in *Russkij jazyk v škole*, 1949, № 3, p. 38-44. [Sur l'héritage scientifique de l'académicien N.Ja. Marr]
- SPENCER Herbert, 1855 : *The Principles of Psychology*. London: Longmans.
- , 1864 : *First Principles*, London: Williams and Norgate.
- , 1882-1898 : *The Principles of Sociology*, 3 vols, London : Williams and Norgate.
- , 1907 : *Les premiers principes*. Paris : Félix Alcan.
- STEPANOV Jurij, 2002 : «'Emil' Benvenist i lingvistika na puti preobrazovanij», in Benvenist È. (Benveniste E.), *Obščaja lingvistika*, Moskva : URSS, p. 5-16. [Emile Benveniste et la linguistique en voie de transformation]
- ŠERCL' Vikentij, 1884 [1977] : «O slovak s protivopoložnymi značenijami», in *Xrestomatija po istorii russkogo jazykoznanija*, Sostavitel' F.M. Berezin, 2è éd. Moskva : Vyššaja škola, 1977, p. 242-246. [Sur les mots aux sens opposés]
- VELMEZOVA Ekaterina, 2003 : «La sémantique diachronique au tournant des XIXe et XXe siècle : Europe de l'Est – Europe de l'Ouest», in P. Sériot (éd.) : *Slavica Helvetica. Contributions suisses au XIIIe congrès mondial des slavistes à Ljubljana, août 2003*, Bern : Peter Lang, p. 345-361.
- , 2004 : «La polysémie à l'extrême?» in *Slavodka : Revue de la Section de langues slaves, Université de Lausanne*, Lausanne, 2004, № 12, p. 10-17.
- , 2005 : «V načale byla... diffuznost' ? O filosofsko-èpistemologičeskix predposylkax nekotoryx èvoljucionistskix teorij v lingvistike v konce XIXogo – načale XXogo veka» in *Jazyk. Ličnost'. Tekst. Sbornik statej k 70-letiju T.M. Nikolaevoj*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury, p. 73-86. [Au début était... le diffus ? Sur les prémisses philosophiques et épistémologiques de certaines théories linguistiques évolutionnistes à la fin du XIXème – début du XXème siècle]



L'hypothèse basco-caucasienne dans les travaux de N. Marr

Mixail ZELIKOV

Université de Saint-Pétersbourg

Résumé. L'accueil favorable réservé dans l'URSS de l'entre-deux-guerres à l'hypothèse basco-caucasienne dans les travaux de N. Marr est devenue critique ou franchement négatif dans les années 1950 – 1990.

Cependant, la thèse principale, avancée dans les premiers travaux de Marr, selon laquelle 'le basque est la survivance des langues de l'Europe antique, ou plutôt de l'Eurasie', ainsi que certaines étymologies basco-caucasiennes qui le confirment, restent toujours d'actualité de nos jours.

Mots-clés. Hypothèse basco-caucasienne; théorie japhétique; processus glottogonique universel; tentatives populistes; substrats préindo-européens et présémitiques.

Dans son premier travail consacré aux sources japhétiques de la langue basque, paru à Petrograd en 1920, Marr relate que, au tout début de ses tentatives de comparaison du basque et du géorgien, dans ses années d'étudiant, il «n'avait pas senti la parenté psychologique entre les langues caucasiennes et la langue basque».¹

Son intérêt se manifesta plus tard, lorsque il consacra un article à la thèse de l'origine caucasienne des Basques. L'article en question lui servit pour adresser à l'Académie des Sciences de Russie une demande de voyage d'études au Pays Basque. Marr s'y rendit pour la première fois en 1921. Il vécut dans la province du Labourd, à Bayonne, c'est-à-dire au Pays basque français, où il était arrivé en provenance de Florence.² Il y tenta sans succès de publier son premier article consacré à la nature caucasienne (japhétique) de la langue basque.

Marr visita le Pays Basque espagnol (Guypuzcoa) à la fin de l'année 1922 — début de l'année 1923. Il séjourna surtout dans la petite ville d'Aspeitia et se consacra entièrement à l'étude du basque *in situ*. Son deuxième voyage est décrit dans son article de 1925 «Voyage chez les Japhétides européens». Lors de son troisième et dernier voyage, Marr se retrouva de nouveau en France, cette fois-ci à Soule, à Tardets, qui laissa dans son âme ses impressions «caucasiennes» les plus vives, qui servirent de matériau à un livre intitulé *De la Gurie pyrénéenne*.³

C'est dans la période allant de 1920 à 1927 que furent écrits ses principaux travaux directement liés à l'élaboration de l'hypothèse basco-caucasienne. A part les travaux cités, il s'agit des articles de 1922, 1924, 1925 et 1926, dans lesquels Marr trace des parallèles entre le basque et diverses langues caucasiennes (y compris l'arménien) aussi bien au niveau lexical que grammatical.

Quoi qu'il en soit, dans le *Programme du cours général de la théorie du langage*, publié en 1927 à Bakou par l'Université d'Azerbaïdjan, c'est justement un parallèle au niveau du lexique, à savoir les désignations de la pierre, que Marr utilise comme argument pour étayer sa thèse de la Théorie japhétique : «Ni les migrations ordinaires, ni les emprunts ne peuvent expliquer le caractère commun de cette culture primitive».⁴ Quelques années auparavant, dans son article en français sur l'origine japhétique de la langue basque, Marr écrit qu'«il ne peut en aucun cas s'agir de la migration d'une tribu basque particulière»⁵. Selon la géographie japhétique, les Pyrénées et le Caucase étaient définis comme les limites d'extension des tribus appartenant au «troisième élément ethnique». Ainsi, dans un autre travail écrit également en 1926 et publié dans le *Recueil japhétique*, Marr fait référence à l'un des inventeurs du substrat

¹ Marr, 1920, p. 52.

² Cf. Marr, 1921.

³ Marr, 1927.

⁴ Marr, 1928, p. 128.

⁵ Marr, 1987, p. 129. Les références à ce travail de Marr sont données selon le texte publié dans le recueil contenant des rééditions de ses articles.

«méditerranéen», le célèbre savant autrichien du XIX^e siècle P. Kretschmer, selon qui la ressemblance de structure entre le basque et les langues caucasiennes parle en faveur de la thèse que cette famille de langues a été autrefois répandue sur un territoire beaucoup plus vaste que de nos jours. Il est à noter que les travaux scientifiques de Kretschmer, à la différence de ceux des «représentants conservateurs de la vieille école linguistique»⁶, A. Meillet (qui avait lui aussi supposé l'existence hypothétique d'une entité basco-caucasienne) et du compatriote de Kretschmer, H. Schuchardt, ne furent jamais interprétés par Marr de façon négative.

Cette hypothèse, qui constitue une des composantes essentielles de la théorie japhétique et, plus largement, qui est à la base de l'idée de processus glottogonique, fut développée dans les travaux de plusieurs élèves et continuateurs de Marr. Ainsi, S. Byxovskaja, qui constatait en 1931 la coexistence de traits de structure nominative et ergative en basque (la forme ergative est caractéristique des composantes nominales, et la forme nominative caractérise la composante verbale), attira l'attention sur des exemples semblables de coexistence de différents types syntaxiques dans les langues nakh-daghestanaises (l'oudine) et dans les langues kartvéliennes (le géorgien et le svane).⁷

Le caucasologue L. Žirkov, en revanche, insistait sur les différences lors de la comparaison du système grammatical du basque et des langues caucasiennes. En rappelant le rôle de Marr, qui «une fois pour toutes en a fini avec la thèse de l'isolement du basque et a énuméré les particularités typologiques qui font considérer cette langue comme proche de différentes langues du Caucase», il faisait en même temps remarquer que la basque «s'en différencie considérablement dans le degré d'évolution de différents faits grammaticaux»⁸ (C'est moi qui souligne – M.Z.).

V. Šišmarev, dans son important essai *La langue basque*, consacra plusieurs pages au problème des relations basco-caucasiennes au niveau lexico-phonétique et grammatical⁹. Quelques années auparavant, en 1925, il avait publié dans le quatrième volume du *Recueil japhétique* un article en français intitulé «La légende de Gargantua»¹⁰. Il y utilisait le matériau «japhétique» de Marr (les parallèles basco-caucasiens de l'appellatif au sens de 'pierre', dont il va être question plus bas). Marr y fait lui-même référence dans son *Cours* de Bakou¹¹. Et ceci, comme le fait remarquer V. Alpatov qui admet la possibilité de l'origine basque du personnage du folklore français, même si «les parallèles avec le géorgien et le mingrélien sont une trace évidente de l'engouement passager de Šišmarev pour le

⁶ Marr, 1928, p. V.

⁷ Klimov, 1983, p. 124.

⁸ Žirkov, 1945, p. 166. Il est à noter que par la suite, L. Žirkov «ayant pris conscience de ses thèses erronées», dans son article de 1953 n'a pas inclus l'article en question dans la liste de ses ouvrages séditieux contenant les thèses «incorrectes» de N.Ja. Marr.

⁹ Šišmarev, 1941, p. 8.

¹⁰ Šišmarev, 1925.

¹¹ Marr, 1928, p. 128.

marrisme *sous son aspect le moins antiscientifique*».¹² Il s'agit ici d'un «marrisme superficiel et local, qui ne touche aucunement au 'manque de contenu' épistémologique de l'article», écrit I. Staf.¹³

Dans l'après-guerre, période qui se caractérise par la libération des «dogmes marristes» et par la désolidarisation rituelle des continuateurs de Marr avec leur ancien maître, la situation change radicalement : les comparaisons basco-caucasiennes, discréditées par l'«analyse en quatre éléments», tout comme l'hypothèse même, deviennent un sujet scabreux dans la linguistique, retombée dans le domaine des études comparées traditionnelles.

C'est un ton critique, voire très négatif, envers le problème de la parenté basco-caucasienne qui caractérise les années 1950-1990. Dans le meilleur des cas, on ne fait qu'exprimer un soutien à la thèse en question, en soulignant son intérêt. On peut citer à ce propos le point de vue d'A. Čikobava.¹⁴ E. Bokarev et G. Klimov l'accueillent d'une manière très négative, d'accord sur ce point avec les bascologues et caucalogues à l'étranger (J. Lacombe, I. Echaide, L. Michelena, H. Vogt, G. Dumézil, G. Deeters, etc.). En critiquant les nombreuses études du bascologue et kartvéliste R. Lafon, de Bordeaux, E. Bokarev affirme que «le degré de vraisemblance de toutes ces comparaisons naïves du point de vue méthodologique est proche de zéro».¹⁵ Selon G. Klimov, «la longue élaboration de l'hypothèse euskaro-caucasienne a démontré le dédain de la part de ses adeptes envers les méthodes éprouvées dont disposent les études comparatives, et parfois une méconnaissance desdites méthodes... Pour caractériser l'outillage méthodologique de cette hypothèse, il suffit de citer le fait que, dans le passé, seuls les linguistes opposés aux études comparées traditionnelles se prononcèrent en sa faveur»¹⁶. Klimov cite ici Marr à côté des noms de H. Schuchardt, A. Trombetti, G. Winkler, K. Uhlenbeck et K. Bouda.

Comme ce fut remarqué il y a fort longtemps par T. Gamkrelidze,

«la facilité avec laquelle Marr est passé de la parenté des langues kartvéliennes et sémitiques à la parenté entre toutes les langues caucasiennes réunies dans la famille des 'langues japhétiques' rappelle les méthodes utilisées par certains chercheurs modernes pour établir la 'communauté (identité) matérielle des formants' entre les différentes langues caucasiennes (le kartvélien et les langues caucasiennes du Nord) qu'ils rassemblent dans la famille des langues 'ibéro-caucasiennes'. La réunion en une seule famille de toutes ces langues extrêmement différentes typologiquement et structurellement, et irréductibles les unes aux autres, fut faite sans aucune analyse comparée préalable et sans que soient établies de correspondances précises entre elles». (Gamkrelidze, 1971, p. 47)

¹² Alpatov, 1999, p. 139. C'est moi qui souligne – M.Z.

¹³ Staf, 1999, p. 175.

¹⁴ Čikobava, 1976, p. 108-109.

¹⁵ Bokarev, 1954, p. 49-50.

¹⁶ Klimov, 1986, p. 134.

On peut étendre cette conclusion aux tentatives pour rapprocher le basque uniquement des langues du Caucase septentrional dans le cadre de la famille paléo-eurasienne (ciné-caucasienne) (les langues du Caucase méridional en sont totalement exclues; la communauté est vue comme résultant d'emprunts des langues caucasiennes septentrionales par les langues caucasiennes méridionales), perspective qui présuppose que seront découvertes d'autres macro-familles, ce qui permettrait de donner un fondement à la tradition biblique : «Sur la Terre tous les hommes se servaient d'une même langue et des mêmes mots» (*Genèse*, 11). Ainsi, parmi les 74 termes de culture du fonds commun aux langues du Caucase septentrional que cite S. Starostin, on pourrait, à la rigueur, citer un seul parallèle basque, à savoir * *arq̄g* – *argent*¹⁷ – en basque (*h*)*argi* 'lumière (du jour)' (on re-trouve les mêmes termes dans les épigraphes ibériques). Ce parallèle existe également dans les langues sémito-chamitiques, indo-européennes, et dans les langues du Caucase méridional.¹⁸ En outre, on ne voit pas comment les partisans de la thèse de la parenté entre le basque et les langues du Caucase septentrional, qui notent que les éléments communs basco-kartvéliens sont le résultat des emprunts de ces dernières aux langues de la famille ciné-caucasienne, entendent expliquer la nature de ces rapprochements entre le basque et les langues du Caucase-Sud qui n'ont pas de parallèles dans les langues du Caucase-Nord. Citons parmi ces derniers le parallèle pour la première fois cité par Marr, à savoir basque *iturri* «source» < * *hi-tur-i* – géorg. *çqar-o*, mengr. *çqur-g+il*,¹⁹ considéré comme admissible même par les adversaires de l'hypothèse euskaro-caucasienne.²⁰

Selon les caucasologues russes, aussi bien les parallèles entre le basque et les langues du Caucase-Nord qu'avec celles du Caucase-Sud sont critiquables matériellement et sémantiquement. Ainsi, en interprétant le préfixe *b-*, qui figure souvent, à commencer par les travaux d'Uhlenbeck dans les comparaisons basco-caucasienne, G. Klimov fait remarquer que «cette catégorie n'était caractéristique ni pour le passé dans l'histoire des langues caucasiennes, ni pour l'état proto-kartvélien. On pourrait citer toute une série d'exemples où des segments [d'objet] dans la littérature spécialisée sont en réalité des emprunts datant de l'époque historique, par exemple, laze *buZi* – «sein», remontant au grec βυζί, et le géorgien occidental *bašana* – «enfant» provenant du turc *bağana* «agneau».²¹ Apparemment, on ne peut pas considérer comme indicateur de classe *bi-* en basque dans *biotz*, *bihotz*, *bigotz* «cœur», que Marr, qui voyait 'trois radicaux avec le préfixe *bi-* (*bi-oc*, *bi-hoc*, *bi-goc*)' présentait comme le correspondant exact du mingrélien, et tchane *gur-* // géorgien *gul-i* 'cœur'.²² Les correspondances aquitaines fiables *Bihoxus* et *Bihotarris*, qui montrent une an-

¹⁷ Starostin, 1985, p. 84.

¹⁸ Provasi, 1988, p. 192.

¹⁹ Marr, 1987, p. 54.

²⁰ Georgiev, 1958, p. 180.

²¹ Klimov, 1991, p. 136.

²² Marr, 1987, p. 111.

cienne aspiration, notées par Schuchardt dès 1909, tout comme l'ibérique *Bios-ildun*²³ ou encore l'anthroponyme médiéval [aran] *Bioscinnis*²⁴ prouvent le caractère insécable de l'appellatif basque en question.

De même, les nombreuses correspondances basco-caucasiennes, bien qu'elles soient loin d'être isolées, ne peuvent pas être considérées comme témoignages de parenté. Ce fait est souvent ignoré par certains adeptes de l'hypothèse basco-caucasienne.

On peut citer comme exemples de franche mauvaise foi scientifique les comparaisons basco-caucasiennes lorsque d'évidents emprunts indo-européens (latins et romans) sont proposés comme basques²⁵. Ainsi, dans la comparaison basco-daghestanaise basque *gela* 'chambre', darguine *gali*, tabassaran *xala* 'maison', avare *kuli* 'métairie'²⁶ le basque *gela* est clairement un latinisme (<lat. *cella* 'chambre'), de même *musu* 'visage', comparé avec des éléments kartvéliens²⁷ remonte à l'esp. *viso* 'visage'.

Egalement à courte vue s'avèrent les rapprochements basco-arméniens publiés dans les années 1990 dans la *Revista internacional armenio-vasca* dirigée par l'hispaniste arménien V. Sarkisian. Ainsi, un des auteurs, X. Adamjan, entreprend de réhabiliter «l'héritage linguistique» de Marr, qui posséderait, selon cet auteur, «une importance capitale, du moins du point de vue de la théorie basco-arménienne, et méritant une plus grande attention. Le grand linguiste [Marr] fut le premier à découvrir les coïncidences fondamentales entre le basque et l'arménien». Même sans «entrer dans les détails», Adamian pense qu'«un grand nombre de parallèles basco-arméniens réunis par Marr gardent leur importance linguistique».²⁸ Si toutefois on tient compte des «détails», on ne peut pas ne pas se rendre compte du fait que les parallèles d'Adamian représentent dans la plupart des cas des paires de lexèmes basco-arméniens, détachés de ce qu'on appelle le cercle «araratien» de langues dont K. Oštir et I. Karst parlaient dans les années 1920. Il nous paraît très important de préciser que Marr lui-même n'a jamais considéré les ressemblances basco-arméniennes comme ayant une valeur en soi, mais les citait uniquement comme reliques de la famille japhétique de langues. Il serait superflu de dire que tous les parallèles cités par Adamian possèdent de nombreuses correspondances dans d'autres langues, et parfois même en dehors des limites de la communauté japhétique postulée par Marr. Cf. basque *asto* – arm. *eš* «âne», mais aussi berbère *ešed*, *azia*, *aserdun*, etc., égyptien *šw*, turc *eşek*, sumérien *anšu*, dravidien *kadi* 'id.', etc.;²⁹ basque *bost* 'cinq' – arm. *mušt* 'poing', mais aussi berbère *afus* 'main', oudine *muč'a* 'poing', géorgien *mutch'i* 'id.', turc *beş* 'cinq', vieil-irlandais *boss* (esp. *ambuesta* < celte *am(b)-bosta*), etc.³⁰ Le basque

²³ Michelena, 1961, p. 50.

²⁴ Michelena, 1964, p. 16.

²⁵ Klimov, 1986, p. 136.

²⁶ Čirikba, 1985, p. 101.

²⁷ Chantladze, 1977, p. 207.

²⁸ Adamian, 1997, p. 39.

²⁹ DEV, II, p. 469.

³⁰ DEV, III, p. 162.

aita 'père', étant un mot typiquement «enfantin», est beaucoup plus proche du gotique *atta*, sumérien *at*, élamique *atta*, tcher-kesse *j-at*, hongrois *atya*, berbère *adda*, *atta*, etc. [DEV, I : 640] que de l'arménien *hair* possédant une évidente étymologie indo-européenne (cf. irl. *aithir*, latin *pater*, etc.).

Les étymologies du principal propagandiste de la parenté basco-arménienne de la «nouvelle vague» V. Sarkisian sont encore plus provocatrices et sans précédent dans leur aspect catégorique. Exploitant la thèse principale de Marr sur le caractère secondaire des correspondances des sons, celui-ci ignore de nombreux rapprochements, par exemple, basque *abarca* 'sandale', *adar* 'rameau', *balsa* 'puit' et d'autres, explorés minutieusement par des bascologues de renom (voir les articles volumineux relatant les appellatifs en question dans le DEV). A propos de l'étymologie basque *balsa*, je renvoie le lecteur également à mon propre article³¹. Emporté par son élan à découvrir la parenté recherchée et regrettant l'absence d'une étude détaillée qui identifierait les mots d'origine proto-romane en espagnol et leur lien avec le basque, l'auteur interprète comme arménismes également des appellatifs ayant une origine romane ou latine manifeste. Ainsi, le basque *halago* 'louange', rapporté au basque *balaku* et à l'arménien *phalakhus* 'louange'³² remonte à *falago* en ancien espagnol, il s'agit d'un arabisme (arabe *halaka* 'bien traiter')³³. Le suffixe basque *-tu*, traditionnellement considéré comme un latinisme typique, est traité par V. Sarkisian comme marque de l'infinitif à sens 'faire' (?) en arménien (dans l'écriture cunéiforme du lac Van IX-VIe s. av. J.C.). Même si l'on admet l'hypothèse du statut initial pré-romain du basque *-tu/-du*, peut-être attesté dans les inscriptions ibériques (un fait relevé par Sarkisian), on ne peut ignorer que la composante basque ayant le sens de 'faire' est *-k/-g < egin* 'faire'. L'hypothèse que les formes participiales auraient évolué à partir de l'infinitif³⁴ nous paraît totalement inadmissible. Les faits de nombreuses langues témoignent du caractère initial des formes participiales et de l'apparition tardive de l'infinitif en tant que catégorie verbale (en basque, l'infinitif est absent encore à l'heure actuelle).³⁵ Au vu de ce qui précède, nous ne pouvons que reconnaître la justesse de la conclusion de Klimov qui, constatant l'absence de tout progrès dans les études basco-caucasiennes de la «période récente», met en avant le fait que «toutes les déclarations en sa faveur actuellement se rencontrent chez des linguistes ne connaissant pas les faits du basque et des langues caucasiennes, et chez des journalistes éloignés de la science». ³⁶ Un exemple éloquent de ce dernier cas est le livre de A. Kiknadze, auteur de plusieurs études sur la parenté des «Géorgiens et des Basques». Ce dernier décrit avec enthousiasme les dis-

³¹ Zelikov, 1999.

³² Sarkisian, 1997, p. 15

³³ DEV, III, p. 833. A propos des réflexes du latin *forma* en espagnol et en basque (*horma* 'mur'), comparés avec l'arm. *orm* 'mur', cf. Sarkisian, 1997, p. 15 en lien avec *f > h > ø* et *f > b* cf. Zelikov, 1993, p. 176.

³⁴ Sarkisian, 1996, p. 32.

³⁵ Zelikov, 1988.

³⁶ Klimov, 1986, p. 134.

cussions des jeunes linguistes géorgiens ouvrant avec perspicacité les yeux du lecteur intéressé sur le fait que le plateau espagnol [Meseta] est la même chose que la chaîne de montagnes Mesxeti en Géorgie méridionale (le premier provenant de l'espagnol *mesa* «table», et le second probablement relié au nom de tribu *muski* – M.Z.), et que le fleuve *rio-Tipto* (*sic* chez Kiknadze!) en Andalousie, c'est le géorgien Rioni³⁷. Ce roman passionnant ne touche pas un mot sur l'origine de l'esp. *Rio* dans *Rio Tinto* à partir du lat. *rivus* 'rivière'. Dans son dernier livre, Kinadze développe l'hypothèse «sensationalnelle» de l'ingénieur S. Khvidelidze qui aurait lu, grâce à l'écriture géorgienne ancienne, la «Plaque ibérique» trouvée non loin de Botorrita. Sur les pages de son livre (qui fut précédé par une série de publications dans la presse, y compris dans le journal moscovite *Nedelja*, 1975, № 49, 1986b № 9), nous trouvons un récit touchant, qui nous apprend que ce fut le père de l'écrivain qui tenta pour la première fois de lire la plaque en géorgien, mais celui-ci fut arrêté en 1937 et la malencontreuse plaque fut confisquée comme pièce à conviction et figurait comme document contenant un code secret pour espions.³⁸ L'auteur y perd complètement de vue le fait que la plaque de bronze qu'il décrit est un document de la langue celto-ibérique très connu des indo-européanistes, celto-logues et bascologues, Contrebia Belaisca (Botorrita -I), dont la photo du côté recto figure dans le livre, et qui fut trouvée à 30 km de Saragose dans le village de Botorrita, mais seulement en 1969, et pas avant 1937³⁹.

Il est évident que les faits de ce genre ne font que discréditer une hypothèse qui, sans aucun doute, a le droit à l'existence ne serait-ce que par la force de la tradition remontant à l'époque d'Appien. Comme ce fut noté même par un opposant du rapprochement direct de la langue basque avec les langues caucasiennes A. Tovar, il faut reconnaître que les parallèles lexicaux et typologiques existent vraiment.⁴⁰ Il est injustifié de les refuser complètement, comme le fait le *Dictionnaire étymologique fondamental du basque* de Löpelman. L'ouvrage en question, malgré l'opinion de Klimov,⁴¹ n'est pas considéré par les bascologues comme «littérature bascologique sérieuse». Ainsi, J. Rebouschi pense que ce livre a été écrit par «un nazi qui fait remonter tout le matériel et tout l'ordinaire à la source africaine, et tout le sublime et le spirituel à l'héritage indo-européen.⁴² Les étymologies de Löpelman, essentiellement africaines (sémito-chamitiques), sont jugées très négativement dans le *Dictionnaire étymologique basque* de M. Agud et A. Tovar. Comme ce fut établi par Tovar en utilisant la méthode glotto-chronologique, le nombre de correspondances basco-caucasiennes est inférieur en pourcentage au nombre des correspondances entre le basque et les

³⁷ Kiknadze, 1973, p. 191-192.

³⁸ Kiknadze, 1988, p. 404.

³⁹ Voir Hoz, 1974. Jusqu'à présent, quatre plaques ont été retrouvées à Botorrita. Leur caractère indo-européen (celte) est reconnu par tous les chercheurs sans exception.

⁴⁰ Tovar, 1997, p. 141.

⁴¹ Klimov, 1986, p. 134.

⁴² Zelikov, 1993, p. 168.

langues berbères (7,52 % pour le tcherkesse et pour l'avare, 5,37% pour l'avare, mais 9,67% pour le berbère du Rif, et 10,86% pour celui de Sousse.⁴³) En ce qui concerne la typologie, selon N. Holmer, le basque et les langues caucasiennes font partie du même type «pronominal I».⁴⁴

Il nous semble que les ressemblances notées dans le cadre des recherches des liens basco-caucasiens; en grande partie stimulées par l'activité scientifique de Marr, sont authentiques. Leur présence, leur nombre et la possibilité de les prouver ne doivent pas dépendre directement de la question de savoir si on peut prouver, même de façon hypothétique, la parenté des populations qui peuplèrent l'immense territoire de la Méditerranée avant les tribus sémitiques et indo-européennes. Les nombreuses ressemblances ethnolinguistiques notées entre le Pays basque et le Caucase ne sont point un anachronisme : elles sont conservées dans d'autres régions de l'Eurasie et de l'Afrique du Nord. Du point de vue linguistique, le Caucase et les Pyrénées, selon la définition d'E. Lévy, ne font que clore l'arc des «langues méditerranéennes». Ainsi, selon la thèse principale énoncée par Marr «à la souche japhétique [...] se rattachent les différentes langues de la population pré-hellénique de la Méditerranée. [...] Le basque [...] est la survivance d'une de ces langues de l'Europe antique, ou plutôt de l'Eurasie»⁴⁵.

Une étude objective et réfléchie des vestiges linguistiques de cette communauté, que nous rencontrons chez Schmidt et chez Ju. Zycar',⁴⁶ peut sans doute apporter quelque lumière sur l'histoire de l'évolution linguistique de la région méditerranéenne. Comme cela a été noté par Zycar', «les recherches de l'éminent linguiste suisse J. Hubschmid ont une importance primordiale pour mettre en évidence les faits du substrat basco-caucasien dans la Méditerranée. On peut dire sans exagération qu'il a créé sa propre science sur le substrat méditerranéen, sa propre 'méditerranéistique'... Le prolongement de ces fondements posés par Hubschmid pourrait beaucoup apporter aux études comparées basco-kartvéliennes»⁴⁷. De sa thèse sur le substrat méditerranéen, l'idée suivante nous semble la plus importante : «on ne peut pas conclure à partir de la présence de certains mots communs méditerranéens qu'il ait existé un unique substrat méditerranéen représenté à l'Ouest par le basque, et qui aurait à l'Est des parents dans les langues caucasiennes... Il est probable qu'il ait existé en Méditerranée plusieurs communautés, qui n'ont pas nécessairement vécu en symbiose. Néanmoins, les isoglosses communes témoignent du lien étroit du substrat méditerranéen avec le substrat paléo-européen.⁴⁸ J. Hubschmid dégagait un substrat «euro-africain» et un «substrat hispano-caucasien», s'opposant

⁴³ Tovar, 1997, p. 144.

⁴⁴ Holmer, 1969, p. 185.

⁴⁵ Marr, 1922, p. 4.

⁴⁶ Zycar', 1987.

⁴⁷ Zycar' et al., 1987, p. 162.

⁴⁸ Hubschmid, 1960, p. 130.

au premier,⁴⁹ correspondant plus ou moins au substrat «afro-sardo-ibérique» et «pyrénéo-alpino-anatolien» dont avait parlé V. Bertoldi, qui, presque en même temps que Marr, avait souligné l'importance des rapprochements sémantiques entre le basque et les langues caucasiennes. Cf. le mot basque *urbegi* 'source' – géorg. *chortoli* 'source' < *chari* 'eau' + *tholi* 'œil'⁵⁰, étymologie prouvée par les rapprochements avec le substrat proto-roman pyrénéen de H. Rohlfs : gascon *ouélh* (d'aigo) – aragonais *güello de ra fuande* 'œil de la source' – esp. *ojo* (dans *Ojos del río Guadiana*).⁵¹

Les correspondances basco-caucasiennes se sont d'une manière ou d'une autre toujours retrouvées au centre de l'attention des spécialistes du substrat en Méditerranée, tandis que la péninsule ibérique prenait dans la plupart des cas une place essentielle, justement parce que c'est sur son territoire que s'est conservée la langue qui avait probablement un rapport avec les langues qui étaient autrefois parlées dans cette région avant l'arrivée des Sémites et des Indo-européens. De plus, les peintures sur roche, dont l'apparition est souvent liée à la naissance du langage, datent sur les stations de Cro-Magnon au Pays basque de l'aurignacien (≈ 30 000 avant J.C.) c'est-à-dire longtemps avant la parution des dessins magdaléniens d'Altamira. Ce fait fut reconnu également par Marr, qui citait dans sa *Théorie japhétique* les paroles suivantes de H. Schuchardt :

«une impressionnante activité artistique s'était déjà manifestée en Espagne et en France à l'époque glaciaire, tandis qu'en Grèce et sur ses îles tout était encore à l'état mort». (Marr, 1928, p. 80)

Malgré une attitude critique envers ce problème (années 1950-1970), les recherches de vestiges proto-indo-européens dans les langues actuelles de l'Eurasie, réalisées par J. Hubschmid, A. Tovar, Ju. Pokorny et par les représentants de l'école italienne des substratistes n'ont rien perdu de leur intérêt.⁵²

Ainsi, les termes indo-européens remontant à **k'rno* – 'graine', considérés comme innovations européennes anciennes,⁵³ sont liés aux mots basques *gari* 'graine, céréale, blé', *garagar* 'orge' (ici le nom du souverain légendaire sud-lusitain cunete *Gargoris* – *Melícola*)⁵⁴, ainsi qu'aux formes caucasiennes, africaines et substratiques pyrénéennes qui ont probablement un rapport avec le basque *igara* 'moulin (à main)'. Zycar' suppose ici

⁴⁹ Hubschmid, 1954, p. 70.

⁵⁰ Bertoldi, 1931, p. 150.

⁵¹ Rohlfs, 1935, p. 31. A propos du parallèle du modèle en question dans d'autres langues, voir Holmer, 1988, p. 162. Certaines autres comparaisons lexicosémantiques basco-caucasiennes proposées par Marr n'ont pas perdu leur importance et attendent d'être explorées, cf. basque *ibili* 'marcher' – géorg. *bil-ik* 'chemin'; basque *buru* 'tête' – géorg. *bur-va* 'tête', *bur-ul-i* 'toit', etc. (Zycar', 1987, p. 73).

⁵² Cf. Gamkrelidze, Ivanov, 1981, p. 32.

⁵³ Gamkrelidze, Ivanov, 1981, p. 27.

⁵⁴ Zelikov, 2003a, p. 66.

un ancien syncrétisme verbo-nominal 'moudre/grain' du type latin *triticum* – *tero*⁵⁵.

«La paléontologie a découvert, écrit Marr, que les significations des mots sont apparues non pas selon les traits physiques ou autres de l'objet, mais selon *sa fonction*» (c'est moi qui souligne – M.Z.). Le nom du 'chêne' ou du 'gland', qui servait autrefois de 'pain', est passé au 'pain'. Ainsi, en comparant le basque *har-ic* 'chêne' avec l'arm. litt. *kał-ni* / *kay-ni* < * *kar-ni*, 'chêne', litt. 'glands', Marr fait remarquer que *kar-*, l'arm. litt. *kał* en général 'graine', en particulier peut signifier 'gland, noisette', etc. (=sémasiologiquement avec un rédupliqué géorgien *kaḳal* 'noix, noyau, graine'). L'élément basque *-ic* (= arm. *ni-*), marque du pluriel, est attesté, à son tour, dans l'arm. *harič* > *arič* 'chênaie' dans le toponyme (non loin d'Ani) *ArZo* – *arič* 'chênaie des ours', qui existait en parallèle avec l'autre marque du pluriel *-te* / *-ti* en basque *ar-to* 'graine, gland' > pain > maïs (W. von Humboldt), en lien avec le grec *artos* 'pain' (*artopoesámendi* 'pain de farine' Strabon, III, 3, 7).⁵⁶ En commentant ce passage, Zycar' fait remarquer que dans le basque le mot même *arto* 'maïs' en combinaison avec l'adjectif *txiki* 'petit' est connu uniquement dans son sens de 'millet', auquel il est relié par transfert fonctionnel.

Il en est de même – typologiquement – dans toute une série de langues caucasiennes. De plus, les conditions spécifiques du Pays basque, où il y a toujours eu peu de pain et de vigne, mais beaucoup de glands, de pommes, de millet, et plus tard de maïs, pouvaient, évidemment, stimuler fortement l'apparition des désignations du pain avec une base en *kar* 'pierre' à travers 'gland', mais, comme le montre le mot géorg. *Ḳaḳali* 'noix', et aussi 'grain', la même base *kar* 'pierre' (et c'est ce que les études de Marr présentent de plus précieux), en évitant 'gland', est probable dans les plus anciens noms de céréales... Si, en suivant Marr, nous attribuons au terme *gar-a-gar* son sens lexical primitif de 'graine', la réduplication du radical y sera compréhensible en rapport avec le caractère multiple de la réalité même, c'est-à-dire, du grain, qui se présente souvent comme accumulation de graines. Voir le géorgien *tav-tavi* 'épi', litt. 'tête-tête'; de plus, en basque *gar-a-gar* était probablement doublé non pas *gar* au sens de 'pierre': 'pierre-pierre' = 'les pierres', voir lat. *cal-cal* 'les petites pierres' (employées pour le calcul), d'où le système de calcul⁵⁷.

En ce qui concerne l'appellatif *kar* dans le sens de 'pierre' directement, notons que Marr fut parmi les premiers à l'avoir étudié en tant que composante d'une correspondance basco-caucasienne. Il écrivait ainsi dans la *Théorie japhétique* que l'arm. *qar* ← *kar* (*kar-kar* 'tas de pierres'), 'pierre' et arm. *ar+dan* 'rocher', *ayr* (*ar-i*) 'caverne', etc. sont liés avec le grec *kar* 'pierre' / *kaj* 'silex', svan *kod* 'rocher', ainsi que («encore plus nettement») avec le basque *qar* ← *kar*, *har* → *kar* 'pierre'; arm. *ardan* (dans la pro-nonciation populaire *arDan*) 'rocher', 'pierre' (dalle), est représenté

⁵⁵ Zycar', 1987, p. 70.

⁵⁶ Marr, 1987, p. 54, 67.

⁵⁷ Zycar', 1987, p. 68-69.

chez les mêmes Basques avec le passage du *r* en *y* et la perte de la syllabe initiale..., turc *kay-a* 'rocher'.⁵⁸ Les réflexes du radical 'méditerranéen' **karr-* / *garr-* 'pierre, rocher, montagne, caverne' dans le lexique appellatif et onomastique, qui était étudié depuis le début des années 1920, attirent de nouveau l'attention des chercheurs. Ainsi, selon S. Paliga, de nombreux mots remontent aux quatre variantes suivantes : **K-L-* , **G-L-* , **K-R-* , **G-R-*.⁵⁹ Les appellatifs avec le passage du *r* liquide > *y* , notés par Marr, sont sans doute liés aux deux premiers. La présente supposition s'est vérifiée grâce aux recherches ultérieures de J. Corominas, J. Hubschmid et d'autres substratistes. Cf. arag. *cia* 'caverne souterraine', *cija* 'orifice étroit', catal. *cija*, *sija*, *siejó*, qui remonteraient à **CĒLA*. Cf. également dans la toponymie : *Cea*, *Ceia* le nom du fleuve en Castille, *Con* (village proche de Covadonga, dans les Asturies); galic. *coyo* (< *coo*) 'rocheux', *côn* 'rocher'; hydronyme *Caima* (en Galice) < **KĀLAMA* et autres.⁶⁰ Cf. également basque *kai* 'port', *kai-ku* 'récipient en bois où les bergers cuisent le lait, en y ayant mis des pierres' et, probablement, *cei* dans les épigraphes ibériens (Iglesuela del Cid, Aragon, M, 40) 'pierre (dalle), tombeau' (?).

Le mot *kar-kad* se rapporte lui aussi à la variante **K-R-* avec intercalation *-nd(nt)* citée par Marr, variété de l'arm. *kar-kar* 'tas de pierres', (< **kar-kand*), qui «possède un doublet en la personne de ce type épique hérité de la population pré-historique de la France, Gargantua 'géant', une sorte d'«Atlante», une 'montagne' dans sa réalité matérielle⁶¹. Plus tard, dans sa célèbre monographie *L'œuvre de F. Rabelais* M. Bakhtine écrit :

«La plupart des légendes locales sur les géants relient les divers phénomènes de la nature et du relief local (montagnes, rivières, rochers, îles) avec le corps du géant et ses divers organes... Jusqu'à maintenant dans diverses parties de la France il y a une grande quantité de rochers, de pierres, de monuments mégalithiques, de dolmens, de menhirs liés au nom de Gargantua». (Baxtin, 1965, p. 365, 371)

Les chercheurs des années 1940-1960 ont noté une grande quantité de dérivés du radical «méditerranéen» **K(G)ANT(D)A*. Ainsi, sur la Péninsule ibérique, c'est le basque *andar* (< **g/kandar*) 'endroit plat, glissant', *kantal* 'rocher', etc., et autres dérivés de *kant-*, tout comme dans les langues romanes (espagnol, portugais *canto*, catalan *cant*, etc.) en latin *cant(h)us* 'jante en métal', que Quintillien faisait déjà remonter à une source «africaine ou espagnole». ⁶² Nous retrouvons ici également en ibéro-lusitanien *gandara* 'terre vierge' chez Bertoldi,⁶³ relié au mot galicien *gántara* (= grec *χανθάρος*) 'carafe', galic. *kanten(a)* 'pierre votive', *canta-*

⁵⁸ Marr, 1928, p. 128.

⁵⁹ Paliga, 1989, p. 327. Il nous semble que le matériau à disposition permet de supposer un nombre plus important de variantes (20) et de sens sémantiques (8).

⁶⁰ Hubschmid, 1953, p. 38 – 40; Corominas, 1976, pp. 111, 141-142.

⁶¹ Marr, 1928, p. 128.

⁶² DEV, VI, p. 958.

⁶³ Bertoldi, 1943, p. 231.

lon (dans une inscription en Galice), galic. *canto* 'angle, endroit', astur. *kantésa* 'anneau massif en métal, bracelet', catal. *cantal* 'rocher, pierre à lancer', esp. *cancho* 'petit rocher', *cándamo* 'branche sèche', *cántaro* 'carafe'; nous retrouvons également dans l'onomastique : les topo-nymes Cantal, Cantil (Aragon), les anthroponymes Cantius, Cantonus (Lusitanie). De même, en italien (Abruzzo) *cande*, sarde *Kantone*, corse *cantòne*, gallo-romain: prov. *cantarèl*, ancien français *chantereaus* 'nom de coq dans Renart', mfr. *chantarel*, auvergnat *kāntarélo* 'appeau' et dans les langues celtiques: moyen-irlandais *cét* 'Steinpfeiler', gallois *cant* 'Reif des Kreises', breton *Kānt* 'cercle' (notés déjà par R. Thurneysen).⁶⁴ Le lien avec le géorg. *kençer-i* et le laze *kantar-i* 'sommet' fut proposé par J. Braun.⁶⁵ Il faut prêter une attention particulière au suffixe *-nt/ -nd*, jouissant d'une longue tradition d'étude et classé comme suffixe proto-grec et phénomène de substrat⁶⁶ et relié avec l'onomastique pyrénéenne, conte-nant l'élément *and-/ant-*. Ainsi, L. Michelena interprète l'anthroponyme aquitain Andosus comme 'hautain', en voyant ici un lien avec le mot basque (*h*)*aundi* 'grand', 'très'.⁶⁷ On ne met pas en doute le lien entre (*h*)*aundi* et le nom du chef de la tribu ibérique des Illergètes Ἀνδοβαλῖς (Indibilis): *aundi*+*beltz* 'noir',⁶⁸ ce qui permet de classer la base *and-* comme appartenant au substrat dans l'onomastique indo-européenne (celte?): *Andévalo* (col en Castille); Antubel, Endouellicus (ethnonymes et théonymes lusitaniens), Andecari (ethnonyme gaulois, Lazac), etc., contenant *and-/ant-* non seulement remontent à l'indo-eur. **nde-*, mais sont le résultat d'une autre interférence basco-celtique dans l'aire atlantique de l'Europe.⁶⁹ Ainsi, le basque (*h*)*aundi* correspond au suffixe celte augmentatif *ANDE-* 'très'.⁷⁰

C'est en partant du basque que J. Corominas trouve l'étymologie du toponyme cantabrique *Orrantia* : *urr-anti-a*, litt. 'noisette, grande'.⁷¹

Le suffixe *-nt*, classé par J. Untermann comme «ancien suffixe indo-européen», et par P. Krechmer, V. Bertoldi et J. Battisti comme asiatique et méditerranéen,⁷² est bien représenté dans la toponymie de la péninsule ibérique et relie celle-ci avec l'univers anatolio-égéen (son apparition date de II^e millénaire avant J.C.).⁷³

⁶⁴ Hubschmid, 1965, p. 82-87.

⁶⁵ DEV, VI, p. 958.

⁶⁶ Kretschmer, 1925; Frisk, 1960 : 305; Chantraine, 1968 : 221.

⁶⁷ Michelena, 1954 : 438.

⁶⁸ Palomar Lapesa, 1959 : 372.

⁶⁹ A propos de *and-* dans les langues chamitiques voir DEV, I : 808.

⁷⁰ Corominas, 1958, p. 104; 419-420; Fliot, 1981, p. 92. A propos du lien du *Ande-* dans les anthroponymes gaulois du type Anderoudus 'très rouge' avec la conjonction lusitanienne sorotaptique *indí* (Cabeço das Fraguas, Arroyo del Puerco), voir Búa, 1999, p. 325-326.

⁷¹ Corominas, 1972 : 24-25.

⁷² Hubschmid, 1959 : 455.

⁷³ Jordá Cerdá, 1979 : 381. Cf. la présence de *-nt(h)-* dans le lexique du substrat proto-européen de la Méditerranée : grec *Γγαντος* (radical *G-G- "s'élever, accroître" [Paliga, 1989 : 326], probablement = basque *giza* 'homme' + *aundi* 'grand'), *Λαβυρινθος* (radical *L-B/P 'pierre, roche' [Paliga, 1989 : 327], 'labyrinthe', traité comme 'galerie souterraine' [Deroy, 1956 : 173]; grec *επέβινθος* 'vesce, petit pois' (= sankr. *aravindam* 'fleur de lotus',

On note pour le suffixe *nt-* une fonction collective de formation des substantifs.⁷⁴ Auparavant, la même fonction avait été mise en évidence par Bertoldi pour le basque *-di* dans *andar*, *gandara* (cf. *supra*), ainsi que pour le toponyme ibérique *Boterdi* (nom d'une forêt), basque *lizardi* 'bois de frênes', *legardi* 'terrain pierreux'.⁷⁵ Les données provenant d'Asie Mineure témoignent de la fonction du pluriel qu'avait le suffixe *-nt(h)*: hittite *wetenant* 'eaux', *perunant* 'pierres', luvien. *patanza* 'jambes', *tatinzi* 'parents'.⁷⁶ Il n'est pas dénué d'intérêt à ce propos de comparer *-nt(h)-* avec la marque du pluriel *-te* dans les langues caucasiennes et en basque, notée pour la première fois par Marr, et qui avait également attiré l'attention de S.L. Byxovskaja.

Un autre sens de *-nt(h)-* est l'expression de l'intensité,⁷⁷ dont témoignent les modèles spécifiques romans dans la reduplication emphatico-expressive : romanche *nov novaint* 'totalement neuf', dialectes italiens du Nord *ora orenta* 'exactement maintenant', *nöcc nōcaint* 'nuit profonde', *bel bellent*, *bon bonent* 'merveilleux, magnifique'. On trouve là des adjectifs contenant l'élatif-*nt-* en espagnol et en portugais. Cf. esp. *hambriento* 'affamé', *sediento* 'assoiffé', *avariento* 'avare', *modorrento* 'somnolent', port. *terrento* ≠ esp. *térreo* 'terreux', etc.⁷⁸

En commentant le rapprochement que Marr fait entre le nom que les Basques se donnent à eux-mêmes (*a-bask* – grec *abaskos*) et l'ethnonyme caucasien *mesx*,⁷⁹ Zycar' écrit :

«En remontant à l'ancien *uesci* comme variante possible de *vasci*, on peut noter que c'est le terme caucasien de *mesx* qui s'en rapproche le plus selon toute évidence, cf. Bibl. *Mešex* / *Mosox*, et la voyelle précède l'élément labile de cet Umlaut non seulement dans sa variante *abaskoi* ou comme chez Ju. Pokorny **awaski*, mais également dans le fait que dans l'antiquité la variante *vascones* est rendue en grec par *ouaskones*». (Zycar', 1987, p. 163)

La remarque de Marr nous semble tout à fait pertinente pour le parallèle en question : il en dégage un trait caractéristique, à savoir la formation du pluriel avec l'aide de *-k-* > *-g* en basque et en arménien ancien littéraire,⁸⁰ c'est-à-dire le formant qui plus tard fut dégagé par H. Wagner dans l'ethnonyme *Mušku* (*Kaška*), qui notait également sa présence dans l'ethnonyme *Vascones*. *Cones* – est une formation qui se compose de la marque non indo-européenne du pluriel *-k* et du suffixe indo-européen *-on*, lié également avec le suffixe pré-celtique (substratique) *-oko-*, contenu

basque *garabantsu* → esp. *garbanzo*, galic. *herbanzo*, port. *ervanço*, *garvança*, gascon *garbàch*, etc., qui remontent à l'étymon méditerranéen et pyrénéen **garbant-* 'petit pois' [Deroy, 1956 : 182].

⁷⁴ Deroy, 1956, p. 193.

⁷⁵ Bertoldi, 1943, p. 231.

⁷⁶ Deroy, 1956, p. 193; Solta, 1958, p. 21.

⁷⁷ Solta, 1958, p. 47.

⁷⁸ Solta, 1958, p. 38.

⁷⁹ Mapp, 1987, p. 60.

⁸⁰ Mapp, 1987, p. 136-137.

dans le lat. *esox* 'saumon',⁸¹ et ayant également un rapport avec le basque *izokin* 'saumon', dont l'élément *-k-* remonte à la marque du Génitif *-ko*.⁸² A ce propos, le parallèle basco-géorgien établi par Marr devient très intéressant, représenté par des formes du Génitif pour désigner l'appellatif 'loutre' : basque *u(r)dagar-a* litt. 'chien d'eau' – vieux géorgien *m-t av-i* litt. 'd'eau', qui est une formation elliptique : «on sous-entendait toujours *Zayli* 'chien'»,⁸³ qui se retrouve dans un manuscrit du Xe siècle⁸⁴. Ici même, on trouve plusieurs appellatifs indo-européens avec ce sens, qui sont construites selon le modèle elliptique adjectival «aquatique (chien)», soit selon le modèle elliptique avec un génitif «d'eau (chien)». Cf. lat. *lutra* (= russe *vydra*) et gallois *afanc* (une variante complète du type basque *u(r)dagara* est présente dans l'irlandais *dobor-chú* 'd'eau chien').⁸⁵

D'autres parallèles grammaticaux basco-caucasiens notés par Marr n'ont pas perdu leur importance jusqu'à nos jours. Citons parmi eux l'expression du causatif «marque du pluriel», présenté par une liquide, qui en abkhaze et en basque, se trouve avant le radical: basque *e-karr-i* 'porter' → *e-ra-ka-ri* 'faire porter',⁸⁶ ce qui est la comparaison la plus précieuse selon Zycar'.⁸⁷

La remarque selon laquelle «le système global de calcul en basque et dans les langues japhétiques du Caucase est vigésimal et non décimal»⁸⁸ est importante à la lumière des recherches postérieures, selon lesquelles le système vigésimal se manifeste de manière la plus conséquente dans certaines langues du Daghestan.⁸⁹

A notre avis, la thèse principale de Marr, selon laquelle «le basque est la survivance des langues de l'Europe antique, ou plutôt de l'Eurasie», ainsi que les étymologies basco-caucasiennes qui le confirment, oubliées ou répétées sans référence aux travaux de Marr, restent d'actualité de nos jours.

© M. Zelikov

(traduit du russe par Elena Simonato)

⁸¹ Wagner, 1976, p. 390-393.

⁸² Zelikov, 2003b, p. 29. Le problème de la continuité substratique langues proto-indo-européennes (basque) → langues indo-européennes (celte) rejoint ici celui de la succession stadiale marriste agglutinant → flexionnel. Il faut remarquer qu'en basque l'élément agglutinant *ko* est un trait organique du niveau *morpho-syntaxique* (futur; suffixe diminutif et augmentatif; marque des rapports génitivo-relatives), tandis que dans les langues celtiques c'est un élément flexionnel et suffixal privé de sens lexical, incapable d'exprimer des relations syntaxiques.

⁸³ Mapp, 1922, p. 19.

⁸⁴ Zycar', 1987, p. 161.

⁸⁵ Zelikov, 2003b, p. 28-29.

⁸⁶ Marr, 1987, p. 55.

⁸⁷ Zycar', 1987, p. 71.

⁸⁸ Marr, 1987, p. 59.

⁸⁹ Zelikov, 2000, p. 186.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAMIAN H., 1997 : «Las ecuaciones lexicales vasco-armenias de Nicolas Marr», *Araxes*, № 2, p. 37 – 39.
- ALPATOV VLADIMIR, 1999 : «Introduction à Šišmarev V. : La légende de Gargantua», *Dialog, Karnaval, Xronotop*, № 2., p. 138-139.
- BAXTIN MIXAIL, 1965 : *Tvorčestvo F. Rable*, Moskva. [L'œuvre de F. Rabelais]
- BERTOLDI V. 1931 : «Fonema basco-guascone attestato da Plinio?», *AR*, T. 15, p. 400–411.
- 1943 : «Sulle orme di Jacob Jud», *Romania Helvetica*, 1943, Vol. 20.
- BOKAREV E.A., 1954 : «Zadači sravnitel'no istoričeskogo izučenija kavkazskix jazykov», *Voprosy jazykoznanija*, № 3, p. 49–54. [Les tâches de l'étude historico-comparative des langues caucasiennes]
- BUA C. 1999 : «Hipótesis para algunas inscripciones rupestres del Occidente Peninsular», *Pueblos, lenguas y escrituras en la Hispania Preromana*, Actas del VII Coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas, Salamanca, p. 329-338.
- BYXOVSKAJA S., 1931 : «K voprosu o transformacii jazyka», *Doklady AN SSSR*, № 1, p. 1–6. [Le problème de la transformation de la langue]
- 1934 : «'Passivnaja' konstrukcija v jafetičeskix jazykax», *Jazyk i myšlenie*, Leningrad, tome II. [La construction 'passive' dans les langues japhétiques]
- 1935 : «Pokazateli množestvennosti kak klassovye pokazateli v gruzinskom i baskskom jazykax», *Akademija Nauk akademiku N.Ja. Marru*, Leningrad, p. 180–188. [Les marques du pluriel comme marques de classe en géorgien et en basque]
- ČIKOBAVA Arnol'd, 1976 : «Baskolog-kavkazoved R. Lafon i očerednye zadači iberijsko-kavkazskogo jazykoznanija», *Baskskij jazyk i basksko-kavkazskaja gipoteza*, Tbilisi. [Le bascologue et caucasologue R. Lafon et les tâches contemporaines de la linguistique ibérico-caucasienne]
- ČIRIKBA V., 1985 : «Baskskij i severo-kavkazskije jazyki», *Drevnjaja Anatolija*, p. 95–105. [Le basque et les langues caucasiennes septentrionales]
- COROMINAS Joan, 1958 : «Suggestions on the origin of some old place names in Castilian Spain», Halle : *Romanica, Homenaje Rohlf's*, p. 97–120.
- 1972 : *Tópica Hespérica*, Madrid, 1972. T. I.
- 1976 : «Elementos prelatinos en las lenguas romances hispánicas», *Actas I Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, Salamanca, p. 86–164.
- CHATTALADZE K., 1977 : «Designaciones del rostro humano en vasco y en georgiano», *Fontes Linguae Vasconum*, № 26, p. 207–213.

- CHANTRAINE Pierre, 1968 : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, t. I.
- DEROY Louis, 1956 : «La valeur du suffixe préhellénique *-nth-* d'après quelques noms grecs en *-vθος*», *Glotta*, b. 35/1-2, p. 171-175.
- DEV = Agud M., Tovar A. : *Diccionario Etimológico Vasco*, San Sebastián, 1989-1995, p. I – VII.
- FLERIOT L., 1981 : «A propos de deux inscriptions Gauloises, formes verbales celtiques», *EC*, vol. XVIII, p. 91-93.
- FRISK Hjalmar, 1988 : *Grechische etymologische Wörterbuch*, Heidelberg, 1960, b. I.
- GAMKRELIDZE Tamaz, 1971 : «Sovremennaja diachroničeskaja lingvistika i kartvel'skie jazyki», *Voprosy jazykoznanija*, № 2-3, p. 19-47. [La linguistique diachronique moderne et les langues kartvéliennes]
- GAMKRELIDZE Tamaz, IVANOV Vjačeslav, 1981 : «Migracii plemen-nositelej indoevropskix dialektov s pervonačal'noj territorii rasselenija na bližnem Vostoke v istoričeskie mesta ix obitanija v Evrazii», *Vestnik Drevnej Istorii*, № 2, p. 11-33. [Les migrations des tribus parlant des dialectes indo-européens de leur territoire d'origine au Proche Orient dans leurs lieux d'habitation en Eurasie]
- GEORGIEV V., 1958 : *Issledovanija po sravnitel'no-istoričeskomu jazykoznaniju*, Moskva. [Etudes de linguistique historico-comparative]
- HOLMER Nils, 1969 : «The principal linguistic types», *Lund*, 1969, p. 184-191.
- 1988 : «Agua, fuego y el ojo», *Fontes Linguae Vasconum*, 52, p. 161-166.
- HOZ J. DE, MICHELENA L., 1974 : *La inscripción celtibérica de Botorrita*, Salamanca.
- HUBSCHMID Johannes, 1953 : «Sardische Studien», *Romania Helvetica*, 1953, b. 41.
- 1954 : *Pyrenaenwörter vorromanischen Ursprungs und das vorromanische Substrat der Alpes*, Salamanca.
- 1959 : «Toponímica prerromana», *Enciclopedia Lingüística Hispánica*, Madrid, p. 447-493.
- 1960 : «Substratprobleme», *Vox Romanica*, 1960, B. 19, p. 124-179.
- 1965 : *Thesaurus Praeromanicus*, Bern.
- JORDÁ SERDÁ F., 1979 : «Tartessos y la cultura del Argar», *Actas II Congreso de las lenguas y Culturas Pirenaicas*, Salamanca, p. 381-386.
- KIKNADZE A., 1973 : *Korolevskaja primula*, Moskva.
- 1983 : *Tajnopis'. Sobytiya i nravy zašifrovannogo veka*, Moskva. [la cryptographie. Événements et mœurs du siècle du chiffre]
- KLIMOV G., 1981 : *Tipologičeskie issledovanija v SSSR. 20-40 gody*, Moskva. [Les recherches typologiques en URSS, années 20-40]
- 1983 : *Principy kontensivnoj tipologii*, Moskva. [Les bases de la typologie contensive]
- 1986 : *Vvedenie v kavkazskoe jazykoznanije*, Moskva. [Introduction à la linguistique caucasienne]

- 1989 : «Recenzija na Oniani A.L. Voprosy sravnitel'noj grammatiki kartvel'skix jazykov. Imennaja morfologija, Tbilisi», *Voprosy jazykoznanija*, № 3, p. 134-138. [Compte-rendu de Oniani : Questions de grammaire comparée des langues kartvéliennes. La morphologie nominale]
- KRETCHMER Paul, 1925 : «Das suffix *-nt-*», *Glotta*, b. 14.
- LAPESA PALOMAR M., 1959 : «Antroponimia preromana», *Enciclopedia Lingüística Hispánica*, Madrid, p. 368-381.
- MARR Nikolaj, 1920 : *O jafetičeskom proisxoždenii baskskogo jazyka*, Petrograd, p. 75-86. [A propos de l'origine japhétique de la langue basque]
- 1922 : «Le terme basque udagara 'loutre'», *Jafetičeskij sbornik*, №1, p. 1-30.
- 1924 : «K voprosu o prefiksovyx obrazovanijax v baskskom jazyke», *Doklady Rossijskoj Akademii Nauk*, Petrograd, p. 159-162. [A propos des formations préfixales en basque]
- 1925a : «Iz poezdki k evropeiskim jafetidam», *Jafetičeskij sbornik*, № 3, p. 1-64. [Voyage chez les japhétides européens]
- 1925b : «Analyse nouvelle du terme Pyrénées», *Doklady Rossijskoj Akademii Nauk*, Petrograd. p. 5-8.
- 1926 : «L'origine japhétique de la langue basque», *Jazyk i literatura*, №1, p. 193-260.
- 1927 : «Iz Pireneiskoj Gurii», *Izvestija Kavkazskogo Istoriko-Arxeologičeskogo Instituta*. [Depuis la Gurie pyrénéenne]
- 1928 : *Jafetičeskaja teorija. Programma obščego kursa učenija o jazyke*, Baku. [La théorie japhétique. Programme du cours général de la science du langage]
- 1987 : *Basksko-kavkazskie leksičeskije paralleli*, Tbilisi. [Les parallèles lexicaux basco-caucasiens]
- MICHELENA L., 1954 : «De onomástica aquitana», *Pirineos*, 1954, vol. X, p. 409-455.
- 1961 : *Fonética histórica vasca*, San Sebastián.
- 1964 : *Textos Arcáicos Vascos*, Madrid.
- PALIGA S., 1989 : «Proto-indo-european, pre-indo-european, old european : archaeological evidence and linguistic investigation, *Journal of Indo-European Studies*, Vol. 17. № 3 – 4, p. 309-334.
- PROVASI E., 1988 : «Caucasico settentrionale indoeuropeo», *AION*, Vol. 10, p. 177-205.
- ROHLFS G., 1935 : «Le Gascon», *ZRPh*, Beihafter.
- SARKISIAN V., 1996 : «El reflejo del sufijo *-tu/-du* de las inscripciones de Van en el armenio», *Araxes*, № 1, p. 17-32.
- 1997 : «El sustrato prelatino del español y el armenio», *Araxes*, № 2, p. 3-15.
- SCHMIDT K., 1987 : «Die beiden antiken iberien sprachwissenschaftlich gesehen», *ZVS*, b. 100/1.

- ŠIŠMAREF V., 1925 : «La légende de Gargantua», *Jafetičeskij sbornik*, № 4, p. 166-204.
- 1941 : *Očerki po istorii jazykov Ispanii*, Leningrad. [Esquisse sur l'histoire des langues d'Espagne]
- SOLTA G., 1958 : *Gedanken über das nt- suffix*, Wien.
- STAROSTIN S., 1985 : «Kul'turnaja leksika v obščeseverokavkazskom slovarnom fonde », *Drevnjaja Anatolija*, M., p. 74-94. [Le lexique culturel dans le fonds lexical commun du Caucase Nord]
- STAF I., 1999 : «Posleslovije k Šišmaref V. La légende de Gargantua», *Dialog, Karnaval, Xronotop*, № 2. S. 172 – 175. [Postface au livre de Šišmaref]
- TOVAR A., 1997 : *Estudios de tipología lingüística*, Madrid.
- WAGNER H., 1976 : «Common problems concerning the early languages of the British Isles and the Iberian Peninsula», *Actas I Congreso de las Lenguas y Culturas de la Península Ibérica*, p. 387-467.
- ZELIKOV Mixail, 1988 : «Nuevas aproximaciones acerca del “infinitivo” vasco», *Fontes Linguae Vasconum*, 1988, № 52, p. 171-180.
- 1993 : «M. Agud, A. Tovar. Diccionario etimológico vasco : estudio crítico», *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, t. 38, № 2, p. 161-185.
- 2000 : «Sobre los elementos vegesimales en las lenguas de Europa occidental», *Fontes Linguae Vasconum*, № 84, p. 183-192.
- 1999 : «Basksko-kel'tskie paralleli v svete ibero-baskskoj osnovy bel- / bal-», *Jazyk i kul'tura kel'tov. Materialy VII kollokviuma*. S-Peterburg, p. 11-19. [Les parallèles basco-celtiques à la lumière du radical ibéro-caucasien bel- / bal-]
- 2003a : «Toponim Conimbriga kak luzitanskij Vyšgorod», *V mire Luzofonii. Materialy i stat'i*. S-Peterburg. p. 63-70. [Le toponyme Conimbriga comme Vyšgorod lusitanien]
- 2003b : «Genitivno-reljativnye otnošenija suffiksa -ko- v kontekste basksko-kel'tskix sootvetstvij», *Jazyk i kul'tura kel'tov. Materialy IX kollokviuma*, S.-Peterburg, p. 26-31. [Les relations génétivo-relationnelles du suffixe -ko- dans le contexte des correspondances basco-celtiques]
- ŽIRKOV G., 1945 : «Problema jazyka baskov», *Izvestija AN SSSR*, T. 4/3 – 4, p. 158-167. [Le problème de la langue des Basques]
- ZYCAR' Ju., ČAXNAŠVILI & ČANTURIA, 1987 : «Iz naučnogo prošlogo i nastojaščego baskskogo termina otso 'volk'», *Posleslovije k N. Ja. Marr : Basksko-kavkazskie leksičeskie paralleli*, Tbilisi, p. 155-163. [Le passé scientifique et le présent du terme basque otso 'loup']
- 1987 : «N.Ja. Marr i sovremennaja baskologija (Vvedenije)», N. Ja. Marr : *Basksko-kavkazskie leksičeskie paralleli*, Tbilisi, p. 3-51. [N.Ja. Marr et la bascologie moderne]

Annexe 1 :

Nikolaj Marr : «Sur l'origine du langage»¹

Le langage n'a pas été donné, mais a été *fait* peu à peu. Et ce, non sur des millénaires, mais au cours de dizaines, de centaines de millénaires. Le langage sonore a lui tout seul a plusieurs dizaines de milliers d'années. Il suffit de dire que l'actuelle paléontologie du langage donne la possibilité de parvenir, grâce à ses recherches, jusqu'à l'époque où une tribu ne disposait que d'un seul mot, qu'elle utilisait pour tous les sens dont avait conscience l'humanité d'alors. Or le langage sonore avait été précédé, pendant de nombreux millénaires, du langage linéaire, ou figuratif (*izobrazitel'nyj*), le langage des gestes et des mimiques. La plus ancienne langue écrite, dont l'âge se mesure d'ordinaire en quelques millénaires, n'est qu'un blanc-bec en comparaison de l'authentique antiquité des langues non écrites. Il s'est passé, avant l'apparition de l'écriture, un ensemble de transformations si radicales dans le langage humain que la science pose et enseigne jusqu'à présent qu'il existerait des langues raciales, différentes par leur origine. Cette conception fausse, fatale pour la science du langage, a été confortée par les documents écrits des langues de culture, qui ont contribué, grâce aux formes figées des langues écrites et à leur contenu d'origine de classe et de nation, à renforcer cette idée, funeste autant pour l'édification de la nouvelle société que pour la science. Tout cela a pu être mis au jour grâce aux matériaux des langues archaïques survivantes qui sont parvenues jusqu'à nous, des langues qui ont conservé la nature du langage humain tel qu'il était avant la première de ses nombreuses transformations radicales. Ces langues-vestiges sont à l'heure actuelle réparties sur le vieux continent en isolats. On en trouve une seule en Europe (le basque, sur la frontière entre l'espagnol et le français) et une autre en Asie, dans le Pamir (le veršik, une langue peu connue, entourée de langues et dialectes iraniens, c'est-à-dire de divers dialectes et variétés de persan). Mais elles forment un groupe important dans le Caucase : il s'agit de dizaines de langues caucasiennes autochtones, depuis l'est avec les langues du Daghestan à l'ouest avec le groupe abkhazo-tcherkesse, en passant par le sud avec le svane, le géorgien, le mégrélien (ou mingrélien) et le laze, entre Batoumi et

¹ Première parution dans *Krasnaja gazeta*, édition du soir, n° 247, 11 octobre 1925, repris dans *Izbrannye raboty*, vol. 1, Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK, 1933, p. 217-220. Le texte russe est disponible sur la bibliothèque virtuelle du CRECLECO à l'adresse suivante : <http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Marr26.html>.

Trébizonde, c'est-à-dire en dehors de l'Union Soviétique. Ces rarissimes niches de peuples conservant des langues de structure préhistorique (appelées conventionnellement «langues japhétiques») sont contiguës à des régions où se trouvent des langues intermédiaires entre le type préhistoriques et le type historique. Les plus importantes de ces régions sont 1) les Balkans, où l'albanais, riche en dialectes, un type intermédiaire présentant de fortes survivances japhétiques, est étouffé par un entourage compact slave, grec et roman (actuellement l'italien); 2) la région de la Volga, où le tchouvache a maintenu presque intacte sa physionomie naturelle préhistorique japhétique dans un environnement de russe, de turc, de finnois; et enfin 3) l'Afrique, avec le berbère, une langue chamitique parmi les langues sémitiques. Or toutes ces langues, qui ont l'air d'être étrangères l'une à l'autre, langues de races différentes, ne sont rien d'autre que la transformation de ces mêmes langues japhétiques. Il fut un temps, à l'aube de l'humanité, un temps plus long que l'existence de toutes les langues historiques mentionnées et de toutes les autres, un temps où les langues, encore plus nombreuses, étaient toutes de nature japhétique, un temps où non seulement l'Eurasie prise séparément, mais encore la totalité de l'Afro-eurasie était peuplée de Japhétides. Notons au passage que la culture écrite méditerranéenne pré-indo-européenne, qui, naturellement, précédait la culture grecque, de même que la culture d'Asie mineure : la culture hittite et, plus anciennement, mésopotamienne, plus précisément sumérienne et élamite, sont transcrites dans ces mêmes langues japhétiques. L'approche théorique correcte de ces langues est à l'heure actuelle exclusivement le fait de scientifiques russes et soviétiques.

Le langage a été construit au cours d'innombrables millénaires par l'instinct de masse de la société, qui s'est formé sur la base des besoins économiques et de l'organisation de l'économie. Dans la langue, ce sont moins les données physiologiques qui sont importantes en tant que facteurs, que la vision sociale du monde et les idées organisatrices. Les tribus se sont formées non point en fonction de données physiques, mais de besoins économiques, apparus au fur et à mesure de l'évolution de la vie économique. Des formations simples, des représentants virginalement intacts d'une quelconque langue raciale pure, non seulement nous n'en rencontrons dans aucune tribu, même japhétique, mais encore il n'y en a jamais eu. Dans l'apparition même des langues et, naturellement, dans leur évolution créatrice ultérieure, un rôle fondamental revient au croisement. Plus il y a de croisement, plus élevées sont la nature et la forme de la langue qui en résulte. La langue idéale de l'humanité future, c'est le croisement de toutes les langues, si, à cette époque, le langage sonore n'a pas encore été remplacé par un autre moyen technique, permettant de rendre les pensées humaines de façon plus exacte. Pour l'instant, la tâche de la linguistique moderne est d'étudier la technique de la création langagière pour faciliter et accélérer le processus d'unification des langues qui est en train de se dérouler, et qui, en dépit de tous les zigzags, marche

de façon assurée au même pas que celui de l'unification de l'économie mondiale.

L'idée de longévité d'une quelconque langue, quel que soit son degré de perfection, est aussi irréaliste que la théorie de la linguistique européenne actuelle sur l'origine des langues indo-européennes à partir d'une seule et même proto-langue indo-européenne. C'est une fable, peut-être intéressante pour les enfants, mais qui est totalement inappropriée pour des recherches scientifiques sérieuses. Tout au contraire, chaque langue, y compris le russe, doit être étudiée dans sa coupe paléontologique, c'est-à-dire dans la perspective des couches (*sloi*) qui s'y sont déposées l'une à la suite de l'autre, indépendamment des couches intermédiaires (*proslojki*), qui sont le résultat d'échanges économiques plus étroits à des époques historiques plus tardives et de communication avec des langues nouvelles comme le russe, qui sont également des transformations de langues japhétiques, ces langues transformées, si l'on les prend en compte totalement, s'étant formées de façon aussi indépendante dans leurs particularités que le russe, et toutes ces langues dans leurs relations réciproques laissent voir des survivances de liens réguliers qui caractérisent les langues des formations précédentes, dont elles sont issues, comme le papillon sorti du cocon.

En ce sens, pour étudier le russe depuis son origine, plutôt que le sanskrit, le grec ou les langues romano-germaniques, il est important de connaître les langues préslaves et préturkes, le bulgare, le khazar, le sarmate, le scythe, le cimérien, le sumérien, qui sont, concrètement, les mieux représentées, comme on le découvre maintenant, en plus du tchouvache de la Volga ou, ce qui est la même chose, du sumérien, dans la langue vivante des peuples japhétiques survivant aussi bien dans le Caucase, que dans les Pyrénées et autres régions semblables. La question de la langue russe est en même temps inséparable de celle des antiquités du territoire occupé par les Russes, conservées habituellement dans le sous-sol (archéologie), ou celle du mode de vie de ces mêmes formations tribales qu'on peut rapprocher par la langue (ethnographie). L'histoire de la culture matérielle dans son ensemble, en tant que produit de la création sociale, est indissolublement liée à l'histoire du langage humain; ce lien est particulièrement fort pour les époques préhistoriques. Le lien qu'on peut établir entre la culture matérielle de la région de la Kama-Volga et celle du Caucase répond de façon concrète à leur lien linguistique, un lien souvent si fort qu'on a l'impression qu'il s'agit de deux maillons d'une même chaîne qui s'est brisée. Si l'on ne tient pas compte de ces liens linguistiques réguliers, aucun travail de recherche sur la question de l'origine n'est possible, que ce soit à propos de la culture matérielle ou de l'histoire de l'apparition des langues, appréhendées ici par l'histoire récente non seulement des Russes mais aussi des Finnois.

Mais voilà où commence une situation critique pour la linguistique japhétique. Lorsqu'il s'agit de se mettre à un tel travail, on ne trouve pas de spécialistes des langues autant qu'il est nécessaire, non seulement dans les

intérêts abstraits de la nouvelle théorie, mais encore dans ceux de la vie pratique de notre société elle-même, avec son émancipation de toutes les langues à l'intérieur de l'Union Soviétique, et son orientation libératrice à une échelle mondiale. L'école indo-européaniste dominante ne reconnaît, et ne peut reconnaître, la théorie japhétique, puisque cette dernière non seulement renverse ses positions fondamentales, telles que la fable de la langue ancestrale, mais encore sape sa méthode même de travail, exclusivement centrée sur la comparaison formelle. L'aspect fondamental de l'histoire des langues, étudié et élaboré par la linguistique japhétique, à savoir l'apparition et l'évolution à l'époque préhistorique, époque de la pensée prélogique, des significations des mots organiquement liées à la société et à la création dans la culture matérielle de ces époques (paléontologie du langage et sémantique génétique), cet aspect est inaccessible à la linguistique indo-européaniste, du fait que les matériaux nécessaires sont absents de son champ de vision. Il ne peut être question de faire un compromis sur les questions fondamentales entre la nouvelle théorie et l'ancienne, si l'indo-européiste n'abandonne pas ses positions de principe. Je considère que la tentative de certains de mes peu nombreux disciples et surtout continuateurs, de jeter un pont entre les deux est plus néfaste que le désir de l'immense majorité des linguistes indo-européanistes d'ignorer radicalement la linguistique japhétique. Et néanmoins, il nous faut des spécialistes, or, à l'heure actuelle, nous ne trouverons pas de meilleurs spécialistes, du point de vue technique, que parmi les cadres indo-européanistes, si l'on réussit à les attirer par des thèmes de recherche correspondant à leurs centres d'intérêt. On ne peut pas voler ces thèmes à la linguistique japhétique. Certains sont des thèmes généraux, ethnologiques, par exemple la question de l'origine du langage ou des antiquités préhistoriques, d'autres sont historico-culturels, et concernent les inscriptions cunéiformes dans des langues japhétiques ou l'origine des sujets et des héros des œuvres des littératures nationales d'origine populaire, d'autres encore touchent à l'origine de tel ou tel peuple historique, d'autres enfin sont des thèmes sociaux d'actualité, de toute première importance scientifique, par exemple celui des langues sans écriture ou des langues de littératisation récente, qui représentent l'intérêt national vivant de l'époque moderne où nous vivons. Tous ces thèmes attirent à nous des ethnologues, des archéologues, des historiens, et même des historiens de la littérature, représentant une république nationale, et le travail va de l'avant.

Mais le travail pourrait aller beaucoup plus vite et de façon plus féconde si l'on arrivait à recruter des collaborateurs linguistes parmi les indo-européistes spécialistes des langues les plus diverses, de l'est comme de l'ouest, indépendamment de leur attitude envers la théorie japhétique. Or, c'est justement dans le fait de faire entrer dans un même objectif de recherche des langues qui ont la réputation d'être totalement étrangères les unes aux autres qu'est le mérite principal de la nouvelle théorie. L'étude approfondie et exhaustive d'une partie du discours aussi importante que les nu-

méraux, qui a aboutit à mettre au jour leur technique interne, est grosse de conséquences et d'importance pratique. La question de la langue unique, certes, se dirige immanquablement vers une solution positive, mais cela, naturellement, est l'affaire d'un avenir encore éloigné. Mais l'établissement d'une terminologie unique pour les numéraux, commune pour tout le monde civilisé, peut être accomplie au même titre que l'ont été d'autres réalisations culturelles de l'humanité, telles que le système métrique, le calendrier commun, etc. De plus, qu'il s'agisse de théorie ou de pratique, le fond du problème est toujours dans les chiffres, qui sont inséparables de la technique. Et là, même l'idéaliste le plus fieffé ne peut diverger du matérialiste.

(traduit du russe par Patrick Sériot)

annexe 2 :

**[article nécrologique sur N. Marr]
Rn (pseudonyme de Roman JAKOBSON),
Slavische Rundschau (Prague), n° 7, 1935, p. 135-136.**

Nikolaj Jakovlevič Marr, éminent spécialiste des langues et littératures du Caucase, est décédé à Léninegrad fin décembre. Né en 1864 d'un père écossais et d'une mère géorgienne, il passa son enfance dans le Caucase, maîtrisant à la perfection le géorgien. Après avoir terminé ses études à la Faculté des langues orientales de l'Université de Saint Pétersbourg, il devint en 1894 maître-assistant (*docent*), puis, à partir de 1900, professeur de littératures arméniennes et géorgiennes, et en 1912 il fut élu membre de l'Académie des sciences.

Ses travaux les plus importants traitent des littératures arménienne et géorgienne anciennes, et de la culture spirituelle et matérielle, ainsi que de différentes langues du Caucase. On doit mentionner : Matériaux pour une histoire de la littérature arménienne médiévale, Matériaux hagiographiques des manuscrits géorgiens, Les auteurs des anciennes odes géorgiennes, Grammaire de l'arménien ancien, Le Baptême des Arméniens, des Géorgiens et des Abkhazes par Saint Grégoire, Fouilles et travaux à Ani, Strophes initiales et terminales du «Guerrier à la peau de panthère», de Šota Rustavelli, Grammaire du tchane, Dictionnaire du géorgien ancien, Le poème géorgien «Le guerrier à la peau de panthère» et la nouvelle question historico-culturelle, La composition ethnique des populations du Caucase, Grammaire de la langue littéraire géorgienne ancienne, Manuel d'étude du géorgien vivant, Dictionnaire abkhazo-russe.

Beaucoup plus discutables sont ses recherches ayant pour but d'établir une parenté entre le monde linguistique (*Sprachwelt*) géorgien et les langues du Nord-Caucase, le basque, l'étrusque et, notamment, les langues sémitiques et le tchouvache. L'important pour ces conceptions, qui sont au fondement de la «théorie japhétique» de Marr, ce sont moins les réalisations concrètes que les exhortations insistantes qu'il adresse aux linguistes de prêter attention au mélange de langues et aux éléments pré-indo-européens de l'aire linguistique européenne et des langues avoisinantes. On trouvera une récapitulation des recherches fondamentales de Marr dans ce domaine dans la brochure *Le Caucase japhétique et le troisième élément ethnique dans le processus de construction de la culture méditerranéenne*, qui est paru en 1923 également en traduction allemande.

Egalement discutables sont aussi bien les méthodes que les conclusions des travaux de Marr dans le domaine de la linguistique générale, de la glottogénèse et de la paléontologie du langage, de la sémantique historique, des principes de l'histoire des langues, et ses recherches sur les liens entre la langue et la culture matérielle, la pensée et l'écriture. Ces thèmes de recherche, qui ont attiré vers lui des disciples

passionnés et des continueurs fanatiques, mais qui ont également suscité l'opposition d'éminents adversaires, ont fait l'objet de publications dans une série de livres et de brochures récapitulatifs du défunt lui-même et de ses disciples. En plus de son inlassable travail de recherche, Marr avait déployé une intense activité organisatrice, dont les résultats les plus importants ont été le développement de la caucasologie, ainsi que la fondation de l'Académie d'histoire de la culture matérielle et de l'Institut de linguistique japhétique.

(traduit de l'allemand par Patrick Sériot)

Sommaire

P. Sériot & E. Velmezova :	<i>Présentation.....</i>	1
K. Abdulaev :	<i>Marr et l'Azerbaïdjan.....</i>	5
V. Alpatov :	<i>Que peut apporter l'héritage de Marr ?.....</i>	11
F. Bertrand :	<i>N. Marr et le marrisme pour l'ethnographie soviétique des années 1920-1930</i>	27
C. Brandist :	<i>Le marrisme et l'héritage de la Völkerpsychologie dans la linguistique soviétique.....</i>	39
E. Choisnel :	<i>Le parcours de N. Marr, de l'archéologie arménienne à la linguistique «japhétique».....</i>	57
E. Chown	<i>Le motifsynchrétique dans les théories grammaticales de Marr : sources, parallèles et perspectives.....</i>	77
A. Duličenko :	<i>N. Marr à la recherche du sens du langage.....</i>	89
J. Friedrich :	<i>Les traces de N. Marr dans le livre de K. Megrelidze Osnovnye problemy sociologii myšlenija (1937).....</i>	109
F. Gadet :	<i>1977 : Sur un moment-clé de l'émergence de la socio-linguistique en France.....</i>	127
T. Gamkrelidze	<i>La théorie glottogonique de Marr et l'isomorphisme structural entre les codes génétique et linguistique.....</i>	139
S. Kuznecov	<i>La langue internationale et la révolution mondiale.....</i>	143
M. Lähteenmäki:	<i>Sur l'idée du caractère de classe de la langue : Marr et Vološinov.....</i>	161

O. Leščak & Ju. Sitko :	<i>Les considérations onto-gnoséologiques de Marr du point de vue de la méthodologie pragmatico- fonctionnelle.....</i>	177
S. Moret :	<i>Marr, Staline et les espérantistes</i>	199
T. Nikolaeva :	<i>Les éléments primaires chez les linguistes et la complémentarité du paradigme linguistique</i>	215
P. Sériot :	<i>Si Vico avait lu Engels, il s'appellerait Nicolas Marr.....</i>	227
E. Simonato :	<i>Marr et Jakovlev : deux projets d'alphabet abkhaz.....</i>	255
M. Slodzian :	<i>Actualité de Marr, ou permanence de l'utopie</i>	271
S. Tchougounnikov	<i>Les paléontologues du langage avant et après Marr.....</i>	295
R. Triomphe :	<i>La mythologie japhétique : Marr entre la Grèce, le Caucase et la Bible.....</i>	311
E. Velmezova :	<i>Les lois du 'sens diffus' chez Marr</i>	343
M. Zelikov :	<i>L'hypothèse basco-caucasienne dans les travaux de N. Marr.....</i>	363
Annexes :		
1. N. Marr :	<i>Sur l'origine du langage (1925).....</i>	383
2. R. Jakobson :	<i>Article nécrologique sur N. Marr (1934).....</i>	389
	<i>Sommaire.....</i>	391